



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

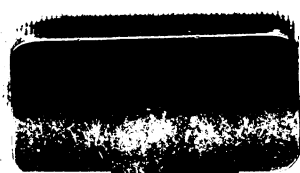
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









ŒUVRES
DE
SAINTÉ TÉRÈSE

PARIS. — IMPRIMERIE P.-A. BOURDIER ET C^{ie}

30, rue Mazarine.

OEUVRES

381091

DE

SAINTE TÉRÈSE

TRADUITES

D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX

PAR

LE P. MARCEL BOUX

De la compagnie de Jésus.

DEUXIÈME ÉDITION

TOME TROISIÈME

LE CHEMIN DE LA PERFECTION.

LE CHATEAU INTÉRIEUR OU LES DEMEURES DE L'ÂME.



PARIS

JACQUES LECOFFRE ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29.

1839

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR

Ce troisième tome des Œuvres de sainte Térèse renferme deux traités, *Le Chemin de la Perfection*, *Le Château intérieur* ou *Les Demeures de l'âme*. Nous ne parlerons pas ici du mérite de ces ouvrages. Après le jugement qu'en a porté l'Eglise, et ce concert unanime d'éloges qui retentit depuis trois siècles, il ne nous reste rien à dire.

Mais il est un point dont nous devons avertir les lecteurs, c'est que, dans la traduction du *Chemin de la Perfection*, nous avons suivi l'autographe de Valladolid ; et voici ce qui nous y a déterminé.

Sainte Térèse écrivit deux fois ce traité ¹. Elle fit son premier travail de 1563 à 1567, c'est-à-dire dans le cours des cinq premières années qui suivirent la fondation de Saint-Joseph d'Avila. Elle avoit déjà fondé quelques autres monastères lorsqu'elle écrivit son traité pour la seconde fois, comme elle l'indique par ces paroles qu'elle met en tête du second autographe : « Ce livre traite d'avis que Térèse de Jésus donne aux religieuses des monastères qu'elle a fondés..... » Supposé qu'elle n'eût encore fondé que Medina del Campo, Malagon et Valladolid, ce seroit vers l'année 1569 qu'elle auroit repris la plume.

¹ Voyez les Bollandistes, *Acta S. Teresiæ*, de scriptis Sanctæ.

La Sainte revenant à son premier travail après quelques années, lui fit subir des modifications, elle le perfectionna, en un mot elle y mit la dernière main. A ce titre, ce second travail est celui qui doit faire autorité.

Nous avons eu entre les mains les deux autographes de la Sainte, dont le premier se conserve à l'Escorial, et le second au monastère des Carmélites de Valladolid. Nous avons d'abord confronté l'édition de Madrid avec l'autographe de l'Escorial, et dès les premiers chapitres nous avons vu qu'elle ne concordait pas avec lui, ainsi que nous nous y étions attendu.

Nous avons ensuite confronté cette même édition de Madrid avec l'autographe de Valladolid, et nous n'avons pas été peu étonné de trouver de très-grandes différences. L'édition de Madrid a changé la division des chapitres, elle a changé un très-grand nombre de passages, elle en a ajouté un très-grand nombre d'autres, et quelquefois même elle a inséré des pages entières qui ne sont point dans cet autographe.

Déjà, du reste, en 1590, le premier historien de sainte Térése, François de Ribera, deux ans après la première édition des Œuvres de la Sainte donnée en 1588 à Salamanque, signalait ces graves divergences entre le texte imprimé du *Chemin de la Perfection* et le manuscrit original; et il avertissoit que, dans tout ce qu'il citeroit de ce traité, il suivroit le premier manuscrit original, probablement parce qu'il n'avoit pas le second entre les mains lorsqu'il écrivoit la vie de la Sainte.

Dans un tel état de choses, il nous a semblé qu'il n'y avoit qu'un parti à prendre. Notre dessein étant de traduire les Œuvres de sainte Térése d'après les manuscrits originaux, des deux manuscrits de la Sainte nous avons choisi celui qui présente son second travail, et par conséquent la plus parfaite expression de sa pensée. Nous avons pris copie fidèle de ce manuscrit, et nous en donnons la traduction.

On peut considérer *Le Chemin de la Perfection* et *Le Château*

intérieur comme la troisième partie de la *Vie de sainte Tèrese écrite par elle-même*.

La Sainte avait environ cinquante ans , quand , à la prière de ses filles, elle écrivit pour la première fois *Le Chemin de la Perfection*.

A quarante ans , comme on le voit par le ix^e chapitre de sa *Vie*, elle était entrée avec une résolution magnanime dans la carrière de la sainteté, et depuis cette époque elle n'avait cessé d'y marcher à grands pas. A quarante-cinq ans , avec l'approbation du P. Balthasar Alvarez, son directeur, elle s'étoit liée par le vœu de faire en tout le plus parfait. Quand elle traçoit les règles de la perfection, il y avoit déjà environ cinq ans qu'elle exécutoit son vœu avec cette fidélité héroïque qui l'a mise au rang des saints. Ainsi, ce chemin de la perfection , tel qu'elle le montre à ses filles, est celui qu'elle a elle-même parcouru ; et tout ce qu'elle va dire est ce qu'elle a pratiqué sous la conduite du saint directeur que le divin Maître lui avoit donné ¹.

Ce fut à l'âge de soixante et un ans que la Sainte écrivit *Le Château intérieur ou Les Demeures de l'âme*. L'ayant commencé au monastère de Tolède, le jour de la très-sainte Trinité 1577, elle le termina à Saint-Joseph d'Avila, la veille de Saint-André de la même année. Ce qu'elle écrit dans les deux dernières *Demeures*, dit Ribera, est ce qui se passa en elle. Il y avoit cinq ans, d'après le témoignage de la Sainte elle-même, qu'elle étoit élevée à l'état sublime dont elle donne la peinture dans la septième *Demeure*, et elle devoit y vivre cinq ans encore. On peut se figurer par là ce que le Très-Haut opéra

¹ Sainte Tèrese ne pouvoit assez bénir Dieu de lui avoir donné un guide tel que le P. Balthasar Alvarez ; elle disoit de lui : « Le P. Balthasar Alvarez est la personne à qui mon âme doit le plus en cette vie, et qui m'a le plus aidée à avancer dans le chemin de la perfection. » (*Vie du P. Balthasar Alvarez, de la compagnie de Jésus*, par le vénérable P. Louis Du Pont, c. xi, p. 44. Édit. de Madrid, mdciv.)

en elle durant ces dix années , et ce que devoit être cette vierge quand elle quitta la terre.

Dans les deux dernières *Demeures* du *Château intérieur*, Térèse nous introduit elle-même dans le sanctuaire de son âme; elle nous donne les mémoires les plus secrets de sa vie cachée en Dieu; elle achève de dessiner son véritable portrait; et, par ce livre, elle complète celui de sa *Vie*.

LE CHEMIN
DE
LA PERFECTION

AVANT-PROPOS

Mon confesseur actuel, le P. Bañez, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, m'avoit permis de m'occuper d'un petit écrit touchant l'oraison. Les religieuses de ce monastère de Saint-Joseph l'ayant appris m'ont aussitôt priée de leur dire quelque chose sur ce sujet. Elles ont cru qu'à cause de mes rapports avec tant de personnes spirituelles et saintes, je pourrois en parler d'une manière utile. Enfin elles m'ont tant importunée que je me suis déterminée à leur obéir. Le grand amour qu'elles me portent leur fera recevoir avec plus de plaisir une production imparfaite et incorrecte de ma plume, que d'autres livres d'excellent style et composés par des maîtres. Je me confie en leurs prières : touché de leur ferveur, le divin Maître, j'ose l'espérer, daignera m'accorder la grâce de dire quelque chose d'utile et de convenable au genre de vie qui s'observe en ce monastère. Si je n'atteins pas ce but, le P. Bañez qui, le pre-

mier, doit voir mon écrit, le corrigera ou le jettera au feu. Pour moi, je n'aurai rien perdu en obéissant à ces servantes de Dieu, et elles verront ce que je puis par moi-même, lorsque le Seigneur ne me donne pas son assistance.

Mon dessein est d'indiquer quelques remèdes contre certaines petites tentations qui viennent de l'esprit de ténèbres, et qui, par cela même qu'elles paroissent si petites, n'inspirent aucune crainte ; je traiterai aussi d'autres points, selon que Notre-Seigneur m'en donnera l'intelligence, et que je pourrai m'en souvenir. Ne sachant pas ce que j'ai à dire, je ne saurois le dire avec ordre ; et peut-être vaut-il mieux qu'il n'y en ait point, puisque c'est déjà un si grand renversement de l'ordre que j'entreprenne d'écrire sur un tel sujet.

Je supplie Notre-Seigneur de diriger lui-même ma main dans cet écrit, afin qu'il soit conforme à sa sainte volonté. C'est là le but constant de tous mes désirs ; et si mes œuvres n'y répondent pas, il ne faut en accuser que mon peu de vertu. Mais ce dont je suis sûre, c'est que ni le zèle ni l'affection ne me manquent pour aider de tout mon pouvoir mes chères sœurs à s'avancer de plus en plus dans le service de Dieu.

Cet amour que j'ai pour elles, joint à mon âge et à mon expérience de ce qui se passe dans quelques maisons religieuses, fera peut-être qu'en de petites choses je rencontrerai mieux que des savants. Ceux-ci, livrés à des occupations plus importantes, étant d'ailleurs des

hommes forts, ne tiennent pas grand compte de ces imperfections qui paroissent n'être rien en elles-mêmes ; et ils ne considèrent pas que les femmes étant foibles, tout peut leur nuire. J'ajouterai que le démon use de bien des artifices contre les religieuses renfermées dans une si étroite clôture, parce qu'il voit qu'il lui faut de nouvelles armes pour les vaincre. Imparfaite comme je le suis, j'ai mal su me défendre ; c'est pourquoi je n'avancerai rien que je n'aie reconnu par expérience, ou dans moi, ou dans les autres.

On m'a commandé, il n'y a pas longtemps, d'écrire une relation de ma vie, dans laquelle j'ai entremêlé au récit quelques points sur l'oraison. Mais comme mon confesseur ne voudra peut-être pas que vous la voyiez maintenant, j'en redirai ici quelque chose, en y ajoutant ce que je croirai nécessaire. Daigne Notre-Seigneur tenir lui-même la plume, comme je l'en ai supplié, et faire tourner cet écrit à sa plus grande gloire ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE PREMIER.

Des raisons qui portèrent la Sainte à établir une si étroite observance dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila.

J'ai rapporté dans le livre de ma vie les raisons qui me déterminèrent à fonder le couvent de Saint-Joseph, et j'ai raconté quelques-unes des faveurs miraculeuses par lesquelles Notre-Seigneur fit connoître qu'il y seroit très-fidèlement servi. Lorsqu'on jeta les premiers fondements de ce monastère, mon dessein n'étoit pas qu'on y menât une vie si austère, ni qu'il fût sans revenus. J'aurois au contraire souhaité trouver des ressources suffisantes pour qu'il ne manquât de rien. Un tel désir trahissoit ma faiblesse et mon peu de vertu ; néanmoins, en inclinant vers ce parti, j'avois des vues droites, et je cherchois à les suivre plutôt qu'à flatter la nature.

Mais ayant appris, vers ce même temps, les coups portés à la foi catholique en France, les ravages que ces malheureux luthériens y avoient déjà faits, et les rapides accroissements que prenoit de jour en jour cette secte désastreuse, j'en eus l'âme navrée de douleur. Dès ce moment, comme si j'eusse pu, ou que j'eusse été quelque chose, je répandois des larmes aux pieds de Notre-Seigneur, et je le suppliois de porter remède à un si grand

mal. J'aurois donné volontiers mille vies pour sauver une seule de ces âmes que je voyois se perdre en si grand nombre dans ce royaume. Mais, hélas ! étant femme, et encore bien pauvre de vertu, je me voyois dans l'impossibilité de servir en rien la cause de mon divin Maître. Cependant j'étois sans cesse poursuivie par un désir qui me consume encore : voyant que cet adorable maître avoit tant d'ennemis et si peu d'amis, je souhaitois que du moins ceux-ci fussent d'un dévouement à toute épreuve. Ainsi je résolus de faire le peu qui dépendoit de moi, c'est-à-dire de suivre les conseils évangéliques avec toute la perfection dont je serois capable, et de porter ce petit nombre de religieuses réunies à Saint-Joseph à embrasser le même genre de vie. Je fondois ma confiance en la grande bonté de Dieu, qui ne manque jamais d'assister ceux qui renoncent généreusement à tout pour l'amour de lui. Mes compagnes étant telles que mon désir se les figuroit, j'espérois que mes défauts seroient couverts par leurs vertus, et qu'ainsi je pourrois contenter Dieu en quelque chose. Enfin, il me sembloit qu'en nous occupant tout entières à prier pour les défenseurs de l'Eglise, pour les prédicateurs et les savants qui combattent pour elle, nous viendrions, selon notre pouvoir, au secours de cet adorable Maître si indignement persécuté. Car à voir l'acharnement avec lequel ces traîtres, comblés par lui de bienfaits, lui font la guerre, on diroit qu'ils veulent le crucifier de nouveau, et ne lui laisser sur la terre aucun lieu où il puisse reposer sa tête.

O mon tendre Rédempteur ! mes yeux ne peuvent se porter sur ce tableau sans que mon cœur soit percé d'un

glaive. Que sont devenus les chrétiens de nos jours? Faut-il que ceux qui vous abreuvent le plus d'amertume soient ceux-là mêmes à qui vous avez fait plus de bien, que vous avez comblés de faveurs, choisis pour amis, au milieu desquels vous vivez, et à qui vous vous communiquez par les sacrements! Ne sont-ils donc pas satisfaits, ô Seigneur de mon âme, de tant de tourments que les Juifs vous firent souffrir? Certes, mon adorable Maître, ce n'est plus un sacrifice aujourd'hui de s'éloigner du monde. Puisqu'il vous trahit de la sorte, que pouvons-nous en attendre? Méritons-nous par hasard qu'il nous demeure plus fidèle? Avons-nous plus de titres à sa reconnaissance, pour qu'il nous garde son amitié? Que pouvons-nous donc espérer, nous qui, par la bonté du Seigneur, vivons loin de cette race perverse, et du venin de l'hérésie qu'elle propage? Qui peut douter que ces parjures ne soient déjà sous la puissance du démon? De quel châtement ne se sont-ils pas rendus dignes? et qu'à bon droit le salaire de leurs plaisirs sera un feu éternel! Puisqu'ils le veulent, qu'ils affrontent la justice infinie. Mais, hélas! je sens mon cœur se fendre à la vue de tant d'âmes qui se perdent; je sais que pour celles qui sont déjà dans l'abîme, il n'y a plus de remède; mais je souhaiterois qu'au moins il ne s'en perdît pas davantage.

O mes filles en Jésus-Christ! joignez-vous à moi pour demander, par les plus ardentes supplications, cette grâce au divin Maître. C'est pour cette fin qu'il vous a réunies dans cet asile. C'est là votre vocation; ce sont là vos affaires; là doivent tendre tous vos désirs; c'est pour ce sujet que doivent couler vos larmes; enfin, c'est là ce que

vous ne devez cesser de demander à Dieu. Non, non, mes sœurs, ce ne sont point les affaires de ce bas-monde qui doivent nous occuper. En vérité, je ris, ou plutôt je m'afflige, en voyant ce que quelques personnes viennent nous recommander avec tant d'instance. C'est quelquefois pour des intérêts temporels, pour un procès, pour une fortune, qu'elles réclament nos prières, tandis que, selon moi, elles devraient demander à Dieu la grâce de fouler aux pieds tous les biens de la terre. Leur intention est bonne, je veux le croire, aussi je prie selon leurs désirs ; mais je tiens pour certain que Dieu ne m'exauce jamais lorsque je lui recommande des choses de ce genre. Quoi ! toute la chrétienté est en feu ! Ces malheureux hérétiques veulent, pour ainsi dire, condamner une seconde fois Jésus-Christ, puisqu'ils suscitent contre lui mille faux témoins, et s'efforcent de renverser son Église : et nous perdrons le temps en des demandes qui, si Dieu les exauçoit, ne serviroient peut-être qu'à fermer à une âme la porte du ciel ! Non certes, mes sœurs, ce n'est pas le temps de traiter avec Dieu d'affaires si peu importantes. Et s'il ne falloit avoir quelque égard pour la faiblesse humaine qui se réjouit d'être aidée en tous ses besoins, et à laquelle il ne faut pas refuser cette consolation quand elle dépend de nous, je serois fort aise que chacun sût que ce n'est point pour de semblables intérêts que l'on doit prier Dieu avec tant d'ardeur dans ce monastère.

CHAPITRE II.

Les religieuses du monastère de Saint-Joseph d'Avila ne doivent point se mettre en peine du temporel. — Des grands avantages de la pauvreté.

Ne pensez pas, mes sœurs, qu'en ne cherchant point à contenter les gens du monde, vous deviez manquer du nécessaire. Une pareille crainte seroit mal fondée, je vous assure. Ainsi, n'essayez jamais de vous le procurer par des artifices humains. Si vous le faites, vous mourrez de faim, et avec raison. Tenez les yeux élevés vers votre divin Époux, puisque c'est lui qui se charge de votre entretien. Servez-le de telle sorte qu'il soit content de vous ; dès lors ceux qui vous sont le moins affectionnés s'empresseront, malgré eux, de subvenir à vos besoins, comme vous en avez l'expérience. Et si, en travaillant à contenter en tout Celui qui est l'unique amour de vos cœurs, vous veniez à mourir de faim, je dirois : Heureuses et mille fois heureuses les Carmélites de Saint-Joseph d'Avila !

Au nom du divin Maître, n'oubliez jamais ceci : puisque vous avez renoncé à avoir des revenus, dépouillez-vous aussi de toute sollicitude pour le temporel ; autrement, point d'espoir d'arriver à la perfection. Que ceux qui, par

la volonté de Notre-Seigneur, possèdent des revenus, s'en occupent, ce soin est très-légitime et conforme à leur état. Mais pour nous, mes filles, il y auroit de la folie; car ne seroit-ce pas porter nos pensées sur le bien d'autrui? D'ailleurs, ces sollicitudes inspireroient-elles aux personnes qui ne l'ont pas la pensée de nous faire l'aumône? Abandonnez-vous à Celui qui peut à son gré mouvoir les cœurs, et qui est le maître absolu des richesses et de ceux qui les possèdent. C'est par son ordre que nous sommes venues ici. Ses paroles sont véritables, elles sont infaillibles : le ciel et la terre passeront avant qu'elles manquent de s'accomplir. Soyons fidèles à nos engagements, et ne craignons pas que son assistance nous manque. Mais quand cela arriveroit, ce seroit, n'en doutons pas, pour notre plus grand bien. C'est ainsi que cet adorable Maître laissoit périr les saints pour sa cause, afin d'accroître leur gloire par la palme du martyre. Quel comble de bonheur pour nous qu'une mort qui, en un instant, nous feroit passer des misères de cet exil à la plénitude des joies éternelles !

Pesez bien, je vous prie, mes sœurs, l'importance de cet avis : je vous le laisse par écrit, afin que vous vous en souveniez après ma mort ; car tandis que je serai dans ce monde, je ne manquerai pas de vous en renouveler souvent la mémoire. Je sais par expérience combien l'on gagne à le mettre en pratique. Moins nous avons, moins j'ai de souci ; et Notre-Seigneur sait très-bien que j'éprouve plus de peine quand les aumônes vont au delà du nécessaire, que quand il nous manque quelque chose : encore ne saurois-je dire que nous ayons été dans la né-

cessité, tant cet adorable Maître est prompt à venir à notre secours.

Mes filles, ce seroit tromper le monde que d'avoir d'autres sentiments : en effet, nous passerions pour pauvres, et nous ne le serions qu'à l'extérieur sans l'être d'esprit. Je m'en ferois conscience, parce que, selon moi, nous serions alors comme des riches qui demandent l'aumône. Dieu veuille nous préserver d'une pareille faute : car dans les monastères où l'on se laisse aller à ces soins trop empressés d'attirer des charités, on finira par en contracter l'habitude ; dès lors il pourra se faire que l'on demande ce qui n'est pas nécessaire, et peut-être à des personnes qui se trouvent dans un plus pressant besoin. A la vérité, ces personnes ne peuvent que gagner à ces dons, mais les monastères y perdent.

Je prie Dieu, mes filles, de ne pas permettre que cela vous arrive ; et si cela devoit être, j'aimerois encore mieux que vous eussiez des revenus. Ainsi, que votre esprit ne se livre en aucune manière à ces préoccupations excessives concernant le temporel ; je vous demande cette grâce en aumône et pour l'amour de Dieu. Mais si ce malheur arrivoit dans cette maison, alors la moindre de toutes les sœurs devoit élever des cris vers Notre-Seigneur, et représenter humblement à la prieure qu'elle est hors du vrai chemin, et qu'une pareille infidélité amènera peu à peu la ruine de la véritable pauvreté. J'espère de la bonté du divin Maître que cela n'aura point lieu, et qu'il n'abandonnera pas ses servantes ; et quand cet écrit que vous avez exigé de moi seroit inutile sous d'autres rapports, il servira du moins à réveiller sans cesse en vos âmes les

sentiments que vous devez avoir sur la pauvreté. Croyez-le, mes filles, Dieu m'a donné, pour votre bien, quelque intelligence des avantages renfermés dans cette sainte vertu. Ceux qui la pratiqueront les comprendront, mais non pas peut-être autant que moi ; car Dieu me les a montrés à une lumière d'autant plus vive que j'avois été plus longtemps folle d'esprit, au lieu d'être pauvre d'esprit, comme ma profession m'y engageoit.

Cette heureuse pauvreté est un bien qui enferme en soi tous les biens ; elle nous confère comme le haut domaine des biens de ce monde ; car c'est en être maître que de les mépriser. Que m'importe à moi la faveur des monarques et des grands, si je ne désire point leurs richesses, et si, pour leur plaire, il me faut causer le moindre déplaisir à mon Dieu ? Que me font leurs honneurs, si j'ai une fois bien compris que le plus grand honneur d'un pauvre consiste à être véritablement pauvre ? Je tiens que les honneurs et les richesses vont presque toujours de compagnie ; celui qui aime l'honneur ne saurait haïr les richesses, et celui qui abhorre les richesses ne se soucie guère de l'honneur. C'est là une vérité dont il faut se pénétrer.

A mon avis, l'honneur que l'on rend aux autres est toujours mêlé de quelque vue d'intérêt temporel. C'est merveille que dans le monde une personne pauvre soit honorée ; quel que soit son mérite, l'on fait d'elle fort peu de cas. Mais quant à la véritable pauvreté, j'entends celle que l'on embrasse uniquement pour l'amour de Dieu, elle porte je ne sais quelle couronne d'honneur qui fait qu'elle est bien vue de tous ; elle ne se met en peine que de contenter Dieu, et elle est sûre d'avoir beaucoup d'amis

dès qu'elle n'a besoin de personne. Je le sais parce que je l'ai vu. Mais comme il existe tant d'écrits sur cette vertu, je m'arrête ; d'ailleurs l'ayant si mal pratiquée jusqu'ici, et étant si loin d'en comprendre l'excellence, comment en pourrois-je parler dignement ? N'aurois-je pas à craindre de la rabaisser par mes louanges ? Qu'il me suffise donc d'avoir exposé ce que l'expérience m'en a appris.

Pour l'amour de Notre-Seigneur, mes filles, songez que nos armes sont la sainte pauvreté ; souvenez-vous qu'au commencement de notre ordre, elle fut si estimée et si étroitement observée par nos bienheureux pères qu'ils ne gardoient rien d'un jour à l'autre, ainsi que me l'ont affirmé des hommes qui sont à même de le savoir. Puisqu'à l'extérieur la pauvreté chez nous est moins austère, faisons du moins de généreux efforts pour qu'elle soit aussi parfaite en notre intérieur. Nous n'avons que deux heures à vivre ; et puis, quelle récompense ! Mais quand il n'y en auroit point d'autre que de suivre un conseil de Notre-Seigneur, quel salaire pour nous que le bonheur d'imiter en quelque chose ce divin Maître ! Je le répète, mes filles, voilà les armes que l'on doit voir sur nos bannières. Que le plus cher de nos vœux soit donc de garder la pauvreté intacte. Que tout réponde à notre glorieux blason, nos demeures, nos vêtements, nos désirs, nos paroles et surtout nos pensées. Tant que vous tiendrez cette conduite, ne craignez point de voir tomber la régularité qui règne dans cette maison. Sainte Claire appeloit la pauvreté et l'humilité les deux grands murs de la vie religieuse, et elle souhaitoit que ses monastères en fussent entourés. En

effet, que la pauvreté soit bien observée, elle sera, tant pour l'honneur du monastère que pour tout le reste, un bien plus ferme rempart que la magnificence des édifices. Gardez-vous, mes filles, de jamais élever de ces bâtiments superbes ; je vous le demande pour l'amour de Dieu, et par le précieux sang de son Fils. Si cela vous arrivoit, mon vœu, que je forme en conscience, est qu'ils s'écroulent le jour même où ils seroient achevés. Ce seroit très-mal, mes filles, de bâtir de grandes maisons avec le bien des pauvres. Je supplie le Seigneur de nous en préserver. Nos maisons doivent être petites, et tout y doit respirer la pauvreté. Ressemblons en quelque chose à notre Roi ; il n'a eu en ce monde que l'étable de Bethléem où il est né, et la croix où il est mort. Étoient-ce là des demeures bien agréables ? Quant à ceux qui font construire de vastes bâtiments, ils ont leurs raisons pour agir de la sorte, et sans doute ils suivent de saintes intentions. Mais pour treize pauvres religieuses, le moindre petit coin suffit. Ayez, je le veux, un enclos, et dans cet enclos quelques ermitages où chacune de vous puisse aller prier seule, j'y consens de grand cœur. Je dis même qu'à cause de l'étroite clôture où vous vivez, cela vous est nécessaire, et j'ajoute que la solitude de ces ermitages favorise le recueillement de la prière et contribue à la dévotion. Mais des édifices vastes, ou quelque ornement recherché, Dieu nous en préserve ! Ayez sans cesse présente à l'esprit cette pensée, que tout doit tomber au jour du jugement ; et qui sait si ce jour n'est pas proche ? Or conviendrait-il que la maison de treize pauvres religieuses fit un grand bruit en tombant ? Les vrais pauvres n'en doivent point faire ; ils doi-

vent être gens de petit bruit, s'ils veulent qu'on ait compassion d'eux.

Quelle sainte joie pour vous, mes filles, si quelqu'un se délivroit de l'enfer par une aumône qu'il vous auroit faite ! Or, tout est possible, vu l'obligation sacrée où vous êtes de prier très-assidûment pour vos bienfaiteurs. Toute aumône nous vient sans doute du Seigneur, mais il veut que nous en sachions gré à ceux par qui il nous la fait. Soyez donc toujours bien fidèles à payer ce tribut de reconnaissance et de prières.

Je ne sais ce que j'avois commencé à dire, parce que j'ai fait une grande digression. C'est Notre-Seigneur, je n'en doute pas, qui l'a ainsi voulu, et ce qui me le fait croire, c'est que jamais je n'avois pensé à écrire ce que je viens de consigner ici. Je prie cet adorable Maître de nous soutenir toujours de sa main, afin que l'on ne nous voie jamais déchoir de cette perfection de la pauvreté. Ainsi soit-il.

CHAPITRE III.

La Sainte exhorte ses religieuses à prier continuellement Dieu pour ceux qui dévouent leur vie à la défense de l'Église. — Combien ils doivent être parfaits. — Prière de la Sainte à Dieu pour eux.

Je reviens au principal, c'est-à-dire à la fin que Notre-Seigneur s'est proposée en nous réunissant dans cette maison. Cette fin, comme je l'ai dit, c'est le salut des âmes. J'ai le plus ardent désir que nous prêtions au divin Maître une petite part de concours dans une cause si belle, et que nous contentions ainsi le cœur de notre divin Époux.

En portant mes regards sur les grands maux causés par les hérétiques de nos jours, et sur cet incendie que les forces humaines ne sauroient éteindre, il m'a semblé qu'il ne falloit rien moins à l'Église de Dieu qu'une armée d'élite pour briser l'effort de l'hérésie et arrêter ses progrès. A mon avis, la conduite à tenir est celle que l'on tient en temps de guerre, lorsqu'un puissant ennemi entrant dans un pays porte partout la désolation et l'effroi. Le prince qui se voit pressé de tous côtés se retire avec l'élite de ses troupes dans une ville qu'il fait extrêmement fortifier. De là, il fait de fréquentes sorties, et comme il ne mène au combat que des braves, souvent avec une poignée d'hom-

mes, il fait plus de mal à l'ennemi qu'avec des troupes plus nombreuses, mais sans vaillance. Par cette tactique, souvent on triomphe de ses adversaires, et si l'on ne remporte pas la victoire, au moins n'est-on pas vaincu. Pourvu qu'il ne se rencontre pas de traître dans la place, on y est invincible; si l'on succombe, ce n'est que par la famine. Mais dans la forteresse où se trouvent retranchés les défenseurs de l'Église, on ne connoît point de famine qui force à capituler: ils peuvent mourir; être vaincus, jamais. Mais quel est mon dessein en vous tenant ce langage? C'est, mes sœurs, de vous faire clairement connoître le but de nos prières. Ainsi, ce que nous devons demander à Dieu, c'est qu'il ne permette point que dans cette place forte où se sont retirés les bons chrétiens, il s'en rencontre un seul qui passe au camp ennemi; c'est qu'il donne aux capitaines de cette place ou de cette ville, c'est-à-dire aux prédicateurs et aux théologiens, un mâle courage et une vertu éminente; enfin, comme le plus grand nombre de ces capitaines sont tirés des ordres religieux, qu'il les fasse avancer de jour en jour dans la perfection que demande une vocation si sainte. Cela est absolument nécessaire, puisque c'est du bras ecclésiastique, et non du bras séculier, comme je l'ai dit, que nous doit venir le secours. Quant à nous, incapables, sous ce double rapport, de rendre aucun service à notre Roi, efforçons-nous du moins d'être telles que nos prières puissent aider ces serviteurs de Jésus-Christ. N'oublions pas que c'est par une grande constance dans l'étude et dans la pratique de la vertu, qu'ils se sont rendus capables de défendre maintenant la cause de l'Église. Mais, direz-vous peut-être, pourquoi

tant insister sur ce sujet, et pourquoi nous exhorter à secourir ceux qui sont meilleurs que nous ? Je vais vous en dire la raison : c'est que je ne crois pas que vous compreniez encore assez toute la grandeur du bienfait que Dieu vous a accordé, quand il vous a conduites de sa main dans un asile où vous vivez si tranquilles, loin des affaires, des occasions dangereuses et du commerce du monde. C'est là une des plus éminentes faveurs qu'il pût vous accorder. Or, les serviteurs de Dieu dont je parle ne jouissent pas des avantages d'une si sainte solitude ; cela ne convient même pas, et de nos jours, moins que jamais. Leur office est de fortifier les foibles, et de donner du courage aux petits ; car que deviendroient des soldats sans capitaine ? Il faut donc qu'ils vivent parmi les hommes, qu'ils conversent avec les hommes, qu'ils paroissent dans les palais, et que quelquefois même, quant à l'extérieur, ils se rendent semblables à ceux au salut desquels ils travaillent. Or, pensez-vous, mes filles, qu'il faille peu de vertu pour traiter avec le monde, pour vivre dans le monde, pour s'occuper des affaires du monde ? Pensez-vous qu'il faille peu de vertu pour condescendre extérieurement aux usages du monde, et pour être en même temps, dans son cœur, non-seulement éloigné du monde, mais encore ennemi du monde ; pour vivre sur la terre comme dans un lieu de bannissement ; enfin, pour être non des hommes, mais des anges ? Car s'ils ne sont tels, ils ne sont pas dignes du nom de capitaine, et je prie Notre-Seigneur de ne pas permettre qu'ils sortent de leurs cellules. Ils feroient beaucoup plus de mal que de bien. A une époque telle que la nôtre, il ne faut point qu'on voie des imperfections en ceux

qui doivent enseigner les autres. Si leur vertu n'a jeté de profondes racines, s'ils ne sont fortement persuadés qu'ils doivent fouler aux pieds tous les intérêts de la terre, et vivre détachés de toutes les choses périssables pour ne s'attacher qu'aux éternelles, en vain voudroient-ils couvrir leurs imperfections, elles se trahiront d'elles-mêmes. Ils ont affaire avec le monde, c'est tout dire : ils peuvent s'assurer qu'il ne leur pardonnera rien, et qu'aucun de leurs actes imparfaits n'échappera à ses yeux perçants. Les bonnes actions passeront très-souvent inaperçues pour lui, peut-être même ne les jugera-t-il pas telles ; mais un acte contraire à la vertu ou à la perfection, nul doute qu'il ne le remarque. J'admire qui peut apprendre aux gens du monde ce que c'est que la perfection. S'ils la connoissent, ce n'est pas pour la suivre, ils ne s'y croient point obligés et s'imaginent que c'est bien assez pour eux d'observer les simples commandements ; ils ne se servent de cette connoissance que pour condamner jusqu'aux moindres défauts dans les autres. Que dis-je ? souvent même il leur arrive de prendre pour une imperfection ce qui est réellement une vertu. Ainsi donc, gardez-vous de croire qu'il ne faille à ces athlètes qu'un foible secours d'en haut, pour soutenir le grand combat dans lequel ils s'engagent ; ils ont besoin que Dieu les assiste d'une manière toute particulière.

C'est pourquoi je vous conjure, mes sœurs, de travailler à devenir telles, que vous obteniez de Dieu deux choses : la première, que parmi tant d'hommes et tant de religieux instruits, il s'en rencontre plusieurs qui aient les qualités nécessaires pour servir utilement la cause de l'Église, et

que ce Dieu de bonté daigne rendre capables ceux qui ne le sont pas assez, attendu qu'un seul homme parfait rendra plus de services qu'un grand nombre d'imparfaits ; la seconde, que lorsqu'ils seront une fois engagés dans la mêlée, et au milieu de cette grande bataille, Notre-Seigneur les soutienne de sa main, afin qu'ils échappent à tant de périls qui les environnent dans le monde, et qu'ils ferment leurs oreilles aux chants des sirènes qui se rencontrent sur cette mer dangereuse. Que si nous pouvons par nos prières contribuer à cette victoire, nous aurons, nous aussi, du fond de notre solitude, combattu pour la cause de Dieu. A ce prix, je m'estimerai heureuse des souffrances que m'a coûté la fondation de ce petit monastère, où j'ai également voulu faire revivre, dans toute sa perfection, la règle primitive de Notre-Dame-du-Mont-Carmel.

Ne vous imaginez pas, mes filles, qu'il soit inutile d'être ainsi continuellement occupées à prier Dieu pour les défenseurs de son Église ; gardez-vous de partager le sentiment de certaines personnes à qui il paroît fort dur de ne pas prier beaucoup pour elles-mêmes. Croyez-m'en, nulle prière n'est meilleure ni plus profitable que celle dont je parle. Peut-être craignez-vous qu'elle ne serve pas à diminuer les peines que vous devez souffrir dans le purgatoire : je vous réponds qu'elle est trop sainte et trop agréable à Dieu pour n'y être pas utile. Après tout, si le temps de l'expiation doit être pour nous un peu plus long, eh bien ! qu'il le soit ! Et que m'importe à moi de rester jusqu'au jour du jugement en purgatoire, si par mes prières je sauve une seule âme ; si surtout, en travaillant

à l'avancement spirituel de plusieurs, je procure à mon Dieu une plus grande gloire? Méprisez, mes filles, des peines qui ont un terme, dès qu'il s'agit de rendre un service plus signalé à Celui qui a tant souffert pour l'amour de nous. Attachez-vous toujours à ce qu'il y a de plus parfait, et pour le bien connoître, ayez soin de vous en instruire auprès de ceux qui excellent en doctrine. Je vous conjure donc, pour l'amour de Notre-Seigneur, de lui demander qu'il exauce ces constantes prières que nous lui adressons pour ceux qui défendent sa cause. Quant à moi, toute misérable que je suis, je ne cesse de le demander à mon divin Maître; c'est pour sa gloire, c'est pour le bien de son Église, là tendent tous mes désirs.

Ce seroit présomption de ma part, je l'avoue, de croire que mes prières pussent être de quelque crédit auprès de Dieu pour obtenir une si grande grâce. Aussi, ô mon adorable Maître, ce n'est point en moi que je me confie, mais en mes compagnes, vos dignes servantes. Je vois et je sais qu'elles n'ont d'autre désir, d'autre ambition que de vous plaire. Elles ont quitté pour l'amour de vous le peu qu'elles avoient, et elles auroient voulu posséder de plus grands biens, afin de pouvoir les abandonner pour votre service. O Créateur de mon âme, non, non, vous n'êtes point ingrat! vous exaucerez donc, j'en suis sûre, ce qu'elles vous demandent du plus intime de leur cœur. Pendant que vous étiez sur la terre, mon divin Maître, vous n'avez point abhorré les femmes; toujours, au contraire, avec la plus grande bonté, vous avez répandu sur elles les trésors de votre grâce. Ne nous écoutez pas, quand nous vous demanderons des honneurs, des reve-

nus, de l'argent, ou quelque autre chose de celles que le monde recherche. Mais, ô Père éternel, quand nous ne vous demandons rien que pour la gloire de votre Fils, pourquoi n'exauceriez-vous pas celles qui seroient prêtes à perdre mille vies, et tous les honneurs du monde, pour l'amour de vous? Montrez-vous propice, ô grand Dieu! non à cause de nous, nous ne le méritons pas, mais à cause du sang et des mérites de votre Fils. O Père éternel! considérez que tant de coups de verges que ce Fils bien-aimé a reçus à la colonne, tant d'outrages, tant d'indicibles tourments qu'il a soufferts, ne sont pas à mettre en oubli. Et comment, ô mon Dieu, comment des entrailles aussi tendres que les vôtres pourroient-elles souffrir ce comble d'ingratitude et ces outrages dont votre très-cher Fils est la victime? Ce sacrement, où il nous a aimés jusqu'à l'excès, qu'il a institué pour vous plaire et pour obéir au commandement que vous lui aviez fait de nous aimer, ce chef-d'œuvre de sa dilection pour nous, est l'objet de la haine de ces hérétiques de nos jours : ils enlèvent à notre Jésus les sanctuaires où il avoit fixé sa demeure, et ils démolissent ses églises. Encore, ô Père céleste! si ce Fils bien-aimé avoit manqué à quelque chose de ce qu'il devoit faire pour vous contenter : mais il a tout accompli avec une souveraine perfection. N'étoit-ce pas assez que durant qu'il a été dans le monde, il n'ait pas eu où reposer sa tête, et qu'il ait été continuellement accablé de tant de souffrances? faut-il qu'on lui ravisse aujourd'hui les asiles où il convie ses amis, les fait asseoir à son banquet, et les fortifie de cette divine nourriture qu'il sait leur être nécessaire

pour soutenir les combats de la vie chrétienne? N'avoit-il pas surabondamment satisfait pour le péché d'Adam? et faut-il que toutes les fois que nous péchons, ce très-aimant Agneau paye encore pour nous? Ne le permettez pas, ô mon Dieu, ô mon souverain! Que Votre Majesté s'apaise; détournez votre vue de nos péchés; souvenez-vous que nous avons été rachetés par votre divin Fils; ne considérez que ses mérites, les mérites de sa glorieuse Mère, et ceux de tant de saints et de martyrs qui ont donné leur vie pour votre service. Mais, hélas! mon adorable Maître, que suis-je pour oser vous présenter cette requête au nom de tous? Ah! mes filles, quelle mauvaise médiatrice vous avez en moi! qu'elle est peu digne de parler en votre nom, et d'obtenir ce qu'elle demande! Ce souverain juge ne va-t-il pas s'indigner encore davantage à la vue de ma témérité? Seigneur, ce seroit avec raison et avec justice; mais considérez que vous êtes maintenant un Dieu de miséricorde : exercez-la, je vous en conjure, envers cette pauvre pécheresse, ce chétif ver de terre qui ose prendre tant de hardiesse en votre divine présence. Oubliez mes œuvres, ô mon Dieu! ne voyez que les désirs de mon cœur, et les larmes avec lesquelles je vous supplie de m'accorder cette grâce : au nom de vous-même, ayez pitié, je vous en conjure, de tant d'âmes qui vont à leur perte! secourez votre Église; arrêtez, Seigneur, le cours de tant de maux qui affligent la chrétienté, et, sans plus tarder, faites briller votre lumière au milieu de ces ténèbres!

Mes chères sœurs, recommandez, je vous en conjure, à Jésus-Christ cette chétive créature, et suppliez-le de

lui donner l'humilité : j'ose vous le demander comme une chose à laquelle vous êtes tenues. Si je ne vous exhorte point à prier d'une manière particulière pour les rois, pour les prélats de l'Église, et spécialement pour notre évêque, c'est que je vous vois maintenant si soigneuses de le faire que je tiens ma recommandation pour superflue. Mais il faut que celles qui viendront après nous comprennent bien que si elles ont un saint supérieur, elles seront saintes. Comme il est si important que Dieu vous donne de tels hommes pour vous gouverner, ne cessez point de lui demander une pareille faveur.

Je viens, mes filles, de vous indiquer le but auquel vous devez rapporter vos oraisons, vos désirs, vos disciplines, vos jeûnes : dès le jour que vous cesserez de les rapporter à ce but tout apostolique, sachez que vous ne faites point ce que Jésus-Christ attend de vous, et que vous ne remplissez point la fin pour laquelle il vous a réunies dans le Carmel.

CHAPITRE IV.

La Sainte recommande à ses religieuses l'observation de la règle. — De trois choses très-importantes dans la vie spirituelle.

Vous venez de voir, mes filles, la grandeur de l'entreprise où nous prétendons réussir. Or, quelle ne doit pas être notre vertu, pour ne point passer pour téméraires aux yeux de Dieu et des hommes ! Il est évident que nous avons besoin de beaucoup travailler. Ce qui nous aidera puissamment, ce sera de tenir bien haut nos pensées ; nous nous efforcerons ainsi de maintenir nos œuvres à la même hauteur. Attachons-nous à observer avec un soin parfait notre règle et nos constitutions, et j'espère de la bonté de Notre-Seigneur qu'il exaucera nos vœux. Je ne vous impose rien de nouveau, mes filles. Je vous demande seulement d'observer ce à quoi votre vocation et votre profession vous obligent ; à la vérité il y a grande différence entre les diverses manières dont on s'en acquitte.

Il est dit dans la première de nos règles, que nous devons prier sans cesse. Si vous vous acquittez avec tout le soin possible de ce devoir, qui est le plus important, vous ne manquerez ni aux jeûnes, ni aux disciplines, ni au silence auxquels l'ordre nous oblige. Vous savez bien, mes filles, que l'oraison, pour être véritable, doit s'aider

de tout cela, et que les délicatesses et l'oraison ne s'accordent point ensemble.

C'est sur l'oraison, mes filles, que vous m'avez demandé de dire quelque chose. Je le ferai ; mais en récompense de ce que je vous en dirai, je vous demande de mettre en pratique et de lire souvent avec affection ce que j'ai dit jusqu'ici. Toutefois, avant de parler de ce qui est intérieur ou de l'oraison, il est certaines choses dont je crois devoir vous entretenir : à mon gré, elles sont si nécessaires aux âmes qui aspirent à marcher dans le chemin de l'oraison, qu'en les pratiquant, elles pourront se trouver très-avancées dans le service de Dieu, sans être contemplatives ; tandis que, sans ces choses, non-seulement il est impossible qu'elles soient fort élevées dans la contemplation, mais elles s'abuseront étrangement si elles croient l'être. Je prie Notre-Seigneur de me donner son assistance, et de daigner m'enseigner lui-même ce que je dois dire, afin qu'il en tire sa gloire. Ainsi soit-il !

Ne pensez pas, mes amies et mes sœurs, que les choses dont je vais vous recommander la pratique, soient en grand nombre. Plaise à Notre-Seigneur que nous gardions seulement bien celles que nos saints pères ont ordonnées et qu'ils ont observées. C'est par ce chemin qu'ils sont arrivés à la sainteté ; en prendre un autre ou par son propre choix ou par le conseil d'autrui, ce seroit s'égarer. Je ne parlerai avec quelque étendue que de trois points de nos constitutions : il nous importe extrêmement de comprendre combien il nous est avantageux de les garder, pour jouir de cette paix intérieure et extérieure tant recommandée par Jésus-Christ. Je traiterai d'abord de

l'amour que vous devez avoir les uns envers les autres ; ensuite, du détachement de toutes les créatures ; enfin, de la véritable humilité : ce point, bien que j'en parle en dernier lieu, est néanmoins le principal et embrasse tous les autres.

CHAPITRE V.

De l'amour tout spirituel dont doivent s'aimer les religieuses. — Avec quel soin elles doivent éviter tout ce qui en blesse la pureté. — Sages avis de la Sainte à ce sujet.

Cet amour mutuel que j'ai nommé en premier lieu est de la plus haute importance : en effet, il n'y a rien de si difficile à supporter qui ne paroisse facile à ceux qui s'aiment, et il faudroit qu'une chose fût étrangement rude pour pouvoir leur donner de la peine. Si ce commandement étoit observé dans le monde comme il devrait l'être, il contribueroit admirablement à l'observation des autres ; mais, hélas ! tantôt par excès et tantôt par défaut, l'on est loin de l'observer avec la perfection qu'il demande.

Au premier coup d'œil, on pourroit s'imaginer que l'excès ne sauroit être nuisible dans les monastères de religieuses. Il cause néanmoins un tel dommage, et traîne après lui tant d'imperfections, qu'à mon avis il faut l'avoir vu de ses propres yeux pour le croire. Le démon s'en sert pour séduire et enlacer les consciences de mille manières. Les âmes qui ne veulent servir Dieu que fort imparfaitement s'en aperçoivent peu, et prennent même pour vertu ces excès de tendresse. Mais celles qui aspirent à la perfection en connoissent bien le danger, et sentent

qu'ils affoiblissent la volonté, et l'empêchent de s'employer tout entière à aimer Dieu. Ce défaut doit, je crois, se rencontrer bien plus parmi les femmes que parmi les hommes. Les dommages qu'il cause dans une communauté sont manifestes. L'amour que toutes doivent avoir les unes pour les autres en est diminué ; l'on sent le déplaisir qui est fait à son amie ; on désire d'avoir quelque chose qui lui soit agréable pour lui en faire présent ; on cherche les occasions de lui parler, le plus souvent c'est pour lui dire qu'on l'aime, ou d'autres choses non moins déplacées, et non pour lui parler de l'amour qu'on a pour Dieu ; car il est rare que ces grandes amitiés aient pour fin de s'entraider à aimer Dieu. Le démon, je crois, les fait naître pour former des ligues et des partis dans les ordres religieux. Lorsqu'on s'aime pour servir Notre-Seigneur, les effets le font bientôt connoître ; la passion n'est pour rien dans cette amitié, et l'on n'y cherche au contraire qu'à s'animer mutuellement à vaincre les autres passions. Quant à ces sortes d'amitiés, je souhaiterois qu'il y en eût beaucoup dans les grands monastères. Mais pour cette maison où nous ne sommes et ne devons être que treize, toutes les religieuses doivent être amies, toutes se doivent aimer, toutes se doivent chérir, toutes se doivent assister. Ainsi, pour l'amour de Notre-Seigneur, je les conjure, quelque saintes qu'elles soient, de se garder de ces amitiés particulières : selon moi, loin d'offrir aucun avantage, elles sont d'ordinaire, même entre religieuses, un poison ; et si ces religieuses sont parentes, c'est encore pis, c'est une véritable peste.

Ce que je vous dis vous paroît peut-être extrême :

croyez néanmoins, mes sœurs, que la conduite que je vous trace renferme une grande perfection, met l'âme dans une grande paix, et fait éviter plusieurs occasions d'offenser Dieu à celles qui ne sont pas encore très-fortes. Ne vous étonnez pas cependant si quelquefois vous sentez plus d'inclination pour une sœur que pour une autre ; il n'en sauroit être autrement ; c'est là un mouvement naturel qui souvent nous porte à aimer les personnes les plus pauvres de vertu, quand elles sont richement partagées du côté des grâces de la nature. Notre devoir alors est de combattre généreusement cette affection, et de ne point nous en laisser dominer.

Aimons les vertus et les biens intérieurs, et, par un constant effort, accoutumons-nous à ne point faire cas de ces biens extérieurs. O mes sœurs ! ne consentons jamais que notre cœur soit esclave de qui que ce soit, si ce n'est de Celui qui l'a racheté de son propre sang.

Que l'on y prenne garde : faute d'être fidèle à cet avis, une religieuse pourroit, sans savoir comment, se trouver dans des liens dont elle n'auroit pas la force de se dégager. Et alors, grand Dieu ! de combien de foiblesses et de puériles complaisances cette amitié particulière n'est-elle pas la source ! On n'en sauroit dire le nombre. Il faut en avoir été témoin pour le croire. Ce sont d'ailleurs de telles petites choses, que je ne vois pas de motif de les rapporter ici. J'ajouterai seulement : en quelque personne que cela se trouve, c'est un mal ; mais dans une supérieure, c'est une peste.

Il faut apporter le plus grand soin à couper la racine de ces amitiés dangereuses dès qu'elles commencent ; mais

cela doit se faire avec adresse, et avec plus d'amour que de rigueur. Un excellent remède pour cela, c'est de n'être ensemble qu'aux heures marquées par la règle ; et hors de là, de ne point se parler, ainsi que nous le pratiquons maintenant, mais de demeurer séparées chacune dans sa cellule, comme la règle l'ordonne. Ainsi, quoique ce soit une coutume louable de se réunir pour le travail dans une salle commune, je désire que dans ce monastère de Saint-Joseph les religieuses soient affranchies de cet usage, parce qu'il est beaucoup plus facile de garder le silence quand chacune travaille retirée dans sa cellule. D'ailleurs, il importe extrêmement de s'habituer à la solitude pour faire des progrès dans l'oraison ; et comme c'est l'oraison qui doit être le ciment de ce monastère, il faut nous affectionner à tout ce qui peut en accroître en nous l'esprit.

Pour revenir à l'amour que vous devez avoir les unes pour les autres, il me semble que ce seroit vous faire injure de vous le recommander. Quels sauvages ne s'aimeroient, si, comme vous, ils demeuroient et communiquoient toujours ensemble, n'ayant et ne devant point avoir de relations, d'entretiens ni de délassements avec les personnes du dehors ? Combien cet amour vous devient facile, quand vous pensez que Dieu aime chacune de vos sœurs, et qu'elles aiment Dieu, puisqu'elles ont tout abandonné pour lui. La vertu a d'ailleurs par elle-même un attrait qui la fait aimer, et j'espère bien de la bonté de mon Dieu que la vertu sera toujours le partage des religieuses de ce monastère. Il n'est donc pas nécessaire d'insister beaucoup sur l'obligation de vous aimer les unes les autres. Mais comment devez-vous vous aimer ? En quoi

consiste cet amour vertueux que je désire voir régner parmi vous ? A quelle marque pouvons-nous reconnoître que nous possédons cette précieuse vertu tant recommandée par Jésus-Christ à tous les fidèles, et surtout à ses apôtres ? Voilà les points sur lesquels je souhaite vous dire quelque chose, selon mon peu de capacité. Si vous le trouvez mieux expliqué en d'autres livres, ne vous arrêtez point à ce que j'en écrirai, car peut-être ne sais-je ce que je dis.

L'amour vertueux dont je traite est de deux sortes. L'un, entièrement spirituel, est tellement dégagé des sens et de la tendresse naturelle, que rien n'en ternit la pureté. L'autre est spirituel aussi, mais notre sensualité et notre foiblesse s'y mêlent : c'est toutefois un amour honnête, légitime ; tel est celui qui se voit entre les parents et les amis. J'ai déjà dit quelque chose de ce dernier. Je veux maintenant parler de celui qui est spirituel, sans mélange d'aucune passion ; car dès que la passion s'y mêle, toute l'harmonie intérieure de l'âme se trouve déconcertée. Or je dis que si nous usons de sagesse et de discrétion dans nos rapports avec les personnes vertueuses, et en particulier avec les confesseurs, cet amour spirituel contribuera à l'avancement de nos âmes. Mais si l'on s'aperçoit que dans un confesseur il y a quelque tendance vaine ou terrestre, qu'on tienne alors tout pour suspect ; quelque bons que soient ses entretiens, qu'on ne se permette en aucune façon d'en avoir avec lui, mais qu'on se confesse en peu de paroles, et qu'on se retire. Le mieux dans ces rencontres sera de dire à la prieure qu'on ne se trouve pas bien de lui, et de le changer. C'est le plus sage, si l'on peut le faire sans blesser sa réputation.

En pareil cas, et en d'autres circonstances difficiles dont le démon pourroit se servir pour faire tomber en quelque piège, et où l'on ne sait quel conseil prendre, le meilleur sera de demander (et cette liberté s'accorde quand il y a nécessité) d'en communiquer avec un homme savant, de se confesser à lui, et de faire ce qu'il dira. Il nous indiquera infailliblement quelque moyen de sortir de ces difficultés, tandis que abandonnées à nous-mêmes nous aurions pu nous tromper beaucoup. Car que de fautes ne commet-on pas dans le monde, parce qu'on agit sans prendre conseil, principalement quand il s'agit des intérêts et de la réputation du prochain !

Il est de toute nécessité en pareil cas de chercher un remède ; car dès que le démon commence l'attaque de ce côté-là, son dessein est de causer un grand mal, si on ne se hâte de lui fermer le passage. Ainsi, je le répète, le parti le plus sûr est de parler à un autre confesseur, quand cela peut se faire, et j'espère de la bonté de Notre-Seigneur que cela sera toujours possible. Je désire, mes filles, que vous compreniez combien il vous importe de suivre cet avis : car cette légèreté mondaine dans un confesseur est un danger, une chose nuisible pour toutes les religieuses, un enfer. N'attendez pas, pour agir, que le mal que vous découvrez en lui ait fait de grands progrès ; mais dès le principe travaillez à l'extirper par tous les moyens qui dépendent de vous, et dont vous croirez pouvoir user en conscience. J'espère que Notre-Seigneur ne permettra pas que des personnes dont la vie doit être une oraison continuelle puissent porter de l'attachement à d'autres qu'à de grands serviteurs de Dieu. S'il en étoit

autrement, elles ne seroient point des âmes d'oraison, elles ne tendroient point à la perfection à laquelle on doit aspirer dans ce monastère. Mais étant ce qu'elles doivent être, dès qu'elles verront qu'un confesseur n'entend pas leur langage, et n'aime pas à parler de Dieu, elles ne pourront lui être attachées, parce qu'il leur est entièrement dissemblable. Si, au contraire, le confesseur tend comme elles à la perfection, alors, à moins d'un excès de simplicité, il verra qu'il n'y a nul danger dans l'attachement tout spirituel qu'elles ont pour lui, et il se gardera de s'inquiéter, ou d'inquiéter à ce sujet des servantes de Dieu qui vivent dans une retraite si profonde.

J'ai dit que le démon peut nuire beaucoup à tout un monastère par cette légèreté de conduite du confesseur ; mais je dois ajouter que c'est là un mal dont on ne s'aperçoit que très-tard, et qui par conséquent est capable de ruiner peu à peu la perfection, sans que l'on sache de quelle manière. Le moyen qu'emploiera ce confesseur pour communiquer aux religieuses ce qu'il y a de frivole dans son âme, c'est de leur faire tout passer pour des bagatelles. Que Dieu, au nom de son infinie bonté, nous délivre de semblables choses ! C'en est assez pour troubler toutes les religieuses, parce que leur conscience leur dit le contraire de ce que dit le confesseur. Si alors, au lieu de leur donner la liberté de s'adresser à d'autres, on les force de n'avoir que ce confesseur, elles ne savent que faire ni comment calmer le trouble de leur esprit, celui qui devrait le calmer et y apporter le remède étant celui-là même qui le cause. Il doit, hélas ! se rencontrer de grandes afflictions de ce genre en quelques endroits ; et je

ne saurois songer à celles qui les endurent sans leur porter la plus vive compassion. Ainsi, mes filles, ne vous étonnez point du soin que je mets à vous faire connoître ce péril.

CHAPITRE VI.

Liberté que sainte Térèse laisse à ses filles pour leur direction spirituelle.
— Obligation des prieures et des supérieures de maintenir intacte cette liberté.

Je conjure Notre-Seigneur, au nom de son infinie bonté, de faire qu'aucune d'entre vous n'éprouve jamais dans cette maison cette sorte de torture d'âme et de corps dont je viens de parler.

Mais que les suites de ce mal sont graves dans une communauté, lorsque c'est la supérieure qui a un attachement trop naturel pour le confesseur ! Les religieuses n'osent rien dire ni à la supérieure de ce qui touche le confesseur, ni à celui-ci de ce qui regarde la supérieure. Alors viendra la tentation de ne se point confesser de péchés fort considérables, par la crainte de se voir tracassées. O mon Dieu ! quel ravage le démon ne peut-il pas faire par ce moyen ! Que cette contrainte où gémissent les religieuses, et que ce faux point d'honneur qui les arrête, leur coûtent cher ! Selon leur fausse manière de voir, c'est donner une haute idée de l'observance de leur monastère, et faire beaucoup pour son honneur, que de n'avoir qu'un seul confesseur. Le démon s'efforce par là de se rendre maître d'âmes qu'il ne pourroit séduire par un autre moyen. Si, dans cette

angoisse, les religieuses demandent de s'adresser à un autre qu'à leur confesseur, on croit que c'est renverser toute la discipline de l'institut auquel elles appartiennent. Que seroit-ce si celui qu'elles demandent n'étoit pas de leur ordre? Quand bien même ce seroit un saint, on s'imagine qu'on ne pourroit même leur permettre un simple entretien avec lui, sans faire un affront à tout l'ordre.

Quant à moi, mes filles, un de mes vœux les plus chers, c'est que vous ayez toujours cette sainte liberté de communiquer avec d'autres que le confesseur ordinaire et les religieux de l'ordre. Ainsi je demande, pour l'amour de Notre-Seigneur, à celles qui exerceront la charge de prieure, de ne rien négliger auprès de l'évêque ou du provincial, pour maintenir toujours intacte cette sainte liberté. Il sera de leur devoir de faire les démarches nécessaires pour que de temps en temps, en dehors des confesseurs ordinaires, elles et toutes leurs filles puissent librement parler et communiquer de leur intérieur avec des personnes doctes, principalement si leurs confesseurs ne le sont pas, quelque vertueux qu'ils puissent être. La science est d'un admirable secours pour donner lumière en toutes choses. Notre-Seigneur vous fera trouver, je l'espère, des hommes qui uniront en eux la doctrine et la vertu. Plus cet adorable Maître vous fera de grâces dans l'oraison, plus il devient nécessaire que votre oraison et toutes vos œuvres reposent sur un fondement solide.

La première pierre de ce fondement est, vous le savez, d'avoir une bonne conscience, de faire tous ses efforts

pour se délivrer même des péchés véniels, et d'embrasser ce qui est le plus parfait. Vous vous imaginerez peut-être que tous les confesseurs le savent ; mais c'est une erreur. Car il m'est arrivé à moi-même de traiter de choses de conscience avec un d'entre eux qui avoit fait tout son cours de théologie, et qui me fit beaucoup de tort en me disant que certaines choses n'étoient rien. Il n'avoit, j'en suis sûre, ni intention de me tromper, ni sujet de le vouloir ; mais il n'en savoit pas davantage. J'ajouterai que la même chose m'est arrivée avec deux ou trois autres.

Cette véritable connoissance de ce qu'il faut pour observer avec perfection la loi de Dieu est pour nous un bien du plus grand prix : c'est le fondement solide de l'oraison. Ce fondement si ferme vient-il à manquer, tout l'édifice porte à faux ; et c'est ce qui arriveroit, mes filles, si l'on venoit à vous enlever la liberté de vous confesser à des hommes ornés des qualités que je vous indiquois plus haut, et de communiquer avec eux de ce qui regarde votre intérieur. J'ose même passer plus avant, et vous dire que quand bien même le confesseur ordinaire réuniroit la science et la piété, vous devez de temps en temps avoir les rapports que je viens de dire avec ces hommes éminents en science et en vertu. Pourquoi ? Parce que ce confesseur ordinaire peut après tout se tromper, et il seroit très-fâcheux que toutes les religieuses fussent trompées par lui. Je vous recommande seulement de ne rien faire contre l'obéissance pour vous ménager ces rapports, attendu que, pour atteindre ce but, les moyens légitimes ne vous manquent pas. Cette libre communication fait le plus grand bien aux âmes ; ainsi, il est du devoir de la prier

d'en faire jouir ses religieuses, n'épargnant aucune des démarches qui dépendront d'elle.

Tout ce que je viens de dire regarde principalement la supérieure. C'est pourquoi je la conjure de nouveau que puisque les religieuses ne cherchent ici autre consolation que celle de l'âme, elle tâche de la leur procurer en leur ménageant un si grand secours spirituel. Dieu conduit les âmes par des chemins différents. Qu'un seul confesseur ne les connoisse pas tous, il n'y a pas sujet de s'en étonner. De là, la nécessité de recourir à d'autres lumières. Je vous en donne l'assurance, mes filles, si vous êtes ce que vous devez être, malgré votre pauvreté, vous trouverez toujours des personnes saintes qui voudront communiquer avec vous et vous consoler. Car Celui qui donne la nourriture à vos corps saura susciter des hommes selon son cœur, et leur inspirer le désir d'éclairer vos âmes. De cette manière, vous n'aurez point à gémir de ce défaut de liberté qui est le mal que je crains pour vous. S'il arrive alors que le confesseur, par un artifice du démon, se trompe sur quelque point de doctrine, cela ne sauroit avoir des suites graves. Dès qu'il sait que vous soumettez à d'autres l'état de votre âme, il prendra garde de plus près à lui, et il sera plus circonspect dans tous ses rapports avec vous.

Cette porte une fois fermée au démon, j'espère de la bonté divine qu'il n'en trouvera point d'autre pour entrer dans ce monastère. Et ainsi, je demande, pour l'amour de Notre-Seigneur, à l'évêque sous la conduite duquel sera le couvent, qu'il y maintienne toujours cette liberté ; et que lorsqu'il se rencontrera ici des hommes qui unis-

sent la sainteté de la vie à la solidité de la doctrine, ce qui est facile à savoir dans une ville aussi petite, il n'empêche en aucune façon les religieuses de communiquer librement avec eux.

Si je trace ici cette règle de conduite, c'est que l'expérience et les lumières de la raison m'en ont fait voir la nécessité ; j'ai été en outre confirmée dans mon sentiment par des personnes doctes et saintes avec qui j'en ai conféré. Elles ont avec moi attentivement examiné ce qui étoit le plus propre à faire avancer ce monastère dans les voies de la perfection. Or, de tous les dangers, car il s'en rencontre en tout durant cette vie, nous avons trouvé que le moindre étoit celui qui pouvoit résulter de cette liberté. Il a été également jugé qu'aucun vicaire, ou remplaçant de supérieur, ne devoit avoir le droit d'entrer dans le monastère ; que cette liberté ne devoit non plus être accordée à aucun confesseur ; mais que leur office devoit se borner à veiller au recueillement de la maison, à ce que tout s'y passe avec bienséance, et que l'on y avance intérieurement et extérieurement dans la pratique de la vertu. S'ils voient que l'on manque à quelqu'un de ces points, qu'ils en informent celui qui gouverne le monastère, mais qu'ils n'exercent pas eux-mêmes la charge de supérieur.

Ce que je viens de dire est ce qui s'observe maintenant dans ce monastère, non par mon seul avis, mais par celui de plusieurs personnages savants, avancés dans les voies spirituelles, et de grande expérience ; et voici comment. Ce monastère, pour plusieurs raisons, ne fut pas soumis à l'ordre, mais à l'évêque actuel de cette ville, don Alvaro de Mendoza. Ce prélat, grand serviteur de Dieu, et d'une

très-illustre naissance, a extrêmement à cœur tout ce qui tient à l'observance et à la sainteté dans les maisons religieuses : depuis qu'il gouverne ce monastère, il n'a cessé de lui donner toutes sortes de preuves de son dévouement. Voulant donc prendre les moyens les plus sûrs pour le faire avancer dans la perfection, il convoqua cette réunion d'hommes consommés en tout genre de mérite, et l'on y résolut ce que j'ai dit. Ainsi il est juste qu'à l'avenir les supérieurs se conforment à cet avis, puisque c'est celui qu'ont émis tant de gens de bien après avoir demandé à Dieu, par d'instantes oraisons, qu'il leur donnât la lumière nécessaire pour connoître ce qui seroit le meilleur. Si l'on en juge par ce que l'on a vu jusqu'ici, ce qui a été arrêté par eux est certainement ce qu'il y a de meilleur. Plaise au divin Maître de maintenir toujours parmi nous cette sainte liberté, et que ce soit pour sa plus grande gloire ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE VII.

Excellence de l'amour spirituel. — De combien il s'élève au-dessus des vaines amitiés de la terre. — Admirables effets de cet amour.

Je viens de faire une longue digression ; mais ce que j'ai dit est si important, que quiconque le comprendra sera loin de me blâmer.

Revenons à cet amour qu'il ne nous est pas seulement permis d'avoir, mais qu'il est utile que nous ayons les unes pour les autres. C'est de cet amour, quand il est entièrement spirituel, que je me propose de traiter maintenant. Je ne sais si je comprends bien sa nature ; au reste, il suffira d'en parler brièvement, attendu qu'il est le partage du petit nombre. Que celui à qui le Dieu de bonté a daigné en faire don ne se lasse point de l'en bénir, car c'est une preuve que déjà il est parvenu à une perfection très-élevée. Enfin je veux en dire quelque chose, et ce ne sera peut-être pas sans utilité. La vertu a par elle-même un charme si puissant ! Il suffit de la mettre sous les yeux pour qu'elle gagne l'affection de ceux qui la désirent, et qui aspirent à la posséder. Plaise au Seigneur de me faire connoître la nature de cet amour, et de me rendre capable d'en bien parler ! car je n'ai pas, ce me semble, une idée précise de ce qui est purement spirituel ; je ne

discerne point quand il s'y mêle du sensible ; bref, je ne sais comment j'ose aborder un tel sujet. Je ressemble à ces personnes qui entendent parler de loin, sans pouvoir saisir le sens des paroles : il doit parfois m'arriver de ne pas entendre moi-même ce que j'ai dit ; et Dieu fait pourtant que c'est bien dit. Si d'autres fois ce que je dis n'a pas de sens, rien d'étonnant en cela ; car ce qui m'est le plus naturel, c'est de ne réussir en rien.

Voici ce qui se présente en ce moment à ma pensée : Dieu illumine-t-il une âme d'un rayon de sa souveraine vérité, soudain cette âme voit clairement le néant de ce monde, la vérité du monde futur, leur différence, l'éternité de l'un, le rêve rapide de l'autre ; elle voit ce qu'est l'amour du Créateur et celui de la créature, elle le sait, non par une simple vue de l'esprit, ou par la foi, mais par une connoissance expérimentale, ce qui est bien différent ; elle goûte, elle éprouve ce qu'est le Créateur et ce qu'est la créature, ce que l'on gagne au service de l'un et ce que l'on perd au service de l'autre ; elle découvre encore d'autres vérités que Notre-Seigneur enseigne à ceux qui s'abandonnent à sa conduite dans l'oraison, ou qu'il daigne lui-même instruire : quand une âme en est là, elle aime d'une manière tout autrement élevée que ceux qui ne sont point parvenus à cette hauteur de perfection.

Vous me direz peut-être, mes sœurs, qu'il est superflu de vous entretenir de ce sujet, et que vous savez tout ce que je viens de dire. Plaise au Seigneur qu'il en soit ainsi, et que cette connoissance, manifestée par votre conduite demeure empreinte au plus intime de vos cœurs ! Mais alors vous reconnoîtrez que je ne mens pas, en affirmant

que les âmes que Dieu illumine de la sorte possèdent cet amour spirituel dont je traite en ce moment. L'on peut dire des personnes que Dieu élève à cet état que ce sont des âmes généreuses, des âmes royales. Elles ne sauroient trouver leur bonheur à aimer quelque chose d'aussi fragile, d'aussi misérable que ces corps, quelles que soient leur beauté et les grâces dont ils sont ornés. Ils peuvent bien plaire à leur vue et leur donner sujet de louer le Créateur; mais les captiver un instant, je veux dire obtenir par ces charmes extérieurs l'amour de ces nobles âmes, jamais : selon elles, ce seroit s'attacher à un néant, embrasser une ombre; elles croiroient s'avilir, et se réduire à ne pouvoir ensuite, sans une confusion extrême, dire à Dieu qu'elles l'aiment.

Vous allez me dire : Ces âmes ne savent donc pas aimer, ni payer de retour l'affection qu'on a pour elles? Du moins, puis-je répondre, elles ne se soucient guère d'être aimées. Si quelquefois, par un premier mouvement naturel, elles se réjouissent de l'affection qu'on leur porte, rentrant aussitôt en elles-mêmes, elles reconnoissent que c'est une véritable folie; elles n'exceptent de cette indifférence que les personnes dont la science ou les oraisons peuvent les faire avancer dans les voies du salut. Toute autre affection les fatigue; elles voient qu'elle ne leur fait aucun bien, et peut leur devenir nuisible. Cependant elles ne laissent pas d'en être reconnoissantes, et c'est en recommandant à Dieu ceux dont elles sont aimées qu'elles les payent de leur amour. Elles considèrent l'attachement qu'on a pour elles comme une dette que Notre-Seigneur est chargé de payer; elles voient clairement que cet amour vient de lui; car,

ne découvrant en elles-mêmes rien qui mérite le moindre attachement, elles sont profondément convaincues qu'on ne les aime qu'à cause de l'amour que Dieu a pour elles. Ainsi, laissant au divin Maître le soin d'acquitter cette dette, et le lui demandant dans toute la ferveur de leurs prières, elles s'en croient entièrement déchargées, et demeurent aussi tranquilles que si ce soin ne les regardoit plus.

Tout bien considéré, je pense quelquefois qu'il y a beaucoup d'aveuglement dans ce désir que nous avons d'être aimés, si ce n'est, comme je l'ai dit, de ceux dont le secours peut nous aider à acquérir les biens éternels. Remarquons en effet que dans ce retour d'affection qu'on souhaite, il entre toujours quelque intérêt d'utilité ou de plaisir ; tandis qu'au contraire, les personnes arrivées à ce haut point de perfection foulent aux pieds tous les biens dont on pourrait les combler, tous les plaisirs et tous les contentements du monde. Leur disposition intérieure est telle, que quand elles le voudroient, il n'est plus en leur pouvoir de goûter de bonheur si ce n'est en Dieu, ou dans les entretiens dont Dieu est l'objet. Quel profit leur peut-il donc revenir d'être aimées ? Cette vérité étant sans cesse présente à leurs yeux, elles se raillent d'elles-mêmes lorsqu'elles pensent à cette époque de leur vie où elles s'inquiétaient si vivement, pour savoir si leur amitié pour les autres étoit ou non payée de retour.

Mais n'est-il donc pas naturel, même dans un amour honnête et légitime, de désirer d'être aimé, lorsque nous aimons nous-mêmes ? Je l'avoue : toutefois, lorsque nous avons été payés en cette monnoie qui nous semble si pré-

cieuse, que saisissons-nous, sinon des pailles légères que le vent emporte, de l'air, du vide? Et quand nous avons été l'objet du plus grand amour que le cœur puisse ambitionner, que nous en reste-t-il? C'est donc à juste titre que ces âmes divinement éclairées se soucient peu d'être aimées ou de ne l'être pas, ne recherchant même l'affection de ceux qui peuvent être utiles à leur salut, que parce qu'elles savent bien qu'il est de la foiblesse humaine de se lasser bientôt, si une main dévouée ne nous soutient dans la carrière.

Vous penserez peut-être que de telles âmes n'aiment ni ne savent aimer personne, si ce n'est Dieu. Détrompez-vous; elles aiment aussi le prochain, et d'un amour plus grand, plus véritable, plus utile, et avec plus de passion que ne font les autres; enfin, c'est de l'amour. Car ces âmes généreuses se sentent sans cesse beaucoup plus portées à donner qu'à recevoir, et elles éprouvent ce besoin impérieux à l'égard du Créateur lui-même. Je ne crains donc pas de le dire, c'est à cette manière d'aimer qu'appartient légitimement le nom d'amour, et non à ces basses affections de la terre qui l'ont si injustement usurpé.

Mais, me direz-vous encore, puisque ces personnes n'aiment rien de ce qui frappe leurs sens, sur quoi se porte leur affection? Je vous répondrai qu'elles aiment ce qu'elles voient, et s'affectionnent à ce qu'elles entendent; mais ce sont choses stables et non passagères que celles qu'il leur est donné de voir et d'entendre. Ainsi, sans s'arrêter aux corps, leur regard pénétrant descend au fond des âmes, afin de découvrir s'il y a en elles quelque chose qui mérite d'être aimé. Ne verroient-elles dans

une âme qu'une foible disposition au bien, le premier principe d'une vertu qui, soigneusement cultivée, donnera de l'or comme la mine que l'on creuse, dès lors, comptant pour rien les peines, les difficultés, elles travaillent de tout leur pouvoir au bien spirituel de cette âme; leur zèle surmonte tout, parce qu'ayant un vif désir de continuer de l'aimer, elles savent très-bien que cela seroit impossible, si cette âme n'étoit riche des biens de la grâce et n'avoit un grand amour pour Dieu. J'ai dit que cela leur seroit impossible, et à dessein; car quand bien même cette âme, objet de leur prédilection, les combleroit de bienfaits, les aimeroit de l'affection la plus tendre, s'acqueroit par toutes sortes de bonnes œuvres des droits à leur reconnoissance; quand elle seroit ornée de tous les dons et de toutes les grâces de la nature, il ne seroit pas au pouvoir de ces saintes personnes de lui garder un amour ferme et durable. Elles connoissent, elles ont vu par expérience le néant de tout; rien de ce qui passe ne sauroit les éblouir. Elles voient qu'elles ne doivent point aboutir au même terme, et qu'ainsi il est impossible que l'affection réciproque qui les unit soit durable; elles voient que la mort va briser ce lien; enfin elles savent que si cette âme meurt dans son infidélité et sans l'amour de Dieu, il faut de toute nécessité, au sortir de cette vie, arriver à des régions différentes.

Ainsi, ces saintes âmes en qui Dieu a répandu la véritable sagesse, loin d'estimer trop cette amitié qui finit avec la vie, ne l'apprécient pas même ce qu'elle vaut. Car enfin elle a son prix pour ceux qui recherchent leur félicité dans les biens de ce monde, dans les plaisirs, les

honneurs, les richesses, quand l'opulence et la position des amis peut leur procurer ces fêtes et ces plaisirs. Mais ces âmes célestes ont tout cela en horreur; non-seulement elles y sont insensibles, mais elles le considèrent avec mépris.

Lorsqu'elles aiment une personne, elles travaillent avec une sainte passion à la porter à aimer Dieu, afin qu'elle soit aimée de Dieu; elles savent, je le répète, que si la divine charité n'est point en elle, la mort doit pour jamais briser le lien qui les unit. L'on ne sauroit dire combien un tel amour coûte à ces âmes : elles n'oublient rien de ce qui est en leur pouvoir pour procurer l'avancement de la personne aimée; elles donneraient mille vies pour lui obtenir le moindre avantage spirituel. O amour précieux qui imite de si près l'amour de Jésus, notre unique bien et le grand modèle du véritable amour !

CHAPITRE VIII.

Avec quelle passion l'amour spirituel cherche à communiquer aux âmes qui lui sont chères le feu dont il brûle pour Dieu. — Comment on arrive à cet amour ; manière de le pratiquer.

Vainement l'on essayerait de se figurer jusqu'où va la passion de cet amour. Qu'il fait couler de larmes ! Qu'il coûte de pénitences et d'oraisons ! Quel soin de recommander l'âme qu'on aime à tous ceux que l'on croit puissants auprès du Seigneur, afin qu'ils la lui recommandent ! Quel désir constant de son progrès spirituel, et quelle douleur quand on ne la voit plus avancer ! Mais quel supplice lorsque, au moment où on la croyoit déjà affermie dans la vertu, on la voit faire seulement quelques pas en arrière ! Il semble alors qu'on ne puisse plus goûter aucun plaisir dans la vie. On ne mange, on ne dort qu'assailli par cette sollicitude ; on tremble sans cesse que cette âme si chère ne se perde et qu'on ne soit forcé de se séparer d'elle pour jamais. Quant à la mort temporelle, ces âmes élevées qui n'aiment qu'en Dieu la comptent pour rien ; dans la personne aimée elles n'ont point donné leur affection à ce qu'un souffle enlève de leurs mains, malgré toutes leurs résistances. Non, je le répète, point d'intérêt, point de mélange dans leur amour : tout ce qu'elles désirent, tout ce qu'elles veulent,

c'est de voir cette âme riche des biens du ciel. Le voilà le véritable amour, et non ces misérables attachements de la terre? Et toutefois qu'on ne pense pas que je parle ici de l'amour criminel, dont le nom seul doit nous faire horreur. Il me suffit de dire que c'est un enfer, et qu'il n'y a pas de termes pour exprimer le moindre mal qu'il cause. Pour nous, mes filles, nous ne devons jamais prononcer seulement le nom de cet amour, ni penser qu'il existe dans le monde, ni consentir à en entendre parler, soit par plaisanterie, soit d'une manière sérieuse, ni souffrir en notre présence aucun entretien ni récit qui y ait le moindre rapport. Il n'en peut résulter aucun bien, et l'âme pourroit être blessée en prêtant l'oreille à de tels discours. J'entends donc par ces attachements de la terre cet amour légitime que nous nous portons mutuellement, et que nous ressentons pour nos parents et amis. Que produit en nous cet amour? Il nous met dans une crainte continuelle de perdre la personne que nous aimons. Éprouve-t-elle la moindre souffrance, voilà que notre âme en est malade; est-elle en proie à quelque peine, voilà qu'aussitôt nous en perdons patience; et ainsi de tout le reste. Que l'amour spirituel est différent! Il éprouve sans doute ce premier mouvement de sensibilité pour les souffrances de la personne qui lui est chère, mais bientôt, la lumière de la raison venant à son secours, il considère si ces maux sont utiles au bien de cette âme, de quelle manière elle les supporte, et s'ils la fortifient dans la vertu; il prie Dieu de lui donner la patience, et de lui faire trouver dans ce qu'elle souffre une source de mérites. S'aperçoit-il que cette grâce est accordée, dès

lors il ne ressent plus de peine, il tressaille de joie, il se console. A la vérité, tant il est généreux, il aimeroit mieux prendre sur lui tout ce qu'endure cette âme, plutôt que de la voir souffrir, s'il pouvoit lui céder le mérite et le gain de la souffrance ; mais en tout cela il n'éprouve point d'inquiétude, ni rien qui trouble son repos intérieur. Je me plais à le redire, les cœurs qui aiment de cette sorte imitent et retracent sous nos yeux l'adorable modèle de l'amour, notre divin Jésus. Ils font un bien immense : à l'exemple du Maître, ils prennent sur eux tous les travaux, en sorte que les autres en recueillent le profit sans en avoir la peine. Quel trésor que leur amitié, pour les âmes qui ont le bonheur d'en jouir ! Que ne feront pas pour elles ces généreux amis ! Qu'on m'en croie, ou ils rompront ce commerce intime de l'amitié, ou ils obtiendront de Notre-Seigneur, comme jadis Monique pour saint Augustin, qu'elles marchent par la même voie, c'est-à-dire la voie de la bienheureuse patrie. Ils ne sauroient user d'aucun artifice envers ces âmes : les voient-ils s'écarter tant soit peu du droit chemin, ils le leur disent aussitôt ; leur voient-ils commettre quelque faute, ils les en reprennent ; et il n'est pas en leur pouvoir de tenir une autre conduite. Ils ne les flattent en rien, ils ne leur dissimulent rien, tant qu'elles n'ont pas encore réformé leur vie. De là il résulte ou qu'elles se corrigent, ou qu'elles finissent par s'éloigner d'eux, parce qu'elles ne peuvent soutenir la liberté de leurs remontrances. C'est vraiment de part et d'autre une guerre continuelle. Ces saints amis, uniquement attentifs à servir Dieu, ne s'occupent nullement du monde ; toutefois, il n'est pas en

leur pouvoir de ne point songer aux âmes qui sont l'objet de leur affection. Il n'est rien qu'ils ne découvrent en elles ; ils voient jusqu'aux atomes ; enfin ils portent une bien pesante croix.

C'est cette manière d'aimer que je voudrais voir régner parmi nous. Sans doute, dès le commencement, elle n'aura point ce haut degré de perfection ; mais le divin Maître, n'en doutons pas, ira la perfectionnant de jour en jour. Commençons par employer les moyens qui doivent nous élever à ce bienheureux état. Quand il se mêleroit un peu de tendresse dans l'amour mutuel que nous nous portons, cela ne nuira point, pourvu que ce soit en général pour toutes nos sœurs. Il est bon, il est même quelquefois nécessaire que l'on ressente une tendre affection pour ses sœurs, et qu'on la manifeste en compatissant à leurs peines et à leurs infirmités, bien qu'elles ne soient pas grandes. Car quelquefois une personne éprouve plus de peine pour un sujet très-léger, qu'une autre pour une grande tribulation ; il est des caractères qui se contristent grandement pour peu de chose. Si votre caractère est différent, ne laissez pas de porter à ces personnes une tendre compassion. Qui sait si Notre-Seigneur, en vous préservant de ces peines, n'a pas dessein de vous éprouver en vous en envoyant de différentes, et si celles qui vous sembleront fort rudes, et qui le seront en effet, ne paroîtront pas légères à d'autres ? Ainsi donc ne jugeons point des autres par nous-mêmes ; et ne nous considérons point dans le temps où, peut-être sans aucun travail de notre part, Notre-Seigneur nous a rendues plus fortes, mais considérons-nous dans le temps où nous avons été plus

foibles. Souvenez-vous de cet important avis : vous saurez alors compatir aux souffrances du prochain, quelque petites qu'elles soient. Cet avis regarde surtout ces âmes fortes dont j'ai parlé, à qui la soif de souffrir fait trouver toutes les croix légères ; il est nécessaire qu'elles ne perdent jamais de vue leur foiblesse passée, et considèrent que si elles en sont exemptes, cela ne vient pas d'elles. Sans cela, le démon pourroit refroidir la charité envers le prochain, et faire prendre pour perfection ce qui est un véritable défaut.

Il faut en toutes choses du soin et de la vigilance, parce que l'ennemi de notre salut ne dort jamais. Les âmes qui aspirent à une plus grande perfection doivent être plus sur leurs gardes, car l'ennemi, n'osant les attaquer de front, emploie contre elles des tentations fort cachées, en sorte que si ces âmes ne sont attentives sur elles-mêmes, elles ne s'aperçoivent du dommage qu'après qu'il est arrivé. Enfin, c'est une nécessité de toujours veiller et de toujours prier ; il n'y a point de meilleur moyen que l'oraison pour découvrir les ruses secrètes de l'esprit de ténèbres, et pour le forcer à se trahir lui-même.

Vous devez, mes filles, faire en sorte d'être gaies avec vos sœurs, quand elles ont quelque besoin particulier de se récréer ; j'en dis autant pour les récréations ordinaires, quoique vous n'y sentiez ni goût ni attrait. Car en vous y prêtant avec une intention droite, et sans vous perdre vous-mêmes de vue, tout devient amour parfait. Si une compassion mutuelle pour les nécessités les unes des autres est très-louable, il faut prendre garde qu'elle ne vous porte à manquer ni à la discrétion, ni à l'obéissance.

La prieure fait-elle un commandement que dans le fond de votre cœur vous trouvez rude, n'en faites rien connaître, n'en dites rien à personne, si ce n'est à la prieure elle-même, et avec humilité ; une conduite différente nuirait beaucoup au bien spirituel d'un monastère.

Il est important que vous connoissiez les choses auxquelles vous devez être sensibles, et qui doivent vous inspirer de la compassion pour vos sœurs. Vous devez toujours être vivement touchées de toute faute que vous leur voyez commettre, si elle est notoire ; c'est en supportant ces fautes avec douceur et en ne vous en étonnant pas, que vous montrerez et exercerez excellemment l'amour que vous portez à vos sœurs ; de leur côté, elles feront de même à l'égard de vos fautes qui, bien que vous ne vous en aperceviez point, sont sans doute en plus grand nombre. La charité doit aussi vous porter à recommander instamment vos sœurs à Dieu, et à faire de généreux efforts pour pratiquer avec une grande perfection la vertu contraire à la faute que vous aurez remarquée en elles. Cherchez à les instruire par vos actions plutôt que par vos paroles : elles ne seroient peut-être pas-capables de les comprendre, ni d'en profiter, pas plus que des châtiments qu'on pourroit leur infliger ; tandis que cette émulation à pratiquer les vertus qu'on voit briller dans les autres est une de ces leçons qui se gravent profondément dans le cœur. C'est là un excellent avis, et je vous prie, mes filles, de n'en pas perdre le souvenir.

Oh ! quelle véritable et parfaite amitié que celle d'une religieuse qui travaille au bien spirituel de toutes ses sœurs, en préférant leurs intérêts aux siens propres, en

pratiquant toutes les vertus dans un degré éminent, et en observant sa règle avec une grande perfection ! Une telle amitié vaut mille fois mieux que celle qu'on pourroit témoigner par toutes les paroles de tendresse dont on n'use que trop dans le monde, mais dont on ne doit jamais user dans ce monastère, comme celles-ci : Ma vie, mon âme, mon bien, et autres semblables. Quant à vous, mes filles, réservez ces paroles de tendresse pour votre divin Époux ; ayant tant de temps à passer avec lui, et à être seules avec lui seul, vous pourrez vous en servir alors avec utilité, et les adresser avec confiance à cet adorable Maître qui daigne les souffrir. Si vous vous en serviez entre vous, elles ne vous attendriroient plus autant le cœur dans vos entretiens avec le céleste Époux. Ne vous en servez donc que dans les moments où vous lui parlez ; hors de là, il ne peut jamais y avoir de motif légitime de les employer. Un tel langage sent trop la femme. Or je désire, mes filles, que vous ne soyez et que vous ne paroissiez femmes en rien, mais qu'en tout vous égaliez les hommes forts. Et si vous faites de votre côté ce qui est en vous, Notre-Seigneur vous donnera un courage si mâle que vous étonnerez les hommes eux-mêmes. Et que cela est facile à Celui qui a bien pu nous tirer du néant !

C'est encore donner une excellente marque d'amour, que de tâcher d'enlever à ses sœurs et de prendre pour soi ce qu'il y a de fatigant dans les offices de la maison. J'ajoute qu'une des plus belles preuves de l'amour qu'on a pour ses compagnes, c'est de se réjouir grandement en voyant leurs progrès dans la vertu, et d'en louer le Seigneur dans toute l'effusion de la reconnaissance.

Toutes ces choses, outre le grand bien qui en revient à celles qui les pratiquent, contribuent beaucoup à la paix et à l'union entre les sœurs. Nous en faisons maintenant l'heureuse expérience dans ce monastère par la bonté de Notre-Seigneur. Daigne cet adorable Maître conserver à jamais parmi nous une si heureuse union ! Ce seroit un grand malheur si le contraire arrivoit, et conçoit-on quelque chose de plus dur, que d'être en petit nombre, et de vivre désunies ? Que Dieu ne le permette jamais !

Si par hasard il échappoit quelque petite parole qui vint troubler cette paix et cette douce union, il faut y apporter sur-le-champ remède, et toutes doivent à l'envi adresser à Notre-Seigneur les plus ferventes oraisons, afin qu'il arrête le mal que cette parole pourroit faire. Mais ce qui produiroit de tout autres ravages, ce seroit de laisser s'établir et prendre racine parmi vous des ligues, des désirs de vous élever plus haut, des points d'honneur. O mon Dieu ! à la seule pensée que cela pourroit arriver un jour, il me semble que mon sang se glace dans mes veines ! Je vois que c'est un des plus grands maux des monastères. Que si vous tombiez jamais dans un tel malheur, mes filles, tenez-vous pour perdues. Croyez que vous avez chassé votre Époux de sa maison, et qu'ainsi vous le contraignez en quelque sorte d'en aller chercher une autre ; implorez son secours par vos cris et par vos gémissements ; cherchez un remède à un si grand mal ; car si des confessions et des communions si fréquentes n'y en apportent point, craignez qu'il n'y ait parmi vous quelque Judas.

Que la prieure, pour l'amour de Dieu, veille avec un soin extrême à ne pas laisser s'introduire ces désordres,

et que dès le principe elle en arrête le cours ; car si l'on n'y remédie sur-le-champ, le mal sera sans remède. Quant à celle qui sera la cause du trouble, il faut tâcher de l'envoyer dans un autre monastère : ne doutez pas que Dieu ne vous envoie de quoi lui donner une dot. Chassez loin de vous cette peste ; coupez les rameaux de cette plante funeste, et si cela ne suffit point, arrachez la racine. Que si vous ne pouvez faire passer cette religieuse dans un autre monastère, enfermez-la dans une prison d'où elle ne sorte jamais ; mieux vaut la traiter avec cette juste sévérité, que de souffrir qu'elle communique à toutes les autres un mal si contagieux et si incurable. Oh ! que ce mal est grand ! Dieu nous délivre d'un monastère où il entre ! Quant à moi, je préférerois voir entrer dans celui-ci un feu qui nous réduisît toutes en cendres.

Mais comme je pense parler ailleurs un peu plus au long de ce sujet, je n'en dirai pas davantage en ce moment.

CHAPITRE IX.

Combien il importe de se détacher de tout pour ne s'attacher qu'à Dieu. — De l'extrême bonheur de la vocation religieuse ; humilité de la Sainte à ce sujet. — Une religieuse doit se défaire de toute affection humaine envers ses parents pour ne les aimer qu'en Dieu.

Venons maintenant au détachement dans lequel nous devons vivre ; ce détachement, quand il est parfait, est pour nous la source de tous les biens. En effet, quand notre âme s'attache uniquement au Créateur, et considère comme un pur néant toutes les choses créées, ce grand Dieu la fortifie d'une manière admirable par les vertus infuses qu'il met en elle. Ainsi, pourvu qu'elle travaille peu à peu, selon son pouvoir, à acquérir la perfection, elle n'aura plus désormais de grands combats à soutenir : le Seigneur lui-même étendra sa main pour la défendre et contre les démons, et contre le monde entier. Pensez-vous, mes sœurs, que ce soit un petit bien de tendre de toutes nos forces à un détachement parfait, et de nous donner tout entières, sans réserve, sans partage, à Celui qui est notre tout et l'unique source de tous les biens ? Rendons-lui, mes sœurs, mille et mille actions de grâces de ce qu'il a daigné nous réunir dans ce saint asile où chacune travaille à l'envi à se détacher de tout. Aussi je ne sais vraiment pas pourquoi je parle d'un pareil sujet, attendu qu'il

n'y en a pas un parmi vous qui ne soit capable de m'en donner des leçons. Sur ce point si important de la vie spirituelle, je suis loin, je le confesse, de la perfection que je désire et que je devrois avoir ; j'en dis autant de toutes les vertus et de tout ce que je consigne dans ce traité ; car il est bien plus facile d'écrire que de mettre la main à l'œuvre. Encore aurai-je de la peine à n'écrire que des choses justes, parce que souvent l'art de les bien dire dépend de l'expérience. C'est pourquoi, si je dis quelque chose de juste, il faut que ce soit pour avoir éprouvé en moi le contraire des vertus dont je parle.

Quant à l'extérieur, on voit assez combien nous sommes ici éloignées de tout. O mes sœurs ! je vous en conjure pour l'amour de Dieu, comprenez la grâce insigne qu'il vous a accordée en vous réunissant dans cet asile. Que chacune de vous s'applique à connoître une si inestimable faveur. Vous n'êtes que douze dans ce monastère, et le divin Maître a voulu que vous fussiez de ce nombre. Mais, ô mon Dieu ! qui vous est plus redevable que moi pour un tel privilège ? Combien de vierges qui m'étoient de beaucoup supérieures en vertu auroient été au comble du bonheur de prendre cette place, et c'est cependant à moi, Seigneur, que vous l'avez donnée, quoique j'en fusse si indigne. Soyez béni, ô mon Dieu ! et que toutes les créatures s'unissent à moi pour vous louer ; car seule, je ne saurois dignement reconnoître ni cette grâce, ni tant d'autres qu'il vous a plu de m'accorder. Je compte parmi les plus insignes celle d'avoir été appelée par vous à la vie religieuse. Mais comme dans un si saint état j'ai été si pauvre de vertu, vous ne vous êtes point fié à moi, Sei-

gneur. Dans la maison où vous m'aviez placée, je me trouvois au milieu d'un grand nombre de saintes religieuses, et l'imperfection de ma vie auroit pu rester cachée jusqu'à mon dernier jour. C'est pourquoi, Seigneur, vous m'avez conduite dans ce monastère où, vu le petit nombre de religieuses, mes défauts doivent nécessairement être connus; et afin que je veille sur moi avec plus de soin, vous m'ôtez toutes les occasions de vous être infidèle. Il n'y a donc plus d'excuse pour moi, Seigneur, je le confesse, et ainsi j'ai besoin plus que jamais de votre miséricorde, afin que vous me pardonniez les fautes que je pourrais désormais commettre.

Ce que je demande instamment, c'est que celles qui ne se sentiront pas la force d'observer ce qui se pratique en cette maison le déclarent sans détour. Il y a d'autres couvents où Dieu est servi, elles peuvent y aller, mais qu'elles ne troublent point ce petit nombre de religieuses que le divin Maître a réunies ici. En d'autres monastères, elles auront la liberté de se consoler avec leurs parents. Ici, quand quelques parents sont admis à nous visiter, c'est uniquement pour leur consolation, et non pour la nôtre. La religieuse qui désire voir ses proches pour sa propre consolation doit se regarder comme imparfaite; j'excepte le cas où, avancés dans la vie spirituelle, ils ne peuvent que lui faire du bien par leurs entretiens. Ce cas excepté, que cette religieuse croie qu'elle n'est point détachée; son âme est malade, elle ne jouira pas de la liberté de l'esprit, elle n'aura point une paix parfaite, elle a besoin de médecin. Si elle ne renonce point à cette attache et ne se guérit de cette imperfection, je lui déclare qu'elle n'est

point faite pour ce monastère. Le meilleur remède, à mon avis, que puisse employer une religieuse pour vaincre l'attachement imparfait qu'elle a pour ses parents, est de s'abstenir de les voir jusqu'à ce qu'elle sente son âme libre, et qu'elle ait obtenu cette grâce de Dieu par une oraison persévérante. Quand elle se sentira disposée de telle sorte que leur visite lui devienne une croix, qu'elle les voie, à la bonne heure, car alors elle fera du bien à leurs âmes, et ne se nuira point à elle-même.

CHAPITRE X.

Du mal que cause aux religieuses une trop grande affection envers leurs parents. — Elles doivent mépriser les préjugés du monde sur ce sujet, et n'aimer leurs parents qu'en Dieu. — L'on reçoit plus d'assistance des amis que Dieu donne, qu'on n'en reçoit de ses parents.

Oh ! si les religieuses concevoient le dommage que leur cause un fréquent commerce avec les parents, comme elles les fuieroient ! Je ne comprends point, je l'avoue, quelle consolation elles y peuvent puiser, je ne dis pas du côté du service de Dieu, mais même sous le rapport de la paix et du repos. Car enfin ne pouvant ni ne devant prendre part à leurs plaisirs, que feront-elles ? Elles partageront leurs peines ; il n'y en aura pas une qu'elles ne déplorent, et souvent beaucoup plus qu'ils ne le font eux-mêmes. Que si elles reçoivent de leur libéralité quelque soulagement pour le corps, je ne crains pas de dire que l'esprit le payera bien cher.

Ici, mes sœurs, vous êtes à l'abri d'un tel inconvénient. Tout étant en commun, et nulle de vous ne pouvant rien posséder en particulier, l'aumône qui vous est faite appartient à la communauté. Ainsi vous n'êtes pas tenues d'avoir pour ce sujet de la complaisance pour vos parents ; Notre-Seigneur, vous le savez, doit pourvoir en commun aux besoins de toutes.

Je ne puis penser sans étonnement au dommage que causent de fréquents rapports avec les proches ; à mon gré, il faut, pour le croire, en avoir fait l'expérience. Que ce détachement parfait de la chair et du sang semble de nos jours mis en oubli dans les maisons religieuses ! Je ne sais vraiment ce qu'abandonnent dans le monde ceux qui prétendent avoir tout quitté pour Dieu, s'ils ne se séparent du principal, c'est-à-dire des parents. Cela est venu jusqu'à un tel point, que l'on veut faire passer pour un défaut de vertu en des personnes religieuses, de ne pas aimer beaucoup leurs proches, et de ne pas les voir souvent. Voilà ce que l'on dit, et ce que l'on prétend appuyer par d'excellentes raisons. Dans ce monastère, mes filles, ayons grand soin de recommander à Dieu nos parents, c'est un devoir : mais ensuite, éloignons-les le plus que nous pourrions de notre souvenir, parce que c'est une chose naturelle que de nous attacher à eux plutôt qu'aux autres personnes. Mes parents m'ont extrêmement aimée, à ce qu'ils disoient, et je les aimois d'une manière qui ne leur permettoit pas de m'oublier. Et néanmoins j'ai reconnu par ce qui m'est arrivé ainsi qu'à d'autres religieuses, combien peu il faut compter sur leur attachement pour nous. J'excepte ici les pères et les mères, que l'on voit rarement manquer à leurs enfants ; aussi est-il juste, quand ils ont besoin de consolation, de la leur procurer, pourvu que nous le puissions faire sans nuire à l'accomplissement de nos devoirs ; on peut fort bien, en répandant le baume dans leurs âmes, conserver un détachement parfait ; j'en dis autant des frères et des sœurs. Mais quant aux autres, ce sont ceux qui m'ont le moins aidée au milieu des grands

besoins où je me suis vue ; le secours m'est venu des serviteurs de Dieu. Croyez, mes sœurs, que si vous le servez fidèlement, vous ne trouverez point de meilleurs parents que ceux que le divin Maître vous enverra : je sais qu'il en est ainsi. Et si vous vous conduisez, comme vous le faites, d'après cette conviction, si vous comprenez que vous ne pourriez agir autrement sans manquer à votre véritable ami, à votre Époux, croyez qu'en très-peu de temps vous arriverez à cette précieuse liberté que je vous souhaite. Croyez en outre que vous pouvez accorder plus de confiance à ceux qui ne vous aimeront que pour Dieu seul, qu'à tous vos parents réunis, et que de tels amis ne vous manqueront point ; souvent même vous trouverez dans ceux à qui vous pensiez le moins des pères et des frères. Comme ils n'attendent que de Dieu seul la récompense de ce qu'ils font pour nous, ils s'y emploient avec un dévouement sans bornes. Ceux, au contraire, qui attendent de nous le salaire de leurs services, nous voyant pauvres et dans l'impuissance de leur être utiles en quoi que ce soit, se lassent bientôt de nous assister ; à la vérité, cela n'est pas général, mais c'est pourtant le plus ordinaire, parce que enfin le monde est toujours le monde.

Si l'on vous dit le contraire, et qu'on veuille le faire passer pour une vertu, ne le croyez pas. Il vous en arriveroit tant de maux, qu'il faudroit m'engager dans un long discours pour vous les représenter. Mais puisque de plus habiles que moi en ont écrit, je me contenterai de ce que je vous ai dit. Que si, tout imparfaite que je suis, j'ai vu clairement le préjudice qu'apportent aux personnes religieuses une attache tout humaine pour les parents et un

fréquent commerce avec eux, jugez quelle lumière tout autrement vive doivent avoir sur ce point les parfaits ! On ne cesse de nous dire de fuir le monde, les saints nous le conseillent, il est donc clair que cela est salulaire. Or, croyez-m'en, ce qui nous attache le plus fortement au monde, comme je l'ai dit, et ce dont nous avons le plus de peine à nous détacher, ce sont les parents. C'est pourquoi ceux qui, voulant embrasser la vie religieuse, abandonnent leur pays, font bien, pourvu que cet éloignement les détache de l'affection de leurs parents. Car le véritable détachement ne consiste pas, à mon gré, à s'éloigner de corps ; il consiste à s'unir de tout son cœur et de toute son âme à Jésus-Christ, notre souverain bien et notre maître. Comme alors on trouve tout en lui, on oublie facilement tout le reste. A la vérité, l'éloignement nous est toujours très-salulaire, jusqu'à ce que nous ayons bien compris la nécessité de ce détachement, et jusqu'à ce que notre âme ait acquis la sainte liberté dont je parle : car alors Notre-Seigneur, pour changer en croix ce qui auparavant nous donnoit du plaisir, exigera peut-être de nous que nous ayons des rapports avec nos parents.

CHAPITRE XI.

Qu'il ne suffit pas de se détacher de ses parents, si l'on ne se détache encore de soi-même par la mortification. — Que cette vertu est jointe à celle de l'humilité. — Qu'il ne faut point préférer les pénitences que l'on choisit à celles qui sont d'obligation. — Avec quel courage il faut se livrer aux austérités commandées par la règle.

Il nous semblera peut-être qu'après nous être détachées du monde et de nos parents, et nous être enfermées dans une si étroite clôture, il ne nous reste plus rien à faire, et qu'il n'y a plus de combats à livrer. O mes sœurs ! ne vous abandonnez pas à une pareille sécurité, et gardez-vous bien de vous endormir. Vous ressembleriez à celui qui, le soir, ferme soigneusement les portes de crainte des voleurs, et se couche ensuite fort tranquille, sans se douter qu'il les a dans la maison. Sachez que nous sommes nous-mêmes pour notre âme ces larrons domestiques qui sont les pires de tous. En effet, nous demeurons toujours avec nous-mêmes. Voulons-nous donc arriver à un détachement parfait, il faut une grande vigilance, et travailler à nous vaincre en tout : sans cela, mille choses nous raviront cette sainte liberté d'esprit qui, se dégageant du poids de ce corps terrestre, prend son vol vers le Créateur.

Pour détacher nos affections des choses passagères d'ici-bas, et les attacher à ce qui ne doit jamais finir, ayons

sans cesse présente à l'esprit la pensée que tout n'est que vanité, et que tout finit en un moment. Un tel moyen peut sembler foible, et cependant il communique peu à peu à l'âme une grande vigueur. De plus, ayons grand soin, même dans les plus petites choses, dès que nous sentons une attache, d'éloigner notre pensée de l'objet qui nous captive, et de la ramener à Dieu. Dans ce combat contre nous-mêmes, soyons assurées que son secours ne nous manquera jamais. Déjà, par une bien précieuse faveur, il nous a réunies dans cet asile, où, en renonçant à nos propres affections, nous avons fait le plus difficile. Cette séparation de nous-mêmes, cette lutte contre notre volonté est, je le sais, quelque chose de rude et d'ardu. Nous tenons à nous-mêmes par un lien si intime, par un si grand amour ! Heureusement la véritable humilité vient ici à notre aide. Car cette vertu et celle de la mortification vont toujours ensemble : ce sont deux sœurs qu'il ne faut point séparer. Certes, je ne les mets point au nombre des parents que je vous conseille de fuir ; je vous exhorte, au contraire, à vivre intimement avec elles, à les chérir, et à ne vous jamais éloigner de leur société.

O souveraines vertus, reines du monde, chères amies de Jésus-Christ notre Maître qui, dans sa vie mortelle, ne se vit jamais un instant sans vous ! Saintes vertus qui exercez un suprême empire sur toutes les créatures, qui nous délivrez de toutes les ruses et de tous les pièges du démon ! celui qui vous possède peut se montrer avec assurance, et combattre contre tout l'enfer ligué, contre le monde et toutes ses séductions. Qu'il n'ait peur de qui que ce soit, car le royaume des cieux lui appartient. Et que pourroit-il

craindre, lui qui compte pour rien de tout perdre ici-bas, et qui, dans cette perte même, trouve un gain ? Il ne craint qu'une chose au monde, c'est de déplaire à son Dieu. C'est pourquoi il le supplie instamment de le fortifier dans ces deux vertus, afin qu'il n'ait pas le malheur de les perdre par sa faute. A la vérité, ces vertus ont cela de propre qu'elles se cachent à celui qui en est orné. Jamais il ne les aperçoit en lui, et il ne peut se persuader qu'il les possède, quoi qu'on lui dise pour s'en convaincre. Mais elles sont d'un si grand prix à ses yeux, qu'il travaille sans cesse à les acquérir, et il s'y perfectionne ainsi de jour en jour. C'est en vain, toutefois, que ceux qui ont ces vertus en partage voudroient les cacher ; contre leur volonté, elles éclatent au dehors ; et il suffit de traiter avec eux pour les découvrir sur-le-champ.

Mais quelle n'est pas ma témérité d'entreprendre de louer l'humilité et la mortification après que le Roi de gloire les a lui-même tant louées, et si admirablement consacrées par ses propres souffrances ! O mes filles ! faites donc tous vos efforts pour sortir de la terre d'Égypte ; car, si vous parvenez à acquérir ces deux vertus, vous trouverez en elles la manne cachée. Tout vous deviendra agréable, et ce qui est le plus amer aux gens du monde se changera pour vous en une source de délices.

La première chose à faire, c'est de se dépouiller de l'amour de son corps. Pour certaines religieuses naturellement amies de leurs aises, il n'y a pas peu à travailler ; et si à cela elles joignent un amour excessif de leur santé, elles ont, tout comme les gens du monde, une étrange guerre à soutenir. Vraiment on diroit que quelques-unes

de celles qui sont dans les monastères n'y sont entrées que pour travailler à ne point mourir, tant elles prennent soin de prolonger leur vie par tous les moyens qui sont en leur pouvoir. A dire le vrai, mes filles, il ne seroit pas facile, dans ce monastère, d'en venir là par les œuvres ; mais je voudrois que l'on n'en eût pas même le désir. Courage ! mes sœurs, votre but en venant dans cette maison a été de mourir pour Jésus-Christ, et non de vous y traiter délicatement afin de servir Jésus-Christ. Gardez-vous bien de tomber dans ce piège du démon, car c'est lui qui met dans l'esprit que cela est nécessaire pour observer la règle. Et qu'arrive-t-il ? c'est que l'on a tant de soin de conserver sa santé pour garder la règle, qu'on ne la garde jamais en effet, et qu'on meurt sans l'avoir accomplie entièrement durant un seul mois, ni même peut-être durant un seul jour. J'ignore, en vérité, pourquoi de telles personnes sont entrées dans un monastère. Qu'on ne craigne pas que la discrétion manque en ce point ; ce seroit une merveille si cela arrivoit. Les confesseurs craignent sur-le-champ que l'on ne se donne la mort par des pénitences excessives ; enfin, l'on a tellement en horreur ce manque de discrétion, qu'il seroit à souhaiter que l'on fût aussi exact en tout le reste. Les religieuses ferventes qui foulent aux pieds cette discrétion ne se fâcheront pas, je le sais, de ce que je viens de dire ; et moi je ne m'inquiète pas que l'on dise que je juge des autres par moi-même, car en cela on dit vrai. A mon avis, c'est pour punir cet excès de discrétion que Notre-Seigneur permet que certaines religieuses soient plus malades. C'est là du moins une miséricorde dont il a usé à mon égard ; car

prévoyant que j'aurois bon gré mal gré à prendre quelques soins de ma santé, il a voulu que ce fût pour cause.

C'est une chose plaisante de voir les tourments que certaines religieuses se donnent par ce soin excessif de conserver leurs forces. Il leur vient quelquefois un désir de faire des pénitences sans règle ni mesure, et qui ne durent que deux jours, comme on dit. Le démon leur met ensuite dans l'esprit qu'elles ont fait tort à leur santé ; il leur fait craindre la pénitence, et leur en inspire un tel effroi, qu'elles n'osent plus accomplir même celles qui sont prescrites par leur ordre, ayant déjà vu par expérience combien cela leur étoit funeste. Ces religieuses n'observent pas les moindres points de la règle, comme le silence, qui ne sauroit nuire à la santé. Ont-elles un mal de tête, aussitôt elles cessent d'aller au chœur, ce qui non plus ne les tueroit pas. Et elles veulent après cela inventer de leur chef des pénitences qui ne servent qu'à les rendre incapables de s'acquitter de celles qui sont d'obligation. Quelquefois c'est une souffrance fort légère qu'elles ont à endurer ; et néanmoins elle est tellement grave à leurs yeux, qu'elles croient n'être plus obligées à rien, et satisfaire à leur devoir pourvu qu'elles demandent permission. Mais pourquoi, me direz-vous, la supérieure la donne-t-elle ? Je réponds que si elle voyoit l'intérieur, peut-être elle ne l'accorderoit pas. Mais la religieuse lui parle d'une nécessité, un médecin appuie sa demande, une amie ou une parente est là qui pleure ; que faire alors ? La supérieure craint de manquer de charité ; elle aime mieux que la faute tombe sur les autres que sur elle.

Ces choses peuvent quelquefois arriver dans les monastères ; j'ai voulu les signaler ici, afin que vous les évitiez ; car si le démon commence à nous effrayer par l'appréhension de la ruine de notre santé, nous ne ferons jamais rien. Daigne Notre-Seigneur nous donner sa lumière, afin qu'en tout nous ayons le bonheur d'agir selon sa divine volonté ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE XII.

De la mortification (suite). — On doit supporter sans se plaindre les indispositions légères, et montrer de la patience dans les grands maux. — Qu'il faut assujettir le corps à l'esprit. — Bonheur dont on jouit quand on a remporté cette victoire.

Il me semble, mes sœurs, que c'est une imperfection de se plaindre sans cesse pour de légers maux. Si vous pouvez les endurer sans en parler, faites-le. Quand le mal est grave, il se fait connoître autrement que par vos plaintes, et il ne peut rester longtemps caché. Considérez que vous êtes ici en petit nombre ; si vous vous aimez, et si vous avez de la charité, il suffiroit qu'une d'entre vous prît cette mauvaise coutume pour causer beaucoup de peine à toutes les autres. Quant à celle qui est vraiment malade, elle doit le dire, et prendre ce qui est nécessaire ; et si elle est affranchie de l'amour-propre, elle ressentira tant de peine de toute espèce de soulagements, qu'il n'y a pas à craindre qu'elle les prenne sans nécessité, ni qu'elle se plaigne sans sujet. Quand la nécessité existe, on commettrait une bien plus grande faute en ne le disant pas, qu'en prenant des soulagements sans besoin. Les sœurs se rendroient très-coupables si alors elles ne témoignaient pas à la malade la plus vive compassion. Mais j'ose bien vous assurer que dans une maison où règne la charité, et

où l'on est en si petit nombre, les soins ne manqueront jamais dans les maladies. Ainsi ce que je souhaite de vous, mes filles, c'est que vous sachiez supporter sans vous plaindre certaines légères souffrances, certains petits maux de femme. Souvent c'est le démon qui les met dans l'imagination : tantôt ils s'en vont, et tantôt ils reviennent. Or, si vous ne perdez l'habitude d'en parler et de vous en plaindre, si ce n'est à Dieu, vous ne finirez jamais. Ce corps a cela de mauvais, que plus on lui prodigue de soulagements, plus il révèle de besoins nouveaux. On ne sauroit croire combien il demande à être flatté. La moindre nécessité est pour lui un prétexte spécieux ; et ainsi il trompe la pauvre âme, et l'empêche d'avancer dans la vertu. Songez, mes filles, combien il y a de pauvres malades qui n'ont personne à qui ils puissent se plaindre : voulez-vous être pauvres et bien traitées ? cela ne s'accorde pas. Pensez encore combien il y a de femmes mariées qui, en proie à de grandes souffrances et du corps et de l'âme, n'osent s'en plaindre de peur de fâcher leur mari. Je puis dire qu'il y en a beaucoup, et même dans les rangs élevés de la société. Eh quoi ! pécheresse que je suis, pourrais-je donc oublier que nous ne sommes pas venues ici pour y être mieux traitées qu'elles ? O mes filles ! qu'elles sont grandes les angoisses du monde auxquelles vous échappez ! Apprenez au moins à souffrir quelque petite chose pour l'amour de Dieu, sans que tout le monde le sache. Quoi ! une femme très-mal mariée n'ose ouvrir la bouche ni se plaindre, de peur que son mari ne vienne à l'apprendre ; elle dévore sa peine sans trouver de consolation auprès de qui que ce soit ; et nous

n'endurerions pas entre Dieu et nous quelques-unes de ces souffrances qu'il nous envoie pour nos péchés, alors surtout que nous voyons l'inutilité de nos plaintes pour les soulager !

Tout ce que je viens de dire ne s'applique point aux maux violents, tels qu'une grosse fièvre ; et alors même je désire qu'on se plaigne avec modération, et que toujours on montre de la patience : je n'ai voulu parler que de ces maux légers que l'on peut endurer sur pied. Mais qu'advierait-il si ces pages venoient à être connues hors de cette maison ? Que diroient de moi toutes les religieuses ? Ah ! de bon cœur je recevrais tous leurs petits traits, si quelqu'une devoit s'amender par cette lecture. Car lorsqu'il s'en trouve une seulement dans un monastère qui se plaint ainsi des moindres maux, il arrive que le plus souvent on ne veut pas croire les autres, quelque grands que soient les maux dont elles se plaignent.

Rappelons-nous nos pères, ces ermites qui vécurent dans les siècles passés, et dont nous prétendons imiter la vie. Que de douleurs, et quel isolement ! Que n'eurent-ils pas à endurer du froid, de la faim, du soleil, de la chaleur, n'ayant que Dieu pour témoin et pour confident de leurs souffrances ! Pensez-vous qu'ils fussent de fer ? non, ils étoient aussi délicats que nous. Tenez pour certain, mes filles, que lorsque nous commençons à vaincre ces misérables corps, ils ne nous fatiguent plus autant. Assez d'autres s'occuperont de ce qui vous est nécessaire ; quant à vous, affranchissez-vous de ce soin, à moins d'une évidente nécessité. Si nous ne nous résolvons à en finir une fois pour toutes avec la crainte de la mort et de la perte de la santé,

nous ne ferons jamais rien. Vivez de telle sorte que vous n'ayez pas à redouter la dernière heure, et abandonnez-vous entièrement entre les mains de Dieu, acceptant tout ce qu'il lui plaira d'ordonner de vous. Qu'importe que nous mourions? Ce corps s'est tant de fois moqué de nous; pourquoi, à notre tour, ne nous moquerions-nous point quelquefois de lui? Croyez-m'en, une telle détermination est d'une plus haute importance que nous ne saurions penser. En effet, avec l'aide de Notre-Seigneur, venons-nous à traiter ce corps en esclave, au bout d'un certain temps nous en demeurons maîtresses. Or, cet ennemi vaincu, l'on se sent un admirable courage pour soutenir tous les autres combats de cette vie. Daigne le Seigneur, qui en a le pouvoir, nous accorder cette grâce! A mon gré, les avantages d'un tel combat ne sont compris que de ceux qui goûtent déjà les fruits de la victoire; ils sont d'un tel prix, que qui pourroit les connoître avant de les posséder se soumettroit de grand cœur aux plus rudes épreuves, pour arriver à exercer sur soi un si grand empire, et à jouir d'un si doux repos.

CHAPITRE XIII.

Nécessité et excellence de la mortification intérieure. — Ce qu'il faut faire pour arriver à cette vertu. — Avec quel soin on doit réprimer les mouvements intérieurs de vanité et combattre les désirs des prééminences.

Passons à d'autres choses qui ne laissent pas d'être fort importantes, quoiqu'elles ne le paroissent pas.

Dans le chemin de la perfection tout nous semble d'abord pénible, et à juste titre, parce que c'est une guerre continuelle contre nous-mêmes. Mais lorsque nous commençons à nous mettre à l'œuvre, Dieu de son côté opère si puissamment dans notre âme, il la comble de tant de faveurs que tous les travaux et toutes les souffrances de cette vie lui semblent peu de chose. Pour nous, religieuses, le plus difficile est déjà fait. Nous avons abdiqué notre liberté par amour pour Dieu, et nous l'avons remise au pouvoir d'autrui. De plus, nous nous sommes engagées à jeûner, à garder le silence, à vivre dans une étroite clôture, à assister au chœur et à l'office, sans parler de plusieurs autres observances pénibles à la nature. Dans un tel genre de vie, quel que soit notre désir de nous traiter avec délicatesse, nous ne le pourrons que très-rarement. Peut-être, hélas ! dans tant de monastères que j'ai vus, suis-je la seule à qui cela soit arrivé. Pourquoi ne travail-

lerions-nous pas avec une égale ardeur à pratiquer la mortification intérieure ? Elle rend beaucoup plus méritoires et plus parfaites toutes les actions de la vie religieuse, et elle nous y fait trouver plus de douceur et de repos.

Comment arriver à cette mortification intérieure ? En nous accoutumant peu à peu à vaincre notre volonté et les désirs de la nature, même dans les petites choses, jusqu'à ce que nous ayons entièrement assujéti le corps à l'esprit. Tout ou presque tout consiste à renoncer au soin de nous-mêmes, et à ce qui regarde notre satisfaction. Le moins que puisse faire une âme qui a commencé à servir Dieu véritablement, c'est de lui faire l'offrande de sa vie, après lui avoir donné sa volonté. Qu'a-t-elle à craindre en agissant de la sorte ? Est-il un religieux fervent, est-il un homme d'oraison qui, aspirant à jouir des faveurs de Dieu, ne souhaite donner sa vie pour lui, et endurer même le martyre ? Or, vous le savez, mes sœurs, la vie d'un bon religieux et de celui qui veut être du nombre des amis intimes de Dieu est un long martyre. Je dis long, en comparaison de celui qu'enduroient ceux à qui, en haine de la foi, on tranchoit la tête ; mais il est court, eu égard à la brièveté de cette vie, dont le terme, jamais éloigné, est si voisin pour certaines personnes. Et que savons-nous si notre vie ne finira point une heure ou même un moment après que nous aurons pris la résolution de servir Dieu de tout notre cœur ? Cela est possible. L'on ne peut faire aucun fondement sur ce qui doit finir ; et si l'on pense que chaque heure peut être pour nous la dernière, qui sera celui qui ne voudra la bien employer ?

Croyez-moi, mes sœurs, le plus sûr est de nous exciter par ces considérations. Ainsi, accoutumons-nous à contredire en tout notre volonté; et si vous y apportez le soin que j'ai dit, vous arriverez insensiblement, et sans savoir comment, au comble de ce renoncement intérieur. Il paroît bien rigoureux, il est vrai, de dire que nous ne devons faire notre volonté en rien; mais c'est lorsqu'on ne dit pas en même temps les douceurs, les délices, la sécurité qui accompagnent cette abnégation, et les précieux avantages qu'on en retire, même pendant cette vie. Comme dans ce monastère vous vous exercez toutes à la mortification intérieure, je puis dire, à bon droit, que le plus difficile est déjà fait. Vous vous excitez les unes les autres, vous vous entr'aidez, et vous rivalisez de zèle à qui ira plus loin dans la pratique de cette vertu.

Il faut apporter un soin extrême à réprimer nos mouvements intérieurs, surtout en ce qui concerne les prééminences. Notre divin Maître nous préserve, je le lui demande par sa sainte passion, d'avoir jamais volontairement ces pensées dans notre esprit, ou ces paroles dans notre bouche : Je suis plus ancienne dans l'ordre que cette religieuse; je suis plus âgée que celle-ci; j'ai plus travaillé que celle-là; on traite une telle mieux que moi. Il faut rejeter ces pensées à l'instant où elles se présentent. Car si vous vous y arrêtez, et si vous les communiquez à d'autres, elles deviendront une peste et la source de grands maux. Si jamais vous avez une prieure qui souffre, même tant soit peu, de pareilles choses, croyez qu'en punition de vos péchés Dieu a permis qu'elle soit en charge, pour être le commencement de votre perte; et priez instam-

ment ce Dieu de bonté de venir à votre secours, car vous êtes en péril.

Vous trouverez peut-être que j'insiste beaucoup sur ce point, et que mon langage est bien sévère. Après tout, direz-vous, Dieu ne répand-il pas ses faveurs sur des âmes qui ne sont pas dans un si parfait détachement ? Cela arrive, je l'avoue, mais c'est lorsque, dans sa sagesse infinie, Dieu voit qu'une pareille conduite convient pour porter ces âmes à tout abandonner à cause de lui. Je n'appelle pas tout abandonner, que d'entrer dans l'état religieux : on en peut être légitimement empêché ; et il n'est pas de lieu où une âme parfaite ne puisse vivre dans le détachement et l'humilité ; à la vérité, loin des grands secours qu'on trouve dans la retraite, il lui en coûtera un peu plus de travail. Mais croyez-moi, mes filles, l'amour des prééminences et l'attache au bien temporel peuvent exister dans les monastères comme ailleurs ; si les occasions en sont moins fréquentes, la faute est aussi plus grande. Or, qu'arrivera-t-il aux religieuses qui tombent dans ce double défaut ? En vain elles auront passé de longues années dans l'exercice de l'oraison, ou pour mieux dire de la spéculation, car enfin la parfaite oraison corrige ces mauvaises inclinations de l'âme, elles ne feront jamais de grands progrès dans la vie spirituelle, et elles ne parviendront jamais à jouir du véritable fruit de l'entretien avec Dieu.

Considérez, mes filles, s'il vous importe peu de détruire des germes d'orgueil si funestes à la perfection à laquelle vous devez tendre. Au reste, vous n'en serez pas plus honorées, et vous perdrez au lieu de gagner ; ainsi, déshonneur et perte vont ici de compagnie. Que chacune de

vous considère ce qu'elle a d'humilité, et elle verra les progrès qu'elle a faits dans la vie spirituelle.

Il me semble que, sur ce qui regarde les prééminences, le démon n'oseroit tenter, non pas même d'un premier mouvement, une personne qui est véritablement humble : il est trop clairvoyant, pour ne pas craindre le coup qui le menace. En effet, il est impossible qu'une âme profondément humble ne retire un grand profit d'une tentation de ce genre, et qu'elle n'en demeure plus affermie dans l'humilité. Que se passera-t-il ? Cette âme, pour se confondre, jettera un regard sur toute sa vie. Elle verra ce dont elle est redevable à Dieu, et le peu qu'elle a fait pour lui. Elle admirera ce merveilleux abaissement par lequel ce grand Dieu a voulu descendre jusqu'à nous afin de nous donner l'exemple de l'humilité. Enfin elle considérera ses péchés, et le lieu où elle auroit mérité d'être en punition de tant d'offenses. Pénétrée de confusion à cette vue, non-seulement elle sortira victorieuse de l'attaque, mais tellement riche de mérites, que le démon n'osera plus revenir à la charge, de peur d'avoir la tête brisée.

Voici sur cette matière un avis que je vous prie de ne pas oublier. Voulez-vous vous venger du démon, et être promptement délivrées de la tentation, ne vous contentez pas de la victoire que vous remportez à l'intérieur ; faites-la encore tourner au profit de vos sœurs en les édifiant par des actes d'humilité. Ainsi, dès que vous serez tentées, allez trouver la supérieure, et priez-la de vous commander quelque office bas ; ou bien, sans recourir à elle, livrez-vous-y de votre mieux ; et, dans cet exercice, appliquez-vous de préférence à vaincre votre volonté dans les

choses qui lui répugnent. De cette manière, la tentation durera peu, je vous assure.

Dieu nous garde de ces personnes qui veulent allier à son service les intérêts de leur honneur ! C'est là un déplorable calcul. Comme je l'ai déjà dit, l'honneur se perd dès qu'on le recherche, principalement en ce qui regarde le désir des charges. Il n'est point de poison dans le monde qui tue aussi promptement le corps que ce dangereux orgueil ne tue la perfection dans une âme.

Mais, direz-vous peut-être, ce sont là de petites choses naturelles à tout le monde ; il ne faut point par conséquent s'en mettre beaucoup en peine. Gardez-vous bien de les traiter légèrement. Cet amour des prééminences grandit comme l'écume au rivage des mers. Il n'y a rien de petit quand le péril est aussi grand qu'il l'est dans ces points d'honneur, et dans ces examens de l'amour-propre sur les prétendus torts que l'on peut nous avoir faits. En voulez-vous savoir une raison entre plusieurs autres ? la voici : le démon commence à vous tenter à propos d'une chose légère, mais il la peint comme très-grave aux yeux d'une de vos sœurs ; celle-ci croira faire un acte de charité en venant vous dire qu'elle ne comprend pas comment vous pouvez endurer un tel affront, qu'elle prie Dieu de vous donner de la patience, que vous devez lui offrir cette injure, et qu'un saint ne pourroit souffrir davantage. L'esprit de ténèbres met sur la langue de cette religieuse mille raisons qui vous émeuvent. Supposons que vous vous déterminiez à souffrir ce déplaisir ; il vous reste une tentation de complaisance et de vaine gloire pour une chose que cependant vous n'avez point soufferte avec la perfection

que vous auriez dû. Notre nature est si foible ! En convenant qu'il n'y a rien à souffrir dans telle épreuve, nous croyons néanmoins faire acte de vertu en la supportant, et nous ne laissons pas de la sentir. A combien plus forte raison y serons-nous sensibles quand nous verrons que les autres en sont touchés pour l'amour de nous ! C'est ainsi que l'âme perd les occasions qu'elle avoit de mériter ; elle demeure plus foible, et elle laisse la porte ouverte au démon pour une attaque plus dangereuse. Ce n'est pas tout ; lors même que vous serez dans la résolution de souffrir avec patience, voici ce qui pourra arriver : d'imprudentes compagnes viendront vous dire que vous êtes une insensée, une stupide, et qu'après tout il est bon de sentir les choses. Oh ! pour l'amour de Dieu, mes chères filles, que nulle d'entre vous ne se laisse aller à cette indiscrete charité de témoigner de la compassion en rien de ce qui a rapport à ces injures imaginaires ; car ce seroit imiter les amis et la femme du saint homme Job.

CHAPITRE XIV.

De la mortification intérieure (suite). — Une religieuse doit fuir les maximes du monde sur l'honneur, et mettre sa gloire à partager les humiliations de Jésus-Christ son Époux. — Celle qui ne tend point là, et qui incline vers le monde, n'est point faite pour le Carmel.

Je vous le dis souvent, mes sœurs, et maintenant je veux vous le laisser par écrit ici, afin que vous n'en perdiez pas le souvenir. Non-seulement les religieuses de cette maison, mais encore toutes les personnes qui aspirent à devenir parfaites, doivent fuir de mille lieues des paroles telles que celles-ci : « J'avois raison ; on m'a fait tort ; il n'y avoit aucun motif de me traiter de la sorte. » Dieu nous garde, s'il lui plait, de ces malheureux propos ! Y avoit-il donc, à votre avis, quelque raison aux injures qu'endura notre bon Maître ? Y en avoit-il à tant d'outrages, à tant d'injustices qu'on lui fit souffrir ? J'ignore vraiment ce qu'est venue chercher dans un monastère une religieuse qui ne veut porter d'autres croix que celles qui sont méritées. Elle peut s'en retourner dans le monde, où toutes ces belles prétentions ne la mettront pas à l'abri de mille déplaisirs. Que pouvez-vous souffrir de si rude, que vous ne méritiez de souffrir encore davantage ? Dès lors, quelle raison avez-vous de vous plaindre ? Pour moi je déclare que je n'en vois aucune.

Donnons, je le veux, un libre cours à nos plaintes, lorsqu'on nous rend quelque honneur, qu'on nous traite bien, ou qu'on nous prodigue des soins délicats ; car c'est contre toute raison que l'on en use de la sorte envers nous en cette vie. Mais quant à ces prétendus torts qu'on nous fait, que nous appelons ainsi, et qui ne méritent pas ce nom, je ne vois pas quel sujet nous pouvons avoir de nous en plaindre. Ou nous sommes épouses du Roi de gloire, ou nous ne le sommes pas. Si nous le sommes, est-il quelque femme honnête qui, fût-ce même contre son désir et sa volonté, ne se croie obligée de prendre part aux outrages que l'on fait à son mari ? Enfin, honneur ou déshonneur, tout n'est-il pas commun entre eux ? et puisque, en qualité d'épouses, nous prétendons régner un jour avec notre céleste Époux, et partager ses joies, n'y auroit-il point de la folie à ne vouloir participer en rien à ses injures et à ses travaux ? Dieu nous préserve d'une prétention si insensée ! Mais au contraire que celle d'entre nous qui semblera la moins considérée, se tienne pour la plus heureuse : et elle le sera véritablement, si elle supporte ce mépris comme elle le doit ; car elle ne sauroit manquer d'être honorée en cette vie et en l'autre. Veuillez m'en croire sur ce point ; mais, que dis-je ? et quelle n'est pas ma folie de vous demander d'ajouter foi à mes paroles, quand la Sagesse incréée a elle-même prononcé là-dessus ? Efforçons-nous d'imiter en quelque chose la parfaite humilité de la très-sainte Vierge, dont nous avons l'honneur de porter l'habit. Ce seul nom de religieuses de la Vierge doit nous remplir de confusion ; car quelque grande que nous paroisse notre humilité, elle

sera toujours bien éloignée de celle qu'exigeroit de nous le titre de filles d'une telle Mère, d'épouses d'un tel Époux.

Si l'on ne travaille promptement à déraciner ces imperfections dont j'ai parlé, ce qui paroît aujourd'hui n'être rien deviendra peut-être demain un péché véniel, et si dangereux, que si on le néglige, il sera suivi de beaucoup d'autres : c'est là une chose très-pernicieuse dans les communautés. Combien ne doivent donc point veiller sur elles-mêmes les religieuses sujettes à ces défauts, afin de ne pas nuire à celles qui travaillent à leur faire du bien et à les édifier par leurs bons exemples !

Si nous comprenions quel grand mal c'est de laisser introduire une mauvaise coutume, nous aimerions mieux mourir que d'en être cause. Après tout, ce ne seroit que la mort du corps ; mais les pertes que l'on fait éprouver aux âmes ont des suites tout autrement funestes ; on peut même dire qu'elles n'ont point de fin. En effet, de nouvelles religieuses remplaçant toujours celles qui meurent, il pourra se faire qu'elles se portent plutôt à suivre une mauvaise coutume introduite par nous, qu'à imiter plusieurs vertus qu'elles verront dans leurs sœurs. Pour la mauvaise coutume, le démon ne la laisse point périr ; quant aux vertus, il suffit de la foiblesse de notre nature pour nous les faire perdre.

Oh ! qu'elle feroit une grande œuvre de charité, et qu'elle rendroit un grand service à Dieu, la religieuse qui, voyant qu'elle ne peut observer les usages établis parmi nous, le reconnoîtroit sincèrement, et s'en iroit de notre monastère ! Qu'elle songe que c'est le parti qu'elle a

à prendre, si elle ne veut trouver un enfer dès ce monde ; et Dieu veuille qu'elle n'en trouve point un second dans l'autre ! Elle a cela à craindre pour plusieurs raisons qui peut-être ne seront connues ni d'elle ni des autres, comme elles le sont de moi.

Veillez, mes filles, me croire sur ce point ; sinon, le temps se chargera de vous montrer la vérité de ce que j'avance. Notre but ici n'est pas seulement de vivre en religieuses, mais aussi comme les solitaires du désert, par conséquent de nous détacher de toutes les créatures. Aussi voyons-nous que Notre-Seigneur fait particulièrement cette grâce à celles qu'il a choisies pour cette maison. Et si ce détachement n'a pas encore atteint toute sa perfection, il est manifeste qu'elles y tendent : témoin leur joie, leur allégresse à la pensée qu'elles n'auront plus à s'occuper des choses du siècle ; témoin les délices qu'elles goûtent dans tous les exercices de la vie religieuse.

Je le répète, que celle qui incline vers les choses du monde, et à laquelle on ne voit point faire de progrès dans la vertu, sorte de ce monastère ; et si elle persiste à vouloir être religieuse, qu'elle entre dans un autre couvent ; autrement elle verra ce qui lui en arrivera. Qu'elle ne se plaigne point de moi, et ne m'accuse point de ne lui avoir pas bien fait connoître à l'avance ce qui se pratique dans ce monastère que j'ai fondé. S'il y a un paradis sur la terre, c'est cette maison, mais seulement pour les âmes qui n'ont d'autre désir que de contenter Dieu, et qui ne cherchent en rien leur propre contentement ; pour elles, la vie qu'on y mène est souverainement agréable. Quant à celle qui désireroit autre chose que de plaire à Dieu, elle

ne sauroit y être heureuse, parce qu'elle ne l'y trouvera pas ; et semblable à une personne dégoûtée à qui les meilleurs aliments font mal au cœur, elle vivra mécontente au milieu des plus saints exercices. Cette personne fera mieux son salut en quelque autre lieu ; il pourra arriver que peu à peu elle y acquerra la perfection qu'elle ne peut souffrir ici, parce qu'on l'y embrasse tout d'un coup. Car bien que pour l'intérieur on donne du temps pour arriver à un entier détachement et à une mortification parfaite, pour ce qui est de l'extérieur l'on exige qu'on se mette promptement en harmonie avec les autres. Que si, voyant toutes les religieuses pratiquer ce que j'ai dit, et se trouvant toujours en si bonne compagnie, une novice n'avance pas en un an, je crains qu'elle n'avance pas davantage en plusieurs années, et qu'au lieu d'avancer elle ne recule. Je ne prétends pas qu'elle doive remplir ses obligations aussi parfaitement que les autres ; mais au moins doit-elle faire connoître que la santé de son âme se fortifie peu à peu, et prouver ainsi que sa maladie n'est pas mortelle, ce qui du reste se voit incontinent.

CHAPITRE XV.

Combien il importe de ne point admettre à la profession les personnes qui n'ont point les qualités dont la Sainte vient de parler.

Dieu, je n'en doute pas, favorise beaucoup les âmes en qui il voit une ferme détermination d'être à lui. C'est pourquoi, quand une personne veut entrer chez nous, il faut examiner avec soin si c'est bien le désir d'être toute à Dieu qui l'amène, et si ce n'est pas plutôt pour échapper à une position gênée dans le monde, ce qui arrive à plusieurs. Notre-Seigneur peut, il est vrai, corriger ce qu'il y a de défectueux dans ce dernier motif, quand la personne est douée d'un sens droit ; mais quand elle manque de cette rectitude de jugement, il ne faut en aucune façon l'admettre : une personne de cette sorte non-seulement ne voit pas l'imperfection du motif qui la fait entrer, mais elle est incapable de comprendre les bons avis qu'on lui donneroit pour l'éclairer. La plupart de celles qui ont peu de jugement, s'imaginent qu'elles savent mieux que les plus sages ce qui leur convient. A mon avis, c'est là un mal incurable, parce qu'il est bien rare qu'il ne soit accompagné de malice. On pourroit le tolérer dans une communauté très-nombreuse ; mais pour nous qui sommes en si petit nombre, nous ne le pouvons point.

Lorsqu'une personne d'un esprit droit commence à s'affectionner au bien, elle s'y attache fortement, parce qu'elle voit que c'est le meilleur et le plus sûr ; et si elle ne contribue pas beaucoup au progrès spirituel des autres, elle les aidera du moins par ses bons conseils, et leur sera utile en beaucoup d'autres manières, sans être à charge à qui que ce soit. Mais quand il y a défaut de jugement dans une personne, je ne vois pas en quoi elle peut être utile à une communauté ; elle pourroit, au contraire, lui être fort nuisible.

Ce manque de sens ne se découvre pas de prime abord ; car il y en a plusieurs qui parlent bien, et qui comprennent mal ; il en est d'autres qui parlent peu et assez mal, et dont l'esprit est cependant capable de beaucoup de choses. Enfin il est des âmes qui, saintement simples, sont très-ignorantes en ce qui regarde les affaires et la manière d'agir du monde, et fort savantes dans la manière de traiter avec Dieu. C'est pour cela qu'il faut examiner avec un très-grand soin celles qu'on reçoit, et ne les admettre à la profession qu'après une longue épreuve. Que le monde sache une fois pour toutes que vous avez la liberté de les renvoyer à leurs parents. Dans un monastère où il y a autant d'austérités que dans celui-ci, vous pouvez avoir plusieurs raisons qui vous y obligent. Dès qu'on verra que c'est notre usage, on ne le tiendra plus à injure.

Je parle de la sorte à cause du malheur des temps où nous vivons. En vain nos prédécesseurs dans l'état religieux nous ont fait une loi de cette conduite ; l'on est si foible de nos jours, qu'on se croit obligé à tenir une

conduite contraire, de crainte de déplaire aux parents. Dieu veuille que les religieuses qui reçoivent ainsi des novices ne le paient pas en l'autre vie ; jamais elles ne manquent de prétextes pour se persuader que cela se peut légitimement.

C'est une affaire de la plus haute importance que le choix et l'admission des novices. Chaque religieuse doit s'en préoccuper sérieusement, les recommander à Notre-Seigneur, et encourager la prieure à s'élever au-dessus de toute considération humaine, pour ne voir que la gloire de Dieu. Le bien de l'ordre en dépend en grande partie ; aussi je conjure le Seigneur qu'il daigne vous éclairer de sa lumière. C'est pour vous un précieux avantage de ne pas recevoir de dot ; là où l'on en reçoit, il peut arriver que, faute de pouvoir rendre un argent qu'on n'a plus, on laisse dans le monastère le larron qui dérobe le vrai trésor, ce qui est bien triste. Quant à vous, mes filles, ne vous laissez jamais aller à une fausse compassion pour quelque personne que ce soit, dès qu'elle n'est pas propre à l'ordre ; au lieu de procurer le bien du monastère en la conservant, vous ne lui feriez que du mal.

CHAPITRE XVI.

Du grand bien qu'il y a à ne se point excuser, alors même qu'on se voit condamner sans être coupable.

C'est pour moi une grande confusion de parler d'un tel sujet : j'aurois au moins dû pratiquer tant soit peu ce que je vais vous dire concernant cette vertu, et j'avoue que j'y ai fait très-peu de progrès. Jamais je ne manque de quelque raison pour me persuader qu'il est mieux de m'excuser. Quelquefois, je le sais, cela est permis, et ce seroit mal de ne point le faire; mais je n'ai pas la discrétion, ou pour mieux dire, l'humilité qui me seroit nécessaire pour faire ce discernement. Oui, il faut être véritablement humble pour se voir condamner sans être coupable, et se taire : on imite alors de bien près l'Agneau divin qui a effacé toutes nos fautes. Je vous en conjure, mes filles, adonnez-vous de tout votre cœur à l'exercice de cette vertu, vous en retirerez les plus précieux avantages. Faites tous vos efforts pour ne vous rendre coupables d'aucune faute; ensuite, croyez-m'en, prenez le parti de ne vous point excuser : je ne vois absolument aucun avantage à le faire, si ce n'est, comme je l'ai dit, en certaines circonstances où l'on pourroit causer de la peine ou du scandale en ne déclarant pas la vérité. Celui

qui aura plus de discrétion que je n'en ai, verra aisément quand il est convenable de parler.

Il est très-important, à mon avis, de s'exercer dans cette vertu ; en d'autres termes, de tâcher d'obtenir de Notre-Seigneur la véritable humilité qui en est la source. En effet, celui qui est véritablement humble, doit désirer sincèrement d'être méprisé, persécuté, et condamné sans sujet, même en des choses graves. S'il veut imiter Notre-Seigneur, en quoi le peut-il mieux ? Il n'a besoin pour cela ni de forces corporelles, ni de l'aide de qui que ce soit, si ce n'est de Dieu seul.

Je voudrais, mes sœurs, que ces grandes vertus fussent la matière de notre étude et de notre pénitence. Je vous retiens, vous le savez, pour les pénitences excessives, parce qu'elles peuvent nuire à la santé quand on s'y livre sans discrétion. Ici, rien de pareil à craindre ; quelque grandes que soient les vertus intérieures, elles n'enlèvent point les forces du corps nécessaires pour servir la communauté, et elles communiquent à l'âme une admirable énergie. Comme je vous l'ai dit autrefois, prenez d'abord la coutume de vous vaincre dans les plus petites choses, et vous vous rendrez capables de remporter la victoire dans les grandes. Quant à moi, jamais je n'ai eu occasion de faire cette épreuve en des choses de conséquence ; jamais je n'ai ouï dire du mal de moi, que je ne visse clairement qu'il y avoit sujet de me condamner bien davantage ; et si j'étois innocente de ce dont on m'accusoit, j'étois coupable de tant d'autres fautes envers Dieu, qu'il me sembloit que c'étoit me faire une grande grâce de ne point les dire. J'ajoute que j'ai toujours aimé mieux être

blâmée de fautes supposées, que de mes fautes réelles.

Il sert beaucoup pour acquérir cette vertu de méditer profondément les précieux avantages dont elle est la source, et comment, tout bien considéré, jamais on ne nous condamne sans que nous ayons des fautes à nous reprocher. Hélas ! nous en sommes toujours remplies ; le juste tombe sept fois par jour, et ce seroit mentir que de dire que nous sommes sans péché. Ainsi, lors même que nous sommes injustement accusées sur un point, jamais en réalité nous ne sommes entièrement exemptes de fautes, comme l'étoit le bon Jésus.

O mon tendre Maître, quand je considère en combien de manières vous avez souffert sans l'avoir mérité en aucune façon, je ne me comprends plus, je ne sais plus où j'avois l'esprit lorsque je désirois de ne pas souffrir, ni où je suis maintenant encore lorsque je m'excuse. Vous n'ignorez pas, ô mon souverain Bien, que s'il y a quelque chose de bon en moi, c'est un don qui ne me vient point d'autres mains que des vôtres. Vous coûte-t-il davantage, Seigneur, de donner beaucoup que de donner peu ? Si vous aviez égard au mérite, n'étois-je pas indigne des faveurs que vous m'avez déjà faites ? Quoi ! je pourrois désirer que quelqu'un pensât favorablement d'une créature aussi mauvaise que moi, après que l'on a dit tant de mal de vous qui êtes le Bien au-dessus de tous les biens ! Non, non, mon Dieu, cela ne peut se souffrir. Et vous, mon cher Maître, ne souffrez point qu'il y ait jamais en votre servante rien qui déplaie à vos yeux. Considérez que ma pauvre âme est aveugle, et qu'elle se contente de bien peu de chose dans votre service. Ah ! donnez-moi

la lumière, et faites que je désire du fond du cœur d'être abhorrée du monde entier, puisque je vous ai délaissé si souvent vous, mon Dieu, qui m'aviez toujours aimée avec tant de fidélité ! Qu'est ceci, Dieu de mon cœur ? Quel profit croyons-nous donc retirer de contenter les créatures ? Et que nous importe que toutes ensemble nous condamnent, pourvu que vos regards, Seigneur, ne trouvent aucune faute en notre âme ?

O mes sœurs, c'est parce que nous ne comprenons pas assez cette vérité, que nous ne sommes pas parfaites. Voulons-nous le devenir, il faut nous pénétrer profondément d'une vérité si salutaire, et nous appliquer sans cesse à discerner ce qui est de ce qui n'est pas. Quand il n'y auroit, dans une fausse accusation intentée contre vous, d'autre avantage que la honte qu'éprouvera la personne qui vous accuse en voyant que vous vous laissez condamner injustement, ne seroit-ce pas un très-grand bien ? Un acte de ce genre parle quelquefois plus éloquemment que dix sermons ; et puisqu'il nous est interdit par l'Apôtre et par notre incapacité naturelle de prêcher de paroles, efforçons-nous de le faire par les œuvres : c'est pour nous toutes un devoir. Quelque étroite que soit la clôture qui vous dérobe aux yeux du monde, ne pensez pas que le mal ou le bien que vous ferez doive rester secret ; et parce que vous ne vous excusez point, gardez-vous bien de croire, mes filles, que vous deviez rester sans défenseur. Voyez comment Notre-Seigneur prit la parole en faveur de Madeleine, soit dans la maison du Pharisien, soit lorsque sa sœur Marthe l'accusoit devant lui. Il n'usera pas envers vous de la rigueur dont il usa

envers lui-même ; car il ne permit au bon larron de prendre sa défense, que lorsqu'il étoit déjà attaché à la croix. Ainsi le divin Maître suscitera quelqu'un pour vous défendre, et quand il ne le fera pas, c'est que la chose ne sera point nécessaire.

J'ai moi-même l'expérience de ce que je vous dis, et rien n'est plus véritable. Toutefois je désire que cet espoir de trouver des défenseurs ne soit pas le motif qui vous détermine à la pratique d'une si belle vertu ; je souhaite qu'au fond de votre cœur vous ayez de la joie de n'être point justifiées. Vous verrez avec le temps les admirables progrès que l'on fait en marchant par cette voie : c'est ainsi que s'acquiert la liberté d'esprit, et cette heureuse indifférence sur tout ce que l'on peut dire de nous, soit en bien, soit en mal, l'âme n'y prenant pas plus de part que s'il étoit question d'une personne étrangère. De même qu'il ne nous vient point à l'esprit de répondre à deux personnes qui s'entretiennent ensemble, parce que ce n'est pas à nous qu'elles s'adressent ; de même, ayant pris la salutaire habitude de nous taire dans les occasions où nous sommes injustement accusées, il nous semblera que ce n'est point à nous qu'on parle. Ceci paroîtra impossible aux âmes très-sensibles et peu mortifiées. Dans les commencements, la pratique, je l'avoue, en est difficile ; mais je sais qu'avec la grâce de Dieu on peut obtenir cette liberté, cette abnégation, et ce détachement de soi-même.

CHAPITRE XVII.

Qu'il faut, avant de prétendre à la contemplation, s'appliquer à acquérir les grandes vertus du christianisme. — Que même l'oraison mentale, pour être bien faite, doit reposer sur ce fondement. — Dieu n'élève d'ordinaire à la contemplation que les âmes qui pratiquent les vertus dans un degré éminent. — Pour quelle raison il élève quelquefois à cet état des âmes imparfaites. — Comment Notre-Seigneur aime et défend les âmes qui sont à lui sans réserve.

Souffrez, mes filles, qu'avant de vous montrer, selon vos désirs, le chemin de la contemplation, je parle avec quelque étendue de certains points de la vie spirituelle qui d'abord vous paraîtront peu importants, mais qui le sont beaucoup, à mon avis. Que si vous ne voulez ni les entendre ni les pratiquer, restez alors toute votre vie avec votre oraison mentale. Je vous déclare à vous, et à toutes les âmes qui, sans suivre la route que j'indique, prétendent, à votre exemple, s'élever à la contemplation, que vous n'y arriverez jamais. C'est ce qu'une expérience de vingt ans me donne le droit de vous dire ; il se peut faire néanmoins que je me trompe, en jugeant des autres par moi-même.

Comme peut-être quelques-unes d'entre vous ne savent pas bien ce que c'est que l'oraison mentale, mon dessein est de vous en parler : et plutôt à Dieu que chacune de nous pratiquât cette oraison avec toute la perfection

qu'elle exige ! Mais je crains que vous n'ayez beaucoup de peine d'en venir là, si vous ne travaillez avec ardeur à acquérir les vertus ; à la vérité, il n'est pas requis pour la simple oraison mentale de les posséder dans un degré aussi éminent que pour la contemplation.

Non, mes filles, jamais le Roi de gloire ne viendra dans notre âme, j'entends pour lui être uni, si nous ne faisons de vrais efforts pour acquérir les vertus dont je parlois dans le précédent chapitre. Je veux expliquer ma pensée ; car si vous me surpreniez à vous dire quelque chose qui ne fût point véritable, vous ne me croiriez plus en rien, et vous auriez raison si je le faisois de propos délibéré ; mais Dieu me garde d'une si grande faute ! S'il m'arrive de m'écarter de la vérité, ce sera pour n'en savoir pas davantage, ou faute d'intelligence. Je veux donc dire que quelquefois il plaira à Dieu d'accorder cette insigne faveur de l'union à des personnes qui sont en mauvais état, afin de les retirer par ce moyen d'entre les mains du démon.

O mon tendre Maître, que de fois des âmes rachetées par vous, vous mettent aux prises avec ce mortel ennemi ! N'étoit-ce pas assez, pour nous apprendre à le vaincre, d'avoir souffert qu'il vous prit entre ses bras quand il vous porta sur le haut du temple ? Quel spectacle, mes filles, que celui de ce divin soleil saisi par les ténèbres ! de quelle terreur dut être agité ce malheureux esprit, sans toutefois en comprendre la cause, parce qu'il plut à Dieu de la lui cacher ! Bénédiction et louange sans fin à la bonté, à la miséricorde ineffable de notre Sauveur ! Mais quelle honte, je le répète, que des chrétiens le livrent ainsi chaque jour aux étreintes d'un si abomi-



nable monstre ! Vous eûtes besoin, Seigneur, pour vaincre ce maudit, d'une force aussi grande que la vôtre. Mais, sur la croix, comment n'avez-vous pas été affaibli par tant de supplices que vous avez soufferts ? Oh ! qu'il est bien vrai que l'amour guérit lui-même toutes les blessures qu'il fait ! Aussi je crois fermement, ô mon tendre Jésus, que si vous eussiez voulu survivre à vos tourments et à vos douleurs, le même amour qui vous les fit endurer pour nous auroit, sans nul autre remède, refermé vos plaies. Oh ! si ce baume, cet amour, étoit répandu sur tout ce qui me cause de la peine et de l'angoisse, que de grand cœur, mon Dieu, j'irois au-devant de toutes les souffrances, sûre d'être guérie par un remède si salutaire !

Je reviens à ce que je disois : il est des âmes que Dieu sait pouvoir gagner par le moyen de ses faveurs. Quoiqu'il les voie entièrement livrées à la dissipation, il ne veut pas qu'il tienne à lui que ces âmes ne reviennent. Ainsi, malgré le mauvais état et le dénûment de vertus où elles sont, il leur accorde des goûts, des délices, des tendresses, qui commencent à exciter en elles de saints désirs ; quelquefois même, mais rarement, il les fait entrer dans une contemplation qui, à la vérité, dure peu. Il en use ainsi, comme j'ai dit, pour éprouver si, au moyen de ces faveurs, elles voudront se disposer à jouir souvent de ses visites. Si elles ne s'y disposent pas, c'est une grande infidélité ; qu'elles me pardonnent de le leur dire, ou plutôt, daignez vous-même leur pardonner, Seigneur : c'est un bien grand mal, que des âmes à qui vous avez donné un si libre accès près de vous, vous quit-

tent pour accorder leur affection aux choses de la terre.

Je crois qu'il est plusieurs personnes que Notre-Seigneur éprouve de cette manière, et que peu se disposent à jouir d'une si précieuse faveur. Lorsque le divin Maître l'accorde à une âme et qu'elle est fidèle à y répondre, je tiens pour certain qu'il ne cesse plus de l'enrichir qu'il ne l'ait conduite à un degré très-élevé de perfection. Que si nous ne nous donnons pas à lui d'une manière aussi ferme et aussi absolue qu'il se donne à nous, c'est beaucoup qu'il nous laisse dans l'oraison mentale, et nous visite de temps en temps comme des serviteurs qui travaillent à sa vigne. Mais il garde, et à juste titre, ses prédilections pour ceux qui se sont donnés à lui sans réserve; ce sont là ses enfants bien-aimés; il ne peut se résoudre à les éloigner de lui, et il ne les éloigne point en effet, parce qu'eux-mêmes ne veulent plus s'éloigner un instant de sa présence. Il les fait asseoir à sa table, et avec toute la tendresse d'un père, il leur sert ces mets délicieux dont il se nourrit lui-même.

Oh ! mille fois heureuses les âmes qui n'aspirent sur la terre qu'à cette ineffable union avec Dieu ! O fortuné abandon de toutes les choses basses et périssables qui nous élève à ce comble de gloire ! O mes filles ! quand vous serez ainsi dans les bras de Dieu, que vous importera que le monde entier vous condamne ! Que pourriez-vous avoir à redouter ? Le Tout-Puissant est votre défenseur ; d'un mot, il a créé le monde, et vouloir, pour lui, c'est faire. Ne craignez donc pas qu'il souffre que l'on parle contre vous, à moins que ce ne soit pour votre plus grand bien ; il ne porte pas si peu d'amour à ceux de qui il est

aimé ! S'il en est ainsi, pourquoi, mes sœurs, ne lui témoignions-nous pas tout l'amour dont nous sommes capables ? Est-il pour nous un plus bel échange que de lui donner notre amour en retour du sien ? Lui, il peut tout ; nous, nous ne pouvons rien que ce qu'il nous fait pouvoir. Au fond, qu'est-ce que nous faisons pour vous, ô Seigneur, de qui nous tenons l'être ? Nous prenons une petite résolution de vous servir, voilà tout : en vérité ce n'est rien. Mais si, dans son adorable bonté, le divin Maître veut qu'à l'aide de ce rien nous méritions le tout, ne soyons pas si insensées que de ne point nous rendre à son désir.

O Seigneur, tout notre mal vient de ce que nous ne tenons pas nos yeux attachés sur vous. Si nous ne considérons point autre chose que le chemin, nous arriverions bientôt ; mais, hélas ! nous faisons mille chutes, mille faux pas, nous nous égarons de la route, parce que, je le répète, nous ne tenons pas les yeux fixés sur vous, qui êtes le chemin véritable. On diroit, Seigneur, que nous n'avons jamais fait un pas dans ce chemin, tant il nous paroît nouveau. N'est-il pas déplorable de voir ce qui se passe si souvent ? Notre honneur est-il tant soit peu effleuré par le plus léger mépris, on ne peut le souffrir, on le trouve insupportable, et l'on dit aussitôt : Nous ne sommes pas des saints. Dieu nous garde, mes filles, lorsque nous tombons dans quelque imperfection, de dire : Nous ne sommes pas des anges, nous ne sommes pas des saintes. Sachez bien que si nous ne le sommes pas encore, il nous est souverainement utile de penser qu'avec des efforts et avec l'aide de Dieu nous pouvons le devenir. Tendez avec

une persévérante ardeur à ce but, et n'appréhendez pas que Dieu cesse jamais de vous soutenir de sa toute-puissante main. Puisque nous n'avons pas eu d'autre dessein en venant ici que de nous sanctifier, mettons-nous courageusement à l'œuvre; croyons qu'il n'y a rien de si parfait dans le service de Dieu, que nous ne devions nous promettre d'accomplir avec son secours. Je voudrais voir régner dans ce monastère une pareille présomption : elle fait croître l'humilité et donne une sainte hardiesse; cette hardiesse plaît à Dieu, car il assiste toujours les âmes courageuses dans son service, et il ne fait acception de personne.

J'ai fait une grande digression : revenant à mon sujet, je vais tâcher d'exposer ce que c'est que l'oraison mentale et la contemplation. Il y a, ce semble, de la témérité à moi de l'entreprendre; mais je m'adresse à vous, mes filles, et voilà mon excuse. Peut-être comprendrez-vous mieux cette matière dans mon style simple et grossier, que dans le style d'auteurs éloquents et polis. Daigne le Seigneur me donner grâce pour cela. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVIII.

Que toutes les âmes ne sont pas faites pour la contemplation. — Que quelques-unes n'y arrivent que fort tard. — Que l'âme véritablement humble doit être contente de la voie par laquelle Notre-Seigneur la conduit.

Vous croyez, mes filles, que je vais aborder le sujet de l'oraison ; vous vous trompez. J'ai auparavant à parler en peu de mots d'un point très-important touchant l'humilité, dont la connoissance et la pratique me semblent indispensables en ce monastère où l'oraison tient le premier rang parmi nos exercices. Je vous ai déjà dit, mes filles, combien il vous étoit avantageux d'être bien instruites sur la manière de pratiquer parfaitement l'humilité. Or, un des principaux exercices de cette vertu, et des plus nécessaires à toutes les personnes d'oraison, est celui dont je vais vous entretenir.

La contemplation étant une si haute faveur de Dieu, comment celui qui est véritablement humble pourra-t-il jamais croire qu'il égale la vertu de ceux qui sont arrivés à cet état sublime ? Sans doute Dieu peut, par sa bonté et sa miséricorde, lui accorder une pareille grâce. Mais s'il veut m'en croire, qu'il se mette toujours à la dernière place, comme Notre-Seigneur nous l'a ordonné et enseigné par son exemple. Ce que nous devons faire, c'est de nous disposer de notre côté, au cas qu'il plaise à Dieu de nous

conduire par le chemin de la contemplation. Si telle n'est pas sa volonté, alors, mes filles, que l'humilité nous porte à nous estimer heureuses de servir les servantes du Seigneur, et à bénir le divin Maître de ce qu'il a daigné nous faire entrer dans leur sainte compagnie, nous qui méritons d'être les esclaves des démons dans l'enfer.

Je ne dis pas cela sans grande raison : je le répète, il importe beaucoup de comprendre que Dieu ne nous conduit pas tous par un seul chemin ; et que souvent celui qui est le plus petit à ses propres yeux est le plus élevé devant le Seigneur. Ainsi, quoique toutes les religieuses de ce monastère s'exercent à l'oraison, il ne s'ensuit pas qu'elles doivent être toutes contemplatives ; cela est impossible. Ce doit être une grande consolation pour celle qui n'a pas reçu ce don, de savoir qu'il vient purement de Dieu. On peut se sauver sans la contemplation ; et puisque Dieu ne l'exige point comme condition de la récompense éternelle, une religieuse ne doit pas non plus se persuader qu'on l'exigera d'elle en cette maison. Sans être contemplative, elle ne laissera pas d'être très-parfaite, si elle s'acquitte fidèlement de ce qui a été dit ; elle pourra même surpasser les autres en mérite, parce qu'elle aura plus à travailler à ses dépens. Le divin Maître la traitant comme une âme forte, joindra aux félicités qu'il lui réserve en l'autre vie, toutes les consolations dont elle n'a pas joui en celle-ci. Qu'elle ne perde donc point courage ; qu'elle n'abandonne point l'oraison ; et qu'elle continue de faire en tout comme les autres. Notre-Seigneur tarde quelquefois beaucoup à visiter une âme, mais il lui donne d'un seul coup, et en une visite, ce qu'il a donné aux autres en plu-

sieurs années. J'ai passé plus de quatorze ans sans pouvoir même méditer, si ce n'étoit en lisant. Il y a plusieurs personnes de cette classe; il s'en trouve quelques-unes qui ne sauroient méditer, même à l'aide d'un livre; elles ne sont capables que de prier vocalement, cela fixe un peu plus leur attention; d'autres ont l'esprit si léger, qu'elles ne peuvent se fixer à un sujet, et elles sont si inquiètes, que lorsqu'elles veulent se contraindre pour arrêter leurs pensées en Dieu, elles tombent dans mille rêveries, mille scrupules et mille doutes.

Je connois une personne d'un âge déjà avancé, fort vertueuse, fort pénitente, grande servante de Dieu, qui depuis bien des années consacre chaque jour plusieurs heures à l'oraison vocale. Quant à l'oraison mentale, il n'est pas en son pouvoir d'y vaquer. Le plus qu'elle puisse faire, c'est de s'arrêter un peu en prononçant lentement ses prières vocales. Il est un grand nombre de personnes qui sont de même; mais pourvu qu'elles soient humbles, je crois qu'à la fin elles trouveront aussi bien leur compte que celles qui ont beaucoup de consolations dans l'oraison. Je dis même que sous un certain rapport leur voie aura été plus sûre; car nous ne savons pas si ces consolations viennent de Dieu, ou si le démon en est l'auteur. Si elles procèdent de l'esprit de ténèbres, elles sont fort périlleuses, parce qu'il s'en sert pour nous inspirer de l'orgueil. Au contraire, quand elles viennent de Dieu, il n'y a rien à craindre, parce qu'elles portent avec elles l'humilité, ainsi que je l'ai écrit fort au long dans un autre livre ¹.

¹ Le livre de sa vie.

Les personnes qui ne reçoivent point ces consolations, marchent dans l'humilité, craignant toujours qu'il n'y ait de leur faute, et prenant un soin continuel de s'avancer. Sont-elles témoins d'une seule larme que l'on verse, soudain elles s'imaginent que si elles n'en répandent point, c'est qu'elles sont à une immense distance des autres dans le service de Dieu ; et peut-être elles les devancent de beaucoup. Car les larmes, quoique bonnes, ne sont pas toutes parfaites. Il y a toujours plus de sûreté dans l'humilité, la mortification, le détachement et les autres vertus. Nul danger dans cette voie ; pourvu que vous soyez fidèles à la suivre, n'appréhendez pas de ne point arriver à la perfection aussi bien que les plus grands contemplatifs.

Sainte Marthe étoit une sainte, quoiqu'on ne dise point qu'elle fût contemplative. Et que souhaiter de plus que de pouvoir ressembler à cette bienheureuse vierge, qui mérita de recevoir tant de fois dans sa maison Notre-Seigneur Jésus-Christ, de lui donner à manger, de le servir et de s'asseoir à sa table ? Si elle eût été, ainsi que sa sœur, abîmée dans une amoureuse contemplation, il n'y auroit eu personne pour préparer le repas de cet hôte divin. Eh bien ! imaginez-vous que chaque monastère du Carmel est la maison de sainte Marthe, et qu'il y faut exercer les deux offices. Que celles que Dieu conduit par la vie active, se gardent donc bien de murmurer d'en voir d'autres toutes plongées dans la vie contemplative ; Notre-Seigneur est là pour les défendre, quoiqu'elles n'ouvrent pas la bouche, car le plus souvent cet adorable Maître fait qu'elles s'oublient elles-mêmes et toutes les choses créées.

Au lieu de murmurer contre celles qui ont le partage de Madeleine, elles doivent se souvenir qu'il est nécessaire qu'il y en ait parmi elles qui préparent le repas du divin Sauveur, et s'estiment heureuses de le servir avec Marthe. Enfin, qu'elles considèrent que la véritable humilité dans les chrétiens, consiste principalement à se soumettre avec promptitude et avec joie à tout ce qu'il plaît à Notre-Seigneur d'ordonner d'eux, et à se trouver toujours indignes de porter le nom de ses serviteurs.

Ainsi, mes filles, puisqu'il est vrai que, soit par la contemplation, soit par l'oraison mentale ou vocale, en assistant les malades, ou en nous employant aux autres offices de la maison, et même dans les plus bas et les plus vils, nous servons toujours cet hôte divin qui vient loger, manger, et se reposer chez nous, que nous importe de nous acquitter de nos devoirs envers lui plutôt d'une manière que d'une autre?

Veux-je dire par là que vous ne devez pas faire tous vos efforts pour vous élever jusqu'à la contemplation? A Dieu ne plaise; je dis seulement que vous devez être contentes de tout ce qu'il plaît au divin Maître d'ordonner de vous, et qu'une aussi éminente faveur que la contemplation ne dépend pas de votre choix, mais du sien. Si, après que vous aurez servi plusieurs années dans un même office, il veut que vous y demeuriez encore, ne seroit-ce pas une plaisante humilité de vouloir passer à un autre? Laissez faire le Maître de la maison; il est souverainement sage; il est tout-puissant; il sait ce qui vous convient et ce qui lui convient à lui-même. Faites, mes filles, tout ce qui dépend de vous; préparez-vous par un

entier détachement, par une parfaite humilité, par la pratique des autres vertus, à mériter ce don précieux de la contemplation ; et le divin Maître, j'en ai la confiance, vous l'accordera. S'il vous le refuse, c'est qu'il veut, soyez-en sûres, vous réserver cette joie pour le moment où il vous mettra en possession de toutes les joies du paradis. Je me plais à le redire, il vous traite comme des âmes fortes et généreuses, en vous faisant porter la croix, ainsi qu'il la porta toujours lui-même tant qu'il fut sur la terre. Peut-il vous donner un plus éclatant témoignage de son amour que de vouloir ainsi pour vous ce qu'il a voulu pour lui-même ? Et ne pourroit-il pas se faire que la voie de la contemplation seroit moins féconde en mérites pour vous que l'état où vous êtes ? Ce sont des jugements que le Seigneur se réserve et qu'il ne nous appartient pas de pénétrer. Il nous est même salulaire que l'élection de notre voie ne soit pas laissée à notre libre arbitre ; car comme il nous semble qu'il y a dans la vie contemplative plus de douceur et de repos, nous voudrions tous sur-le-champ devenir de grands contemplatifs. O le grand avantage, de ne rechercher aucun avantage par le choix de notre propre volonté ! L'on n'a alors aucune perte à craindre ; et si Notre-Seigneur permet que l'âme véritablement mortifiée en éprouve quelque-une, c'est toujours afin qu'elle gagne davantage.

CHAPITRE XIX.

Que les souffrances des contemplatifs sont bien plus grandes que celles des personnes qui sont dans la voie active. — Qu'il faut toujours se tenir prêt à exécuter les ordres de Dieu. — Mérite de l'obéissance.

Gardez-vous de croire, mes filles (je m'adresse à celles d'entre vous que Dieu ne conduit pas par le chemin de la contemplation), que les croix des contemplatifs soient plus légères que les vôtres. Certes, si j'en juge par ce que j'ai vu, et ce qu'ils m'ont dit, elles sont tout autrement pesantes. Vous seriez saisies d'effroi si Dieu vous montrait la manière dont il les traite. Je connois ces deux états : je sais que les tribulations par lesquelles Dieu fait passer les contemplatifs sont intolérables ; elles sont de telle nature, que si Dieu ne fortifioit leur âme par l'aliment des délices intérieures, ils n'auroient point la force de les supporter. Et il est clair qu'il en doit être ainsi. Car s'il est vrai que Dieu fait passer par le chemin des croix ceux qu'il aime ; et que plus il les aime, plus les croix qu'il leur fait porter sont pesantes, comment pourroit-il épargner les contemplatifs qu'il regarde comme ses amis, et qu'il loue de sa propre bouche ? Pense-t-on qu'il admette au commerce d'une amitié si intime, des âmes qui vivent dans les délices, et qui n'ont rien à souffrir ? Ce seroit folie de le croire. Je tiens donc pour très-certain que

Dieu envoie aux contemplatifs des croix beaucoup plus grandes qu'aux autres. Le chemin par lequel il les mène est si âpre et si rude, que souvent il leur arrive de se croire égarés, et d'être tentés de revenir sur leurs pas pour retrouver leur route. Aussi faut-il que Notre-Seigneur leur donne non l'eau qui rafraîchit, mais le vin qui enivre, afin qu'en proie à une sainte ivresse, ils ne sentent plus en quelque sorte leurs souffrances, et aient la force de les supporter.

Ainsi je vois peu de véritables contemplatifs qui ne soient très-courageux et très-déterminés à souffrir. La première chose que Notre-Seigneur fait en eux lorsqu'il les voit foibles, est de leur donner du courage et de leur ôter l'appréhension des croix. Ceux qui sont dans la vie active s'imaginent sans doute, dès qu'ils sont témoins de quelque faveur accordée aux âmes élevées à la contemplation, qu'il n'y a dans cet état que douceurs et délices; et moi je dis que peut-être ils ne pourroient supporter, durant un seul jour, les souffrances qui sont ordinaires chez les contemplatifs. Mais Dieu, qui nous connoît à fond, sait à quoi nous sommes propres, et il donne à chacun l'office qu'il voit être le plus convenable au salut de son âme, à sa propre gloire, et au bien du prochain. Ainsi, mes filles, pourvu que de votre côté vous soyez fidèles à vous disposer à accomplir les desseins du Seigneur sur vous, ne craignez point que votre travail soit perdu. Comprenez bien mes paroles : je dis que nous devons toutes nous efforcer d'être prêtes à exécuter les ordres de notre divin Maître; nous ne sommes ici assemblées que pour ce sujet. Et ce n'est pas seulement pendant un an ou deux, ni

même dix, que notre ardeur doit se soutenir, mais toute la vie. Que la lâcheté ne nous fasse reculer jamais ; et que Notre-Seigneur voie sans cesse en nous cette disposition. Imitons ces braves soldats qui, même après de longues années de service, sont néanmoins toujours prêts à exécuter les commandements de leur capitaine, sachant qu'il ne les laissera pas sans récompense. Or, qu'est-ce, mes filles, que la solde que donnent les rois de la terre, en comparaison de celle que nous devons attendre de notre Époux et de notre Roi ? C'est un capitaine incomparable qui, étant lui-même témoin des actions généreuses de ses soldats, connoît le mérite de chacun d'eux, et leur donne des charges et des emplois selon qu'il les en juge dignes. Ainsi, mes sœurs, présentez-vous fidèlement chaque jour à votre Roi, dans l'oraison mentale ; et si quelqu'une d'entre vous ne peut faire cette oraison, qu'elle emploie ce temps à la prière vocale, à la lecture, à de pieux colloques avec Dieu, comme je le dirai dans la suite. Mais que nulle d'entre vous ne manque aux heures d'oraison prescrites par la règle. Vous ne savez point quand l'Époux vous appellera. Veillez donc, et soyez prêtes à lui répondre, de peur qu'il ne vous traite comme les vierges folles. Que savez-vous encore s'il ne voudra point vous engager dans quelque grand travail pour son service, en vous le faisant trouver doux par les consolations qu'il y mêlera ? S'il ne le fait pas, vous devez croire que vous n'y êtes pas propres, et qu'il vous convient de le servir par la fidélité aux exercices ordinaires. C'est alors que vous devez croître en mérite devant Dieu en vous humiliant, et en croyant sincèrement que vous êtes même au-dessous

du peu que vous faites. Servez avec allégresse le divin Maître en tout ce qu'il demandera de vous. Si cette humilité est véritable, oh ! que de telles servantes de la vie active seront heureuses ! Elles ne se plaindront que d'elles-mêmes, et ne pourront s'empêcher d'admirer les âmes engagées dans les combats de la vie contemplative. Qu'elle est rude la guerre que ces âmes ont à soutenir ! Considérez les enseignes dans les batailles : ils ne se battent point, il est vrai, mais ils courent un plus grand péril, et ont besoin d'un plus grand courage ; sans parer les coups de l'ennemi, ils doivent porter le drapeau, et se laisser plutôt mettre en pièces que de l'abandonner. De même les contemplatifs doivent porter haut l'étendard de l'humilité, et demeurer exposés à tous les coups, sans en rendre aucun : leur office est de souffrir comme Jésus-Christ a souffert, et de tenir toujours la croix élevée, sans qu'au milieu des plus grands périls ils l'abandonnent, ni qu'ils laissent paraître la moindre foiblesse au sein de la souffrance. C'est dans cette vue que Dieu leur donne un emploi si honorable. Qu'ils prennent donc bien garde à ce qu'ils feront. Les enseignes abandonnent-ils leurs drapeaux, la bataille est infailliblement perdue. De même les contemplatifs cessent-ils de répondre par leurs œuvres au rang qu'ils occupent, les personnes encore peu avancées dans la vertu, qui les regardoient comme leurs capitaines et de vrais amis de Dieu, se troublent et se découragent. Que de simples soldats s'échappent le mieux qu'ils peuvent et quelquefois même lâchent pied par l'appréhension du péril, personne n'y prendra garde, et ils n'en sont point déshonorés. Mais les capitaines, exposés à tous les

regards, ne sauroient faire un pas en arrière qu'on ne le remarque. Sans doute il est beau, il est glorieux, dans la milice spirituelle, de marcher en tête des autres ; ceux à qui le Roi du ciel confie cet emploi, reçoivent une éminente faveur ; mais il faut en convenir aussi, ils ne s'obligent pas à peu de chose en l'acceptant.

Mes filles, notre ignorance étant telle que nous ne savons si ce que nous demandons nous est utile, laissons faire Dieu qui nous connoît mieux que nous ne nous connoissons nous-mêmes. L'humilité consiste à se contenter de ce qu'il nous donne ; et ce seroit une étrange manière de s'humilier, que de lui demander des faveurs, ainsi que font certaines personnes, comme s'il étoit tenu en justice de ne pas les refuser. Rarement, je pense, il les leur accorde, parce que, pénétrant le fond des cœurs, il ne les voit point disposées à boire son calice. Voulez-vous avoir, mes filles, une marque sûre de votre avancement dans la vertu ? Que chacune de vous examine si elle se croit la plus mauvaise de toutes, et si, pour le bien et l'utilité des autres, elle fait connoître par ses actions qu'elle pense vraiment de la sorte : là est la marque certaine du progrès spirituel, et non dans les délices de l'oraison, dans les ravissements, les visions, et les autres faveurs de cette nature que Dieu fait aux âmes quand il lui plaît. Nous ne connoîtrons la valeur de ces biens que dans l'autre monde. Il n'en est pas ainsi de l'humilité : c'est une monnoie qui a toujours cours, un fonds assuré, une rente perpétuelle ; ces faveurs extraordinaires sont un argent que l'on nous prête pour un temps, et qu'à tous les instants on peut nous redemander. Je le répète, notre vrai trésor est une

humilité profonde, une grande mortification, et une obéissance qui, voyant Dieu même dans le supérieur, se soumet à tout ce qu'il commande.

Je devrois surtout insister sur l'obéissance, puisque sans elle il n'y a point de vraie religieuse ; mais je parle à des religieuses qui, à mon avis, sont bonnes, ou du moins désirent de l'être : sur une vertu si connue et si importante je ne dirai donc qu'un mot ; gravez-le bien dans votre souvenir. Toute personne qui, étant soumise par vœu à l'obéissance, y manque, et n'apporte pas à accomplir ce vœu tout le soin qui dépend d'elle, demeure en vain dans un monastère. J'assure hardiment que tant qu'elle y manquera, elle n'arrivera jamais à être contemplative, ni même à se bien acquitter des devoirs de la vie active. Cela me paroît indubitable. Je dis plus, quand même ce seroit une personne qui n'auroit point fait de vœu, si elle prétend arriver à la contemplation, elle doit, pour n'être point trompée, se résoudre fermement à soumettre sa volonté à la conduite d'un confesseur expérimenté dans cette voie. C'est une vérité reconnue, que l'on avance plus de cette sorte en un an que l'on ne feroit autrement en plusieurs années. Mais comme c'est un avis qui ne vous regarde point, il seroit inutile de m'y arrêter davantage.

Ce sont donc là, mes filles, les vertus que je vous souhaite, que vous devez tâcher d'acquérir, et pour lesquelles vous pouvez concevoir une sainte envie. Quant à ces faveurs extraordinaires, n'ayez point de peine d'en être privées ; leur origine est incertaine. Tandis qu'en certaines âmes ces faveurs sont réellement un don céleste, Dieu pourroit permettre qu'elles ne fussent en vous qu'il-

lusion du démon, qui vous tromperoit ainsi qu'il en a trompé beaucoup d'autres. Pourquoi aspirer à servir Dieu dans une chose douteuse, lorsque vous pouvez le servir en tant d'autres qui sont assurées ? et qui vous oblige à vous engager dans ce péril ?

Il m'a semblé nécessaire de parler avec quelque étendue sur ce sujet, parce que je connois la foiblesse de notre nature. Mais Dieu la fortifie, lorsqu'il lui plaît d'élever une âme à la contemplation. Quant à ceux à qui Dieu ne veut pas faire cette grâce, j'ai cru leur devoir donner ces avis : et les contemplatifs eux-mêmes y trouveront de quoi s'humilier. Je conjure Notre-Seigneur, au nom de son infinie bonté, de nous donner lumière pour suivre en tout sa volonté, et ainsi nous n'aurons rien à craindre.

CHAPITRE XX.

Ceux qui méditent en discourant avec l'entendement, sont dans une voie sûre ; il existe pour eux un grand nombre d'excellents livres. — La Sainte veut venir en aide aux âmes qui ne peuvent méditer de la sorte. — La contemplation, source d'eau vive. — Trois propriétés de l'eau comparées aux effets de l'union de l'âme avec Dieu dans la contemplation. — Que cette union est quelquefois telle, qu'elle cause la mort du corps. — Ce qu'il faut tâcher de faire en ces rencontres.

J'ai interrompu cet écrit depuis bien des jours, sans avoir jamais eu un moment pour le reprendre. Pour savoir où j'en étois, il seroit nécessaire de relire les dernières pages ; mais pour ne pas perdre de temps, je vais continuer, au risque de mettre moins d'ordre et de suite dans mes idées.

Des auteurs éminents nous ont laissé sur l'oraison mentale un très-grand nombre d'excellents livres, dans lesquels les esprits réglés, les âmes exercées à méditer, et capables de se recueillir, trouvent abondamment tout ce qui leur est nécessaire. Aussi, mes filles, après que de tels maîtres ont parlé, ce seroit vous tromper que de faire quelque cas de ce que je pourrois dire sur ce sujet. Ces ouvrages présentent les mystères de la vie et de la passion de Notre-Seigneur distribués pour chaque jour de la semaine ; ils contiennent en outre des méditations sur le jugement, sur l'enfer, sur notre misère et notre néant, sur les grandes

obligations que nous avons à Dieu ; enfin, ils renferment des instructions solides et des règles sûres pour se bien conduire dans toutes les parties de l'oraison. A ceux qui peuvent méditer ainsi, et qui en ont déjà la coutume, je n'ai qu'un mot à dire : qu'ils s'estiment heureux de leur partage ; car, par un chemin si sûr, Notre-Seigneur les conduira au port de l'éternelle lumière, et la fin ne pourra que répondre à un si bon commencement. Tous ceux qui pourront marcher par cette voie, y trouveront repos et sécurité ; car dès qu'on peut fixer son entendement sur le sujet qu'on médite, on goûte un vrai repos dans la méditation.

Mais il est des personnes qui ne peuvent méditer de la sorte, et qui gémissent de cette impuissance ; c'est à elles que je voudrois donner quelques avis salutaires, si Notre-Seigneur daigne m'en faire la grâce : s'il me la refuse, vous saurez du moins, mes filles, qu'il y a beaucoup d'âmes qui passent par la voie pénible dont je vais parler, et vous ne vous affligerez point si vous êtes de ce nombre.

Il y a certains esprits si mobiles et si dérégles, qu'on pourroit les comparer à des chevaux qui ne sentent plus le frein ; rien ne sauroit les arrêter ; ils vont tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, toujours inquiets et agités, soit que cela vienne de leur naturel, soit que Dieu le permette ainsi. J'avoue qu'ils me font grand'pitié : ils ressemblent, à mon avis, à des gens qui, ayant une extrême soif et voulant aller boire à une fontaine qu'ils voient de loin, trouvent des ennemis qui leur en disputent le passage, à l'entrée, au milieu et au terme du chemin. Ils surmontent, non sans

beaucoup de peine, les premiers de ces ennemis ; mais ils se laissent vaincre par les seconds. Infortunés, ils aiment mieux mourir de soif que de combattre plus longtemps pour boire d'une eau qui doit leur coûter si cher ; la force leur manque, ils perdent courage. Ceux même qui en ont assez pour vaincre les seconds, perdent cœur devant les troisièmes ; et peut-être n'étoient-ils alors qu'à deux pas de cette source d'eau vive dont Notre-Seigneur disoit à la Samaritaine que celui qui en boiroit n'auroit plus jamais soif.

Oh ! qu'il est bien vrai, comme l'a dit Celui qui est la vérité même, que ceux qui s'abreuvent à cette divine fontaine n'ont plus soif d'aucune des choses de cette vie ! Mais en même temps quelle ardente soif de la vie future cette eau allume en eux ! La soif d'ici-bas, avec tous ses supplices, ne sauroit nous en donner une idée. Comme ils brûlent du désir d'être consumés de cette soif dont ils sentent si bien le prix ! Elle est pour eux un martyre, mais elle a des délices qui apaisent ses ardeurs. Elle n'éteint que le désir des choses de la terre ; quant aux désirs des biens célestes, elle les rassasie. Lorsqu'il plaît à Dieu d'étancher cette soif dans une âme, une des plus grandes grâces qu'il puisse lui accorder alors, c'est de la laisser encore altérée ; et, à chaque fois qu'elle boit, elle soupire avec plus d'ardeur après les eaux de cette fontaine de vie.

Parmi les propriétés de l'eau il en est trois qui se présentent en ce moment à mon souvenir, et qui reviennent à mon sujet. La première est de rafraîchir : quelque grande chaleur que nous ayons, l'eau nous l'enlève. Elle

éteint même les plus grands feux, je n'excepte que les feux produits par certaines matières inflammables dont l'eau ne fait qu'activer la combustion. Ce dernier phénomène, à mon avis, est une image de ce qui se passe dans une âme où brûle le feu de l'amour divin. O merveille ! ce feu est-il fort, puissant, maître des éléments, l'eau, loin de l'éteindre, accroît son ardeur. Il me seroit ici très-utile de pouvoir consulter quelqu'un qui sût la philosophie, j'apprendrois de lui les propriétés des choses, et je pourrois alors me bien expliquer. Privée de ce secours, je me délecte à traiter un pareil sujet, mais je ne sais comment l'exposer, et je n'en ai peut-être pas l'intelligence.

Mes filles, dès le jour où Dieu vous fera boire à cette source, vous verrez, avec celles de vos sœurs qui s'y abreuvent déjà, de quelles délices l'âme est alors inondée. Vous comprenez comment le véritable amour de Dieu, quand il est dans sa force, libre de toutes les choses de la terre, et dans son vol élevé planant au-dessus d'elles, devient maître de tous les éléments et du monde lui-même. Ne craignez point que l'eau, qui ne tire son origine que d'ici-bas, puisse éteindre ce feu de l'amour de Dieu. Car, bien qu'ils soient opposés, cette eau n'a point de pouvoir sur lui. Il est maître absolu, indépendant, il ne lui est assujetti en aucune manière. Vous ne vous étonnerez donc pas, mes sœurs, de tous les efforts que je fais dans ce livre pour vous porter à acquérir cette belle liberté. N'est-ce pas une chose admirable qu'une pauvre religieuse du monastère de Saint-Joseph d'Avila puisse parvenir à régner en souveraine sur toute la terre, et sur les éléments ? Faut-il s'étonner le moins du monde, après cela,

que les saints, avec l'assistance de Dieu, aient fait des éléments tout ce qu'il leur a plu ? Le feu et les eaux obéissent à saint Martin ; les poissons et les oiseaux à saint François ; plusieurs autres saints ont exercé un pareil empire sur les créatures. On voyoit manifestement qu'ils s'étoient rendus maîtres de toutes les choses de la terre, en les méprisant, et en se soumettant sans réserve à Celui qui en est le souverain maître. Ainsi, comme je l'ai dit, l'eau d'ici-bas ne peut rien contre ce feu ; ses flammes sont trop élevées, et son origine n'a rien de commun avec la terre.

Il est d'autres feux qui n'ont pour principe qu'un foible amour de Dieu, et qui sont étouffés par le premier accident. Mais il n'en est pas de même de celui dont je parle. Quand la mer tout entière des tentations viendrait fondre sur lui, il continuera de brûler, et il maîtrisera le courroux de ses vagues. Si c'est une eau qui tombe du ciel, elle ne fera que redoubler son ardeur. Cette eau et ce feu ne sont point opposés, leur pays natal est le même ; loin de se nuire, chacun favorise l'effet de l'autre. Cette eau, formée par les larmes qui coulent dans la véritable oraison, est un don du Roi du ciel ; aussi contribue-t-elle à embraser davantage ce feu, et a-t-elle le pouvoir de le faire durer. De son côté, ce feu augmente la fraîcheur de ces précieuses larmes.

O quel ravissant spectacle et quelle merveille, de voir un feu qui ne refroidit pas seulement, mais qui glace toutes les affections du monde lorsqu'il agit de concert avec l'eau vive du ciel, j'entends cette source d'où découlent les larmes dont je parlois, et qui sont un don de

Dieu, et non un fruit de notre industrie! L'on peut m'en croire, cette eau céleste ne laisse en nous nulle chaleur pour nous attacher d'affection à rien de mortel ici-bas. Son naturel est d'allumer toujours de plus en plus ce feu de l'amour divin, de le répandre, et d'en embraser, s'il étoit possible, le monde entier.

La seconde propriété de l'eau est de purifier ce qui est impur; et si l'on manquoit d'eau pour cet usage, en quel état seroit le monde? Or, sachez-le, mes filles, cette eau vive dont je parle, cette eau céleste, cette eau claire, a une telle vertu, lorsque, sans être mêlée d'aucune fange, elle tombe du ciel dans toute sa limpidité, que je tiens pour certain que si l'on en boit une seule fois, elle laisse l'âme nette et purifiée de toutes ses taches. Cette eau, comme je l'ai écrit ailleurs, est l'oraison d'union, faveur entièrement surnaturelle, et qui ne dépend en rien de notre volonté. Or Dieu ne permet point qu'une âme en boive, si ce n'est pour la purifier, la laisser nette, et l'affranchir de la fange et de la misère où elle étoit retenue par ses fautes.

L'on ne sauroit comparer à cette union divine les douceurs que l'on reçoit dans la méditation ordinaire par l'entremise de l'entendement. Quelque grandes qu'elles puissent être, elles sont comme une eau qui n'étant point puisée à sa source, et ayant couru quelque temps sur la terre, a déjà perdu de sa pureté et de sa limpidité, par le mélange du limon qu'elle entraîne toujours avec elle. C'est pourquoi je ne donne point le nom d'eau vive à l'oraison qui se fait en discourant avec l'entendement. Dans cette oraison, quoi que fasse l'âme, il se mêle toujours, malgré

elle, je ne sais quoi d'imparfait à ses opérations, à cause de ce corps terrestre auquel elle est unie, et à cause de la bassesse de sa nature. Un exemple va expliquer ma pensée : voulant nous exciter au mépris du monde, nous considérons combien tout en lui est vain, et passe vite ; mais cette considération même arrête nos regards sur des objets qui nous plaisent. Quelque ardent que soit notre désir de nous en éloigner, la pensée de ce qu'est le monde, de ce qu'il sera, de ce que nous avons fait, de ce que nous ferons, ne laisse pas de ralentir un peu le mouvement de notre âme vers Dieu ; et souvent les considérations mêmes que nous appelons à notre secours, pour nous délivrer des périls du monde, deviennent un péril pour nous. Ce n'est pas qu'il faille pour cela abandonner son oraison, mais il y a toujours lieu de craindre, et il faut toujours être sur ses gardes.

Dans l'oraison d'union, Notre-Seigneur prend pour lui cette sollicitude ; il ne veut pas se fier à nous du soin de notre âme, c'est lui-même qui daigne s'en charger. Il aime tellement notre âme qu'il ne lui permet pas de s'engager en aucune considération qui puisse lui nuire, dans le temps où il veut la faire jouir d'une si haute faveur. Ainsi, tout à coup, il l'approche de lui, il l'unit intimement à lui, et il lui donne en un instant une plus claire vue de toutes les choses du monde, qu'elle n'auroit pu l'acquérir par plusieurs années de simple oraison mentale. Dans le chemin de la méditation ordinaire, la vue n'est point libre, et nous sommes aveuglés par la poussière que nous soulevons en marchant. Rien de tel dans l'oraison d'union ; Notre-Seigneur nous fait atteindre en

un moment le but où tendent nos désirs, sans que nous puissions comprendre de quelle manière s'est opérée cette merveille.

La troisième propriété de l'eau est d'étancher notre soif. A mon gré, la soif n'est que le désir d'une chose dont nous avons un si grand besoin que nous ne saurions sans mourir en être entièrement privés. Chose étrange, le manque absolu d'eau nous tue, et sa trop grande quantité nous ôte également la vie, comme les noyés en sont la preuve.

O mon treindre Maître, quel ineffable bonheur ce seroit de se voir submergé dans cette eau vive jusqu'à y perdre la vie ! Pensez-vous que cela soit impossible, mes filles ? Non, sans doute. Notre amour pour Dieu, notre désir de lui être uni, peuvent croître à un tel point, que le corps ne puisse plus le supporter ; et ainsi il y a eu des personnes qui en sont mortes. J'en connois une à qui cette eau vive étoit prodiguée en si grande abondance, qu'elle séparoit presque son âme de son corps, et en eût brisé les liens, si Dieu ne fût promptement venu à son secours par des ravissements. Une fois ravie, son âme goûtoit un divin repos. Le supplice de se voir en ce monde la faisoit mourir, et elle ressuscitoit en Dieu. En la faisant entrer en extase, son divin Époux la rendoit capable d'un bonheur dont elle n'auroit pu jouir sans perdre la vie, si elle fût demeurée en elle-même.

Comprenons ici cette consolante vérité. Comme en Dieu qui est notre souverain bien il ne sauroit y avoir rien qui ne soit parfait, aussi ne nous donne-t-il jamais rien qui ne soit pour notre avantage. Ainsi, quelque abondante que

soit cette eau, elle ne peut être excessive, parce qu'il ne sauroit y avoir d'excès en ce qui procède de lui. C'est pourquoi lorsqu'il donne de cette eau vive à une âme en fort grande quantité, il la rend capable d'en beaucoup boire : de même que celui qui fait un vase, lui donne la capacité nécessaire pour contenir ce qu'il y veut mettre.

Lorsque ces grands désirs viennent de nous, ils sont toujours accompagnés de quelque imperfection ; et s'il s'y rencontre quelque chose de bon, nous en sommes redevables à l'assistance de Notre-Seigneur. Nous ne sommes pas assez discrets ; comme il y a dans la peine que causent ces désirs de voir Dieu, tant de suavité et de délices, nous croyons ne pouvoir jamais nous en rassasier assez. Nous nous y abandonnons sans mesure ; nous excitons encore de tout notre pouvoir la véhémence de ce désir, et il devient quelquefois si fort, qu'il nous tue. Bienheureuse mort sans doute ! mais peut-être ceux dont elle finit l'exil n'auroient pu, en continuant de vivre, aider les autres à mourir du désir d'une si douce mort. Selon moi, il y a ici un artifice du démon à craindre : voyant combien la vie de ces personnes lui peut apporter de dommage, il les excite à se livrer à des pénitences indiscretes, afin de ruiner leur santé. C'est pourquoi une âme qui est arrivée jusqu'à se sentir embrasée d'une soif si violente, doit se tenir sur ses gardes, parce qu'elle peut être assurée qu'elle aura cette tentation. Si elle ne meurt pas de cette soif, elle ruinera sa santé, et laissera percer au dehors le secret de son intérieur ; ce qu'il faut éviter avec tout le soin possible. Quelquefois, il est vrai, toutes les précautions seront vaines, et, malgré nous, on s'apercevra de certains mou-

vements de notre âme que nous voudrions tenir cachés. Du moins prenons garde, quand nous sentons l'impétuosité de ce désir s'accroître avec tant de violence, de l'augmenter par nous-mêmes. Tâchons au contraire de l'arrêter doucement à l'aide de quelque autre considération. Quelquefois la nature agit dans ce désir autant que l'amour de Dieu. Car il y a des personnes qui désirent avec ardeur tout ce qu'elles désirent, quand bien même ce seroit quelque chose de mauvais ; celles-là, à mon avis, ne sont pas des plus mortifiées ; la mortification qui sert à tout, les devroit modérer dans ce désir.

Mais n'est-il pas déraisonnable de dire qu'il faut se détacher d'une chose qui est si bonne ? nullement. Car je ne prétends pas qu'il faille étouffer ce désir, mais seulement le modérer par un autre qui peut-être sera d'un mérite égal. Je veux m'expliquer plus clairement. Il nous vient, comme à saint Paul, un grand désir de nous voir délivrés de la prison de ce corps pour être avec Dieu. La peine que nous cause ce désir étant à la fois si légitime et si suave, il ne faudra pas une petite mortification pour l'arrêter, on ne le pourra pas même entièrement. Quelquefois cette peine passe à un tel excès qu'elle va presque jusqu'à enlever le jugement. C'est ce que j'ai vu arriver naguère à une personne, laquelle, sans être impétueuse de caractère, sait si bien rompre en tout sa volonté, qu'elle semble n'en plus avoir. Pendant quelque temps je la vis comme hors d'elle-même, tant sa peine étoit excessive, et tant elle faisoit d'efforts pour la dissimuler. Dans un cas pareil, alors même que l'ardeur du désir vient de Dieu, il est, selon moi, de l'humilité de craindre, parce

que nous ne devons point nous persuader que l'amour que nous avons pour Dieu soit assez grand pour nous réduire à une telle extrémité. De plus, je dis qu'une personne en cet état doit, si elle le peut, car peut-être ne le pourra-t-elle pas toujours, faire diversion au désir de mourir, en considérant qu'en vivant elle procurera à Dieu plus de gloire; que peut-être elle ouvrira les yeux à quelque âme qui sans cela se perdrait; qu'en demeurant plus longtemps au service de Dieu, elle méritera de jouir plus intimement de lui dans le ciel; enfin, elle doit entrer dans une sainte frayeur, en voyant combien peu elle a travaillé pour la gloire du souverain Maître. A l'aide de ces pensées, l'âme trouvera consolation dans son tourment et adoucissement à sa peine; elle en tirera en outre un grand profit, celui de plaire à Notre-Seigneur, en consentant à vivre, et à supporter le martyre de son exil. L'âme doit ici se tenir à elle-même le langage qu'elle adresseroit à une personne extrêmement affligée. Pour la consoler elle lui diroit : Prenez patience, abandonnez-vous entre les mains de Dieu, priez-le d'accomplir en vous sa sainte volonté. Croyons, en effet, que le plus sûr est de nous abandonner ainsi à lui en toutes choses.

Le démon peut aussi contribuer à augmenter la violence de ce désir; on en voit la preuve dans un exemple rapporté, je crois, par Cassien. Le tentateur persuada à un ermite dont la vie était très-austère, de se jeter dans un puits, lui faisant entendre qu'il verroit plus tôt Dieu. Pour moi je suis convaincue que la vie de ce solitaire n'avait pas été sainte, ni son humilité véritable : autrement, Notre-Seigneur, qui est fidèle, n'eût point permis qu'il se fût

aveuglé de la sorte dans une chose si claire. Il est évident que tout désir qui vient de Dieu, loin de porter au mal, est toujours accompagné de lumière, de discrétion, et de sagesse ; mais il n'est point d'artifice dont l'ennemi de notre salut ne se serve pour nous nuire. Comme il veille toujours pour nous attaquer, tenons-nous aussi toujours sur nos gardes pour nous défendre. Cet avis est utile en bien des circonstances : ainsi l'on doit, par exemple, abrégier le temps de l'oraison, quelque consolation que l'on y goûte, lorsque l'on s'aperçoit que les forces du corps commencent à défaillir, ou que la tête s'en trouve mal. En tout la discrétion est grandement nécessaire.

Pourquoi, mes filles, vous ai-je montré la palme de la victoire avant le combat, en vous dévoilant le bonheur de l'âme qui, parvenue à cette céleste fontaine, s'abreuve à souhait de ses eaux vives ? C'est afin que, loin de vous laisser abattre par les souffrances et les obstacles du chemin, votre courage s'enflamme, et ne cède jamais à la fatigue. Sans cela il pourroit arriver, comme je l'ai dit, qu'étant venues jusqu'au bord de la fontaine, et n'ayant, pour ainsi dire, plus qu'à vous baisser pour boire, vous perdriez un si grand bien, et abandonneriez votre entreprise, ne croyant pas avoir la force de l'exécuter.

Considérez que Notre-Seigneur nous convie tous ; il est la vérité même, nous ne saurions douter de la vérité de ses paroles. Si ce banquet n'étoit pas général, il ne nous y appelleroit pas tous ; et quand même il nous y appelleroit, il ne diroit pas : Je vous donnerai à boire. Il auroit pu dire : Venez tous, vous ne perdrez rien à me servir ; quant à cette eau céleste, j'en donnerai à boire à ceux à

qui il me plaira. Mais comme il ne met de restriction ni dans son appel ni dans sa promesse, je tiens pour certain que tous ceux qui ne s'arrêteront point en route boiront enfin cette eau vive. Daigne Notre-Seigneur, qui nous la promet, nous faire la grâce de la chercher de la manière qu'elle doit l'être ! Je l'en supplie au nom de son infinie bonté.

CHAPITRE XXI.

Quoique les âmes soient conduites de différentes manières, jamais elles ne manquent de consolation dans le chemin de l'oraison. — Il y faut marcher avec courage, et y appeler les autres. — Zèle pour le salut des âmes : il doit brûler dans le cœur d'une religieuse, et se manifester dans ses entretiens.

Il sembleroit, au premier coup d'œil, qu'il y a quelque contradiction entre ce que je viens de dire dans ce dernier chapitre et ce que j'ai dit auparavant, lorsque, pour consoler les âmes qui ne parviennent pas jusqu'à la contemplation, j'ai avancé qu'il y a plusieurs chemins pour aller à Dieu, de même qu'il y a plusieurs demeures dans le ciel. Je maintiens encore une vérité si consolante, et il m'est doux de répéter que Notre-Seigneur ayant une connoissance si intime de notre foiblesse, et prenant conseil de sa bonté infinie, nous a ménagé des secours en rapport avec nos divers besoins. Toutefois le divin Maître n'a pas dit aux uns d'aller par un chemin, et aux autres d'aller par un autre. Dans l'excès de sa miséricorde, il n'a voulu empêcher personne d'aller boire à cette fontaine de vie. Qu'il en soit à jamais béni ! Avec combien de raison il auroit pu me priver d'une si précieuse faveur. Et toutefois, non content de m'encourager dès mes premiers pas dans la carrière, il m'a conduite jusqu'à cette source de vie ; il a

fait plus, il a submergé mon âme dans ses célestes profondeurs. Non, après avoir ainsi traité une créature aussi indigne que moi, il n'interdira à personne de s'approcher de cette divine fontaine. Que dis-je ? c'est publiquement et à grands cris qu'il nous appelle et nous convie. Dans sa souveraine bonté, il ne force néanmoins personne. Prodigue envers tous ceux qui veulent le suivre, il leur donne à boire en diverses manières de cette eau, afin que nul ne soit privé de consolation, et ne meure de soif. De cette source abondante et inépuisable il fait jaillir divers ruisseaux, les uns grands, les autres moindres, et d'autres si petits qu'il n'y a qu'un filet d'eau : ces derniers sont pour les enfants, c'est-à-dire pour ceux qui commencent ; ils leur suffisent ; une plus grande quantité d'eau ne feroit que les épouvanter.

Ne craignez donc point, mes sœurs, de mourir de soif. Dans le chemin qui vous conduit à cette source de vie, jamais les consolations ne manquent de telle sorte que l'on soit réduit à l'extrémité. Ainsi, marchez toujours, combattez avec courage, mourez plutôt que d'abandonner votre noble entreprise ; vous n'êtes ici que pour avoir sans cesse les armes à la main et pour combattre. Soyez inébranlables dans votre résolution, et vous verrez comment le divin Maître couronne la persévérance. S'il vous laisse endurer quelque soif en cette vie passagère, assurez-vous que dans la vie future il vous fera boire à longs traits de cette eau divine, et sans crainte qu'elle vous manque jamais. Plaise à cet adorable Maître que notre fidélité envers lui égale la libéralité de ses dons ! Ainsi soit-il.

Comment doit-on commencer ce voyage de manière à

ne pas s'égarer dès le début? Je me contente d'énoncer ici qu'il faut, dès les premiers pas, une inébranlable résolution de ne point s'arrêter qu'on n'ait atteint le terme. Je ne dis pas que celui dont la résolution ne seroit pas encore aussi ferme que je vais bientôt le dépeindre doive abandonner le dessein d'entreprendre ce voyage ; Notre-Seigneur le fortifiera si son désir est sincère. Et quand il n'avanceroit que d'un pas, ce pas est d'une grande importance, et il peut être sûr d'en être récompensé. C'est comme un homme qui auroit un chapelet sur lequel on auroit appliqué des indulgences ; s'il le dit une fois, il les gagne une fois ; et s'il continue, il les gagnera autant de fois qu'il le récite ; mais si jamais il ne le prend en main et se contente de le tenir dans une boîte, il vaudroit mieux pour lui qu'il ne l'eût point. De même, quoique cette personne ne continue pas de marcher dans ce chemin, le peu qu'elle y aura marché lui donnera lumière pour se mieux conduire dans les autres ; et la lumière qu'elle recevra sera en proportion de la route qu'elle aura parcourue. Enfin, supposé qu'elle le quitte, elle peut être certaine qu'elle ne se trouvera jamais mal d'avoir commencé d'y entrer, parce que jamais le bien ne produit le mal.

Ainsi, mes filles, soyez sans crainte, et travaillez à dissiper celle des autres ; communiquez, autant qu'il est en vous, votre confiance et votre résolution aux personnes qui vous sont chères, et en qui vous verrez quelque disposition à entreprendre avec vous un si saint voyage. Dans tous vos entretiens, je vous le demande pour l'amour de Dieu, ayez toujours pour but le bien spirituel de ceux à qui vous parlez. L'avancement des âmes dans le sentier de

la vertu étant l'objet de votre oraison, et votre devoir étant de le demander sans cesse à Dieu, seriez-vous excusables si vous ne vous efforciez de le procurer par tous les moyens qui sont en votre pouvoir? Voulez-vous témoigner à vos parents votre tendresse, à vos amis votre attachement, voilà le gage qu'il faut leur en donner; il n'en est pas de plus sincère. Ayez la vérité dans le cœur, comme l'exercice de la méditation l'y doit établir, et vous verrez clairement quel amour nous devons avoir pour le prochain.

Ce n'est pas le temps, mes sœurs, de s'amuser à des jeux d'enfants; j'appelle de ce nom ces amitiés honnêtes qu'on cultive dans le monde. Ainsi vous ne devez jamais user de ces paroles : M'aimez-vous donc bien? Ne m'aimez-vous point? ni avec vos parents, ni avec nul autre, si ce n'est pour quelque fin importante, ou pour le bien spirituel de quelque personne. Quelquefois en effet, pour disposer quelqu'un de vos frères, de vos proches, ou quelque autre personne semblable, à écouter une vérité et à en faire son profit, il sera besoin d'user de ces témoignages d'amitié toujours agréables à la nature : une de ces paroles obligeantes (c'est ainsi qu'on les appelle dans le monde) pourra faire sur eux plus d'impression que plusieurs autres qui auront directement Dieu pour objet, et les préparera ainsi à bien recevoir ce qu'on leur dit pour le bien de leur âme. Ainsi, pourvu que l'on n'en use que dans cette vue et dans ce dessein, je ne les désapprouve pas; mais autrement, elles n'apporteroient aucun profit, et pourroient, à votre insu, causer un réel dommage.

Les gens du monde ne savent-ils pas qu'étant religieuses, votre occupation est l'oraison? Cela étant, gardez-

vous bien de dire : Je ne veux point passer pour bonne dans leur esprit ; car faisant, comme vous faites, partie de la communauté, tout le bien ou tout le mal qu'ils remarqueront en vous retombera sur elle. C'est un grand mal que des religieuses qui par état sont si étroitement obligées à ne parler que de Dieu, s'imaginent pouvoir avec raison dissimuler en semblables circonstances, à moins que ce ne soit pour quelque grand bien, ce qui n'arrive que très-rarement. Votre manière d'agir doit être celle d'une épouse de Jésus-Christ, et vous devez aussi en avoir le langage. Que ceux qui voudront traiter avec vous l'apprennent donc, si bon leur semble : et s'ils ne le font, gardez-vous bien d'apprendre le leur, qui seroit pour vous le chemin de l'enfer. Si, parce que vous êtes inflexibles sur ce point, ils vous tiennent pour grossières et inciviles, que vous importe ? S'ils vous regardent comme des hypocrites, il faut encore moins vous en mettre en peine. Vous y gagnerez de n'être visitées que de ceux qui entendront et qui goûteront votre langage. Car, comment celui qui n'entendrait point l'arabe, pourroit-il prendre grand plaisir à s'entretenir avec un homme qui ne sauroit point d'autre langue ? Ainsi ils ne vous importuneront plus, ni ne vous causeront aucun préjudice ; tandis qu'il y en auroit un très-grand pour vous de commencer à parler une autre langue : tout votre temps se consumerait à cela ; et vous ne sauriez comprendre comme moi, qui l'ai expérimenté, quel est le mal qu'en reçoit une âme. En voulant apprendre cette langue, on oublie l'autre ; de là naît pour l'âme une inquiétude continuelle, état qu'il faut absolument éviter, parce que rien n'est plus nécessaire

que la paix et la tranquillité de l'esprit, pour avancer dans ce chemin dont je commence à vous parler.

Si ceux qui communiqueront avec vous veulent apprendre votre langue, quelle doit être votre conduite? Attendu qu'il ne vous appartient pas d'enseigner, contentez-vous de leur dire les grands trésors que l'on gagne à être initié à ce langage, et ne vous laissez point de le leur dire; mais faites-le avec piété, avec charité, et joignez-y vos oraisons, afin que, connoissant tout le prix de la science à laquelle ils aspirent, ils cherchent des maîtres capables de les en instruire. Ce ne seroit pas une petite faveur que vous recevriez de Dieu, si vous pouviez allumer dans une âme le désir d'un si grand bien.

Mais, lorsque l'on veut commencer à parler de ce chemin spirituel, que de choses se présentent à l'esprit! C'est ce qui m'arrive à moi-même, quoique j'aie montré si peu d'ardeur à y marcher. Plaise à Dieu, mes filles, que mes paroles ne ressemblent pas à mes œuvres! Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXII.

Que dans le chemin de l'oraison rien ne doit empêcher de marcher toujours.

— Mépriser toutes les craintes qu'on veut donner des difficultés et des périls qui s'y rencontrent. — Comment une ou deux personnes suscitées de Dieu pour faire connoître la vérité, prévalent contre plusieurs autres liguées pour l'obscurcir et la combattre.

Ne vous étonnez pas, mes filles, qu'il faille songer à tant de choses pour commencer ce voyage divin : le chemin où nous entrons est le chemin royal qui conduit au ciel. Est-il étrange que la conquête d'un tel trésor nous coûte un peu cher ? Un temps viendra où nous comprendrons que le monde entier ne sauroit le payer.

Eh bien ! quelles doivent être les dispositions de ceux qui commencent leur voyage avec un sincère désir de ne s'arrêter que lorsqu'ils en auront atteint le terme, c'est-à-dire qu'ils se seront abreuvés à la source même des eaux vives ? D'abord, et par-dessus tout, il faut qu'ils aient la ferme et inébranlable résolution de ne suspendre leur course que lorsqu'ils seront arrivés à cette fontaine de vie. Ainsi, qu'ils avancent toujours, quelque obstacle qui se présente, quelque difficulté qui survienne, quelque tribulation qu'il leur faille endurer, quelque violent que soit autour d'eux le déchaînement des langues, quelque défaillance qu'ils sentent en route, quelque incertitude

qu'ils éprouvent de ne pas arriver jusqu'au terme, quelque apparence qu'il y ait pour eux de ne pouvoir résister à tant de travaux; enfin, dussent-ils en mourir, et dût le monde entier, avec tout ce qu'il renferme, s'abîmer avec eux, qu'ils ne s'arrêtent point. Qu'ils dédaignent ces propos insensés que les esclaves du monde font si souvent retentir à nos oreilles : « Cette voie est toute semée d'écueils : une telle s'y est perdue; celle-ci s'y est égarée; cette autre, qui ne cessoit de prier, n'a pu éviter de tomber; c'est ainsi que l'on rend la vertu méprisable; les femmes sont trop sujettes aux illusions, et ce n'est pas là une entreprise qu'il leur appartienne de tenter; il faut qu'elles se contentent des travaux simples et obscurs qui sont le partage de leur sexe, sans s'amuser ainsi à chercher tant de raffinements dans l'oraison; et le *Pater* et l'*Ave Maria* leur doivent suffire. » Oui sans doute, mes filles, cela doit leur suffire, je suis la première à en convenir; oui, il y aura toujours un grand avantage à établir son oraison sur celle qui est sortie de la bouche de Jésus-Christ même. En cela ils disent donc vrai; et si notre foiblesse n'étoit si grande et notre dévotion si froide, nous n'aurions besoin ni d'autres manières de prier, ni d'aucuns livres traitant de l'oraison.

C'est pourquoi je vais moi-même fonder sur le *Pater* quelques règles et quelques avis simples que je vais donner sur l'oraison, en faveur des âmes qui ne peuvent tenir leur esprit recueilli dans la méditation d'un mystère. Ainsi, mes filles, si vous étiez de ce nombre, vous n'aurez pas à craindre que l'on vous ôte des livres dont vous n'aurez plus besoin; car cette prière vous suffit, si vous

vous y portez avec affection, et si vous persévérez dans l'humilité. Pour moi, je m'y suis toujours fort attachée, et les paroles de l'Évangile m'ont toujours plus portée au recueillement que les ouvrages les mieux écrits, surtout quand ils n'étoient point d'auteurs bien approuvés, car alors je n'avois aucune envie de les lire.

Je m'approcherai donc du Maître de la sagesse, et peut-être me donnera-t-il quelques enseignements qui satisferont vos esprits. A Dieu ne plaise, toutefois, que je prétende vous expliquer ces divines oraisons; assez d'autres l'ont fait, et quand cela ne seroit point, je regarderois comme une témérité trop grande à moi de l'entreprendre. Je vous proposerai seulement quelques considérations simples sur les paroles du *Pater*, persuadée que souvent la trop grande quantité de livres ne sert qu'à éteindre la ferveur avec laquelle nous devons réciter cette sainte prière. Ici-bas, un maître qui affectionne son disciple fait en sorte de lui rendre les leçons plus faciles, par l'agrément qu'il sait y répandre. Comment douter que ce Maître céleste, qui va nous instruire, n'en use de même envers nous? Ainsi, mes filles, ne faites nul cas, ni des craintes que plusieurs voudront vous inspirer, ni des dangers dont ils vous feront la peinture. En vérité, ils raisonnent d'une plaisante manière. Quoi! un grand trésor se trouve à l'extrémité d'un chemin plein de voleurs: prétendront-ils qu'on peut aller l'enlever sans courir aucun péril? Qu'ils voient un peu les gens du monde. Se laisseroient-ils ravir leurs trésors sans résistance, eux qui pour un intérêt de néant passent plusieurs nuits sans dormir, sans donner ni à leur corps ni à leur âme un instant de repos. Pour

vous, mes filles, vous allez à la conquête d'un trésor tout divin, et c'est de vive force que vous devez l'emporter, suivant cette parole de Notre-Seigneur : *Les violents le ravissent*. Mais vous y marchez par un chemin royal, puisque le Roi du ciel vous l'a lui-même tracé ; par un chemin sûr, puisque c'est celui qu'ont tenu tous les élus et tous les saints. Si, après cela, on vous dit qu'il y a tant de dangers, et si l'on vous donne tant d'alarmes, quels seront, je le demande, les périls auxquels se trouveront exposés ceux qui vont à la conquête d'un tel bien, sans même connoître la route qu'il faut suivre pour y arriver ? O mes filles ! il n'est que trop vrai que ces périls sont incomparablement plus grands ; mais ils ne les connoîtront que quand ils y seront tombés, quand ils ne trouveront personne qui leur tende la main, quand il n'y aura plus pour eux d'espoir d'arriver à la source des eaux vives, ni même de remonter le plus petit de ses ruisseaux. Or, sans une seule goutte de cette eau céleste, comment pourront-ils poursuivre une route où il y a tant d'ennemis à combattre. N'est-il pas évident qu'ils ne sauroient éviter de mourir de soif ?

Mes filles, que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, nous marchons tous, quoique en différentes manières, vers cette fontaine de vie ; mais il n'y a, croyez-m'en, qu'un chemin qui y conduise, c'est l'oraison. Quiconque vous en indique un autre vous trompe.

L'oraison doit-elle être mentale pour les uns, et vocale pour les autres, c'est ce que je n'examine pas maintenant. La vérité est que toutes les deux vous sont nécessaires : c'est un devoir pour les personnes religieuses de les allier

l'une à l'autre. Si quelqu'un vous dit qu'il y a du danger, regardez-le comme un ennemi dangereux, et fuyez tout commerce avec lui. Gravez, je vous prie, cet avis dans votre mémoire, il pourra vous être utile un jour. Le danger qui est véritablement à craindre, c'est de manquer d'humilité et des autres vertus. Mais à Dieu ne plaise que l'on puisse jamais dire qu'il y a du péril dans le chemin de l'oraison. C'est le démon, n'en doutons pas, qui a inventé toutes ces frayeurs, et, par cet artifice, il est parvenu à faire tomber quelques âmes adonnées en apparence, et non en réalité, à l'exercice de l'oraison.

Admirez ici l'inconcevable aveuglement du monde. Il ne s'inquiète point de ces milliers de malheureux qui, entièrement étrangers à la vie d'oraison, et ne sachant même ce que c'est que de prier, sont tombés et tombent tous les jours dans l'hérésie, vivent dans les plus horribles débordements; et s'il arrive, par un malheur déplorable sans doute, mais très-rare, que les artifices du tentateur séduisent et entraînent une âme qui fait oraison, on en tire avantage pour inspirer aux autres les plus grandes terreurs, et pour les éloigner des saintes pratiques de la vertu. N'est-ce pas être victime de la plus funeste erreur que de croire qu'il faille, pour se garantir du mal, éviter de faire le bien? Et l'ennemi des hommes pouvoit-il jamais imaginer pour leur nuire un moyen plus insidieux?

O mon adorable Maître! défendez vous-même votre cause. Voyez dans quel faux sens on explique vos paroles; et ne permettez pas, je vous en conjure, que ceux qui vous servent tombent en de pareilles faiblesses.

Vous pouvez vous rassurer, mes filles, ce Dieu de bonté

vous donnera toujours quelques-uns de ses véritables amis pour vous conduire et pour soutenir votre courage : quant à eux , éclairés qu'ils sont par le divin Maître lui-même qui leur montre le vrai chemin, ils dédaignent toutes ces alarmes que le démon essaye de leur inspirer, et ils n'en ressentent qu'un plus véhément désir de ne jamais s'arrêter. Ils voient clairement venir le coup que cet esprit maudit veut leur porter ; ils l'évitent avec adresse, et ils lui en portent un à lui-même qui lui cause plus de dépit qu'il ne ressent de joie de toutes les complaisances de ses esclaves.

Dans ces temps de trouble et de zizanie où le démon entraîne, ce semble, à sa suite tous les hommes éblouis par l'apparence d'un bon zèle, que fait Dieu ? Pour ouvrir les yeux à tant d'aveugles et pour leur découvrir de qui viennent ces ténèbres qui les empêchent de voir le vrai chemin, il suscite un homme. O puissance de mon Dieu ! seul, cet homme enseignant la vérité, prévaut sur des légions d'autres qui ne la connoissent pas. A la lumière de ses enseignements, ces infortunés découvrent peu à peu la véritable voie, et ils sentent un surnaturel courage pour s'affranchir du joug de l'erreur. Pour mettre à néant tous ces vains préjugés sur les périls de l'oraison, l'homme de Dieu n'a point recours aux paroles, il montre les œuvres et la sainte vie de ceux qui s'adonnent à ce salutaire exercice. A ceux qui s'élèvent contre la communion fréquente, il répond en se nourrissant lui-même plus souvent du pain des forts. Ainsi, il ne faut à Dieu qu'un ou deux de ces serviteurs qui suivent sans crainte le bon chemin, pour voir bientôt revenir à lui les âmes qui s'en étoient éloignées.

Élevez-vous donc, mes sœurs, au-dessus de toutes ces craintes ; en des choses de cette importance, ne faites jamais cas de l'opinion du vulgaire. Considérez que nous ne vivons pas dans des temps où l'on puisse ajouter foi à toutes sortes de personnes, mais seulement à celles qui conforment leur vie à la vie de Jésus-Christ. Efforcez-vous de conserver votre conscience toujours pure ; fortifiez-vous dans l'humilité ; foulez aux pieds toutes les choses de la terre ; soyez inébranlables dans la foi de la sainte Église notre mère, et ne doutez pas après cela que vous ne soyez dans le bon chemin. Je le répète encore, dédaignez ces vaines craintes qui n'ont nul fondement ; et si quelques-uns prétendent vous en inspirer, faites-leur connoître avec humilité quel est le chemin que vous tenez ; dites-leur, ce qui est vrai, que votre règle vous ordonne de prier sans cesse, et que vous êtes obligées de l'observer. S'ils vous répondent que cela s'entend de prier vocalement, demandez-leur s'il faut que l'esprit et le cœur soient attentifs dans les prières vocales aussi bien que dans les autres. Et s'ils répondent que oui, ce qui ne peut manquer d'arriver, vous connoîtrez qu'ils sont contraints d'avouer qu'en faisant bien l'oraison vocale, vous ne sauriez ne pas faire la mentale, et que vous pourrez passer même jusqu'à la contemplation, s'il plaît à Dieu de vous la donner.

CHAPITRE XXIII.

De l'oraison mentale. — Qu'elle doit toujours être unie à la vocale. — Respect avec lequel on doit parler à Dieu : ses perfections infinies. — Les vierges consacrées à Jésus-Christ doivent s'appliquer à connaître les grandeurs de leur divin Époux, et ne vivre que pour lui.

Sachez, mes filles, que l'essentiel de l'oraison mentale n'est pas de prier en silence. En effet, si, lorsque je prie vocalement, toute mon âme s'occupe de Dieu, si je me tiens avec respect en sa présence, plus attentive à cette considération qu'aux paroles que je prononce, j'unis dans cet acte l'oraison mentale à l'oraison vocale. A moins qu'on ne prétende que l'on parle à Dieu, quand en prononçant le *Pater*, on a l'esprit tout occupé du monde ; dans ce cas je n'ai plus rien à dire. Mais si, étant en présence de ce grand Dieu, vous voulez lui parler avec le respect qu'il mérite, ne devez-vous pas considérer qui il est et qui vous êtes ? Dites-moi, pourriez-vous adresser la parole à un monarque, en lui donnant les titres qui lui sont dus ; ou pourriez-vous garder les cérémonies qui s'observent en parlant à un grand seigneur, si vous ignoriez combien leur qualité est élevée au-dessus de la vôtre, puisque ces cérémonies dépendent de la différence des qualités, comme aussi de la coutume et de l'usage ? Non sans doute, il est nécessaire que vous le sachiez ; autrement vous serez

renvoyées comme des personnes rustiques, et vous ne pourrez traiter avec eux d'aucune affaire.

Quel est donc ce mystère, ô mon adorable Maître? Quoi! l'on vous traiterait avec moins de respect que des rois mortels, vous le Maître absolu de tous les rois? cela se peut-il souffrir? Vous êtes Roi, ô mon Dieu, et vous l'êtes pour l'éternité; vous ne tenez que de vous seul votre empire. O mon adorable Maître, lorsque j'entends dire au *Credo* que votre royaume n'aura point de fin, il est rare que mon cœur n'en tressaille d'allégresse. Je vous en loue, mon Dieu, et je vous en bénis pour jamais! Enfin, votre royaume durera dans les siècles des siècles! Ne permettez donc jamais que cette déplorable maxime soit reçue parmi nous, qu'on peut, lorsqu'on vient vous parler, ne le faire que du bout des lèvres.

Que voulez-vous dire, chrétiens, quand vous dites que l'oraison mentale n'est point nécessaire? Vous entendez-vous bien vous-mêmes? Certes, je pense que non; et de là vient que vous voudriez nous égarer tous à votre suite. Vous montrez que l'oraison mentale, la manière de faire la vocale, et la contemplation, sont choses entièrement inconnues de vous; car si vous en aviez la moindre idée, vous ne condamneriez pas dans la manière de traiter avec Dieu ce que vous approuveriez ailleurs.

Pour moi, mes filles, je regarde comme un devoir d'insister sans cesse dans cet écrit, autant que je m'en souviendrai, sur la nécessité d'unir l'oraison mentale à l'oraison vocale. Mon dessein est de vous prémunir contre les vaines terreurs que certains esprits voudroient vous inspirer. Je sais où peuvent mener leurs discours,

j'en ai moi-même assez souffert. Aussi je souhaite ardemment que personne ne vienne vous alarmer sur le chemin que vous suivez, car il est préjudiciable d'y marcher avec crainte. Il vous importe au contraire extrêmement d'être assurées que le chemin que vous tenez est bon. Autrement il vous arriveroit comme au voyageur à qui l'on dit qu'il s'est égaré : il tourne de tous côtés pour retrouver sa route, et ne gagne à ce travail que de se lasser, de perdre du temps et d'arriver plus tard.

Quelqu'un oseroit-il soutenir que c'est mal fait, avant de commencer à dire les heures ou à réciter le rosaire, de penser à Celui à qui nous allons parler, et de nous remettre devant les yeux qui il est, et qui nous sommes, afin de considérer de quelle sorte nous devons traiter avec lui? Eh bien! mes sœurs, si vous faites ce qu'il faut pour vous bien pénétrer de ces deux points, la grandeur de Dieu et votre néant, je vous déclare qu'avant de commencer votre prière vocale vous aurez déjà consacré un temps assez considérable à la mentale.

Certes, quand nous abordons un prince pour lui parler, ce ne doit point être avec ce laisser-aller qui nous seroit permis à l'égard d'un paysan ou d'un pauvre tel que nous. Je sais bien que l'humilité du divin Roi que je sers est si grande, que malgré ma bassesse et mon langage rustique, il ne laisse pas de m'écouter et de me permettre de m'approcher de lui. Je sais que les anges, qui sont comme ses gardes, ne me repoussent point, parce qu'ils connoissent la bonté de leur Souverain; ils n'ignorent pas que la simplicité d'un petit berger bien humble et qui en diroit davantage s'il en savoit davantage, lui

est plus agréable que la sublimité et l'élégance de langage des plus fameux savants, lorsque l'humilité leur manque. Mais parce que la bonté de notre Roi est si excessive, en avons-nous le droit de paroître avec moins de respect devant lui? Cette seule faveur de nous donner accès auprès de sa personne, de nous supporter en sa présence malgré toutes nos misères, ne nous impose-t-elle pas le devoir de chercher à connoître quelle est sa grandeur et son adorable pureté? Il est vrai qu'il suffit de l'approcher pour savoir combien il est grand et quels hommages il mérite, comme il suffit de savoir la naissance, les biens et les dignités des princes de ce monde, pour apprendre quel est l'honneur qui leur est dû, parce que ce sont ces conditions qui le règlent, et non pas le mérite de leurs personnes.

O misérable et malheureux monde! Vous ne sauriez, mes filles, trop louer Dieu de la grâce qu'il vous a faite de l'abandonner. Que se passe-t-il en effet dans le monde? On y considère les personnes non par leur mérite, mais par les seuls avantages de la fortune; que l'on vienne à perdre ces avantages, à l'instant tout honneur s'évanouit. O mes filles, quand vous vous réunirez pour prendre ensemble quelques moments de récréation, considérez, je vous prie, cette scène si plaisante; ce sera pour vous un utile sujet de divertissement, de voir dans quelle vanité et dans quel aveuglement les gens du monde passent leur vie.

O Maître absolu de tout, ô notre Roi, suprême pouvoir, souveraine bonté, éternelle sagesse, sans principe, sans fin, abîme de merveilles, beauté source de toute beauté,

force qui est la force même ! O Dieu dont les œuvres n'ont pas de terme, dont les grandeurs sont incompréhensibles et infinies ! quand je posséderois moi seule toute l'éloquence des mortels, toute la science d'ici-bas, qui ne sont en effet qu'ignorance, pourrois-je jamais parvenir à faire comprendre une seule de ces adorables perfections, qu'il seroit cependant nécessaire de connoître pour savoir quels hommages il faut rendre à une majesté telle que la vôtre, à Celui qui est pour nous l'auteur de tous les biens et de toute félicité ?

Approchez-vous de ce Maître adorable, mes filles, mais en allant lui parler, et pendant que vous lui parlez, songez, je vous en conjure, que jamais vous ne pourrez lui témoigner assez de respect et d'amour. Non, le temps de votre vie, ni de mille vies comme la vôtre, ne suffiroit pour vous faire concevoir comment il mérite d'être traité : lui, devant qui les anges tremblent, à la parole duquel tout obéit, qui peut tout, et pour qui vouloir, c'est faire. O mes filles, puisque nous avons le bonheur d'être les épouses d'un tel Époux, réjouissons-nous de ses grandeurs infinies, nous le pouvons à bon droit ; mais comprenons en même temps la sainteté de vie que demande de nous le rang auguste auquel il a daigné nous élever.

Dans le monde, avant de contracter une alliance, on s'informe avec soin des qualités et des biens de la personne qu'on veut épouser. Pourquoi nous, qui sommes déjà fiancées au Roi de gloire, ne chercherions-nous pas à le bien connoître avant le jour de ces noces éternelles où il doit nous introduire dans sa maison ? Pourquoi, puisqu'on le permet aux fiancées du monde, nous seroit-il interdit de

nous enquérir des qualités et des biens de notre époux ; quel est son père ; quel est le pays où il doit nous emmener ; quels avantages il nous promet ; quelles sont ses inclinations, afin d'y conformer les nôtres, et nous efforcer de lui plaire en faisant tout ce que nous saurons lui être le plus agréable ? On ne dit autre chose à une fille sinon que pour être heureuse dans son mariage, il faut qu'elle s'accommode à l'humeur de son mari, quand même il seroit d'une condition de beaucoup inférieure à la sienne. Et l'on veut, ô mon divin Époux, que nous fassions moins pour vous contenter, et que nous vous trahissions avec moins de respect que l'on ne traite les hommes ! Notre conduite envers vous leur déplaît peut-être : mais quel droit ont-ils de s'en mêler ? Qu'ils nous laissent vos épouses, puisque c'est avec vous qu'elles doivent passer leur vie. Ici-bas même quand une épouse est tellement chère à son époux qu'il la veut toujours avoir dans sa compagnie, ne doit-elle pas trouver juste ce désir, et n'auroit-elle pas mauvaise grâce de ne pas vouloir s'y rendre, attendu qu'elle possède en son époux tout ce qu'elle peut aimer ?

C'est faire oraison mentale, mes filles, que de bien comprendre ces vérités. Que s'il vous plaît d'y joindre l'oraison vocale, à la bonne heure, vous le pouvez : mais de grâce, lorsque vous parlez à Dieu, ne pensez point à d'autres choses ; car en user ainsi n'est pas savoir ce que c'est qu'oraison mentale. Je crois vous l'avoir assez expliquée ; plaise à Notre-Seigneur de nous en donner la science pratique ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXIV.

Trois raisons pour montrer que quand on commence à s'adonner à l'oraison, il faut avoir un ferme dessein de continuer. — Des assistances que Dieu donne à ceux qui sont dans ce dessein.

Il est souverainement important, quand on commence à s'adonner à l'oraison, d'avoir un ferme dessein de persévérer dans ce saint exercice. Que de raisons je pourrais apporter à l'appui de ce que j'affirme ! Mais, pour ne pas trop m'étendre, je me contenterai d'en donner deux ou trois. Voici la première : Dieu étant si libéral envers nous, et ne cessant de nous combler de ses faveurs, pouvons-nous moins faire pour lui que de lui donner avec une pleine et entière volonté le temps que nous avons résolu de passer avec lui dans l'oraison, surtout quand il est de notre intérêt d'agir de la sorte, et que nous en recueillons de si précieux avantages ? Convierdrait-il, au lieu de lui offrir ce temps en pur don, de lui en faire seulement un prêt avec intention de le retirer ? Non certes. Un ami n'en use point ainsi à l'égard de son ami, et il se garde bien de l'attrister en lui redemandant ce qu'il lui a donné et qu'il sait lui être utile. Quand, sans y avoir aucun titre, on a été comblé de biens par quelqu'un, seroit-ce montrer un cœur noble et sensible que de ne vouloir pas laisser entre les mains d'un bienfaiteur si généreux un gage d'amitié

et de reconnoissance qu'on lui auroit donné? Quelle est l'épouse qui après avoir reçu de son époux quantité de bijoux très-précieux, ne lui donneroit avec bonheur un simple anneau, non pour son prix, puisqu'elle ne possède rien qui ne soit à lui, mais comme une marque qu'elle-même sera toute à lui jusqu'à son dernier soupir? Dieu mérite-t-il donc moins de respect que les hommes, et osera-t-on le traiter avec ce mépris, de lui retirer, à l'instant même, un foible don qu'on lui auroit fait? Hélas! nous consumons tant d'heures soit avec nous-mêmes, soit avec d'autres qui ne nous en savent point gré; qu'au moins ce peu de moments que nous consacrons au céleste Époux lui soit donné de bon cœur, et avec un esprit libre de toutes pensées étrangères. Donnons-le-lui avec la ferme résolution de ne le reprendre jamais, quelques ennuis, quelques peines, et quelques sécheresses qui nous y arrivent. Considérons ce temps comme une chose qui n'est plus à nous, et qu'on pourroit nous redemander en justice, si nous ne voulions pas le donner tout entier à Dieu. Toutefois, ce n'est pas reprendre ce que nous avons donné que de discontinuer l'oraison un jour, ou même plusieurs, pour des occupations légitimes, ou pour quelque indisposition particulière. Il suffit que notre intention demeure ferme. Le divin Maître que nous servons n'est ni exigeant, ni difficile; il ne s'arrête point aux petites choses; et ainsi il vous saura gré de l'offrande que vous lui faites de votre volonté, puisqu'en la lui donnant, vous lui abandonnez en effet tout ce qui est en votre pouvoir.

L'autre manière d'agir, évidemment moins parfaite, est bonne pour ceux qui ne sont pas naturellement géné-

reux. N'ayant pas l'âme assez noble pour donner, c'est beaucoup qu'ils se résolvent à prêter. Enfin, qu'ils fassent quelque chose. Notre-Seigneur est si bon, qu'il prend tout en paiement, et agit en tout au gré de notre volonté. Il ne nous traite point avec rigueur dans le compte que nous avons à lui rendre, il montre au contraire une divine générosité. Quelque grande que soit notre dette, s'il ne faut pour nous gagner à lui que nous la remettre tout entière, il s'y détermine sans peine. Il remarque avec une souveraine exactitude nos moindres services : ne fit-on que lever les yeux au ciel avec un souvenir du cœur pour lui, il n'y a pas à craindre qu'il laisse cette action sans récompense.

La seconde raison pour laquelle nous devons être dans le ferme dessein de persévérer dans le saint exercice de l'oraison, c'est qu'alors il devient beaucoup plus difficile au démon de nous tenter. Il ne craint rien tant que les âmes fortes et résolues ; il sait par expérience le dommage qu'elles lui causent, et que tout ce qu'il fait pour leur nuire tournant à leur profit et à l'avantage de beaucoup d'autres, il ne sort qu'avec perte de ce combat. Nous ne devons pas toutefois nous abandonner à la sécurité, ni cesser de nous tenir sur nos gardes. Nous avons affaire à des ennemis très-artificieux et fort traîtres. Si d'un côté leur lâcheté les empêche d'attaquer ceux qui veillent sans cesse sur eux-mêmes, de l'autre leur malice leur donne un très-grand avantage sur les négligents. Remarquent-ils de l'inconstance dans une âme, une volonté chancelante de persévérer dans le bien, ils l'agitent de mille craintes, et lui représentant difficultés sur difficultés, ils ne lui lais-

sent pas un moment de repos. J'en parle avec connoissance de cause, parce que je ne l'ai que trop éprouvé ; et j'ajoute qu'à peine sait-on de quelle importance est cet avis que je viens de donner.

Je viens à la troisième raison de notre persévérance. On combat avec beaucoup plus de courage quand on s'est dit à soi-même, que quoi qu'il puisse arriver, on ne tournera jamais le dos. C'est comme un homme qui dans une bataille sauroit que s'il est vaincu, il n'a pas de grâce à espérer, et qu'ainsi, s'il ne meurt durant le combat, il faudra mourir après ; il lutte avec plus de courage ; il veut, comme on dit, vendre chèrement sa vie ; il redoute moins les coups de l'ennemi, parce qu'il a toujours cette pensée présente à l'esprit qu'il ne peut échapper à la mort que par la victoire. Outre le courage, nous devons porter, dans le combat de l'oraison, la ferme assurance qu'à moins de vouloir nous laisser vaincre, nos efforts seront couronnés du succès, et que quelque petite que soit notre part de butin avec la victoire, nous serons toujours très-riches.

Si telle est votre résolution, mes filles, ne craignez point que Notre-Seigneur vous laisse mourir de soif, en vous refusant l'eau de cette fontaine qui rejaillit jusque dans la vie éternelle : au contraire, il vous invite à venir vous y désaltérer. Je vous ai déjà parlé de cette tendre invitation du Sauveur, mais je ne saurois trop vous la rappeler, tant je désire vous prémunir contre le découragement où tombent les âmes à qui l'inénarrable bonté de Dieu ne s'est encore révélée que par la foi, et non par une connoissance expérimentale. C'est un immense avantage,

je l'avoue, que d'avoir éprouvé son amitié, et d'avoir senti les délices dont il inonde les âmes dans le chemin de l'oraison, faisant en quelque sorte lui-même tous les frais du voyage. Aussi, je ne m'étonne pas que les personnes qui n'ont point éprouvé ces faveurs, veuillent avoir quelque assurance que Dieu leur payera avec usure les sacrifices qu'ils lui auront faits. Eh bien ! cette consolante assurance, le divin Maître a voulu la leur donner, car il promet, vous le savez, le centuple dès cette vie ; et de plus, il dit : *Demandez et vous recevrez*. Que si vous n'ajoutez pas foi à ce qu'il affirme lui-même dans son Évangile, c'est en vain que je me fatiguerois à vouloir vous le persuader. Je ne laisse pas néanmoins d'avertir les âmes qui auroient quelque doute, qu'il leur en coûtera peu de tenter l'entreprise ; car elles acquerront bientôt la certitude que dans ce voyage vers la céleste patrie, nous recevons à chaque pas plus que nous ne saurions ni demander ni désirer. Je sais que je dis vrai, et je puis produire pour témoins de cette vérité, celles d'entre vous, mes filles, à qui Dieu en a donné une connoissance expérimentale.

CHAPITRE XXV.

Ce qu'il faut pour que l'oraison vocale soit parfaite. — Comment l'oraison mentale s'y trouve jointe. — Du *Pater*; excellence de cette prière. — Le moyen de la bien dire est de se tenir en esprit auprès du divin Maître qui nous l'a enseignée.

Je m'adresse maintenant à ces personnes dont j'ai parlé, qui ne peuvent se recueillir, ni fixer leur esprit dans l'oraison mentale, ni s'exercer dans la considération des vérités ou des mystères de la foi. Ici je ne prononcerai pas même ce mot d'oraison mentale, ou celui de contemplation, sachant que ces seuls noms sont pour plusieurs un sujet d'épouvante. Une autre raison me fait agir de la sorte : c'est qu'il pourroit se faire que Dieu conduisît dans ce monastère quelqu'une de ces personnes, attendu, comme je l'ai dit, que toutes les âmes ne marchent pas par un même chemin.

Ce que je veux donc vous enseigner ici, mes filles, c'est la manière de prier vocalement ; car il est juste que vous entendiez ce que vous dites. Mais comme ces âmes incapables de fixer leur esprit en Dieu peuvent se fatiguer de prières qui sont longues, laissant celles-là de côté, je ne parlerai que de celles auxquelles la seule qualité de chrétien oblige nécessairement, le *Pater* et l'*Ave Maria*. Il faut, mes filles, qu'on ne puisse pas dire de

nous que nous parlons sans comprendre le sens des paroles qui sortent de notre bouche ; à moins qu'on ne prétende que battre l'air d'un vain son par pure coutume, puisse nous suffire, et que nous devons nous en contenter. Je laisse cela à décider aux savants, sans me mêler d'en juger ; et je désire seulement, mes sœurs, que nous ne nous en contentions pas. Quand je récite le *Credo*, je dois, ce me semble, savoir ce que je crois ; de même, quand je dis *Notre Père*, l'amour exige de moi que je sache quel est ce Père, et quel est aussi le Maître qui m'enseigne à faire cette oraison. Direz-vous que vous savez très-bien ce qu'il est, et qu'ainsi il est inutile de vous le rappeler ? Un tel langage, mes filles, ne seroit point fondé en raison, et il indiqueroit que vous ne comprenez point assez la distance infinie qui existe entre un maître mortel et un Dieu. Or, s'il y a une extrême ingratitude à effacer de son souvenir ceux qui dans ce monde nous ont donné des instructions solides, surtout quand ce sont des guides saints et dévoués qui ont fait du bien à notre âme, à Dieu ne plaise que nous portions l'ingratitude jusqu'à oublier, en récitant cette prière, le Maître divin qui nous l'a enseignée avec tant d'amour, et avec un si ardent désir qu'elle nous fût profitable ! Et si quelquefois, par foiblesse, il nous arrive d'oublier cet adorable Maître, que le plus souvent du moins notre pensée se porte sur lui.

La première leçon que Notre-Seigneur nous donne pour bien prier, c'est, vous le savez, de nous retirer en particulier, ainsi qu'il l'a toujours pratiqué lui-même, non qu'il eût besoin de cette retraite, mais pour notre

instruction et pour nous en donner l'exemple. L'on ne peut, comme je vous l'ai dit, parler en même temps à Dieu et au monde : c'est pourtant ce que font ceux qui en priant d'un côté, écoutent de l'autre ce qui se dit près d'eux, ou s'arrêtent à tout ce qui leur vient à l'esprit, sans tâcher d'en retirer leur pensée. A la vérité, ceci n'est point sans exception : il arrive que dans de certains temps, dans de certaines indispositions, quelques personnes, surtout si elles sont portées à la mélancolie, ne peuvent, quelques efforts qu'elles fassent, dominer de telles distractions ; il arrive encore que Dieu lui-même, pour le bien de ceux qui le servent, permet qu'il y ait pour eux des jours de grandes tempêtes, de manière que ni soins, ni peines ne peuvent parvenir à les calmer, et que leur pensée errante et vagabonde est absolument impuissante à se fixer sur ce qu'ils disent, comme s'ils étoient hors d'eux-mêmes et dans une sorte de frénésie.

Le déplaisir qu'ils en ressentiront leur fera connoître qu'il n'y a point de leur faute dans ce qu'ils éprouvent ; qu'ils s'épargnent alors le vain tourment, et la fatigue non moins vaine, de vouloir ramener de force à la saine raison leur entendement malade ; ils ne le pourroient en ce moment, et ils ne feroient qu'accroître le mal. Qu'ils prient alors, comme ils pourront, et même qu'ils ne prient point du tout, donnant ainsi à leur âme infirme et souffrante un moment de repos. Ce temps doit être employé à d'autres actes de vertu. Telle est, à mon gré, la conduite que doivent tenir tous ceux qui sont soumis à cette épreuve, s'ils ont à cœur leur salut et sont péné-

trés de cette vérité, qu'on ne peut à la fois parler au monde et à Dieu.

Ce qui dépend de nous, c'est de tâcher d'être dans la solitude, lorsque nous voulons prier. Et plaise à la divine bonté que cela suffise pour nous faire comprendre et la grandeur de Celui devant qui nous sommes, et ce qu'il daigne répondre aux demandes que nous lui adressons. Car pensez-vous qu'il se taise, encore que nous ne l'entendions pas? Non certes : il parle à notre cœur toutes les fois que c'est du fond du cœur que nous le prions. Voulez-vous un moyen de tenir votre foi éveillée? Persuadez-vous, mes filles, que c'est pour chacune de nous en particulier que Notre-Seigneur a fait cette divine prière, et qu'il nous enseigne lui-même à la bien dire; que, par conséquent, il est à côté de nous, comme un maître indulgent qui se tient près de son disciple, afin de s'en faire mieux entendre. Restez ainsi par la pensée et par le cœur auprès du divin Maître quand vous récitez le *Pater*, et croyez que c'est un des meilleurs moyens de bien dire cette sainte prière qu'il a daigné nous apprendre.

Vous me répondrez peut-être que prier ainsi, c'est méditer, et que vous ne pouvez, et par conséquent ne désirez autre chose que faire des prières vocales. Hélas! il est trop vrai qu'il est des esprits si impatientes, si amoureux de leur repos, que, n'ayant ni l'habitude du recueillement au commencement de la prière, ni aucune volonté de s'imposer la moindre contrainte, ils ne craignent pas de déclarer qu'ils ne savent et ne peuvent faire autre chose que de prier vocalement. Eh bien! je l'avoue, ce

que je viens de proposer peut s'appeler oraison mentale ; mais je déclare en même temps que je ne comprends pas comment on peut la séparer de la prière vocale bien faite. Car enfin , mes filles, quand nous adressons une prière à Dieu , ne devons-nous pas nous rappeler qui il est, et lui parler avec respect et avec attention ? Daigne ce Dieu de bonté soutenir notre foiblesse, et faire enfin qu'avec tous ces soins, nous parvenions à réciter cette prière du *Pater* sans distraction fâcheuse, et avec une dévotion véritable ! Le moyen le plus sûr d'y parvenir, j'en ai maintes fois fait l'épreuve, c'est d'arrêter notre esprit, autant qu'il est en nous, sur Celui-là même qui nous l'a enseignée. Essayez de le faire avec courage, avec patience, et vous ne tarderez pas à en prendre l'heureuse et salutaire habitude.

CHAPITRE XXVI.

Que de l'oraison vocale bien faite, Dieu peut en un instant élever l'âme à la contemplation. — Nature et effets de la contemplation. — En quoi elle diffère de l'oraison mentale. — La Sainte ne dit ici que quelques mots de la contemplation, parce qu'elle a traité ce sujet avec étendue dans le livre de sa vie.

Gardez-vous de croire, mes filles, que l'on tire peu de fruit de la prière vocale bien faite. Sachez que, tandis que vous récitez du fond du cœur le *Pater*, ou toute autre prière, Dieu peut vous mettre tout à coup dans une contemplation parfaite. Ainsi ce grand Dieu montre-t-il qu'il écoute l'âme qui lui parle, et qu'il daigne s'abaisser jusqu'à lui parler, suspendant son entendement, arrêtant ses pensées, faisant expirer la parole sur ses lèvres, en sorte qu'on n'en peut proférer aucune sans un très-pénible effort. L'âme connoît que le divin Maître l'instruit sans faire entendre le son de sa voix, tenant ses puissances suspendues, parce que leur activité, loin de lui être de quelque secours, ne pourroit alors que lui nuire. Chacune des puissances jouit de son divin objet, mais d'une manière qui lui est incompréhensible. L'âme se sent embrasée d'amour, sans savoir comment elle aime. Elle connoît qu'elle possède ce qu'elle aime, mais elle ignore comment elle en est en possession. Tout ce qui lui est

possible, c'est de connoître que l'entendement ne sauroit aller jusqu'à concevoir, ni le cœur jusqu'à souhaiter un bien aussi grand que celui dans la plénitude duquel elle est comme abîmée. Sa volonté embrasse ce bien sans savoir comment elle l'embrasse; et selon le peu qu'il lui est donné de comprendre, elle juge que ce bien est d'un tel prix, que tous les travaux de la terre réunis ensemble ne sauroient ni le payer ni le mériter. En effet, c'est un pur don du Maître du ciel et de la terre, de Celui enfin qui, quand il donne, se plaît à donner en Dieu.

Voilà, mes filles, ce qu'est la contemplation parfaite; vous pouvez connoître maintenant en quoi elle diffère de l'oraison mentale. Celle-ci ne consiste, comme je l'ai dit, qu'à nous recueillir en nous-mêmes, afin de bien comprendre ce que nous disons, combien est grand Celui auquel nous avons la hardiesse de parler, les devoirs que nous impose le service d'un tel maître, combien jusqu'à présent nous l'avons mal servi, et autres semblables considérations. C'est là proprement l'oraison mentale; ce mot ne renferme point d'autre mystère, et par conséquent ne doit point vous effrayer. Réciter le *Pater* et l'*Ave Maria*, ou quelque autre prière, c'est faire oraison vocale : mais cette dernière doit être accompagnée de la mentale; sans cela que seroit-elle, sinon un vain bruit de paroles souvent sans ordre et sans suite?

Dans ces deux oraisons, nous pouvons quelque chose de nous-mêmes, avec l'assistance de Dieu; mais dans la contemplation, nous ne pouvons rien absolument. C'est Dieu qui fait tout, c'est son ouvrage, ouvrage au-dessus de toute nature, et auquel par conséquent nous ne pou-

vous prêter aucun concours. Je n'en dis pas davantage sur la contemplation : j'en ai amplement traité, et le mieux qu'il m'a été possible, dans la relation de ma vie, que l'on m'a recommandé d'écrire pour qu'elle fût vue de mes confesseurs. Je ne répète donc point ce que j'en ai dit ; je me contente d'effleurer le sujet en passant. Celles d'entre vous qui seront assez heureuses pour être élevées par le divin Maître à l'état de contemplation, feront bien de lire cet écrit : elles y trouveront quelques points de doctrine et quelques avis pour lesquels il a plu à Notre-Seigneur de me donner sa lumière. La lecture vous en sera très-profitable, et vous consolera beaucoup, je l'espère : du reste, c'est le sentiment de certaines personnes qui ont vu cette relation, et qui l'estiment de quelque utilité ; sans cela, j'aurois honte de vous dire de faire quelque cas de ce qui vient de ma plume, et Notre-Seigneur sait la confusion dont je suis pénétrée en écrivant la plupart de ces choses. Béni soit-il de l'excès de bonté avec lequel il daigne me souffrir ! Ainsi, je le répète, que celles parmi vous, mes filles, qui seront élevées à une oraison surnaturelle, tâchent, après ma mort, de se procurer ce livre. Quant aux autres, qu'elles se contentent de faire de généreux efforts pour mettre en pratique ce que je dis dans celui-ci. Après cela, qu'elles s'abandonnent sans réserve à la conduite de Notre-Seigneur : car c'est à lui seul, mes filles, qu'il appartient d'élever à la contemplation ; et il ne vous refusera point une faveur d'un si grand prix, s'il voit qu'au lieu de vous arrêter en chemin, vous marchez avec une ardeur toujours nouvelle vers le bienheureux terme auquel vous aspirez.

CHAPITRE XXVII.

Excellente manière de prier vocalement. — Les personnes qui ont peu de facilité pour l'oraison mentale, et qui y sont distraites, s'en serviront avec le plus grand fruit. — Elle consiste à tenir compagnie à Notre-Seigneur dans ses divers mystères, et à s'entretenir avec lui par de simples colloques.

Revenons, mes filles, à notre oraison vocale, et apprenons à la faire de telle sorte que Dieu, par un secret de sa bonté, nous y élève en même temps à l'oraison dont je viens de parler. Vous savez déjà qu'avant de commencer votre prière, vous devez d'abord examiner votre conscience, puis dire le *Confiteor*, et ensuite faire le signe de la croix. Cela fait, tâchez incontinent, mes filles, puisque vous êtes seules, de trouver une compagnie. Mais quelle compagnie préférable à celle du divin Maître qui lui-même vous a enseigné l'oraison que vous allez dire? Représentez-vous donc cet adorable Sauveur à côté de vous, et considérez avec quel amour, avec quelle humilité il daigne nous instruire. Croyez-m'en, autant que vous le pourrez, demeurez dans la compagnie d'un si excellent ami. Si vous prenez l'habitude de vous tenir en sa présence, et s'il voit que vous le faites par amour, et par un désir continuel de lui plaire, vous ne pourrez plus, comme on dit, l'éloigner un seul instant de vous. Il ne vous abandonnera

jamais ; il vous aidera à supporter toutes vos peines ; enfin, partout vous trouverez ce fidèle consolateur. Pensez-vous que ce soit peu de chose d'avoir sans cesse à ses côtés un tel ami ?

O mes sœurs, vous qui ne pouvez discourir beaucoup avec l'entendement, ni vous occuper d'un sujet sans éprouver d'importunes distractions, prenez, prenez, je vous en conjure, la salutaire habitude que je vous propose. Je sais que vous le pouvez, je le sais par ma propre expérience ; car pendant plusieurs années j'ai gémi de ne pouvoir fixer mon esprit sur une vérité durant le temps de l'oraison. Cette peine est très-grande, je l'avoue ; mais si nous supplions avec humilité Notre-Seigneur de la faire cesser, croyez qu'il exaucera nos vœux ; dans sa bonté infinie, il ne pourra se résoudre à nous laisser ainsi seules, et il voudra nous tenir compagnie. Si nous ne pouvons acquérir ce bonheur en un an, travaillons pendant plusieurs, et ne regrettons pas un temps si bien employé. Point d'obstacle invincible dans une si sainte entreprise. Ainsi, courage, je le répète ; il est en notre pouvoir de nous accoutumer à marcher en présence de Notre-Seigneur : faisons de généreux efforts, et nous aurons enfin la consolation de jouir de la compagnie de ce véritable maître de nos âmes.

Ne pensez pas néanmoins que je vous demande de longues méditations sur ce divin Sauveur, ni beaucoup de raisonnements, ni de grandes et de subtiles considérations ; portez seulement sur lui vos regards. Si vous ne pouvez faire davantage, tenez, du moins pendant quelques instants, les yeux de votre âme fixés sur cet adorable

Époux. Qui vous en empêche ? Quoi ! quand vous le voulez, votre vue s'arrête sur les objets même les plus difformes, et vous ne pourriez la tenir attachée sur la beauté la plus accomplie qui se puisse concevoir ! Quant à votre céleste Époux, jamais il ne détourne de vous ses regards. Malgré tant d'indignités dont vous vous êtes rendues coupables envers lui, il n'a pas cessé un seul instant de vous suivre de ses yeux ; et vous croiriez faire un grand effort si, détournant les vôtres des choses extérieures, vous les fixiez quelques moments sur Celui qui vous a tant aimées ! Considérez qu'il n'attend, comme il le dit à l'épouse des Cantiques, qu'un regard de nous : il le met à si haut prix, que de son côté il ne négligera rien pour vous faire jouir d'un tel bonheur, et il se montrera à vous dans l'état où vous désirez le voir.

Ici-bas une femme prudente qui veut bien vivre avec son mari, doit, dit-on, se plier à son humeur ; s'il est triste, se montrer triste ; s'il est joyeux, montrer de la joie, quoiqu'elle n'en ait point dans le cœur. Remarquez en passant, mes filles, de quelle servitude vous vous êtes affranchies. Or, Notre-Seigneur tient envers nous, mais en toute vérité et sans ombre de feinte, la même conduite que cette femme envers son mari. Cet adorable Maître se fait le sujet, et il veut, mes filles, que vous soyez les souveraines ; il s'assujettit à vos désirs, et se conforme aux divers mouvements de votre âme. Êtes-vous dans la joie, considérez-le ressuscité ; sa seule vue au sortir du sépulcre vous fera tressaillir d'allégresse. Quel éclat ! quelle beauté ! quelle majesté ! comme la victoire se peint dans ses yeux ! de quelle joie bat son cœur à l'aspect de

ce champ de bataille où il a remporté un si beau triomphe, et où il a conquis cet immortel royaume qu'il veut partager avec vous ! Eh bien ! est-ce beaucoup faire que de jeter quelquefois les yeux sur Celui dont l'amour vous réserve une telle couronne ?

Êtes-vous dans les tribulations ou dans la tristesse, suivez-le au jardin de Gethsémani ; considérez dans quel océan d'affliction son âme doit être plongée, puisque étant non-seulement patient, mais la patience même, il ne laisse pas de faire connoître sa peine et de s'en plaindre. Ou bien encore, considérez-le attaché à la colonne, devenu l'homme de douleurs, toutes ses chairs mises en lambeaux, endurant ce supplice par l'excès de l'amour qu'il vous porte, persécuté des uns, couvert de crachats par les autres, renoncé et abandonné par ses amis, n'ayant personne qui prenne sa défense, transi de froid, et réduit à une si grande solitude que vous pouvez, seules et sans témoins, venir confondre vos peines avec les siennes, et vous consoler l'un l'autre. Ou bien enfin, représentez-vous cet adorable Sauveur chargé de sa croix et montant au Calvaire, sans que les bourreaux lui donnent même le temps de respirer. Il tournera vers vous ses yeux remplis de larmes ; mais dans ce regard quelle divine beauté ! et quelle tendre compassion ! Cet adorable Maître oubliera ses douleurs pour consoler les vôtres, et cela uniquement parce que vous allez chercher consolation auprès de lui, et que vous tournez la tête de son côté pour le regarder.

Votre cœur s'attendrit-il en voyant dans cet état le divin Époux de vos âmes, et, non contentes de le regarder, vous sentez-vous intérieurement pressées de vous

entretenir avec lui : faites-le ; mais alors loin de vous tout langage étudié, n'employez que des paroles simples et dictées par votre cœur ; elles sont du plus grand prix à ses yeux. O Seigneur du monde et véritable Époux de mon âme, pourrez-vous lui dire, comment vous trouvez-vous réduit à une telle extrémité ? O mon Sauveur et mon Dieu, se peut-il que vous ne dédaigniez pas la compagnie d'une aussi pauvre créature que je suis, et qu'elle puisse vous apporter quelque consolation ; car il me semble lire sur votre visage que vous êtes consolé de me voir près de vous ? Comment se peut-il faire, Seigneur, que les anges vous laissent seul, et que même votre Père céleste ne vous console pas ? Puisqu'il en est ainsi, mon adorable Maître, et que vous vous êtes soumis pour l'amour de moi à cet excès de souffrances, qu'est-ce que ce peu que je souffre, et de quoi puis-je me plaindre ? Confuse de vous avoir vu en ce déplorable état, je suis désormais résolue, mon cher Maître, de souffrir toutes les tribulations qui pourront m'arriver, et de les regarder comme un grand trésor, afin de vous imiter en quelque chose. Marchons donc ensemble, Seigneur, je veux vous suivre partout où vous irez, je veux passer partout où vous passerez.

Embrassez ainsi, mes filles, la croix de Celui qui vous a tant aimées. Trop heureuses de le soulager en l'aidant à la porter, souffrez sans peine que les juifs vous foulent aux pieds, méprisez leurs clameurs, fermez les oreilles à leurs insolents propos, à leurs blasphèmes ; et quoiqu'il vous arrive de trébucher et de tomber avec votre Époux, ne vous éloignez point de cette croix, et ne l'abandonnez

jamais. Considérez l'excès des souffrances qu'endure votre Sauveur en la portant : dès lors, quelque grandes et quelque sensibles que vous trouviez les vôtres, elles ne vous paroîtront rien auprès des siennes, et cette comparaison toute seule suffira pour vous consoler.

Peut-être me demanderez-vous, mes sœurs, comment cela se peut pratiquer; vous me direz peut-être que si vous aviez vécu du temps du Sauveur, si vous aviez pu le voir de vos propres yeux lorsqu'il étoit en ce monde, alors, vous conformant avec joie à mon conseil, vous n'auriez point détaché vos regards de son adorable personne. Ne le croyez pas, je vous prie; car si une âme ne veut pas maintenant faire un peu d'effort pour se recueillir, et pour regarder au dedans d'elle-même cet adorable Sauveur, lorsqu'elle peut le faire sans péril et seulement en y apportant quelque soin, pensez-vous qu'elle auroit eu le courage de rester comme Madeleine inébranlable au pied de la croix, malgré la mort qui la menaçoit de toutes parts? Oh! que n'eurent point à souffrir alors la glorieuse Vierge et cette bénite amante de Jésus-Christ! Que de menaces! que de paroles injurieuses! que de mauvais traitements! que d'insultes amères de la part de ces ministres de l'enfer! Ce qu'elles endurèrent devoit sans doute être bien terrible; mais comme elles étoient plus touchées des souffrances de Celui qu'elles aimoient uniquement, leur douleur étoit comme absorbée dans une autre douleur incomparablement plus grande. Ainsi, mes sœurs, ne croyez pas que des âmes qui ne savent pas se vaincre en de petites choses, auroient eu le courage de suivre Jésus-Christ jusqu'au Calvaire. C'est en exerçant

d'abord sa patience en de légères peines, que l'on parvient par degrés à sortir victorieux des grandes épreuves.

Un moyen qui vous aidera à vous tenir en la présence de Notre-Seigneur, c'est d'avoir une image de cet adorable Maître qui soit selon votre goût ; ne vous contentez pas de la porter sur vous sans jamais la regarder ; mais ayez-la habituellement sous les yeux, afin que sa vue vous excite à vous entretenir souvent avec votre Époux. Lui-même, n'en doutez pas, mettra dans vos cœurs ce que vous devrez lui dire. Vous n'éprouvez point d'embarras lorsque vous parlez à ses créatures ; pourquoi les paroles devroient-elles vous manquer en vous entretenant avec votre Dieu. Ne croyez point que cela vous arrive ; pour moi, du moins, je le regarde comme impossible, si vous avez l'habitude de ces colloques avec Notre-Seigneur. Sans cette habitude, rien d'étonnant que les paroles vous manquent ; car le défaut de rapports avec une personne fait qu'on éprouve je ne sais quel malaise avec elle, et qu'on ne sait comment lui parler. Lui fût-on uni par les liens du sang, elle nous devient comme étrangère et inconnue : tant il est vrai que ce commerce intime qui résulte de la parenté et de l'amitié se perd dès que les relations viennent à cesser.

Voici un autre moyen très-utile pour vous entretenir avec Notre-Seigneur, c'est de prendre un livre écrit en langue vulgaire. En le lisant, votre esprit se recueillera plus facilement, et vous vous sentirez mieux disposées à faire l'oraison vocale. Ainsi, par un innocent artifice, et par de saints attraits, sans s'intimider, sans se rebuter, votre âme s'accoutumera peu à peu à cet entretien intime

avec le divin Maître. Représentez-vous une épouse infidèle, qui depuis plusieurs années a quitté son époux, et qu'on ne détermine point à retourner auprès de lui sans user de beaucoup de précautions et d'adresse. C'est la fidèle image de l'état où le péché a réduit une âme : elle a tellement pris l'habitude de se laisser emporter à ses plaisirs, ou, pour mieux dire, à ce qui l'inonde d'amertume, qu'elle ne se connoît plus elle-même. Il faut user de mille artifices pour la déterminer à revenir dans la maison de son Époux ; et si l'on ne procède point avec cette adresse, et peu à peu, l'on ne fera jamais rien.

Je vous en donne de nouveau l'assurance, mes filles ; si vous vous accoutumez à pratiquer avec soin ce que je viens de vous dire, le profit que vous en retirerez sera tel que nulles paroles ne sont capables de l'exprimer. Tenez-vous donc constamment auprès de votre divin Maître, avec un ardent désir d'apprendre ce qu'il vous enseignera. En peu de temps il saura faire de vous des disciples dignes de lui, et il ne vous abandonnera point, à moins que vous ne soyez vous-mêmes les premières à l'abandonner. Admirez les paroles qui sortent de cette bouche divine ; dès la première, cet adorable Sauveur vous fera connoître l'amour qu'il a pour vous. Or, est-il pour un disciple de plus précieux avantage, et de bonheur plus doux, que de se voir aimé de son maître !

CHAPITRE XXVIII.

Du grand amour que Notre-Seigneur nous témoigne dans les premières paroles du *Pater noster*. — Ce qu'est pour nous le titre d'enfant de Dieu. — Vanité et néant de tous les autres titres auprès de celui-là. — Combien il est important que les religieuses qui veulent avoir Dieu pour Père, ne fassent aucun cas des avantages de la naissance.

Notre Père qui êtes dans les cieux. O Seigneur, mon Dieu, qu'il paroît bien que vous êtes le Père d'un tel Fils ; et que votre Fils fait bien connoître qu'il est le Fils d'un tel Père ! Soyez éternellement béni ! Vous laisser appeler par nous du doux nom de Père, quelle faveur, ô mon Dieu ! Accordée à la fin de l'oraison, elle seroit encore excessive ; et c'est dès le début que, comblant tous nos désirs, vous nous donnez cet incomparable gage de votre amour. A cette seule vue, notre esprit devroit rester ravi, et notre cœur, livré à de tels transports, qu'il nous fût impossible de proférer une parole. O mes filles, que ce seroit bien ici le moment de vous parler de la contemplation parfaite ! Oh ! qu'à juste titre l'âme devroit ici rentrer en soi et s'élever au-dessus d'elle-même, afin d'apprendre de ce Fils adorable quel est ce lieu où il nous dit qu'habite son Père *qui est dans les cieux* ! Quittons la terre, mes filles, et après avoir compris l'étendue de cette céleste

faveur, sachons l'estimer assez pour ne plus habiter ce misérable exil.

O Fils de Dieu, ô mon adorable Maître, comment dès la première parole nous donnez-vous tant de biens à la fois? Comment portez-vous l'excès de votre humilité jusqu'à vous unir à nous dans nos demandes, jusqu'à vouloir être notre frère, malgré toute la bassesse et toute la misère de notre nature? Comment, obligeant en quelque sorte votre Père éternel à nous reconnoître pour ses enfants, nous donnez-vous en son nom tout ce qui peut se donner? Votre parole ne pouvant être sans effet, vous avez imposé à votre Père l'obligation de l'accomplir, ce qui, certes, n'est pas pour lui une petite charge. Car étant notre Père, il faut qu'il nous supporte et nous pardonne toutes nos offenses quelque grandes qu'elles soient, pourvu qu'à l'exemple de l'enfant prodigue, nous retournions à lui pénétrés d'un vrai repentir. En outre, étant le plus tendre et le meilleur des pères, parce qu'en lui se trouve tout bien parfait, il doit nous consoler dans toutes nos peines, nous donner une place à sa table, enfin nous rendre avec vous participants de sa gloire et héritiers de son royaume.

O mon cher Maître! pour ce qui est de vous, l'amour que vous nous portez est si extrême, l'excès de votre humilité est tel, que vous n'avez nul égard à vos intérêts. Ayant été, sur cette terre, semblable à nous et revêtu de notre chair, vous avez, je le conçois, quelque raison de vous intéresser à notre bien. Mais considérez, d'un autre côté, que votre Père est dans le ciel; c'est vous-même qui le dites, et il est juste que vous preniez soin de ce qui

regarde son honneur. N'est-ce pas assez que vous ayez bien voulu être déshonoré pour l'amour de nous ? Laissez du moins votre Père libre, et ne l'obligez pas à combler de faveurs si excessives des créatures aussi chétives et aussi peu reconnoissantes que nous. O bon Jésus, que vous avez clairement fait voir que vous n'êtes qu'un avec votre Père, que votre volonté est la sienne, et la sienne la vôtre ! Pouviez-vous nous donner une plus éclatante preuve de l'amour excessif que vous nous portez ? O mon bien-aimé Sauveur, vous avez caché avec soin au démon que vous étiez le Fils de Dieu ; mais vaincu par le désir de nous faire du bien, vous nous avez fait connoître une vérité si précieuse. Et quel autre que vous, Seigneur, pouvoit nous donner cette divine lumière ? Ce qui m'est bien évident, ô mon Jésus, c'est que vous avez parlé à la fois pour vous et pour nous, comme un fils qui est l'amour et les délices de son Père ; et que votre puissance étant infinie, ce que vous dites sur la terre doit s'accomplir au ciel. Soyez donc à jamais béni, mon tendre Maître, vous dont le bonheur est de donner, et dont rien n'arrête la munificence !

Que vous en semble, mes filles ? Trouvez-vous que ce soit un bon Maître, celui qui, voulant gagner notre affection pour nous rendre capables d'écouter ses leçons avec fruit, commence par nous accorder une si éminente faveur ? Je vous le demande, alors même que nous prononçons vocalement cette parole *Notre Père*, seroit-il juste de la proférer seulement des lèvres, sans en bien concevoir le sens ? Notre cœur ne doit-il pas en même temps se consumer et se fondre à la vue d'un tel amour ? Où est

l'enfant qui, sachant qu'il a un père qui joint à une bonté parfaite l'élévation et la puissance, ne désire ardemment de le connoître? A la vérité, si dans le monde ces qualités ne se rencontroient pas dans un père, je ne m'étonnerois pas qu'on ne voulût point être reconnu pour son fils : car le monde se gouverne aujourd'hui de telle sorte, que quand un fils se voit dans une condition plus relevée que celle de son père, il tient à déshonneur de l'avoir pour père. Cet étrange abus ne s'étend pas, grâce à Dieu, jusqu'à nous ; et il ne permettra jamais, s'il lui plaît, que l'on ait en cette maison la moindre pensée qui en approche. Nous serions dans un enfer, et non pas dans un monastère, si celle parmi nous dont la naissance est plus noble, ne se faisoit une loi de moins parler de ses parents que les autres ; car il doit régner une égalité parfaite entre toutes.

O sacré collège des apôtres, quelle lumière vous nous donnez ! Parmi vous, saint Pierre, qui n'étoit qu'un pêcheur, a plus d'autorité que saint Barthélemy, qui étoit le fils d'un roi. Et Notre-Seigneur le voulut ainsi, parce qu'il savoit ce qui devoit avoir lieu dans le monde touchant ces avantages de la naissance. Étant tous pétris du même limon, disputer sur la noblesse de l'origine c'est débattre sérieusement si telle sorte de terre vaut mieux que telle autre pour faire des briques ou du torchis. En vérité, la belle question que celle-là ! Dieu nous garde, mes sœurs, de contester jamais sur des sujets si frivoles, quand ce ne seroit qu'en riant. J'espère que sa divine Majesté nous accordera cette grâce. Que si quelqu'une d'entre vous laissoit percer quelque chose de cette dangereuse et

détestable vanité, qu'on se hâte d'y apporter remède. Que cette religieuse craigne d'être comme un Judas parmi les apôtres ; et qu'on lui donne des pénitences jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'elle ne méritoit pas même d'entrer comme brique de la dernière qualité dans la construction de l'édifice, je veux dire d'occuper le dernier rang parmi vous.

O mes filles, que vous avez un bon Père dans celui qui vous donne le bon Jésus ! Qu'il soit le seul que vous nommiez en ce monastère ! Efforcez-vous de vivre si saintement, que vous méritiez de trouver vos délices auprès de lui, et de vous jeter dans ses bras. Vous savez bien que si vous êtes de bonnes filles, ce Père infiniment bon ne vous rejettera pas. Pourroit-il donc s'en trouver une seule parmi vous qui ne fût prête à tout pour ne point perdre un tel Père ? Oh ! que vous avez là de grands sujets de consolation ! Mais pour ne pas m'étendre davantage, je vous les laisse à méditer.

Malgré toute la mobilité de votre imagination, vous la verrez bientôt se recueillir, dès que par la pensée vous vous placerez entre un tel Fils et un tel Père ; parce que vous trouverez nécessairement avec eux le Saint-Esprit qui enflammera votre cœur, et qui saura le tenir enchaîné par les puissants liens de l'amour, si la vue d'un si grand intérêt ne suffit point pour vous faire aller de vous-mêmes au-devant d'un si doux esclavage.

CHAPITRE XXIX.

La Sainte continue à expliquer ces paroles de l'Oraison dominicale : *Notre Père qui êtes dans les cieux*. — De l'oraison de recueillement ; sa nature et ses effets. — En quoi elle diffère de l'oraison de quiétude. — Par quels moyens nous pouvons nous y élever.

Suivons la leçon de notre divin Maître, et voyons ce qu'il entend par ces mots : *Qui êtes dans les cieux*. Gardez-vous bien de croire, mes filles, qu'il importe peu de savoir ce que c'est que le ciel, et où il faut aller chercher notre tendre et adorable Père. Il est au contraire de la plus haute importance pour les esprits distraits, non-seulement de croire la vérité renfermée dans ces paroles, mais encore de ne rien négliger pour en avoir une connoissance expérimentale ; car c'est une des considérations les plus propres à enchaîner l'entendement, et à porter l'âme à se recueillir.

Vous savez déjà que Dieu est en tout lieu : or, comme partout où est le roi, là est la cour ; ainsi, partout où est Dieu, là est le ciel. Vous pouvez admettre comme une vérité hors de doute, que là où se trouve sa divine Majesté, là se rencontre aussi toute la gloire.

Saint Augustin nous dit qu'après avoir longtemps cherché Dieu dans les objets qui l'environnoient, il le trouva enfin au dedans de lui-même. Méditez à fond cette parole ;

car il est souverainement utile à une âme qui a de la peine à se recueillir, de comprendre une telle vérité ; de savoir qu'il n'est pas nécessaire pour elle de s'élever jusqu'au ciel pour s'entretenir avec son divin Père et trouver auprès de lui ses délices, ni d'élever la voix pour en être entendue. Il est si près de nous qu'il entend le moindre mouvement de nos lèvres, la parole même la plus intime. Nous n'avons pas besoin d'ailes pour aller à sa recherche ; mettons-nous dans la solitude, et regardons en nous-mêmes, c'est là qu'il habite. Si sa majesté nous étonne, que sa bonté nous rassure. Parlons-lui avec une grande humilité sans doute, mais aussi avec amour, comme des enfants à leur père, lui exposant avec confiance nos besoins, lui racontant nos peines, le suppliant d'y apporter remède, et reconnoissant surtout que nous ne sommes pas dignes de porter le nom de ses enfants.

Gardez-vous de ces réserves excessives qu'on voit en certaines personnes, et qu'elles prennent pour de l'humilité. Si le roi daignoit vous accorder quelque faveur, l'humilité consisteroit-elle à l'accueillir par un refus ? Non certes, mais à l'accepter, à vous en reconnoître indignes, et à faire éclater votre bonheur et votre gratitude. Et lorsque le souverain Maître du ciel et de la terre daigne honorer mon âme de sa visite, qu'il vient pour me combler de ses grâces et se réjouir avec moi, ce seroit me montrer humble que de ne vouloir ni lui répondre, ni lui tenir compagnie, ni accepter ses dons, mais de m'enfuir de sa présence et de le laisser là tout seul ? et quand il me convie, me presse de lui demander ce que je désire de lui, ce seroit faire preuve d'humilité que de rester dans ma pau-

vreté, de m'obstiner à ne pas répondre à ses instances, et de le forcer ainsi à s'éloigner de moi pour n'avoir pu vaincre ma réserve? En vérité, la plaisante humilité que celle-là!

Laissez là, je vous prie, mes filles, ces singulières humilités. Voyez dans Jésus-Christ un père, un frère, un maître, un époux, et traitez avec lui selon ces diverses qualités; lui-même vous apprendra quelle est celle qui peut le satisfaire davantage, et qu'il vous convient de choisir. Ne soyez pas si simples alors que de n'en pas faire usage; et demandez-lui au contraire de vous traiter comme ses épouses, puisqu'il a voulu consentir à devenir votre Époux.

Cette manière de prier, quoique vocale, a l'avantage de porter beaucoup plus vite l'esprit à se recueillir, et elle est en même temps une source de biens spirituels. On l'appelle *oraison de recueillement*, parce que l'âme, y recueillant toutes ses puissances, rentre au dedans d'elle-même avec son Dieu. Là, le divin Maître l'instruit dans le secret, et la prépare lui-même plus promptement par ce moyen que par tout autre, à recevoir les grâces de la contemplation. Dans cette retraite intime, seule avec son adorable Sauveur, elle peut penser à sa passion, l'adorer lui-même comme présent, et l'offrir à son Père, sans faire le moindre effort d'esprit pour aller le chercher au Calvaire, au jardin ou à la colonne.

Celles qui pourront ainsi s'enfermer dans ce petit ciel de leur âme où habite Celui qui a créé le ciel et la terre, qui s'accoutumeront à ne rien regarder au dehors, et à prier en un endroit où rien ne puisse distraire leurs sens

extérieurs, doivent croire qu'elles marchent dans un excellent chemin, et qu'elles ne tarderont pas à s'abreuver à la fontaine de vie. Elles marchent rapidement vers ce terme; semblables à ceux qui, voguant sur mer avec un vent favorable, se voient en quelques jours au terme d'un voyage qui eût été bien plus long par terre. On peut dire que ces âmes sont lancées sur mer; et si elles n'ont pas quitté la terre sans retour, du moins font-elles tout ce qui est en leur pouvoir pour s'affranchir de sa servitude, durant ces instants fortunés où elles tiennent leurs sens recueillis en Dieu dans l'oraison.

Le véritable recueillement a des caractères qui le font très-facilement reconnoître. Il opère un certain effet que je ne saurois donner à entendre, mais qui est bien compris de celui qui l'a éprouvé. L'âme sent qu'elle acquiert de l'empire sur elle-même, sur ses facultés et sur ses sens, pour les gouverner ensuite à son gré; elle devient maîtresse de toutes les choses de ce monde, elle les regarde comme un jeu et comme un néant. Elle se remplit des biens du ciel, et se détache de la terre. Comme un général d'armée qui se retire dans une forteresse pour se mettre à couvert des attaques de l'ennemi, elle appelle au dedans d'elle-même tous ses sens, et les enlève aux objets extérieurs avec un tel empire, que les yeux du corps se ferment d'eux-mêmes aux choses visibles, afin que ceux de l'âme puissent d'un regard plus pénétrant contempler les choses invisibles.

Aussi ceux qui marchent dans cette voie ont-ils presque toujours les yeux fermés lorsqu'ils sont en oraison : ce qui est une coutume excellente et admirablement utile.

Dans le commencement, je l'avoue, il faut se faire un peu de violence, pour ne point regarder des objets sensibles ; mais l'habitude une fois prise, il en coûterait plus de tenir les yeux ouverts que fermés. L'âme ainsi recueillie sent qu'elle se fortifie aux dépens du corps, et qu'elle acquiert, en l'affoiblissant, une vigueur nouvelle pour le combattre et en triompher.

Le recueillement, il est vrai, a divers degrés ; aussi dans le principe ces grands effets ne sont pas sensibles, parce qu'il n'est pas alors aussi profond. Mais supportez la peine que vous éprouverez d'abord à vous recueillir, méprisez les cris de la nature, domptez les résistances de ce corps ami d'une liberté qui tourneroit à sa ruine, sachez vous vaincre, forcez vos sens à vous obéir, persévérez ainsi quelque temps, prenez-en la coutume, et vous verrez clairement les admirables avantages que vous en retirerez. Dès que vous vous mettrez en prière, vous sentirez aussitôt vos sens se recueillir ; on diroit les abeilles qui rentrent dans la ruche, et s'y enferment pour travailler à faire le miel. Cela aura lieu, sans qu'il vous en coûte ni effort ni sollicitude. Dieu récompense ainsi la violence que votre âme s'est faite pendant quelque temps ; il lui donne, parce qu'elle l'a mérité, un admirable empire sur ses sens. Veut-elle se recueillir, d'un signe elle les appelle, et ils viennent partager sa retraite. S'ils en sortent ensuite, ce n'est plus que comme des esclaves et des sujets soumis, qui y rentreront au moindre commandement du maître. La volonté les appelle-t-elle de nouveau, ils accourent avec une promptitude plus grande encore ; enfin, après les avoir fait rentrer de la sorte à différentes re-

prises, l'âme, Dieu le voulant ainsi, les domine d'une manière si absolue, qu'ils partagent avec elle le repos de la contemplation parfaite.

L'on doit tâcher de bien concevoir ce que je viens de dire ; quoique cela semble obscur, néanmoins ceux qui le pratiqueront, le comprendront aisément. Je le répète, les âmes qui marchent par cette voie du recueillement, avancent rapidement, ainsi que des personnes qui naviguent sur mer avec un bon vent et à pleines voiles. Comme nous avons le plus grand intérêt à éviter les lenteurs du voyage, voyons un peu comment nous pourrions nous accoutumer à cette marche rapide qui réunit les plus précieux avantages. Car ceux qui pratiquent l'oraison de recueillement, sont plus à l'abri des occasions qui pourroient leur nuire. De plus, le feu de l'amour divin s'attache plus promptement à leur âme. Ils sont si près de ce feu, qu'il suffit du souffle de la plus petite considération pour exciter sa flamme, et de la plus petite étincelle pour tout embraser. L'âme étant dégagée de toutes choses extérieures et se trouvant seule avec Dieu, est admirablement disposée à prendre feu et à brûler.

Voici donc, mes filles, le moyen que j'indique pour contracter l'habitude de ce recueillement. Représentez-vous qu'il y a au dedans de nous un palais magnifique, tout d'or et de pierres précieuses, digne en un mot du grand monarque qui l'habite, et songez, ce qui est très-vrai, que vous concourez en partie à lui donner cette magnificence. Ce palais, c'est votre âme même : quand elle est pure, la beauté du plus superbe édifice s'efface devant la sienne ; les vertus sont les diamants qui forment sa

parure, et plus elles sont grandes, plus ces diamants jettent de splendeur. Enfin imaginez-vous que le Roi des rois est dans ce palais, que dans sa bonté infinie il veut être votre père, qu'il est assis sur un trône de très-grand prix, et que ce trône est votre cœur.

La représentation de ce palais intérieur à l'aide de laquelle j'essaie de vous faire comprendre ceci, vous paraîtra peut-être d'abord un peu étrange; elle pourra néanmoins vous être d'une grande utilité : nous, femmes, qui sommes étrangères à la science, nous avons besoin d'être instruites de la sorte, pour comprendre cette vérité, qu'il y a en nous quelque chose d'un prix incomparablement plus grand que ce qui frappe au dehors les regards. Ne vous imaginez pas qu'il n'y ait rien au dedans de nous. Et plût à Dieu que les femmes seules vécussent dans l'oubli de ce que l'âme renferme ! Car si l'on avoit soin de se rappeler que l'on possède dans son âme un hôte d'une telle majesté, il seroit impossible, à mon avis, de se livrer avec une si aveugle ardeur aux choses du monde, parce qu'on verroit combien elles sont abjectes auprès de celles que nous possédons en nous-mêmes. Suivre ainsi l'impétuosité de ses sens, n'est-ce pas imiter la brute, qui, voyant une proie qui lui agréé, se jette sur elle afin de s'en rassasier ? Et n'y a-t-il donc pas de différence entre les brutes et nous ?

Quelques-uns se moqueront peut-être de moi, et diront qu'il n'y a rien de plus évident : ils auront raison ; mais il n'en est pas moins vrai que ce fut obscur pour moi durant quelque temps. Je comprenois bien que j'avois une âme ; mais, hélas ! mettant moi-même comme un bandeau

sur mes yeux par mon attachement aux vanités de la vie, je ne comprenois ni la dignité de cette âme, ni l'honneur que Dieu lui faisoit d'être au milieu d'elle ; car si j'eusse connu alors, comme je le fais maintenant, qu'un si grand roi habitoit dans ce petit palais de mon âme, il me semble que je ne l'aurois pas si souvent laissé tout seul, que quelquefois au moins je serois demeurée avec lui, et que j'aurois pris plus de soin de conserver mon âme pure des imperfections qui la souilloient.

O mes filles ! y a-t-il rien de si digne d'admiration que de voir Celui qui rempliroit de sa grandeur mille mondes, et des mondes beaucoup plus nombreux encore, se renfermer dans une aussi petite demeure qu'est notre âme ! A la vérité, comme il est maître absolu, il porte la liberté avec lui ; et comme il nous aime, il daigne se proportionner à nous. Plein de tendresse et de condescendance pour l'âme qui entre dans ces saintes voies, il ne se manifeste pas d'abord à elle, de peur qu'elle ne se trouble à l'aspect de tant de grandeur qui vient s'unir à son néant ; mais peu à peu il étend cette âme, il l'agrandit, il la rend ainsi capable de contenir les dons et les trésors qu'il lui plaît de mettre en elle. Ce pouvoir qu'il a d'agrandir à son gré le palais de notre âme, est ce qui me fait dire qu'il porte la liberté avec lui. Le point essentiel pour nous, c'est de lui offrir de tout cœur ce palais, de lui en faire un don absolu et irrévocable, et d'en enlever tout ce qui peut blesser ses regards, afin que rien n'y gêne l'action de sa grâce et de son amour. C'est là ce que désire de nous notre Dieu : et puisqu'il n'y a rien de plus raisonnable, pourrions-nous le lui refuser ? Il ne veut point forcer

notre volonté; il reçoit ce qu'elle lui donne : mais il ne se donne entièrement à nous que lorsque nous nous donnons entièrement à lui. Cela est certain, et si important que je ne saurois trop le répéter. Ce Roi de gloire n'agit pleinement dans notre âme que quand il la voit libre de tout, et tout à lui. Et pourroit-il, étant souverainement ami de l'ordre, en user autrement? Si nous remplissons ce palais de petites gens de la lie du peuple, et de toutes sortes de bagatelles, comment un si grand prince pourroit-il venir s'y loger avec toute sa cour? Certes, ce seroit beaucoup qu'il voulût seulement demeurer quelques moments au milieu de tant d'embarras. Pensez-vous, mes filles, que ce grand Dieu vienne seul? N'entendez-vous pas son Fils lui dire : *Qui êtes dans les cieux?* Croyez-m'en, ceux qui composent la cour d'un tel monarque, n'ont garde de le laisser seul; ils l'accompagnent toujours et le prient sans cesse pour nous, parce qu'ils sont pleins de charité. Ne vous imaginez point que ce soit comme ici-bas, où, lorsqu'un seigneur ou un supérieur honore quelqu'un de sa bienveillance, soit qu'il ait pour cela des raisons particulières, ou que son inclination seule l'y porte, on commence aussitôt à porter envie à cette personne et à la haïr, quoique cependant elle n'en donne point de sujet.

CHAPITRE XXX.

Digression sur le mépris qu'on doit faire des faveurs du monde. — Loin de rechercher en rien l'estime de ses supérieurs, une véritable religieuse doit s'applaudir d'être humiliée avec Jésus-Christ son Époux. — De l'oraison de recueillement (suite).

Pour l'amour de Dieu, mes filles, bannissez de votre âme tout désir et toute sollicitude concernant les faveurs de ce monde. Que chacune de vous s'efforce de faire ce qu'elle doit. Si le supérieur ne lui en témoigne point de gré, elle peut être sûre que le divin Maître le fera. Certes, ce n'est pas pour chercher des récompenses temporelles que nous sommes venues ici. Tenez donc votre esprit sans cesse élevé vers les biens éternels, et ne faites nul cas de ceux de la terre, qui souvent durent moins encore que notre vie. Aujourd'hui le supérieur est satisfait d'une de vos sœurs; demain il pourra l'être davantage de vous, s'il reconnoît en vous plus de vertu : et quand cela n'arriveroit pas, il vous importe peu. Ne vous arrêtez point à ces sortes de pensées qui commencent quelquefois par peu de chose, et peuvent ensuite vous inquiéter beaucoup. Repoussez-les au contraire sur-le-champ, à l'aide de cette pensée, que votre royaume n'est pas de ce monde, et que dans cet exil tout passe bien vite.

Mais ce moyen est peu relevé et ne marque pas une

grande perfection. Le meilleur pour vous est que vous demeuriez dans la défaveur et l'abaissement, que l'épreuve se prolonge, et que vous en soyez bien aises pour l'amour de Notre-Seigneur qui est avec vous. Tournez vos regards vers votre intérieur, de la manière que j'ai dite, et là, dans le secret de l'âme, vous trouverez ce cher et adorable Maître : il vous donnera des consolations intérieures d'autant plus grandes, que vous en aurez moins d'extérieures. Il est si tendre et si compatissant ! jamais, non jamais il ne manque aux personnes qui sont dans la peine ou dans la disgrâce, quand elles mettent leur confiance en lui seul. C'est ce qui a fait dire à David que le Seigneur est avec les affligés. Ou vous le croyez, ou vous ne le croyez point ; si vous le croyez, de quoi vous tourmentez-vous ?

O mon Seigneur et mon Maître, si nous vous connoissons véritablement, qu'y auroit-il qui fût capable de nous donner de la peine, puisque vous êtes si libéral envers ceux qui mettent en vous leur confiance ? Croyez-moi, chères amies, il importe extrêmement de bien comprendre cette vérité ; sa lumière met à découvert le mensonge et le néant de toutes les faveurs d'ici-bas, quand elles détournent tant soit peu l'âme de cette vie de recueillement au dedans d'elle-même. O mes filles, qui sera capable de vous le bien faire entendre ? Certes, ce ne sera pas moi ; je serois tenue plus que personne de le comprendre parfaitement ; mais, hélas ! j'en suis bien loin encore.

J'ai dit plus haut que tous les courtisans du ciel font cortège au divin Roi, lorsqu'il est dans notre cœur. Bien que je ne sache point l'expliquer, c'est un fait que

toute cette céleste cour se trouve là sans empêcher la solitude parfaite de l'âme avec son Époux, lorsque cette âme veut entrer avec son Dieu dans ce paradis qui est au dedans d'elle-même, et fermer la porte après elle à toutes les choses du monde. Je dis lorsqu'elle veut, parce que vous devez savoir, mes filles, que ce n'est pas une chose entièrement surnaturelle, mais qu'elle dépend de notre volonté, et qu'ainsi nous le pouvons avec l'assistance de Dieu, sans laquelle nous ne pouvons absolument rien, non pas même avoir une bonne pensée. Car ce n'est pas un silence des puissances de l'âme, comme dans la contemplation, mais simplement une retraite de ces puissances se renfermant dans l'âme même. Il y a divers moyens d'y parvenir, et ces moyens se trouvent indiqués dans plusieurs livres. Il y est dit qu'il faut retirer notre esprit de toutes les choses extérieures pour nous approcher intérieurement de Dieu ; que même dans nos occupations nous devons nous retirer au dedans de nous, quand ce ne seroit que pour un moment ; que ce seul souvenir d'un Dieu qui nous tient intérieurement compagnie, nous est du plus grand avantage ; enfin, que nous devons peu à peu nous habituer à nous entretenir avec lui doucement, sans élever la voix, parce que ce Dieu de bonté nous fera assez sentir de lui-même qu'il est présent dans notre âme.

De cette manière nous prierons vocalement dans un grand repos, et nous nous épargnerons beaucoup de peine. Le divin Maître ne tardera pas à payer avec usure les efforts que nous aurons faits pour rester auprès de lui : il nous entendra par signes ; et au lieu qu'auparavant il nous

eût fallu réciter plusieurs fois le *Pater*, il entendra dès la première fois ce que nous voulons lui dire. Il prend un extrême plaisir à nous épargner la fatigue; et quand dans le cours d'une heure nous ne dirions qu'une fois cette divine prière, c'est assez, pourvu que nous nous tenions en sa présence, que nous comprenions ce que nous lui demandons, la joie qu'il a de nous l'accorder, et le plaisir qu'il prend d'être avec nous. Il ne se soucie nullement que nous nous rompions la tête en lui faisant de longs discours. Je m'adresse en ce moment à cet adorable Maître, et je le supplie de tout mon cœur de vouloir enseigner cette manière de prier à celles d'entre vous qui l'ignorent. Pour moi, je confesse n'avoir jamais su ce que c'étoit que de prier avec satisfaction, jusqu'à ce qu'il eût lui-même daigné m'apprendre une si salutaire méthode. Et j'ai toujours trouvé tant de profit à me recueillir ainsi au dedans de moi-même, que je n'ai pu m'empêcher de traiter ce sujet avec quelque étendue.

Je dirai, en terminant, que celui qui désire acquérir cette habitude, car c'en est une qui dépend de nous, ne doit point se lasser de travailler à se rendre peu à peu maître de soi-même, en rappelant ses sens au dedans de lui. Au lieu d'y perdre, il y trouvera pour son âme un grand gain, celui de retrancher l'usage extérieur de ses sens, et de les faire servir à son recueillement intérieur. S'il parle, qu'il tâche de se souvenir qu'il a dans le fond de son cœur à qui parler; s'il entend parler, qu'il n'oublie pas qu'il doit écouter intérieurement celui qui lui parle de plus près. Qu'il considère enfin qu'il peut, s'il le veut, ne se séparer jamais de cette divine compagnie; et

s'il lui arrive de laisser longtemps seul ce Père céleste, du secours duquel il a tant de besoin, qu'il en ressente une peine très-vive.

Que l'âme, s'il se peut, pratique ceci plusieurs fois le jour, sinon qu'elle le pratique au moins quelquefois. Pourvu qu'enfin elle s'y accoutume, elle en retirera tôt ou tard un grand avantage. Quand une fois le divin Maître lui aura fait cette grâce, elle ne voudroit pas l'échanger contre tous les trésors de la terre. Au nom de Dieu, mes filles, puisque rien ne s'acquiert sans peine, ne plaiguez pas le temps et l'application que vous y emploierez; je vous assure qu'avec l'assistance de Notre-Seigneur vous en viendrez à bout dans un an, et peut-être dans six mois. Voyez combien ce travail est peu considérable en comparaison du profit que vous en retirez : vous jetez un fondement solide pour tout ce qu'il plaira au divin Maître d'opérer dans votre âme ; s'il entre dans ses desseins de vous élever à de grandes choses, il vous y trouvera disposées, par cela même que vous vous tenez si près de lui. Plaise à cet adorable Époux de nos âmes de ne point permettre que nous nous éloignions jamais de sa présence ! Amen.

CHAPITRE XXXI.

Combien il importe de bien comprendre ce que l'on demande dans l'oraison.

— La Sainte traite de ces paroles du *Pater* : *Sanctificetur nomen tuum, adveniat regnum tuum*. Elle les applique à l'oraison de quiétude qu'elle commence à expliquer.— Que l'on peut immédiatement passer de la prière vocale à la contemplation.

Est-il quelqu'un, pour inconsidéré qu'il soit, qui ayant une faveur à demander à une personne grave, ne songe d'abord à sa requête, n'en connoisse le but, et n'en pèse les termes afin qu'il n'y en ait aucun qui puisse blesser ou déplaire? A combien plus forte raison en doit-il être ainsi quand on demande des biens de la valeur de ceux que le divin Maître nous enseigne à demander? Nous ne saurions trop nous pénétrer de cette vérité.

Une seule parole, ô mon divin Maître, ne pouvoit-elle pas commencer et finir votre oraison? Ne suffisoit-il pas de dire : Donnez-nous, mon Père, ce qui nous convient? Et il ne semble pas en effet qu'il fût nécessaire d'en dire davantage à Celui qui comprend si parfaitement toutes choses. O Sagesse éternelle! il est vrai, c'étoit assez entre votre Père et vous; ainsi étoit conçue la prière que vous lui adressâtes au jardin de Gethsémani, lui exprimant d'abord votre désir, votre crainte, puis vous soumettant aussitôt à sa divine volonté.

Mais vous nous connoissiez, ô mon tendre Maître, vous

saviez que nous étions loin d'être aussi soumis que vous à la volonté de votre Père, et que par conséquent il étoit nécessaire de marquer en particulier ce que vous lui demandiez pour nous. Que vouliez-vous par là? Nous faire réfléchir sérieusement sur ce que nous demandons, et nous porter à ne le demander qu'autant que nous le jugeons utile à notre salut. Vous saviez qu'étant portés par notre libre arbitre vers ce qui nous flatte, nous refuserions d'accepter ce que Dieu lui-même nous donneroit s'il n'étoit conforme à notre désir; et que, bien que ce fût certainement le meilleur, nous le rejeterions par cela seul que nous ne verrions pas le bien qui peut nous en revenir dans le moment.

O mon Dieu! d'où peut venir ce sommeil de notre foi sur une vérité si certaine, je veux dire sur cette éternité de supplices ou de récompenses qui nous attend au delà de cette vie? C'est parce que nous ne sommes pas assez pénétrés de la pensée de cet avenir, qu'il faut, mes filles, vous appliquer à bien entendre ce que vous demandez dans l'Oraison dominicale; afin que si votre Père céleste vous l'accorde, vous ne soyez pas si insensées que de le refuser. Considérez attentivement, quand vous demandez à Dieu quelque chose, si ce que vous souhaitez est utile à votre âme; si vous voyez qu'il ne l'est pas, gardez-vous bien de le demander. Mais suppliez instamment sa divine majesté de vous donner la lumière, attendu que nous sommes aveugles, et tellement dégoûtés de ce qui peut nous donner la vie, que nous n'aimons que ce qui peut nous donner la mort, et une mort d'autant plus effroyable qu'elle est éternelle.

C'est pour nous préserver d'un tel malheur, et nous apprendre ce que nous devons demander, que le bon Jésus nous ordonne de dire ces paroles : *Que votre nom soit sanctifié, et Que votre règne arrive.* Ô sagesse infinie de notre divin Maître ! Admirez-la, mes filles, et considérez avec moi ce que ces paroles contiennent pour nous de prévoyance et d'amour. Il connoissoit, ce bon Maître, notre extrême impuissance ; il voyoit à quel point nous étions incapables de sanctifier, de louer, d'exalter, de glorifier dignement le nom adorable de son Père, si ce grand Dieu ne nous en donnoit le moyen en nous donnant dès ici-bas son royaume, et voilà pourquoi dans l'oraison qu'il nous a enseignée il a mis ces deux demandes à la suite l'une de l'autre.

Vous dirai-je maintenant ce qu'il est, selon moi, cet objet de notre demande, afin de vous faire mieux comprendre combien il vous importe de presser pour l'obtenir, et de contenter à tout prix Celui qui seul peut nous le donner ? Oui, je vous le dirai, mes filles, vous laissant libres toutefois d'entrer dans d'autres considérations. Car le divin Maître vous donne cette liberté, pourvu qu'en tout vous vous soumettiez sans réserve à ce qu'enseigne l'Église, ainsi que je le fais moi-même en ce moment.

Voici donc ma pensée : au milieu de tant de joies dont l'âme s'enivre dans le royaume du ciel, le bonheur qui pour elle surpasse tous les autres, c'est que n'y tenant plus aucun compte des choses de la terre, trouvant au plus intime d'elle-même le repos et la gloire, elle tressaille d'allégresse de voir que tous sont dans l'allégresse ; elle goûte une paix perpétuelle et un inénarrable plaisir

de voir que tous sanctifient, exaltent et bénissent le nom de Dieu, de voir que tous l'aiment et qu'aucun ne l'offense. Aimer Dieu, c'est l'unique occupation de tous ces fortunés habitants de la patrie, et ils ne peuvent cesser de l'aimer, parce qu'ils le connoissent. De même, si dans cet exil il nous étoit donné de le mieux connoître, nous brûlerions pour lui d'un bien plus ardent amour; et sans pouvoir atteindre ni à cette perfection ni à cette continuité d'amour de tous ces bienheureux, nous aimerions du moins notre Dieu de la manière dont ils l'aiment.

Ne sembleroit-il pas, à mon langage, que pour bien faire cette demande et pour bien prier vocalement nous devons être des anges? Certes, notre divin Maître le voudroit bien, puisqu'il nous ordonne de faire une demande si élevée, et qu'assurément il ne nous oblige point à demander des choses impossibles. Dès cet exil une âme peut donc, avec l'assistance de Dieu, parvenir à aimer comme on aime dans le ciel, bien que son amour soit loin d'être aussi parfait qu'il le sera quand elle se verra affranchie de la prison de ce corps. Ici-bas nous voguons encore sur mer, et nous poursuivons notre voyage; mais il est des intervalles de repos que Notre-Seigneur accorde aux âmes qui s'avancent par le chemin de l'oraison vers la céleste patrie. Les voyant épuisées de lassitude, il répand en elles un calme pur, il met leurs puissances dans une paix profonde, où il leur donne comme une claire vue et un avant-goût de la félicité dont jouissent les habitants du paradis. Il a entendu la demande de ces âmes, il les met dès ici-bas en possession de son royaume, il se plaît à leur accorder de très-précieux gages de son amour, et il

veut que par ces gages elles se fortifient dans l'espérance d'aller un jour s'abreuver pour l'éternité à la source de ces délices qu'il ne leur est permis de goûter dans cet exil que durant quelques courts moments.

Si je n'appréhendois de vous entendre dire que je sors de mon sujet et que je traite de la contemplation, cette demande du *Pater* me fourniroit ici une occasion bien naturelle de vous dire quelque chose du commencement de cette pure contemplation, appelé, par ceux qui en sont favorisés, oraison de quiétude. Mais comme j'ai dit que mon dessein étoit de traiter de l'oraison vocale, ceux qui n'en ont pas l'expérience pourront juger au premier coup d'œil que ces deux oraisons ne vont pas ensemble. Je ne suis point de leur avis, parce que je sais que l'une peut très-bien aller avec l'autre. Ainsi qu'on me pardonne de le déclarer ici : car, comme je l'ai dit plus haut, je connois plusieurs personnes que Dieu fait passer de ce simple exercice de la prière vocale, tel que je vous l'ai présenté, à une sublime contemplation, sans qu'elles puissent comprendre comment cela se fait.

Je connois une personne qui, n'ayant jamais pu faire d'autre oraison que la vocale, possédoit toutes les autres; et quand elle vouloit prier d'une autre manière, son esprit s'égaroit de telle sorte, qu'elle ne pouvoit se souffrir elle-même. Mais plutôt à Dieu que nos oraisons mentales fussent semblables à l'oraison vocale qu'elle faisoit ! Elle récitait quelques *Pater*, en pensant aux mystères où Notre-Seigneur a répandu son sang, et à l'aide de cette prière vocale, elle restoit plusieurs heures dans une intime union avec le divin Maître. Elle vint me trouver un jour fort

affligée de ce que, ne pouvant faire l'oraison mentale, ni s'appliquer à la contemplation, elle se trouvoit réduite à faire seulement quelques oraisons vocales. Je lui demandai quelles prières elle récitait; et je vis qu'en disant simplement le *Pater*, elle entroit dans une si haute contemplation, que Notre-Seigneur l'élevoit jusqu'à l'union divine. Et certes il paroissoit bien à ses œuvres qu'elle devoit recevoir des faveurs éminentes; car elle vivoit fort saintement. Ainsi je louai Notre-Seigneur, et je portai envie à une telle oraison vocale. Cela étant très-véritable, ne vous flattez point, vous qui êtes ennemis des contemplatifs, d'être exempts de le devenir, si vous récitez vos prières vocales avec l'attention et la pureté de conscience que vous devez.

CHAPITRE XXXII.

De l'oraison de quiétude ; son excellence, ses effets, ses avantages. — Avec cette oraison, Dieu accorde souvent une autre faveur bien précieuse : c'est une admirable liberté d'action pour son service. — Sages avis pour se bien conduire dans cette oraison.

Je vais donc essayer, mes filles, de vous expliquer avec plus d'étendue ce que c'est que l'oraison de quiétude ; j'en parlerai d'après ce que j'en ai ouï dire, ou plutôt d'après ce qu'il a plu à Notre-Seigneur de m'en faire connoître, afin sans doute que je vous en instruisse. A mon avis, c'est dans cette oraison, comme je l'ai dit, que Dieu nous donne le premier signe qu'il exauce notre demande, et qu'il va dès ce monde nous faire entrer dans la possession de son royaume ; que dès ce monde, il nous sera donné de louer et de sanctifier son nom, et de travailler à obtenir que tous le louent et le sanctifient. Cette oraison est surnaturelle, et par conséquent au-dessus de toutes nos industries et de tous nos efforts. C'est une paix profonde, un parfait repos de toutes ses facultés où entre l'âme, disons mieux, où Notre-Seigneur la fait entrer par sa présence, ainsi qu'il en usa à l'égard du juste Siméon. L'âme comprend, mais autrement qu'elle ne le pourroit faire par l'entremise des sens extérieurs, qu'elle est déjà près de son Dieu,

et que, pour peu qu'elle s'en approchât davantage, elle deviendrait, par l'union, une même chose avec lui. Ce n'est pas qu'elle voie cela ni avec les yeux du corps, ni avec ceux de l'âme, de même que le vieillard Siméon tenant son Dieu dans ses bras ne voyoit qu'un enfant. A en juger même par les langes dont il étoit enveloppé, et par le peu de personnes qui lui faisoient cortège, il eût dû plutôt le prendre pour le fils de quelque pauvre que pour le Fils du Père éternel. Mais aussi, de même que l'adorable Enfant lui fit connoître qui il étoit, de même l'âme connoît Celui auprès de qui elle est, quoique ce ne soit pas avec cette même clarté, parce qu'elle ne comprend point encore de quelle manière elle comprend. Elle voit seulement qu'elle est dans le royaume ou du moins près du divin Roi qui doit le lui donner; mais elle est abîmée dans un si profond respect devant lui, qu'elle n'ose le lui demander.

C'est comme une défaillance, une suspension de toutes les facultés, tant intérieures qu'extérieures : l'on voudroit éviter jusqu'au moindre mouvement du corps; l'on goûte un repos qui double les forces de l'âme; c'est le repos du voyageur qui, se voyant presque au terme de sa course, s'arrête un peu pour reprendre haleine, et poursuit ensuite sa route avec une nouvelle ardeur. L'âme savoure alors d'inexprimables délices auxquelles le corps lui-même participe à un très-haut degré; tel est le transport de bonheur qu'elle éprouve seulement de se voir au bord de la divine fontaine, que même avant d'avoir bu de ses eaux, elle se trouve rassasiée. Il lui semble qu'elle n'a plus rien à désirer : ses facultés jouissent de leur divin objet dans une paix profonde; elle voudroit n'en plus sortir;

tout objet étranger lui est importun, dans la crainte qu'il ne vienne troubler son amour. L'entendement et la mémoire conservent assez de liberté pour penser à Celui qui leur donne un si intime succès auprès de lui ; la volonté seule est captive ; et si, au milieu de ce doux servage, elle peut éprouver quelque peine, c'est de comprendre qu'il lui faudra revenir à la liberté.

L'entendement voudroit ne contempler que ce divin objet, et la mémoire ne s'occuper que de lui seul. Ils connoissent que c'est l'unique chose nécessaire, et que toutes les autres ne servent qu'à les troubler. Ceux qui sont dans cette oraison voudroient que leur corps fût immobile, parce qu'il leur semble qu'au moindre mouvement ils vont perdre cette douce paix ; c'est pourquoi ils n'osent se remuer. Ils ne parlent qu'avec peine, et une heure se passe à dire le *Pater* une seule fois. Se trouvant très-près de Dieu, ils comprennent qu'au moindre signe ils l'entendront et seront entendus de lui. Ils sont dans le palais, près de leur Roi, et ils voient qu'il commence à les mettre en possession de son royaume. Il leur semble qu'ils ne sont plus en ce monde. Ne plus le voir, n'en plus entendre parler, ne voir et n'entendre que leur Dieu, voilà leur unique désir. Rien ne les peine, ni ne leur paroît capable de les peiner. Enfin, pendant toute la durée de cette oraison, le torrent de délices qui coule dans leur âme, les enivre et les absorbe de telle sorte, qu'ils ne peuvent même comprendre qu'il y ait quelque chose de plus à désirer ; et, de même que saint Pierre, ils diroient volontiers : *Seigneur, il nous est bon d'être ici ; faisons-y trois tabernacles.*

Quelquefois, souvent même, à mon avis, Dieu accompagne cette oraison d'une autre faveur fort difficile à comprendre, à moins qu'on ne l'ait fréquemment reçue ; celles d'entre vous, mes filles, à qui elle a été accordée la comprendront facilement, et ce sera pour vous une grande consolation de savoir en quoi elle consiste. Quand l'oraison de quiétude est grande, elle se prolonge quelquefois l'espace d'un jour ou même de deux, et l'âme, sans comprendre comment, y goûte ce bonheur dont j'ai parlé. Or, la volonté, à mon avis, ne pourroit se conserver si longtemps dans cette paix et ce plaisir, si elle n'étoit comme enchaînée par le divin objet qui la captive. En effet, se livre-t-on alors à quelque occupation extérieure, on voit clairement que l'âme n'y est pas tout entière, que le principal y manque, c'est-à-dire la volonté, laquelle, selon moi, est alors unie à son Dieu ; quant aux autres facultés de l'âme, la mémoire et l'entendement, elles sont libres, et plus actives, plus puissantes que jamais, mais seulement pour ce qui est du service de Dieu, car pour ce qui regarde les choses du monde, elles sont comme frappées d'impuissance et de nullité. C'est là une insigne faveur de la part de Dieu. Par elle se trouvent jointes ensemble la vie active et la contemplative. Tout ce qui est en nous s'emploie alors de concert au service du Seigneur : la volonté s'occupe à son ouvrage, c'est-à-dire à la contemplation, sans savoir de quelle sorte elle s'y occupe ; l'entendement et la mémoire font l'office de Marthe ; enfin, dans cet heureux état, Marthe et Marie vont ensemble.

Je connois une personne que Notre-Seigneur mettoit

souvent dans cet état ; et comme elle ne comprenoit pas comment cela pouvoit se faire, elle le demanda à un grand contemplatif. Il lui répondit qu'elle ne devoit point s'en étonner, et qu'il lui en arrivoit autant.

De cette grande satisfaction qu'éprouve l'âme dans l'oraison de quiétude, je conclus qu'à peu près pendant tout le temps de sa durée, la volonté doit s'y trouver unie à celui qui est seul capable de la combler de bonheur. Sachant, mes filles, qu'il y en a quelques-unes d'entre vous que Notre-Seigneur, par sa seule bonté, a favorisées de cette oraison, je crois qu'il ne sera pas mal à propos de leur donner ici quelques avis sur ce sujet.

Le premier a pour but de les prémunir contre une tentation qui est alors assez ordinaire. Comme elles goûtent un si grand bonheur sans savoir comment il leur est venu, sachant seulement que par leurs efforts elles ne sauroient l'obtenir, elles sont tentées de croire qu'il est en leur pouvoir de se maintenir en cet état, et de crainte d'en troubler la douceur, elles ne voudroient même pas respirer. C'est là un excès de simplicité. De même que nous ne saurions ni faire venir le jour, ni empêcher la nuit de prendre sa place, de même nous ne saurions ni nous procurer un si grand bien, ni le retenir un seul instant au delà du temps fixé par la volonté du Seigneur. C'est une faveur entièrement surnaturelle, nous n'y avons aucune part, nos efforts n'y peuvent atteindre. Le meilleur moyen d'en prolonger la durée, c'est de comprendre qu'elle est de tout point indépendante de notre volonté, que nous en sommes souverainement indignes, et que ce que nous avons uniquement à faire, c'est de la recevoir avec de

vives actions de grâces, non en nous répandant en beaucoup de paroles, mais en n'osant, à l'exemple du publicain, lever les yeux vers le ciel.

L'on fait bien alors de se tenir dans une plus grande solitude, afin que l'âme soit entièrement sous la main de Notre-Seigneur et qu'il y opère comme sur un fond qui lui appartient. Le plus que l'on doive faire durant cette oraison est de proférer de temps en temps quelques paroles de tendresse qui ravivent notre âme; qu'elles soient comme ce souffle léger qui rallume une bougie éteinte, et non comme ce souffle plus fort qui l'éteindrait si elle étoit allumée. Je dis que ce souffle doit être doux, afin que la quantité de paroles que fourniroit l'entendement, n'occupe point la volonté.

Voici, mes chères filles, un second avis non moins important, c'est que vous ne devez point être surprises de vous trouver souvent, durant cette oraison, dans l'impuissance de vous servir de l'entendement et de la mémoire. Il n'est pas rare, en effet, que tandis que la volonté est dans cette tranquillité profonde et surnaturelle, l'entendement au contraire soit tout troublé et stupéfait; et que ne sachant où il est, et se croyant dans une maison étrangère, il aille d'un lieu à un autre sans pouvoir se fixer, parce qu'il n'en trouve aucun qui le contente. Mais peut-être mon esprit est-il le seul qui soit fait de cette sorte, et il n'en est pas sans doute ainsi des autres. C'est donc à moi que cet avis s'adresse. Je l'avouerai, quelquefois j'éprouve un ennui à mourir de ne pouvoir dompter la mobilité de mon entendement. En d'autres temps il s'arrête, comme s'il trouvoit une sorte de charme à se

joindre à la volonté ; que si la mémoire vient aussi se confondre dans cette union, alors, du concert de ces trois puissances résulte pour l'âme un bonheur qui est un véritable avant-goût de la gloire. Nous en avons une foible image dans l'harmonie qui existe entre deux époux qui s'aiment et dont l'un ne veut que ce que veut l'autre, harmonie qui disparoît dès que l'un d'eux est mécontent.

Lorsque la volonté goûte ce calme si pur, elle ne doit pas plus tenir compte de l'entendement que d'un fou et d'un insensé. Elle ne sauroit l'attirer violemment à elle, sans se détourner un peu de son objet, et sans quelque inquiétude ; dès lors son oraison se changeroit en un travail pénible, où, au lieu de continuer de gagner, elle perdrait ce que Notre-Seigneur lui donnoit sans aucun travail de sa part.

Voici, mes filles, sur ce sujet une comparaison qui me semble très-juste et que je vous prie de bien saisir. Dans l'oraison de quiétude l'âme ressemble à un petit enfant à la mamelle, que sa mère caresse doucement dans ses bras, se plaisant à distiller le lait dans sa bouche, tellement qu'il y coule en abondance, et qu'il la remplit tout entière, sans qu'il remue seulement ses petites lèvres. Ainsi, dans une paix profonde, la volonté s'enivre d'amour, sans l'aide et le concours de l'entendement ; connoissant, parce qu'ainsi le veut Notre-Seigneur, qu'elle est avec lui, sans y avoir pensé ; savourant ce lait délectable dont il répand en elle les douceurs, et voyant que c'est sa main divine qui le lui verse à grands flots ; jouissant de ces délices sans désirer savoir comment elle en jouit, ni même quel est ce

bien dont elle jouit ; plongée enfin dans un heureux et entier oubli de soi-même , par cette confiance non moins entière que Celui auprès de qui elle est maintenant si heureuse de se trouver, veille sur elle, et prévient tous ses besoins. Que si elle s'engage, au contraire, dans une sorte de lutte avec l'entendement, le voulant forcer à la suivre et à prendre sa part de ces célestes jouissances, il arrive que divisant ainsi son attention elle l'affoiblit, et laisse répandre ce lait divin dont elle étoit abreuvée et nourrie.

Il y a cette différence entre l'oraison de quiétude, et la contemplation parfaite où l'âme est unie à son Dieu dans l'entier ravissement de ses puissances , que dans cette union plus intime, elle ne reçoit point cette manne du ciel comme l'enfant reçoit le lait par la bouche avant qu'il pénètre tout son corps, mais qu'elle la sent tout à coup en elle-même, sans savoir comment le Seigneur l'y a fait entrer, exempte ainsi même de ce travail léger et plein de douceur attaché à l'oraison de quiétude. Dans la contemplation, plus de trouble de la part de l'entendement ; les trois puissances de l'âme demeurent entièrement unies à leur divin objet, parce que Celui qui les a créées suspend alors leur action naturelle, et les enivre d'un plaisir qui les tient simultanément ravies, sans qu'elles sachent ni qu'elles puissent comprendre comment.

Quand l'âme se trouve dans l'oraison de quiétude, elle sent bien que la volonté jouit d'un bonheur également grand et paisible ; mais de dire en quoi il consiste, c'est ce qui n'est pas en son pouvoir. Tout ce qu'elle sait et avec une entière certitude, c'est que ce bonheur diffère souve-

rainement de tous ceux d'ici-bas, et que l'empire du monde, joint à tous les plaisirs de la terre, n'en sauroit produire un semblable. La raison, à mon gré, c'est que les plaisirs de la terre ne font qu'effleurer la superficie de la volonté, tandis que le plaisir dont je parle la pénètre et la ravit jusque dans son centre.

Or, voici ce que doit faire une âme dès qu'elle sera parvenue à une oraison si élevée, et manifestement surnaturelle, comme je l'ai dit. L'entendement s'emporte-t-il aux pensées les plus extravagantes, qu'elle ne s'en mette point en peine, mais le traite comme un insensé en se moquant de ses folies; qu'elle demeure dans son repos pendant qu'il va et vient; la volonté est alors maîtresse, et, en vertu du pouvoir qu'elle a sur lui, elle l'attirera à elle sans perdre son recueillement. Que si elle vouloit l'enchaîner de vive force, elle verroit lui échapper l'empire qu'elle exerce sur lui, empire qui lui vient de cette divine nourriture; et ainsi tous deux y perdroient au lieu d'y gagner.

Qui trop embrasse, mal étreint, dit le proverbe; c'est, ce me semble, ce qui arrive ici. Ceux qui l'auront éprouvé le comprendront sans peine. Quant aux autres, je ne m'étonne pas que ceci leur paraisse obscur, et qu'ils trouvent cet avis inutile. Mais pour peu qu'on ait d'expérience, on le comprendra, on en profitera, et on bénira Notre-Seigneur de me l'avoir fait consigner ici.

Je dirai en terminant ce sujet, que lorsqu'une âme est arrivée à cette oraison, elle a sujet de croire que le Père éternel lui a accordé sa demande, en lui donnant ici-bas son royaume. O heureuse demande, par laquelle nous

demandons un si grand bien sans le comprendre ! O heureuse manière de demander ! C'est pourquoi je désire ardemment, mes sœurs, que nous prenions bien garde de quelle sorte nous récitons cette prière du *Pater noster*, et toutes les autres oraisons vocales. Sachez-le, le Seigneur ne nous aura pas plutôt fait une grâce si insigne, que nous vivrons dans un entier oubli des choses du monde ; car c'est le propre de Dieu, quand il entre dans une âme, d'en bannir toutes les créatures. Je ne prétends pas toutefois que tous ceux qui ont reçu cette faveur, doivent être déjà arrivés à un détachement absolu du monde ; mais je souhaite qu'ils reconnoissent au moins ce qui leur manque, qu'ils s'humilient, et tendent par de généreux efforts à se détacher de tout, parce qu'autrement ils n'avanceront jamais.

Lorsque Dieu donne à une âme ces gages si précieux de son amour, c'est une marque qu'il la destine à de grandes choses ; et si elle est fidèle, elle fera d'admirables progrès dans la perfection. Mais s'il voit qu'après l'avoir mise en possession de son royaume elle tourne encore ses pensées et ses affections vers la terre, Dieu ne lui fera point connoître les secrets et les merveilles de ce royaume ; il ne lui accordera même que rarement une si précieuse faveur, et quand il daignera l'en gratifier, ce ne sera que pour peu de temps. Il peut se faire que je me trompe. Je crois voir toutefois, et pense savoir que cela se passe de la sorte. Et c'est, à mon avis, pour cette raison que parmi les âmes arrivées à ce degré, il ne s'en trouve pas beaucoup qui aillent plus loin dans les voies spirituelles. Comme elles ne répondent pas par leur fidélité à une si

grande grâce, et qu'au lieu de se préparer à la recevoir de nouveau, elles retirent au contraire leur volonté d'entre les mains de Dieu qui la regardoit déjà comme sienne, pour l'attacher à des choses basses, Dieu va chercher ailleurs d'autres âmes qui l'aiment véritablement, afin de les enrichir de plus grands trésors, sans toutefois enlever entièrement aux premières ce qu'il leur avoit donné, pourvu qu'elles vivent avec pureté de conscience.

Il est des personnes, et j'ai été de ce nombre, dont Notre-Seigneur attendrit le cœur, qu'il favorise de saintes inspirations, qu'il éclaire sur le néant des choses de ce monde, à qui enfin il donne son royaume en les mettant dans cette oraison de quiétude, et qui néanmoins se rendent sourdes à sa voix. En voulez-vous savoir la cause? C'est qu'elles tiennent trop à dire, fort à la hâte, et comme pour achever leur tâche, quantité d'oraisons vocales qu'elles ont résolu de réciter chaque jour. En vain Notre-Seigneur, comme je viens de le dire, met son royaume entre leurs mains, elles ne veulent pas le recevoir, s'imaginant qu'il vaut mieux réciter leurs oraisons vocales, et détournant ainsi leur attention de la faveur signalée que le divin Maître daigne leur faire.

Au nom de Dieu, mes filles, ne vous conduisez point de la sorte; mais veillez sur vous lorsqu'il lui plaira de vous accorder une telle grâce. Considérez que ce seroit perdre par votre faute un très-grand trésor, et que c'est beaucoup plus faire de dire de temps en temps quelque parole du *Pater*, que de le dire plusieurs fois à la hâte, et comme en courant. Celui à qui vous adressez vos demandes est tout près de vous, et il ne manquera pas de vous

écouter. Croyez-m'en, c'est là la véritable manière de louer et de sanctifier son nom, car de cette sorte vous glorifiez le Seigneur comme des enfants qui sont déjà dans la maison de leur père ; vous le faites avec plus d'affection et un plus grand désir de sa gloire, enfin, avec un tel bonheur qu'il vous semblera que vous ne pouvez plus cesser de le servir.

CHAPITRE XXXIII.

Sur ces paroles du *Pater* : *Votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.* —

Nécessité et prix de la soumission à la volonté de Dieu. — La volonté de Dieu est que nous ayons part dans ce monde à la croix de Jésus-Christ. —

Éminentes faveurs que reçoit, dès cet exil, l'âme qui fait à Dieu un don entier et absolu de sa volonté.

Déjà le divin Maître a demandé pour nous à son Père, et nous a appris à demander des choses d'un tel prix, que tout ce que nous pouvons désirer en ce monde s'y trouve renfermé ; déjà il nous a accordé la faveur inestimable de nous élever au rang de ses frères : voyons maintenant ce qu'il veut que nous donnions à son Père, ce qu'il lui offre pour nous, et ce qu'il demande de nous : car enfin des bienfaits si extraordinaires réclament de nous quelque retour.

O bon Jésus ! combien ce que vous demandez pour nous est grand, et combien ce que vous offrez de notre part est petit ! Que dis-je ? ce n'est qu'un pur néant si nous le comparons à ce qui est dû à un bienfaiteur si magnifique, à un Dieu d'une si haute majesté. Mais, ô mon divin Maître, que vous venez admirablement au secours de notre indigence, et qu'il est vrai que nous donnons à votre Père tout ce qu'il nous est possible de lui donner, si nous disons de cœur comme de bouche : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel !*

Vous avez bien fait, ô notre bon Maître, d'adresser à votre Père la demande précédente, pour nous donner le moyen d'accomplir ce que vous promettez dans celle-ci en notre nom : sans un tel secours, je ne crois pas, Seigneur, qu'il nous eût été possible de le faire. Mais dès que, sur votre demande, votre Père nous donne son royaume, il n'y a plus à douter que nous ne puissions tenir ce que vous avez promis pour nous. Nos cœurs si terrestres une fois devenus un ciel, il sera en notre pouvoir d'accomplir votre volonté; mais sans cela, Seigneur, je ne sais comment nous l'aurions pu. Vous offrez en notre nom quelque chose de si grand ! et la terre de nos cœurs est si sèche et si stérile !

Lorsque je pense à ceci, j'admire vraiment certaines personnes qui n'osent demander à Dieu des croix, de peur qu'il ne les exauce à l'heure même. Je ne parle pas de ceux qui s'abstiennent par humilité de faire une telle demande, croyant qu'ils n'auroient pas assez de vertu pour bien souffrir; je suis néanmoins convaincue que Celui qui leur donne un amour assez fort pour demander de faire paroître leur zèle par des épreuves si difficiles, leur donnera aussi la force de les supporter. Mais je voudrois bien savoir de ceux qui n'osent faire à Dieu cette prière, crainte d'être exaucés sur-le-champ, ce qu'ils lui demandent donc quand ils lui demandent que sa volonté s'accomplisse en eux. Ne lui disent-ils ces paroles que parce que tout le monde les dit, sans avoir dessein d'exécuter ce qu'ils disent ? Que cela seroit mal, mes filles ! Considérez que Jésus-Christ paroît ici comme notre ambassadeur, et que dans sa bonté infinie il a voulu s'entre-

mettre entre son Père et nous, acceptant par un excès d'amour pour nous tout ce que devoit lui coûter une pareille médiation. Dès lors n'est-il pas souverainement juste d'accomplir ce qu'il a promis en notre nom? Et si telle n'est pas notre volonté, de quel droit faisons-nous mentir sa promesse en disant des lèvres ce que le cœur ne veut point tenir? Mais sachez-le bien, mes filles, quelque parti que nous prenions, d'être dociles ou rebelles à cette divine volonté, rien ne peut l'empêcher de s'accomplir sur la terre et dans les cieux. Suivez donc mon conseil, et, croyez-m'en, faites, comme on dit, de nécessité vertu.

O mon Seigneur et mon Maître, quelle consolation, pour moi, que vous n'ayez point fait dépendre d'une volonté aussi déréglée que la mienne, l'accomplissement de la vôtre! Soyez-en éternellement béni! que toutes les créatures vous en louent! que votre nom en soit à jamais glorifié! Et en quelles mains auriez-vous laissé votre volonté, si cette indigne esclave qui est à vos pieds, en eût été la maîtresse et l'arbitre! Maintenant, mon Dieu, je vous fais librement le don de la mienne; à la vérité c'est mon intérêt, car depuis longtemps l'expérience m'a prouvé combien il m'étoit avantageux de faire un plein et libre abandon de ma volonté entre vos mains.

O mes filles, quel profit pour nous de faire ce que nous promettons par ces paroles du *Pater*! Mais aussi quelle perte, si nous manquons de l'accomplir! Avant de vous parler de ce profit, je veux mettre dans tout son jour la grandeur de l'offrande que vous faites à Dieu, quand vous lui dites : *Fiat voluntas tua*. De cette sorte, vous ne pourrez pas alléguer que vous avez été trompées, et que

vous n'avez pas compris l'étendue de votre promesse. Gardez-vous d'imiter certaines religieuses, qui promettent d'abord et qui ensuite se dispensent de tenir, sur cette simple excuse qu'elles n'ont pas bien su ce qu'elles promettoient. Que cela arrive, je ne m'en étonne pas : il est facile de promettre d'abandonner sa volonté entre les mains d'un supérieur ; mais quand on en vient à la pratique, on trouve que c'est la chose du monde la plus difficile, si on veut la faire comme on le doit. Ce n'est pas que nos supérieurs nous traitent toujours avec rigueur, quand ils nous voient foibles ; mais quelquefois aussi ils conduisent de la même sorte les forts et les foibles. Il n'en est pas ici de même : Dieu sait ce que chacun peut souffrir ; et dès qu'il voit une âme qui a de la force, il se hâte d'accomplir en elle sa volonté.

Je veux maintenant vous déclarer quelle est cette volonté de votre Père ou du moins vous en faire souvenir. Ne craignez pas que ce soit de vous donner des richesses, des plaisirs, des honneurs, ni tous ces autres biens qui font la félicité de la terre. Son amour pour vous est trop grand, et le présent que vous lui faites est trop cher à ses yeux, pour qu'il songe à le payer d'un si misérable salaire. C'est son royaume qu'il veut vous donner, et c'est dès cette vie qu'il veut vous en mettre en possession. Or, voulez-vous maintenant savoir comment il traite ceux qui du fond du cœur lui demandent que sa volonté soit faite en la terre comme au ciel ? Demandez-le à son divin Fils, car il lui fit cette même prière au jardin de Gethsémani. Comme il la lui adressoit du fond du cœur, et en se soumettant à tout, voyez si son Père n'accomplit pas bien sa

volonté en lui, le livrant aux angoisses, aux douleurs, aux injures, aux persécutions, à la mort enfin, et à la mort de la croix.

Dieu ne sauroit, mes filles, vous montrer plus clairement quelle est sa volonté, que par le traitement qu'il fait à ce Fils bien-aimé, objet de toutes ses complaisances. Ce sont là les présents et les faveurs qu'il nous destine en ce monde, et qu'il nous dispense à proportion de l'amour qu'il a pour nous. A ceux qu'il aime plus, il en donne plus ; et à ceux qu'il aime moins, il en donne moins ; réglant cela sur le courage qu'il voit en chacun de nous, et sur l'amour que nous lui portons. Il sait que celui qui l'aime beaucoup est capable de beaucoup souffrir pour lui ; et que celui qui l'aime peu n'est capable que de souffrir peu. Quant à moi, je suis convaincue que la mesure de notre force pour la souffrance est la mesure de notre amour : un grand amour porte de grandes croix, un petit n'en peut porter que de petites.

Ainsi, mes sœurs, si vous aimez véritablement Dieu, que les assurances que vous lui en donnez soient véritables, et non de vaines paroles. Efforcez-vous de supporter avec patience les croix qu'il lui plaira de vous envoyer. Si vous prétendiez donner d'une autre manière votre volonté, ce seroit comme offrir un diamant à une personne, et en la priant instamment de l'accepter, le retirer lorsqu'elle avancerait la main pour le prendre. Gardons-nous bien d'ajouter cette moquerie à celles que le divin Maître a daigné souffrir pour l'amour de nous. Ce motif seul doit suffire pour nous porter à mettre un terme à une dérision trop fréquente, hélas ! puisqu'elle se renou-

velle toutes les fois que nous disons ces paroles du *Pater noster*. Donnons-lui donc enfin ce diamant que nous lui avons si souvent offert, puisqu'il est certain que si ce grand Dieu ne commence pas le premier à nous donner, c'est pour nous obliger à lui faire auparavant ce présent de notre volonté.

C'est beaucoup pour les personnes du monde d'avoir une véritable résolution d'accomplir ce qu'elles promettent. Mais quant à vous, mes filles, il ne doit point y avoir de différence entre promettre et tenir, entre les paroles et les actions ; ainsi le commande l'état religieux. Mais trop souvent, hélas ! après avoir offert ce diamant et l'avoir même mis au doigt de Celui à qui nous l'offrons, il nous arrive de le retirer et de le reprendre. Nous montrons d'abord beaucoup de libéralité, mais ensuite nous devenons si avares, qu'il eût en quelque sorte mieux valu ne pas tant nous hâter de donner. J'ai voulu, mes filles, vous prémunir contre une pareille infidélité ; aussi tous mes avis dans ce livre ne tendent qu'à établir ce principe : que nous devons nous abandonner entièrement à notre Créateur, n'avoir d'autre volonté que la sienne, et nous détacher des créatures. Comme je vous crois parfaitement convaincues d'une vérité si importante, je n'en dirai pas davantage en ce moment.

Mais pour quelle raison le divin Maître se sert-il ici de ces paroles : *Fiat voluntas tua sicut in cælo et in terra ?* C'est qu'il connoît l'immense avantage qu'il y a pour nous à accomplir fidèlement la volonté de son Père. Par là notre âme se dispose à atteindre en très-peu de temps le terme de sa course, et à se désaltérer enfin aux eaux vives de la

contemplation. Mais si nous ne donnons sans réserve notre volonté au Seigneur afin qu'il en dispose entièrement à son gré, jamais il ne nous laissera boire à cette divine fontaine.

C'est là, mes filles, cette contemplation parfaite sur laquelle vous m'avez priée de vous parler. Comme je l'ai déjà dit, nous ne concourons en rien à une faveur si élevée; nous n'y travaillons point; nous n'y agissons point; notre unique office est de nous tenir sous la main de Dieu; toute autre chose détourne l'âme de son divin objet, et l'empêche de dire : *Votre volonté soit faite. Accomplissez-la en moi, Seigneur, selon toute l'étendue de votre bon plaisir.* Si vous voulez que ce soit par des peines, donnez-moi la force de les supporter, et qu'elles viennent. Si vous ordonnez que ce soit par des persécutions, par des maladies, par des affronts, par les souffrances de la pauvreté, me voici devant vous, ô mon Dieu et mon Père; je ne reculerai point. Et d'ailleurs le pourrais-je? Votre divin Fils vous ayant offert ma volonté dans cette prière, où il vous offre celle de tous les hommes, n'est-il pas juste que je tienne la parole qu'il vous a donnée en mon nom? Mais vous, ô mon Dieu, faites-moi la grâce de me donner ce royaume qu'il vous a demandé pour moi, afin que je sois capable de tenir cette parole. Enfin, Seigneur, disposez de votre servante selon votre sainte volonté, comme d'une chose qui est toute à vous.

O mes sœurs, quelle force n'a pas ce don de notre volonté quand il est parfait et absolu! Il a un tel empire sur le cœur du Tout-Puissant lui-même, qu'il le détermine à ne faire qu'un avec notre bassesse, à nous trans-

former en lui, et à unir ainsi le Créateur à la créature. Voyez si vous ne serez pas bien payées ; mais admirez en même temps la bonté de votre divin Maître. Sachant par quel chemin on va au cœur de son Père, il nous l'enseigne ; il nous dit par quels services nous pouvons lui plaire et gagner son affection. Plus ce grand Dieu, notre tendre père, voit par nos œuvres que ce don de notre volonté est sincère et absolu, plus il nous approche de lui, et plus il élève notre âme au-dessus des créatures, au-dessus d'elle-même, afin de la rendre capable de recevoir les plus grandes faveurs. Il met à si haut prix cette preuve de notre amour, qu'il ne cesse de nous en récompenser en cette vie ; sa munificence nous accable de tant de biens, que nous ne savons plus que lui demander, et néanmoins il nous donne encore, et ne se lasse point de nous donner. Ainsi, ne se contentant pas de cette union intime par laquelle il nous a rendus une même chose avec lui, ce Dieu d'amour commence à prendre ses délices dans notre âme, à lui découvrir ses secrets, à se réjouir de ce qu'elle connoît son bonheur, et de ce qu'elle a, quoiqu'à travers des voiles, une première vue des félicités qu'il lui réserve dans le monde futur. Il va plus loin encore ; il lui fait perdre l'usage des sens extérieurs, afin que, libre de la moindre chaîne, elle s'occupe tout entière de son Dieu.

C'est là ce que l'on appelle ravissement : Dieu commence alors à témoigner à l'âme tant d'amitié, que non-seulement il lui rend cette volonté dont elle lui a fait un si entier abandon, mais encore il lui donne la sienne ; il prend plaisir que cette âme si tendrement aimée com-

mande à son tour, ainsi que l'on dit, faisant lui-même tout ce qu'elle désire, comme elle accomplit tout ce qu'il ordonne ; mais il le fait d'une manière incomparablement plus accomplie, parce qu'il est tout-puissant, qu'il peut tout ce qu'il veut, et qu'il ne cesse point de vouloir le bien de cette âme. Dans cette intimité avec son Dieu, la pauvre âme, quoiqu'elle veuille, ne peut pas ce qu'elle veut ; elle ne peut même rien que par un pur don de Dieu ; et sa plus grande richesse consiste en ce que plus elle le sert, plus elle lui est redevable. Souvent elle se sent pressée du désir d'acquitter une partie de ses dettes envers lui, et elle s'afflige de se voir sujette à tant d'engagements, d'embarras et de liens que la prison de ce corps traîne après elle. Mais elle est bien simple de s'en tourmenter, puisqu'il n'est en son pouvoir de donner à Dieu que ce qu'elle a reçu de lui. Ainsi, qu'elle reconnoisse avec humilité son impuissance, et ne pense qu'à accomplir parfaitement ce qui dépend d'elle, qui est de lui livrer sa volonté tout entière. Tout le reste embarrasse une âme que Dieu élève à l'oraison du ravissement, et ne fait que lui nuire au lieu de lui profiter. L'humilité seule peut alors quelque chose ; non pas cette humilité laborieusement acquise par la méditation, mais celle qui, s'illuminant au foyer même de la Vérité, voit en un instant, dans ses clartés infinies, ce qu'elle n'eût pu découvrir par un pénible travail de plusieurs années, son néant, et la grandeur de Dieu.

Je termine par cet avis : ne pensez pas, mes filles, pouvoir jamais arriver à cet état sublime par vos soins et par vos efforts. Vous y travailleriez en vain, et la dévo-

tion que vous pourriez avoir auparavant, se refroidiroit. Tout ce que vous avez à faire, c'est de dire du fond du cœur avec simplicité et avec humilité, car c'est l'humilité qui obtient tout : *Fiat voluntas tua*, Que votre volonté soit faite.

CHAPITRE XXXIV.

Sur ces paroles : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.*

Notre adorable Jésus savoit, comme je l'ai dit, combien il nous étoit difficile d'accomplir ce qu'il avoit promis en notre nom ; son œil mesuroit toute l'étendue de notre foiblesse, qui fait que souvent, pour nous soustraire à la volonté de Dieu, nous feignons de ne pas la connoître. Dans sa tendre compassion, il ne balança point à venir au secours de notre misère. Il vit qu'il ne falloit pas revenir sur l'offrande de notre volonté qu'il avoit faite à son Père, attendu qu'en cela consistoit tout notre bonheur ; mais il vit en même temps combien il nous seroit difficile d'accomplir ce qu'il avoit promis. Et en effet, que l'on dise à un riche voluptueux que la volonté de Dieu est qu'il diminue les dépenses de sa table pour subvenir aux besoins des pauvres et les empêcher de mourir de faim, il trouvera mille raisons pour interpréter cette obligation à sa fantaisie. Représentez à un médisant que la volonté de Dieu est qu'il aime son prochain comme lui-même, il disputera et n'en tombera point d'accord. Dites à un religieux qui aime la liberté et les douceurs de la vie, qu'il est tenu de donner bon exemple ; que ce n'est point par de

vaines paroles, mais par une promesse formelle et par serment qu'il s'est engagé à accomplir la volonté de Dieu ; que cette volonté demande qu'il observe ses vœux ; qu'en donnant du scandale, il leur porte une grave atteinte quoiqu'il ne les viole pas entièrement ; dites-lui enfin qu'ayant fait vœu de pauvreté il doit la pratiquer sincèrement et sans détour ; le convaincrez-vous ? concevra-t-il même le désir de changer ? Si maintenant encore, avec le puissant secours que Jésus-Christ nous a laissé, il se trouve quelques religieux rebelles à la volonté divine, que seroit-ce si le divin Maître n'avoit vaincu la plus grande partie de la difficulté par le moyen qu'il a établi ? Il n'y auroit certes qu'un très-petit nombre d'âmes qui accompliroient cette parole qu'il a adressée en notre nom à son Père : *Fiat voluntas tua !*

Jésus, voyant notre foiblesse et nos besoins, inventa donc un admirable moyen, où il fit éclater les ineffables tendresses de son amour pour nous. En son nom, et au nom de tous ses frères, il adressa à son Père cette demande : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.* Oh ! comprenons bien, je vous en conjure, mes sœurs, ce que demande pour nous notre bon Maître. Méditons-le attentivement, car il n'y va pas moins que de la vie de notre âme. Voici, sauf meilleur avis, la pensée qui me vient en ce moment. Notre bon maître connoissant d'un côté ce qu'il avoit donné en notre nom, et combien il nous importoit de le donner ; de l'autre, la peine que nous aurions à nous y résoudre, à cause de notre foiblesse et de cette pente qui nous entraîne vers les choses basses et passagères ; voyant en outre qu'à cause de notre peu de cou-

rage et d'amour, il étoit nécessaire que l'exemple d'un amour tel que le sien fût sous nos yeux pour exciter le nôtre, non point une fois, mais chaque jour ; pressé par tant de motifs, il résolut, dans son infinie et inépuisable charité, de rester avec nous sur cette terre. Mais comme c'étoit une chose de si grand poids et de si haute importance, il voulut que ce fût son Père lui-même qui nous l'accordât. Sans doute, n'étant avec lui qu'une même chose et n'ayant qu'une même volonté, il savoit que tout ce qu'il feroit sur la terre seroit agréé et ratifié par son Père dans le ciel, mais l'humilité de notre bon Jésus étoit si grande, qu'il voulut demander à son Père, dont il étoit l'amour et les délices, la permission de rester parmi nous. Il n'ignoroit pas qu'en lui faisant cette demande, il lui demandoit plus qu'il n'avoit fait dans toutes les autres ; car, au moment où il la lui adressoit, il savoit que non-seulement les hommes devoient lui faire souffrir la mort, mais que cette mort seroit accompagnée de mille affronts et de mille outrages.

O mon adorable Jésus ! quel seroit le père qui, nous ayant donné son fils, pourroit, après l'avoir vu accablé de si indignes traitements, se résoudre à le laisser encore parmi nous, pour y être chaque jour en butte à de nouvelles souffrances ? Certes, mon Sauveur, nul autre que le vôtre n'en étoit capable ; et vous saviez bien à qui vous adressiez une pareille demande. O mon Dieu ! quel excès d'amour dans le Fils ! et quel excès d'amour dans le Père !

A la vérité, mon étonnement est moins profond quand je contemple ce qu'a fait Jésus notre cher Maître. Fidèle

comme il est, et ayant dit à son Père : *Que votre volonté soit faite*, il devoit l'accomplir avec la perfection d'un Dieu ; car il n'y a point en lui de trace de nos foiblesses. Or, comme il savoit qu'en nous aimant comme lui-même il faisoit ce que vouloit son Père, pour accomplir sa volonté, il choisit, malgré ce qu'il devoit lui en coûter, le moyen où éclatait le plus son amour envers son Père et envers nous.

Mais vous, Père éternel, comment y avez-vous consenti ? N'étoit-ce pas assez d'avoir permis une fois que ce Fils bien-aimé soit livré à la fureur des méchants ? Comment pouvez-vous le voir encore chaque jour, oui, chaque jour, en de si indignes mains ? Considérez de quelle sorte on le traite. Votre cœur de père peut-il soutenir la vue des injures qu'on lui prodigue chaque jour ? En est-il de comparables à celles qu'on lui fait aujourd'hui dans le très-saint sacrement de son amour ? En combien de mains ennemies êtes-vous condamné à le voir, ô Père éternel ! Enfin, que de profanations et de sacrilèges de la part de ces malheureux hérétiques ! Grand Dieu, comment pouvez-vous donc exaucer la demande de votre divin Fils et céder à son désir ? Ne considérez pas cet amour excessif qui le presse : pour accomplir votre volonté et nous procurer un si grand bien, il seroit prêt à se laisser mettre en pièces chaque jour jusqu'à la fin du monde. C'est à vous, mon Dieu, de prendre garde aux intérêts de votre Fils, attendu que rien n'arrête son amour. Faut-il que tout ce qu'il nous fait de bien lui coûte si cher ! Il se fait à tout, il n'a pas une parole pour lui, il n'ouvre la bouche qu'en notre faveur ! ne se trouvera-t-il donc per-

sonne qui prenne en main la défense de ce très-aimant Agneau?

Ce qui me frappe, c'est que cette demande est la seule où notre divin Maître répète les mêmes paroles. Car, après avoir prié son Père de nous donner ce pain de chaque jour, il ajoute : Donnez-nous-le aujourd'hui. C'est comme s'il disoit que, vu qu'il nous l'a donné une fois en le livrant à la mort pour nous, et qu'à ce titre il est déjà à nous, il ne nous l'ôte plus jusqu'à la fin du monde, mais qu'il le laisse, esclave de son amour pour nous, nous servir jusqu'au dernier jour. A la vue d'un tel miracle de charité, que votre cœur, mes filles, se fonde de tendresse et s'embrace d'un nouvel amour pour votre céleste Époux. Le monde vit-il jamais un esclave qui prit plaisir à avouer sa condition? Seul, dans l'excès de son amour pour nous, notre adorable Jésus se glorifie de sa chaîne; il tient à honneur de se dire notre esclave.

O Père éternel, qui pourra concevoir le mérite d'une humilité si ravissante ! Qu'elle doit être précieuse devant vous, puisque c'est par elle que nous achetons votre divin Fils ! Pour le vendre, nous savions le prix, trente deniers ; mais pour l'acheter, il n'y avoit point au monde de trésor qui pût suffire.

Admirons jusqu'où va l'amour de notre cher Maître dans cette demande du *Pater*. En tant qu'il possède notre nature, il se fait une même chose avec nous ; et, en tant que maître de sa volonté, il représente à son Père que, puisqu'il peut faire ce qu'il veut, il peut suivre la pente de son cœur et se donner à nous. C'est pourquoi il dit :

Donnez-nous *notre pain*. Il ne met, nous le voyons, aucune différence entre lui et nous ; mais c'est nous, hélas ! qui en mettons une, lorsque nous refusons de faire chaque jour à son Père, par les mains de ce Fils éternellement chéri, l'offrande entière de notre volonté.

CHAPITRE XXXV.

Explication de ces mêmes paroles du *Pater* : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour*. — Effets de la sainte Eucharistie. — Combien est précieux le temps qui suit la sainte communion, et comment on doit l'employer.

Si, par ce mot de *chaque jour*, Notre-Seigneur, comme nous venons de le voir, demande ce pain céleste pour l'éternité, pourquoi ajoute-t-il immédiatement après : *Donnez-nous-le aujourd'hui* ? Voici, mes filles, ma pensée là-dessus. Par ce terme de *chaque jour*, le divin Maître veut nous faire entendre, qu'outre le bonheur de posséder sur la terre ce pain de vie, nous le posséderons encore dans le ciel, si nous savons mettre à profit l'insigne faveur qu'il nous fait d'habiter parmi nous ; car son dessein, en demeurant avec nous, a été de nous aider, de nous animer, et, par cette divine nourriture, de rendre nos âmes capables d'accomplir la volonté de son Père. Quand ensuite il dit : *Aujourd'hui*, il indique qu'il ne demande ce pain de vie que pour un jour, pour la durée de ce monde ; un jour, c'est en effet ce que dure ce monde, surtout pour ces malheureux qui perdent leur âme, et pour qui il ne doit plus y avoir de jour dans le monde futur. Mais s'ils se laissent vaincre, c'est uniquement leur faute ; car le divin Maître ne cesse d'exciter leur courage jusqu'à la fin du

combat. Ils seront donc sans excuse, et ils ne pourront se plaindre que le Père éternel les ait privés de ce pain des forts au moment où ils en avoient le plus de besoin.

Puisque ce n'est qu'un jour, dit ce Fils bien-aimé à son Père, laissez-le-moi passer au service des miens. Donné et envoyé au monde par votre seule volonté, ô mon Père, je veux maintenant, par ma volonté propre, ne pas abandonner mes amis, mais demeurer sur cette terre avec eux pour augmenter leur consolation et leur gloire. Ainsi, ce pain sacré que vous leur avez déjà donné pour l'éternité, je vous le demande encore pour *un seul jour*, pour *aujourd'hui*.

Une telle prière a été entendue. Le Père éternel nous laisse ce pain sacré de l'humanité de son Fils, et il nous le donne comme une manne où nous trouvons tout ce que nous pouvons désirer. Désormais, si ce n'est par sa faute, notre âme n'a plus à craindre de mourir de faim, elle est sûre de trouver dans ce très-saint sacrement toutes les délices et toutes les consolations qu'elle peut souhaiter. Il n'y aura plus ni peines, ni épreuves, ni persécutions, qui ne lui deviennent légères, une fois qu'elle aura goûté celles de son Dieu.

Unissez, mes filles, vos prières à celles de ce Fils bien-aimé, et demandez au Père qu'il vous laisse ce pain durant *ce jour*, et que vous ne soyez pas si malheureuses que d'en être privées tant que vous serez dans ce triste lieu de votre exil. C'est assez pour tempérer une si grande joie, que ce cher Époux de vos âmes reste caché sous les apparences du pain et du vin ; pour qui n'aime que lui et n'a de consolation qu'en lui dans ce monde, c'est un assez

grand martyr de ne pouvoir le contempler qu'à travers ces voiles. Ah! que du moins il vous reste, qu'il ne vous abandonne jamais, et que sa grâce vous rende toujours telles que vous devez être pour le recevoir dignement.

Quant au pain matériel et terrestre, vous étant abandonnées sincèrement et sans réserve à la volonté de Dieu, ne vous en mettez point en peine, du moins durant votre oraison. Vous traitez alors de choses plus importantes. Il est d'autres temps où vous pourrez vous livrer au travail afin de pourvoir à votre entretien ; ce travail est légitime, il est louable, mais vous ne devez jamais vous y livrer avec sollicitude et préoccupation d'esprit. Tandis que le corps s'occupe, il faut que l'âme se repose. Laissez, comme il a été déjà dit fort au long, le soin du temporel à votre Époux, il s'en occupera toujours avec une tendre sollicitude.

Vous êtes à son égard comme un serviteur qui, en s'engageant à servir un maître, se résout à le contenter en toutes choses ; et il est à votre égard comme un maître qui est obligé de nourrir son serviteur tandis qu'il demeure à son service. Il y a cette différence toutefois, que l'obligation de ce maître cesse dès qu'il devient tellement pauvre qu'il ne peut plus subvenir à son entretien et à celui de son serviteur ; au lieu qu'ici vous n'avez rien de tel à craindre. Celui au service duquel vous vous êtes engagées est et sera toujours riche et puissant. Eh bien ! que vous en semble ? Le serviteur auroit-il bonne grâce à demander tous les jours à son maître la nourriture dont il a besoin ? Ne sait-il pas très-bien qu'il est obligé de la lui donner,

et qu'il n'aura garde d'y manquer? Et le maître ne pourroit-il pas lui répondre avec justice, que le devoir d'un serviteur est de contenter en tout celui qu'il sert, et qu'il a tort de se préoccuper d'une sollicitude qui lui fait faire tout de travers? Ainsi, mes sœurs, s'inquiète, et demande qui voudra ce pain terrestre; pour nous, demandons au Père éternel d'être dignes de recevoir notre pain céleste. Et si, à cause des voiles dont se couvre notre divin Époux, nous ne pouvons le contempler des yeux du corps, qu'au moins il se découvre aux yeux de notre âme, et lui révèle ses amabilités. C'est là pour elle une tout autre nourriture, pleine de joies et de délices, et qui soutient admirablement la vie.

Pensez-vous, mes filles, que cette très-sainte nourriture ne soutienne pas aussi les corps, et ne soit pas un remède efficace à leurs maux? Pour moi, je sais qu'elle a cette vertu. Je connois une personne qui, outre de grandes infirmités, éprouvoit souvent de très-vives douleurs en allant communier, et qui n'avoit pas plutôt reçu le pain de vie, qu'elle sentoit tous maux s'évanouir, comme si on les lui eût enlevés avec la main. Cela lui arrivoit d'ordinaire; c'étoit d'autant plus frappant que ses maux étoient manifestes, et de telle nature, à mon avis, qu'il lui eût été impossible de les feindre. Mais les merveilles opérées par ce pain sacré en ceux qui le reçoivent dignement, sont si notoires, que je m'abstiens d'en rapporter un grand nombre d'autres qui concernent cette personne; le récit m'en seroit facile, attendu que j'étois au courant de tout ce qui lui arrivoit, et que je sais qu'il n'y avoit point l'ombre de mensonge. A la vérité, Dieu lui avoit donné une foi si

vive, que lorsqu'elle entendoit dire à certaines âmes qu'elles eussent voulu vivre au temps où Jésus-Christ, notre souverain bien, étoit en ce monde, elle rioit en elle-même, parce que cet adorable Sauveur étant aussi réellement au milieu de nous dans le très-saint sacrement de l'autel qu'il l'étoit alors au milieu des hommes, elle ne comprenoit pas qu'on pût désirer davantage. Mais aussi, je sais de cette personne que, pendant plusieurs années, sans être encore très-parfaite, elle ranimoit tellement sa foi au moment de la communion, qu'elle voyoit Notre-Seigneur aussi présent que si elle l'eût vu des yeux du corps entrer chez elle. Sûre de posséder alors son Dieu dans la pauvre demeure de son cœur, elle se détachoit, autant qu'il étoit en elle, de toutes les choses extérieures, pour se renfermer avec lui dans cette retraite intérieure. Elle s'efforçoit de recueillir tous ses sens, pour leur faire connoître, en quelque sorte, le bien ineffable qu'elle possédoit, ou, pour mieux dire, afin que son âme pût sans obstacle s'appliquer à le connoître. Elle se considéroit comme étant aux pieds de Jésus-Christ son Sauveur, et avec Madeleine elle les arrosoit de larmes, de même que si elle l'eût vu des yeux du corps dans la maison du pharisien. Quand la dévotion sensible lui manquoit, il lui suffisoit de la foi qui lui disoit qu'elle étoit bien là. Et qui pourroit, en effet, à moins de s'aveugler soi-même et de fermer volontairement les yeux à cette vive lumière de la foi, douter que Dieu ne soit alors véritablement au dedans de nous? Ce n'est plus ici une simple représentation, comme lorsqu'à l'aide de l'imagination, nous nous représentons Jésus-Christ en croix ou dans quelque autre

mystère de sa passion : c'est la réalité, c'est Jésus-Christ même actuellement présent, en sorte qu'il n'est plus nécessaire d'aller le chercher ailleurs et loin de nous ; il est au dedans de nous, et il y demeure jusqu'à ce que les accidents du pain soient consumés. Certains de sa présence, profitons d'un temps si précieux pour nous tenir auprès de sa divine Personne.

Si, lorsqu'il étoit dans le monde, il guérissait les malades par le seul attouchement de son habit, dans ces moments fortunés où il est au milieu de nos cœurs, où il daigne demeurer en nous, pouvons-nous douter que, si nous avons de la foi, il ne fasse des miracles en notre faveur, et qu'il n'exauce nos demandes ? Certes, cet adorable Maître n'a pas coutume de mal payer le séjour qu'il fait dans l'hôtellerie de notre âme, lorsqu'il y reçoit de nous bon accueil. Peut-être, mes filles, éprouvez-vous quelque regret d'être privées de le voir des yeux du corps. Mais un tel regret n'est point fondé. Songez que c'est autre chose de l'avoir vu tel qu'il étoit autrefois avec un corps passible et mortel, ou de le contempler tel qu'il est aujourd'hui resplendissant de toute la gloire des cieux. Qui de nous, foibles comme nous sommes, pourroit soutenir l'éclat de cette gloire ? Le monde lui-même pourroit-il subsister ? Et qui de nous voudroit y rester, quand la vue de cette éternelle Vérité nous montreroit à découvert le néant et le mensonge de tout ce que nous estimons ici-bas ? Si ce grand Dieu nous apparoissoit dans sa majesté, comment une pauvre pécheresse comme moi qui l'ai tant offensé, oseroit-elle approcher de lui ? Mais quand il se cache sous l'apparence de ce pain, je m'enhardis à

le voir et à traiter avec lui. C'est comme si un roi de la terre se déguisoit un moment ; par son déguisement même, il sembleroit nous convier à plus de familiarité avec lui, et consentir à être traité avec moins d'égards et de respects. Sans ce divin artifice de l'amour par lequel notre bon Maître nous dérobe l'éclat de sa majesté, qui oseroit, trouvant en soi tant de froideur, tant d'indignité et tant d'imperfections, s'approcher de son adorable Personne ? Oh ! que nous savons peu ce que nous demandons, quand nous demandons de le voir ; et que la sagesse du divin Maître a mieux compris nos intérêts ! Malgré ce voile, il ne laisse pas de se découvrir à ceux qu'il connoît devoir tirer profit de sa présence ; et s'il ne se montre pas aux yeux du corps, il se montre à ceux de l'âme soit par de grands sentiments intérieurs, soit par plusieurs autres voies.

Demeurez de bon cœur avec lui, mes filles, et ne perdez pas cette heure qui suit la sainte communion ; c'est un temps excellent pour négocier et pour ménager les intérêts de votre âme. S'il arrive que l'obéissance vous appelle ailleurs, laissez votre âme avec le divin Maître. Mais si, aussitôt qu'il est entré dans votre cœur, vous portez volontairement votre pensée sur un autre objet, si vous ne faites aucun cas de lui, si vous oubliez qu'il est en vous, comment pourroit-il se faire connoître à votre âme ? Je le répète, c'est un temps souverainement précieux que cette heure qui suit la communion : le divin Maître se plaît alors à nous instruire ; prêtons l'oreille, et, en reconnoissance de ce qu'il daigne nous faire entendre ses leçons, baisons-lui les pieds, et conjurons-le de ne pas

s'éloigner de nous. Cet adorable Sauveur étant alors présent en nous, demandons-lui les mêmes grâces qu'en d'autres moments nous lui demandons devant quelque-une de ses images ; et, puisqu'il est là en personne, gardons-nous de le quitter pour aller prier devant son image. Ce seroit une folie. C'est comme si quelqu'un possédant le portrait d'une personne qui lui est chère, et recevant sa visite, la laissoit là, sans lui dire un mot, pour aller s'entretenir avec son portrait. Mais savez-vous en quel temps il est utile de recourir à un tableau de Notre-Seigneur, et que je le fais moi-même avec le plus grand plaisir ? C'est lorsque ce divin Maître s'éloigne de nous, et nous le fait sentir par les sécheresses où il laisse notre âme. C'est alors une bien douce consolation d'avoir devant les yeux l'image du Bien-Aimé de nos cœurs ; je voudrois que notre vue ne pût se porter nulle part sans la rencontrer. Et quel objet plus saint, plus fait pour charmer les regards, que l'image de Celui qui a tant d'amour pour nous, qui est le principe et la source de tous les biens ? Oh ! que malheureux sont ces hérétiques qui, par leur faute, ont perdu cette consolation, et tant d'autres !

O mes filles, puisque Jésus-Christ lui-même est au dedans de vous, dès que vous avez reçu la sainte eucharistie, fermez les yeux du corps pour ouvrir ceux de l'âme, et regardez-le alors ; il est au milieu de votre cœur. Je vous l'ai déjà dit, je vous le répète encore, je ne me lasserois point de vous le dire : si vous prenez cette salutaire habitude, chaque fois que vous approcherez du céleste banquet, si vous faites en sorte de vous conserver

si pures, qu'il vous soit souvent permis d'être admises au nombre des convives de l'Époux, croyez que cet Époux divin ne se déguisera point tellement, qu'il ne se fasse connoître à votre âme, en proportion du désir que vous aurez de le voir ; et vous pouvez le souhaiter avec une telle ardeur, qu'il écartera tous les voiles et se découvrira entièrement à vous.

Mais si immédiatement après l'avoir reçu, au lieu de lui témoigner notre respect et notre amour, nous le quittons pour nous livrer au monde et à ses vanités, que doit-il faire ? Est-ce à lui de nous en retirer par force, de nous contraindre de porter sur lui nos regards, afin de se faire ensuite connoître à nous ? Non certes : car il lui est déjà arrivé de se montrer aux hommes à découvert, de leur dire clairement ce qu'il étoit ; et l'on sait avec quelle indignité ils le traitèrent, et combien peu crurent en lui. La faveur qu'il nous fait à tous, de vouloir que nous soyons assurés de sa présence dans le très-saint sacrement, doit nous suffire ; et si quelquefois il se montre sans voiles, s'il se plaît alors à communiquer ses grandeurs et à prodiguer ses trésors, ce n'est qu'à ses véritables amis, à ceux qui l'appellent de toute l'ardeur de leurs désirs. C'est vainement que ceux qui n'ont pas mérité cet heureux nom d'ami de leur Sauveur, qui ne font rien pour se rendre dignes de l'approcher et de le recevoir, l'importunent afin qu'il veuille bien se manifester à eux. Que demandent-ils ? Quels titres ont-ils à une pareille faveur ? Approchant de la sainte table une fois dans l'année, impatientes d'avoir strictement satisfait au précepte de l'Église, ils se hâtent de chasser Jésus-

Christ d'eux-mêmes aussitôt qu'il y est entré. Ils ont l'esprit tellement possédé par les affaires, les occupations et les embarras du siècle, qu'il semble qu'à leur gré, Celui qu'ils ont reçu dans la demeure de leur âme, n'en sortira jamais assez tôt.

CHAPITRE XXXVI.

De la communion spirituelle. — Ses admirables fruits. — Comment on doit se recueillir après avoir communiqué spirituellement. — Saisie tout à coup d'un transport de zèle à la vue des profanations commises par les hérétiques contre le très-saint sacrement, Térèse s'adresse au Père éternel en faveur de son Fils, et le conjure, dans les termes les plus touchants, de ne pas le laisser plus longtemps exposé à de si grands outrages.

Vous venez de voir, mes filles, comment nous devons nous tenir recueillies aux pieds de Notre-Seigneur après la communion. Ce sujet étoit trop important pour ne pas en parler avec quelque étendue. Aussi n'ai-je pas craint de le faire, quoique j'eusse déjà dit, en traitant de l'oraison de recueillement, combien il nous étoit avantageux de nous retirer au dedans de nous pour y être seules avec Dieu. Je n'ajouterai qu'un mot : les jours où vous entendrez la messe sans communier, faites-le spirituellement ; rien ne vous en empêche, et vous en retirerez le plus grand fruit. Aussitôt après, recueillez-vous au dedans de vous-mêmes avec le divin Maître, de la même manière que si vous l'aviez réellement reçu. Son amour s'imprime ainsi merveilleusement dans nos âmes. Chaque fois que nous nous disposons à le recevoir, il nous donne quelque grâce et se communique à nous en diverses manières qui nous sont incompréhensibles. Il agit à la manière du feu.

Vous êtes en hiver dans un appartement où il y a un grand feu ; si vous vous en tenez éloignées, vous ne vous chaufferez guère, seulement vous aurez moins froid que s'il n'y avoit point de feu ; mais approchez, ce sera autre chose, vous sentirez toute sa bienfaisante action. Il en est absolument de même de notre âme : si elle se dispose, c'est-à-dire si elle souhaite perdre son froid, et si par le désir elle s'approche de Jésus-Christ qui est son véritable feu, il lui suffira de quelques moments passés auprès de lui, pour être pénétrée d'une divine chaleur qui lui durera plusieurs heures.

Si dans le principe vous ne vous trouvez pas bien de cette pratique, sachez que le démon en peut être cause : voyant quel grand dommage il en reçoit, pour vous en détourner il vous fera éprouver je ne sais quel trouble et quelle angoisse de cœur, et il cherchera à vous persuader que vous trouverez plus de dévotion en d'autres exercices de piété. Malgré ses insinuations, tenez ferme, n'abandonnez pas une si salutaire pratique, et prouvez ainsi à Notre-Seigneur que vous l'aimez véritablement. Souvenez-vous que peu d'âmes ont le courage de l'accompagner, et de le suivre dans les afflictions et les travaux ; ne faisons pas de même, et sachons endurer quelque chose pour lui ; il nous le paiera avec la munificence d'un Dieu. Souvenez-vous encore qu'il est un grand nombre de personnes qui non-seulement ne veulent pas demeurer avec lui, mais qui le chassent de chez elles. N'est-il donc pas juste de lui faire connoître, par notre patience à souffrir quelques légères peines, le désir que nous ressentons de jouir de sa divine présence ? O mes filles, puisqu'il n'est rien qu'il

ne souffre et qu'il ne soit prêt à souffrir pour trouver une âme qui veuille le recevoir avec joie et le retenir chez elle avec amour, faites en sorte d'être vous-mêmes cette âme. S'il n'y en avoit aucune qui se tint honorée de sa visite, il est clair que son Père ne pourroit permettre qu'il demeurât parmi nous. Mais il aime tant ses amis, sa bonté pour ses serviteurs est si grande, qu'il ne sauroit leur refuser cette consolation ; voyant d'ailleurs les désirs de son cher Fils, il n'a garde de l'empêcher de consommer un ouvrage où resplendit si divinement son amour envers son Père et envers nous.

Père saint, qui êtes dans les cieux, vous ne pouviez sans doute refuser à votre Fils une faveur qui devoit être pour nous la source de tant de biens. Il vous a demandé de rester avec nous, et d'être notre pain de vie ; et vous y avez consenti, vous avez tout accepté. Mais après qu'il nous a donné cette ineffable preuve de son amour, ô Père éternel, permettez-moi de le dire encore, ce Fils bien-aimé, toujours muet pour sa propre cause, ne trouvera-t-il pas quelques voix qui s'élèvent vers vous pour lui ? Osons lui prêter les nôtres, mes filles. C'est de la hardiesse, je l'avoue, vu notre misère ; mais le divin Maître, ne l'oublions pas, nous commande lui-même de prier son Père. Que cet ordre ranime notre confiance ; trop heureuses d'obéir, présentons-nous, au nom même de notre Jésus, devant son Père, plaidons sa cause. O Père saint ! par ce chef-d'œuvre de son amour, votre Fils a mis le comble à tous ses bienfaits envers nous pauvres pécheurs ; et puisque c'est l'amour qui l'enchaîne sur nos autels, ô le plus tendre des pères, ne souffrez pas qu'il y soit plus longtemps

traité d'une manière si indigne. Il s'est donné à nous, afin que nous puissions, chaque jour, à tout moment, vous l'offrir en sacrifice. Ah ! laissez-vous toucher par le prix inestimable d'une telle offrande ! Considérez les outrages, les profanations que reçoit cette adorable Hostie dans toutes les contrées où se trouvent ces malheureux hérétiques ; voyez les églises renversées, les prêtres mis à mort, les sacrements abolis ! Qu'est ceci, mon Seigneur et mon Dieu ? Ou faites finir le monde, ou mettez un terme à de si grands maux. Tout misérables que nous sommes, nos cœurs se brisent à un tel spectacle. Père éternel, je vous en supplie, vous-même, n'en soutenez pas plus longtemps la vue. Arrêtez ce feu, Seigneur ; car si vous le voulez, vous le pouvez. Considérez que votre Fils est encore dans ce monde. Au nom du respect dû à sa divine Personne, qu'il y ait fin à tant d'indignités, d'abominations, de souillures ; ni sa beauté, ni son adorable pureté, ne méritent qu'il se commette, dans les demeures où il habite, de pareilles profanations. Exaucez notre prière, Dieu de bonté, non pour l'amour de nous, nous n'en sommes pas dignes, mais pour l'amour de votre divin Fils. Nous n'avons garde, pour le soustraire à tant d'insultes, de vous demander qu'il cesse d'être avec nous ; nous ne l'oserions. Eh ! Seigneur, sans lui que seroit-ce de nous ? Sur cette terre d'exil n'est-il pas l'unique gage qui apaise votre colère ? Vous seul, Dieu tout-puissant, connoissez le remède à un tel mal, que votre miséricordieuse main se hâte de l'appliquer.

O Dieu de mon cœur, qui vous souvenez des moindres choses que l'on fait pour vous, pourquoi faut-il qu'une

longue fidélité à vous servir ne me donne pas le droit de vous importuner jusqu'à l'excès en ce moment ? Pourquoi faut-il que je ne puisse, mes services en main, vous demander en retour une faveur, objet de mes plus ardents désirs ? Mais, hélas ! Seigneur, je n'ai rien fait qui me donne ce droit ; c'est plutôt moi, peut-être, qui ai provoqué votre courroux ; ce sont mes péchés qui ont attiré de si grands malheurs. Que me reste-t-il donc, ô mon Créateur, si ce n'est de vous présenter ce pain sacré, de vous en faire don, après l'avoir reçu de vous, et de vous conjurer, par les mérites de votre Fils, de m'accorder une grâce qu'il a méritée en tant de manières ? Eh bien ! ne différez plus, grand Dieu, ne différez plus ; et, dès ce moment, faites que cette mer courroucée se calme, que cette grande tempête qui agite le vaisseau de l'Église s'apaise ; enfin, Seigneur, sauvez-nous, car nous périssons.

CHAPITRE XXXVII.

Sur ces paroles du *Pater* : *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

Le divin Maître, voyant que ce pain céleste nous rend tout facile, s'il n'y a point de notre faute, et que nous pouvons très-bien accomplir ces paroles adressées à son Père : *Que votre volonté soit faite*, ajoute aussitôt : *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Remarquez, je vous prie, mes sœurs, qu'il ne dit point *comme nous pardonnerons* ; afin de nous faire comprendre que celui qui vient de demander à Dieu le Père un don aussi précieux que le corps de son Fils, et qui a soumis à sa volonté sainte sa volonté propre tout entière, doit avoir déjà pardonné. Il dit donc : *Comme nous pardonnons*, et nous enseigne par là que celui qui a adressé à Dieu du fond du cœur cette parole : *Que votre volonté soit faite*, doit avoir déjà tout pardonné à son prochain, ou du moins en avoir la sincère et ferme résolution.

C'étoit pour les saints, vous le savez, un sujet de joie que les persécutions et les injures ; parce qu'elles leur fournissoient un moyen d'offrir quelque chose à Dieu en retour des choses si grandes qu'ils lui demandoient. Mais

une pauvre pécheresse comme moi, que pourra-t-elle offrir, elle qui a eu si rarement occasion de pardonner, et qui a besoin de tant de pardons? Que ceux qui ont le malheur de me ressembler, y pensent sérieusement; je les en conjure en votre nom, ô mon tendre Sauveur! Qu'ils estiment à leur juste valeur ces légères offenses, ces riens, que l'on appelle du nom d'injures et d'affronts. En vérité, se montrer sensible à ces misérables points d'honneur, n'est-ce pas ressembler à ces enfants qui construisent des maisonnettes avec de petites pailles?

O mon Dieu! s'il nous étoit donné de savoir ce que c'est que le véritable honneur, et en quoi consiste sa perte! Ce n'est pas de vous que je parle en ce moment, mes filles; car vous comprenez cette vérité, et vous seriez bien malheureuses si vous n'en aviez pas encore l'intelligence; je ne me plains donc ici que de moi seule. Il fut, hélas! une époque dans ma vie où je faisais cas de l'honneur, sans savoir ce que c'étoit, me laissant, comme les autres, emporter par le torrent de la coutume. De quelles choses alors je me faisais des sujets de trouble et de peine! Que j'en ai de honte, maintenant! Je n'étois cependant pas du nombre des personnes les plus susceptibles en cette matière; mais je me trompois sur le point capital, parce que je n'estimois pas l'honneur, seul digne de ce nom, je veux dire celui qui est utile à l'âme. Oh! qu'il a dit juste, celui qui a dit qu'honneur et profit n'alloient pas de compagnie! J'ignore s'il l'a dit dans ce sens; mais il demeure vrai au pied de la lettre, que le profit de l'âme et ce que le monde appelle honneur ne peuvent jamais se trouver ensemble. En vérité, il règne dans le monde sur ce sujet

un renversement d'idées qui effraie. Béni soit le Seigneur qui nous en a retirées !

Mais sachez, mes filles, que le démon ne nous oublie pas, quelque retirée que soit notre vie. Jusque dans les monastères il invente des points d'honneur, il établit des lois d'après lesquelles on monte en dignité, et l'on descend, absolument de la même manière que dans le siècle. Pour les savants, il y a certaines règles, que j'ignore, et dont ils ne doivent point s'écarter. Celui, par exemple, qui a occupé une chaire de théologie, ne doit point s'abaisser à une chaire de philosophie, il se croiroit blessé ; l'honneur veut que l'on monte, et non pas que l'on descende. Et quand bien même l'obéissance le lui commanderoit, il ne laisseroit pas de voir dans cet ordre une atteinte à ses droits, et il ne seroit pas seul de son avis. D'autres soutiendroient que ce seroit lui faire injure ; et le démon se mettant bientôt de la partie, viendrait avec ses sophismes leur persuader que, même d'après la loi de Dieu, ce savant a raison. Quelque chose de pareil se passe parmi les religieuses. En voilà une qui a été supérieure, il ne faut pas qu'elle descende à un emploi moins considérable. En voilà une autre qui est ancienne, il faut qu'on ait pour elle toute sorte de respects et de prévenances. Pour ce dernier point, l'on y est fidèle, souvent même l'on s'en fait un mérite devant Dieu, parce qu'il est prescrit par la règle. En vérité, il y auroit de quoi rire, s'il ne falloit en pleurer : la règle commande-t-elle donc de ne pas garder l'humilité ? Si elle prescrit des égards pour l'âge, c'est afin qu'il y ait de l'ordre. Mais une religieuse ancienne doit-elle être si jalouse de ces égards, qu'elle tienne plus à ce point de la

règle qu'à beaucoup d'autres que peut-être elle n'observe qu'imparfaitement ? Qu'elle ne fasse donc pas consister toute la perfection dans ce seul point de la règle : d'autres d'ailleurs veilleront à ce qu'il soit observé, si de son côté elle ne s'en met point en peine. O misère de notre nature ! toujours portés à monter, quoique ce ne soit point là le chemin du ciel, nous ne pouvons nous résoudre à descendre.

O Seigneur, Seigneur ! n'êtes-vous pas tout ensemble et notre modèle et notre Maître ? Oui sans doute. Eh bien, en quoi avez-vous mis votre honneur, ô Maître digne des éternels respects du ciel et de la terre ? L'avez-vous perdu en vous humiliant jusqu'à la mort ? Non, Seigneur ; c'est par là, au contraire, que vous nous avez tous exaltés. Oh ! pour l'amour de Dieu, mes sœurs, ne l'oubliez jamais : aller par un autre chemin que Jésus-Christ, c'est s'égarer dès le premier pas. Je tremble qu'il ne se perde quelque âme, pour être trop attachée à ces vils et exécrables points d'honneur, sans comprendre en quoi consiste l'honneur véritable ; daigne la divine bonté écarter un pareil malheur ! Quoi ! après l'exemple du divin Maître, nous croirons faire quelque chose de grand que de pardonner certaines petites choses qui ne sont en effet ni une injure, ni un affront, ni rien du tout ; et nous nous imaginerons que Dieu nous doit le pardon, parce que nous avons pardonné ! Dessillez nos yeux, Seigneur ! Faites-nous comprendre que nous ne nous connoissons pas nous-mêmes ; que nous nous présentons devant vous les mains vides ; et pardonnez-nous nos fautes, uniquement par un effet de votre bonté et de votre miséricorde.

Mais avec quelle clarté les paroles employées par Jésus-

Christ dans cette demande du *Pater*, nous révèlent l'estime que Dieu fait de cet amour que nous devons avoir les uns pour les autres ! Car notre bon Jésus, pour porter son Père à nous pardonner, auroit pu lui présenter d'autres motifs. Il auroit pu lui dire : Pardonnez-nous, Seigneur, parce que nous vous adressons de fréquentes prières ; parce que nous sommes rigoureusement soumis aux jeûnes commandés ; parce que nous avons tout abandonné pour vous. Pardonnez-nous, parce que nous vous aimons d'un grand amour, et que nous sommes prêts à faire pour vous le sacrifice de la vie. Il ne dit rien de cela, ni autres choses semblables ; il se contente de dire : Pardonnez-nous, *parce que nous pardonnons*. En voici peut-être la raison : voyant combien nous sommes attachés à ce misérable honneur du monde, source principale de tous les ressentiments, et que rien ne nous coûte plus que de pardonner ce qui le blesse, le divin Maître crut ne pouvoir rien offrir de notre part de plus agréable à son Père que cet honneur, et ainsi il lui en fait en notre nom le sacrifice.

Remarquez bien encore une fois, mes filles, que par ces paroles : *Comme nous pardonnons*, Notre-Seigneur indique que c'est chose déjà faite. Voici maintenant une autre vérité que vous devez profondément graver dans vos esprits : c'est que ce pardon des offenses est la pierre de touche de toutes les vertus et de toutes les grâces. Ainsi, une âme reçoit-elle réellement les faveurs dont Dieu comble ceux qu'il élève à la contemplation parfaite, non-seulement elle sera très-déterminée à pardonner, mais elle pardonnera de fait quelque injure que ce soit, si grave

qu'elle puisse être. Quant à ces bagatelles que nous appelons injures, elles n'arrivent pas même jusqu'à ces âmes que Dieu approche de lui dans une oraison si sublime. Ces âmes sont aussi indifférentes pour l'estime que pour le mépris ; je me trompe, l'honneur leur cause beaucoup plus de peine que le déshonneur ; et les plus pures délices, savourées dans le repos, leur pèsent plus que les croix. Une fois que Dieu, dans cet exil, les a mises en possession de son royaume, elles ne cherchent plus aucun plaisir en ce monde ; elles savent qu'elles régneront d'une manière d'autant plus haute, qu'elles auront plus d'horreur de toutes les joies du siècle. Elles connoissent déjà par expérience quels trésors elles gagnent, et quels progrès elles font, en souffrant pour Dieu. Aussi est-il rare que Dieu fasse goûter les délices extraordinaires de la contemplation à d'autres qu'à des âmes qui ont enduré avec joie de grandes et de nombreuses souffrances pour l'amour de lui. Les croix des contemplatifs étant si pesantes, comme je l'ai dit plus haut, Dieu n'en charge que des âmes bien éprouvées.

De telles âmes, mes filles, ayant une parfaite connoissance du néant du monde, ne s'arrêtent guère à rien de ce qui passe. Dans un premier moment, il est vrai, une grande injure, une croix pesante, peuvent les affliger ; mais elles n'ont pas plutôt commencé à les sentir, que la raison vient à leur secours et dissipe toute leur peine. Que dis-je ? elles tressaillent de joie, en voyant cette occasion que Dieu leur offre d'obtenir de lui en un jour plus de grâces et plus de couronnes éternelles qu'elles n'auroient pu en espérer en dix ans de souffrances endurées par leur propre choix.

Je puis affirmer que cela est fort ordinaire ; j'en ai acquis la certitude par les entretiens intimes que j'ai eus avec un grand nombre de contemplatifs. Pour eux, l'or dont ils ont soif, et les pierreries qu'ils estiment, ce sont les tribulations et les croix ; ils savent que c'est par elles qu'ils doivent s'enrichir. Ces personnes sont très-éloignées d'avoir, en quoi que ce soit, bonne opinion d'elles-mêmes ; elles sont bien aises que l'on connoisse leurs péchés, et prennent même plaisir à les dire quand elles voient qu'on a pour elles de l'estime. Elles ne sont pas moins humbles en ce qui regarde la noblesse de leur race, sachant que cet avantage d'un jour leur est inutile pour gagner le royaume éternel. Si elles sont bien aises d'être d'une naissance illustre, c'est seulement lorsque cela peut servir à la plus grande gloire de Dieu. Hors ce cas, elles souffrent d'être estimées plus qu'elles ne veulent, et ce n'est point avec peine, mais avec plaisir, qu'elles détrompent ceux qui ont d'elles une opinion trop favorable. Enfin, les âmes à qui Dieu a donné, avec cette humilité profonde, un grand amour et une sainte passion de le servir le plus parfaitement qu'il leur est possible, entrent dans un tel oubli d'elles-mêmes, qu'elles sont insensibles aux mauvais traitements, et ne peuvent se persuader que les autres les prennent pour des injures. A la vérité, ces grands effets ne se rencontrent que dans des âmes déjà arrivées à une haute perfection, et auxquelles Notre-Seigneur fait ordinairement la grâce de les approcher de lui par la contemplation parfaite.

Mais quant au premier point, qui est de se résoudre à souffrir des mépris et des injures quoiqu'on en ressente

de la peine, j'estime que celui à qui Dieu a daigné accorder l'oraison d'union, obtient en peu de temps ce bonheur. S'il ne l'obtient pas, si par l'oraison il ne se sent pas affermi dans cette sainte résolution, il a sujet de croire que ce qu'il prenoit pour union, au lieu d'être une faveur de Dieu, n'est qu'une illusion de l'esprit de ténèbres qui veut lui donner de la vanité. Il peut néanmoins arriver que lorsque Dieu ne fait que de commencer à donner ces grâces à une âme, elle ne possède pas encore cette force dont je parle; mais je dis que s'il continue à la favoriser de ces mêmes grâces, elle l'acquerra en peu de temps, sinon dans les autres vertus, au moins dans celle de pardonner les offenses.

Pour moi, je ne saurois croire qu'une âme qui approche de si près de la source même de la miséricorde, qui voit, à cette lumière, son néant, et tout ce que Dieu lui a pardonné, puisse ne pas pardonner sur-le-champ, et refuser une véritable affection à celui qui l'a offensée. En voici la raison : cette âme ayant sous les yeux les grâces que Dieu lui a faites, y voit de si grands témoignages de l'amour qu'il a pour elle, qu'elle goûte une joie incroyable de trouver des occasions de lui donner à son tour quelque gage de l'amour qu'elle a pour lui.

Je le répète, je connois plusieurs personnes à qui Dieu accorde ces dons surnaturels soit de l'oraison d'union, soit de la contemplation parfaite; mais quoique je remarque en elles d'autres imperfections et d'autres défauts, jamais je ne les ai vues faillir le moins du monde en ce qui regarde le pardon des offenses, et je ne crois pas que cela puisse arriver si ces faveurs viennent véritablement de Dieu.

C'est pourquoi celui qui reçoit de pareilles grâces, doit observer avec soin si elles produisent en lui ces salutaires effets ; s'aperçoit-il qu'elles n'en produisent aucun, dès lors il a très-grand sujet de craindre, et il doit croire que ces consolations ne viennent point de Dieu. En effet, ce Dieu de bonté ne manque jamais d'enrichir l'âme qu'il visite ; et quoique les faveurs et les délices dont il la fait jouir durent peu, on reconnoît néanmoins ensuite la vérité de cette visite, par les précieux avantages qui en résultent pour l'âme. Ainsi, comme notre divin Sauveur sait que l'effet de ces faveurs est le pardon des offenses, il ne craint point de nous faire dire en termes exprès à son Père : Pardonnez-nous, *comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

CHAPITRE XXXVIII.

De l'excellence du *Pater* ; des avantages et des consolations qu'offre cette divine prière.—Pourquoi Notre-Seigneur la termine par ces deux demandes : *Ne nous laissez point succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal.*

Quelle sublime perfection dans cette prière évangélique ! et comme on y découvre la sagesse de son divin auteur ! Nous ne saurions lui en rendre de trop vives actions de grâces. Chacune de vous, mes filles, peut prendre pour elle cette sainte prière, et s'en servir selon le besoin particulier de son âme. J'admire comment, en si peu de paroles, elle renferme tout ce qu'on peut dire de la contemplation et de la perfection. On n'a plus besoin, ce semble, d'aucun autre livre, il suffit d'étudier celui-ci. En effet, dans les quatre premières demandes, Notre-Seigneur nous enseigne tous les degrés de l'oraison, depuis la simple prière vocale, et l'oraison mentale, jusqu'à l'oraison de quiétude, celle d'union, et enfin jusqu'à la contemplation. En vérité, si j'avois le talent d'écrire, je pourrois, en m'appuyant sur un fondement si solide, faire tout un grand traité de l'oraison. Dans la cinquième demande, ainsi que vous venez de le voir, mes filles, Notre-Seigneur commence à nous faire connoître les effets que produisent en nous ces faveurs, quand elles procèdent véritablement de lui.

J'ai recherché pourquoi le divin Maître ne s'étoit pas expliqué plus clairement sur des choses si hautes et si mystérieuses ; et en voici, ce me semble, la raison : cette prière devant être générale et servir à tous les chrétiens, son dessein, en y laissant une sorte d'obscurité, a été que, tous se persuadant la bien entendre, chacun y pût recourir selon son besoin, et y trouvât pour son âme une source de consolation. Ainsi, les contemplatifs, qui ne souhaitent aucun des biens de la terre, et les âmes qui se sont données à Dieu sans réserve, ne lui demandent par cette prière que les faveurs du ciel, attendu que sa bonté souveraine peut nous les donner dès cet exil. Ceux qui sont engagés dans le monde demandent à Dieu, pour eux et pour leurs familles, le pain terrestre et les autres nécessités de la vie, conformément à leur état, et leur demande est aussi juste que sainte. Mais observons-le bien, pour ce qui est de donner notre volonté à Dieu, et de pardonner les offenses qui nous sont faites, ce sont deux obligations auxquelles nous sommes tous indistinctement soumis. A la vérité, il y a, comme je l'ai dit, divers degrés dans la manière de les accomplir. Les parfaits donnent parfaitement leur volonté, et pardonnent aussi parfaitement. Quant à nous, mes sœurs, nous nous acquitterons de notre mieux de cette double obligation. Dans son infinie bonté, le divin Maître reçoit tout ce que nous lui offrons du fond du cœur. Il semble qu'il ait fait, en notre nom, comme un pacte avec son Père, lui disant : Seigneur, faites s'il vous plait cela, et mes frères feront ceci.

Or, nous sommes bien assurées que Dieu tiendra la parole qu'il a donnée. Qui pourroit jamais dire avec

quelle bonté, et avec quel excès de munificence il paye nos services ! Pour qu'il verse avec profusion ses trésors dans notre âme, que faut-il ? Qu'il nous entende dire une seule fois cette oraison avec un désir sincère d'accomplir ce qu'elle exprime. Dieu aime infiniment dans nos rapports avec lui, la vérité, la franchise, la clarté ; que nous disions ce qui est au fond de notre cœur et non autre chose : quand nous traitons avec lui de la sorte, il nous donne toujours au delà de nos demandes.

Notre-Seigneur connoît toute l'étendue de la libéralité de son Père, et il sait les admirables faveurs dont il se plaît à combler les âmes qui le prient avec les excellentes dispositions que je viens de dire. Mais il découvre en même temps les dangers que peuvent courir ceux qui ont déjà atteint la perfection, ou qui du moins y tendent. Tenant le monde sous leurs pieds, ils sont sans crainte, et ils n'en doivent point avoir. Ils ne cherchent en tout qu'à contenter Dieu, et, par les heureux effets de sa grâce qu'ils sentent dans leurs âmes, ils peuvent concevoir une très-juste espérance qu'il est content d'eux. Enivrés par ces délices du ciel, ils sont exposés à oublier qu'il y a un autre monde, et qu'ils ont encore des ennemis à combattre. Le divin Maître a soin de les en faire souvenir ; il les prémunit contre un oubli qui pourroit leur devenir funeste. O Sagesse éternelle ! ô Maître incomparable ! et qui pourroit jamais assez bénir votre bonté ! Qu'on est heureux, mes filles, d'avoir un Maître dont les lumières et la tendresse préviennent tous les périls ! Je n'ai pas de terme pour peindre un tel bonheur ; c'est le plus grand bien que puisse souhaiter ici-bas une âme qui

ne vit que pour Dieu ; elle y trouve une sécurité profonde.

Notre-Seigneur connoît donc combien il est nécessaire de réveiller en quelque sorte ces saintes âmes, et de leur rappeler qu'elles ont encore des ennemis à combattre ; il voit qu'il est encore plus dangereux pour elles que pour d'autres, de n'être pas sur leurs gardes, et qu'elles ont d'autant plus besoin du secours de son Père éternel, qu'en tombant elles tomberoient de plus haut. Pour les garantir des pièges où elles pourroient se trouver engagées sans s'en apercevoir, que fait-il ? Il adresse à son Père, en leur faveur, ces deux dernières demandes, si nécessaires pour tous ceux qui sont condamnés à vivre dans cet exil : *Ne nous laissez point succomber à la tentation ; mais délivrez-nous du mal.*

CHAPITRE XXXIX.

Sur ces paroles du *Pater* : *Ne nous laissez point succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal.* — Que les parfaits ne demandent pas à Dieu d'être délivrés des souffrances de cette vie. — Des tentations diverses auxquelles nous sommes exposés.

Nous devons nous former une grande idée du sens et de l'importance de ces demandes, puisque Notre-Seigneur veut que nous les adressions à son Père. Ce dont je suis bien sûre, mes filles, c'est que les parfaits ne demandent point à Dieu d'être délivrés des souffrances, ni des tentations, ni des persécutions, ni des combats. Ces épreuves sont à leurs yeux la marque la plus certaine que leur contemplation et les grâces qu'ils y reçoivent, procèdent de l'esprit du Seigneur. Ainsi, loin de les craindre, ils les désirent, ils les demandent, ils les aiment ; semblables à des soldats qui préfèrent de beaucoup les chances des batailles qui leur promettent de l'avancement, à l'oisiveté de la paix qui les réduit à la solde, et les laisse sans espoir. Que l'on m'en croie, il y a de même dans les soldats de Jésus-Christ, j'appelle ainsi ceux qui sont élevés à la contemplation et ceux qui pratiquent l'oraison, je ne sais quelle impatiente ardeur : ils ne voient jamais trop tôt à leur gré venir l'heure du combat. Ils craignent peu

les ennemis visibles et qui se présentent à découvert ; ils les connoissent, ils savent que toutes leurs forces ne peuvent rien contre ceux que Dieu arme de sa force ; sûrs de les vaincre, ils ne reculent jamais devant eux. Mais il est pour eux des ennemis plus redoutables, ennemis traîtres et cachés qui, se transfigurant en anges de lumière, les font tomber à leur insu dans le piège ; et qui ne se font connoître à leurs âmes qu'après avoir épuisé leur force et ravagé leurs vertus. De tels ennemis, ils les craignent avec raison, et ils ne doivent cesser de demander au Seigneur d'en être délivrés.

Nous aussi, mes filles, supplions le Seigneur, en lui adressant très-souvent cette prière du *Pater*, qu'il nous délivre de ces ennemis perfides et secrets, qu'il nous préserve de leurs tentations cachées, qu'il nous fasse connoître leurs artifices et leur poison, qu'enfin il les empêche de dérober aux yeux de notre âme la lumière et la vérité. Oh ! que le divin Maître a eu raison de nous enseigner à faire cette demande, et de l'adresser lui-même pour nous à son Père ! Sachez, mes filles, que ces malheureux esprits nous nuisent en bien des manières. Ne vous imaginez pas que le seul mal qu'ils nous font, soit de nous persuader que ces goûts et ces délices qu'ils excitent en nous, viennent de Dieu. Au contraire, c'est là, à mon avis, un des moindres dommages qu'ils puissent causer aux âmes. Souvent même, loin d'être arrêtées par ce piège, elles chemineront plus vite. Ignorant que ces délices sont l'ouvrage du démon, et croyant qu'elles viennent de Dieu, elles se sentent attirées à consacrer plus de temps à l'oraison ; se reconnoissant indignes de ces grâces,

elles ne se lassent pas d'en remercier Dieu ; elles se croient tenues à une plus grande fidélité dans son service ; enfin, elles s'efforcent de l'engager, par une humble reconnoissance, à ajouter de nouvelles faveurs aux premières.

Voulez-vous, mes sœurs, n'avoir rien à craindre de ce côté, efforcez-vous sans cesse de devenir sincèrement humbles ; reconnoissez que vous n'êtes pas dignes de ces faveurs, et ne les recherchez point. Par ce moyen, le démon voit lui échapper bien des âmes qu'il prétendoit perdre, et Dieu tire notre bien du mal même que cet ennemi vouloit nous faire. Ce que Notre-Seigneur demande de nous dans l'oraison, c'est un désir vrai de lui plaire et de le servir, en demeurant auprès de lui ; dès qu'il voit en nous cette intention droite, il ne peut manquer de nous défendre contre l'ennemi, parce qu'il est souverainement fidèle en ses promesses. A la vérité, nous devons toujours être sur nos gardes, de peur que la vaine gloire ne fasse quelque brèche à l'humilité ; il faut bien prier Dieu qu'il nous délivre de ce péril. Si vous suivez cette règle de conduite, mes filles, vous n'avez rien à craindre : le divin Maître ne permettra pas longtemps que vous receviez des consolations qui viennent d'un autre que de lui.

Voici un artifice à l'aide duquel le démon peut, à notre insu, nous causer un grand mal : c'est de nous persuader que nous avons des vertus qu'effectivement nous n'avons pas : il n'y a rien de plus dangereux. En effet, lorsque nous nous trompons sur la source des délices spirituelles goûtées dans l'oraison, l'erreur a du moins un heureux résultat : nous ne voyons dans ces délices qu'un pur don de Dieu, et nous nous croyons obligées à le servir avec

plus d'ardeur. Ici il nous semble au contraire que c'est nous qui donnons à Dieu, qui lui rendons service, et qu'il est obligé de nous en récompenser. A l'aide de cette pensée, le démon cause peu à peu un grand dommage à l'âme : d'abord il affoiblit en elle l'humilité ; en second lieu, il la rend négligente à acquérir les vertus qu'elle croit déjà posséder. Quel est donc, me demanderez-vous, le remède contre une tentation si dangereuse ? C'est celui, mes filles, que le divin Maître nous enseigne, et qui consiste à prier et à conjurer le Père éternel *qu'il ne nous laisse point succomber à la tentation* ; je n'en connois point de plus efficace. Je veux cependant vous en indiquer un autre. Nous semble-t-il que Notre-Seigneur nous a déjà donné quelques vertus, ne voyons en elles qu'un bien qu'il a mis en nous, et qu'il nous peut ôter, ainsi qu'il arrive souvent, par un admirable dessein de sa providence. Ne l'avez-vous jamais éprouvé, mes sœurs ? Quant à moi, je ne connois que trop ces vicissitudes. Quelquefois il me semble être détachée de tout, et lorsque j'en viens à l'épreuve, je trouve en effet que je le suis. Mais d'autres fois c'est le contraire, et des choses dont peut-être j'aurois ri la veille m'attachent de telle sorte, que je ne me connois plus moi-même. En certains jours, je me sens un tel courage, que je ne reculerois, ce me semble, devant rien, pour rendre un service à Notre-Seigneur ; et de fait, je vois en maintes occasions qu'il en est ainsi. Puis, le lendemain, je me trouve si lâche, que je n'aurois pas le courage de tuer une fourmi, si pour cela j'avois le moindre obstacle à vaincre. Il est des temps où les calomnies de toute espèce et le déchaînement des langues me trouve-

roient insensible , et la joie que j'ai plus d'une fois ressentie en de pareilles occasions, m'a montré que telle étoit en effet la disposition de mon âme. Mais, hélas ! en d'autres temps, il suffit d'une seule parole pour me jeter dans une affliction telle , que je voudrois m'en aller de ce monde, tant tout ce que je vois me semble insupportable. Je ne suis pas la seule à éprouver ces tristes alternatives ; je les ai observées en d'autres personnes meilleures que moi, et je sais que cela se passe de la sorte.

S'il en est ainsi, qui pourra se croire riche en vertus, puisqu'au moment où elles seroient le plus nécessaires, on s'en trouve entièrement destitué ? Gardons-nous, mes sœurs, de ces pensées présomptueuses ; reconnoissons toujours au contraire notre profonde indigence, et n'allons pas contracter des dettes qu'il nous seroit impossible de payer. C'est d'une main plus puissante que doit venir un si précieux trésor. Dieu peut, quand il lui plait, nous laisser dans la prison de notre misère sans nous rien donner. Quand, et pendant combien de temps nous traitera-t-il de la sorte ? nous l'ignorons. Encore une fois, nos vertus sont de pur emprunt : au moment même où elles nous attirent l'honneur et l'estime, elles peuvent nous échapper ; et qu'arrive-t-il alors ? Nous devenons, avec nos admirateurs, le sujet d'une juste risée. Voulons-nous que le Seigneur vienne au secours de notre âme dans ses besoins, servons-le avec humilité. Si l'humilité n'a pas pris racine en vous, à chaque pas, comme on dit, Dieu vous retirera son appui, et ce sera de sa part un grand trait de miséricorde ; car il vous fera connoître par là que vous devez travailler à acquérir une vertu si nécessaire, et que vous

ne possédez absolument rien que ce que vous avez reçu.

Maintenant, mes filles, notez cet autre avis : ne croyez posséder les vertus que lorsque vous les aurez longtemps mises en pratique ; jusque-là, persuadez-vous bien que vous ne les connoissez que de nom. Le démon nous met dans l'esprit, par exemple, que nous possédons la vertu de patience, parce que nous formons intérieurement la résolution de la pratiquer, parce que nous exprimons souvent à Dieu le désir de souffrir beaucoup pour lui, et qu'il nous semble que ce désir est très-véritable. Ainsi, nous nous complaisons en nous-mêmes, et le démon de son côté n'oublie rien pour nous confirmer dans ce sentiment. Mais voilà, tout à coup, qu'à la moindre parole qu'on nous dit, et qui ne nous plaît pas, toute cette belle patience s'évanouit. Ainsi, quand vous aurez beaucoup souffert, et seulement alors, rendez grâces à Dieu de ce qu'il commence à vous instruire dans cette vertu, et aspirez avec courage à souffrir encore ; car en vous donnant la patience, Dieu vous dit assez qu'il demande de vous, en retour, l'exercice de cette vertu, et il vous avertit en même temps de ne la regarder que comme un dépôt qu'il a mis entre vos mains.

J'en dirai autant de la pauvreté : on se croit pauvre, on s'imagine que l'on est détaché de tout, d'esprit et de cœur ; on a coutume de dire qu'on ne désire rien, et qu'on ne se met en peine de rien ; et, à force de le dire, on finit par se le persuader. Mais que le nécessaire, même pour très-peu de temps, vienne à manquer, voilà que cette pauvreté d'esprit dont on se flattoit, fait tout à coup défaut.

Il importe donc extrêmement de veiller sans cesse sur soi-même, pour découvrir cette tentation, tant au sujet des vertus dont je viens de parler, que de plusieurs autres. C'est une vérité d'expérience, que lorsque Notre-Seigneur nous donne véritablement une de ces vertus solides, elle attire après elle toutes les autres. Mais, encore une fois, alors même qu'il vous semble les avoir, craignez de vous tromper ; car celui qui est véritablement humble, doute toujours de ses propres vertus, et croit celles des autres incomparablement plus grandes et plus véritables que les siennes.

CHAPITRE XL.

Avis pour résister à diverses tentations du démon, et particulièrement aux fausses humilités, aux pénitences indiscrètes, et à la confiance excessive en nous-mêmes qu'il nous inspire.

Tenez-vous également en garde, mes filles, contre certaines humilités pleines d'inquiétude que le démon nous met dans l'esprit, en nous représentant le grandeur de nos péchés. C'est là un des artifices dont il a coutume de se servir pour troubler les âmes de mille manières. Souvent il les jette dans de telles angoisses, et leur fait une peinture si vive de leur indignité, qu'elles croient devoir s'abstenir de la communion, et suspendre toute oraison particulière. S'approchent-elles de la table sainte, elles consument à examiner si elles sont bien ou mal préparées, ces moments si précieux qu'elles doivent employer à demander et recevoir des grâces de Notre-Seigneur. Quelquefois même, dans l'excès du trouble, elles se persuadent que c'est à cause de leur indignité qu'elles sont si délaissées de Dieu, et elles n'osent en quelque sorte plus se confier à sa miséricorde. Alors elles ne voient que péril dans toutes leurs actions, même dans les meilleures; toutes leurs œuvres leur semblent inutiles; enfin, telle est la défiance et le découragement où elles tombent,

qu'elles deviennent incapables de faire aucun bien, condamnant en elles comme mauvaises les mêmes choses qu'elles louent et estiment bonnes dans les autres.

Comme je suis passée par là, je sais ce qui en est : je vous prie donc, mes filles, de bien retenir ce que je vais vous dire. Quelquefois ce sentiment profond de notre indignité et de notre misère sera humilité et vertu, mais d'autres fois il ne sera qu'une très-forte tentation. Voici comment on peut le discerner. La vraie humilité, quelque grande qu'elle soit, ne porte dans l'âme ni inquiétude, ni trouble, ni bouleversement ; elle est au contraire accompagnée de paix, de plaisir, de repos. Sans doute, sous l'action de cette humilité, une âme, par la vue de ses péchés, connoît clairement qu'elle est digne de l'enfer ; elle s'afflige ; il lui semble que le monde entier devrait l'avoir en horreur ; elle ose à peine lever les yeux vers le ciel pour demander miséricorde ; mais elle trouve tant de suavité et de bonheur au fond de cette peine, qu'elle voudrait n'être pas un instant sans la ressentir. Enfin, la vraie humilité, loin de jeter l'âme dans le trouble et dans les angoisses, la dilate saintement, et la rend plus capable de travailler au service de Dieu. Il n'en est pas ainsi de l'humilité dont le démon est l'auteur, elle produit des effets tout opposés : elle trouble l'âme, elle l'agite, elle la bouleverse de fond en comble, et répand en elle une peine très-amère. Par là, le démon prétend, à mon avis, nous persuader que nous sommes humbles, et en même temps nous faire perdre, s'il le pouvoit, toute confiance en Dieu. Lorsque vous vous trouverez en cet état, détournez, autant qu'il est en vous, votre pensée de la vue de vos misères,

et fixez-la tout entière sur les richesses de la miséricorde de Dieu, sur la grandeur de l'amour de Jésus-Christ pour nous, et sur les ineffables souffrances qu'il a endurées pour notre salut. Ne vous étonnez pas néanmoins si vous ne pouvez vous occuper de ces saintes considérations, car le démon ne laissera alors reposer votre esprit que sur ce qui peut vous causer plus de peine ; et ce sera beaucoup, si vous vous apercevez que vous êtes éprouvées par la tentation.

De même, les artifices de l'esprit de ténèbres poussent certaines personnes à des austérités excessives, afin de leur persuader qu'elles sont plus pénitentes que les autres, et qu'elles font quelque chose de considérable pour Dieu. Je dirai à ces personnes : Si vous ne découvrez à votre confesseur, ou à votre supérieur, ce désir immodéré ; ou si, lorsqu'ils vous défendent ces sortes de pénitences, vous les continuez encore, c'est une tentation manifeste. Efforcez-vous donc de leur obéir, quelque peine que vous y trouviez, puisque c'est en cela que consiste la perfection.

Une autre tentation fort dangereuse de cet ennemi du salut, c'est d'inspirer une présomptueuse confiance ; on se persuade que pour rien au monde on ne voudrait retourner ni aux égarements de la vie passée, ni aux vains plaisirs du siècle ; on se dit : J'ai vu le néant du monde à une trop vive lumière, je sais que tout passe, et je trouve plus de bonheur dans le service de Dieu. Une pareille tentation, dans les commencements, est très-dangereuse : avec cette sécurité, on ne craint pas de s'engager de nouveau dans les occasions, et l'on tombe de la manière la

plus déplorable. Dieu veuille que cette seconde chute ne soit pas pire que la première ! Car, si c'est une âme capable de travailler au salut des autres, le démon, qui en a tout à craindre, fera les plus grands efforts pour l'empêcher de se relever. C'est pourquoi, quelques délices que Notre-Seigneur vous fasse goûter dans l'oraison, et quelques gages qu'il vous donne de son amour, ne vous livrez jamais à une sécurité qui exclue la crainte de tomber, et veillez fidèlement sur vous-même, pour éviter les occasions d'un tel malheur.

Tâchez, autant qu'il dépendra de vous, de communiquer ces grâces et ces faveurs à quelque personne capable de vous donner lumière, sans lui rien cacher de ce qui vous arrive. Quelque élevée que soit votre contemplation, ayez toujours soin de la commencer et de la finir par la connoissance de vous-même. A la vérité, si votre oraison vient de Dieu, de vous-même, et sans avoir besoin de cet avis, vous vous arrêterez bien plus souvent encore sur la pensée de votre propre néant, parce qu'une oraison qui vient d'en haut, est toujours accompagnée d'humilité, et porte dans l'âme une vive lumière, qui nous découvre le peu que nous sommes. Je ne m'étendrai pas davantage sur ces sortes d'avis, que d'ailleurs vous trouverez dans plusieurs livres ; et si je vous en ai donné quelques-uns, c'est parce que je suis passée moi-même par ces tentations, et que je me suis vue dans l'angoisse plus d'une fois. Mais enfin, quoi que l'on puisse vous dire, on ne sauroit vous mettre dans une entière sécurité.

Que nous reste-t-il donc, ô Père éternel, sinon de recourir à vous, et de vous supplier de ne pas permettre

que ces ennemis de notre salut nous fassent tomber dans les pièges qu'ils nous tendent? Lorsque leurs attaques sont visibles, aidés de votre secours, nous pouvons les repousser ; mais leurs artifices cachés, leurs trahisons secrètes, si vous ne les dévoilez, qui de nous pourra les découvrir? Venez donc à notre aide, ô mon Dieu! nous vous appelons sans cesse, parce que sans cesse nous avons besoin de votre secours. Et vous, mon Sauveur Jésus-Christ, Fils bien-aimé du Père, exaucez la prière que je vous adresse en ce moment faites-nous entendre quelques paroles qui nous éclairent et nous rassurent. Vous le savez, ce n'est pas le grand nombre qui marche par ce chemin de l'oraison, et si l'on n'y peut avancer qu'au milieu de tant d'alarmes, le nombre de ceux qui le suivront sera plus petit encore.

En vérité, les jugements du monde sont étranges : on diroit, à l'entendre, que l'ennemi du salut ne tente que ceux qui s'adonnent au saint exercice de l'oraison. Voit-il un de ces hommes parvenus à une perfection élevée, tomber dans l'illusion, il s'en étonne infiniment plus que de voir cent mille de ces esclaves du siècle, manifestement abusés, plongés dans des péchés publics, et dont le misérable état ne peut plus laisser de doute, puisque de mille lieues l'on aperçoit qu'ils sont sous l'empire de Satan. Dans un sens, le monde raisonne juste ; car parmi ceux qui disent le *Pater noster*, avec les dispositions dont j'ai parlé, il y en a si peu qui soient trompés par le malin esprit, qu'il peut bien s'en étonner comme d'une chose nouvelle et rare. Rien, en effet, n'est plus ordinaire aux humains que de passer sans réflexion sur ce qu'ils voient

chaque jour, et de s'émerveiller de ce qu'ils ne voient que rarement ou presque jamais. Le démon lui-même leur inspire cet étonnement; il a en cela un grand intérêt, parce qu'une seule âme qui arrive à la perfection, lui enlève un grand nombre d'autres.

CHAPITRE XLI.

Pour marcher avec sécurité au milieu des tentations de cette vie, nous devons nous efforcer de toujours vivre dans l'amour et la crainte de Dieu. — Joie et confiance de l'âme qui a aimé Notre-Seigneur, au moment de quitter cet exil. — Ce qu'est ce dernier moment pour l'âme qui meurt sans l'amour de Dieu.

O mon cher Maître ! donnez-nous quelque moyen de vivre sans trop d'alarmes au milieu d'une guerre si périlleuse. Ce moyen, mes filles, notre divin Maître nous l'a laissé : c'est l'amour et la crainte. L'amour nous fera hâter le pas ; la crainte nous fera regarder avec soin où nous posons le pied, afin de ne pas tomber en heurtant contre tant de pierres d'achoppement que nous rencontrons tous dans le chemin de la vie. Avec cela, mes filles, nous n'aurons pas à craindre d'être trompées.

Vous allez peut-être, et avec raison, me demander à quelles marques vous pourrez reconnoître que vous possédez ces deux grandes vertus ? A cela je réponds, qu'il ne nous est point donné de le savoir en cette vie avec une certitude entière et absolue ; car si nous avions cette certitude de posséder l'amour de Dieu, nous l'aurions également d'être en grâce. Toutefois, mes filles, quand ces deux vertus existent dans une âme, elles se révèlent par des signes si évidents, que les aveugles mêmes sont con-

traints de les voir. Loin d'être secrètes et cachées, elles jettent tant d'éclat, et parlent si haut, qu'elles se rendent sensibles à ceux mêmes qui voudroient détourner d'elles leurs regards. Ceux qui les possèdent sont d'autant plus remarqués, qu'ils sont moins nombreux, et ils sont connus quand bien même ils vivoient dans la retraite et le silence. Cet amour et cette crainte de Dieu sont deux places fortes, d'où l'on fait la guerre au monde et aux démons. Ceux qui aiment Dieu véritablement, aiment tout ce qui est bon, veulent tout ce qui est bon, favorisent tout ce qui est bon, louent tout ce qui est bon, s'unissent toujours avec les bons, les soutiennent, les défendent ; ils n'ont d'affection que pour la vérité, et pour les choses qui sont dignes d'être aimées.

Qu'on ne croie pas que ces âmes, embrasées d'un véritable amour de Dieu, puissent aimer les vanités de la terre ; non, il n'est pas en leur pouvoir d'accorder la moindre affection aux richesses, aux plaisirs, aux honneurs du monde ; elles ne connoissent ni les disputes ni les envies. Leur unique ambition sur cette terre, est de contenter Celui qu'elles aiment ; elles se meurent du désir d'être aimées de lui, et seroient prêtes à sacrifier leur vie, si elles pouvoient espérer, par ce sacrifice, de se rendre plus agréables à ses yeux. Un tel amour peut-il se dérober aux regards, et se tenir caché ? non, encore une fois, c'est impossible. Voyez un saint Paul, une sainte Madeleine : l'un, trois jours à peine écoulés, paroît visiblement malade d'amour ; l'autre, dès le premier jour. Et comme leur blessure est évidente pour tous les yeux ! Il est vrai, cet amour a des degrés différents, et, selon qu'il est plus

ou moins fort, il se fait plus ou moins reconnoître ; mais partout où il y a amour véritable de Dieu, que sa flamme soit grande ou petite, il révèle toujours sa présence.

Mais comme j'ai surtout en vue ici de prémunir les contemplatifs contre les artifices et les illusions de l'esprit de ténèbres, je dirai que chez eux cette flamme ne sauroit jamais être petite. Ou ils ne sont point de vrais contemplatifs, ou l'amour qui est en eux est très-grand. Aussi éclate-t-il au dehors et se manifeste-t-il en bien des manières. Il brûle avec tant de force, qu'on ne peut s'empêcher d'apercevoir ses flammes. Lorsque cela n'a point lieu, ils doivent marcher avec une grande défiance d'eux-mêmes, croire qu'ils ont bien sujet de craindre, travailler à en découvrir la cause, multiplier leurs oraisons, pratiquer l'humilité et supplier le Seigneur de ne pas permettre qu'ils succombent à la tentation ; car, selon moi, il est bien à craindre qu'une âme contemplative qui n'a point en elle ce signe d'un grand amour, ne soit réellement dans la tentation. Cependant, mes filles, si vous marchez avec humilité, si vous cherchez à connoître la vérité, si vous êtes soumises à votre confesseur, si vous lui ouvrez votre cœur avec une entière sincérité, je me plais à vous redire que vous n'aurez rien à craindre. Quelques frayeurs que le démon vous cause, et quelques pièges qu'il vous tende, loin de vous nuire, il vous donnera la vie, par les moyens mêmes qu'il employoit pour vous donner la mort.

Que si vous sentez en vous cet amour de Dieu dont je viens de parler, et qu'il soit accompagné de la crainte dont je vais bientôt vous entretenir, réjouissez-vous, mes filles,

et entrez dans un parfait repos; dédaignez toutes ces vaines terreurs que le démon s'efforcera, par lui-même et par d'autres, d'exciter dans votre âme, afin de vous empêcher de jouir tranquillement d'un si grand bien. Désespérant de vous gagner, il cherche du moins à vous faire perdre quelque chose; il diminue autant qu'il peut les immenses profits que feroient les âmes favorisées de ces grâces éminentes, si elles croyoient avec une foi vive qu'elles leur viennent de Dieu, et que ce grand Dieu peut, dès cet exil, les accorder à des créatures aussi misérables que nous. Car, en vérité, il semble quelquefois que nous ayons perdu le souvenir de ses miséricordes anciennes.

Ne pensez pas qu'il importe peu au démon d'exciter ces sortes de craintes; il cause par là deux grands maux. D'abord, il fait que ceux qui entendent parler de ces prétendus dangers de l'oraison, n'osent se livrer à ce saint exercice, de peur d'être trompés. En second lieu, il diminue le nombre des âmes qui se donneroient entièrement à Dieu, si elles croyoient fermement à cette bonté infinie qui le porte, comme j'ai dit, à se communiquer d'une manière si admirable, dès cette vie, à de pauvres pécheurs comme nous. La vue des trésors et des grâces dont ce Dieu de bonté est prodigue envers nous, est un charme qui attire les âmes et leur donne une sainte envie d'avoir part à de si précieuses largesses. Je connois moi-même un certain nombre de personnes que cette espérance a animées; elles ont commencé à se livrer à l'oraison, et ont reçu de Dieu de si hautes faveurs, qu'en peu de temps elles se sont élevées à la contemplation. Ainsi, mes filles,

lorsque , parmi vous , vous en verrez quelqu'une à qui Notre-Seigneur accordera de semblables grâces, remerciez-en beaucoup le divin Maître; mais ne pensez pas pour cela que votre sœur soit à l'abri de tout danger; au contraire, assistez-la encore plus qu'auparavant de vos prières, parce que nul ne peut se tenir dans une sécurité entière tant qu'il est en cette vie, et engagé dans les périls de cette mer orageuse.

Il vous sera donc facile, mes sœurs, de reconnoître cet amour dans les âmes qui le possèdent; je ne conçois pas même comment il y pourroit demeurer caché. Eh quoi! s'il est impossible, comme on le dit, de dissimuler celui que l'on porte aux créatures; si cet amour si bas, indigne même de ce nom, puisqu'il n'est fondé que sur un pur néant, se trahit d'autant plus qu'on veut le couvrir de plus de voiles, comment pourroit se cacher un amour aussi fort que celui dont brûlent ces grandes âmes, un amour si juste, un amour qui va toujours croissant à cause des nouvelles amabilités qu'il découvre sans cesse, un amour enfin dont le fondement et la récompense est l'amour d'un Dieu qui, pour nous montrer par les preuves les plus éclatantes jusqu'à quel excès il nous aimoit, et pour nous empêcher d'en douter jamais, s'est dévoué à toutes les angoisses, livré à toutes les douleurs, a répandu son sang, a donné jusqu'à sa vie?

O ciel! quelle différence doit trouver entre l'amour terrestre et l'amour divin, celui qui a éprouvé l'un et l'autre! Daigne Notre-Seigneur, avant de nous retirer de cette vie, nous donner ce saint amour dont il consume les âmes qui sont à lui. Qu'il sera doux pour nous, à l'heure de la

mort, de voir que nous allons être jugées par Celui que nous aurons aimé par-dessus toutes choses ! Avec quelle confiance nous pourrions nous présenter devant lui, sûres d'entendre de sa bouche un arrêt favorable ! Quel ineffable bonheur de penser que nous n'allons pas à une terre étrangère, mais dans notre véritable patrie, puisque c'est celle de l'Époux céleste que nous aimons tant, et de qui nous sommes tant aimées !

Comprenez bien ici, mes filles, ce que l'on gagne avec cet amour, et ce que l'on perd quand on ne le possède pas ! La privation de ce divin amour livre une âme aux mains du tentateur, ces mains si cruelles, ennemies de tout bien et amies de tout mal. Oh ! que se passera-t-il dans cette pauvre âme, lorsqu'au sortir des douleurs et des angoisses de la mort, elle tombera soudainement dans les mains de cet ennemi ! Au lieu de repos, quel supplice va commencer pour elle ! comme elle arrive déchirée dans l'enfer ! quelle multitude de serpents de toute espèce ! quel épouvantable lieu ! quel infortuné séjour ! Il en coûte tant à ceux qui vivent ici-bas dans les délices, et qui par là même vont sans doute en plus grand nombre peupler l'enfer, de passer une seule nuit dans une mauvaise hôtellerie ; qu'éprouvera donc cette âme infortunée, quand elle verra qu'elle a une éternité à passer dans cette effroyable demeure !

O mes filles ! ne désirons point de vivre à notre aise ; nous sommes bien ici ; une nuit à passer dans une mauvaise hôtellerie, voilà tout ! Louons Dieu et efforçons-nous de faire pénitence en cette vie. Oh ! combien sera douce la mort de l'âme qui, ayant fait en ce monde pénitence

de tous ses péchés, n'aura point à passer par le purgatoire! Oui, dès l'exil il pourra arriver qu'elle commence à jouir de la gloire. Nulle crainte qui la trouble; elle goûtera une paix céleste. Peut-être, mes sœurs, ne noussera-t-il point donné d'arriver jusque-là; du moins, supplions Dieu que, si nous avons des peines à subir au sortir de la vie, ce soit en un séjour où l'espérance de les voir finir nous les fasse endurer avec joie, et où nous ne perdions ni son amitié ni sa grâce. Ne cessons de lui demander qu'il nous donne sa grâce en cette vie, afin de ne point tomber en tentation sans nous en apercevoir et sans le connoître.

CHAPITRE XLII.

De la crainte de Dieu. — Comment elle s'acquiert. — Ses effets. — Sainte liberté des âmes qui la possèdent.

Que je me suis étendue, en parlant de l'amour de Dieu ! et cependant moins encore que je ne l'eusse désiré. En effet, qu'y a-t-il de plus doux que de s'entretenir d'un pareil amour ? Et s'il en est ainsi, que sera-ce de le posséder ? Daigne le Seigneur, je l'en conjure au nom de son infinie bonté, m'enrichir d'un si précieux trésor !

Venons maintenant à la crainte de Dieu. Un tel bien, ainsi que l'amour de Dieu, est facilement aperçu, et de celui qui le possède, et de ceux qui traitent avec lui. Il faut cependant remarquer qu'à moins d'une grâce extraordinaire que Dieu est maître d'accorder quand il lui plaît, cette crainte n'est point parfaite dans les commencements : elle grandit peu à peu, et acquiert de jour en jour une force nouvelle. L'âme en qui elle habite, le fait néanmoins bientôt connoître : elle s'éloigne soudain du péché, des occasions dangereuses, des mauvaises compagnies ; et révèle par d'autres indices le précieux trésor qu'elle possède. Mais dans les âmes parvenues à la contemplation, et c'est d'elles surtout que je parle en ce moment, la crainte, comme l'amour, éclate d'une manière très-visible au de-

hors. Que de l'œil le plus attentif on observe ces personnes, on ne les verra jamais marcher sans vigilance; Notre-Seigneur les tient de telle sorte, que, pour le plus grand intérêt de la terre, elles ne commettraient pas, de propos délibéré, un péché véniel; quant aux mortels, elles les craignent comme le feu. Je souhaite ardemment, mes sœurs, que vous redoutiez de toute votre âme les illusions qu'on se fait sur un point si capital. Quant aux tentations, supplions Dieu, et continuellement, de ne point permettre que leur violence nous porte jamais au péché, mais qu'il daigne les proportionner à la force qu'il nous donne pour les vaincre. Voilà, mes filles, la crainte salutaire que je désire voir en vous; ne la perdez jamais, et elle sera votre sauvegarde.

O mes filles, que c'est une grande chose de garder notre âme pure de toute offense contre Dieu ! Par là les démons, qui sont ses esclaves, demeurent comme enchaînés; car enfin il faut que, de gré ou de force, toutes les créatures lui obéissent, et la seule différence entre eux et nous, c'est qu'ils le font par contrainte, tandis que nous le faisons de plein gré. Ainsi, que Dieu soit content de nous, et ces esprits pervers seront forcés de se tenir à distance; ils ne pourront nous nuire en rien, dans quelques tentations qu'ils nous engagent, et quelques pièges secrets qu'ils nous tendent.

Travaillez donc, mes filles, à acquérir cette pureté de conscience si importante et si précieuse; ne cessez de faire les plus courageux efforts jusqu'à ce que vous soyez fermement résolues de ne point offenser Dieu, de mourir plutôt mille fois que de commettre un péché mortel; et

quant aux péchés véniels, de n'en jamais commettre aucun de propos délibéré. Je dis de propos délibéré, et à dessein : car pour les autres péchés véniels qui n'ont point ce caractère, quel est celui à qui il n'en échappe pas beaucoup ? Mais il y a deux sortes d'avertance : l'une est accompagnée de réflexion ; l'autre est si soudaine, que commettre le péché véniel et s'en apercevoir, c'est en quelque sorte tout un ; l'on peut dire en ce dernier cas que l'on n'a point su ce que l'on faisoit. Parlant des péchés véniels où il y a pleine advertance, je dis : Que le Seigneur nous préserve d'en commettre aucun, quelque petit qu'il soit. Combien notre horreur doit s'augmenter, si nous songeons qu'aucune offense contre un Dieu si grand n'est petite, surtout quand on voit, en la commettant, qu'on est sous ses yeux. Selon moi, c'est là un péché prémédité ; c'est comme si on disoit à Dieu : Seigneur, bien que cela vous déplaît, je ne laisserai point de le faire ; je vois que vous le voyez, je sais, je comprends que vous ne le voulez pas, mais j'aime mieux suivre mon caprice et mon goût que votre volonté. Et un péché de cette sorte seroit peu de chose ! Ce n'est pas mon avis : quelque léger qu'il soit du côté de la faute, je trouve au contraire que c'est beaucoup, et grandement beaucoup.

Désirez-vous, mes filles, acquérir cette crainte d'où dépend le salut ? Efforcez-vous d'approfondir toute la gravité d'une offense contre Dieu, et ayez-la souvent présente à votre esprit ; considérez ensuite la sécurité et le bonheur d'une âme où cette crainte du Seigneur est déjà enracinée. Jusqu'à ce qu'elle le soit en vous, marchez toujours avec

beaucoup de circonspection ; évitez les occasions et les compagnies qui ne vous aident point à vous unir plus intimement à Dieu. Dans toutes vos actions, ayez soin de vaincre votre volonté ; ne dites rien qui ne puisse édifier ceux qui vous écoutent, et fuyez tous les entretiens dont Dieu ne seroit pas l'objet.

Il ne faut pas peu de travail, j'en conviens, pour parvenir à imprimer en nous cette crainte ; toutefois, si nous avons un véritable amour de Dieu, nous en viendrons à bout en peu de temps. Mais dès qu'une âme se voit en possession de ce bien, et se sent fermement résolue de ne commettre pour rien au monde aucune offense contre Dieu, elle peut agir avec une sainte liberté. Il pourra bien lui arriver de faire encore quelques chutes, mais elle saura les mettre à profit : elle reconnaîtra combien par nous-mêmes nous sommes foibles, et que c'est dans nos plus fermes résolutions qu'il faut le plus nous défier de nous-mêmes, pour ne fonder notre confiance qu'en Dieu seul.

Ainsi, mes filles, une fois que vous verrez en vous cette heureuse disposition, marchez avec moins d'appréhension et de crainte ; Notre-Seigneur vous assistera, et la coutume même de ne point l'offenser vous sera d'un grand secours. Agissez avec une sainte liberté, et ne craignez pas de la laisser paroître dans les rapports de légitime convenance que vous aurez même avec les personnes du monde. Car ceux-là même dont le commerce auroit pu être un mortel poison pour votre âme avant qu'elle possédât cette véritable crainte de Dieu, vous exciteront souvent à l'aimer davantage, et à le bénir de vous avoir

délivrées d'un péril qui est maintenant pour vous si visible. Auparavant, vous auriez peut-être pu seconder leurs faiblesses, maintenant, par votre seule présence, vous les porterez à se vaincre eux-mêmes ; et ce bon désir sera, sans qu'ils y songent, un hommage rendu à votre vertu.

Chose admirable ! mes filles, et dont nous ne saurions rendre de trop vives actions de grâces à l'auteur de tout bien, tel est le respect qu'inspire un véritable serviteur de Dieu, que souvent, sans proférer une parole, il empêche par sa seule présence qu'on ose parler contre sa divine Majesté ! De même que, par un simple sentiment de bienséance, on ne dit point devant nous du mal de nos amis, par cela seul qu'ils sont nos amis ; de même, sans doute, on respecte le serviteur de Dieu, fût-il d'ailleurs de la plus obscure naissance, par cela seul qu'étant en grâce il est l'ami de Dieu, et l'on évite de lui donner le déplaisir qu'on sait être le plus mortel pour son cœur, celui de voir outrager ou offenser son Seigneur et son Maître. C'est là ce qui arrive tous les jours, et je n'en connois point d'autre cause, que l'empire de la sainteté !

Ainsi, mes filles, évitez la crainte et la gêne intérieure : l'âme qui s'y abandonne éprouve de très-grandes difficultés pour toute espèce de bien ; souvent elle tombe dans les scrupules, et devient ainsi inutile pour elle-même et pour les autres. Supposé qu'elle se préserve des scrupules, elle pourra bien travailler à son salut, mais elle ne gagnera pas beaucoup d'âmes à Dieu ; car telle est notre nature, que la vue de cette gêne et de cette contrainte nous effraie et nous fait tomber les bras ; nous accordons volontiers que cette âme marche dans un meilleur

chemin, mais, nous perdrons toute envie de l'y suivre.

Ce n'est pas tout : les personnes qui vivent dans cette contrainte tombent dans un autre inconvénient, qui est de juger les autres. Voient-elles certaines âmes enflammées d'un saint zèle, traiter librement et sans toutes ces gênes avec le prochain pour le gagner à Dieu, elles taxeront d'imperfection cette innocente liberté. Voient-elles dans ces âmes une joie sainte, il leur semblera que c'est de la dissipation. C'est là un très-grand péril, pour les femmes surtout qui, faute de science, ne savent pas discerner ce qui peut se faire sans péché. En outre, il y a en cela une tentation continuelle et fort dangereuse, puisque nous commettons ainsi la double faute, de mal juger ceux qui valent mieux que nous, et de nous croire dans une route meilleure, lorsqu'en effet nous avons pris un chemin beaucoup moins sûr. Un dernier inconvénient, c'est que, dans certaines occasions où il faudroit parler par devoir, cette crainte scrupuleuse d'excéder en la moindre chose pourra enchaîner notre langue, ou nous porter peut-être à dire du bien de ce dont nous devrions hautement témoigner avoir de l'horreur.

Tâchez donc, mes filles, autant que vous le pourrez sans offenser Dieu, de vous montrer affables, et de vous conduire de telle sorte avec toutes les personnes qui traiteront avec vous, qu'elles aiment votre conversation, qu'elles se sentent attirées à partager votre manière de vivre et d'agir, qu'enfin, au sortir de vos entretiens, la vertu, au lieu de les effaroucher et de les décourager, n'ait plus que des attraits et des charmes pour elles.

Cet avis est de très-grande importance pour les reli-

gieuses. Plus elles sont saintes, plus elles doivent montrer de bonté dans les conversations, afin que leurs sœurs soient à l'aise en leur parlant. Ainsi, mes filles, quoique vous ressentiez beaucoup de peine lorsque les entretiens de vos sœurs ne seront pas tels que vous les souhaiterez, gardez-vous de jamais le leur faire paroître ; si vous voulez leur être utile, et être aimées d'elles, il faut se prêter à leurs discours avec les aimables condescendances de la charité. C'est un devoir pour nous de montrer de l'affabilité, de la bonté, de la condescendance, à l'égard de toutes les personnes avec qui nous avons des rapports, mais principalement envers nos sœurs.

Persuadez-vous bien, mes chères filles, que Dieu ne s'arrête pas, comme vous pourriez le croire, à une foule de petites choses : ainsi, gardez votre âme et votre esprit libres de ces inquiétudes et de ces angoisses qui pourroient vous empêcher de faire beaucoup de bien. Ayez, comme je l'ai dit, une intention droite, une ferme volonté de ne point offenser Dieu, et ne craignez pas dès lors de donner à votre âme une sainte liberté. Je vous le répète, les craintes et les scrupules, loin de vous rendre plus saintes, vous feroient tomber dans plusieurs imperfections où l'ennemi du salut vous pousseroit insensiblement, et vous ne feriez, ni pour-vous ni pour les autres, le bien que vous auriez pu faire en conservant cette précieuse liberté de cœur et d'esprit.

Vous voyez maintenant, mes filles, comment avec l'amour et la crainte de Dieu nous pouvons tranquillement et en paix marcher dans ce chemin de la perfection. Ce qui toutefois ne nous dispense point de la vigilance, puis-

que la crainte doit toujours aller la première. Quant à une entière assurance, elle est impossible en cette vie, elle seroit même un très-grand danger pour nous. C'est ce que le divin Maître nous enseigne lui-même, lorsqu'en terminant son oraison il dit à son Père ces paroles dont il voyoit pour nous la nécessité : *Mais délivrez-nous du mal.*

CHAPITRE XLIII.

Sur ces dernières paroles du *Pater noster* : *Sed libera nos a malo. Amen. Mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il !*

C'est, ce me semble, à juste titre que le bon Jésus adresse à son Père cette demande pour lui-même. Nous voyons, en effet, combien il devoit être fatigué de vivre, lorsqu'il dit dans la cène à ses apôtres : *J'ai ardemment désiré de faire cette cène avec vous*. Comme c'étoit pour lui la dernière, il ne pouvoit montrer plus clairement que par ces paroles combien la vie lui étoit amère, et avec quelle ardeur il soupiroit après la mort. Mais en qui se trouve aujourd'hui ce désir de quitter l'exil ? Hélas ! même après un siècle de vie, non-seulement on n'est pas fatigué de vivre, mais on voudroit ne jamais mourir. Nul, à la vérité, ne vit ici-bas aussi pauvre, ni aussi accablé de travaux et d'angoisses, que cet adorable Sauveur ! Que fut, en effet, sa vie tout entière, sinon une mort continue, par l'image toujours présente des supplices qu'on lui réservait ? Encore n'étoit-ce là que le moindre sujet de ses douleurs : le crucifiement des crucifiements pour lui étoit ce grand nombre d'offenses commises contre son Père, et la multitude des âmes qui se perdoient. Si une pareille vue afflige profondément une âme qu'anime la charité, que devoit-elle produire sur le cœur de Celui qui

étoit la charité sans bornes et sans mesure? Oh! qu'il avoit bien raison de supplier son Père de le délivrer de tant de maux, de tant de peines, et de l'admettre enfin à l'éternel repos de son royaume dont il étoit le véritable héritier! Aussi, conclut-il par cette parole : *Amen! Ainsi soit-il!* Par cet *Amen* qui termine toute prière, cet adorable Maître, selon que je l'entends, demande aussi pour nous à son Père que nous soyons comme lui *délivrés de tout mal* à jamais. O Père éternel, je vous demande donc du fond de mon cœur de me délivrer de tout mal pour jamais, et je vous en supplie avec d'autant plus d'ardeur, que loin de m'acquitter de ce que je vous dois, je vois, hélas! que je m'endette tous les jours davantage. Mais ce que mon amour ne peut souffrir, Seigneur, c'est de ne pouvoir posséder la certitude que je vous aime et que mes désirs vous sont agréables. O mon Créateur et mon Dieu! délivrez-moi dès ce moment de tout mal, et daignez me conduire à ce séjour où sont tous les biens! Et que peuvent attendre ici-bas ceux à qui vous avez donné quelque connoissance du néant du monde, et à qui une foi vive fait pressentir ce que vous leur réservez dans le ciel?

Cette demande, faite du fond du cœur et avec un ardent désir par les contemplatifs, est une des marques les plus sûres que les grâces qu'ils reçoivent dans l'oraison viennent de Dieu. Ainsi, qu'ils considèrent cette soif de quitter l'exil comme une très-précieuse faveur. Quant à moi, si, comme eux, je soupire après ma dernière heure, ce n'est point pour la même raison, puisque je suis si loin de leur ressembler : ce qui fait que j'appelle la mort de tous mes vœux, c'est qu'ayant si mal vécu jusqu'ici, je

crains de vivre davantage, et que je suis lasse des tribulations de cet exil.

Quoi d'étonnant que ces favoris de Dieu dans l'âme desquels tombent déjà quelques gouttes de la divine béatitude, aspirent à aller s'abreuver à la source même; et que, fatigués d'une vie où tant d'obstacles les empêchent de jouir d'un si grand bien, ils désirent de se voir dans cette patrie où le soleil de justice ne se couche plus pour eux? Oh! combien ce qu'ils ont entrevu de sa lumière, doit leur faire trouver obscur tout ce qui frappe leurs regards ici-bas. Ce qui m'étonne, c'est qu'ils puissent vivre. Que la vie leur doit être amère, après avoir goûté les prémices de la félicité du royaume éternel, et reçu les premiers gages de sa gloire! S'ils restent dans cet exil, ce n'est assurément point par leur propre volonté, mais parce que telle est la volonté du souverain Roi.

Oh! combien doit différer de la nôtre, cette vie d'en haut, où le désir de la mort est inconnu! et que nous sommes loin de cette ardeur des habitants du ciel à exécuter la volonté de Dieu! Il veut, ce grand Dieu, que nous aimions la vérité, et nous aimons le mensonge; il veut que nous donnions nos prédilections à ce qui est éternel, et nous les donnons à ce qui passe; il veut que notre âme soit éprise de choses grandes et élevées, et elle traîne ses affections sur des choses basses et terrestres; enfin, il veut que notre amour ne se porte que sur ce qui est sûr, et nous aimons ce qui est douteux et incertain. Quelle folie! O mes filles, tout est vanité ici-bas, hormis de supplier Dieu qu'il nous préserve pour toujours de ces périls, et qu'il nous délivre de tout mal. Bien que notre désir

ne soit pas encore parfait, ne laissons pas d'adresser à Dieu cette demande avec toute l'ardeur dont nous serons capables. Pourquoi craindre de demander beaucoup, lorsque nous nous adressons au Tout-Puissant ? Mais afin de ne point nous tromper dans nos demandes, soumettons-nous sans réserve à sa divine volonté à laquelle nous avons déjà fait un entier abandon de la nôtre, et attendons, avec une filiale confiance, ce qu'il lui plaira de nous donner. Enfin, que son nom soit à jamais sanctifié dans le ciel et sur la terre, et que sa volonté soit toujours accomplie en moi ! Ainsi soit-il !

Admirez maintenant, mes chères filles, comment Notre-Seigneur est venu à mon secours ; comment il nous a montré ce chemin de la perfection dont j'avois commencé à vous entretenir, en me découvrant la grandeur et l'excellence des choses que nous demandons, lorsque nous récitons cette divine prière qu'il a consignée dans son Évangile ! Qu'il en soit éternellement béni ! Non, jamais il n'étoit venu à mon esprit que cette prière renfermât de si admirables secrets. Car tout le chemin spirituel, comme vous venez de le voir, s'y trouve compris, depuis le point de départ jusqu'au terme, c'est-à-dire jusqu'à cette fontaine d'eau vive, où l'âme boit à longs traits, et s'abîme tout entière en Dieu. Le divin Maître a voulu, ce semble, nous donner à entendre qu'il y a pour tous une inépuisable source de consolation dans cette sainte prière. Les plus ignorants, ceux mêmes qui ne savent pas lire, s'ils l'entendoient bien, y trouveroient à la fois, et une instruction solide pour l'esprit, et un grand soulagement pour les peines du cœur.

Apprenons, mes sœurs, à devenir de plus en plus humbles, en considérant avec quelle humilité notre bon Maître nous donne ses leçons ; et suppliez-le de me pardonner cette hardiesse que j'ai prise de parler de choses si relevées. Il sait bien, cet adorable Maître, que j'en étois incapable, s'il ne m'eût lui-même appris ce que j'avois à vous dire. Remerciez-le, mes sœurs, de cette grâce, qu'il ne m'a sans doute accordée, qu'en considération de l'humilité avec laquelle vous m'avez demandé cet écrit, vous abaissant jusqu'à vouloir être instruites par une créature aussi misérable que moi. Si le P. Dominique Bañez, mon confesseur, à qui je vais d'abord confier ce petit traité, juge qu'il puisse vous être utile et vous le met entre les mains, je n'aurai pas peu de consolation de celle que vous en recevrez. Mais s'il trouve qu'il ne soit pas digne d'être vu, vous vous contenterez, s'il vous plaît, de ma bonne volonté ; j'aurai du moins obéi à ce que vous m'avez ordonné, et je me tiendrai très-bien payée de la peine que j'ai prise à l'écrire ; je dis à l'écrire, n'en ayant certainement eu aucune pour penser à ce que je devois dire. Bénédiction et louange au Seigneur, de qui procède tout ce qu'il y a de bien dans nos pensées, dans nos paroles, et dans nos œuvres ! Ainsi soit-il.

FIN DU CHEMIN DE LA PERFECTION.

19 mars 1855, fête du glorieux saint Joseph.

LE
CHATEAU INTÉRIEUR
OU
LES DEMEURES DE L'ÂME

AVANT-PROPOS

Rarement mes supérieurs m'ont donné un ordre qui m'ait paru aussi difficile à exécuter, que celui d'écrire maintenant sur l'oraison. D'abord, parce qu'il ne me semble pas que Notre-Seigneur m'anime de son esprit pour un tel travail, ni qu'il me donne le désir de l'entreprendre ; ensuite, parce que, depuis trois mois, ma tête est si foible, et j'y sens un tel bruit, qu'à peine puis-je écrire pour les affaires indispensables. Néanmoins, comme je sais que la force de l'obéissance a coutume d'aplanir les choses qui paroissent impossibles, je me mets de grand cœur à l'œuvre, malgré toute la peine qu'en éprouve la nature ; car Dieu ne m'a pas donné assez de vertu, pour me voir sans cesse en lutte avec la maladie, et avec des occupations de tout genre, sans le ressentir vivement. Que Celui donc qui a bien voulu faire pour moi des choses plus difficiles, daigne lui-même en ce moment guider ma plume ; c'est uniquement en sa miséricorde que je me confie.

Je n'ajouterais guère, je crois, à ce que j'ai déjà écrit, par obéissance, sur cette matière ; et je crains, à vrai dire, de répéter presque les mêmes choses. Je suis au pied de la lettre comme ces oiseaux à qui l'on apprend à parler ; ne sachant que ce qu'on leur enseigne, ou ce qu'ils entendent, ils le répètent continuellement. Si Notre-Seigneur veut que je dise quelque chose de nouveau, il daignera me l'inspirer ; sinon il me fera souvenir de ce que j'ai écrit autrefois, ce qui ne seroit pas une petite faveur ; car, vu l'infidélité de ma mémoire, je m'estimerois heureuse de retrouver certaines choses qui, assurait-on, étoient bien dites, surtout dans le cas où les copies en seroient perdues. Mais quand le divin Maître ne m'accorderoit pas même cette grâce, et quand mon travail ne devroit être d'aucune utilité pour personne, j'en retirerais du moins le profit de m'être fatiguée et d'avoir augmenté mon mal de tête pour satisfaire à l'obéissance.

Je commence donc aujourd'hui, fête de la très-sainte Trinité, l'an de Notre-Seigneur 1577, à Tolède, dans ce monastère de Saint-Joseph du Carmel, où j'habite présentement. Je me soumets, pour tout ce que je dirai, au jugement de ceux qui m'ont commandé d'écrire, et qui sont des gens très-doctes. Si j'avance quelque chose qui ne soit point conforme à ce qu'enseigne l'Église, ce sera, qu'on veuille bien le croire, par ignorance, et non par malice ; car je puis assurer que je lui ai toujours été entièrement soumise, que je le suis encore, et

qu'avec la grâce de mon Dieu je le serai toujours. Bénédiction, louange et gloire à ce Dieu de bonté, dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

Ceux qui m'ont ordonné de prendre la plume, m'ont dit que les religieuses de ces monastères de Notre-Dame du Mont-Carmel ayant besoin d'être éclairées sur quelques points concernant l'oraison, ils croyoient qu'elles entendraient mieux le langage d'une femme ; qu'à cause de leur affection pour moi elles en retireroient plus de profit ; et qu'ainsi mon travail, si je puis le conduire à terme, leur seroit certainement utile. C'est pourquoi c'est à elles que je m'adresserai dans cet écrit ; d'ailleurs, je n'oserois m'arrêter à la pensée qu'il pût être profitable à d'autres. Notre-Seigneur me fera une grande grâce, si quelqu'une de mes filles se sent excitée par mes paroles à le louer un tant soit peu plus ; et il sait bien, cet adorable Maître, que je n'ai point d'autre désir. Enfin, si je réussis à dire quelque chose de juste, il est bien clair qu'elles ne devront pas me l'attribuer ; car j'ai si peu d'esprit et de facilité, que je suis absolument incapable de parler sur de tels sujets, à moins que Notre-Seigneur, par sa pure miséricorde, ne supplée à ce qui me manque.

LE
CHATEAU INTÉRIEUR
OU
LES DEMEURES DE L'ÂME.

PREMIÈRE DEMEURE.

CHAPITRE PREMIER.

Idée fondamentale de cet écrit : l'Âme considérée comme un château fait d'un seul diamant ou d'un cristal très-pur, dans lequel il y a diverses demeures, et au centre duquel se trouve la demeure principale, où Dieu habite. — Excellence et beauté de l'âme. — Combien il est utile de connoître les grandes faveurs que Dieu accorde dès cet exil. — L'oraison est la porte de ce château spirituel.

Tandis que j'étois aujourd'hui à supplier Notre-Seigneur de parler à ma place, parce que je ne savois ni que dire, ni par où commencer le travail que l'obéissance m'impose, voici ce qui s'est présenté à mon esprit, et qui servira comme de fondement à tout ce que je vais dire.

J'ai considéré notre âme comme un château, fait d'un seul diamant, ou d'un cristal très-pur, dans lequel il y a,

de même que dans le ciel, diverses demeures. Et en effet, mes sœurs, l'âme du juste, si l'on y veut bien réfléchir, n'est point autre chose qu'un paradis, où Dieu, comme il le dit lui-même, prend ses délices. S'il en est ainsi, que dire, et quelle idée doit-on se former de la demeure où un Monarque si puissant, si sage, si pur, si magnifique, se plaît à habiter ! Pour moi, je ne trouve rien à quoi l'on puisse comparer la ravissante beauté et la capacité prodigieuse d'une âme. Non, quelque vive que soit la pénétration de nos esprits, ils ne peuvent parvenir à s'en former une idée parfaite. Et faut-il s'en étonner, lorsque ce grand Dieu, que nos entendements sont si loin de comprendre, déclare lui-même qu'il nous a créés à son image et à sa ressemblance ?

Cette vérité étant hors de doute, ce seroit se fatiguer à pure perte que de vouloir saisir d'une vue complète la beauté de ce château. Ouvrage du Créateur, sans doute une distance infinie le sépare de lui ; mais il suffit que l'âme, ainsi que Dieu l'affirme, soit faite à son image, pour que son excellence et sa beauté échappent à toutes nos conceptions. Aussi, quelle pitié et quelle honte, que des créatures qui portent en elles-mêmes le sceau de la ressemblance divine, ignorent, par leur faute, et leur nature, et leur origine ! Dites-moi, mes filles, si l'on demandoit à quelqu'un quel est son père, quelle est sa mère, quel est le pays où il a vu le jour, et qu'il ne sût que répondre, qu'éprouveroit-on à la vue d'une pareille ignorance ? Eh bien ! il existe une stupidité plus dégradante encore : c'est celle de ces enfants de Dieu qui, ne se mettant nullement en peine de connoître la no-

blesse de leur origine et la dignité de leur être, n'ont de pensées et de soins que pour ce misérable corps. Ils savent en général qu'ils ont une âme, parce qu'ils l'ont ouï dire et que la foi l'enseigne : mais l'incalculable prix de cette âme, mais les biens dont elle peut être enrichie, mais l'Hôte divin qui y fait son séjour, c'est ce dont ils s'occupent rarement. Voilà pourquoi, au lieu de travailler par toutes sortes de soins à conserver la beauté de cette âme, ils n'ont pour elle qu'indifférence et oubli. Pensées, regards, tout chez eux se porte et se concentre sur la grossière enchâssure de ce diamant divin, ou sur l'enceinte de ce château, je veux dire sur ces corps de boue.

Ce château, ai-je dit, renferme plusieurs demeures : les unes sont en haut, les autres en bas, d'autres sur les côtés ; enfin, au centre, au milieu de toutes, se trouve la principale, où se passent les choses les plus secrètes entre Dieu et l'âme. Il faut, mes filles, que vous preniez bien garde à cette comparaison ; peut-être plaira-t-il à Dieu qu'elle me serve à vous faire connoître, jusqu'à un certain point, la nature et la diversité des grâces dont il se plaît à enrichir les âmes. Je n'en pourrai parler que d'une manière incomplète et selon la lumière qu'il voudra bien m'accorder ; car ces faveurs sont en si grand nombre, qu'il n'y a personne qui les puisse connoître toutes, et moi encore moins qu'un autre, étant aussi misérable que je le suis. Ce sera pour vous une grande consolation si Notre-Seigneur vous accorde quelques-unes de ces grâces élevées, de savoir à l'avance qu'il peut le faire ; et s'il vous les refuse, du moins le tableau des faveurs dont il

est si prodigue envers d'autres vous portera à louer et à bénir son infinie bonté. De même que, loin de nous nuire, la considération du ciel et des joies des bienheureux nous transporte au contraire d'allégresse et nous excite à mériter le bonheur dont ils jouissent ; de même, loin de courir aucun danger, notre âme ne pourra retirer qu'un très-précieux avantage, de savoir que ce grand Dieu peut se communiquer dans cet exil à des vers de terre aussi misérables que nous, et que, dans son ineffable bonté et ses miséricordes sans limites, il va même jusqu'à les aimer !

Quant à moi, je tiens pour certain que celui qui ne sauroit entendre sans déplaisir que Dieu peut, dans cet exil, accorder une telle faveur, est à la fois bien dépourvu d'humilité et d'amour envers le prochain. Car si ces deux vertus sont en nous, comment ne pas nous réjouir de ce que Dieu accorde ces insignes faveurs à un de nos frères, surtout quand cela n'enchaîne en rien sa libéralité à notre égard ? et comment ne pas voir avec joie que Notre-Seigneur fait éclater en qui il lui plaît les magnificences de sa grâce ? Souvent il n'a d'autre dessein que de les montrer au grand jour : nous en avons pour preuve la guérison de l'aveugle-né et la réponse du divin Maître à ses apôtres, qui lui demandoient si c'étoit pour ses péchés ou ceux de ses parents que cet homme étoit privé de la vue. Ainsi, s'il verse ses trésors en certaines âmes, ce n'est pas qu'elles soient plus saintes que d'autres à qui il les refuse ; mais il agit de la sorte afin que l'on connoisse sa grandeur et afin que les mortels le louent dans ses créatures.

L'on dira peut-être que ce sont là des choses qui paroissent impossibles, et qu'il vaudroit mieux n'en rien dire pour ne point scandaliser les foibles. Que ceux-ci n'y croient pas, c'est un mal sans doute; mais ce seroit un bien plus grand mal de ne pas faire connoître ces éminentes faveurs aux âmes à qui Dieu les accorde. Car cette connoissance les remplira de joie; elles se sentiront excitées à aimer de plus en plus un Dieu qui, par ces riches effusions de sa grâce, se plaît à manifester son pouvoir et sa majesté d'une manière si souveraine. J'en puis parler ici avec une liberté d'autant plus grande, qu'il n'y a, j'en suis sûre, aucun danger de scandale pour les personnes auxquelles je m'adresse : elles savent et croient que Dieu donne à ses créatures des marques bien plus éclatantes encore de son amour. Quant à moi, je sais que quiconque ne croit pas cette vérité n'en fera jamais l'heureuse expérience; car Dieu aime beaucoup qu'on ne mette point de limite à ses œuvres. Ainsi, mes sœurs, que cela ne vous arrive jamais; je m'adresse surtout à celles d'entre vous que le Seigneur ne conduiroit pas par ces voies élevées.

Revenons à notre charmant et délicieux château, et voyons comment nous y pouvons entrer. Mais, me dira-t-on peut-être, c'est rêver que de tenir un pareil langage : quoi ! l'âme, c'est le château même, et vous voulez qu'elle y entre ? autant vaudroit dire à quelqu'un d'entrer dans un appartement où il est déjà ! Mais il faut que vous sachiez qu'il y a des manières fort différentes d'habiter ce château. Il y a un grand nombre d'âmes qui n'habitent que dans l'enceinte extérieure, là où sont les gardes qui

veillent à sa défense ; elles ne se mettent nullement en peine de pénétrer dans l'intérieur ; elles ne connoissent ni ce qu'il y a dans un si riche palais, ni qui y demeure, ni même combien il renferme d'appartements. Vous aurez sans doute lu dans certains livres sur l'oraison que l'on conseille à l'âme de rentrer en elle-même ; eh bien ! c'est là ce que j'entends quand je parle de son entrée dans le château.

Un très-savant homme me disoit naguère que les âmes qui ne s'exercent point à l'oraison, ressemblent à un corps frappé de paralysie ou perclus, lequel a des pieds et des mains sans pouvoir s'en servir. En effet, il se rencontre des âmes si malades et si habituées à vivre dans les choses extérieures, qu'elles éprouvent une grande difficulté et comme une sorte d'impuissance à rentrer en elles-mêmes. Par la longue habitude de vivre avec les reptiles et les bêtes qui sont autour du château, elles ont, pour ainsi dire, pris leur nature. Quoique par leur origine elles soient si nobles et capables de converser avec Dieu même, la dissipation qui les emporte les empêche de s'élever jusqu'à lui. Or, si ces âmes ne s'efforcent pas de comprendre leur misère et d'y apporter remède, elles subiront infailliblement, pour n'avoir pas voulu tourner les yeux vers leur intérieur, le même châtiment que la femme de Loth, pour avoir eu la curiosité de regarder derrière elle.

Autant que je puis le comprendre, la porte par où l'on entre dans ce château, est l'oraison et la considération. Je ne distingue pas ici l'oraison vocale de l'oraison mentale ; car l'une et l'autre, pour mériter ce nom, doivent

être accompagnées de considération. Quand je vois une personne qui, en priant, ne considère ni à qui elle parle, ni ce qu'elle demande, ni la distance qui la sépare de Celui à qui elle s'adresse, je ne saurois convenir que cette personne prie, quoiqu'elle remue beaucoup les lèvres. Quelquefois néanmoins, sans occuper son esprit de la considération que je viens d'indiquer, on pourra faire une véritable oraison : cela viendra de l'heureuse habitude qu'on aura prise de bien prier. Mais si quelqu'un avoit la coutume de parler au Dieu de majesté comme il parleroit à son esclave, disant, sans y prendre garde, tout ce qui lui vient à la pensée, ou qu'il sait par cœur, je déclare que je ne regarde point cela comme une oraison ; et plaise au Seigneur qu'aucun chrétien ne prie jamais de la sorte ! Quant à vous, mes sœurs, j'espère de la bonté de Dieu que cela ne vous arrivera point, habituées comme vous l'êtes à vous occuper des choses intérieures, ce qui est d'un grand secours pour ne pas tomber dans une pareille stupidité.

Je ne veux pas m'occuper en ce moment de ces âmes frappées de paralysie. Hélas ! si le Seigneur lui-même ne vient leur commander de se lever, comme à ce paralytique qui avoit passé trente ans sur le bord de la piscine, elles sont bien à plaindre, et elles courent un grand danger. Je parle des âmes qui entrent enfin dans le château. Quoique bien engagées encore dans le monde, ces âmes ont de bons désirs ; de loin en loin elles se recommandent instamment à Notre-Seigneur ; elles réfléchissent sur elles-mêmes, à la vérité un peu à la hâte et comme à la volée ; chaque mois, elles ont certains jours où elles prient

d'une manière plus particulière, mais sans pouvoir dégager leur esprit de la pensée de mille affaires qui habituellement les préoccupent et les absorbent. Hélas ! elles sont encore si attachées à ce monde, que, par une pente trop naturelle, leur cœur s'en va là où est leur trésor. Cependant elles s'arrachent de temps en temps avec courage au tumulte du siècle, pour être à elles-mêmes ; et certes c'est une grande chose pour ces âmes que de se connoître, et de voir que pour arriver à la porte du mystique château, elles ne suivoient pas la bonne route. Enfin elles entrent dans les premières demeures d'en bas, mais il y entre avec elles tant de reptiles¹, qu'ils les empêchent de voir la beauté de cet édifice, et d'y goûter les douceurs du repos. C'est toujours beaucoup d'avoir franchi le seuil, et de se trouver dans l'intérieur du château.

Ce langage, mes sœurs, pourra vous paroître hors de propos, parce que, par la bonté du Seigneur, vous n'êtes pas du nombre de ces personnes. Mais il faut que vous ayez la patience de m'écouter ; je ne saurois vous donner à entendre, comme je les comprends, certains points de la vie intérieure, si je ne vous parle à ma manière, et encore, plaise au Seigneur que je réussisse à dire quelque chose de juste. Ce que je voudrois vous expliquer est bien difficile à saisir, à moins qu'on n'en ait fait l'expérience ; et

¹ Par ces reptiles, et les différentes bêtes venimeuses dont il va être question, la Sainte entend, comme elle l'explique clairement dans la suite, les passions de l'âme, ses inclinations vicieuses, ses attaches, ses imperfections, ses défauts, les souvenirs du monde et les séduisantes peintures que l'imagination lui fait de ses plaisirs ; la préoccupation des affaires temporelles, le soin des biens de la fortune, et le désir de s'élever.

si vous l'avez faite, vous comprendrez facilement que je ne puis me dispenser de toucher, en passant, certaines vérités qui, je l'espère de la miséricorde de mon Dieu, ne vous regarderont jamais.

CHAPITRE II.

Ce que l'âme, si belle par la grâce, devient par le péché mortel ; lumière que Dieu donna à la Sainte sur ce sujet ; le péché mortel, l'unique mal à craindre au monde. — Comment il faut se figurer le château intérieur et ses différentes demeures. — De la connoissance de soi-même ; manière de l'acquérir ; l'humilité, fondement nécessaire de l'édifice spirituel. — Combats à soutenir dans la première demeure, et comment il faut déjouer toutes les ruses du démon.

Mais avant d'aller plus loin , considérez , je vous prie , quel spectacle doit offrir ce château si resplendissant , cette perle orientale, cet arbre de vie planté au milieu des eaux mêmes de la vie qui est Dieu, cette âme enfin si belle par les traits de la ressemblance divine , quand , de cette hauteur , elle tombe dans un péché mortel. Non , il n'est point de ténèbres qui approchent de ses ténèbres ; imaginez ce qu'il y a de plus obscur et de plus noir, cette âme va de beaucoup au delà. D'où vient un tel changement ? Il me suffit d'en signaler une seule cause : c'est que ce même Soleil qui lui communiquoit tant de splendeur et de beauté, demeure éclipsé pour elle ; et quoiqu'il soit encore dans le centre de cette âme , elle ne puise pas plus de vie en lui que s'il étoit absent, elle pourtant qui, de sa nature, étoit aussi capable de jouir de Dieu que le cristal de recevoir les rayons de l'astre du jour. Dans cet état de péché mortel , rien ne lui profite ; et tant qu'elle y persévère, toutes ses bonnes œuvres ne sont d'aucun

mérite pour le salut , parce qu'elles ne procèdent plus de ce principe qui fait que notre vertu est vertu, c'est-à-dire de Dieu. En se séparant de lui , l'âme ne peut être agréable à ses yeux. D'ailleurs, son dessein quand elle commet un péché mortel , n'est pas de contenter Dieu , mais de faire plaisir au démon. Or , comme celui-ci n'est que ténèbres, la pauvre âme ne fait plus avec lui qu'une même nuit ténébreuse.

Je connois une personne¹ à qui Notre-Seigneur daigna faire voir l'état d'une âme qui est en péché mortel. Elle assure que si l'on savoit ce que c'est, nul ne pourroit se résoudre à tomber dans ce malheur, dût-il, pour en éviter les occasions, s'exposer aux plus grandes peines qu'on puisse imaginer. Cette vision alluma dans le cœur de cette personne un désir extrême que tout le monde comprît une si importante vérité. Puisse, mes filles, le même zèle brûler vos âmes, et vous porter à adresser à Dieu les plus ferventes prières pour ceux qui sont dans un si lamentable état. Les infortunés ! ils ne sont, eux et leurs œuvres, qu'obscurité et ténèbres. Quel contraste avec l'âme en état de grâce ! Cette âme ressemble à une source très-claire qui communique aux ruisseaux formés d'elle toute sa limpidité ; ses œuvres procèdent de la fontaine de vie, et voilà pourquoi elles sont si agréables aux yeux de Dieu et des hommes ; plantée comme un arbre au milieu de cette fontaine, c'est de ses eaux, et non d'ailleurs, qu'elle tire une fraîcheur toujours nouvelle, et la sève qui lui fait

¹ La Sainte parle ici d'elle-même : elle raconte au livre de sa *Vie*, chap. XL, p. 605 et 609, les deux visions où Notre-Seigneur lui montra ce qu'est une âme en état de péché mortel.

produire de si beaux fruits. Tout au contraire, l'âme qui, par sa faute, s'éloigne de cette source si pure, et qui se transplante dans une autre dont les eaux sont horriblement noires et infectes, ne produit rien qui ne participe de la corruption de cette source maudite, et qui n'en porte l'empreinte et la souillure.

Il faut remarquer ici que Dieu étant cette fontaine de vie et ce resplendissant soleil qui demeure au centre de l'âme, rien n'est capable de ternir sa beauté ni d'obscurcir l'éclat de sa lumière. Mais l'âme ne laisse pas d'être toute ténébreuse par le péché; car le péché arrête et intercepte tout rayon du Soleil de justice, de même qu'un voile très-noir placé sur un cristal exposé au soleil, l'empêche de recevoir et de réfléchir la lumière de cet astre.

O âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ, comprenez ce que vous êtes devenues par le péché, et ayez pitié de vous-mêmes! A la vue d'une si profonde misère, pourriez-vous ne pas faire tous vos efforts pour arracher ce voile horrible collé sur vous? Songez que si la mort vous surprend dans cet état, il ne vous sera plus donné de voir la lumière du Soleil de vie. O Jésus! quel spectacle que de voir une âme séparée de cette lumière! Que sont devenues les demeures auparavant si belles du château? quel trouble s'est emparé des sens qui font là leur séjour! Quant aux puissances de l'âme qui étoient préposées à l'administration et au gouvernement de ce château intérieur, qui pourroit peindre leur aveuglement et leur désordre! Enfin, le sol où l'arbre est planté étant le démon même, quels fruits cet arbre peut-il produire! Un homme de Dieu me disoit un jour que quelque chose que fit celui

qui est en péché mortel, il ne s'en étonnoit pas, mais bien de ce qu'il n'en faisoit pas davantage. Daigne le Seigneur, par sa miséricorde, nous délivrer d'un si grand mal ! Il n'est rien dans cette vie qui mérite ce nom, si ce n'est le péché, puisqu'il traîne à sa suite des maux dont l'éternité ne doit point voir la fin. C'est là, mes filles, la seule chose que nous devons craindre, et dont nous devons demander à Dieu, dans nos oraisons, de nous préserver. Car si le Seigneur ne garde la cité, c'est en vain que nous travaillerions à la garder, n'étant par nous-mêmes que foiblesse et néant.

Cette personne ¹ à qui Notre-Seigneur avoit montré ce qu'est une âme en état de péché mortel, disoit qu'elle avoit retiré un double avantage de cette vision. D'abord, elle en conçut une très-vive crainte d'offenser Dieu ; en sorte qu'elle le conjuroit sans cesse de la préserver d'une chute qui entraînoit des maux si terribles. En second lieu, c'étoit pour elle un miroir d'humilité, où elle découvroit que tout le bien que nous faisons, découle, non de nous comme de son principe, mais de cette fontaine où est planté l'arbre de nos âmes, et de ce soleil dont la chaleur féconde nos œuvres. Cette vérité, ajoutoit-elle, étoit si vivement empreinte dans son âme, que, lorsqu'elle faisoit ou voyoit faire à un autre quelque bonne action, elle la rapportoit aussitôt à Dieu comme à son principe, connoissant clairement que nous ne pouvons rien sans son secours. De là venoit que, par un élan subit, elle s'élevoit vers Dieu pour le bénir et le louer de toute espèce de

¹ La Sainte elle-même.

bien, et que, s'oubliant elle-même dans ce qu'elle faisoit pour son service, elle étoit uniquement occupée de lui.

O mes sœurs, qu'il seroit utilement employé le temps que nous aurions mis, vous à lire ces pages sur les effets du péché, et moi à les écrire, si nous en retirions les deux grands avantages que je viens de signaler ! Sans doute les savants saisissent d'un coup d'œil ces vérités ; mais l'esprit des femmes, qui ne va pas si loin, a besoin qu'on l'aide en toute manière. C'est peut-être dans ce but que Notre-Seigneur m'inspire les comparaisons dont je me sers ; daigne ce bon Maître me faire la grâce de vous communiquer ce qu'il me donne de lumière ! Il est très-difficile, quand on doit parler de choses intérieures, de le faire avec clarté ; et, comme à cette difficulté se joint chez moi une profonde ignorance, je dirai forcément bien des choses superflues, étrangères même à mon sujet, avant d'en dire une qui soit juste. Il faut qu'on ait de la patience pour me lire ; il ne m'en a pas peu fallu à moi pour écrire ce que je ne savois pas ; car il m'est assez souvent arrivé de prendre la plume sans ombre de pensée dans la tête, ne sachant ni ce que je devois dire, ni par où commencer.

Je sens, mes filles, de quelle utilité il est que je vous explique certaines choses de la vie spirituelle. On nous parle sans cesse de l'excellence de l'oraison, nos règles d'ailleurs nous prescrivent d'y vaquer tant d'heures par jour ; mais l'on se borne à nous dire ce que nous pouvons par nous-mêmes pour nous bien acquitter de ce saint exercice. Quant à ce que Dieu opère dans une âme lorsqu'il y agit par des moyens extraordinaires et surnaturels, c'est

ce qu'on explique fort peu. Je vous parlerai donc de ces opérations surnaturelles de la grâce, et j'essaierai de plusieurs manières de vous en donner l'intelligence. Vous goûterez, je n'en doute pas, une consolation bien pure, quand vos regards découvriront cet admirable travail de Dieu dans l'âme, et la céleste beauté de ce château intérieur, si peu connu des mortels, quoiqu'ils passent si souvent par ses demeures. Ce que j'ai écrit autrefois donne, il est vrai, quelque lumière là-dessus ; mais saisissant mieux, ce me semble, aujourd'hui, certaines choses et surtout les plus difficiles, je pourrai en parler d'une manière moins incomplète. L'écueil inévitable pour moi, c'est que, pour arriver à ce qu'il y a de plus élevé dans la vie spirituelle, je me verrai forcée, comme je le disois plus haut, de parler d'une foule de choses très-connues : il n'en peut être autrement avec un esprit aussi inculte que le mien.

Revenons maintenant à notre château. Vous ne devez point vous représenter ses innombrables demeures les unes à la suite des autres, comme une longue enfilade d'appartements ; non, il n'en est pas ainsi. Pour avoir une juste idée de leur disposition, portez vos regards au centre, où habite le grand Roi : de même que le délicieux fruit du palmier est au milieu d'une multitude d'écorces qui le couvrent, de même au centre du château se trouve le palais du Roi, entouré d'une multitude de diverses demeures, soit au-dessus, soit au-dessous, soit sur les côtés. Quelque grand, quelque riche et quelque étendu que vous vous figuriez ce château, vous n'avez pas à craindre d'excéder, attendu que la capacité de l'âme dépasse de beaucoup ce que nous pouvons nous imaginer.

Enfin, de son palais qui est au centre, ce Soleil de vie envoie sa lumière à toutes les demeures de ce magnifique château.

Soit qu'une âme s'exerce beaucoup ou peu à l'oraison, il importe extrêmement de ne pas trop la contraindre, et de ne pas la tenir, pour ainsi dire, enchaînée dans un coin. Qu'on laisse cette âme, à qui Dieu a donné une dignité si grande, parcourir librement les différentes demeures de ce château, depuis les plus basses jusqu'aux plus hautes. Qu'elle ne se violente pas pour rester longtemps dans une seule demeure, fût-ce dans celle de la connoissance de soi-même. Sans doute cette connoissance est nécessaire ; et elle l'est à un tel point, qu'on remarque mes paroles, que même les âmes admises par Notre-Seigneur dans sa propre demeure, ne doivent jamais, quelque élevées qu'elles soient, perdre de vue leur néant ; d'ailleurs elles ne le pourroient pas, quand elles le voudroient. Mais, je le répète, que, jusque dans la demeure de la connoissance de soi-même, l'âme garde sa liberté ; car l'humilité travaille toujours comme l'abeille qui fait son miel dans la ruche, et sans cela tout seroit perdu. Or, considérez l'abeille : elle quitte la ruche, et va de fleur en fleur chercher son butin. Que cette âme, si elle veut m'en croire, fasse de même ; que, de temps en temps, elle quitte ce fonds de sa propre misère, et prenne son vol pour considérer la grandeur et la majesté de son Dieu. Là, bien mieux qu'en elle-même, elle découvrira sa bassesse et trouvera plus de force pour s'affranchir des reptiles qui sont entrés avec elle dans ces premières demeures où l'on apprend à se connoître. Quelque salutaire qu'il soit à l'âme

de s'élever de temps en temps, comme je viens de le dire, à la considération des grandeurs de Dieu, il faut qu'en cela même elle évite l'excès, et qu'elle ne prétende pas se tenir toujours à cette hauteur, sans jamais descendre à la considération de son néant. Mais, à mon avis, nous croîtrions bien plus en vertu en contemplant les perfections divines, qu'en tenant les yeux de l'âme fortement attachés sur ce vil limon d'où nous tirons notre origine.

Je ne sais, mes filles, si je me suis bien expliquée : mais cette connoissance de soi-même est si importante, que je ne voudrais vous voir jamais négligentes sur ce point, à quelque haut degré d'oraison que vous soyez parvenues ; car, tant que nous sommes sur cette terre d'exil, rien ne nous est plus nécessaire que l'humilité. C'est ce qui m'oblige à vous redire que nous ne saurions mieux faire, que de commencer par nous efforcer d'entrer dans cette première demeure de la connoissance de nous-mêmes, sans vouloir d'abord prendre notre vol vers les autres ; elle est d'ailleurs le chemin qui y conduit. Et quel besoin avons-nous d'ailes pour voler, lorsque nous pouvons aller par un chemin facile et très-sûr ? Tâchons donc plutôt, mes sœurs, d'y marcher à grands pas. Le meilleur moyen, à mon avis, d'acquérir une parfaite connoissance de nous-mêmes, est de nous appliquer à bien connoître Dieu. Sa grandeur nous fera voir notre bassesse ; sa pureté, nos souillures ; et son humilité nous montrera combien nous sommes loin d'être humbles.

Nous tirons de cela deux avantages : l'un, de mieux voir notre néant à côté de la grandeur divine, de même

qu'une chose noire ressort mieux à côté d'une blanche ; l'autre, que notre entendement et notre volonté s'ennoblisent et deviennent plus capables de toute espèce de bien, lorsque portant tour à tour nos regards sur Dieu et sur nous, nous comparons ensemble sa grandeur et notre néant. Il y a un grave inconvénient à considérer uniquement notre limon et notre misère. Je disois naguère que les œuvres des âmes en état de péché mortel, sont comme des eaux noires et infectes s'échappant d'une source corrompue. Sans mettre au même rang des œuvres faites en état de grâce, Dieu m'en garde, ce n'est ici qu'une simple comparaison, je dirai qu'il nous arrive quelque chose d'analogue, lorsque nous demeurons enfoncés dans la considération de notre misère : au lieu de couler pur et limpide, le fleuve de nos œuvres entraîne dans son cours la fange des craintes, de la pusillanimité, de la lâcheté et de mille pensées qui troublent, telles que celles-ci : N'a-t-on pas les yeux sur moi ? En marchant par ce chemin, ne vais-je point m'égarer ? N'y a-t-il pas de la présomption d'oser entreprendre cette bonne œuvre ? Étant si misérable, me sied-il de m'occuper d'une chose aussi relevée que l'oraison ? N'aura-t-on pas de moi une opinion trop favorable, si j'abandonne la voie commune et ordinaire ? Ne faut-il pas éviter ce qui est extrême, même dans la vertu ? Pécheresse comme je le suis, vouloir m'élever, n'est-ce pas m'exposer à tomber de plus haut ? Peut-être m'arrêterai-je dans le chemin de la vertu ; peut-être serai-je pour quelques bonnes âmes un sujet de scandale. Enfin, étant ce que je suis, me convient-il de prétendre à rien de particulier ?

O mes filles, que d'âmes il doit y avoir à qui le démon cause de grandes pertes par ces sortes de pensées ! Elles prennent pour de l'humilité, non-seulement ce que je viens de dire, mais beaucoup d'autres choses semblables que je pourrais ajouter. Cela vient de ce qu'elles sont fort loin encore de se bien connoître, et qu'elles n'en prennent pas le droit chemin, se contentant de considérer leur misère, sans s'élever à la considération des perfections de Dieu ; dès lors il n'y a point à s'étonner de ce qui leur arrive, et l'on peut même craindre des suites plus fâcheuses. C'est pourquoi je dis, mes filles, que si nous voulons acquérir une véritable humilité, il faut jeter et arrêter nos yeux sur Jésus-Christ, le souverain bien de nos âmes, et sur ses saints. Cette vue, je le répète, ennoblira notre entendement, et la connoissance de nous-mêmes cessera de nous décourager et de nous abattre.

Quoique cette première demeure soit la moindre de toutes, elle est néanmoins si précieuse et renferme de si grandes richesses, que pourvu qu'on sache se défendre de ces reptiles qui y entrent avec nous, on aura le bonheur de passer plus avant. Mais, il faut en convenir, le démon se sert de terribles artifices et de ruses bien subtiles pour empêcher les âmes de se connoître, et pour les détourner du véritable chemin qu'elles doivent suivre. La connoissance expérimentale que j'ai de cette première demeure, fait que je puis en parler à bonnes enseignes, comme on dit. Ne vous imaginez pas, mes filles, qu'elle ne renferme qu'un petit nombre d'appartements ; il y en a au contraire une infinité, attendu que les âmes y entrent de mille manières, et toutes avec une bonne intention. Mais

le démon, qui médite sans cesse leur ruine, a mis sans doute dans chacune de ces premières demeures plusieurs légions de mauvais anges pour leur disputer l'entrée des autres; et comme ces âmes ne s'aperçoivent pas de cette guerre, ils se servent de mille artifices pour les tromper. Dans les demeures plus voisines du palais du Roi, l'on a moins à craindre de ces ennemis cachés. Ce qui fait que dans les premières les âmes sont plus exposées, c'est qu'elles sont encore pleines de l'amour du monde, engagées dans ses plaisirs, passionnées pour ses honneurs et ses prétentions; les sens et les puissances, qui sont les vassaux que Dieu leur a donnés pour les défendre, foiblissent dans le combat, et ces âmes sont facilement vaincues. Il ne suffit point aux âmes qui sont dans cet état d'avoir un sincère désir de ne point offenser Dieu, et de s'exercer aux bonnes œuvres, il faut qu'elles aient un fréquent recours à Notre-Seigneur, et que, prenant sa bénite Mère pour avocate, et les saints pour protecteurs, elles les conjurent de les défendre contre un ennemi auquel elles ne sauroient résister toutes seules. Au reste, en quelque état que nous soyons, la force pour vaincre doit nous venir de Dieu; et je le prie, au nom de sa miséricorde, de ne pas nous la refuser.

O mes filles, que cette vie est pleine de misères! Mais comme j'ai montré au long, dans un autre écrit¹, combien il nous est désavantageux de ne pas bien comprendre ce qui regarde l'humilité et la connoissance de nous-mêmes, je n'en dirai pas davantage ici, quoiqu'il n'y ait rien qui nous

¹ Dans le *Chemin de la perfection*.

soit plus nécessaire; seulement, je prie le Seigneur que ce que j'en ai dit soit de quelque utilité pour vos âmes.

Vous devez remarquer que ces premières demeures sont peu éclairées de la lumière qui sort du palais de ce grand Roi. Sans être obscures et noires comme quand l'âme est en état de péché mortel, il y règne cependant je ne sais quelle obscurité: ces couleuvres, ces vipères, et tant d'autres reptiles venimeux qui s'y sont glissés avec l'âme, l'empêchent d'en considérer la lumière; on est comme une personne qui entreroit dans une salle fort éclairée des rayons du soleil, mais qui auroit les yeux tellement couverts de boue, qu'elle pourroit à peine les ouvrir. Ces demeures sont donc fort claires; et si l'âme ne peut jouir de cet éclat, il faut uniquement l'attribuer à ces bêtes ennemies qui l'empêchent de voir autre chose qu'elles. Telle doit être, ce me semble, la disposition d'une âme qui, sans être en mauvais état, est encore toute préoccupée du soin des affaires du monde, et de ce qui regarde la fortune et les honneurs. En vain elle voudroit rentrer en elle-même et contempler sa beauté intérieure, elle en est empêchée par ces déplorables attachements dont il semble qu'elle ne puisse se dégager.

Il faut donc, pour entrer dans la seconde demeure, que chacun, selon son état, travaille à s'affranchir des soins et des occupations non nécessaires. Sans cela, je tiens pour impossible que l'on arrive jamais dans la demeure principale; je dis même que l'on ne peut être en assurance dans la première; car parmi tant de bêtes si dangereuses, il est bien difficile que quelqu'une ne pique l'âme et ne l'infecte de son poison.

Quel malheur seroit donc le nôtre, mes filles, si après avoir évité tant de pièges, et être passées dans les autres demeures plus secrètes de ce château, nous venions de nouveau, par notre faute, nous jeter dans le bruit et la confusion de ces premières demeures. Hélas ! à cause de nos péchés, il ne doit y avoir que trop de personnes qui, comblées comme nous des grâces du Seigneur, retombent ensuite dans ce misérable état. Ici, dans notre solitude, nous sommes libres quant à l'extérieur ; plaise à Dieu que nous le soyons aussi à l'intérieur, et daigne ce Dieu de bonté nous délivrer lui-même ! Gardez-vous, mes filles, de soins étrangers à votre sainte profession. Considérez qu'il y a peu de demeures dans ce château où il ne faille combattre contre les démons. Dans quelques-unes, il est vrai, les gardes, c'est-à-dire les puissances de l'âme, ont assez de force pour se défendre et leur résister ; mais nous avons toujours besoin d'une très-grande vigilance pour découvrir les artifices de ces esprits de ténèbres, et pour empêcher qu'ils ne nous trompent en se transfigurant en anges de lumière. Ils peuvent nous nuire en une multitude de choses, s'insinuant peu à peu, et d'une manière si cachée, que nous ne nous apercevons du mal que lorsqu'il est fait.

Je vous ai dit autrefois que la malice du démon est comme une lime sourde dont il faut se défier de bonne heure, et je veux maintenant vous l'expliquer davantage. Ce malheureux esprit inspirera à une religieuse de si impétueux désirs de faire pénitence, qu'elle ne goûtera quelque repos que quand elle sera à tourmenter son corps. Ce commencement est bon ; mais si la prieure a ordonné de ne point faire de pénitences sans permission, et qu'au

lieu de lui obéir cette religieuse, écoutant le démon, continue en secret de se livrer à des austérités qui ruinent sa santé et la rendent incapable de satisfaire aux devoirs de sa règle, vous voyez à quoi se termine cette belle ferveur. Ce même ennemi de notre salut mettra dans l'esprit d'une autre religieuse qu'elle doit aspirer à une très-grande perfection. Cela est très-bon en soi. Mais il pourra arriver de là que les moindres petites fautes de ses sœurs lui paraîtront des manquements graves ; elle se mettra à observer leur conduite pour voir si elles en commettent, et pour en avertir la prieure. Avec ce grand zèle pour la règle, souvent elle ne verra pas ses propres fautes ; et les autres religieuses, qui ne pénétrèrent pas dans le fond de son cœur, pourront trouver mauvais qu'elle prenne tant de soin de ce qui les regarde.

Ce que le démon prétend par là n'est pas peu de chose ; car il n'aspire à rien moins qu'à refroidir la charité et à diminuer l'amour que les sœurs doivent avoir les unes pour les autres, ce qui seroit un grand malheur. Comprendons-le bien, mes filles, la véritable perfection consiste dans l'amour de Dieu et du prochain ; ainsi, nous serons d'autant plus parfaites, que nous garderons avec plus de fidélité ces deux importants préceptes. Toute notre règle et toutes nos constitutions ne sont que des moyens pour atteindre plus parfaitement ce but. Laissons donc là ces zèles indiscrets qui peuvent nous être si nuisibles ; et que chacune de nous ait l'œil sur elle-même, sans tant examiner la conduite des autres. Je n'en dis pas davantage sur ce sujet, en ayant assez parlé ailleurs.

Mes filles, cet amour que vous devez avoir les unes

pour les autres est si important, que je voudrais qu'il fût pour vous l'objet d'une méditation continuelle. Ainsi, loin de vous ce soin inquiet de remarquer dans vos sœurs des choses très-légères, des riens, qui souvent ne seront pas même des imperfections, et que peut-être votre ignorance seule vous fera prendre en mauvaise part. Cela ne serviroit qu'à vous faire perdre cette paix de l'âme, et à la faire perdre aux autres; voyez, mes filles, s'il vous en coûteroit cher pour arriver à la perfection.

Le démon pourroit également inspirer à une religieuse d'examiner de la sorte la conduite de la prieure, et la tentation auroit alors plus de danger. C'est pourquoi il faut ici que chacune se conduise avec une grande discrétion. Car si les choses que l'on remarque dans la prieure vont contre la règle et les constitutions, il ne faudroit pas toujours les interpréter en bonne part; mais il faudroit l'avertir, et si elle ne se corrigeoit pas, en donner avis au supérieur; agir de la sorte, c'est charité. On doit tenir la même conduite à l'égard des sœurs, si l'on remarque en elles quelques fautes considérables, sans se laisser arrêter par la vaine crainte que peut-être en cela on cède à la tentation. Mais pour empêcher les tromperies du démon, il faut bien se garder de s'entretenir de ces sujets les unes avec les autres, parce qu'il s'en serviroit pour introduire l'habitude de la médisance. Que l'on ait donc soin de n'en parler qu'aux personnes qui peuvent y apporter remède. Comme le silence qui s'observe chez nous est si continuel, cet avis, grâce à Dieu, nous est moins nécessaire qu'à d'autres; mais il est toujours bon de nous tenir sur nos gardes.

SECONDE DEMEURE

CHAPITRE I.

Les âmes de la seconde demeure sont celles qui ont déjà commencé à s'adonner à l'oraison. — Combien il leur importe de persévérer. — Combats qu'elles ont à soutenir. — Pour ne pas s'égarer dès le principe, elles doivent suivre non le chemin qui leur est le plus agréable, mais celui par lequel Dieu veut les conduire.

Parlons maintenant, mes filles, des âmes qui entrent dans la seconde demeure, et considérons à quoi elles s'y occupent. Je voudrais ne dire là-dessus que quelques mots, parce que j'en ai parlé amplement ailleurs¹ ; puis, ne me souvenant plus de ce que j'ai écrit, il me sera impossible de ne pas me répéter. Si du moins j'avois le talent de présenter les mêmes pensées de différentes manières, la variété soutiendrait votre attention, de même qu'elle nous fait lire sans fatigue les livres si nombreux qui traitent de cette matière.

Les âmes que j'ai ici en vue, sont celles qui ont commencé à s'adonner à l'oraison, et qui comprennent combien il leur importe de ne pas s'arrêter dans la première

¹ Dans le livre de sa *Vie*, et dans le *Chemin de la perfection*.

demeure, mais qui n'ont pas cependant assez de courage pour l'abandonner tout à fait, et y retournent souvent, parce qu'elles ne se séparent point des occasions. Il y a là un grand péril pour elles. C'est néanmoins une insigne faveur de Dieu, que durant quelques courts intervalles, elles tâchent de fuir les couleuvres et les bêtes venimeuses, et qu'elles voient que cette fuite leur est salutaire. Ces âmes, sous un certain rapport, souffrent beaucoup plus que celles qui sont dans la première demeure, mais elles sont moins exposées, parce qu'elles connoissent déjà les périls ; aussi y a-t-il grande espérance qu'elles pénétreront plus avant dans le château.

J'ai dit qu'elles ont plus à souffrir, parce que, dans la première demeure, les âmes sont comme des sourds-muets qui, privés de la parole et de l'ouïe, endurent plus patiemment la peine de ne point parler, tandis que dans la seconde elles ressemblent à des personnes qui ont l'ouïe bonne, mais qui sont muettes, et sentent ainsi beaucoup plus le déplaisir de ne pouvoir parler. L'état de celles qui n'entendent point, n'est pas néanmoins le plus désirable, car enfin c'est un grand avantage d'ouïr ce qu'on nous dit. Or, tel est le bonheur dont jouissent les âmes dans la seconde demeure : elles entendent la voix du Seigneur quand il les appelle. Comme elles entrent plus avant dans le château et se trouvent plus proches du Roi de gloire, elles se ressentent d'avoir un si bon voisin. Elles sont encore, il est vrai, au milieu des affaires, des plaisirs, des divertissements, des vanités du monde, elles vont tombant, se relevant de leurs péchés, parce qu'il est comme impossible que ces bêtes venimeuses dans la com-

pagnie desquelles elles continuent d'être, ne les fassent pas broncher ; mais la miséricorde et la bonté de l'adorable Maître qu'elles servent sont si grandes, et il désire tant qu'elles l'aiment et s'efforcent de s'approcher de lui, qu'il continue de les appeler, et cela d'une manière si douce, qu'elles se désolent de ne pouvoir exécuter à l'heure même ce qu'il leur commande. Ainsi, il est vrai de dire que ces âmes souffrent davantage que si elles étoient sourdes à sa voix.

Il y a néanmoins de la différence entre cette manière d'appeler, et celle dont je parlerai dans la suite. Ici, pour se faire entendre, Dieu se sert de quelques paroles prononcées par des gens de bien, d'un sermon, de la lecture des bons livres ; sans parler de beaucoup d'autres moyens de ce genre qu'il emploie, il appelle encore par des infirmités, par des peines, par une vérité qu'il fait luire à l'esprit durant ces moments que l'on consacre à l'oraison. Si peu fervente que soit cette oraison, Dieu en fait toujours grand cas. Ne laissez donc pas, mes sœurs, d'estimer beaucoup cette première grâce, et ne perdez point courage si vous ne répondez pas à l'heure même à la voix de Notre-Seigneur. Cet adorable Maître sait attendre non-seulement pendant plusieurs jours, mais pendant plusieurs années, surtout quand il voit de la persévérance et de bons désirs. La persévérance est ce qu'il y a ici de plus nécessaire : avec elle on ne peut jamais manquer de gagner beaucoup.

Mais qu'elle est terrible la batterie que le démon dresse ici contre l'âme, et de combien de manières il l'attaque ! Elle a bien plus à souffrir que dans la première demeure.

Là, en effet, elle étoit muette et sourde, ou du moins entendoit fort peu ; et elle n'opposoit à l'ennemi qu'une foible résistance, semblable à une personne qui a presque perdu l'espérance de vaincre. Mais ici, son entendement est plus vif, toutes ses puissances plus libres, et les coups qu'on lui porte dans ce combat, si forts et si redoublés, qu'il lui est impossible de ne les pas entendre. Les démons dirigent alors contre l'âme ces couleuvres venimeuses dont j'ai parlé : ils lui font les plus séduisantes peintures du monde ; ils lui représentent ses plaisirs en quelque sorte comme éternels ; ils lui rappellent l'estime qu'on y avoit pour elle, ce qu'elle trouvoit de charme dans la société de ses amis et de ses parents ; ils lui font craindre la perte de la santé par ces pénitences pour lesquelles on sent de l'attrait dès qu'on entre dans cette seconde demeure ; enfin, il n'est sorte de ruse qu'ils n'emploient contre elle, ni d'obstacles qu'ils ne lui suscitent.

O Jésus ! dans quel trouble et quelles angoisses ces esprits de ténèbres ne jettent-ils pas cette pauvre âme ! Elle ne sait si elle doit passer outre, ou retourner à la première demeure. Dans ce combat, la raison lui vient en aide ; dévoilant l'artifice de l'enfer, elle montre que tous ces présents du monde ne sont qu'un pur néant en comparaison du bonheur auquel elle aspire. La foi, de son côté, lui enseigne que ce bonheur peut seul rassasier ses désirs. La mémoire, à son tour, lui représente le terme où vont aboutir toutes les félicités de la terre : elle lui remet sous les yeux un spectacle qui l'avoit tant frappée, les derniers moments de ces heureux du siècle qui avoient joui à souhait de tous les plaisirs ; elle la fait assister de

nouveau à la mort subite de quelques-uns d'entre eux, et lui fait remarquer en combien peu de temps ils ont été oubliés. Elle lui en rappelle quelques-uns en particulier qu'elle avoit connus, qu'elle avoit vus au sein de la prospérité, et qui, maintenant sous terre, sont foulés aux pieds par les passants; elle lui montre le lieu de leur sépulture où elle a passé si souvent elle-même, et arrête sa vue sur leurs corps devenus la proie et la pâture des vers. Outre ces tableaux, la mémoire lui en présente d'autres encore, où elle peut lire le mensonge et le néant des promesses du monde. La volonté se sent inclinée à aimer Celui en qui elle découvre tant d'amabilités, et de qui elle a reçu tant de marques d'amour, qu'elle ne peut les considérer sans éprouver le désir d'y répondre. Ce qui, en particulier, la touche et l'attire, c'est de voir comment ce véritable Ami est toujours avec elle, ne la quittant point, l'accompagnant partout, lui donnant à tout moment l'être et la vie. L'entendement, de son côté, lui fait connoître que quand elle auroit de longues années à vivre, elle ne sauroit acquérir un ami si fidèle et si véritable; que le monde n'est que vanité et mensonge, et que ces plaisirs que le démon lui promet, sont remplis d'amertumes, de soucis, de traverses. Il lui dit encore qu'en quelque lieu qu'elle puisse aller, elle ne sauroit trouver, hors de ce château, ni sécurité ni paix; qu'il y auroit de l'imprudence à aller chercher dans des maisons étrangères, lorsqu'elle trouve dans la sienne une infinité de biens dont elle peut jouir; que tout le monde n'a pas l'avantage de posséder ainsi chez soi toutes les choses nécessaires à une entière félicité; enfin, que le comble du

bonheur pour elle est d'avoir un Hôte qui la mettra en possession de tous les trésors du ciel, pourvu qu'elle ne veuille pas imiter l'enfant prodigue et se réduire comme lui à la nourriture des pourceaux.

Avec des raisons de cette force, l'âme peut sans doute vaincre les démons. Mais, ô mon Seigneur et mon Dieu ! la coutume que la vanité a établie a tant d'empire et est si généralement reçue, qu'elle ruine les meilleurs désirs. La foi étant comme morte, on préfère ce qui frappe les sens à ce qu'elle enseigne. Et cependant que voyons-nous en ceux qui courent après ces biens visibles, si ce n'est une grande misère ? Cette langueur de la foi dans une âme vient du commerce qu'elle a avec ces bêtes venimeuses. Si elle ne se tient pas sur ses gardes, il lui arrivera ce qui arrive à celui qui est mordu par une vipère : le venin se répandant dans tout son corps, il enfle d'une manière extraordinaire. Dans un tel état, il est clair qu'il faut à l'âme beaucoup de remèdes pour guérir, et encore est-ce une grande grâce que Dieu lui accorde, si elle n'en meurt pas.

Il est donc vrai que l'âme endure ici de grandes peines, principalement quand le démon reconnoît, à sa disposition et à ses qualités, qu'elle est capable de pénétrer bien avant dans le château ; car alors il soulèvera tout l'enfer pour s'opposer à ses desseins et pour la faire retourner en arrière.

O mon Sauveur ! quel besoin l'âme n'a-t-elle pas alors de votre secours ! elle ne peut rien sans vous. Ne souffrez donc pas, au nom de votre miséricorde, que, se laissant surprendre, elle abandonne son entreprise. Éclairez-la

de vos lumières, afin qu'elle voie que tout son bonheur consiste à avancer, et afin qu'elle s'éloigne des mauvaises compagnies.

Je ne saurois dire tout ce qu'elle trouve de précieux avantages dans la société de ceux qui marchent dans les voies spirituelles. Il lui sera donc très-utile de converser non-seulement avec les âmes qui sont dans la même demeure qu'elle, mais encore avec celles qui sont plus près du centre du château. Par l'intimité des rapports, il pourra s'établir entre elle et ces âmes choisies un tel lien, qu'elles l'attireront dans leur propre demeure. Cette âme doit aussi se tenir toujours sur ses gardes pour ne point se laisser vaincre. Car si le démon la voit fermement résolue de perdre le repos, la vie et tout ce qu'il lui peut offrir, plutôt que de retourner à la première demeure, il se désisterra bien plus vite de ses attaques.

C'est ici qu'il faut que l'âme se montre courageuse, et ne ressemble point à ces lâches soldats qui se couchoient sur le ventre pour boire, lorsque Gédéon les conduisoit à l'ennemi. Elle doit se persuader qu'elle va livrer combat à tous les démons, et que de toutes les armes les meilleures pour vaincre sont celles de la croix. Je l'ai déjà dit, et je le répète encore : elle ne doit point, dans le début, se proposer des contentements et des plaisirs. Ce seroit une manière bien basse de commencer à travailler à un si grand édifice, et bâtir sur le sable une maison qui ne tarderoit pas à tomber. En agissant de la sorte, elle s'exposeroit à des dégoûts et à des tentations sans fin. Ce n'est point dans ces premières demeures que tombe la manne ; il faut pénétrer plus avant dans le château

pour la recueillir : là seulement l'âme trouve toutes choses selon son goût, parce qu'elle ne veut que ce que Dieu veut.

C'est chose plaisante de voir quelquefois les prétentions des commençants. Quoi ! l'on est encore avec mille embarras, mille imperfections, les vertus ne font que de naître, elles sont si débiles qu'elles ne savent point encore marcher, et l'on ne rougit pas de vouloir des douceurs dans l'oraison, et de se plaindre des sécheresses ! Que cela ne vous arrive jamais, mes sœurs. Embrassez la croix que votre Époux a portée, et sachez que c'est à ce noble but que doivent tendre tous vos efforts. Que celle d'entre vous qui peut le plus souffrir pour ce divin Époux souffre de grand cœur, et à celle-là appartiendra la plus belle couronne. Voilà le capital, le reste n'est qu'un accessoire ; s'il plaît à Dieu de vous en favoriser, vous lui en rendrez de grandes actions de grâces.

Vous direz peut-être, mes sœurs, que vous êtes bien déterminées à endurer les peines extérieures, pourvu que Dieu vous console intérieurement. Mais il connoît mieux que nous ce qui nous est utile ; il ne nous appartient pas de lui donner conseil, et il peut nous dire avec raison que nous ne savons pas ce que nous demandons. N'oubliez jamais cette importante vérité : ce à quoi doivent uniquement prétendre ceux qui commencent à s'adonner à l'oraison, c'est de travailler de toutes leurs forces, avec courage et par tous les moyens possibles, à conformer leur volonté à la volonté de Dieu. Soyez bien assurées qu'en cela consiste, comme je le ferai voir dans la suite, la plus sublime perfection à laquelle on puisse s'élever

- dans le chemin spirituel. Plus on s'unit à Dieu par cette conformité entière de volonté, plus on reçoit de lui, et plus on avance dans les voies de la perfection. N'allez pas croire que notre avancement dépende de quelque autre moyen inconnu et extraordinaire ; non : tout notre bien consiste dans la parfaite conformité de notre volonté avec la volonté de Dieu.

Mais si, dès le commencement, nous nous trompons, en voulant que Dieu fasse notre volonté et non pas la sienne, et qu'il nous conduise par le chemin qui nous est le plus agréable, quelle fermeté peut avoir le fondement de cet édifice spirituel ? Pensons donc seulement à faire ce qui dépend de nous, et tâchons de nous défendre de ces bêtes venimeuses. Car souvent Dieu permet que les mauvaises pensées et les sécheresses nous poursuivent et nous affligent, sans que nous puissions les éloigner de nous ; et même il souffre quelquefois que nous soyons mordues de ces bêtes, afin de nous rendre plus vigilantes, et pour éprouver si nous avons un vif regret de l'avoir offensé. Si donc il vous arrive de tomber quelquefois, gardez-vous de perdre cœur ; armez-vous plutôt d'un nouveau courage pour continuer d'avancer, et croyez que Dieu saura faire tourner votre chute même à l'avantage de votre âme.

Quand nous n'aurions point d'autres preuves de notre misère, et du dommage que nous cause la dissipation intérieure, celle-là seule devrait suffire pour nous porter à nous recueillir. Peut-il y avoir un plus grand mal que de se voir hors de chez soi ? Et comment espérer de trouver ailleurs du repos, lorsque l'on n'en trouve pas dans

sa propre maison ? Rien ne nous est si proche, si intime, que les puissances de notre âme, puisque nous en sommes inséparables ; et ces puissances nous font la guerre, comme si elles vouloient se venger de celle que nos vices leur ont faite. La paix ! la paix ! mes sœurs, c'est la parole sortie de la bouche du divin Maître, et qu'il a tant de fois adressée à ses apôtres. Mais croyez-m'en, si vous ne l'avez point, si vous ne tâchez pas de l'avoir en vous, vous travaillerez en vain à la chercher hors de vous.

Oh ! qu'elle finisse cette guerre ! je le demande au nom du sang que notre adorable Sauveur a répandu pour nous. Qu'ils y mettent un terme, je les en conjure, ceux qui n'ont point encore commencé à rentrer en eux-mêmes ; et que ceux qui y sont déjà rentrés ne cèdent point, par crainte des combats, à la tentation de retourner en arrière. Qu'ils considèrent que les rechutes sont plus dangereuses que les chutes. Voyant qu'ils ne peuvent reculer sans se perdre, qu'ils se confient, non en leurs propres forces, mais uniquement en la miséricorde de Dieu. Ils verront comment Notre-Seigneur les conduira d'une demeure dans une autre, et les introduira dans une terre où ces bêtes cruelles ne pourront plus ni les atteindre ni les fatiguer ; au lieu d'avoir à les redouter, il les tiendront assujetties et se riront de leurs efforts ; enfin, dans cette terre de bénédiction, leur âme jouira de plus de bonheur qu'on n'en peut souhaiter en cette vie.

Mais vous ayant déjà expliqué ailleurs ¹, ainsi que je le disois au commencement de cet écrit, comment vous

¹ Au livre de sa *Vie*, et au *Chemin de la perfection*.

devez vous conduire au milieu des troubles que le démon suscite dans cette demeure ; et, en parlant de la manière de se recueillir, vous ayant déjà dit que ce n'étoit point à force de bras, mais avec suavité, qu'il falloit le faire, afin que le recueillement soit plus durable, je ne le répéterai point ici. Je me contenterai d'ajouter qu'il est très-avantageux d'en communiquer avec des personnes qui en aient l'expérience. Vous pourriez croire que lorsque des occupations nécessaires vous retirent de cette retraite intérieure du cœur, vous faites une grande brèche au recueillement ; détrompez-vous. Pourvu que vous soyez ensuite fidèles à y rentrer de nouveau, le divin Maître fera tout tourner au profit de votre âme, quoique vous n'ayez personne pour vous instruire. Lorsque l'action a interrompu le recueillement, il n'y a point d'autre remède que de commencer à se recueillir. Sans cela, l'âme ira perdant chaque jour de plus en plus, et encore plaise à Dieu qu'elle s'en aperçoive !

Mais, pourroit penser quelqu'une d'entre vous, si c'est un si grand mal de retourner en arrière, ne vaudroit-il pas mieux rester hors du château, sans jamais se mettre en peine d'y entrer ? Je vous ai déjà dit dès le commencement, en m'appuyant sur les paroles mêmes de Notre-Seigneur, *Que celui qui aime le péril y rencontrera sa perte*, et qu'il n'y a point d'autre porte que l'oraison pour entrer dans ce château. Ce seroit donc folie de s'imaginer qu'on peut entrer au ciel, sans entrer auparavant en soi-même pour se connoître, sans considérer sa propre misère, les immenses bienfaits qu'on a reçus de Dieu, et sans implorer souvent le secours de sa miséricorde. Le

divin Maître ne nous a-t-il pas dit : *Nul n'ira à mon Père que par moi* ; ce sont, ce me semble, ses paroles ; et encore : *Qui me voit, voit mon Père* ? Or, si nous ne jetons jamais les yeux sur cet adorable Sauveur, si nous ne considérons point les obligations infinies que nous lui avons, si nous ne pensons point à la mort que son amour lui a fait endurer pour nous, comment pourrons-nous le connoître, et travailler pour son service ? De quoi sert la foi sans les œuvres ? et les œuvres, quelle valeur peuvent-elles avoir, si elles ne sont unies à la valeur des mérites de Jésus-Christ notre souverain bien ? Enfin, si nous ne considérons toutes ces choses, qu'est-ce qui sera capable de nous porter à rendre à ce divin Maître les témoignages d'amour que nous lui devons ? Je le supplie en ce moment de nous faire comprendre combien nous lui coûtons cher, et de nous donner l'intelligence de ces vérités : Que le serviteur n'est pas au-dessus du Maître ; que l'on ne peut sans travail arriver à la gloire ; et qu'il est nécessaire de prier, pour ne pas être sans cesse exposé à la tentation.

TROISIÈME DEMEURE

CHAPITRE I.

La persévérance et la victoire dans les combats ouvrent cette troisième demeure. — Bonheur des âmes qui y entrent ; il y a dans le monde un grand nombre de ces âmes. Elles ne doivent pas cependant se croire dans une sécurité parfaite, parce qu'il n'y en a point en cette vie. — Le détachement, l'humilité, la patience dans les épreuves et les sécheresses, une entière soumission à la volonté divine, c'est ce que Notre-Seigneur demande de ces âmes pour les conduire dans les demeures plus intérieures du château.

Que dirons-nous à ceux qui, par la miséricorde de Dieu, sont sortis vainqueurs de ces combats, et qui, par leur persévérance, sont entrés dans les troisièmes demeures ? Nous ne saurions leur adresser de plus consolantes paroles que celles-ci : *Heureux l'homme qui craint le Seigneur !* Je remercie mon divin Maître de ce qu'il me donne en ce moment l'intelligence de ce verset ; ce n'est pas une petite grâce, vu le peu de pénétration de mon esprit. Oui, c'est à juste titre que nous pouvons appeler bienheureux celui qui est entré dans cette troisième demeure ; car, pourvu qu'il ne retourne point en arrière, il est, autant que nous pouvons en juger, dans le véritable

chemin du salut. Vous voyez par là, mes sœurs, combien il importe de vaincre dans les précédents combats : j'en suis convaincue, Dieu ne manque jamais de mettre le vainqueur en sûreté de conscience, faveur que l'on ne sauroit trop estimer. J'ai dit en sûreté, et j'ai mal dit, parce qu'il n'y en a point en cette vie. Comprenez donc bien ma pensée : quand je parle de sûreté pour le vainqueur, c'est toujours à la condition qu'il ne quittera pas le chemin dans lequel il a commencé à marcher. Que grande est la misère de cette vie ! Semblables à ceux qui ont les ennemis à leur porte, et qui ne peuvent ni dormir ni manger sans être armés, nous sommes jour et nuit sur le qui-vive, et dans une appréhension continuelle qu'on n'attaque notre forteresse, et qu'on n'y fasse quelque brèche.

O mon Dieu et mon tout, comment voulez-vous que nous aimions une si misérable vie ? Ah ! pour ne pas en souhaiter la fin, et pour ne pas vous conjurer de nous en retirer, il ne faut rien moins que l'espérance de la perdre pour vous, ou du moins de l'employer tout entière à votre service, et par-dessus tout le bonheur d'accomplir votre sainte volonté. Que volontiers, si c'étoit votre bon plaisir, ô mon Dieu, nous vous dirions comme saint Thomas : Mourons avec vous ! N'est-ce pas mourir en quelque sorte à tous moments que de vivre sans vous, et avec cette pensée pleine d'effroi, que l'on peut vous perdre pour jamais ?

C'est pourquoi, mes filles, la grande grâce que nous devons demander à Dieu, c'est qu'il nous fasse partager bientôt la sécurité parfaite des bienheureux dans le ciel. Car au milieu des alarmes de cet exil, quel plaisir peuvent goûter des âmes qui n'en cherchent point d'autre que de

pouvoir plaire à leur Dieu? N'a-t-on pas vu quelques saints qui possédoient cet esprit du Seigneur à un plus haut degré que nous, tomber dans de grands péchés? Qui nous assure, si nous tombions, que Dieu nous tendroit la main pour nous relever de nos chutes, et qu'il nous donneroit comme à ces saints le temps de faire pénitence? A cette seule pensée, qui souvent se présente à mon esprit, de quel effroi je suis saisie! Il est tel en ce moment, que je ne sais ni comment je puis tracer ces lignes, ni comment je puis vivre. O mes filles bien-aimées, demandez, je vous en conjure, à Notre-Seigneur, qu'il vive toujours en moi. S'il ne m'accorde cette grâce, quelle assurance puis-je trouver dans une vie aussi mal employée que la mienne? Que ce triste aveu que je vous ai fait si souvent et que vous n'avez jamais pu entendre sans peine, ne vous afflige point. Vous auriez souhaité, je le comprends, que j'eusse été une grande sainte, et vous avez raison. Je ne le souhaiterois pas moins que vous; mais que faire, si, par ma faute, j'ai perdu ce bonheur? Ce n'est pas de Dieu que je me plaindrai; il n'a cessé de me combler de ses grâces, et si j'y eusse été fidèle, vos désirs auroient été accomplis.

Je ne saurois, sans une grande confusion et sans répandre des larmes, penser que j'écris ceci pour des personnes qui seroient capables de m'instruire. Qu'il m'en a coûté, mes filles, pour exécuter cet ordre de l'obéissance! Daigne le Seigneur vous faire trouver quelque utilité dans un écrit où je n'ai que sa gloire en vue, et conjurez-le de pardonner à une si misérable créature la hardiesse qu'elle a eue de l'entreprendre. Mon Dieu sait que je ne puis es-

pérer qu'en sa seule miséricorde : infidèle comme je l'ai été, il ne me reste plus d'autre asile que cette miséricorde, ni d'autre fondement de ma confiance que les mérites de mon Sauveur et de sa divine Mère dont, quoique indigne, je porte comme vous le saint habit. Louez Dieu, mes filles, de ce que vous êtes véritablement les filles de cette Reine du ciel. Avec une telle Mère, vous n'avez plus à rougir de moi. Imitiez ses vertus ; considérez quelle doit être la grandeur de cette Souveraine, et quel est le bonheur de l'avoir pour patronne, puisque mes péchés et les infidélités de ma vie n'ont pu ternir en rien l'éclat de ce saint ordre. J'ai néanmoins un important avis à vous donner : malgré la sainteté de l'ordre, et le bonheur d'avoir une telle Mère, ne vous croyez pas tout à fait en sûreté. Car David était un grand saint, et cependant vous savez quel fut son fils Salomon. Que rien ne vous inspire jamais une sécurité entière, ni votre retraite, ni l'austérité de votre vie, ni vos communications avec Dieu, ni vos continuels exercices d'oraison, ni votre séparation du monde, ni l'horreur qu'il vous semble avoir des choses du monde. Tout cela est bon, mais ne suffit pas, comme je l'ai dit, pour vous ôter tout sujet de craindre. Ainsi, mes filles, gravez bien ce verset dans votre mémoire, et méditez-le souvent : *Beatus vir qui timet Dominum* ¹.

Je m'aperçois que je suis loin de mon sujet : c'est que je ne puis, sans que mon esprit se trouble et s'égare, me souvenir des infidélités de ma vie ; aussi je veux, pour le moment, détourner les yeux de ce triste tableau. Je re-

¹ Heureux l'homme qui craint le Seigneur.

viens à ces âmes qui, par une insigne faveur de Dieu, ont vaincu les premières difficultés, et sont entrées dans la troisième demeure. Grâce à la divine bonté, ces âmes sont, je crois, en grand nombre dans le monde. Elles souhaitent ardemment de ne pas offenser Dieu; elles se tiennent même en garde contre les péchés véniels; elles aiment la pénitence; elles ont des heures de recueillement; elles emploient bien leur temps; elles s'exercent dans des œuvres de charité envers le prochain; elles sont réglées dans leurs conversations et dans tout leur extérieur; enfin, si elles ont une maison à gouverner, elles s'en acquittent dignement. Cet état est sans doute digne d'envie; c'est le chemin de la dernière demeure, et, si elles le désirent ardemment, Notre-Seigneur leur en ouvrira sans doute l'entrée; car, avec l'excellente disposition où elles sont, il n'est point de faveur qu'elles ne puissent attendre de lui.

Jésus, mon Sauveur, se trouvera-t-il quelqu'un qui ose dire qu'il ne souhaite pas un si grand bien, principalement après avoir surmonté les plus grandes difficultés? Personne, sans doute, ne le dira: chacun assure qu'il le veut. Mais les paroles ne suffisent pas pour que Dieu possède entièrement une âme, il faut qu'elle quitte tout ce que Notre-Seigneur lui dit de quitter. Nous en avons la preuve dans ce jeune homme de l'Évangile à qui le divin Maître dit: *Que s'il vouloit être parfait, il quittât tout pour le suivre*. Depuis que j'ai commencé à parler de ces troisièmes demeures, j'ai eu sans cesse ce jeune homme présent à la pensée, parce que nous faisons comme lui au pied de la lettre. Or, c'est de là que procèdent

d'ordinaire les grandes sécheresses que l'on éprouve dans l'oraison. Je sais qu'elles peuvent avoir d'autres causes. Je sais encore qu'il est plusieurs bonnes âmes qui endurent, sans qu'il y ait le moins du monde de leur faute, des peines intérieures en quelque sorte intolérables, et dont Notre-Seigneur les fait toujours sortir avec un grand profit. Il y a en outre les effets de la mélancolie, et d'autres infirmités. Enfin, en ceci comme en tout le reste, il faut laisser à part les secrets jugements de Dieu. Mais, à mon avis, la cause la plus ordinaire des sécheresses qu'éprouvent les âmes dans ces troisièmes demeures, est celle que je viens d'indiquer. Comme ces âmes sentent qu'elles ne voudroient pour rien au monde commettre un péché mortel, ni, la plupart d'elles, un péché véniel de propos délibéré, comme elles font d'ailleurs un bon usage de leur temps et de leurs biens, elles ont peine à souffrir qu'on leur ferme la porte de la demeure du grand Roi dont, à juste titre, elles se réputent les vassales ; et elles ne considèrent pas que, même sur la terre, parmi les nombreux vassaux d'un monarque, il n'en est qu'un petit nombre qui pénètrent jusqu'à lui.

Entrez, entrez, mes filles, dans vous-mêmes ; passez jusque dans le fond de votre cœur, et vous verrez le peu de compte que vous devez faire de vos petites actions de vertu ; votre seul titre de chrétiennes exige cela de vous, et beaucoup plus encore. Contentez-vous d'être les vassales de Dieu ; ne portez point trop haut vos prétentions, de crainte de tout perdre. Considérez les saints qui sont entrés dans la demeure de ce grand Roi, et vous verrez la différence qu'il y a d'eux à nous. Ne demandez pas ce que

vous n'avez point mérité. Après avoir offensé Dieu comme nous l'avons fait, il ne devrait pas même nous venir en pensée, quelques services que nous lui rendions, que nous pouvons mériter la faveur qu'il a accordée à ces grands saints.

O humilité ! humilité ! je suis tentée de croire que ceux qui supportent avec tant de peine ces sécheresses, manquent un peu de cette vertu. Je le répète, je ne parle point ici de ces grandes épreuves intérieures dont je parlois naguère, et qui causent à l'âme de bien plus grandes souffrances qu'un simple manque de dévotion. Éprouvons-nous nous-mêmes, mes sœurs, ou souffrons que Notre-Seigneur nous éprouve ; il le sait bien faire, quoique souvent notre volonté y répugne.

Revenons maintenant à ces âmes en qui tout est si bien réglé ; considérons ce qu'elles font pour Dieu, et nous verrons si elles ont sujet de se plaindre de sa divine Majesté. Si lorsque Notre-Seigneur leur dit ce qu'il faut faire pour être parfaites, elles lui tournent le dos, et s'en vont toutes tristes, que voulez-vous qu'il fasse, lui qui doit mesurer la récompense sur l'amour que nous lui portons ? Et cet amour ne doit pas être dans l'imagination, mais se montrer par les œuvres. Ne pensez pas toutefois que Dieu ait besoin de nos œuvres ; ce qu'il demande, c'est la détermination de notre volonté d'être à lui sans réserve.

Il pourroit peut-être vous sembler, mes sœurs, que tout est déjà fait pour nous : nous portons le saint habit, nous l'avons pris de notre plein gré ; nous avons abandonné le monde, ainsi que tous nos biens, pour l'amour

de Jésus-Christ, et quand nous n'aurions laissé que les filets de saint Pierre, nous aurions beaucoup donné, en donnant tout. Cette disposition est excellente sans doute, pourvu qu'on y persévère et qu'on ne retourne point, même par le désir, au milieu des reptiles des premières demeures. Il n'y a nul doute qu'en continuant de vivre dans ce détachement et cet abandon de tout, on n'obtienne ce que l'on souhaite ; mais toujours à condition, entendez-le bien, qu'on pratiquera le précepte du Maître, *de se regarder comme des serviteurs inutiles* ; à condition, qu'au lieu de croire avoir acquis, par ses services, le moindre droit à être admis dans sa demeure, on se regardera au contraire comme plus redevable envers lui. Que pouvons-nous faire pour un Dieu si généreux, qui est mort pour nous, qui nous a créés, et qui nous conserve l'être ? Au lieu de lui demander des grâces et des faveurs nouvelles, ne devons-nous pas plutôt nous estimer heureuses d'acquitter tant soit peu la dette que nous ont fait contracter envers lui les services qu'il nous a rendus ? C'est à regret que je prononce ce mot de service ; mais j'ai dit la vérité, puisque tout le temps que cet adorable Sauveur a été sur la terre, il n'a fait autre chose que de nous servir.

Méditez, mes filles, certains points que je ne fais qu'indiquer ici, et sans beaucoup d'ordre, faute de savoir mieux m'exprimer. Notre-Seigneur vous en donnera l'intelligence. Quand vous les aurez bien compris, les sécheresses seront pour vous une source d'humilité, et non d'inquiétude, comme le prétendrait l'ennemi du salut. Croyez-m'en, quand une âme est véritablement humble,

supposé que Dieu ne lui donne jamais de consolation intérieure, il lui accorde néanmoins une paix et une soumission où elle trouve plus de bonheur que d'autres dans leurs délices spirituelles. Souvent, comme vous l'avez lu, Dieu accorde ces délices aux plus foibles ; et ils ne voudroient guère, je crois, les échanger contre la vigueur intérieure des âmes que Dieu conduit par la voie des sécheresses. C'est que naturellement nous aimons plus les contentements que les croix. O vous, Seigneur, à qui nulle vérité n'est cachée, éprouvez-nous, afin que nous nous connoissions nous-mêmes !

CHAPITRE II.

Des dispositions que Notre-Seigneur demande des âmes qui sont dans cette demeure (suite). — Qu'elles doivent s'éprouver, et que Notre-Seigneur les éprouve. — Divers avis sur la conduite qu'elles doivent tenir. — Combien il est avantageux à ces âmes d'avoir un directeur avancé dans la perfection, et de lui obéir en tout. — Retenue et humilité avec lesquelles elles doivent agir et juger les autres.

J'ai connu un assez grand nombre de personnes parvenues à l'état dont je viens de parler. Déjà, depuis plusieurs années, elles servoient Dieu avec fidélité, et tout en elles étoit bien réglé à l'intérieur comme à l'extérieur, autant qu'on en pouvoit juger; et néanmoins qu'est-il arrivé? Après tant d'années, lorsqu'elles devoient, ce semble, fouler le monde sous leurs pieds, ou du moins en être entièrement désabusées, Dieu n'a pas plutôt commencé à les éprouver en des choses assez légères, qu'elles sont tombées dans une inquiétude et une angoisse de cœur étranges. J'en étois tout interdite, et ne pouvois m'empêcher de craindre pour elles. Dans cet état, leur donner quelque conseil eût été superflu. Faisant depuis si longtemps profession de vertu, elles se croyoient capables d'enseigner les autres, et pensoient être très-fondées à sentir vivement ces épreuves. Pour moi, je ne connois qu'un moyen de les consoler : c'est d'abord de leur témoigner une grande compassion de leurs peines, et l'on ne sauroit, en effet, trop compatir à une telle misère; ensuite, de ne

point contredire leurs sentiments, parce que, persuadées comme elles le sont qu'elles souffrent pour l'amour de Dieu, elles ne peuvent s'imaginer qu'il y ait de l'imperfection, autre erreur non moins déplorable en des personnes si avancées. Qu'elles soient sensibles à ces épreuves, il n'y a pas lieu de s'en étonner ; mais, à mon avis, elles devroient en peu de temps triompher d'une pareille peine. Elles répondroient ainsi au dessein de Dieu ; car souvent Dieu veut que ses élus sentent leur misère, et dans ce but il éloigne d'eux ses faveurs pour un peu de temps. Il n'en faut pas davantage, cette épreuve est pour eux un trait de lumière, bien vite ils apprennent à se connoître, et ils voient très-clairement leurs défauts. Parfois même, considérant qu'ils n'ont pas le courage de s'élever au-dessus de certaines tribulations assez légères, ils en éprouvent une peine plus vive que des sécheresses et de la soustraction des grâces sensibles qu'ils endurent. A mon gré, c'est là une grande miséricorde de Dieu à leur égard. Et si c'est une imperfection en eux de ne pas dominer entièrement ces légères épreuves, cette imperfection devient très-profitable pour leur âme, par les trésors d'humilité dont elle l'enrichit.

Il n'en est pas ainsi des personnes dont je parlois plus haut ; dans leur pensée, elles canonisent leurs épreuves, et voudroient que les autres en fissent autant. J'en veux rapporter quelques exemples afin de nous exciter à nous connoître et à nous éprouver nous-mêmes, vu qu'il nous est très-avantageux d'avoir cette connaissance avant que Dieu nous éprouve. Une personne riche, sans enfants, sans héritiers, vient à souffrir quelque perte ; il lui reste

néanmoins encore plus de bien qu'il ne lui en faut pour elle et pour toute sa maison. Si cette perte lui cause autant d'inquiétude et de trouble que si elle n'avoit pas seulement de pain, comment Notre-Seigneur pourroit-il lui demander de tout quitter pour l'amour de lui ? Elle dira peut-être que l'affliction qu'elle ressent vient de ce qu'elle voudroit pouvoir faire du bien aux pauvres ? Mais moi je crois que ce que Dieu demande ici, c'est la soumission à ce qu'il fait et la paix au milieu de l'épreuve, et non tous ces beaux élans de la charité. Que si cette personne ne se soumet pas de la sorte au bon plaisir de Dieu parce qu'il ne l'a pas encore élevée à un si haut degré de vertu, patience ; mais qu'elle reconnoisse au moins qu'elle ne possède pas encore la liberté d'esprit, qu'elle la demande au Seigneur, et qu'elle se dispose par ce moyen à la recevoir de sa bonté.

Une autre personne a plus de fortune qu'il ne lui en faut pour vivre, et il s'offre une occasion de l'augmenter. Si c'est un don qu'on veut lui faire, à la bonne heure. Mais qu'elle travaille pour cela, et qu'une fois en possession de ces nouveaux biens, elle s'efforce d'acquérir toujours davantage, c'est ce que je ne saurois approuver. Son intention est bonne sans doute, puisque je parle ici de personnes d'oraison et de vertu ; mais elle ne doit pas prétendre arriver par ce chemin jusqu'aux demeures voisines de celle du grand Roi.

Quelque chose de semblable se passe pour peu que l'on méprise ces personnes et que l'on touche à leur honneur. Souvent, à la vérité, Dieu leur fait la grâce de le supporter patiemment, soit parce que Dieu, aimant à honorer la

vertu en public, ne veut pas que l'estime qu'on a pour elle souffre d'atteinte, soit parce que, étant un maître plein de bonté, il se plaît à récompenser ainsi les services qu'il a reçus d'elles. Mais il leur reste une inquiétude qu'elles ne peuvent maîtriser et qui ne les abandonne pas de sitôt.

Et ce sont là pourtant des personnes qui méditent depuis des années sur ce que Notre-Seigneur a souffert, sur les avantages qui se rencontrent dans la souffrance, et qui même désirent de souffrir. Que dis-je? elles sont tellement satisfaites de leur manière de vie, qu'elles souhaiteroient que tout le monde marchât sur leurs traces. Et Dieu veuille qu'elles ne rejettent pas sur les autres la cause de la peine qu'elles souffrent, et ne s'en attribuent que le mérite.

Il vous semblera peut-être, mes sœurs, que ceci est hors de propos et ne vous regarde point, puisque rien de semblable ne se passe parmi nous? Nous n'avons point de richesses; nous n'en désirons point, et nous ne faisons rien pour en acquérir; personne ne vient nous dire des injures, et ainsi ces comparaisons n'ont point de rapport à notre état : J'en conviens, mais elles servent à apprécier une multitude de choses analogues qui peuvent arriver chez nous et qu'il n'est pas besoin de marquer ici en particulier. Par ces petites épreuves, quoique bien différentes de celles que je viens de rapporter, vous jugerez si vous êtes entièrement détachées de ce que vous avez abandonné dans le monde, vous pourrez très-bien vous éprouver et voir si vous êtes maîtresses de vos passions. Veuillez m'en croire, la perfection ne consiste pas à por-

ter un habit de religieuse, mais à pratiquer les vertus, à assujettir en toutes choses notre volonté à celle de Dieu, et à la prendre pour règle de la conduite de notre vie. Si nous ne sommes point encore arrivées jusqu'à ce degré de vertu, humilions-nous, mes filles. L'humilité est un remède infailible pour guérir nos plaies; et quoique Notre-Seigneur, qui est notre divin médecin, tarde à venir, ne doutez pas qu'il ne vienne et ne nous guérisse.

Ces personnes portent jusque dans leurs pénitences cette même mesure qui règle toute leur conduite. Elles tiennent extrêmement à la vie, mais pour l'employer au service de Notre-Seigneur, ce dont on ne sauroit les blâmer. Ainsi, elles pratiquent les austérités avec grande discrétion, afin que la santé n'en soit point altérée. N'ayez pas peur qu'elles se tuent, car elles conservent tout le calme de leur raison, et l'amour n'est pas assez fort pour les en tirer. Mais la raison, selon moi, devrait au contraire les porter à ne point se contenter de servir Dieu de cette manière, c'est-à-dire en allant toujours d'un pas tellement mesuré, qu'on n'atteint jamais le terme de ce chemin. Elles s'imaginent néanmoins avancer, et elles se fatiguent, car ce chemin, croyez-m'en, est pénible; mais ce sera beaucoup qu'elles ne s'égarent point. Dites-moi, mes filles, si pour aller d'un pays dans un autre on pouvoit faire le voyage en huit jours, vous sembleroit-il sage d'y employer un an, en affrontant durant tout ce temps les gîtes incommodes, les neiges, les pluies, les mauvais chemins, outre le péril d'être mordu des serpents qui s'y rencontrent? Ne vaudroit-il pas mieux

tout affronter d'un seul coup et en finir d'une seule fois?

Oh ! que je puis parler ici avec connoissance de cause ! et plaise à Dieu que je sois moi-même sortie de cet état où tout est réglé, mais où l'on n'avance pas ; souvent je crains le contraire. Grâce à cette discrétion si grande qui préside à notre conduite, nous avons peur de tout et tout nous devient obstacle. Nous nous arrêtons sans oser passer plus avant, comme si nous pouvions arriver à ces bienheureuses demeures et que d'autres en fissent le chemin pour nous. Puisque cela est impossible, mes filles, pour l'amour de Jésus-Christ, armons-nous de courage. Remettez entre ses mains votre raison et vos craintes, élevez-vous au-dessus de la foiblesse de la nature ; abandonnez le soin de ce misérable corps à ceux qui ont charge de veiller sur vous , et ne songez qu'à cheminer en toute hâte, afin de jouir au plus tôt de la vue de votre Époux et de votre Dieu. Vous n'avez que peu ou presque point de soulagement, et néanmoins la sollicitude pour la santé pourroit vous tromper. Rejetez cette sollicitude avec d'autant plus de courage, que la lenteur à cheminer dans les voies spirituelles ne vous donnera pas une santé meilleure. Je vous le garantis, parce que je le sais. Je sais encore que c'est moins par les austérités du corps, qui sont secondaires, que par une humilité profonde qu'on avance dans ce chemin spirituel. Ce qui arrête et empêche d'entrer plus avant dans le château, c'est le manque de cette humilité. Croyons toujours que nous avons fait peu de chemin et que nos sœurs, au contraire, en ont fait beaucoup ; et non-seulement désirons d'être considérées comme les plus imparfaites, mais faisons tout ce qui peut

dépendre de nous afin que l'on en soit persuadé. Avec cette disposition, l'état des âmes dans ces troisièmes demeures est excellent; mais si elle leur manque, elles resteront toute leur vie au même point, en proie à mille peines, à mille ennuis. N'ayant pas eu le courage de se dépouiller d'elles-mêmes, et portant sans cesse le pesant fardeau de leur misère, elles ne pourront avancer; tandis que les âmes qui ont su se vaincre s'élèvent avec une admirable liberté vers les demeures supérieures du château.

Dieu qui est juste, miséricordieux, et qui donne toujours au delà de nos mérites, ne laisse pas de récompenser les âmes de ces troisièmes demeures, en leur accordant des joies bien plus grandes que celles que peuvent procurer les plaisirs et les divertissements de cette vie. Mais je ne pense pas qu'il leur donne souvent des goûts spirituels; il ne leur fait cette faveur que rarement, et dans le but de les exciter, par la vue du bonheur des autres demeures, à ne rien négliger pour y parvenir.

Il vous semblera peut-être, mes filles, qu'il n'y a point de différence entre les joies et les goûts, et qu'ainsi je ne devrois pas en mettre : mais, à mon avis, il y en a une fort grande. Je m'en expliquerai dans la quatrième demeure, puisque c'est là que Dieu favorise les âmes de ces goûts spirituels; et quoiqu'il paroisse superflu de parler d'un tel sujet, ce que j'en dirai sera, je l'espère, de quelque utilité. Ayant une connoissance plus distincte de chaque chose, vous vous porterez avec plus d'ardeur vers ce qui est plus parfait. De plus, la connoissance de ces goûts spirituels sera une grande consolation pour les âmes quë

Dieu conduit par cette voie, et un sujet de confusion pour celles qui se croient déjà parfaites. Les âmes humbles, à la vue de ces faveurs de Dieu, sentiront le besoin de l'en bénir et de lui en rendre des actions de grâces. Quant aux âmes imparfaites, à qui ces goûts ne seront pas accordés au gré de leurs désirs, elles s'en désoleront intérieurement, mais à tort et sans profit, attendu que la perfection ne consiste pas dans les goûts, mais dans le plus grand amour de Dieu, et que la récompense doit être d'autant plus belle qu'on aura agi en toutes choses avec plus de justice et de vérité. Mais si ceci est vrai, comme il l'est en effet, à quoi sert, me demanderez-vous peut-être, de traiter de ces faveurs intérieures et d'en donner l'intelligence? Je ne le sais; qu'on le demande à ceux qui m'ont ordonné d'écrire; il ne m'appartient pas de disputer avec les supérieurs. Je suis tenue de leur obéir, et je ne serois pas excusable si j'y manquois.

Voici néanmoins ce que je puis vous dire en toute vérité : à cette époque de ma vie où je n'avois point reçu de ces grandes faveurs, ni n'espérois, à cause de mon indignité, en avoir jamais une connoissance expérimentale, c'eût été un bonheur bien grand pour moi de savoir, ou du moins de pouvoir conjecturer, que j'agréois à Dieu en quelque chose; et lorsque je lisois les livres qui traitent des faveurs et des joies que Dieu accorde aux âmes qui lui sont fidèles, je goûtois tant de consolation, que je lui en donnois de grandes louanges. Si une âme aussi imparfaite que la mienne ne laissoit pas d'agir de la sorte, quelles actions de grâces ne lui doivent point rendre celles qui sont vraiment humbles et vertueuses ! Ne dût-il

en résulter pour mon Dieu qu'une seule louange de plus , il faudroit faire connoître les joies et les délices dont il comble les âmes , et mettre dans son jour l'immensité de la perte que l'on fait, quand, par sa faute, on se prive de si grands biens. Cette perte devoit nous être d'autant plus sensible, que ces joies et ces délices, quand elles viennent de Dieu, sont accompagnées de tant d'amour et de force, que l'âme en redouble sa marche, mais sans se fatiguer, et avance de jour en jour dans la pratique des bonnes œuvres et de la vertu. Ne pensez pas qu'il nous importe peu de travailler à nous rendre dignes de ces faveurs. Quand vous aurez fait ce qui dépend de vous, si Dieu vous les refuse, sachez qu'il saura vous donner l'équivalent par d'autres voies, car il est souverainement juste ; s'il agit de la sorte, c'est pour des raisons connues de lui par un profond secret de sa miséricorde, mais ne doutez point que cette conduite ne soit la plus convenable pour le bien de votre âme.

Les personnes qui, par la bonté du Seigneur, sont parvenues à cette troisième demeure, et qui, grâce à sa miséricorde, sont bien près de monter plus haut, ne peuvent rien faire, à mon avis, qui leur soit plus utile, que de s'adonner de toutes leurs forces à la pratique d'une prompte obéissance. Quoiqu'elles ne soient pas engagées dans la vie religieuse, il leur sera très-avantageux d'avoir un directeur auquel elles se soumettent en tout comme plusieurs le pratiquent dans le monde même, afin de ne faire en quoi que ce soit leur propre volonté , parce que d'ordinaire c'est de là qu'arrivent tous nos maux. Pour cela, il ne faut point qu'elles cherchent un guide qui soit, comme

l'on dit, de leur humeur, et qui marche en tout avec autant de circonspection qu'elles. Mais elles doivent en choisir un qui connoisse la vanité des choses d'ici-bas, et qui tienne le monde vaincu sous ses pieds. On ne sauroit dire combien l'on gagne à l'école de tels maîtres. Lorsqu'on les voit faire, avec tant de facilité, avec tant de suavité, des choses que l'on croyoit impossibles, on se sent animé par leur exemple, et, témoin de leur vol élevé, on ose soi-même essayer ses ailes. Tels les petits oiseaux s'enhardissent à prendre l'essor en voyant voler leurs pères, et quoique d'abord ils ne puissent aller bien loin, ils apprennent peu à peu à les suivre. J'ai donc raison de dire qu'il nous est souverainement utile d'être sous la conduite de tels guides, et je le sais par expérience.

Cependant, quelque résolues que soient ces personnes de ne point offenser Dieu, elles feront très-bien d'en éviter les occasions. En effet, étant encore si voisines des premières demeures, elles pourroient aisément y retourner, parce que leur vertu n'est pas encore fondée sur la terre ferme, comme celle de ces âmes fortes qui sont accoutumées à souffrir, qui connoissent, sans les craindre, les tempêtes du monde, et qui savent combien ses plaisirs sont peu dignes d'envie. Ainsi, il pourroit arriver qu'une grande persécution que le démon exciteroit pour les perdre, seroit capable de renverser tous leurs bons desseins, et que, voulant par un véritable zèle retirer les autres du péché, elles tomberoient elles-mêmes dans les filets de cet esprit de mensonge.

Que l'on s'occupe de ses propres fautes, et non de celles du prochain. C'est le propre de ces personnes dont

la vie est si réglée, de s'effrayer de tout ; et souvent elles pourroient beaucoup apprendre, pour le principal, de ceux-là mêmes dont la conduite les étonne. Si elles ont quelque avantage sur eux pour la modestie extérieure, et la manière de traiter avec le prochain, c'est bien sans doute, mais ce n'est pas ce qui importe le plus. Elles ne doivent point, pour cela, vouloir que tous les autres suivent leur chemin, ni prétendre donner des leçons de spiritualité, quand peut-être elles ne savent pas ce que c'est. Avec ces grands désirs d'être utiles aux âmes, elles peuvent commettre beaucoup de fautes. Ainsi, mes sœurs, le plus sûr pour celles d'entre nous qui seroient dans cette troisième demeure, c'est d'observer ce que prescrit la règle, c'est-à-dire de tâcher de toujours vivre dans le silence et dans l'espoir. Ne doutons pas que Notre-Seigneur ne prenne soin de ces âmes qui lui sont si chères ; soyons fidèles à l'en supplier, et, sa grâce aidant, nous ferons beaucoup pour leur salut. Qu'il soit béni à jamais ! Ainsi soit-il.

QUATRIÈME DEMEURE

CHAPITRE I.

Nature des grâces qu'on reçoit dans cette demeure et les suivantes. — Différence entre les contentements éprouvés dans la méditation et les goûts de Dieu ou l'oraison de quiétude. — Qu'il ne faut point confondre l'entendement avec l'imagination. — Comment on doit se conduire au milieu des égarements de l'imagination.

Au moment de commencer à écrire de cette quatrième demeure, je sens profondément le besoin de me recommander à l'Esprit-Saint, et de le supplier de parler désormais par ma bouche. Sans lui, il me seroit impossible, mes filles, de vous donner quelque connoissance des demeures dont il me reste à vous entretenir. Devant, d'ici jusqu'à la fin, parler de choses surnaturelles, il me faut un secours tout particulier de Dieu, pour m'exprimer de manière à vous les faire comprendre, ainsi que je l'ai écrit dans un autre livre, il y a environ quatorze ans¹. Il est vrai, j'ai, ce me semble, aujourd'hui un peu plus de lumière sur ces hautes faveurs accordées à certaines âmes; mais c'est chose fort différente de savoir les exprimer.

¹ Le livre de sa *Vie*.

Daigne mon divin Maître m'en rendre capable, s'il doit en résulter quelque bien ; et sinon, qu'il ne m'exauce pas.

Comme cette quatrième demeure est déjà plus proche du lieu où réside le Roi, sa beauté l'emporte sur celle des demeures précédentes. Elle renferme des choses si délicates, si excellentes, que, malgré tous les efforts de l'entendement pour trouver des termes justes qui les expriment, elles présentent encore bien de l'obscurité à ceux qui n'en ont point l'expérience ; mais elles sont très-facilement saisies de ceux qui possèdent cette expérience, surtout si elle est grande.

On croira peut-être que pour parvenir à cette demeure, il faut avoir été longtemps dans les autres. D'ordinaire, il est vrai, elle ne s'ouvre qu'à l'âme qui a fait quelque séjour dans la demeure précédente ; il n'y a pas néanmoins de règle certaine, parce que Dieu distribue ses faveurs quand il lui plaît, de la manière qu'il lui plaît, et à qui il lui plaît. Maître de ses biens il peut les donner ainsi, sans faire tort à personne.

Les bêtes venimeuses dont j'ai parlé, entrent rarement dans cette demeure, et s'il arrive qu'elles s'y glissent, l'âme en reçoit plus de bien que de dommage. A mon avis, il est bien plus avantageux qu'elles y entrent, et fassent la guerre à l'âme en cet état d'oraison. Car si elle n'étoit point tentée, le démon pourroit mêler de fausses douceurs aux goûts qu'elle reçoit de Dieu, ou au moins diminuer sa récompense, en éloignant d'elle ce qui peut la faire mériter, et la laisser ainsi dans un transport continu. Quand ce transport persévère toujours de même

dans une âme, je ne le tiens point pour sûr, et il ne me semble pas possible que l'Esprit du Seigneur demeure ainsi en nous dans un même état, durant notre exil sur la terre.

Parlons maintenant, suivant la promesse que j'en ai faite, de la différence des contentements et des goûts. On peut, à mon gré, appeler contentements ces sentiments de bonheur qui naissent dans l'âme, quand elle médite, et qu'elle adresse des demandes à Notre-Seigneur. Ils procèdent de notre nature, mais avec le secours de la grâce de Dieu; car sans elle nous ne pouvons rien, et c'est là une vérité qu'il ne faut jamais perdre de vue dans tout ce que je dirai. Ces contentements sont des fruits de nos bonnes œuvres; nous les acquérons en quelque sorte par notre travail, et nous avons sujet de nous réjouir de l'avoir si bien employé. Mais si nous y prenons garde, nous verrons que bien des choses purement temporelles peuvent affecter notre âme de la même manière. Comme, par exemple, si, contre notre attente, il nous arrive quelque grand héritage; si nous revoyons une personne que nous aimons, dans le temps où nous l'espérions le moins; si l'on nous félicite pour avoir réussi dans une affaire importante; ou si nous apprenons qu'un mari, ou un fils, ou un frère, que nous croyions mort, est plein de vie. J'ai vu une grande joie faire répandre des larmes, et cela m'est arrivé quelquefois à moi-même. Comme on le voit, ces contentements, qui d'ailleurs n'ont rien de mauvais, sont naturels. Or, selon moi, ceux que l'on reçoit dans l'oraison le sont de même; seulement, ces derniers sont plus nobles, car s'ils commencent en nous, ils se termi-

nent en Dieu. Les goûts, au contraire, tirent leur principe de Dieu, et se font ensuite sentir à notre âme, qui en est beaucoup plus touchée que des contentements de l'oraison.

O Jésus ! que je souhaiterois pouvoir bien expliquer ceci ! Je le comprends très-clairement, ce me semble ; mais je ne sais comment le bien faire entendre. Faites, s'il vous plaît, Seigneur, que je le puisse. Je me souviens en ce moment de ces mots qui terminent un psaume que nous disons à prime : *Cum dilatasti cor meum*. Ces paroles suffisent à ceux qui ont souvent éprouvé ces contentements et ces goûts, pour voir en quoi ils diffèrent ; mais les autres ont besoin qu'on le leur explique davantage.

Les contentements, au lieu de dilater le cœur, le resserrent d'ordinaire un peu, sans néanmoins diminuer la satisfaction qu'on éprouve en voyant qu'on agit pour Dieu. Ils font couler des larmes de douleur, qu'on diroit en quelque sorte excitées par la passion. Si j'étois moins ignorante sur les passions de l'âme, et sur ce qui procède des sens et de la nature, je pourrois peut-être me mieux expliquer ; mais avec un esprit aussi grossier que le mien, il m'est fort difficile de faire entendre aux autres ce que je comprends par expérience : ce qui montre combien la science est utile à tout.

Voici, par rapport à ces contentements, ce que j'ai souvent éprouvé. Si je commençois à pleurer en méditant la passion de Notre-Seigneur, je répandois tant de larmes, que je finissois par en avoir la tête brisée. Si je pensois à mes péchés, il m'arrivoit la même chose. En cela Notre-

Seigneur me faisoit une grande grâce. Je ne veux pas examiner en ce moment lequel des deux vaut mieux, des contentements ou des goûts, je voudrois seulement savoir dire en quoi ils diffèrent. Quelquefois la nature, la disposition même où nous nous trouvons, contribuent aux larmes que nous fait répandre, aux pieux désirs qu'excite en nous la double considération des souffrances de Notre-Seigneur et de nos péchés. Enfin, ces contentements, malgré ce qu'il y a de naturel, vont, comme je l'ai dit, se terminer en Dieu, et voilà pourquoi l'on doit les estimer beaucoup; mais il faut en même temps humblement reconnoître qu'on n'en est pas meilleur. Deux raisons doivent nous retenir dans l'humilité : d'abord parce qu'il nous est impossible de juger si tous ces sentiments sont de purs effets d'amour; ensuite, parce que, quand bien même ils le seroient, ils ne seroient jamais qu'un don de Dieu.

Ces sentiments de dévotion sont pour l'ordinaire le partage des âmes dans les trois premières demeures. Elles ne s'occupent presque sans cesse qu'à agir par l'entendement et à méditer; et comme elles n'ont pas encore reçu de plus grandes grâces, elles sont en bon chemin. Cependant elles feroient très-bien d'employer aussi quelque temps à produire et à offrir à Dieu divers actes intérieurs de louanges, d'admiration de sa bonté, de joie de ce qu'il est Dieu, de désir de le voir honoré et glorifié comme il le mérite. Qu'elles s'acquittent de cet exercice le mieux qu'il leur sera possible, parce qu'il sert beaucoup à enflammer la volonté; et lorsqu'il plaira à Notre-Seigneur de les faire entrer dans ces sentiments, qu'elles se donnent

bien de garde de les quitter pour achever leur méditation ordinaire. Mais comme j'ai amplement parlé de ceci en d'autres endroits, je n'en dirai pas davantage. Je vous avertirai seulement que pour avancer dans ce chemin, et arriver à ces demeures après lesquelles nous soupirons, l'essentiel n'est pas de penser beaucoup, mais d'aimer beaucoup. Ainsi, mes filles, appliquez-vous à ce qui peut davantage vous exciter à aimer Dieu. Voulez-vous maintenant savoir ce que c'est qu'aimer, et quelle est l'âme qui aime d'un plus grand amour ? Eh bien ! ce n'est point celle qui a le plus de goûts et de consolations, mais celle qui est le plus fermement résolue de contenter Dieu en tout, qui a le plus ardent désir de lui plaire, qui fait le plus d'efforts pour éviter de l'offenser, qui le prie avec le plus d'ardeur pour que Jésus-Christ son Fils soit de plus en plus aimé et glorifié, et que l'Église catholique s'étende de plus en plus sur la terre. Voilà les marques du véritable amour.

N'allez pas toutefois vous imaginer que pour aimer de la sorte, il soit nécessaire de ne jamais penser à autre chose, et que tout soit perdu pour peu que l'on cesse de s'en occuper. Pour moi j'ai eu quelquefois bien à souffrir de ces distractions involontaires, et il n'y a guère plus de quatre ans que j'ai connus par expérience que l'imagination et l'entendement ne sont pas la même chose. J'en parlai à un homme fort instruit, et il me confirma dans cette opinion. La joie que j'en reçus ne fut pas petite. Confondant auparavant l'un avec l'autre, je ne pouvais concevoir que l'entendement, qui est une puissance de l'âme, eût quelquefois tant de peine à prendre son essor, tandis que

d'ordinaire l'imagination prend en un instant son vol : impossible à nous de l'arrêter. Que dis-je ? dans ces moments mêmes où Dieu tient tellement unies à lui toutes les puissances de l'âme qu'il semble qu'elles soient détachées du corps, il ne faut rien moins que sa souveraine puissance pour la fixer. Je ne pouvois m'expliquer ce qui se passoit en moi : d'un côté, les puissances de mon âme me paroissent occupées de Dieu et recueillies en lui, et, de l'autre, mon imagination étoit si troublée et si égarée, que j'en demeurois stupéfaite. O mon Dieu ! comptez, s'il vous plaît, pour quelque chose ce que le manque de connoissance nous fait souffrir dans ce chemin spirituel. Ce qui nous trompe, c'est que, nous imaginant que notre unique science doit être de penser à vous, nous ne cherchons pas à nous instruire auprès des personnes doctes, et ne croyons pas même en avoir besoin. Faute de nous connoître, nous passons par de terribles angoisses, ce qui est un bien nous paroît un mal, et nous considérons comme des fautes des choses qui ne le sont point.

De là procèdent les afflictions de tant de personnes d'oraison, mais particulièrement de celles qui ne sont pas savantes ; de là, les plaintes qu'elles font de leurs peines intérieures ; de là, enfin, ces mélancolies qui ruinent leur santé et les portent jusques à tout abandonner. Ces personnes ne considèrent pas qu'il y a en nous comme un autre monde qui est tout intérieur. Or, de même que nous ne pouvons pas arrêter le mouvement du ciel, qui va avec une si prodigieuse vitesse, de même il n'est pas en notre pouvoir d'arrêter le mouvement de l'imagination. Dans notre ignorance, confondant les puissances de l'âme avec

l'imagination, et nous persuadant que celle-ci les entraîne partout à sa suite, nous croyons être perdus, et mal employer le temps que nous passons en la présence de Dieu ; et peut-être alors l'âme est toute unie à Dieu dans ces demeures supérieures, tandis qu'elle endure, non sans mérite, les écarts de l'imagination égarée parmi les bêtes cruelles et venimeuses qui sont aux avenues du château. Ce que nous avons à souffrir de l'imagination ne doit donc point nous troubler, ni nous faire abandonner l'oraison, ainsi que le désireroit l'ennemi du salut. Je le répète, le plus souvent nos inquiétudes et nos peines viennent de ce que nous ne nous connaissons pas.

Pendant que je trace ces lignes, je fais attention à ce qui se passe dans ma tête, c'est-à-dire à ce grand bruit dont j'ai parlé en commençant, et qui m'a presque mise dans l'impossibilité de travailler à cet écrit demandé par mes supérieurs. C'est, ce me semble, comme le bruit de plusieurs grandes rivières, d'une infinité d'oiseaux qui chantent, et de sifflements aigus ; je ne l'entends point dans les oreilles, mais je le sens dans la partie supérieure de la tête, qu'on dit être le siège de la partie supérieure de l'âme.

Je me suis longtemps arrêtée à considérer cette extrême promptitude du mouvement de l'esprit vers la région supérieure. Dieu veuille que je me souvienne d'en dire la cause dans les demeures suivantes, attendu qu'il ne convient pas de la dire ici ; et qui sait si Dieu ne m'a pas envoyé ce mal de tête pour me la faire mieux comprendre ? Car ni ce bruit, ni tout ce que je viens de rapporter ne me peuvent distraire de mon oraison, et ne

diminuent en rien ni la tranquillité de mon âme, ni son attention, ni son amour, ni ses désirs, ni sa claire connoissance.

Mais, dira-t-on peut-être, si la partie supérieure de l'âme est dans la partie supérieure de la tête, comment n'est-elle point troublée par ce bruit? Je n'en sais pas la raison; mais je sais bien que ce que j'ai dit est véritable. Cela me donne de la peine, quand l'oraison n'est pas accompagnée d'extase; car, dans l'extase, tant qu'elle dure, je ne sens aucun mal: mais c'en seroit un très-grand, si ce bruit m'empêchoit de continuer mon oraison. Ainsi il faut bien se garder de se laisser troubler par les pensées importunes, dans l'oraison, ni de s'en mettre en peine. Si c'est le démon qui nous les envoie; il nous laissera bientôt en repos, s'il voit que nous ne nous en inquiétons point; et si elles viennent, comme cela n'est souvent que trop vrai, de la misère qui, avec tant d'autres infirmités, nous est restée du péché d'Adam, montrons de la patience, et endurons-les pour l'amour de Dieu. Ne sommes-nous pas sujettes à manger, à dormir, sans pouvoir nous exempter de cette nécessité, qui n'est pas une des moindres peines de la vie? Que tout cela nous fasse connoître notre misère et allume en nous le désir d'aller, comme le dit l'Épouse des cantiques, *en un lieu où nul ne pourra plus nous mépriser*¹. Que de fois ces paroles se présentent à mon souvenir, et qu'elles expriment admirablement l'épreuve dont je parle! Non, rien n'approche en cette vie des mépris et des tribulations que nous ap-

¹ Et jam me nemo despiciat. (*Cant.*, VIII, 1.)

portent ces combats intérieurs. Qu'on imagine tel trouble, telle guerre qu'on voudra, nous les supporterons, si, comme je l'ai dit, nous trouvons la paix au dedans de nous-mêmes. Mais de soupirer après le repos à la suite de mille peines qu'on a eues dans le monde, de savoir que Dieu nous prépare ce repos, et de reconnoître que l'obstacle qui nous empêche d'en jouir est en nous-mêmes, voilà ce que je trouve de pénible, et ce qui me semble presque insupportable. O Dieu, nous vous en conjurons, daignez nous appeler à ce bienheureux séjour où il ne sera plus donné à ces misères de nous accabler de leurs mépris ; car quelquefois elles semblent se faire un jeu de nos âmes. Ce Dieu de bonté n'attend pas toujours la vie future pour affranchir de ces misères les âmes fidèles ; dès cette vie même il les en délivre, lorsqu'elles parviennent à la dernière demeure du château, ainsi que je le dirai dans la suite, avec le secours de sa grâce.

Ces misères ne causent point une égale peine à toutes les personnes. Il y en a sans doute qui en sont bien moins assaillies que je ne l'ai été durant plusieurs années, à cause de mon peu de vertu ; on eût dit que je voulois me venger de moi-même. Dans la pensée que peut-être vous ne serez pas exemptes de ce tourment, je saisis toutes les occasions de vous en parler, désirant, mes filles, vous bien faire comprendre que cela étant inévitable, il ne faut ni vous en inquiéter ni vous en affliger. Laissez aller cette imagination, vrai traquet de moulin, et sans vous inquiéter de son bruit incommode, occupez-vous de faire votre farine, c'est-à-dire de poursuivre votre méditation à l'aide de la volonté et de l'entendement.

Il y a divers degrés dans le tourment de ces distractions importunes, suivant l'état de notre santé, et suivant les temps. Il est juste que l'âme l'endure avec patience, quoiqu'il n'y ait point de sa faute, attendu que sous bien d'autres rapports ses fautes volontaires ne sont qu'en trop grand nombre. Étant, comme vous l'êtes, étrangères à la science, le conseil qu'on vous donne de mépriser ces pensées, et les raisons que les livres vous en présentent, ne suffiront pas toujours pour mettre votre esprit en repos ; voilà pourquoi je ne pense point perdre le temps que j'emploie à vous instruire plus à fond de cette épreuve, et à consoler ainsi vos âmes à l'avance. Mais pour que mes paroles vous soient de quelque utilité, il faut que Dieu vous donne sa lumière. Enfin, mes filles, n'oubliez pas que la volonté de Dieu est que vous preniez les moyens ordinaires pour vous instruire, pour vous connoître vous-mêmes, et pour ne pas imputer à votre âme ce qui ne procède que de la foiblesse de l'imagination, de l'infirmité de la nature, et de l'artifice du démon.

CHAPITRE II.

Différence entre les contentements de la méditation et les goûts de Dieu ou l'oraison de quiétude (suite). — Comment on doit travailler à acquérir ces goûts de Dieu sans les rechercher.

O mon Dieu, où me suis-je engagée! J'ai presque perdu de vue mon sujet, parce que les affaires et mon peu de santé me contraignent souvent de tout quitter lorsque j'aurois le plus de facilité d'écrire. Comme j'ai si peu de mémoire, et que je n'ai pas le loisir de relire ce que j'ai fait, il y aura bien peu d'ordre et de suite dans tout ce discours; c'est du moins ce que je crains.

J'ai dit, ce me semble, que les contentements spirituels, étant quelquefois excités en partie par nos passions, produisent en nous un certain trouble; ils font pousser des soupirs et des sanglots; ils vont même, ainsi que me l'ont assuré quelques personnes, jusqu'à resserrer la poitrine, jusqu'à causer des mouvements extérieurs dont on ne peut se défendre, jusqu'à faire couler le sang par les narines, et autres choses semblables fort pénibles. N'ayant rien éprouvé de tel, je n'en saurois rien dire; néanmoins on doit y trouver de la consolation, parce que, comme je l'ai dit, tout dans ces contentements se termine en Dieu, dans le désir de lui plaire et de jouir de son adorable présence.

Ce que j'appelle ici goût de Dieu, et qu'ailleurs j'ai nommé oraison de quiétude, est tout différent des contentements dont je viens de traiter; celles d'entre vous, mes filles, à qui Dieu a fait la grâce de l'éprouver, savent bien qu'il en est ainsi.

Pour mieux faire saisir cette différence, je comparerai les contentements et les goûts à deux fontaines dont les bassins se remplissent d'eau. Mon ignorance et mon peu d'esprit font que je ne trouve rien de plus propre que cet élément pour expliquer les choses spirituelles. Aussi en suis-je grandement amie, et l'ai-je considéré avec une attention toute particulière. Ce n'est pas que nous n'ayons beaucoup à profiter dans la contemplation des autres ouvrages de Dieu : sa grandeur et sa sagesse infinie n'y ont pas sans doute répandu moins de merveilles, et caché moins de secrets : il suffit de les connoître pour en demeurer ravi d'admiration. Je suis néanmoins persuadée que dans chacune des plus petites créatures qu'il a tirées du néant, quand ce ne seroit qu'une petite fourmi, il y a plus de merveilles que l'esprit humain n'en peut comprendre. Je dis donc que ces deux bassins se remplissent d'une manière différente; l'un reçoit une eau qui vient de loin par des aqueducs, et à l'aide de notre propre industrie; l'autre, se trouvant dans l'endroit même où jaillit la source, se remplit sans aucun bruit. Que si la source est fort abondante, comme est celle dont nous parlons, elle fournit tant d'eau à ce bassin, qu'il en sort un grand ruisseau qui coule sans cesse, sans qu'il soit besoin pour ce sujet d'user d'aucun artifice.

Et maintenant, pour montrer la différence qui existe

entre les contentements et les goûts, je dirai que les contentements ressemblent à l'eau qu'on fait venir de loin par des aqueducs dans le premier bassin. En effet, c'est par le travail de notre entendement que nous les obtenons. Enfin ils sont l'ouvrage de notre industrie, de nos efforts, et de là procède le bruit dont j'ai parlé, qui accompagne le profit et l'avantage qu'ils apportent à l'âme. Les goûts ressemblent à cette eau qui, de la source même, qui est Dieu, jaillit dans le bassin de l'âme. Ainsi, quand il plaît à Dieu de nous accorder cette oraison qui est surnaturelle, c'est au milieu d'une paix, d'une tranquillité, d'une suavité inexprimables, qu'il produit ces goûts dans un fond très-intime de notre âme. Quel est ce fond, et comment Dieu y opère-t-il, c'est ce que je ne sais point.

Ce plaisir ne se sent point tout d'abord dans le cœur, comme ceux d'ici-bas ; ce n'est qu'ensuite qu'il le pénètre et le remplit. Cette eau céleste se répand dans toutes les demeures du château, remplit les puissances de l'âme, et arrive enfin jusqu'à ce corps mortel. C'est ce qui m'a fait dire que ces goûts commencent en Dieu et se terminent en nous ; et non-seulement leur suavité se fait sentir à l'âme, mais encore à tout l'homme extérieur, comme le verront ceux qui en feront l'expérience.

En traçant ces lignes, je faisois réflexion que dans ce verset, *Dilatasti cor meum*, le prophète dit que Dieu a dilaté son cœur. Cependant je ne vois pas, comme je l'ai remarqué, que ce plaisir prenne naissance dans le cœur ; il vient d'un lieu encore plus intérieur, et comme d'un endroit fort profond. Je pense que ce lieu doit être le centre de l'âme, comme je le dirai plus particulièrement dans

la suite. En vérité, ce que je découvre de ces secrets cachés au dedans de nous, me jette dans un étrange étonnement : et combien doit-il y en avoir d'autres qui me sont inconnus !

O mon Seigneur et mon Dieu, que vos grandeurs sont incompréhensibles ! Et nous, qui n'en savons pas plus que de simples et ignorants bergers, nous osons nous flatter d'en connoître quelque chose. Que cette connoissance doit être petite, puisqu'il y a en nous-mêmes de si grands secrets que nous ne pouvons comprendre ! Que dis-je ? Elle n'est rien, eu égard à cet abîme infini de grandeurs et de merveilles qui se trouvent en vous. Toutefois, Seigneur, le peu qu'il nous est donné de découvrir par la contemplation de vos œuvres, nous fait entrevoir d'une manière admirable vos perfections infinies.

Le verset du psaume que je citois me servira, je l'espère, à faire comprendre la dilatation intérieure que l'on ressent dans les goûts divins. A peine cette eau céleste a-t-elle commencé à jaillir de sa source, c'est-à-dire de ce fond intime de nous-mêmes, que tout notre intérieur se dilate et s'élargit. On est alors enrichi de certains biens qui ne se peuvent dire, et l'âme n'est même pas capable de comprendre quels sont les dons qu'elle reçoit en cet heureux moment. Elle respire je ne sais quelle suave odeur ; c'est comme si au dedans d'elle-même, dans l'endroit le plus profond, il y avoit un brasier où l'on jetât d'excellents parfums. On ne voit, il est vrai, ni la lumière du feu, ni l'endroit où il est ; mais la chaleur et la fumée odoriférante pénètrent l'âme tout entière, et souvent, comme je l'ai dit, le corps lui-même y participe.

Ne vous imaginez pas néanmoins, mes filles, que l'on sente de la chaleur, et qu'on respire un parfum : c'est une chose beaucoup plus délicate, et je ne me sers de ces termes que pour vous en donner quelque intelligence. Ceux qui ne l'ont pas éprouvé, peuvent croire sur ma parole que cela se passe de la sorte, et que l'âme le voit et l'entend plus clairement que je ne suis capable de l'exprimer. J'ajouterai que ce n'est pas une chose qu'on possède quand on la désire, parce que, quels que soient nos efforts, il n'est pas en notre pouvoir de l'acquérir ; et c'est ce qui fait bien voir qu'elle ne vient pas du pauvre métal de notre nature, mais de l'or très-pur de la sagesse divine. Il ne me paroît pas qu'alors les puissances de l'âme soient unies à Dieu ; il me semble seulement qu'elles sont comme enivrées et saisies d'étonnement à la vue des merveilles qu'elles découvrent.

Si, en parlant de ces faveurs si intérieures, je dis quelque chose qui ne s'accorde pas avec ce que j'ai dit en d'autres traités, on ne doit point s'en étonner, vu qu'il s'est passé, depuis, près de quinze ans, et que Notre-Seigneur me donne peut-être maintenant un peu plus de lumière que je n'en avois à cette époque. Aujourd'hui néanmoins, comme alors, je suis très-capable de me tromper, mais non pas de mentir ; car, par la miséricorde de Dieu, j'aimerois mieux mourir mille fois. Je rapporte sincèrement les choses telles que je les comprends.

Il me semble que dans l'état dont je viens de parler, la volonté doit être unie en quelque manière à celle de Dieu. Mais c'est par les effets et par les œuvres que l'on connoît la vérité de ce qui s'est passé dans l'oraison ; il

n'y a point de meilleur creuset pour en faire l'épreuve. Dieu fait une grande grâce à une âme qu'il favorise de cette oraison, de lui en donner l'intelligence, et ce n'en est pas pour elle une moindre, de ne point retourner en arrière.

Je ne doute nullement, mes filles, que vous ne souhaitiez de vous voir bientôt en cet état, et vous avez raison. Car l'âme, je le répète, ne peut comprendre ni les grâces dont Dieu la favorise alors, ni l'amour avec lequel il l'approche de lui. C'est donc à juste titre que vous désirez apprendre comment on arrive à un pareil bonheur. Je vous dirai ce que j'en sais ; ne parlant toutefois que de la conduite ordinaire de Dieu, et laissant de côté les cas extraordinaires où il accorde cette grâce uniquement parce qu'il le veut. Quand il agit de la sorte, il a ses raisons qu'il ne nous appartient pas d'approfondir.

Pratiquez d'abord, mes filles, ce que j'ai recommandé dans les demeures précédentes ; et ensuite, de l'humilité, de l'humilité, puisque c'est par elle que le Seigneur se laisse vaincre, et cède à tous nos désirs. La première marque pour reconnoître si vous avez cette vertu, est de vous croire indignes de recevoir une faveur aussi éminente que celle de ces goûts de Dieu, et de ne pas même penser qu'elle doive vous être jamais accordée en votre vie. Mais, allez-vous me dire, comment pouvons-nous les obtenir, si nous ne faisons aucun effort pour cela ? Je réponds qu'il n'y a point de meilleur moyen que celui que je viens d'indiquer, et de vous abstenir de tout effort, et cela pour cinq raisons. La première, parce que ce qui est avant tout nécessaire pour recevoir une pareille faveur, c'est d'aimer

Dieu sans intérêt. La seconde, parce que c'est manquer d'humilité, de se flatter d'obtenir, par des services aussi misérables que les nôtres, une chose d'un si grand prix. La troisième, parce que la véritable préparation pour recevoir de telles faveurs, après avoir tant offensé Dieu, n'est pas de désirer des consolations, mais d'imiter Notre-Seigneur, en souhaitant de souffrir pour lui comme il a souffert pour nous. La quatrième, parce que Dieu n'est pas obligé à nous donner en ce monde ces grâces sans lesquelles nous pouvons nous sauver, comme il est obligé de nous donner sa gloire dans l'autre si nous observons ses commandements. De plus, il sait mieux que nous ce qui nous convient, et quelles sont les âmes qui ont pour lui un véritable amour. Qu'il en soit ainsi, c'est ce dont il ne nous est pas permis de douter. Je connois moi-même des personnes qui, marchant dans cette voie de l'amour, c'est-à-dire aspirant uniquement à servir leur Jésus crucifié, non-seulement ne désirent point, ne lui demandent point ces consolations et ces goûts, mais le supplient de ne pas leur en donner en cette vie : ce que je dis est une chose très-véritable. La cinquième raison, c'est que nous travaillerions inutilement en recherchant ces goûts : cette eau ne venant point, comme celle des contentements, par des aqueducs, si Dieu, qui en est la source, ne la fait point jaillir, nous nous fatiguerions en vain ; tous nos désirs, toutes nos méditations, toutes nos larmes, et tous les efforts que nous pouvons faire pour cela, sont inutiles. Dieu seul donne cette eau céleste à qui il lui plaît ; il ne la donne souvent que lorsqu'on y pense le moins. Nous sommes à lui, mes sœurs, qu'il dispose de nous selon sa

volonté, et qu'il nous conduise comme il lui plaira. Qu'une âme soit humble et détachée de tout, mais dans la vérité, et non dans l'imagination, qui si souvent la trompe, et le divin Maître, je n'en doute point, lui accordera non-seulement cette grâce, mais encore beaucoup d'autres qui surpasseront ses désirs. Louange et bénédiction à ce Dieu de bonté dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE III.

Du recueillement surnaturel. Cette oraison précède presque toujours celle des goûts de Dieu et lui est inférieure. — Comment on doit se conduire dans ce recueillement. — Des effets des goûts de Dieu, ou de l'oraison de quiétude. — Avis pour éviter les illusions.

Les effets de ces goûts divins sont en grand nombre, et j'en rapporterai quelques-uns ; mais, auparavant, je parlerai en peu de mots d'une autre raison dont j'ai traité ailleurs, et qui précède presque toujours celle-ci.

C'est un recueillement qui me paroît aussi être surnaturel. En effet, il ne s'acquiert ni en se retirant dans des lieux obscurs, ni en fermant les yeux. Il ne dépend d'aucune chose extérieure ; car les yeux se ferment d'eux-mêmes, sans que la volonté y ait part, et l'on se trouve comme dans une profonde solitude, sans l'avoir recherchée. Alors se construit, si je puis parler de la sorte, sans aucune industrie de notre part, le vestibule de l'oraison des goûts divins. L'âme est merveilleusement préparée à recevoir cette oraison par ce recueillement, où les sens perdent l'avantage qu'ils avoient, et où elle recouvre celui qu'elle avoit perdu.

Ceux qui traitent de cette matière disent que l'âme rentre en elle-même, et que quelquefois elle s'élève au-dessus d'elle. Avec ces termes, ignorante comme je suis, j'avoue que je ne saurois rien expliquer ; je me servirai

donc de mon langage, et j'espère que vous me comprendrez ; mais je puis me tromper. Eh bien ! mes filles, jetez les yeux sur le château intérieur ; supposez que les sens et les puissances de l'âme, qui en sont les gardes, se sont enfuis pour aller trouver les ennemis et se joindre à eux. Après plusieurs jours et même plusieurs années d'absence, reconnoissant leur erreur et se repentant de leur trahison, ils quittent ce pays étranger, et, se rapprochant du château, ils tâchent d'y être reçus. Le grand Roi qui y règne, témoin de leur bonne volonté, use à leur égard de miséricorde, et veut bien les rappeler à lui. Comme un bon pasteur, il leur fait entendre sa voix, mais d'une manière si douce et si forte, que, la reconnaissant à l'instant même, ils reviennent à leur ancienne demeure, et, abandonnant les choses extérieures qui les captivoient, ils rentrent dans l'intérieur du château. Il me semble que je n'ai jamais si bien expliqué ceci qu'à cette heure.

A l'aide de ce recueillement, l'âme qui cherche Dieu, le trouve mieux et plus tôt en elle-même que dans les autres créatures, comme saint Augustin dit l'avoir éprouvé. Et ne vous imaginez pas, mes sœurs, que ce soit par l'entendement que ce recueillement s'acquière, en tâchant de penser que Dieu est en nous ; ni par l'imagination, en nous le représentant au dedans de nous. Ceci est bon sans doute, et une excellente manière de méditer, puisqu'il est vrai que Dieu est en nous ; mais cette manière de se recueillir est au pouvoir de chacun, avec le secours de la grâce, bien entendu. Il n'en est pas ainsi du recueillement surnaturel dont je parle ; car quelquefois, avant même que l'on ait pensé à élever son esprit vers Dieu, les

puissances de l'âme avec les sens sont déjà dans le château; on ne sait ni comment elles y sont entrées, ni comment elles ont entendu la voix du divin pasteur, puisque aucun son n'a frappé leur oreille; et là, dans cette solitude intérieure, l'âme goûte un recueillement plein de suavité, comme peuvent le dire ceux qui ont joui de cette faveur. Quant à moi, je ne saurois vous l'expliquer plus clairement.

J'ai lu quelque part, ce me semble, que c'est comme quand un hérisson ou une tortue se retirent au dedans d'eux; celui qui s'est servi de cette comparaison devoit en avoir l'intelligence. Elle ne me paroît pas néanmoins tout à fait juste, car ces animaux se renferment en eux-mêmes quand ils le veulent; au contraire, ce recueillement surnaturel est indépendant de notre volonté, et nous n'en pouvons jouir que quand il plaît à Dieu. Je crois qu'il ne fait cette grâce qu'à des personnes qui ont renoncé au monde, sinon en effet, parce que leur état les en empêche. au moins de volonté et de désir; il les appelle alors particulièrement à vaquer à la vie intérieure. Ainsi, j'en suis convaincue, pourvu que ces âmes que Dieu commence à appeler à un état plus élevé, le laissent agir en elles, il ne leur accordera pas seulement cette faveur, mais de plus grandes. Ceux qui connoîtront que cela se passe en eux de la sorte, doivent extrêmement estimer cette faveur, et en remercier Dieu, afin de se rendre dignes d'en recevoir d'autres plus précieuses encore.

Ce recueillement étant une disposition à l'oraison des goûts divins ou de quiétude, quand Dieu élève l'âme à cette oraison, alors, selon le conseil de certains auteurs,

elle peut sans doute se contenter d'écouter la voix divine, et sans discourir avec l'entendement, se tenir attentive devant Dieu, et le considérer opérant en elle. Mais si le Seigneur n'a pas fait passer l'âme de ce recueillement à l'oraison de quiétude, je ne saurois comprendre comment on pourroit arrêter le discours de l'entendement sans qu'il en résulte plus de dommage que de bien. Néanmoins, cette question ayant été fort agitée entre des personnes spirituelles, quelques-unes ont été d'un sentiment contraire au mien. Je confesse ici mon peu d'humilité, mais il me semble qu'elles ne m'ont jamais donné une raison convaincante en faveur de leur avis.

Une de ces personnes m'alléguait un traité¹ du bienheureux père Pierre d'Alcantara. Comme je le crois un saint, et que je sais quelles lumières il avoit sur ce sujet, je me serois volontiers rendue à son autorité. Mais ayant lu le livre, nous trouvâmes que l'homme de Dieu disoit absolument la même chose que moi. Il l'exprime, il est vrai, en d'autres termes, mais il est clair, parce qu'il dit que l'âme ne doit arrêter le discours de l'entendement que lorsque Dieu, l'élevant à une oraison plus haute, la tient unie à lui par l'amour.

Il se peut que je me trompe; mais voici, selon moi, les raisons pour lesquelles, dans l'oraison de recueillement, on ne doit point arrêter les discours et les considérations de l'entendement. La première, parce que, dans ces choses purement spirituelles, celui-là fait plus qui croit et veut moins faire. Ce que nous avons à faire, c'est de

¹ Le *Traité de la paix de l'âme*.

nous mettre en la présence du grand Roi comme des pauvres dont la nécessité parle pour eux, et de baisser ensuite les yeux avec humilité pour attendre qu'il lui plaise de nous secourir dans notre misère. Dieu, par ses secrètes voies, nous fait-il entendre qu'il nous a donné accès auprès de lui, et qu'il nous écoute, alors il est bon de se taire, et de tâcher même, si l'on peut, d'empêcher notre entendement d'agir. Mais si, au contraire, nous avons sujet de croire que ce grand Monarque ne nous a point écoutés, et qu'il ne jette point les yeux sur nous, gardons-nous de demeurer là sottement inactifs. Car ce qui reste à l'âme qui essaie de supprimer alors les discours de l'entendement, c'est la honte de sa sottie tentative, et une sécheresse beaucoup plus grande ; son imagination n'en devient même que plus inquiète par la violence qu'elle s'est faite pour ne penser à rien. Dieu veut de nous, dans cet état, que nous lui adressions nos demandes, et que nous considérions que nous sommes en sa présence : il sait ce qui nous est le plus utile. Pour moi, je ne puis me persuader que les industries humaines soient de quelque secours en des choses où Dieu a posé, ce semble, une limite infranchissable à notre foiblesse, et qu'il a voulu se réserver à lui seul. Il est un assez grand nombre d'autres choses qu'il nous abandonne en quelque sorte, comme les pénitences, les bonnes œuvres, et l'oraison, dans lesquelles nous pouvons, avec son secours, avoir notre part, et agir autant que notre infirmité en est capable.

La seconde raison est, que ces œuvres intérieures étant toutes suaves et pacifiques, tout acte pénible leur est plutôt nuisible que profitable. J'appelle pénible toute espèce

de violence qu'on voudroit se faire, comme seroit, par exemple, de retenir son haleine. Ce que l'âme a alors à faire, c'est de se remettre entre les mains de Dieu afin qu'il dispose d'elle comme il lui plaira, avec le plus grand oubli possible de ses intérêts propres, et la plus grande résignation à la volonté divine.

La troisième raison est, que l'effort que l'on fait pour ne point penser fera peut-être penser davantage.

La quatrième raison est, que rien n'est si agréable à Dieu que de nous voir occupés de la pensée de son honneur et de sa gloire, dans l'oubli de nos avantages et de nos plaisirs. Or, comment peut-il être dans cet oubli de soi, celui qui est tellement attentif sur lui-même, qu'il n'ose seulement se remuer ? Et comment peut-il se réjouir de la gloire de Dieu, et en souhaiter l'augmentation, lorsqu'il ne pense qu'à empêcher son entendement d'agir ? Quand il plaît à ce grand Dieu que notre entendement se repose, il l'occupe d'une autre manière ; il lui donne des connoissances si élevées au-dessus de ce que nous pouvons imaginer, qu'il demeure comme abîmé dans cette lumière, sans qu'il sache comment cela se passe ; et il sort de cette école avec des enseignements bien supérieurs à ceux qu'il pouvoit attendre de toutes les industries humaines pour suspendre ses opérations. Ainsi, puisque Dieu nous a donné les puissances de l'âme pour agir, et que le travail de chacune d'elles a sa récompense, au lieu de chercher à les captiver par une sorte d'enchantement, laissons-les s'acquitter librement de leur office ordinaire, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de leur en confier un autre plus élevé.

A mon avis, ce qui convient le mieux à l'âme, quand Notre-Seigneur daigne, dans cette demeure, l'élever à l'oraison des goûts divins et de quiétude, c'est, comme je l'ai dit, de se tenir doucement unie à lui par la volonté. Que sans violence ni bruit intérieur elle tâche d'arrêter les actes naturels et les considérations de l'entendement ; mais qu'elle n'essaie point de le suspendre, non plus que la mémoire, car il est bon qu'il se souvienne qu'il est en la présence de Dieu, et considère quelles sont ses grandeurs. Que si ce qu'il sent à la vue de ces grandeurs le transporte et le ravit hors de lui, alors à la bonne heure ; que même cette dernière considération cesse, mais qu'il ne cherche point à comprendre ce qui le ravit, parce que c'est à la volonté que Dieu le donne. Ainsi, qu'il la laisse jouir en paix de cette faveur, et se contente de lui suggérer de temps en temps quelques paroles d'amour : car souvent, dans cet état, sans que l'âme le cherche, elle se trouve sans penser à rien ; mais à la vérité cela dure très-peu. J'ai expliqué ailleurs pourquoi cela arrive de la sorte ¹.

L'oraison dont j'ai traité au commencement de cette demeure, est celle des goûts divins ou de quiétude ; et j'ai parlé ensuite de l'oraison de recueillement. Si j'avois mis plus d'ordre, j'aurois dû d'abord parler de celle-ci ; car elle est de beaucoup inférieure à celle des goûts de Dieu ; elle en est toutefois le principe et comme le vestibule. Dans l'oraison de recueillement on ne doit point laisser la méditation ni le travail de l'entendement. Ce

¹ Dans la *Vie*, et dans le *Chemin de la perfection*.

qui fait qu'il cesse d'agir dans l'oraison des goûts divins, c'est qu'elle est une eau qui coule de la source même, sans venir par des aqueducs. Ainsi, l'entendement n'y comprenant rien, se trouve si interdit, qu'il va errant de toutes parts sans savoir où s'arrêter, pendant que la volonté demeure si unie à Dieu, qu'elle ne peut voir sans peine cet égarement. Mais elle doit le mépriser, parce qu'elle ne pourroit s'en occuper sans perdre une partie du bonheur dont elle jouit. Qu'elle laisse donc aller l'entendement et qu'elle s'abandonne tout entière dans les bras de l'amour. Le divin Maître lui-même lui enseignera ce qu'elle a à faire en ces heureux moments ; tout ce qu'il veut d'elle, c'est qu'elle se reconnoisse indigne d'une si haute faveur et qu'elle lui en rende de vives actions de grâces.

Je devois parler des effets que cette oraison des goûts divins produit dans les âmes, et des marques auxquelles on les connoît, mais j'ai interrompu mon discours pour parler de l'oraison de recueillement ; je reviens donc à mon sujet, afin d'exposer ce qui me restoit à dire.

Cette oraison des goûts de Dieu produit dans l'âme une dilatation, ou, si l'on veut, un élargissement intérieur ; on diroit une source qui, n'ayant pas de ruisseau, s'étendrait et s'élargiroit à proportion de l'abondance d'eau qu'elle donneroit. C'est ainsi que Dieu agrandit l'âme dans cette oraison, et sans parler de beaucoup d'autres merveilles qu'il opère en elle, il la prépare et la dispose à contenir toutes les grâces dont il voudra la combler.

Voici les marques auxquelles on reconnoît cette suave opération de Dieu et cette dilatation intérieure. L'âme,

moins liée qu'auparavant dans le service de Dieu, y agit avec beaucoup plus de liberté et d'étendue. Elle sent diminuer l'appréhension des peines de l'enfer, parce qu'elle perd la crainte servile; mais elle conserve une crainte plus vive d'offenser Dieu, et sent en elle une grande confiance de le posséder un jour. Libre de l'appréhension qu'elle avoit de perdre la santé par les pénitences, elle croit qu'il n'y en a point qu'elle ne puisse pratiquer avec le secours de Dieu, et désire ainsi d'en faire encore de plus grandes. Elle redoute beaucoup moins les croix et les peines, parce que sa foi est plus vive, et elle ne doute point que si elle les embrasse pour plaire à Dieu, il ne lui fasse la grâce de les souffrir avec patience; quelquefois même elle les désire, parce que nul bonheur ne lui paroît si grand que de faire quelque chose pour l'amour de lui. Comme elle connoît plus parfaitement la grandeur de son Dieu, elle s'anéantit davantage dans la vue de sa propre misère. Ayant savouré la douceur de ces goûts divins, elle voit que tous les plaisirs du monde ne sont qu'un pur néant; ainsi, peu à peu, elle s'en détache sans peine, parce qu'elle est plus maîtresse d'elle-même qu'elle n'étoit auparavant. Enfin, elle est plus affermie dans toutes les vertus, et l'on peut dire qu'elle se perfectionnera toujours davantage, pourvu qu'elle ne retourne point en arrière et qu'elle n'offense point le Seigneur; car une pareille infidélité lui feroit tout perdre, quelque élevée qu'elle fût en grâce. J'ajouterai qu'il ne suffit pas que Dieu accorde une ou deux fois cette oraison à une âme, pour qu'elle demeure enrichie de toutes ces grâces; il faut qu'elle persévère à les rece-

voir, car tout son bien dépend de cette persévérance.

J'ai un important avis à donner aux personnes qui se trouveront dans cet état : c'est d'éviter avec un soin extrême les occasions d'offenser Dieu, parce que l'âme, loin d'avoir toutes ses forces, ressemble au petit enfant que sustente encore le lait de sa mère, et qui ne peut s'éloigner de son sein sans s'exposer à périr. Ainsi, pour ne pas tomber dans un semblable péril, il ne faut point, à moins d'une nécessité très-pressante, abandonner l'oraison ; et l'on doit y retourner aussitôt que les occasions de la quitter sont passées ; car, sans cela, le mal iroit toujours en augmentant. Je sais combien ce malheur est à craindre ; j'ai eu la douleur de voir tomber quelques-unes de ces personnes que je connoissois, parce qu'elles se sont éloignées de Celui qui vouloit avec tant d'amour se donner à elles pour ami, et le leur témoigner par ses bienfaits. C'est pourquoi je ne saurois trop les conjurer de fuir les occasions où il y a quelque péril. Le démon, sans nul doute, fait beaucoup plus d'efforts pour gagner une seule de ces âmes à qui Notre-Seigneur fait de si grandes grâces, que pour en gagner un grand nombre d'autres ; il sait qu'elles sont capables de lui en faire perdre plusieurs en les attirant par leurs exemples, et même de rendre de grands services à l'Église. Mais quand il n'y auroit point d'autre raison que l'amour particulier que Dieu leur témoigne, elle suffiroit pour porter cet ennemi de notre salut à tout tenter afin de les perdre. De là vient qu'elles ont à soutenir contre lui de plus grands combats, et aussi que leurs chutes sont plus déplorables que celles des autres, quand par leur faute elles se laissent vaincre.

J'ai sujet de croire, mes sœurs, que vous êtes à l'abri de ces dangers. Dieu vous préserve également de l'orgueil et de la vaine gloire ! Le démon peut tenter de contre-faire les grâces qui sont accordées dans cette demeure ; mais il est facile de le reconnoître, parce qu'au lieu de produire les effets indiqués plus haut, elles en produiront de tout contraires. Je veux, à ce sujet, signaler ici un péril dont j'ai parlé ailleurs, dans lequel j'ai vu tomber quelques personnes d'oraison, et particulièrement des femmes, que la fragilité de notre sexe en rend plus capables. Il est des personnes qui, par suite de leurs austérités, de leurs oraisons, de leurs veilles, ou même uniquement par suite de la foiblesse de leur complexion, ne peuvent recevoir une consolation spirituelle que leur nature n'en soit aussitôt abattue. En même temps qu'elles éprouvent un certain plaisir dans l'âme, elles sentent dans le corps défaillance et foiblesse. Dans cet état, leur arrive-t-il d'entrer dans ce qu'on nomme sommeil spirituel, et qui va un peu au delà de ce que j'ai dit, elles s'imaginent que l'un n'est point différent de l'autre, et s'abandonnent à une sorte d'ivresse. Alors cette ivresse augmentant parce que la nature s'affoiblit de plus en plus, elles la prennent pour un ravissement et lui donnent ce nom, quoique ce ne soit autre chose qu'un temps purement perdu et la ruine de leur santé.

Je connois une personne à qui il arrivoit de demeurer huit heures dans cet état, sans perdre le sentiment, et sans en avoir aucun de Dieu. Son confesseur et d'autres y étoient trompés, et elle-même l'étoit, car je ne crois pas qu'elle eût dessein de rien supposer. Cela venoit sans

doute du démon, qui vouloit en tirer quelque avantage, et qui avoit déjà commencé à réussir. Mais une autre personne à qui Dieu donnoit lumière, découvrit le piège; sur son conseil, on obligea la pauvre extatique à diminuer ses pénitences, à dormir et à manger davantage, et, à l'aide de ce remède, elle fut guérie.

Quand Dieu est l'auteur de cette ivresse intérieure, il y a sans doute défaillance intérieure et extérieure, mais l'âme demeure forte, et elle goûte des joies ineffables de se voir si près de Dieu; en outre, au lieu de rester en cet état durant un si long intervalle, elle n'y reste qu'un très-court espace de temps. Bien qu'ensuite cette ivresse se renouvelle, à quelque degré qu'elle arrive, non-seulement elle n'abat point le corps, mais elle ne lui cause à l'extérieur aucune souffrance. C'est pourquoi, mes filles, si quelqu'une d'entre vous, par suite de ces transports, sentoit ses forces ruinées, elle doit en parler à la supérieure, et ne rien négliger pour faire diversion. De son côté, la supérieure doit, au lieu de tant d'heures d'oraison, lui ordonner d'en faire peu, la faire dormir et manger plus qu'à l'ordinaire, jusqu'à ce que ses forces naturelles soient revenues. Si elle est d'une complexion si délicate que cela ne suffise point, je la prie de croire que Dieu ne veut se servir d'elle que pour la vie active. Car il en faut pour l'office de Marthe comme pour celui de Marie dans les monastères. Ainsi, la supérieure l'occupera aux emplois de la maison, et aura soin de ne la point laisser dans une grande solitude, parce que cela achèveroit de ruiner sa santé. Elle trouvera dans une vie si occupée une bien grande mortification. Le divin Maître,

qui veut éprouver son amour par la manière dont elle supportera son absence, daignera peut-être au bout de quelque temps lui donner des forces. S'il ne le fait point, elle doit se persuader que par l'oraison vocale et une parfaite obéissance elle gagnera autant et peut-être plus de mérites, que par le repos et les délices de la vie contemplative.

Il se rencontre aussi des personnes, et j'en ai connu, dont la tête et l'imagination sont si foibles, qu'elles croient voir tout ce qu'elles pensent; cet état est bien dangereux. J'en parlerai peut-être dans la suite, mais je n'en dirai rien ici. J'ai traité avec étendue de cette quatrième demeure, parce que c'est celle où entrent, je crois, le plus grand nombre d'âmes. D'ailleurs, le naturel s'y trouvant mêlé avec ce qui est surnaturel, on y est plus exposé aux artifices du démon que dans les demeures suivantes, où Dieu lui donne moins de pouvoir. Louange et bénédiction sans fin à ce Dieu de bonté! Ainsi soit-il.

CINQUIÈME DEMEURE

CHAPITRE I.

De l'oraison d'union : son excellence ; détachement parfait qu'elle demande.
— En quoi elle diffère de l'oraison des goûts divins ou de quiétude. — De ses marques et de ses effets.

Comment pourrai-je, mes sœurs, vous peindre la magnificence, les trésors et les délices de cette cinquième demeure ? Et ne vaudrait-il pas mieux ne point parler de celles dont il me reste à traiter, puisque le discours ne les sauroit exprimer, ni l'entendement les concevoir, ni les comparaisons les faire comprendre, tant toutes les choses de la terre sont au-dessous d'un tel sujet ? Seigneur, du haut du ciel daignez vous-même m'éclairer, afin que je puisse en donner quelque connoissance à vos servantes, qui n'ont, vous le savez, d'autre désir que de vous servir et de vous plaire ; et puisque, par votre infinie bonté, quelques-unes d'entre elles jouissent habituellement de ces célestes douceurs, ne permettez pas, je vous en conjure, qu'elles soient trompées par l'esprit de mensonge transformé en ange de lumière.

Or, quoique je vienne de dire quelques-unes de vos servantes, il en est bien peu cependant qui n'entrent dans cette cinquième demeure. Elle renferme de très-grands trésors auxquels on participe plus ou moins, et c'est ce qui me fait dire que la plupart y entrent. Pour certaines faveurs spéciales dont je parlerai, je crois bien qu'elles ne sont accordées qu'à un petit nombre : mais quand les autres ne feroient qu'arriver jusqu'à la porte, ce seroit une insigne miséricorde de Dieu ; car si beaucoup y sont appelés, peu sont élus. Ainsi, mes sœurs, nous toutes qui portons cet habit du Carmel, nous sommes appelées, il est vrai, à l'oraison et à la contemplation, c'est là notre première institution, et nous sommes les filles de ces saints pères du Mont-Carmel qui, foulant aux pieds toutes les choses du monde, cherchoient au sein de la plus profonde solitude ce riche trésor et cette perle précieuse dont nous parlons ; et néanmoins, malgré une vocation si sainte, il en est peu parmi nous qui se disposent comme elles le devraient, pour mériter que le Seigneur leur découvre cette perle d'un si grand prix. A l'extérieur, j'en conviens, il n'y a rien à reprendre en notre conduite ; mais nous sommes encore bien loin de ce degré de vertu que Dieu demande pour nous accorder une si haute faveur. C'est pourquoi, mes filles, redoublons de soins pour avancer de plus en plus dans la perfection ; et puisque nous pouvons en quelque manière jouir du ciel sur la terre, conjurons instamment notre Époux de nous assister par sa grâce, et de fortifier notre âme de telle sorte, que nous ne nous lassions point de travailler jusqu'à ce qu'enfin nous ayons trouvé ce trésor caché. On

peut dire avec vérité qu'il est au dedans de nous-mêmes, et c'est ce que j'espère vous faire entendre, s'il plaît à Dieu de m'en rendre capable. J'ai dit qu'il est besoin pour cela qu'il fortifie notre âme, afin de vous faire connoître que les forces du corps ne sont pas nécessaires à ceux à qui il ne les donne pas. Car ce grand Dieu ne demande à personne des choses impossibles pour acquérir de si grandes richesses, mais il se contente de ce qui est au pouvoir de chacun. Qu'il soit béni à jamais !

Mais prenez garde, mes filles, à ce que Dieu demande de vous pour vous enrichir des biens de cette demeure. Il veut que, sans vous réserver la moindre chose, vous lui fassiez un don absolu de vous-mêmes et de tout ce qui vous concerne. Selon que ce don sera plus ou moins parfait, vous recevrez de plus grandes ou de moindres grâces. Ce don total de soi à Dieu est la meilleure de toutes les marques pour reconnoître si nous arrivons jusqu'à l'oraison d'union. Ne vous imaginez pas que cette oraison ressemble, comme la précédente, à un sommeil : je dis à un sommeil, parce que dans l'oraison des goûts divins ou de quiétude qui précède celle-ci, l'âme paroît sommeiller, n'étant ni bien endormie ni bien éveillée. Dans l'oraison d'union, l'âme est très-éveillée à l'égard de Dieu, et pleinement endormie à toutes les choses de la terre et à elle-même. En effet, durant le peu de temps que l'union dure, elle est comme privée de tout sentiment, et quand elle le voudroit, elle ne pourroit penser à rien. Ainsi elle n'a besoin d'aucun artifice pour suspendre son entendement ; car il demeure tellement

privé d'action, que l'âme ne sait même ni ce qu'elle aime, ni en quelle manière elle aime, ni ce qu'elle veut. Enfin, elle est absolument morte à toutes les choses du monde, et vivante seulement en Dieu. Qu'une telle mort est douce et agréable, mes sœurs ! C'est une mort, parce qu'elle détache l'âme de toutes les actions qu'elle peut produire pendant qu'elle est renfermée dans la prison de ce corps ; et elle est douce et agréable, parce que sans être encore dégagée de ce poids terrestre, il semble qu'elle s'en sépare pour s'unir plus intimement à Dieu. Je ne sais si en cet état il lui reste assez de vie pour pouvoir respirer. Il me paroît que non, ou qu'au moins, si elle respire, elle ne le sait point. Son entendement voudroit s'employer à comprendre quelque chose de ce qui se passe en elle. Mais s'en trouvant incapable, il demeure tout interdit, et il lui reste si peu de force, qu'il ne peut agir en aucune manière ; semblable à une personne qui tombe dans une si grande défaillance, qu'elle est comme morte.

O secrets de mon Dieu ! je ne me lasserois jamais, mes filles, de travailler à vous en donner l'intelligence pour vous porter à le louer et à le bénir ; mais pour une fois que je pourrai bien rencontrer, il m'arrivera mille fois le contraire.

J'ai dit que l'oraison d'union n'est pas un sommeil comme l'oraison de quiétude. Dans celle-ci, jusqu'à ce que l'âme ait une grande expérience, elle ne sait si elle dort ou si elle veille, ni si ce qu'elle sent vient de Dieu ou du démon, qui se transforme en ange de lumière, et elle reste ainsi en suspens. Or, il est bon qu'elle éprouve ce doute, parce que la nature elle-même, comme je l'ai

dit, peut quelquefois nous tromper dans cette quatrième demeure. Elle a moins à craindre qu'auparavant, il est vrai, que les bêtes venimeuses entrent dans cette partie du château ; il est néanmoins de petits lézards qui, minces et agiles, s'y glissent par la moindre ouverture. J'appelle de ce nom certaines petites pensées qui procèdent de l'imagination et des sources indiquées plus haut, et qui, sans pouvoir nuire, surtout si on les méprise, comme je l'ai conseillé, ne laissent pas d'être souvent fort importantes. Mais quelque déliés que soient ces lézards, ils ne peuvent entrer dans cette cinquième demeure, parce que ni l'imagination, ni la mémoire, ni l'entendement, ne sauroient troubler le bonheur dont on y jouit.

J'ose affirmer que si c'est une véritable union avec Dieu, le démon n'y peut trouver aucun accès, ni causer le moindre mal : cette suprême Majesté étant unie à l'essence de l'âme, il n'oseroit s'en approcher, et il n'est pas en son pouvoir d'entendre ce qui se passe entre elle et son Créateur. Et comment lui, qui ne connoît pas nos pensées, pourroit-il pénétrer un secret que Dieu ne confie pas même à notre entendement ? O heureux état, où ce maudit ne nous peut nuire ! Ainsi, Dieu opérant dans l'âme, sans que ni elle ni aucune créature y apportent obstacle, l'enrichit des plus grands biens ; et que ne donnera-t-il pas alors, lui qui prend tant de plaisir à donner, et qui peut tout ce qu'il veut ?

Ces paroles : *Si c'est une véritable union avec Dieu*, semblent, mes filles, vous causer du trouble, et vous me demandez s'il existe d'autres unions. Oui certes, il en existe d'autres. Car le démon sait aussi transporter l'âme

en lui faisant aimer avec passion les choses vaines ; mais ce n'est pas de la même manière que Dieu, et il n'est pas non plus en son pouvoir de verser dans l'âme ce plaisir, ce contentement, cette paix et ces délices que Dieu y répand. Que dis-je ? il n'y a aucun rapport entre ce bonheur que goûte l'âme unie à Dieu, et les plaisirs de la terre. Leur origine étant entièrement différente, le sentiment qu'ils produisent l'est aussi, comme le peuvent attester ceux qui en ont fait l'expérience. J'ai dit ailleurs que les plaisirs de la terre n'affectent, en quelque sorte, que la superficie des sens, tandis que ces joies célestes pénètrent, ce semble, jusque dans la moelle des os. Je pense avoir dit juste, et je ne saurois vraiment comment mieux dire.

Mais je crois voir que vous n'êtes pas encore satisfaites ; vous craignez de vous tromper en ces choses si intérieures et si difficiles à discerner. Eh bien ! mes filles, quoique ce que j'ai dit suffise à ceux qui ont été élevés à l'oraison d'union, attendu qu'entre elle et les contentements de la terre la différence est fort grande, je veux vous en donner une marque si manifeste, que vous ne puissiez douter si c'est une grâce qui vient de Dieu. Il lui a plu, par sa bonté, de me faire connoître aujourd'hui cette marque, et il me paroît qu'elle est très-certaine. Ces mots : *Il me paroît* ou *il me semble*, sont des termes dont j'use toujours dans les matières difficiles, lors même que je crois les bien entendre, et parler selon la vérité, parce que je suis disposée, si je me trompe, à m'en rapporter à des hommes savants. S'ils n'ont pas une connoissance expérimentale de ces faveurs, ils ont l'instinct de la vérité.

Dieu les ayant choisis pour être des lumières de son Église, il suffit qu'on leur propose une vérité pour qu'une lumière intérieure les porte à l'admettre. Pourvu qu'ils joignent la vertu à la science, rien de tout ce qu'on peut leur dire des grandeurs de Dieu et des merveilles qu'il opère, ne les étonne; car ils savent que son pouvoir n'ayant point de bornes, il peut aller encore beaucoup au delà. Enfin, quoiqu'il puisse se rencontrer certaines choses dont ils n'aient point connoissance, ils en trouvent d'autres dans les livres, par lesquelles ils jugent qu'on peut recevoir pour vraies celles qui semblent nouvelles. J'en puis parler par expérience, aussi bien que de ces demi-savants à qui tout fait peur, et dont l'ignorance m'a coûté si cher. Quant à moi, je suis convaincue que ceux-là ferment la porte de leur âme à ces grandes faveurs, qui ne croient point que Dieu peut faire beaucoup plus, et qui ne peuvent se persuader que sa bonté divine a souvent pris plaisir, et se plaît encore à se communiquer très-particulièrement à ses créatures. Gardez-vous donc bien, mes filles, de jamais tomber dans cette erreur. Mais, quoi que l'on vous dise des grandeurs de Dieu, croyez qu'elles vont encore infiniment au delà. N'allez pas non plus vous mettre à examiner si ceux à qui il fait ces grâces, sont bons ou mauvais. C'est à lui de le connoître. Pour nous, nous n'avons qu'à le servir avec simplicité de cœur, avec humilité, et à lui donner des louanges qui sont dues à ses œuvres et à ses merveilles.

Je reviens à cette marque que j'appelle la véritable. Comme nous l'avons déjà vu, quand Dieu élève l'âme à l'union, il suspend l'action naturelle de toutes ses puis-

sances, afin de mieux imprimer en elle la véritable sagesse. Ainsi elle ne voit, ni n'entend, ni ne comprend, pendant qu'elle demeure unie à Dieu ; mais ce temps est toujours de courte durée, et lui semble plus court encore qu'il ne l'est en effet. Dieu s'établit lui-même dans l'intérieur de cette âme de telle manière, que quand elle revient à elle, il lui est impossible de douter qu'elle n'ait été en Dieu, et Dieu en elle ; et cette vérité lui demeure si fermement empreinte, que quand elle passeroit plusieurs années sans être de nouveau élevée à cet état, elle ne peut ni oublier la faveur qu'elle a reçue, ni douter de sa réalité. L'âme peut en outre juger de la vérité de cette union par les effets qu'elle produit ; je les ferai connoître plus tard, parce que c'est très-important.

Mais, me direz-vous, comment peut-il se faire que l'âme ait vu, entendu, qu'elle a été en Dieu et Dieu en elle, puisque durant cette union elle ne voit ni n'entend ? Je réponds qu'elle ne le voit point alors, mais qu'elle le voit clairement ensuite, quand elle revient à elle, non par une vision, mais par une certitude qui lui reste et que Dieu seul peut lui donner. Je connois une personne qui ne savoit pas que Dieu fût en toutes choses par présence, par puissance et par essence, et qui, après avoir été favorisée de la grâce dont je parle, le crut de la manière la plus inébranlable. En vain un de ces demi-savants à qui elle demanda comment Dieu étoit en nous, et qui n'en savoit pas plus qu'elle avant qu'elle eût été éclairée, lui répondit que Dieu n'étoit en nous que par grâce ; elle ne voulut point ajouter foi à sa réponse, tant elle étoit sûre de la vérité. Elle interrogea ensuite de vrais savants, et

comme ils la confirmèrent dans sa croyance, elle en fut extrêmement consolée.

N'allez pas croire que cette certitude ait pour objet quelque chose de corporel, comme lorsqu'il s'agit du corps réel quoique invisible de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le très-saint Sacrement. Non, rien de tel; il n'est question ici que de la seule divinité. Mais comment, me dira-t-on, pouvons-nous avoir une si grande certitude de ce que nous ne voyons point? A cela je ne sais que répondre; ce sont des secrets de la toute-puissance de Dieu qu'il ne m'appartient pas de pénétrer. Je suis néanmoins assurée que je dis la vérité, et je ne croirai jamais qu'une âme qui n'aura pas cette certitude, ait été entièrement unie à Dieu. Elle ne l'aura été sans doute que par quelque une de ses puissances, ou par quelque autre de tant de différentes faveurs qu'il fait aux âmes. A l'égard de ces choses spirituelles, nous ne devons point chercher des raisons pour savoir de quelle sorte elles se passent. Notre esprit n'étant pas capable de les comprendre, nous nous tourmenterions à pure perte. Qu'il nous suffise de considérer que la puissance de Celui qui opère ces merveilles est infinie.

Je me souviens, à ce sujet, de ce que dit l'Épouse dans les Cantiques : *Le Roi m'a introduite dans ses celliers*. Vous voyez qu'elle ne dit pas qu'elle y soit entrée d'elle-même. Elle dit encore *qu'elle alloit cherchant de tous côtés son Bien-aimé*. A mon avis, ce cellier mystérieux est le centre de notre âme, où Dieu nous introduit quand il lui plaît et comme il lui plaît, mais où tous nos efforts ne pourroient jamais nous faire entrer. Il n'appartient qu'à Dieu, je le répète, de nous y introduire. L'unique con-

cours qu'il demande de nous, c'est une volonté entièrement soumise à la sienne. Car les autres puissances et les sens sont endormis quand, toutes les portes étant fermées, il entre dans le centre de l'âme. C'est ainsi qu'il entra chez les disciples, lorsqu'il leur dit : *La paix soit avec vous* ; et c'est encore ainsi qu'il sortit du sépulcre, sans lever la pierre qui en fermoit l'entrée. Vous verrez, dans la septième demeure, comment Dieu veut que l'âme le possède au centre d'elle-même, bien mieux encore qu'elle ne le fait ici. O mes filles, que nous verrons de grandes choses, si nous avons toujours les yeux ouverts sur notre bassesse et notre misère, et si nous savons comprendre que nous ne sommes pas dignes d'être les servantes de ce grand Dieu dont les perfections et les merveilles accablent nos entendements ! Qu'il soit loué à jamais ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE II.

De l'oraison d'union (suite). — L'âme comparée au ver à soie transformé en papillon. — Admirables effets de l'oraison d'union.

Il vous semblera peut-être que je vous ai fait voir toutes les richesses de cette demeure ; il s'en faut néanmoins de beaucoup, par la raison qu'il y a en elle du plus ou du moins, comme je l'ai dit en commençant. Sur l'union, je n'aurai rien, je crois, à ajouter. Mais que de choses à dire sur ce que Dieu opère dans les âmes qui se disposent à recevoir les faveurs qu'il accorde dans cette demeure ! Je rapporterai quelques-unes de ces choses, et je montrerai ce qu'est une âme après cette mystérieuse opération de Dieu en elle. Je me servirai d'une comparaison propre à répandre de la clarté sur ce sujet. Elle vous fera voir que si nous ne pouvons concourir en rien à cet ouvrage de Dieu en nous, nous ne laissons pas de faire beaucoup en nous disposant à recevoir ces faveurs.

Vous avez entendu parler de la manière dont se fait la soie, merveilleux ouvrage dont Dieu seul peut être l'inventeur, et l'on vous a dit comment elle provient d'une semence qui ressemble à de petits grains de poivre. Pour moi, je ne l'ai jamais vu, on me l'a seulement raconté ; ainsi, si je dis quelque chose d'inexact, ce n'est pas à moi qu'en sera la faute. A peine les mûriers commencent-ils

à se couvrir de verdure, que cette semence, au moyen de la chaleur, commence, de son côté, à recevoir la vie. Car elle demeure comme morte, jusqu'à ce qu'elle trouve tout prêt, dans le feuillage de cet arbre, l'aliment qui doit la sustenter. C'est donc avec les feuilles du mûrier qu'on nourrit les petits vers éclos de cette semence. Quand ils ont grandi, on met devant eux de petites branches où ils montent; c'est là que, de leurs petites bouches, ils filent la soie qu'ils tirent d'eux-mêmes, et en font de petites coques admirablement tissées, dans lesquelles ils se renferment et trouvent la fin de leur vie. Ensuite, au lieu de ce ver qui étoit assez grand et difforme, il sort de chacune des coques un petit papillon blanc d'une beauté charmante.

Si cela ne se passoit point sous nos yeux, mais qu'on nous le racontât comme arrivé dans des temps éloignés de nous, qui pourroit le croire? Qui pourroit jamais se persuader qu'un petit animal privé de raison, qu'un ver, une abeille, fussent si industrieux, si diligents à travailler pour nous, et qu'il en coûtât la vie à ce pauvre ver pour nous donner la soie? Je n'ai pas besoin, mes sœurs, de m'étendre davantage sur ce sujet; ce peu suffit pour vous servir durant quelque temps de matière de méditation; vous y pourrez admirer les merveilles et la sagesse de notre Dieu. Que seroit-ce donc si nous connoissions les propriétés de toutes les choses qu'il a créées? N'en doutons pas, il nous est très-utile de considérer la magnificence des œuvres de ce grand Dieu, et de nous réjouir d'être les épouses d'un Roi si sage et si puissant.

Mais je reviens à ma comparaison. Ce qui arrive à ce

ver est l'image de ce qui arrive à l'âme. Morte par la négligence de son salut, par le péché et les occasions du péché, elle commence à recevoir la vie, quand, échauffée par la chaleur de l'Esprit-Saint, elle profite du secours général que Dieu donne à tous, et use des remèdes dont il a laissé la dispensation à son Église, tels que la fréquentation des sacrements, la lecture des bons livres, et les prédications. Ainsi rendue à la vie, nourrie par les sacrements et par les saintes méditations, elle se fortifie, et grandit jusqu'à l'âge parfait. Ici je ne considère l'âme que dans cet état, sans m'occuper de ce qui précède. Or, comme nous l'avons vu, dès que le ver est devenu grand, il commence à filer la soie, et à construire la maison où il doit mourir. Puissé-je en ce moment bien faire comprendre que pour l'âme cette maison est Jésus-Christ, selon ces paroles de saint Paul : *Notre vie est cachée en Dieu, et Jésus-Christ est notre vie.*

Vous le voyez, mes filles, ce qui est ici en notre pouvoir, avec le secours de la grâce, pour faire que Jésus-Christ soit lui-même notre demeure, comme il l'est dans l'oraison d'union, c'est de travailler de notre côté à bâtir cette demeure, ainsi que le ver à soie construit sa coque. Mais, direz-vous, n'est-ce pas faire entendre qu'il est en notre pouvoir d'ôter à Dieu ou de lui donner quelque chose, que d'affirmer qu'il est lui-même notre demeure, et que nous pouvons travailler à la bâtir et nous y loger ? Certes, ce n'est ni en ôtant ni en donnant à Dieu qu'il est en notre pouvoir de bâtir cette demeure, mais en retranchant de nous, et donnant quelque chose de nous, à l'exemple des vers à soie. A peine aurons-nous fait tout ce qui dé-

pend de nous, que Jésus-Christ notre divin Maître, agréant ce foible travail qui n'est rien, l'unira à sa grandeur, et en rehaussera tellement le mérite, qu'il voudra en être lui-même la récompense. Et ainsi, bien que ce soit lui qui ait presque tout fait, il joindra avec tant de bonté nos petits travaux aux grands travaux qu'il a soufferts, qu'ils deviendront une même chose.

Courage donc, mes filles, et à l'œuvre sans perdre un moment. Hâtons-nous de former le tissu de cette coque mystérieuse, en ôtant de nous l'amour-propre, notre volonté, tout attachement aux choses de la terre, en faisant des œuvres de mortification et de pénitence, en nous occupant à l'oraison, en pratiquant l'obéissance et toutes les autres vertus, en un mot, en nous acquittant de tous les devoirs de notre état avec le même soin qu'on a mis à nous en instruire. Qu'au plus tôt notre travail s'achève, et puis, mourons, mourons, ainsi que le fait le ver à soie après avoir accompli l'ouvrage pour lequel il a été créé. Cette mort nous fera voir Dieu, et nous nous trouverons comme abîmées dans sa grandeur, de même que ce ver est caché et comme enseveli dans sa coque. Mais remarquez qu'en disant que nous verrons Dieu, je l'entends en la manière qu'il se donne à connoître dans cette sorte d'union.

Voyons maintenant ce que devient ce ver mystique après qu'il a cessé de vivre, car c'est pour en venir là que j'ai dit tout ce qui précède. A peine est-il entré dans une si haute oraison, qu'il meurt entièrement au monde, et se convertit en un beau papillon blanc. O merveille de la puissance divine! et qui pourroit dignement peindre

l'état d'une âme qui vient de se voir, durant un court espace, si étroitement unie à Dieu, et comme abîmée dans sa grandeur ! Car ce temps, à mon avis, ne va jamais jusqu'à une demi-heure. Je vous dis en vérité que cette âme ne se connoît plus elle-même. Entre ce qu'elle étoit et ce qu'elle est, il y a autant de différence qu'entre ce ver difforme et ce papillon blanc. Cette âme ne sait comment elle a pu mériter, ou, pour mieux dire, d'où lui a pu venir un si grand bonheur ; car elle voit clairement qu'elle ne l'a point mérité. Elle sent un désir qui la consume de louer Dieu, et de souffrir pour lui mille morts s'il étoit possible. Il s'allume en même temps en elle une soif ardente d'endurer de grandes croix pour son Bien-aimé. Elle brûle du désir de faire pénitence ; elle a un amour incroyable pour la retraite et la solitude ; enfin, elle souhaite avec tant d'ardeur que Dieu soit connu et aimé de tous, qu'elle ne peut, sans en ressentir une peine extrême, voir qu'on l'offense. Mais je parlerai plus en particulier de ce changement de l'âme, dans la demeure suivante. Elle a tant de rapport avec celle-ci que c'est presque la même chose : l'une ne diffère de l'autre que par la force des effets, mais cette différence est très-grande. Ainsi, je le répète, l'âme que Dieu a daigné élever à l'oraison d'union, verra de grandes choses, si elle s'efforce de passer outre.

Mais qui pourroit peindre l'inquiétude et le trouble de ce mystique papillon, quoiqu'il n'ait jamais goûté un calme plus pur, ni un plus doux repos ! Il ne sait où aller ni où se reposer. Après le repos qu'il vient de goûter en Dieu, tout ce qu'il voit sur la terre lui déplaît, principa-

lement quand ce grand Dieu l'a favorisé plusieurs fois d'une semblable grâce, et comme enivré de ce vin délicieux qui produit, à chaque fois que l'on en boit, de si admirables effets. Il regarde maintenant comme méprisable son travail d'autrefois, qui consistoit à former peu à peu le tissu de sa coque. Des ailes lui sont venues : comment, pouvant voler, se contenteroit-il d'aller pas à pas ? Tout ce que l'âme, dans ce nouvel état, fait pour Dieu, ne lui semble rien, en comparaison de ce qu'elle voudroit faire. Elle ne s'étonne plus de l'admirable patience des saints, sachant par expérience que Dieu assiste et transforme de telle sorte les âmes, qu'elles ne paroissent plus être les mêmes, tant leur foiblesse, en ce qui regarde la pénitence, est changée en force. Elle se voit pleinement libre de l'attachement aux parents, aux amis, aux biens de la terre. Auparavant, ni ses efforts, ni ses résolutions, ni ses désirs n'avoient pu briser cette chaîne ; que dis-je ? par le combat elle se sentoit en quelque sorte plus captive, et maintenant elle se sent tellement élevée au-dessus de tout ce qui est d'ici-bas, qu'elle trouve une peine jusque dans les rapports obligés qu'elle doit avoir avec le prochain. Tout la fatigue, parce qu'elle a reconnu que les créatures ne sauroient lui donner le véritable repos.

Il pourra sembler que je m'étends beaucoup sur ce sujet ; mais je pourrois en dire beaucoup plus, et ceux à qui Dieu fait une semblable faveur, trouveront que j'en dis trop peu. Faut-il donc s'étonner que ce bienheureux papillon, qui se trouve tout dépaycé au milieu des choses de la terre, et ne sait en quel lieu s'arrêter, cherche à se reposer ailleurs. Mais où ira-t-il, le pauvre petit ? Retour-

ner au lieu d'où il est sorti, c'est ce qui lui est impossible. Car, comme je l'ai dit, il n'est pas en notre pouvoir de nous élever à l'oraison d'union, et tous nos efforts sont vains, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous accorder de nouveau cette grâce. O Seigneur, que de nouvelles peines commencent alors pour cette âme ! et qui l'eût jamais dit, après une faveur si sublime ! Enfin, enfin, d'une manière ou d'une autre, il faut porter sa croix tant qu'on est dans cet exil.

Si quelqu'un me disoit que depuis son entrée dans cette cinquième demeure il a toujours été dans le repos et dans les délices, je lui répondrais qu'il n'y est jamais entré ; mais que tout au plus il a éprouvé, dans la demeure précédente, quelque goût auquel aura contribué la foiblesse naturelle, ou même le démon, qui lui donne ainsi la paix pour lui faire ensuite une plus cruelle guerre. Je suis néanmoins bien loin de nier que l'âme ne trouve la paix ; et même une paix très-profonde, dans cette cinquième demeure ; car les travaux qu'elle y endure sont d'un tel prix et la cause qui les fait embrasser si excellente, qu'ils produisent la paix et le contentement.

Dégoutée de ce monde, l'âme souhaite ardemment d'en sortir ; et si quelque chose adoucit les rigueurs de son exil, c'est de penser qu'elle y est retenue par la volonté de Dieu. Mais cela ne suffit point, parce que, malgré tous les avantages dont j'ai parlé, l'âme n'a pas encore cette soumission parfaite à la volonté de Dieu, que nous verrons en elle dans la suite. Elle s'y conforme néanmoins, mais ce n'est pas sans éprouver une peine très-vive ; elle ne peut davantage, parce qu'elle n'a pas reçu plus de forces. Cette peine lui fait répandre, chaque fois qu'elle se met en

oraison, une grande quantité de larmes. Elle procède sans doute du martyre intérieur qu'elle éprouve, en voyant que Dieu, au lieu d'être honoré comme il devoit l'être, est tant offensé, et que tant d'infidèles et d'hérétiques se perdent. Ce qui l'afflige par-dessus tout, c'est la perte des chrétiens. Elle sait sans doute que, la miséricorde de Dieu étant infinie, ils peuvent, quels que soient les désordres de leur vie, se convertir et se sauver; et néanmoins elle craint que plusieurs ne se damnent.

O merveilleux effet de la grâce de Dieu! Il n'y a que peu d'années, et peut-être peu de jours, que cette âme ne pensoit qu'à elle-même. Et qui donc lui a donné ces sentiments si grands et si vifs, que l'on ne sauroit acquérir durant plusieurs années de méditation, quelque soin qu'on y apporte? Mais quoi! dira quelqu'un, si, pendant plusieurs années, je m'applique à considérer quel mal est le péché; que ceux qui se perdent sont les enfants de Dieu et mes frères; qu'étant environnés de tant de périls dans cette misérable vie, il nous est avantageux d'en sortir; cela ne suffira-t-il pas pour me donner de tels sentiments? Non, mes filles, cela ne suffit point. La peine qu'éprouve l'âme élevée à cette union intime avec Dieu, est bien différente de celle que nous pouvons exciter en nous par nos propres efforts. A l'aide de longues méditations, il est en notre pouvoir, je l'avoue, de ressentir une certaine peine, mais elle est loin d'égaliser la peine qu'on éprouve dans l'état dont je parle. Celle-ci va jusqu'à l'intime des entrailles; elle semble hacher et mordre l'âme sans aucun concours de sa part, et souvent même contre sa volonté.

Qu'est-ce donc que cette souffrance, et quelle en peut être la cause? Je vous la dirai, mes sœurs. Souvenez-vous de ces paroles de l'Épouse des Cantiques que je vous citois plus haut sur un autre sujet : *Le Seigneur m'a introduite dans son cellier rempli d'un vin délicieux, et m'a saintement enivrée de son amour*. Voilà précisément ce qui se passe ici. Car cette âme s'étant entièrement abandonnée entre les mains de Dieu, le grand amour qu'elle a pour lui la rend si soumise à sa volonté, qu'elle ne désire ni ne veut autre chose, sinon qu'il dispose d'elle comme il lui plaira. Mais, à mon avis, c'est là une grâce qu'il n'accorde qu'à des âmes qu'il regarde comme étant absolument à lui. On peut dire qu'il les marque alors de son sceau, sans qu'elles sachent de quelle sorte cela se fait. Elles sont comme de la cire molle, sur laquelle on imprime un cachet : mais il n'est pas en leur pouvoir de l'imprimer, ni de s'amollir elles-mêmes ; tout ce qu'elles peuvent, c'est de recevoir cette impression sans résister. O bonté infinie de Dieu ! il fait tout pour nous, et il se contente que cette cire, qui est notre volonté, n'y apporte point de résistance. Vous voyez maintenant, mes sœurs, de quelle sorte notre Dieu agit ici, pour faire connoître à l'âme qu'elle est à lui. Il lui donne du sien, il met en elle cette disposition intérieure où fut son divin Fils toute sa vie ; il ne sauroit lui accorder une plus grande grâce. Or, que se passoit-il dans l'âme de ce Fils bien-aimé? Qui jamais a souhaité avec plus d'ardeur de sortir de cette vie? Et ne l'a-t-il pas témoigné dans la cène, quand il dit : *J'ai désiré avec un extrême désir*? Mais, ô mon adorable Maître, ne vîtes-vous point avec effroi ces travaux et cette mort

si cruelle que vous deviez endurer ? Non, me répondez-vous, parce que toutes ces peines ne sont point comparables à celles que me fait souffrir l'amour, et le puissant désir que j'ai de sauver les âmes ; et tous les maux que j'ai constamment endurés et que j'endure encore par la violence de cet amour et de ce désir sont tels, que je compte les autres pour rien.

Je me rappelle à ce sujet les tourments qu'a soufferts et que souffre encore tous les jours une personne bien connue de moi, quand elle voit offenser Dieu ; ils sont si violents, que la mort lui seroit mille fois plus supportable. Or, si une âme dont la charité n'est rien, pour ainsi dire, en comparaison de celle de Jésus-Christ, est néanmoins capable de ressentir des tourments si excessifs, quel dut être, jusqu'à son dernier soupir, le martyr de cet adorable Sauveur, aux yeux de qui toutes les choses étoient présentes, et qui, d'un seul regard, voyoit la multitude des péchés commis contre son Père ! Pour moi, je suis persuadée que la douleur dont il étoit percé à cette vue, l'emportoit de beaucoup sur celles qu'il endura dans le cours de sa passion. Alors, du moins, il se voyoit au terme de ses souffrances ; et le plaisir de nous racheter par sa mort, et de donner à son Père, en mourant, les derniers témoignages de son amour, adoucissoit la rigueur de ses tourments. Nous voyons même quelque chose de pareil dans les âmes qu'un véhément amour pour Dieu porte à de grandes pénitences ; elles les sentent à peine, elles les comptent pour rien, et voudroient toujours en faire de plus grandes. Que devoit donc éprouver Notre-Seigneur, se trouvant dans une occasion si solennelle de

faire éclater toute la perfection de son obéissance envers son Père, et tout l'excès de son amour envers les hommes ! O plaisir ineffable que celui de souffrir en faisant la volonté de Dieu ! Mais voir ce grand Dieu tant offensé, et tant d'âmes aller en enfer, c'est, selon moi, quelque chose de si terrible, que si Jésus-Christ n'eût été plus qu'un homme, un seul jour d'un tel supplice eût suffi, je n'en doute point, pour lui faire perdre non-seulement la vie, mais plusieurs vies, s'il les avoit eues.

CHAPITRE III.

D'une autre union avec Dieu, qui consiste dans une soumission entière de notre volonté à la sienne. — Elle est accessible à toute âme chrétienne ; et quoiqu'elle ne soit pas surnaturelle, comme la précédente, elle conduit néanmoins à la sixième demeure. — Avantages et pratiques de cette union. — C'est celle que la Sainte a désirée et demandée toute sa vie.

Revenons à notre petite colombe, à cette âme que Dieu élève à l'oraison d'union, et disons quelque chose des grâces qu'il lui accorde dans cet état. Mais avant d'entrer dans ce sujet, il y a une importante vérité à établir : c'est que cette âme doit travailler sans cesse à avancer dans le service de Dieu, et dans la connoissance d'elle-même. Car si elle se contente de recevoir cette haute faveur, et si, la regardant comme sûre pour l'avenir, elle vient à se négliger, et à s'éloigner de la route du ciel, je veux dire de l'observation des préceptes divins, sa destinée sera infailliblement celle du ver à soie qui, en laissant une semence d'où naissent d'autres vers, demeure mort pour jamais. Je dis qu'il laisse une semence féconde, parce que Dieu, j'en suis convaincue, veut qu'une grâce aussi éminente que celle de l'union, ne soit point donnée en vain, et que si l'âme qui la reçoit n'en profite point, elle tourne au profit des autres. N'est-ce pas là en effet ce que nous voyons ? Cette âme, non-seulement pendant qu'elle persévère dans le bien, dans les désirs et les vertus dont nous avons

parlé, ne cesse de faire du bien aux autres, et de les échauffer par sa chaleur; mais encore après l'avoir perdue, elle conserve le désir de l'avancement des autres, et elle prend plaisir à leur faire connoître quelles sont les grâces dont Dieu favorise ceux qui l'aiment et le servent.

J'ai connu une personne à qui ce que j'ai dit est arrivé. Quoiqu'elle fût bien infidèle envers Dieu, elle éprouvoit cependant un vrai bonheur de voir les autres profiter des grâces qu'elle avoit reçues, elle enseignoit le chemin de l'oraison aux âmes qui l'ignoroient, et elle fit ainsi un très-grand bien. Il plut ensuite au Seigneur de lui donner de nouveau sa lumière. A la vérité, lorsque cette personne devint ainsi infidèle envers Dieu, l'oraison d'union n'avoit pas encore produit en elle ces grands effets dont j'ai parlé. Mais combien doit-il y en avoir que Notre-Seigneur honore de ses communications, qu'il appelle à l'apostolat comme Judas, qu'il élève sur le trône comme Saül, et qui se perdent ensuite par leur faute? Cela doit nous apprendre, mes filles, que pour éviter un tel malheur, et pour nous rendre dignes de recevoir toujours de nouvelles grâces, le moyen le plus sûr est de pratiquer l'obéissance, et de ne nous éloigner jamais de la loi de Dieu. Ceci, au reste, est une règle générale, non-seulement pour ceux qui reçoivent ces grandes faveurs, mais pour tout le monde.

Malgré tout ce que j'ai dit, il reste encore, ce me semble, quelque obscurité sur cette cinquième demeure. C'est pourquoi, comme les trésors qu'elle renferme sont d'un si grand prix, il sera utile de faire voir que ceux à qui Dieu n'accorde point ces grâces surnaturelles, peu-

vent cependant espérer d'y entrer. Et, en effet, il n'est point de chrétien qui, avec l'aide de la grâce, ne puisse arriver à la véritable union, pourvu qu'il s'efforce de tout son pouvoir de renoncer à sa volonté propre, pour s'attacher uniquement à la volonté de Dieu.

Oh ! combien y en a-t-il qui disent et croient fermement être dans ces dispositions ! Et moi je vous assure que s'ils y sont, ils ont obtenu de Dieu ce qu'ils peuvent souhaiter. Ils ne doivent plus se mettre en peine de cette union si délicieuse dont j'ai d'abord parlé. Car ce qu'elle a de meilleur, c'est qu'elle procède de celle dont je parle maintenant ; et il est même impossible d'arriver à la première si l'on ne possède la seconde, je veux dire cette soumission entière de notre volonté à celle de Dieu. Que cette dernière union est désirable ! qu'heureuse est l'âme qui la possède ! de quel repos elle jouira dès cette vie même ! A part la crainte de perdre son Dieu, ou le déplaisir de voir qu'on l'offense, rien ne sera capable de l'affliger, ni la pauvreté, ni la maladie, ni la mort, si ce n'est celle des personnes utiles à l'Église, ni aucun des événements de ce monde, parce qu'elle est assurée que Dieu sait beaucoup mieux ce qu'il fait, qu'elle ne sait ce qu'elle désire. Remarquez, je vous prie, mes filles, qu'il y a différentes peines. Quelques-unes sont, comme les plaisirs, un effet spontané de la nature ; d'autres naissent d'un mouvement de charité qui nous pénètre de compassion pour le prochain, et telle fut la peine qu'éprouva Notre-Seigneur quand il ressuscita Lazare. Or, ces sortes de peines n'empêchent point l'âme d'être unie à la volonté de Dieu ; elles ne la troublent point par des inquiétudes qui lui fassent

perdre le repos, et elles passent promptement. Comme je l'ai dit des douceurs de l'oraison, elles ne pénètrent pas jusqu'au fond de l'âme, mais font seulement impression sur ses sens et ses puissances. Ces peines se rencontrent dans les demeures précédentes; la seule demeure de ce château où elles n'entrent pas, est celle dont je parlerai en dernier lieu.

Sachez, mes filles, que pour cette union de pure conformité à la volonté de Dieu, il n'est point nécessaire que les puissances soient suspendues. Dieu, qui est tout-puissant, a mille moyens d'enrichir les âmes et de les conduire dans ces demeures, sans les faire passer par ce chemin abrégé dont j'ai parlé, je veux dire sans les élever à cette intime union avec lui, d'où, après quelques moments, elles sortent toutes transformées. Mais remarquez bien, mes filles, que dans tous les cas il faut que ce ver mystique meure, et que, dans cette union de pure conformité à la volonté divine, sa mort doit vous coûter plus cher. En effet, dans cette union surnaturelle où l'âme goûte en Dieu de si grandes délices, le bonheur qu'elle éprouve de vivre d'une vie si nouvelle, aide beaucoup à faire mourir ce ver; tandis que, dans l'union de conformité, il faut que l'âme, sans sortir de la vie ordinaire, lui donne elle-même la mort. J'avoue, mes filles, que ce dernier état est beaucoup plus pénible que le premier; mais la récompense en sera beaucoup plus grande, si nous sortons victorieuses du combat; et nous vaincrons sans nul doute, pourvu que notre volonté soit véritablement unie à celle de Dieu.

C'est là l'union que j'ai désirée toute ma vie, et que j'ai

toujours demandée à Notre-Seigneur. C'est aussi celle qui est la plus facile à connoître, et la plus assurée. Mais, hélas ! qu'il est peu de personnes qui y arrivent ! et que l'on se trompe lorsqu'on croit qu'en évitant d'offenser Dieu , et qu'en vivant dans l'état religieux , on a satisfait à tout. Oh ! qu'il reste encore des vers semblables à celui qui rongea le lierre sous lequel Jonas étoit à l'ombre, et dont on ne voit les ravages que lorsqu'ils ont déjà rongé nos vertus par des sentiments d'amour-propre, par l'estime de nous-mêmes, par des jugements téméraires de notre prochain quoiqu'en des choses légères, et par des manquements de charité en ne l'aimant pas comme nous-mêmes ! Dans l'accomplissement de ses devoirs on fait juste assez d'efforts pour ne pas tomber dans le péché, mais il y a loin de cette disposition à celle que l'on doit avoir pour être entièrement uni à la volonté de Dieu.

Or , mes filles , quelle est la volonté de notre divin Maître ? C'est que nous devenions si parfaites que nous ne soyons qu'une même chose avec lui et avec son Père , comme il le lui a demandé pour nous. Mais considérez, je vous prie, combien de choses nous manquent pour arriver à cet état. Je vous assure que lorsque j'écris ceci , je souffre une grande peine de m'en voir si éloignée ; et cela, uniquement par ma faute. Pour cette union de conformité, il n'est pas nécessaire que Dieu nous accorde de grandes délices, il suffit qu'il nous ait donné son Fils pour nous en enseigner le chemin. Ne vous imaginez pas néanmoins que cette conformité à la volonté de Dieu nous oblige, quand nous perdons un père ou un frère, à y être insensibles, et à souffrir avec joie les peines et les mala-

dies qui nous arrivent. Cela est bon ; mais souvent c'est l'effet d'une sagesse tout humaine, qui dans des maux sans remède fait de nécessité vertu. Combien d'actions de ce genre ont été faites par ces philosophes si savants de l'antiquité ! Dieu ne demande de nous que deux choses dans ces rencontres : l'une , de l'aimer ; et l'autre, d'aimer notre prochain. C'est donc à cela que nous devons travailler ; en les accomplissant fidèlement, nous ferons sa volonté, et nous serons unies à lui. Mais que nous sommes loin , je le répète, de nous en acquitter comme nous le devrions, pour contenter pleinement un si grand Maître ! Je le prie de nous faire la grâce d'entrer dans une si sainte disposition ; et nous y entrerons , sans nul doute, si nous le voulons d'une volonté sincère et déterminée.

La marque la plus assurée pour savoir si nous pratiquons fidèlement ces deux choses, c'est, à mon avis, d'avoir un amour sincère et véritable pour notre prochain. Car nous ne pouvons connoître certainement jusqu'où va notre amour pour Dieu, quoiqu'il y ait de grands indices pour en juger ; mais nous voyons beaucoup plus clair en ce qui regarde l'amour du prochain. Plus vous y avancerez, mes filles , plus vous devrez vous tenir assurées que vous avancez dans l'amour de Dieu. Ce Dieu de bonté nous aime tant, qu'en paiement de l'amour que nous portons au prochain , il se plaît à augmenter de mille manières l'amour que nous avons pour lui ; je ne saurois là-dessus former le moindre doute. Il nous importe donc extrêmement de bien considérer quelle est la disposition de notre âme, et quelle est notre conduite extérieure à l'égard du prochain. Si tout est parfait dans l'une et dans l'autre,

alors nous pouvions être en assurance ; car, vu la dépravation de notre nature, nous ne pourrions jamais aimer parfaitement le prochain s'il n'y avoit en nous un grand amour de Dieu.

Mes filles, puisque ceci est pour nous d'une si haute importance, prenons-y garde jusque dans les moindres choses ; ne faisons nul cas de ces grandes pensées qui nous viennent en foule dans l'oraison, de ce que nous voudrions faire pour le prochain et pour le salut d'une seule âme. Si ensuite les œuvres n'y répondent pas, nous devons considérer ces pensées comme de belles imaginations. J'en dis de même de l'humilité et de toutes les autres vertus. Il n'est pas croyable de combien d'artifices le démon se sert pour nous persuader que nous possédons des vertus qui nous manquent. Il met tout en œuvre, et il a raison : il sait combien il peut nous nuire par là ; car ces fausses vertus se ressentant de leur racine, sont toujours accompagnées de vaine gloire et d'orgueil, tandis que celles qui viennent de Dieu en sont totalement exemptes.

N'est-ce pas une chose plaisante de voir des personnes qui, après s'être imaginé dans l'oraison qu'elles seroient ravies d'être humiliées et de recevoir publiquement des affronts pour l'amour de Dieu, font au sortir de là tout ce qu'elles peuvent pour cacher jusqu'à la moindre faute qu'elles ont commise, et ne se possèdent plus dès qu'on leur en impute quelqu'une sans fondement ? Que ceux qui sont incapables de supporter une humiliation si légère, apprennent du moins à se connoître, et à ne faire aucun cas de ces vaines résolutions : les effets montrent qu'elles

procèdent non d'une volonté fermement déterminée, mais d'une imagination exaltée et séduite par le démon. On ne sauroit dire de combien de manières il trompe les femmes et les ignorants qui ne connoissent point la différence qu'il y a entre l'imagination et les puissances, ni tant d'autres choses qui se passent dans notre intérieur. O mes sœurs, qu'il est facile de voir qui sont celles d'entre vous qui aiment véritablement le prochain, et celles qui ne l'aiment pas avec tant de perfection ! Que si vous connoissiez bien l'importance de cette vertu, avec quelle application et avec quelle ardeur ne vous porteriez-vous pas à la pratiquer ?

Lorsque je vois d'autres personnes tellement attachées à leur oraison, qu'elles n'oseroient se remuer, ni tant soit peu en détourner leur pensée, de crainte de perdre quelque chose du plaisir et de la dévotion qu'elles y reçoivent, je n'ai pas de peine à juger que puisqu'elles font tout consister en cela, elles ne savent guère par quelle voie on arrive à l'union. Non, non, mes sœurs, ce n'en est pas là le chemin. Dieu ne se contente pas des paroles et des pensées, il veut des effets et des actions. Si donc vous voyez une personne infirme, ou souffrante, que vous puissiez soulager en quelque chose, quittez hardiment cette dévotion pour l'assister ; compatissez à ce qu'elle endure ; que sa douleur soit aussi la vôtre ; et si pour lui donner la nourriture dont elle a besoin il faut que vous jeûniez, faites-le de grand cœur, non-seulement pour l'amour d'elle, mais pour l'amour de Dieu qui vous le commande. C'est là la véritable union, puisque c'est n'avoir avec Dieu qu'une même volonté. Si devant vous

on donne de grandes louanges à une personne, ayez-en plus de plaisir que si l'on vous louoit vous-mêmes. Cela vous sera bien facile si vous êtes humbles ; et vous ne pourriez au contraire voir sans peine qu'on vous louât. Mais s'il y a du mérite à se réjouir d'entendre publier les vertus de ses sœurs, il n'y en a pas moins à ressentir autant de déplaisir de leurs fautes que des siennes propres, et à faire tout ce que l'on peut pour les couvrir.

J'ai traité ailleurs¹ avec étendue de cette charité mutuelle qui doit nous unir, parce que je vois qu'y manquer seroit abandonner le chemin de la perfection. Fasse le divin Maître que cette charité ne reçoive jamais d'atteinte parmi nous. Si vous la gardez parfaite, vous obtiendrez, n'en doutez pas, cette précieuse union dont j'ai parlé. Mais si vous manquez à l'amour dû au prochain, sachez que vous êtes loin d'une si haute faveur. En vain éprouveriez-vous de la dévotion et des délices spirituelles, en vain auriez-vous quelque petite suspension dans l'oraison de quiétude, et vous persuaderiez-vous, comme le font quelques personnes, qu'alors tout est fait, croyez-moi, vous n'êtes point arrivées à cette union. Demandez instamment à Notre-Seigneur qu'il vous donne ce parfait amour du prochain, et après, laissez le divin Maître agir dans votre âme. Voulez-vous qu'il vous donne au delà de tous vos désirs, efforcez-vous d'assujettir en toutes choses votre volonté à la sienne. Dans les rapports avec vos sœurs, faites en tout leur volonté et non la vôtre, fallût-il perdre de votre droit ; oubliez vos intérêts pour ne

¹ Au livre du *Chemin de la perfection*.

vous occuper que des leurs, malgré les cris et les répugnances de la nature ; enfin, quand l'occasion s'en présente, prenez pour vous le travail et la fatigue, afin de soulager votre prochain. Sans doute, mes filles, il vous en coûtera un peu ; mais considérez, je vous prie, ce qu'a coûté à notre Époux l'amour qu'il nous porte : pour nous délivrer de la mort, il s'est livré lui-même à la mort la plus terrible, à celle de la croix.

CHAPITRE IV.

De l'oraison d'union (suite). — Elle est une préparation au mariage spirituel de l'âme avec Dieu. — Première entrevue de l'Époux et de l'épouse dans cette cinquième demeure. — Combien il importe à l'âme de répondre à une si grande grâce.

Notre petite colombe, comme vous l'avez vu, ne se repose ni dans les goûts spirituels, ni dans les plaisirs de la terre ; son vol est plus élevé. Que devient-elle donc ? me demandez-vous. Je ne puis, mes filles, vous satisfaire que dans la dernière demeure. Dieu veuille le rappeler à ma mémoire, et me donner le loisir de l'écrire. Il s'est écoulé près de cinq mois depuis que j'ai commencé ce travail, et comme mon mal de tête ne me permet pas de le relire, il y aura sans doute peu d'ordre et beaucoup de redites. Mais cela importe peu, puisque c'est à mes sœurs que je m'adresse.

Je veux mettre dans un plus grand jour ce qu'est cette oraison d'union ; je me servirai pour cela, selon ma coutume, d'une comparaison ; et je reviendrai ensuite à ce mystique papillon qui, volant toujours parce qu'il ne trouve point en soi de véritable repos, ne laisse pas de faire continuellement du bien et à lui-même et aux autres.

Vous avez souvent entendu dire que Dieu contracte avec les âmes un mariage spirituel. Béni soit-il de ce

qu'il daigne dans sa miséricorde s'humilier jusqu'à cet excès ! J'avoue que cette comparaison est grossière ; mais je n'en sais point qui exprime mieux ce que je veux dire, que le sacrement de mariage. Il existe sans doute une grande différence entre le mariage dont je veux parler et le mariage ordinaire : l'un, qui est spirituel, est bien éloigné de l'autre, qui est corporel ; les plaisirs spirituels que Dieu donne dans l'un, sont à mille lieues des contentements terrestres de l'autre. Dans le premier, c'est l'amour qui s'unit à l'amour, et toutes ses opérations sont ineffablement pures, délicates, suaves ; les termes manquent pour les exprimer, mais Notre-Seigneur sait bien les faire sentir.

Or, selon moi, l'oraison d'union ne s'élève point jusqu'au mariage spirituel ; elle n'en est que la préparation, et comme le chemin. De même qu'ici-bas, quand deux personnes doivent se marier, elles examinent d'abord si elles se conviennent, si elles se veulent, et en viennent ensuite à des entrevues afin qu'elles soient plus satisfaites l'une de l'autre ; ainsi en est-il dans le mariage spirituel. L'âme a déjà formé son jugement sur l'Époux auquel elle doit s'unir ; elle voit tout l'avantage d'une si haute alliance ; elle est déterminée à n'avoir d'autre volonté que celle de ce divin Époux, et à lui plaire en toutes choses. De son côté, Notre-Seigneur demeure content d'elle, parce qu'il voit sa disposition intérieure ; et voulant, dans sa miséricorde, le lui faire connoître d'une manière plus particulière, il en vient, comme on dit, à une entrevue avec cette âme bien-aimée, et il daigne se l'unir. Je puis dire que cela se passe de la sorte dans cette oraison d'union,

qui est de très-courte durée. Dans cette entrevue, ce qui est uniquement au pouvoir de l'âme, c'est de connoître par une voie secrète quel est ce divin Époux qui veut l'honorer de la qualité de son épouse ; et elle voit alors en quelques instants ce que les sens et les puissances ne pourroient lui faire connoître en plusieurs années. Cet Époux étant Dieu, sa seule vue a rendu l'âme plus digne du nœud sacré qu'elle doit contracter avec lui ; cette vue l'a enflammée d'un tel amour, qu'elle fait de son côté ce qu'elle peut pour que ce divin mariage ne vienne point à se rompre. Mais si, au lieu de se donner tout entière à ce céleste Époux, elle venoit à s'attacher d'affection à quoi que ce soit hors de lui, elle le verroit s'éloigner aussitôt, et se trouveroit privée de ces faveurs inestimables.

Ames chrétiennes à qui Notre-Seigneur a fait la grâce d'arriver jusqu'à ces termes, je vous conjure, au nom de l'amour que vous lui devez, de veiller sans cesse sur votre conduite, et d'éviter les occasions qui pourroient vous faire tomber. L'âme, en cet état, n'est pas encore assez forte pour s'exposer sans péril, ainsi qu'elle le pourroit faire après que ce mariage céleste auroit été accompli dans la sixième demeure. Ici, cet Époux et cette épouse ne s'étant vus qu'une fois, il n'y a point d'efforts que le démon ne fasse pour traverser ce mariage. Mais ce nœud divin une fois formé, l'ennemi voit cette âme si parfaitement soumise à l'Époux, qu'il n'ose entreprendre d'ébranler sa fidélité ; il sait qu'il ne le pourroit faire qu'à sa confusion et à sa honte, et qu'elle en tireroit de l'avantage.

J'ai vu, mes filles, des âmes fort élevées qui, étant arrivées à cet état, c'est-à-dire à cette entrevue avec leur

Époux, sont tombées dans les pièges de l'ennemi. Tout l'enfer, n'en doutez pas, se ligue pour les empêcher d'être fidèles; les démons savent trop bien qu'il ne s'agit pas de leur faire perdre une âme, mais plusieurs. Comment pourroient-ils l'ignorer après tant d'expériences qu'ils en ont faites? Que de fois, en effet, n'a-t-on pas vu une seule âme en gagner à Dieu une multitude d'autres! Qui pourroit compter celles que les martyrs ont converties! A quelle légion de vierges une jeune vierge, sainte Ursule, n'a-t-elle pas ouvert le ciel! Qui pourra surtout dire le nombre d'âmes qu'ont ravies au démon un saint Dominique, un saint François, d'autres fondateurs d'ordres, et celles que lui ravit maintenant le père Ignace, fondateur de la compagnie de Jésus! Mais quel est le secret de la puissance exercée par toutes ces âmes apostoliques? C'est qu'ayant reçu, comme leurs vies en font foi, cette grâce de l'entrevue avec l'Époux, elles ont fait de magnanimes efforts pour ne pas perdre, par leur faute, la grâce, plus éminente encore, d'un mariage si divin. O mes filles, Notre-Seigneur est maintenant aussi prêt à nous accorder ces grandes grâces qu'il l'étoit alors, que dis-je! il l'est en quelque sorte davantage, parce que le nombre des personnes qui ne vivent que pour sa gloire étant bien moindre aujourd'hui, il a besoin plus que jamais d'âmes qui veuillent recevoir ses faveurs. Mais, hélas! nous nous aimons trop; il y a en nous un excès de prudence pour ne rien perdre de nos droits; et quelle erreur peut être plus grande? Éclairez-nous, Seigneur, de votre divine lumière, afin de nous empêcher de tomber dans de si dangereuses ténèbres.

Deux difficultés peuvent ici, mes filles, se présenter à votre esprit. La première, comment il peut se faire qu'une âme aussi soumise que je l'ai dit à la volonté de Dieu, et qui ne veut point faire la sienne, soit capable d'être trompée. La seconde, par quelle voie le démon pourroit vous faire perdre le fruit de cette entrevue avec l'Époux céleste, lorsque vous êtes si loin du monde, si souvent fortifiées par les sacrements, et continuellement, je puis le dire, dans la compagnie des anges ; car, par la bonté de Notre-Seigneur, nous n'avons toutes ici qu'un seul désir, celui de le servir et de lui plaire en tout. Quant aux personnes qui sont encore dans le monde et exposées au danger des occasions, il est moins étonnant que le démon les trompe. Mes filles, que vous ne puissiez vous expliquer le danger que court une âme à qui Dieu a fait une si grande grâce, je n'en suis point surprise ; cependant, lorsque je considère que Judas étoit un des apôtres, qu'il conversoit continuellement avec Jésus-Christ et l'entendoit parler, je comprends qu'il n'y a jamais de sécurité complète, même au milieu des grâces de cette cinquième demeure.

Pour répondre maintenant à la première difficulté, je dis qu'il est certain que si l'âme demeurait toujours attachée à la volonté de Dieu, elle ne courroit aucun danger de se perdre. Mais le démon vient avec ses artifices, et, sous prétexte de bien, il l'engage dans des manquements qui paroissent légers ; peu à peu il obscurcit son entendement, refroidit sa volonté, et fait que son amour-propre se ranime, et se fortifie de telle sorte, qu'elle s'éloigne de la volonté de Dieu pour se porter à faire la sienne.

Ceci peut aussi servir de réponse à la seconde difficulté : il n'y a point, en effet, de clôture si étroite où ce mortel ennemi de nos âmes ne puisse entrer, ni de désert si écarté où il n'aille. De plus, mes filles, Notre-Seigneur peut le permettre pour éprouver une âme qui seroit capable d'en éclairer d'autres ; car il est plus expédient, si elle doit retourner en arrière, que ce soit dès le commencement, qu'après qu'elle auroit déjà nui à plusieurs. Que faire donc pour éviter un si grand péril ? Voici, mes filles, le moyen, selon moi, le plus sûr : soyons d'abord fidèles à demander sans cesse à Dieu, dans l'oraison, qu'il nous soutienne de sa main ; ayons cette pensée continuellement présente, que s'il nous laisse un instant nous tombons dans l'abîme ; mettons en lui seul notre confiance, et jamais en nous-mêmes, parce que ce seroit une folie. Ensuite, examinons avec un soin extrême si nous avançons ou reculons pour peu que ce soit dans les vertus, et particulièrement dans l'amour que nous devons avoir les unes pour les autres, et dans le désir d'être tenues pour les dernières de toutes. Si nous faisons sérieusement cet examen, et si nous demandons à Dieu sa lumière, nous connoîtrons bientôt nos profits ou nos pertes. Mais ne vous imaginez pas que lorsqu'il a plu à Notre-Seigneur d'élever une âme à l'heureux état dont j'ai parlé, il l'abandonne aisément, et qu'il soit facile au démon de réussir dans son entreprise. Cet adorable Maître s'intéresse de telle sorte à la conserver, et lui donne en diverses manières tant d'avertissements intérieurs pour l'empêcher de se perdre, qu'elle ne sauroit point voir le péril où elle se met. Enfin, il faut toujours faire de nouveaux

efforts pour avancer de plus en plus. Si cette ardeur pour notre avancement spirituel nous manque, nous avons grand sujet de craindre ; c'est une marque que le démon nous tend quelque piège. En effet, l'amour n'étant jamais oisif, il n'est pas possible que le nôtre pour Dieu, après avoir atteint un tel degré, cesse d'aller en augmentant. Et qui ne voit qu'une âme qui ne prétend à rien moins que d'être l'épouse d'un Dieu, et à qui il a déjà fait l'honneur de se communiquer par de si grandes faveurs, ne sauroit, sans infidélité, demeurer dans l'inaction et comme endormie ?

Pour vous faire connoître, mes filles, de quelle manière Notre-Seigneur se conduit envers les âmes qui ont le bonheur d'être ses épouses, il me faudra maintenant parler de la sixième demeure. Vous y verrez que tout ce que nous pouvons faire ou souffrir pour son service, afin de nous disposer à recevoir des grâces d'un ordre si élevé, ne mérite pas d'être considéré. Et s'il m'a été ordonné d'écrire ceci, peut-être Notre-Seigneur l'a-t-il voulu afin qu'à la vue d'une telle récompense, et de la miséricorde infinie d'un Dieu qui daigne ainsi se communiquer et se révéler à de vils vermisseaux, nous n'ayons plus souvenir de nos petites satisfactions de la terre, et que, fixant nos regards sur la grandeur de notre Époux, nous courions embrasées de son amour. Je le prie de me faire la grâce de dire sur un sujet si difficile et si relevé quelque chose qui vous soit utile ; car s'il ne conduit lui-même ma plume, je vois que c'est impossible ; que si cela ne devoit point tourner au profit de vos âmes, je le supplie de ne pas me laisser écrire un mot. Il sait bien que mon seul

désir, autant que j'en puis juger, est que son nom soit glorifié, et que nous fassions de sincères efforts pour servir, d'une manière digne de lui, un Maître qui, dès l'exil, paye avec une telle munificence. S'il nous récompense ici-bas de la sorte, quelle sera cette félicité du ciel qu'il versera dans l'âme, non plus par intervalles, mais pendant toute l'éternité, loin des travaux, des périls, et des tempêtes de cette vie. O mes filles, si ce n'étoit la crainte de l'offenser et de le perdre, nous devrions nous estimer heureuses de pouvoir vivre jusqu'à la fin du monde, afin de travailler pour un si grand Dieu qui veut être tout ensemble notre Roi et notre Époux. Implorons son assistance, afin qu'il nous rende dignes de faire quelque chose qui lui soit agréable, et qui ne soit point mêlé de ces nombreuses imperfections qui accompagnent toujours nos bonnes œuvres.

SIXIÈME DEMEURE

CHAPITRE I.

Des peines de cette sixième demeure, et comment Dieu les fait cesser.

Parlons maintenant, avec le secours de l'Esprit-Saint, de cette sixième demeure. L'âme, blessée de l'amour du divin Époux depuis qu'elle l'a vu, soupire plus que jamais après la solitude, et écarte, autant que son état le lui permet, tous les obstacles qui l'empêchent d'en jouir. Cette première vue de l'Époux est restée tellement peinte en elle, que tout son désir est de jouir encore du bonheur de sa présence. Comme je l'ai dit plus haut, dans cette oraison on ne voit rien, pas même des yeux de l'imagination, à quoi on puisse, à proprement parler, donner le nom de vue ; mais j'emploie ce terme, à cause de la comparaison dont je me suis servie. Fermement résolue de n'avoir point d'autre époux que son Dieu, l'âme appelle de tous ses vœux le moment où se célébrera cette bienheureuse alliance. Cependant, malgré toute l'ardeur de son désir, l'Époux veut qu'elle le désire encore davantage, et qu'il lui en coûte quelque chose pour se voir en

possession d'un bien qui est le plus grand de tous les biens. Tout ce qu'elle peut avoir à souffrir n'est rien, il est vrai, auprès des avantages que lui assurera le titre d'épouse; toutefois, mes filles, elle a besoin, je vous assure, de cet avant-goût et de ce gage qu'elle a reçu de son bonheur, pour pouvoir supporter les croix qui l'attendent.

O mon Dieu, que de peines intérieures et extérieures n'endure-t-on pas avant d'entrer dans la septième demeure! Il me semble quelquefois que si l'âme les envisageoit avant de s'y engager, il y auroit sujet de craindre, vu sa faiblesse naturelle, qu'elle ne pût se résoudre à les souffrir, quelque grand que soit l'avantage qu'elle en pût retirer. Il n'en est pas ainsi dans la septième demeure : là, elle ne craint plus rien; elle iroit même de grand cœur au-devant de toutes ces peines pour son Dieu; un tel courage lui vient de cette union si étroite et presque continuelle où elle vit avec son divin Époux.

Il sera utile, je crois, de vous parler de quelques-unes des peines qu'on endure dans cette demeure et dont j'ai la certitude. Peut-être est-il quelques âmes que Dieu ne conduit point par cette voie; je doute néanmoins beaucoup qu'il s'en rencontre aucune de celles qui jouissent par intervalles de ces consolations célestes, qui ne sente, d'une manière ou d'une autre, le poids des peines de cet exil. Je n'avois pas dessein de traiter ce sujet; mais j'ai pensé depuis que celles qui, se trouvant en cet état, s'imaginent que tout est perdu, seront bien aises d'apprendre ce qui se passe dans les âmes que Dieu favorise de semblables grâces.

Je rapporterai ces peines, non point dans l'ordre où

elles arrivent, mais comme elles se présenteront à ma mémoire. Je commence par les plus petites. Ce sont les propos et les murmures des personnes avec qui l'on converse d'ordinaire, ou même de celles avec qui l'on n'a aucun rapport, et qui jamais, ce semble, n'auroient dû penser à nous. Elles disent qu'une telle veut passer pour sainte ; qu'elle ne se porte à ces excès que pour tromper le monde, et paroître l'emporter sur les autres, qui néanmoins valent mieux qu'elle sans toutes ces cérémonies : et remarquez qu'elle ne fait rien de singulier, mais qu'elle tâche seulement de bien remplir les devoirs de son état. Ce qui lui est plus sensible, c'est que ses amis s'éloignent d'elle, et sont précisément ceux qui tiennent sur son compte les propos les plus mordants. Cette âme, disent-ils, s'égare et s'abuse grandement ; elle est trompée par le démon ainsi que telle et telle ; elle ne fait que décrier la vertu et elle trompe ses confesseurs. Ce n'est pas tout ; ils vont trouver les confesseurs eux-mêmes, leur tiennent de semblables discours, citent des exemples et n'oublient rien de ce qui peut leur donner de la défiance sur la conduite de cette âme. Je connois une personne qui se vit réduite à appréhender de n'en trouver aucun qui voulût la confesser, tant on avoit dit de choses contre elle, qu'il seroit inutile de rapporter. Ce qu'il y a encore de plus fâcheux, c'est que cette peine, au lieu de passer promptement, dure quelquefois toute la vie, parce que les personnes qui portent un jugement si désavantageux sur les âmes qui sont dans cet état, ne cessent de rendre toutes leurs actions suspectes. Mais, dira-t-on, il y en a aussi d'autres qui les louent. O mes filles, que le nombre en est petit en com-

paraison de ceux qui les blâment et les condamnent ! D'ailleurs, ces louanges sont pour l'âme une nouvelle peine qui l'afflige bien plus encore. En effet, voyant clairement que si elle a quelque bien, elle l'a reçu de Dieu, et qu'il ne vient en aucune manière d'elle-même, elle souffre, dans les commencements surtout, un intolérable tourment quand elle s'entend louer. Dans la suite, son déplaisir diminue pour différentes raisons. La première, parce que l'expérience lui démontre que les hommes, se portant avec la même facilité à dire le bien que le mal, et le mal que le bien, on doit mépriser leurs discours. La seconde, parce que découvrant, à une plus vive lumière, que tout le bien qui est en elle est un pur don de Notre-Seigneur, elle ne se l'attribue pas plus que si elle le voyoit dans une autre personne, et ainsi elle en donne à Dieu toute la gloire. La troisième, parce qu'ayant vu d'autres personnes profiter des grâces qu'elle a reçues de Dieu, elle pense qu'il a voulu se servir de la bonne opinion qu'elles ont d'elle, comme d'un moyen pour faire du bien à leurs âmes. Et la quatrième, parce que, n'ayant devant les yeux que la gloire de son Maître, sans s'occuper de la sienne, elle se trouve délivrée de l'appréhension, ordinaire dans les commencements, que les louanges ne soient pour elle, comme pour tant d'autres, une cause de ruine. Ainsi, elle se soucie très-peu que l'on ait de l'estime pour elle, et désire seulement de pouvoir contribuer à faire donner des louanges à Dieu, sans se mettre en peine du reste.

Ces raisons et d'autres encore adoucissent la peine si vive que donnent ces louanges : on en ressent néanmoins toujours une certaine souffrance, si ce n'est quand on n'y

fait point attention. Mais l'âme souffre incomparablement plus de se voir sans sujet estimée de tout le monde, que d'être blâmée par des discours désavantageux. Quand elle est venue à ce point d'être insensible aux louanges qu'on lui donne, elle se soucie encore moins de ce qu'on dit contre elle. Ces discours, au lieu de la contrister et de l'abattre, la réjouissent et la fortifient, parce que l'expérience lui a déjà fait connoître les précieux avantages qu'elle en retire. Il lui semble même que ceux qui la traitent si injustement, n'offensent point Dieu, mais qu'au contraire Dieu le permet ainsi, dans le dessein de l'enrichir. Et comme elle connoît visiblement que ses adversaires la font avancer dans la vertu, elle conçoit une tendresse particulière pour eux, et croit qu'ils l'aiment plus véritablement que ceux qui disent du bien d'elle.

Lorsqu'on est dans cet état, Notre-Seigneur envoie d'ordinaire de grandes maladies. Si les douleurs qu'on éprouve sont aiguës, et si elles se font sentir dans leur plus grande intensité, je ne crois pas qu'il soit possible d'endurer une plus grande souffrance sur la terre. Dans l'accablement intérieur et extérieur où elles jettent, l'âme ne sait plus que devenir, et elle aimeroit beaucoup mieux endurer un prompt martyre, que de se voir en proie à ces excessives douleurs. A la vérité, quand elles arrivent jusqu'à un tel excès, elles ne durent pas longtemps ; d'ailleurs Dieu, qui ne permet pas que nous ayons plus de mal que nous n'en pouvons porter, commence alors par donner la patience. Mais s'il ne soumet que pour peu de temps à un pareil martyre, il envoie d'autres douleurs

fort grandes qu'on endure habituellement, et il éprouve par des maladies et des infirmités de diverses sortes. Je connois une personne qui depuis quarante ans reçoit de Notre-Seigneur les grâces dont j'ai parlé, et qui dans ce long intervalle n'a jamais passé un seul jour sans douleur et sans éprouver diverses souffrances causées par son peu de santé, sans parler de beaucoup d'autres grandes peines qu'elle avoit à endurer. Mais elle comptoit tout cela pour peu de chose, lorsqu'elle considéroit que par ses grandes infidélités elle avoit mérité l'enfer. Dieu conduira par d'autres chemins les âmes qui l'ont moins offensé. Pour moi, je choisirois toujours celui de la souffrance, quand il ne s'y rencontreroit d'autre avantage que d'imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ; mais à combien plus forte raison le dois-je choisir, quand à ce premier avantage il s'en joint un si grand nombre d'autres.

Si je pouvois maintenant représenter dans toute leur étendue la grandeur des peines intérieures, les précédentes paroîtroient bien légères. Je commencerai par le tourment qu'on endure quand on a pour confesseur un homme qui, bien que doué d'une certaine prudence, n'a point d'expérience de semblables choses. Comme elles sont extraordinaires, il doute de tout, il appréhende tout, et principalement s'il remarque quelque imperfection dans les personnes à qui elles arrivent. Il s' imagine que celles à qui Dieu fait de semblables grâces, doivent être des anges, et il ne considère pas que cela est impossible tandis que nous vivons dans un corps mortel. Il attribue donc ce qui se passe en elles au démon ou à la mélancolie. Je ne m'en étonne pas, et je ne saurois condamner

ces confesseurs, parce qu'aujourd'hui le monde étant plein de semblables illusions de l'esprit de ténèbres, et des maux causés par cette funeste mélancolie, ils ont raison de s'en défier, et d'y prendre garde de bien près. Cependant ces âmes, qui appréhendent déjà beaucoup par elles-mêmes, vont à leur confesseur comme à un juge qui doit décider de ce qui se passe en elles; et voyant qu'il les condamne, elles souffrent un trouble et un tourment qui ne se peuvent comprendre, à moins de les avoir éprouvés. Ces pauvres âmes, surtout si elles ont été fort imparfaites, s'imaginent alors qu'en punition de leurs péchés, Dieu permet que le démon les trompe. A la vérité, au moment où elles reçoivent ces faveurs, elles sont dans une parfaite assurance, et elles ne peuvent douter qu'elles ne viennent de Dieu; mais comme cela dure peu, et que le souvenir de leurs offenses leur est toujours présent, il suffit qu'elles tombent dans ces fautes et ces imperfections inévitables en cette vie, pour que leurs peines recommencent. Lorsque les confesseurs les rassurent, ces peines sont adoucies pour un peu de temps, mais elles ne tardent pas à revenir. Quand au contraire les confesseurs eux-mêmes augmentent leurs craintes, ces âmes sont en proie à un tourment presque intolérable, surtout si, en même temps, elles endurent ces grandes sécheresses où l'on perd en quelque sorte jusqu'au souvenir de Dieu, et où l'on n'est pas plus touché d'entendre parler de lui que d'un bruit vague et lointain qui viendrait frapper l'oreille. Mais cette peine, déjà si grande, n'est rien en comparaison de celle que leur donne la pensée qu'elles ne savent pas se faire connoître des confesseurs et qu'elles les trom-

pent. En vain leur déclarent-elles jusqu'à leurs premiers mouvements, cela est inutile. Leur entendement est si obscurci et si incapable de connoître la vérité, qu'elles se laissent aller à croire tout ce que l'imagination, alors maîtresse, leur représente, et toutes les extravagances que le démon leur suggère. Dieu permet alors à cet esprit de ténèbres de les tenter, et même de leur faire entendre qu'elles sont réprouvées. Tant de peines réunies leur causent un tourment intérieur si sensible et si insupportable, que je ne saurois le comparer qu'à celui qu'éprouvent les damnés. En effet, durant cette tempête, elles se trouvent sans aucune consolation, et au lieu d'en recevoir de leur confesseur, il semble qu'il s'accorde avec les démons pour les tourmenter encore davantage.

Je connois un confesseur qui, dirigeant une personne livrée à ce tourment, et le trouvant dangereux, lui ordonnoit de l'avertir quand elle seroit en cet état ; mais il vit que cela étoit inutile, parce que cette personne étoit alors si incapable de tout, que si elle vouloit lire dans un livre écrit même en langue vulgaire, elle y comprenoit aussi peu que si elle n'eût pas connu une lettre. Dans une si grande tempête, il n'y a point d'autre remède que d'espérer en la miséricorde de Dieu qui, à l'heure qu'on y pense le moins, la calme en un instant par une de ses paroles. Il semble qu'il n'y ait jamais eu de nuage dans l'âme, tant ce divin soleil l'inonde de sa lumière, et la laisse remplie de consolation. Sortie victorieuse d'un combat si périlleux, cette âme donne les plus grandes louanges à Notre-Seigneur, auquel elle se reconnoît rede-

vable de la victoire ; elle voit clairement qu'elle n'a point combattu, et que même les armes avec lesquelles elle auroit pu se défendre, étoient dans les mains de l'ennemi. Elle découvre la profondeur de sa misère, et combien peu elle pourroit par elle-même, si Dieu venoit à retirer sa main.

Elle n'a pas besoin, pour comprendre cette vérité, de faire des réflexions ; elle la connoît par l'expérience qu'elle en a faite. Cette impuissance absolue où elle a été, lui révèle à la fois son néant et sa misère. Sans doute, durant cette tourmente, elle n'est point sans la grâce de Dieu, puisqu'elle ne l'offense point, et que pour rien au monde elle ne voudroit l'offenser ; mais cette grâce est tellement cachée, qu'il lui semble qu'elle ne possède plus, et que même elle ne posséda jamais la plus petite étincelle d'amour pour son Dieu ; les grâces qu'il lui a faites, et les services qu'elle lui a rendus, ne lui apparoissent que comme des songes. Quant à ses péchés, elle voit avec certitude qu'elle les a commis.

O Jésus, qu'une âme ainsi abandonnée est digne de compassion, et combien peu de secours elle tire de toutes les consolations de la terre ! C'est pourquoi, mes sœurs, si vous vous trouvez en cet état, ne pensez pas que la liberté et les richesses des heureux du siècle pourroient tant soit peu alléger votre mal ; non, non. De même que tous les plaisirs du monde offerts à la vue des damnés, au lieu de diminuer leur supplice, ne feroient que l'accroître, ainsi en est-il de l'âme dans cet état ; les maux qu'elle endure venant du Ciel, les choses de la terre ne peuvent y apporter le moindre adoucissement. Ce grand Dieu veut

par là nous faire connoître son souverain pouvoir et notre profonde misère : cette connoissance nous est très-utile, comme on le verra dans la suite.

Que fera donc une âme quand elle se trouvera plusieurs jours dans cette peine ? Si elle prie, c'est comme si elle ne prioit pas ; elle ne sauroit tirer la moindre consolation de ses prières même vocales, parce qu'elle n'entend pas ce qu'elle dit. Quant aux mentales, ce n'en est pas alors le temps, les puissances en étant incapables. La solitude, au lieu de lui servir, lui nuit ; elle ne peut cependant souffrir ni d'être en compagnie, ni qu'on lui parle, ce qui est un nouveau tourment pour elle. Ainsi, quelques efforts qu'elle fasse, elle est dans un tel dégoût et dans un tel chagrin pour ce qui est de l'extérieur, qu'il est facile de s'en apercevoir. Elle chercheroit en vain des termes pour exprimer ce qu'elle souffre, ce sont des peines et des tourments spirituels auxquels on ne peut donner de nom qui leur soit propre. Le meilleur remède, selon moi, je ne dis pas pour en être délivré, je n'en connois point pour cela, mais pour pouvoir les supporter, c'est de s'occuper à des œuvres extérieures de charité et d'espérer en la miséricorde de Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui se confient en lui. Qu'il soit béni dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

Je ne dirai rien ici des peines extérieures causées par les démons, parce qu'elles ne sont ni aussi fréquentes, ni, à beaucoup près, aussi pénibles. Quelque effort que fassent ces esprits de ténèbres, ils ne peuvent aller, à mon avis, jusqu'à lier les puissances et troubler l'âme, de la manière que nous venons de voir. La raison lui reste pour

lui dire qu'ils ne peuvent aller au delà de ce que Dieu leur permet ; et tant qu'elle conserve cette lumière, tout ce qu'elle peut souffrir n'est rien en comparaison des tourments dont je viens de parler.

En traitant des différentes manières d'oraison et des faveurs que Dieu accorde dans cette demeure, je parlerai de quelques autres peines intérieures. Il est facile de juger, par l'état où elles laissent le corps, qu'elles font beaucoup plus souffrir que celles dont j'ai fait la peinture dans ce chapitre. Cependant elles ne méritent pas le nom de peines, puisque l'âme, en les souffrant, connoît que ce sont de grandes faveurs de Dieu, et qu'elle en est très-indigne.

Ces peines arrivent lorsqu'on est prêt à entrer dans la septième demeure. J'en rapporterai quelques-unes ; toutes, ce seroit impossible. Je ne saurois non plus en donner une notion parfaite, parce qu'elles sont d'une nature beaucoup plus élevée que les précédentes, dont je n'ai pu donner qu'une bien foible idée. Daigne mon Dieu, par les mérites de son Fils, me favoriser de son assistance ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE II.

Faveurs par lesquelles l'Époux fait sentir à l'âme sa présence. — Blessures que lui cause un martyre plein de délices. — Suave flamme d'amour qui tout à coup l'embrase, sans mélange d'aucune souffrance. — Ces deux faveurs sont à l'abri de toute illusion.

Il y a longtemps, ce semble, que nous avons perdu de vue notre petite colombe. Il n'en est pourtant pas ainsi : car ce sont ces peines qui lui font prendre un vol plus élevé. Je vais donc commencer à parler de la manière dont l'Époux se conduit envers elle, et dire comment, avant de la traiter en épouse, il veut qu'elle appelle de ses désirs cette grâce souveraine. Il use dans ce but de moyens si délicats, que l'âme elle-même ne les entend point ; et moi-même je ne saurois les faire comprendre, sinon à ceux qui les ont éprouvés. Ce sont des élans d'amour, partant du plus profond de l'âme, si délicats et si subtils, qu'il n'existe, selon moi, aucune comparaison qui en puisse donner une idée juste. Ils ne ressemblent à rien de ce que nous pouvons acquérir par nos efforts, et ils sont même très-différents des goûts de Dieu dont j'ai parlé. Souvent, lorsque l'âme s'y attend le moins, et que même elle ne pense pas à Dieu, Notre-Seigneur la réveille tout à coup comme par un rapide éclair. Elle n'aperçoit néanmoins aucune lumière, ni n'entend aucun bruit ; mais elle entend d'une manière très-distincte que son

Dieu l'appelle ; et elle est tellement saisie, dans les commencements surtout, au son de cette voix, qu'elle tremble et se plaint, quoiqu'elle ne souffre aucune douleur. Elle sent qu'une blessure d'ineffable suavité vient de lui être faite ; par qui, comment, elle l'ignore ; et cette blessure est d'un tel prix à ses yeux, qu'elle n'en voudroit jamais guérir. Connoissant que son divin Époux est près d'elle, quoiqu'il ne la laisse pas jouir de son adorable présence, elle ne peut s'empêcher, même extérieurement, de s'en plaindre à lui avec des paroles toutes d'amour. Si la peine qu'elle éprouve alors est pénétrante, elle est en même temps suave et douce. Elle est indépendante de sa volonté ; mais, fût-il en son pouvoir de s'en délivrer, elle ne le voudroit pas. Elle savoure dans cette peine un plaisir incomparablement plus grand que dans cette délicieuse ivresse de l'oraison de quiétude, où il n'y a aucun mélange de souffrance.

Malgré tous mes efforts pour vous faire entendre cette opération de l'amour, je ne sais, mes sœurs, comment je le pourrai, car il y a, ce semble, ici quelque contradiction. D'un côté, en effet, le Bien-Aimé fait clairement connoître à l'âme qu'il est avec elle ; et de l'autre, il l'appelle par un signe si certain qu'elle ne peut en douter, et par un son de voix si pénétrant qu'il lui est impossible de ne pas l'entendre. A mon avis, l'Époux, qui est alors dans la septième demeure, ne veut point encore adresser à l'âme des paroles distinctes, mais il suffit de cette voix mystérieuse pour que tout dans le château soit saisi de respect, et que rien n'ose remuer, ni les sens, ni l'imagination, ni les puissances.

O Dieu tout-puissant, que vos secrets sont impénétrables ! et quelle différence n'y a-t-il pas entre les choses purement spirituelles et tout ce qu'il nous est donné ici-bas de voir et de comprendre, puisque je ne trouve point de termes pour faire entendre cette faveur dont je viens de parler, si petite cependant en comparaison de tant d'autres merveilles de grâce que vous opérez dans les âmes ! Cette voix du Bien-Aimé cause dans l'âme un tel transport, qu'elle se consume de désirs, et ne sait néanmoins que demander, parce qu'elle voit clairement que son Dieu est avec elle. Mais, direz-vous peut-être, si l'âme a cette vue, que peut-elle désirer ? quelle peine peut-elle avoir ? et quel bonheur plus grand peut-elle souhaiter ? A cela-je ne sais que répondre ; mais ce dont je suis assurée, c'est que cette peine pénètre jusque dans le fond de ses entrailles, et qu'il lui semble qu'on les lui arrache, lorsque le céleste Époux retire la flèche dont il l'a percée, tant est grand le sentiment de l'amour qu'elle lui porte.

Ne seroit-ce pas une étincelle échappée de l'éternel brasier d'amour qui est mon Dieu, laquelle tombant dans l'âme, lui fait sentir l'ardeur de cet incendie, mais qui, n'étant pas capable de la consumer tout entière, la laisse dans cette peine si agréable ? Je ne saurois, ce me semble, en donner une meilleure comparaison. Cette douleur délicieuse, qui ne mérite pas le nom de douleur, n'est pas toujours égale ; tantôt elle dure longtemps et tantôt peu, selon qu'il plaît à Notre-Seigneur de se communiquer, sans que l'âme puisse y contribuer par aucun effort ni par aucune industrie, parce que cette opération est toute

divine. Si quelquefois elle dure assez longtemps, c'est toujours en augmentant ou en diminuant; enfin, elle ne persévère jamais dans le même état. De là vient que l'âme n'en est jamais entièrement embrasée; car au moment où elle commence à s'enflammer, l'étincelle s'éteint, et l'âme sent un désir plus ardent que jamais de souffrir encore cette peine toute d'amour qu'elle vient d'éprouver.

Il n'y a point ici sujet de rechercher si cela procède de la nature, ou de la mélancolie, ou d'un artifice du démon, ou de l'imagination; car cette opération de l'amour fait assez connoître qu'elle vient de cette immuable demeure où Dieu habite. D'ailleurs les effets qu'elle produit sont fort différents de ceux que produisent d'autres manières d'oraison, où la grandeur du plaisir qu'éprouvent les puissances peut nous causer quelque doute. Ici les puissances et les sens eux-mêmes demeurent libres; ils considèrent avec étonnement ce qui se passe, mais ils ne troublent en rien l'application de l'âme à son divin Époux; ils sont, à mon avis, dans une égale impuissance d'augmenter ou de diminuer la délicieuse peine qu'elle souffre.

Celui à qui Notre-Seigneur a fait cette grâce, n'aura pas de peine à comprendre ce que je dis. Qu'il remercie beaucoup le divin Maître d'une faveur qui est à l'abri de toute illusion. L'unique chose qu'il a à craindre, c'est de ne pas en témoigner assez de reconnaissance. Mais s'il s'efforce de servir Dieu avec toute la fidélité dont il est capable, et de rendre en tout sa vie meilleure, il verra de quelle manière Dieu agira à son égard, et comment il se

plaira à l'enrichir de plus en plus de ses dons. J'ai connu une personne qui, pendant quelques années, fut favorisée de cette grâce. La satisfaction qu'elle goûtoit étoit inexprimable ; et quand il lui eût fallu porter pendant un très-grand nombre d'années les croix les plus pesantes pour l'amour de son Dieu, elle se seroit crue très-bien payée par la jouissance d'un tel bien. Bénédiction et louange à ce Dieu de bonté dans les siècles des siècles !

Mais pourquoi, me demanderez-vous peut-être, y a-t-il plus de sûreté en cet état que dans d'autres ? Pour les raisons suivantes, à mon avis. La première, parce que les peines dont le démon est l'auteur ne sont jamais agréables comme celle dont je viens de parler. Il peut bien y mêler quelque satisfaction qui paroît spirituelle ; mais joindre à la peine, et à une si grande peine, la tranquillité et le plaisir, cela surpasse son pouvoir, qui ne s'étend qu'à l'extérieur : et ainsi les peines qui viennent de lui ne seront jamais douces et paisibles, mais inquiètes et pleines de trouble. La seconde raison est que cette tempête qui remplit l'âme de suavité vient d'une région autre que celles où ce malheureux esprit peut exercer son empire. Enfin, la troisième raison est que l'âme retire de cette peine de grands avantages ; et entre autres, une résolution habituelle de souffrir pour Dieu, le désir des croix, une volonté plus déterminée de s'éloigner des contentements et des conversations du monde.

Que ce ne soit pas l'effet d'une illusion, cela est très-clair ; car quand cette peine est passée, l'âme auroit beau vouloir la sentir de nouveau, tous ses efforts sont inutiles. Cette peine est d'ailleurs si manifeste, que l'illusion est

impossible ; je veux dire qu'on ne peut croire l'éprouver quand on ne l'éprouve pas , ni en douter quand réellement on l'éprouve. Et si l'on avoit là-dessus quelque doute, ce seroit une marque qu'on n'auroit point ressenti ces véritables élans d'amour de Dieu dont je parle ; car ils se font sentir à l'âme avec non moins de force qu'une voix puissante se fait entendre à nos oreilles.

De dire que ces élans d'amour procèdent de la mélancolie, il n'y a nulle apparence ; car cette humeur forme toutes ses chimères dans l'imagination, tandis que ces élans naissent de l'intérieur de l'âme. Il peut se faire que je me trompe ; mais jusqu'à ce que des personnes entendues en cette matière m'aient donné d'autres raisons, je demeurerai dans ce sentiment. Je connois une personne d'oraison qui appréhendoit extrêmement d'être trompée, et qui cependant ne put jamais concevoir la moindre crainte sur la faveur dont je parle.

Notre-Seigneur a d'autres moyens de faire sentir à l'âme sa divine présence. Quelquefois, au milieu d'une prière vocale, et tandis qu'elle ne pense à rien d'intérieur, elle sent tout à coup une flamme qui la pénètre délicieusement, comme si soudain on répandoit en elle un très-suave parfum dont l'odeur se communiqueroit à tous les sens. Je ne dis pas néanmoins que ce soit une odeur ; mais je me sers de cette comparaison pour montrer que c'est quelque chose de semblable qui fait connoître à l'âme que l'Époux est là. A sa douce présence, elle sent un si ardent désir de continuer à le posséder, qu'elle ne trouve rien de difficile pour son service et qu'il n'y a point de louanges qu'elle ne lui donne. Cette grâce vient de la

même source que ces élans d'amour dont j'ai parlé ; mais elle n'est d'ordinaire accompagnée d'aucune peine, non plus que cet ardent désir de continuer à jouir de la présence de Dieu. Dans cette grâce, comme dans la précédente, l'âme n'a rien à craindre, pour les raisons indiquées plus haut. Ainsi, qu'elle songe uniquement à la recevoir avec de grandes actions de grâces.

CHAPITRE III.

Des paroles que Dieu adresse à l'âme; effet de ces paroles. — Marques auxquelles on les distingue de celles qui viennent de l'imagination ou du démon.

Dieu fait sentir à l'âme sa présence par un autre moyen. En apparence, cette grâce l'emporte sur les précédentes, mais il peut s'y rencontrer plus de périls; c'est pourquoi je m'arrêterai quelque temps sur ce sujet. Ce sont des paroles que Dieu fait entendre à l'âme de différentes manières : les unes paroissent extérieures, les autres très-intérieures; les unes semblent venir de la partie supérieure de l'âme, et les autres être tellement extérieures qu'on les entend de ses oreilles comme l'on entend une voix articulée.

Or, l'illusion sur ce point peut être fréquente, surtout chez les personnes foibles d'imagination ou notablement mélancoliques. C'est pourquoi il ne faut point, à mon avis, s'arrêter à ce qu'elles disent, quoiqu'elles assurent l'avoir vu ou entendu; ni non plus les jeter dans le trouble en leur disant que le démon les trompe; mais simplement les écouter et les traiter comme des personnes malades. La prieure et le confesseur, à qui elles rendront compte de ce qui se sera passé en elles, se contenteront de leur dire de ne pas faire grand cas de choses semblables, que ce n'est pas là l'essentiel dans le service de

Dieu, et que le démon en a trompé plusieurs de cette manière; mais, ajouteront-ils pour ne pas les affliger, ils espèrent qu'elles ne seront pas de ce nombre. Si on leur disoit que ce qu'elles croient avoir vu ou entendu n'est qu'un effet de la mélancolie, elles n'auroient jamais l'esprit en repos, étant si persuadées de ce qu'elles rapportent, qu'elles jureroient qu'elles l'ont vu et entendu. Mais on doit leur faire discontinuer l'oraison et employer toutes sortes d'industries pour leur persuader de ne pas tenir compte de ce qui se passe en elles. Car le démon, alors même qu'il ne nuirait point à ces âmes malades, a coutume de se servir d'elles pour nuire à d'autres. Il y a toujours sujet de craindre en semblables choses, jusqu'à ce que l'on soit assuré qu'elles procèdent de l'esprit de Dieu; c'est pourquoi je dis que dans les commencements le meilleur est toujours de les combattre. Si c'est Dieu qui agit, cette humilité de l'âme à se défendre de ses faveurs ne fera que la mieux disposer à les recevoir, et plus elle les mettra à l'épreuve, plus elles augmenteront. Mais il faut se garder de trop contraindre et d'inquiéter ces personnes, parce qu'il n'est pas en leur pouvoir de faire davantage.

Pour revenir aux paroles, je dis que, de quelque manière que l'âme les entende, elles peuvent venir ou de Dieu, ou du démon, ou de l'imagination. Avec l'aide du Seigneur, j'indiquerai, je l'espère, les marques auxquelles on les distingue et auxquelles on reconnoît celles qui sont dangereuses. Ceci ne sera pas sans utilité, attendu que parmi les personnes d'oraison il se trouve plusieurs âmes qui entendent ces paroles. Je souhaite,

mes sœurs, que vous sachiez que s'il n'y a pas de mal à ne pas croire de semblables choses, il n'y en a pas non plus à y ajouter foi.

Lorsque ces paroles ne tendent qu'à vous consoler ou à vous avertir de vos défauts, quel qu'en soit l'auteur, ne fussent-elles même qu'une illusion, elles ne sauroient vous nuire. Mais quand même elles viendroient de Dieu, ne pensez pas que vous en êtes meilleures; souvenez-vous que Notre-Seigneur a parlé bien des fois aux Pharisiens, et que tout consiste à faire son profit de ses paroles. Si vous en entendiez quelques-unes tant soit peu contraires à l'Écriture sainte, considérez-les comme si elles sortoient de la bouche même du démon; et quand elles ne viendroient que de la foiblesse de votre imagination, vous devez les regarder comme une tentation contre la foi. Ainsi donc, résistez-leur toujours afin de les mettre en fuite, ce qui vous est d'autant plus facile que ces tentations ont peu de force.

Soit que ces paroles viennent ou de votre intérieur, ou de la partie supérieure de l'âme, ou de l'extérieur, elles peuvent toutes procéder de Dieu; et les marques auxquelles on peut connoître qu'elles sont de lui, sont celles-ci : La première et la plus certaine est que ces paroles sont toujours accompagnées des effets, parce qu'elles portent avec elles une autorité et un pouvoir auxquels rien ne résiste. Je veux m'expliquer davantage. Une âme se trouve dans la peine, dans le trouble, dans la sécheresse, et dans cet obscurcissement d'esprit dont j'ai parlé plus haut; et ce peu de paroles : *Ne t'afflige point*, la mettent dans le calme, la remplissent de lumière, et dissipent

toutes ces peines dont elle n'auroit pas cru, l'instant d'auparavant, que tous les plus savants hommes du monde réunis fussent capables de la délivrer. Une autre personne est dans l'affliction et agitée de mille craintes, parce que son confesseur ou quelque autre lui a dit que ce qui se passe en elle vient du démon; elle entend seulement ces mots : *C'est moi, ne crains point*, et soudain toutes ses appréhensions s'évanouissent, et elle demeure si consolée, que rien ne seroit capable de lui faire croire le contraire. Une autre est dans l'inquiétude du succès de quelque affaire très-importante; elle entend ces paroles : *Sois en repos, elle réussira*, et elle y ajoute une telle foi qu'elle n'en sauroit douter, et voit ainsi cesser sa peine. Il en arrive de même en plusieurs autres occasions.

La seconde marque à laquelle on peut connoître que ces paroles sont de Dieu, c'est qu'elles laissent l'âme dans une grande tranquillité, dans un paisible et pieux recueillement, et toujours prête à louer Dieu. O mon Seigneur et mon Maître, si une seule de vos paroles que vous ne transmettez, à ce que j'ai ouï dire, que par le ministère de quelque ange, aux âmes admises dans cette sixième demeure, a tant de pouvoir et de force; quand c'est vous-même qui parlez, de quel bonheur ne comblez-vous pas celles qui déjà sont unies à vous, comme vous à elles, par l'adorable lien de votre divin amour !

Enfin, la troisième marque à laquelle on reconnoît les paroles de Dieu, c'est qu'elles demeurent très-longtemps gravées dans la mémoire, et que même quelques-unes ne s'en effacent jamais. Il n'en est pas ainsi de celles que nous entendons ici-bas, même de la bouche des hommes

les plus vertueux et les plus savants ; laissant dans la mémoire une trace bien moins profonde, elles s'en effacent. De plus, si ces paroles qui viennent de Dieu regardent l'avenir, l'âme y ajoute une foi absolue, ce qu'elle ne fait point pour des paroles humaines ; et bien qu'il se passe plusieurs années sans qu'elle en voie l'effet, elle se tient assurée que Dieu trouvera des moyens d'en amener l'accomplissement, ainsi qu'enfin il arrive. Cela n'empêche pas néanmoins que l'âme n'ait de la peine de voir les obstacles et les impossibilités apparentes qui s'y rencontrent ; et bien qu'elle soit assurée que ces paroles venoient de Dieu, néanmoins, quand il s'écoule un long intervalle avant qu'elle en voie l'accomplissement, elle hésite un peu, et doute si elles ne procédoient point du démon ou de son imagination. Mais dans le temps qu'elle entend ces paroles, quelques efforts que fasse le démon pour lui donner de la peine ou la décourager, et quoi que son imagination lui représente, elle demeure ferme dans la créance que Dieu en est l'auteur, principalement quand elles regardent son service et le bien des âmes, et qu'il paroît difficile que les choses réussissent. Ainsi, tout ce que l'ennemi du salut peut faire, c'est d'affoiblir un peu la foi : ce qui n'est qu'un trop grand mal, puisque nous sommes obligés de croire que le pouvoir de Dieu s'étend infiniment au delà de tout ce que notre esprit est capable de concevoir.

Mais malgré tous ces combats, quoique ces paroles soient traitées de rêveries par les confesseurs à qui on les communique, et quels que soient les mauvais succès qui fassent juger qu'elles n'auront point leur effet, il reste

toujours une étincelle d'espérance si vive, que rien n'est capable de l'éteindre, et enfin on voit l'accomplissement de ces paroles. L'âme en éprouve une telle joie et une telle allégresse, qu'elle ne voudroit plus faire autre chose que d'en rendre à Dieu de vives actions de grâces ; et elle s'y sent beaucoup plus portée par le plaisir de voir l'exécution de ses promesses, que par l'avantage qu'elle en reçoit.

Je ne sais d'où vient que l'âme désire avec tant d'ardeur que ces paroles de Dieu se trouvent véritables ; elle éprouveroit, je crois, moins de douleur d'être surprise en quelque mensonge que si elles ne s'accomplissoient pas ; comme si, par rapport à ces paroles, elle pouvoit autre chose que de rapporter ce qui lui a été dit. Je connois une personne qui, à ce sujet, se rappeloit très-souvent le prophète Jonas lorsqu'il appréhendoit que Ninive ne fût point détruite. Mais comme c'est l'esprit de Dieu qui a parlé à l'âme, il est bien juste que son respect et son amour pour lui, lui fassent désirer qu'on ne puisse douter de l'effet de ses paroles, attendu qu'il est la vérité suprême. Aussi, quelle n'est pas sa joie quand, après mille difficultés, elle les voit enfin accomplies ! Lui fallût-il endurer pour cela les plus grandes peines et les plus grands travaux, elle aimeroit mieux les souffrir que de voir sans effet ce qu'elle tient avec certitude pour la parole de Dieu. Mais peut-être toutes les personnes ne tomberont pas dans cette foiblesse, si toutefois c'en est une, car pour moi je n'ose la condamner.

Lorsque les paroles viennent de l'imagination, elles n'ont aucun des caractères que nous venons de remarquer

dans les paroles de Dieu, ni cette certitude, ni cette paix, ni cette joie intérieure. Voici ce que j'ai vu arriver à quelques personnes foibles de tempérament ou d'imagination. Étant dans l'oraison de quiétude et dans le sommeil spirituel, elles se trouvoient dans un si grand recueillement, et tellement hors d'elles-mêmes, qu'elles ne sentoient rien à l'extérieur; tous leurs sens étoient tellement endormis (et peut-être sommeilloient-elles en effet), qu'il leur sembloit, comme dans un songe, qu'on leur parloit; elles se persuadoient voir ainsi des choses qu'elles croyoient procéder de l'esprit de Dieu. Mais tout cela, n'étant que songé ou qu'imaginé, ne produit pas plus d'effet qu'un songe. Il arrive aussi quelquefois que ces âmes, demandant avec amour une chose à Notre-Seigneur, se persuadent qu'il leur dit qu'il la leur accordera; mais je ne saurois croire que ceux qui ont véritablement entendu plusieurs fois ces paroles de Dieu, puissent s'y tromper.

Il y a sans doute grand sujet de craindre que ces paroles qu'on entend, ne viennent du démon ou de notre imagination; mais si elles sont accompagnées des marques dont j'ai parlé, on peut s'assurer qu'elles procèdent de Dieu. Cependant, s'il s'agit pour vous d'une chose importante, ou bien de quelque affaire du prochain, non-seulement ne faites rien, mais ne vous arrêtez pas même à la pensée de rien entreprendre, sans l'avis d'un confesseur savant, prudent et vertueux; et cela quoique vous entendiez plusieurs fois les mêmes paroles, et qu'il soit clair pour vous qu'elles viennent de Dieu. Telle est, mes filles, la volonté de Notre-Seigneur; et loin de manquer

à ce qu'il nous commande, nous sommes sûres de l'accomplir, puisqu'il nous a dit de regarder notre confesseur comme tenant sa place. Une si sage manière d'agir nous encouragera, et nous aidera à surmonter les difficultés qui se rencontreroient dans l'exécution de ce que ces paroles nous ordonnent; et Notre-Seigneur inspirera au confesseur la même assurance, et la ferme conviction que ces paroles viennent de son esprit. S'il ne le fait point, nous ne sommes obligées à rien de plus. Quant à moi, je trouve un tel péril à s'écarter de cette règle pour suivre son propre sentiment, que je vous avertis, mes sœurs, et vous conjure, au nom de Notre-Seigneur, de ne jamais commettre une telle faute.

Dieu parle encore à l'âme d'une autre manière très-sûre, selon moi, dans une vision intellectuelle dont je traiterai dans la suite. C'est au plus intime de l'âme que Dieu parle; et l'âme entend ses paroles d'une manière si distincte et dans un si profond secret, que le mode même d'entendre et les effets produits par la vision rassurent pleinement, et donnent la certitude que le démon ne sauroit y avoir aucune part. L'admirable impression que ces paroles produisent sur l'âme, l'affermir dans la croyance qu'elles viennent de Dieu; au moins est-elle bien sûre qu'elles ne procèdent pas de l'imagination; et si l'on veut y réfléchir, on aura toujours cette assurance, pour les raisons que je vais dire.

La première raison est qu'il y a une grande différence entre les paroles formées par notre imagination, et ces paroles divines. Car bien qu'elles n'aient qu'un même sens, celles-ci l'expriment d'une manière si claire, et

s'impriment tellement dans notre mémoire, que nous ne saurions en oublier la moindre syllabe ; au lieu que celles qui viennent de notre imagination sont loin de cette clarté, et ressemblent en quelque sorte à des paroles entendues au milieu d'un songe.

Seconde raison : ces paroles s'entendent souvent lorsque nous ne pensons point du tout au sujet auquel elles ont rapport, et quelquefois même quand nous sommes en conversation ; en outre, elles répondent à des pensées qui ne font que passer dans notre esprit, ou à des pensées que nous n'avons plus, ou à des choses auxquelles nous n'avions jamais pensé. Or, comment l'imagination pourroit-elle inventer des paroles qui ont rapport à ce que l'âme n'a jamais ni désiré, ni aimé, ni même connu ?

Troisième raison : l'âme ne fait qu'écouter ces paroles qui viennent de Dieu, au lieu que c'est elle qui forme celles qui viennent de l'imagination.

Quatrième raison : une seule de ces paroles divines comprend en peu de mots ce que notre esprit ne sauroit exprimer qu'en plusieurs.

Cinquième raison enfin : souvent, par une manière que je ne saurois expliquer, ces paroles divines comprennent plusieurs sens outre celui qu'elles expriment par le son. Je parlerai ailleurs de ce mode d'entendre, qui est si délicat et si admirable, qu'on ne sauroit assez en bénir le Seigneur.

Comme quelques personnes, et une en particulier bien connue de moi, ont été en de grands doutes sur ce mode d'entendre, et sur la différence qui se trouve entre les paroles de Dieu et celles qui viennent de l'imagination, je

suis persuadée que plusieurs autres sont dans la même peine. Cette personne, à laquelle Dieu daignoit très-souvent parler, avoit considéré fort attentivement ce qui se passoit alors en elle ; et sa plus grande crainte, dans les commencements, étoit que ces paroles ne fussent un jeu de son imagination. Quant à celles qui viennent du démon, on les reconnoît plus vite. Se transformant en ange de lumière, il peut bien, à force de subtilité, faire entendre ses paroles d'une manière aussi distincte que l'esprit de vérité ; mais ce qui n'est pas en son pouvoir, c'est de contrefaire les effets des paroles divines, ni de laisser dans l'âme la paix et la lumière dont elles la remplissent. Cet esprit de ténèbres la remplit au contraire d'inquiétude et de trouble. Mais il ne peut faire aucun mal à l'âme, pourvu qu'elle soit humble, et que, fidèle à l'avis donné plus haut, elle ne fasse rien par elle-même, quelques paroles qu'elle entende.

L'âme reçoit-elle des faveurs et des caresses, elle doit examiner attentivement si elle en conçoit quelque sentiment de propre estime ; et si elle ne se confond pas d'autant plus que les paroles qu'elle entend sont plus tendres, elle doit être assurée qu'elles ne viennent point de l'esprit de Dieu. Car il est certain que quand Dieu parle, plus les faveurs dont il comble l'âme sont grandes, moins l'âme fait cas d'elle-même ; elle demeure pénétrée d'un plus vif sentiment de ses péchés, et oublie ce qu'elle peut avoir fait de bien ; son unique pensée et son unique désir, c'est la gloire de Dieu, sans songer à son intérêt propre ; elle appréhende plus que jamais de s'écarter en quoi que ce soit de sa volonté ; enfin, elle est intimement convaincue

qu'au lieu de mériter tant de grâces, elle ne mérite que l'enfer.

Lorsque l'oraison et les faveurs qu'on y reçoit produisent de tels effets, l'âme n'a rien à appréhender. Qu'elle se confie en la miséricorde de Dieu, qui, étant fidèle en ses promesses, ne permettra pas qu'elle soit trompée par le démon. Il est bon néanmoins qu'elle marche toujours avec quelque crainte.

Mais, diront peut-être ceux que Notre-Seigneur ne conduit pas par ce chemin, ces âmes ne pourroient-elles pas, pour éviter tout péril, ne pas écouter ces paroles ; et si elles sont intérieures, en détourner leur pensée de telle sorte qu'elles ne les entendraient pas ? Non, cela ne leur est point possible. Nous pouvons en quelque manière, j'en conviens, ne pas entendre les paroles de l'imagination, en les laissant tomber et n'en tenant aucun compte ; mais il n'en est pas de même des paroles divines. Lorsque c'est Dieu qui nous parle, soudain il fait taire en nous toutes les autres pensées pour nous rendre attentifs à ce qu'il nous dit ; et il est moins en notre pouvoir de ne pas l'entendre, qu'il n'est au pouvoir d'une personne d'une ouïe très-subtile de ne pas entendre ce qu'on lui diroit à haute voix. Car cette personne peut ne pas prêter son attention, et occuper son esprit d'autre chose. Mais quand Dieu parle, il est de toute impossibilité à l'âme de boucher ses oreilles, et de penser à autre chose qu'à ce qu'elle entend. Celui qui, à la prière de Josué, put arrêter le soleil, arrête aussi, quand il lui plaît, les puissances de l'âme et tout l'intérieur. L'âme voit que c'est un autre Maître tout autrement puissant qu'elle, qui gouverne alors ce château ;

ce qui imprime en elle un grand respect et une humilité profonde. Ainsi donc, quand Dieu parle à l'âme, il ne lui est possible en aucune façon de ne pas l'entendre. Je prie Notre-Seigneur de nous faire la grâce de nous oublier nous-mêmes pour ne penser qu'à lui plaire : puissé-je avoir expliqué ce qui regarde ces divines paroles, et donné quelques avis utiles aux âmes que le divin Maître honorerait d'une aussi grande faveur.

CHAPITRE IV.

Divers ravissements que Dieu accorde à l'âme dans cette demeure.—Première sorte de ravissement ; nature et admirables effets de cette faveur.

Quel repos peut goûter la pauvre petite colombe au milieu de ces peines, et d'autres encore ? Toutes ces peines allument en elle un plus ardent désir de posséder son Époux. Le divin Maître, qui connoît notre foiblesse, se sert de ce moyen et de plusieurs autres pour fortifier cette âme, afin qu'elle ait le courage de s'unir à un Souverain tel que lui, et de le prendre pour Époux.

Vous rirez peut-être de m'entendre ici parler de courage, et il vous semblera qu'il n'est nullement nécessaire à cette âme, attendu qu'il n'y a point de femme, de si basse condition qu'elle soit, qui n'en ait assez pour épouser un roi. Cela est vrai à l'égard des princes de la terre, mais non pas à l'égard de ce Roi du ciel. Il y a tant de disproportion entre sa grandeur infinie et notre extrême bassesse, qu'il faut, pour surmonter l'effroi qu'on éprouve, plus de courage que vous ne pensez ; et il nous seroit impossible de l'avoir, si lui-même ne nous le donnoit. Aussi, que fait-il pour conclure ce céleste mariage ? Il met l'âme dans des ravissements qui la dégagent des sens, parce qu'elle ne pourroit, en leur demeurant unie, se voir si proche de cette suprême Majesté sans entrer dans une

frayeur qui lui coûteroit peut-être la vie. Je parle ici de véritables ravissements, et non de ces prétendus ravissements ou extases qui ne sont que des imaginations et des effets de la foiblesse de notre sexe, qui est telle qu'une seule oraison de quiétude est capable, comme je crois l'avoir dit, de mettre quelques-unes de ces âmes dans l'agonie.

Comme j'ai communiqué avec plusieurs personnes spirituelles, je veux rapporter ici ce que j'ai appris des différentes sortes de ravissements. Je ne sais si j'y réussirai comme je l'ai fait ailleurs¹. Si je répète ici ce que j'ai dit sur certains sujets, c'est, entre autres raisons, pour mettre sous les yeux l'ensemble et la suite des grâces que Dieu accorde dans les diverses demeures de ce château.

L'une de ces sortes de ravissements arrive sans même que l'âme soit en oraison : une parole de Dieu qu'elle entend, ou qui revient à son souvenir, la touche d'une manière si vive, qu'elle est ravie hors d'elle-même. Il semble que Notre-Seigneur, ayant compassion de ce qu'elle souffre depuis si longtemps par le désir de le posséder, fait naître du plus profond de son intérieur cette étincelle dont j'ai parlé plus haut, qui l'embrase de telle façon, qu'elle se renouvelle comme un phénix au milieu des flammes : elle peut croire pieusement que ses offenses lui sont pardonnées ; bien entendu qu'auparavant elle a satisfait à tout ce qu'ordonne l'Eglise pour se purifier de ses taches, et se trouve ainsi disposée à recevoir une telle

¹ Au livre de sa Vie.

grâce. Lorsque l'âme est en cet état, Notre-Seigneur l'unit à lui d'une manière ineffable. Seuls, Notre-Seigneur et l'âme ont le secret de cette union ; encore l'âme ne l'entend pas de telle sorte qu'elle puisse ensuite l'expliquer, quoiqu'elle la connoisse par un sentiment intérieur ; car ceci n'est pas comme un évanouissement dans lequel on est privé de toute connoissance, tant intérieure qu'extérieure.

Ce que j'ai remarqué en cette sorte de ravissement, c'est que l'âme n'a jamais plus de lumière qu'alors pour comprendre les choses de Dieu. Si l'on me demande comment il peut se faire que toutes nos puissances et tous nos sens étant tellement suspendus qu'ils sont comme morts, nous entendions et comprenions quelque chose, je réponds que c'est un secret que nulle créature peut-être n'entend, et que Dieu s'est réservé ainsi que tant d'autres qui se passent dans cette sixième demeure et dans la septième. J'aurois pu joindre ensemble ces deux dernières demeures, parce que, pour aller de l'une à l'autre, l'âme ne rencontre point de porte fermée ; mais comme il y a des choses dans la dernière qui ne sont connues que de ceux qui y sont entrés, j'ai jugé à propos de les diviser.

Quand l'âme est dans cette extase, Notre-Seigneur lui fait la grâce de lui découvrir quelques secrets des choses célestes, et de lui donner des visions imaginaires qu'elle peut rapporter, et qui demeurent tellement gravées dans sa mémoire qu'elle ne sauroit jamais les oublier. Le divin Maître lui accorde aussi des visions intellectuelles, dont quelques-unes sont si élevées, que l'âme manque de ter-

mès pour les exprimer, Dieu le permettant sans doute ainsi, parce qu'il ne convient pas que des créatures qui sont encore sur la terre, en aient connoissance; quant à la plupart des autres, elle les peut rapporter quand elle est revenue du ravissement. Comme il peut se faire, mes sœurs, que ces visions, et particulièrement les intellectuelles, ne soient pas connues de quelques-unes d'entre vous, j'en parlerai en son lieu, attendu que mes supérieurs m'ont ordonné de le faire. Il paroîtra peut-être déplacé que je m'occupe d'un tel sujet, mais ce ne sera pas, je l'espère, sans utilité pour quelques âmes.

Mais, direz-vous, si l'âme ne peut dans la suite rendre compte de ces faveurs si sublimes dont je viens de parler, quel avantage en retire-t-elle? O mes filles, il est si grand que l'on ne sauroit assez l'estimer; car bien que ces visions ne puissent se rapporter, elles demeurent tellement gravées dans le fond de l'âme, qu'elles ne s'en effacent jamais. Mais comment peut-on s'en souvenir, puisqu'elles n'ont aucune image qui les représente, et que les puissances de l'âme n'en ont point l'intelligence? C'est là encore une chose que je ne comprends pas. Je sais seulement qu'elles impriment si profondément dans l'âme certaines vérités sur la grandeur de Dieu, que quand la foi n'existeroit pas pour lui dire qui il est, et lui imposer la loi de le reconnoître pour son Dieu, dès ce moment elle l'adoreroit en cette qualité, comme le fit Jacob après la vision de l'échelle mystérieuse. Ce patriarche connut alors des secrets qu'il ne fut pas ensuite en son pouvoir de déclarer; s'il n'eût vu que des anges monter ou descendre, et s'il n'eût pas été en même temps

éclairé d'une lumière intérieure, il n'eût pas compris les grands mystères qui lui étoient montrés dans cette vision. Je ne sais si je m'explique bien, et si je rapporte fidèlement ce que j'ai entendu dire sur ce sujet. Moïse ne put non plus dire tout ce qu'il avoit vu dans le buisson, il dit seulement ce que Dieu lui permit d'en rapporter. Si Dieu, par les merveilles qu'il révéloit alors à son âme, ne lui eût donné la claire vue et la certitude qu'il lui parloit, Moïse n'auroit jamais osé s'engager dans tant de périls et de travaux ; il dut donc voir, au milieu des épines de ce buisson, tant et de si grandes choses, qu'il se sentit assez de courage pour entreprendre de délivrer son peuple. Vous voyez par là, mes sœurs, qu'il ne nous appartient pas de pénétrer les secrets de Dieu, ni de chercher des raisons qui nous en donnent l'intelligence. Croyons, comme nous y sommes obligées, qu'il est tout-puissant, et que des vers de terre tels que nous sommes ne doivent pas prétendre à connoître ses infinies grandeurs ; et ne cessons de le bénir de ce que, dans sa bonté, il daigne nous donner la connoissance de quelques-unes.

Je souhaiterois pouvoir tant soit peu expliquer, à l'aide d'une comparaison, ce qui se passe dans le ravissement dont je traite, mais je ne crois pas qu'il y en ait qui puisse bien l'exprimer. Je me servirai de celle-ci, faute d'autre. Représentez-vous, dans le palais d'un roi ou d'un grand seigneur, une de ces salles magnifiques qui renferment des cristaux, des vases de toute espèce, et une infinité d'autres objets rares et précieux, disposés de telle manière qu'on les voit presque tous en entrant. J'ai eu une fois ce spectacle sous les yeux : c'étoit dans le palais de la du-

chesse d'Albe, où, dans un de mes voyages, mes supérieurs, sur les instantes prières de cette dame, m'obligèrent de passer deux jours. Dès l'entrée, je demeurai toute surprise; et pensant en moi-même à quoi pouvoit servir ce grand amas de curiosités, je trouvai que la beauté et la variété de tant de créatures pouvoit me porter à louer le Créateur; et maintenant j'admire comment cela me sert pour le sujet que je traite. Je restai un certain temps dans ce cabinet; mais cette grande multitude d'objets si différents fit qu'à peine sortie j'oubliai tout ce qui avoit frappé mes yeux, et il ne m'en resta qu'un souvenir général et confus.

Voilà une foible idée de ce qui se passa dans le ravissement dont je parle. Lorsque dans ces deux dernières demeures Dieu est dans une âme comme dans le ciel empyrée, et tellement uni à elle qu'elle n'est plus qu'une même chose avec lui, cette âme est ravie hors d'elle-même, et se trouve si abîmée dans la joie de le posséder, qu'elle est incapable de comprendre les secrets qu'il expose à sa vue. Mais lorsqu'il lui plaît quelquefois de la tirer de l'ivresse de cette extase pour lui faire voir comme en un clin d'œil les merveilles de ce cabinet céleste, elle se souvient, après être entièrement revenue à elle, qu'elle les a vues. Elle ne sauroit néanmoins rien dire en particulier de chacune d'elles, attendu que, par sa nature, elle ne peut rien comprendre au delà de ce que Dieu a voulu, par une manière surnaturelle, lui faire voir de surnaturel. D'après cette manière de m'exprimer, il sembleroit que l'âme voit quelque chose par vision imaginaire; cependant ce n'est point cela que je veux dire, je ne parle ici

que de vision intellectuelle. Mais mon ignorance et mon peu d'esprit font que je ne puis rien dire comme il le faudroit ; et si j'ai rencontré juste dans ce que j'ai dit sur ce ravissement, il m'est bien démontré que cela ne vient pas de moi.

Pour moi, je suis persuadée que si l'âme, dans les ravissements qu'elle croit avoir, n'entend point de ces secrets du ciel, ce ne sont point des ravissements véritables, mais des effets de la foible complexion des femmes, qui, après avoir fait de grands efforts d'esprit, tombent dans une défaillance qui suspend l'usage de leurs sens, ainsi que je l'ai dit dans l'oraison de quiétude. Or, cela n'a rien de commun avec un véritable ravissement ; car lorsque c'en est un, je tiens pour certain que Notre-Seigneur attire toute l'âme à lui, et que, la traitant comme son épouse, il lui fait voir une petite partie du royaume qu'il a acquis ; et pour peu qu'un Dieu si grand se révèle à l'âme, elle voit d'admirables choses. Or, comme il veut que rien alors ne détourne l'âme de jouir du bonheur de sa présence, il fait fermer à ses sens et à ses puissances toutes les portes de ces demeures, et ne laisse ouverte que celle par où elle est entrée pour aller à lui. Qu'il soit loué à jamais d'un tel excès de miséricorde, et que malheureux sont ceux qui, pour ne pas vouloir en profiter, rendent inutile l'amour qu'un si bon Maître leur témoigne !

O mes sœurs, combien peu considérable est tout ce que nous avons quitté en renonçant au monde, et tout ce que nous faisons et pouvons faire pour un Dieu qui veut bien ainsi se communiquer à de petits vers de terre comme

nous ! Or, puisqu'il nous est permis d'espérer même dès cette vie de jouir d'un aussi grand bonheur, que faisons-nous ? à quoi nous arrêtons-nous ? qui peut nous empêcher un seul moment de chercher par les rues et les places publiques notre divin Époux, à l'exemple de l'épouse des Cantiques ? Oh ! que tout ce qui est sur la terre est inutile, s'il ne nous sert à acquérir un si grand bien ! Et quand nous pourrions posséder à jamais tous les plaisirs, toutes les richesses, toutes les joies imaginables du monde, que tout cela est vil et dégoûtant en comparaison des saintes délices et des trésors de gloire dont nous jouirons pendant l'éternité ! Et ces trésors de gloire eux-mêmes, que sont-ils, comparés au bonheur de posséder sans fin, comme nôtre, le Créateur et le Maître de tout ce qu'il y a dans le ciel et sur la terre ?

O aveuglement humain, jusqu'à quand obscurciras-tu nos yeux ! Sans doute, mes sœurs, cet aveuglement n'est pas tel en nous qu'il nous empêche de voir tout à fait ; j'aperçois néanmoins dans nos yeux de petits grains de sable, dont le nombre pourroit, en s'augmentant, nous nuire beaucoup. C'est pourquoi, je vous en conjure, au nom de Dieu, faisons tourner à notre profit nos fautes mêmes par une connoissance plus intime de notre misère ; et qu'elles servent à rendre notre vue plus pénétrante, de même que la boue, entre les mains de Notre-Seigneur, servit à guérir l'aveugle-né. Ainsi, en nous voyant si imparfaits, redoublons d'ardeur pour supplier notre divin Époux de tirer du bien de nos misères, afin que nous puissions lui plaire en toutes choses.

J'ai fait, sans m'en apercevoir, une grande digression.

Pardonnez-le-moi, mes sœurs; mais je n'ai pu, en traitant de ces grandes grâces de Dieu, m'empêcher de témoigner ma douleur à la vue de ce que les âmes perdent par leur faute. Il est vrai, ce sont là des faveurs insignes que Notre-Seigneur fait à qui il veut; cependant, si nous aimions cet adorable Époux comme il nous aime, il nous les accorderoit à toutes; car il ne désire rien tant que de trouver à qui donner, et ses dons ne diminuent point ses richesses, parce qu'elles sont infinies.

Je reviens à mon sujet. Quand le divin Époux veut ravir l'âme, il commande que l'on ferme les portes de ces deux dernières demeures, et même celles du château et de son enceinte. En effet, à peine entre-t-on dans le ravissement, que l'on cesse de respirer; et si quelquefois on garde encore durant quelques moments l'usage des autres sens, on ne peut néanmoins proférer une seule parole. Mais souvent tous les sens sont suspendus à l'instant même; un tel froid gagne les mains et tout le corps, que l'âme semble en être séparée; parfois il est impossible de distinguer si l'on respire encore. Le ravissement, dans un si haut degré, est de courte durée; cette grande suspension ne tarde pas à diminuer, et le corps paroît alors reprendre quelque vie pour mourir de nouveau de la même manière, et rendre l'âme plus vivante qu'auparavant. Mais cette grande extase passe vite.

Souvent, après cette extase, durant le reste du jour et quelquefois durant plusieurs jours, la volonté reste comme enivrée, et l'entendement tout occupé de ce qu'il a vu : l'âme est, ce semble, incapable de s'appliquer à autre chose qu'à aimer Dieu; et elle s'y porte avec d'autant plus

d'ardeur, qu'elle n'a que du dégoût pour les créatures. Mais lorsque cette âme est entièrement revenue à elle, quelle n'est pas sa confusion de se voir si indigne d'une telle faveur ! Quels désirs n'éprouve-t-elle pas de s'employer au service de Dieu de toutes les manières qu'il lui plaira ! Car si les faveurs précédentes produisent de si grands effets, quel doit être celui d'un ravissement si sublime ! Cette âme voudroit avoir mille vies pour les sacrifier à Dieu ; elle souhaiteroit què toutes les créatures fussent changées en autant de langues pour l'aider à louer Celui qu'elle aime ; elle a soif de pénitence, mais tout ce qu'elle peut faire d'austérités lui semble peu de chose, parce que la force de son amour l'empêche en quelque sorte de les sentir. Elle voit clairement que les tourments étoient légers aux martyrs, à cause de l'assistance qu'ils recevoient de Celui pour l'amour duquel ils les enduroient. Ainsi, ces âmes se plaignent à Notre-Seigneur lorsqu'il ne leur présente pas des occasions de souffrir.

Elles considèrent comme une grâce très-particulière du divin Maître qu'il leur envoie ces ravissements en secret ; si cela leur arrive en présence de quelques personnes, la confusion qu'elles en éprouvent est si grande, qu'elle les arrache en quelque sorte à cette délicieuse ivresse qu'on goûte après une si haute faveur. Connoissant la malice du monde, elles craignent que ceux qui les ont vues en cet état, au lieu de reconnoître une grâce si insigne et d'en louer le Seigneur, n'en portent des jugements téméraires, et n'en parlent d'une manière désavantageuse.

Cette peine et cette confusion dont ces âmes ne peuvent se défendre, procèdent, en quelque sorte, d'un défaut

d'humilité. En effet, si elles souhaitent d'être méprisées, pourquoi se mettre en peine de ce qu'on peut dire? C'est ce que Notre-Seigneur fit entendre à une personne qui se trouvoit dans cette peine : *Ne t'afflige point*, lui dit-il, *car ceux qui t'ont vue en cet état me donneront des louanges, ou ils en parleront à ton désavantage; et ainsi, d'une manière ou d'une autre, tu y gagneras*. J'ai su depuis que ces paroles consolèrent et encouragèrent extrêmement cette personne; et je les rapporte ici, afin que si quelqu'une d'entre vous se voyoit dans la même affliction, elle se les rappelle et en fasse son profit.

Notre-Seigneur veut, ce me semble, que le monde sache que ces personnes sont à lui, et que nul autre n'a droit d'y prétendre. Pour le corps, l'honneur, les biens, il permet qu'on les attaque, parce qu'il en tirera sa gloire; mais pour l'âme, il ne permet point qu'on y touche. Ainsi, pourvu qu'elles soient fidèles à leur divin Époux, et qu'elles n'aient pas le malheur de s'éloigner de lui, il les protégera contre toutes les puissances du monde et contre toutes les forces de l'enfer.

Je ne sais si j'ai donné quelque intelligence de ce qui regarde les ravissements. Je dis quelque intelligence; car de la donner tout entière, c'est une chose impossible; et si j'y ai réussi en quelque sorte, je ne croirai pas mon temps mal employé. A l'aide de ce que j'ai dit, on pourra discerner les véritables ravissements de ceux qui sont faux, et connoître la différence de leurs effets. Je dis ravissements faux, et non pas feints, parce que je suppose que ceux qui les ont, n'ont pas dessein de tromper, mais sont trompés. Comme chez eux les effets ne répondent

pas à la faveur qu'ils croient avoir reçue, leurs prétendus ravissements deviennent un sujet de risée; ce qui fait qu'ensuite on a de la peine à ajouter foi même aux ravissements véritables dont Notre-Seigneur favorise les âmes. Qu'il soit loué et béni à jamais! Ainsi soit-il.

CHAPITRE V.

D'une autre espèce de ravissement que la Sainte nomme vol de l'esprit. — Mouvement soudain et irrésistible qui emporte l'esprit. — Lumières et trésors dont Dieu enrichit l'âme dans ce ravissement.

Il y a une autre sorte de ravissement auquel je donne le nom de vol de l'esprit. S'il est le même, quant à la substance, que le précédent, il en diffère néanmoins beaucoup par la manière dont il agit sur l'intérieur. Quelquefois, en effet, l'âme est ravie par un mouvement si prompt, et l'esprit est emporté avec tant de vitesse, qu'on en éprouve un grand effroi, surtout dans les commencements. C'est ce qui m'a fait dire que ceux à qui Notre-Seigneur accorde ces grâces, ont besoin de beaucoup de courage, de foi, de confiance, d'abandon à sa volonté, afin qu'il fasse de l'âme ce qu'il voudra. Pensez-vous, mes filles, qu'une personne qui jouit pleinement de sa raison et de ses sens, n'éprouve qu'un léger trouble lorsqu'elle sent ainsi enlever son âme, et quelquefois son corps avec elle, comme nous le lisons de quelques saints, sans savoir ni où elle va, ni qui l'enlève, ni comment cela se fait? Car au moment où se déclare ce mouvement instantané, on n'est pas encore bien assuré qu'il vient de Dieu. Mais, direz-vous, ne peut-on pas y résister? Non, en aucune manière; et c'est même pis quand on le tente, ainsi que je l'ai appris d'une personne à qui cela est ar-

rivé. Dieu veut alors faire connoître à l'âme qu'après s'être tant de fois pleinement remise entre ses mains, et s'être offerte à lui tout entière, elle ne peut plus en nulle façon disposer d'elle-même. Cette personne ayant reconnu que la résistance ne servoit qu'à accroître de beaucoup l'impétuosité du mouvement qui l'enlevoit, résolut de ne pas plus résister au ravissement que la paille à l'ambre qui l'attire. Elle s'abandonnoit aux mains de Celui qui est tout-puissant, comprenant bien que le mieux pour elle alors étoit de faire de nécessité vertu. En effet, avec la même facilité qu'un géant enlève une paille, le Fort des forts, notre grand Dieu, enlève l'esprit.

Si ma mémoire est fidèle, j'ai dit, en traitant des goûts spirituels dans la quatrième demeure, que l'âme, dans cette oraison, est comme un bassin de fontaine qui se remplit d'eau d'une manière si douce et si tranquille, qu'on n'y remarque aucun mouvement. Mais ici ce grand Dieu, qui donne un frein aux eaux et qui défend à la mer de franchir ses limites, ouvre les sources de l'eau de la grâce, et en déchaîne le cours impétueux sur cette âme, qui, en un instant, semblable à la nacelle flottant sur la cime des ondes, est emportée jusqu'au ciel. De même qu'au milieu de la tempête tous les efforts du pilote et des matelots ne sauroient empêcher un vaisseau d'aller où le poussent les vagues en furie, de même l'âme ne peut rien contre cet irrésistible mouvement des flots qui l'emportent ; tout en elle, les sens, les puissances, et ce qu'il peut y avoir d'extérieur, se trouve contraint de céder.

O mes sœurs, si en écrivant seulement ceci je suis épouvantée de voir la puissance de ce Souverain et de ce

Maître absolu, combien le devront être ceux qui l'ont éprouvée ! Je n'en doute point, s'il plaisoit à ce grand Dieu de se montrer avec cette majesté aux personnes du monde les plus abandonnées au péché, elles n'auroient pas la hardiesse de l'offenser ; et si elles n'étoient pas arrêtées par l'amour, elles le seroient du moins par la crainte. Quelle obligation n'ont donc pas les âmes qu'il daigne conduire par une voie si sublime, de faire tous leurs efforts pour plaire à ce Maître adorable ! C'est pourquoi, je vous en conjure en son nom, vous, mes filles, à qui il accorde de pareilles faveurs, redoublez de fidélité dans son service, et souvenez-vous que plus vous recevez de sa main, plus la dette que vous contractez est grande. L'immensité de cette dette effraye ; pour en soutenir la vue, il faut à l'âme un grand courage ; et si Notre-Seigneur ne le lui donnoit, elle seroit dans une affliction continuelle. En effet, comment ne seroit-elle pas accablée en voyant d'un côté ce que cet adorable Maître fait pour elle, et de l'autre, le foible retour dont elle paye des faveurs si extraordinaires ? Liée à son divin Époux par des obligations extrêmes, elle gémit de pouvoir si peu de chose pour lui. Si elle lui rend quelque service, il est si peu digne de lui et accompagné de tant de défauts, d'imperfections, de lâcheté, que le mieux qu'elle puisse faire est de ne point s'en souvenir, et d'avoir seulement devant les yeux la grandeur de ses péchés, de s'abandonner à sa miséricorde, et de demander avec larmes qu'il daigne, vu qu'elle n'a point de quoi acquitter sa dette, y suppléer lui-même, et user envers elle de cette inépuisable bonté dont il use toujours à l'égard des pécheurs. Peut-être cette âme

entendra-t-elle de la bouche du Sauveur les paroles qu'il adressa à une personne qui, prosternée devant un crucifix, étoit en proie à une amère affliction. Comme elle se désoloit de n'avoir jamais eu rien à offrir à Dieu, ni à quitter pour l'amour de lui, le même Seigneur crucifié lui dit, pour la consoler, *qu'il lui donnoit toutes les peines et toutes les douleurs qu'il avoit souffertes dans sa passion; qu'elle les regardât désormais comme siennes, et les offrît à son Père*. Cette personne fut inondée d'une telle joie, et se trouva si riche, ainsi que je l'ai appris d'elle-même, qu'elle ne put jamais oublier cette faveur signalée. Au contraire, toutes les fois qu'elle faisoit réflexion sur sa misère, ce souvenir relevoit son courage, et la remplissoit de consolation. Je pourrois rapporter plusieurs choses particulières sur ce sujet; car ayant communiqué avec diverses personnes d'oraison et fort saintes, j'ai été à même de les connoître. Mais craignant que vous ne pensiez que je parle de moi, je n'en dirai pas davantage. Le trait que je viens de rapporter suffit, mes filles, pour vous montrer quel plaisir cause à Notre-Seigneur cet exercice de la connoissance de nous-mêmes la vue constante de notre pauvreté et de notre misère, enfin la conviction profonde que nous n'avons rien que nous ne tenions de lui.

Ainsi, mes sœurs, si dans ces ravissements il faut à une âme beaucoup de courage pour soutenir la vue de la majesté de Dieu, il lui en faut plus encore, quand elle est humble, pour soutenir la vue de son impuissance à reconnoître de si sublimes faveurs. Daigne le Seigneur, dans son infinie bonté, nous faire don de ce courage!

Je reviens à ce ravissement si impétueux. Il est tel qu'il semble que véritablement il sépare l'esprit du corps. Néanmoins cette personne dont j'ai parlé plus haut n'en est pas morte ; mais elle ne sait, durant quelques instants, si son âme anime ou n'anime plus son corps. Il lui semble qu'elle est dans une autre région entièrement différente de celle où nous sommes ; elle y voit une lumière incomparablement plus brillante que toutes celles d'ici-bas ; et elle se trouve instruite en un instant de tant de choses merveilleuses, qu'elle n'auroit pu, avec tous ses efforts, s'en imaginer, en plusieurs années, la millième partie. Cela n'est point une vision intellectuelle, mais imaginaire, dans laquelle on voit plus clairement des yeux de l'âme que l'on ne voit des yeux du corps. On comprend aussi alors certaines choses sans qu'il soit besoin de paroles pour les faire entendre ; et si l'on voit quelques saints, on les reconnoît comme si l'on avoit eu avec eux des rapports intimes dans le monde.

Souvent, outre ce que l'on voit des yeux de l'âme en la manière que je viens de dire, on voit aussi d'autres choses par une vision intellectuelle, et en particulier une grande multitude d'anges qui accompagnent leur Maître. Beaucoup d'autres choses encore que je ne saurois dire, sont représentées à l'âme par une connoissance admirable à laquelle les yeux du corps n'ont point de part. Ceux qui en auront l'expérience et qui seront plus habiles que moi, pourront peut-être les expliquer, mais cela me semble bien difficile. Pendant que tout cela se passe, l'âme est-elle unie au corps ou en est-elle séparée ? Je ne sais, je ne voudrois affirmer ni l'un ni l'autre. Voici, à

ce sujet, la pensée qui m'est souvent venue : Si le soleil, sans changer de place, envoie en un moment ses rayons sur la terre, pourquoi l'âme, qui n'est qu'une même chose avec l'esprit comme le soleil avec ses rayons, ne pourroit-elle point, sans quitter sa demeure ordinaire, et par la force de cette chaleur qui lui vient du vrai Soleil de justice, sortir de soi et s'élever vers Dieu par quelque partie supérieure d'elle-même ?

Je ne sais peut-être ce que je dis ; ce qui est vrai, c'est que ce mouvement qui s'élève alors de l'intérieur, et que j'appelle un vol de l'esprit, ne sachant quel nom plus propre lui donner, n'est pas moins prompt que celui d'une balle de mousquet. Ce vol est sans bruit, mais il se fait sentir à l'âme d'une manière si manifeste, que l'illusion sur ce point lui est absolument impossible. Autant que j'en puis juger ; l'âme en est entièrement hors d'elle-même, et Dieu lui découvre alors des choses admirables. Revenue à soi, elle tire tant d'avantages des choses si merveilleuses qu'elle a vues, que toutes celles de la terre ne lui paroissent que de la boue. Ainsi elle conçoit un tel mépris de ce qu'elle estimoit auparavant, qu'elle ne souffre plus la vie qu'avec peine. Il semble que Dieu ait voulu lui faire connoître quelque chose de la beauté et des richesses de ce fortuné pays qu'elle doit habiter un jour, ainsi que, par les députés qu'envoyèrent les Israélites, il fit connoître à son peuple la fécondité de la terre promise. Il agit de la sorte envers cette âme, afin qu'elle supporte avec joie les fatigues d'un si pénible voyage, par la vue de ce terme heureux où l'attend un éternel repos. Qu'on ne croie pas qu'on ne tire que peu de profit

d'un ravissement qui passe si vite; il produit de si grands avantages, qu'il faut pour le comprendre l'avoir éprouvé. Il est donc clair qu'un tel ravissement ne peut procéder ni de l'imagination, ni du démon; car de cet esprit de ténèbres il ne sauroit rien venir qui opère dans l'âme une si grande paix, un calme si pur, ni surtout qui lui donne les trois choses que je vais dire, en un aussi haut degré qu'elle les possède au sortir de ce ravissement.

La première, une admirable connoissance de Dieu qui, à mesure qu'il se découvre à nous, nous donne une idée plus haute de son incompréhensible grandeur. La seconde, la connoissance de nous-mêmes, et un sentiment profond d'humilité, à la seule pensée qu'une créature qui n'est que bassesse et néant en comparaison de l'auteur de tant de merveilles, ait osé l'offenser, et soit encore assez hardie pour le regarder. La troisième, un souverain mépris pour toutes les choses de la terre, hormis pour celles qui peuvent être utiles pour le service d'un si grand Dieu.

Voilà les joyaux que l'Époux donne d'abord à son épouse; elle y est d'autant plus sensible, qu'ils sont d'une plus grande valeur. Ces visions où il s'est montré à elle demeurent profondément gravées dans sa mémoire, et elles ne cesseront de lui être présentes jusqu'au jour où elle contempera son Époux dans la gloire. Une grande faute pourroit seule lui faire perdre un tel bonheur; mais ce divin Époux qui lui donne ces joyaux, lui donnera encore le secours de sa grâce, afin qu'elle les garde précieusement, et n'ait pas le malheur de les perdre.

Encore une fois, mes sœurs, ne pensez pas qu'il faille peu de courage lorsque l'âme, tout à coup ravie, se voit privée de tous ses sens et se croit séparée de son corps, sans pouvoir comprendre de quelle sorte cela lui arrive. Veuillez m'en croire, il faut que ce grand Dieu qui a accordé à l'âme une si haute faveur, lui donne encore le courage qui lui est alors nécessaire. Vous me direz peut-être qu'elle est bien récompensée de cet effroi qu'elle éprouve; et j'en demeure d'accord. Que Celui qui a le pouvoir de faire de si grands dons, soit loué à jamais, et nous rende dignes de le servir ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE VI.

Effets des ravissements que Dieu accorde à l'âme dans cette sixième demeure.
— De la jubilation spirituelle.

De si grandes grâces allument dans l'âme le plus ardent désir de posséder entièrement l'Époux divin qui les lui accorde. Sa vie n'est plus qu'un tourment, quoique mêlé de délices, et elle soupire avec une ineffable ardeur après la mort. Aussi ne cesse-t-elle de demander avec larmes à son Dieu de la retirer de cet exil. Tout ce qu'elle y voit, la fatigue; elle ne trouve quelque soulagement que dans la solitude. Mais cette peine revient aussitôt troubler sa joie; et ainsi elle n'est jamais en repos. Enfin, notre mystique papillon ne trouve point de lieu où il puisse s'arrêter. Cette âme brûle d'un amour si tendre, qu'à la moindre occasion qui augmente ce feu, elle prend soudain son vol. Ainsi, les ravissements sont très-fréquents dans cette demeure, sans qu'on y puisse résister, lors même qu'ils arrivent en public. A peine ces faveurs sont-elles connues, qu'on parle contre cette âme et qu'on la persécute; tant de personnes, et les confesseurs en particulier, cherchent à lui inspirer des craintes, qu'elle ne peut s'empêcher d'en être émue. Pleine de sécurité à l'intérieur, surtout quand elle est seule avec Dieu, elle ne laisse pas de s'affliger à la pensée que ce n'est peut-être là qu'un

artifice du démon pour la porter à offenser son saint Époux. Les murmures l'inquiètent peu ; ce qui la peine, c'est quand son confesseur la blâme comme s'il y avoit de sa faute. En cet état, elle demande des prières à tout le monde ; et sur ce qu'on lui dit que le chemin par où elle marche est plein de dangers, elle conjure Notre-Seigneur de la conduire par un autre. Néanmoins, voyant qu'elle avance beaucoup par celui-là ; convaincue par ce qu'elle lit, ce qu'elle entend, ce qu'elle connoît, que ce chemin la conduit au ciel par l'observation de la loi de Dieu, elle ne sauroit, quelques efforts qu'elle fasse, ne pas désirer de continuer toujours d'y marcher. Tout ce qu'elle peut, c'est de s'abandonner entre les mains de Dieu. Cette impuissance de désirer ce qu'on lui commande, lui cause de la peine, parce qu'il lui semble que c'est désobéir à son confesseur, et qu'elle croit que le seul moyen pour n'être point trompée est de lui obéir, et de ne point offenser Dieu. Elle sent que pour rien au monde elle ne voudroit commettre un péché véniel de propos délibéré, et elle s'afflige extrêmement de ce qu'elle ne peut s'empêcher d'en commettre plusieurs sans s'en apercevoir.

Dieu donne à ces âmes un si ardent désir de lui plaire, et une si vive appréhension de tomber dans les moindres imperfections, que cette seule raison est capable de les porter à fuir le commerce des créatures, et à envier le bonheur de ceux qui passent leur vie dans les déserts. Mais d'un autre côté elles voudroient être au milieu des personnés du siècle pour les exciter à servir Dieu, et leur zèle ne gagnât-il qu'une âme, elles s'estimeroient heureuses. Si c'est une femme, elle s'afflige de ce que son

sexe ne lui laisse pas cette liberté, et elle envie aux hommes celle qu'ils ont de publier à haute voix la grandeur du Dieu des batailles.

O mystique papillon, lié par tant de chaînes, tu ne peux voler au gré de tes désirs. Ayez compassion de lui, ô mon Dieu ! Donnez enfin à cette âme qui ne respire que votre honneur et votre gloire, la liberté de faire quelque chose pour vous. Ne vous souvenez point de son peu de mérite, ni de la bassesse de sa nature. Seigneur, vous êtes tout-puissant ; commandez à la mer de se retirer, et au Jourdain d'écarter ses ondes pour laisser passer les enfants d'Israël. N'écoutez pas un sentiment de tendre compassion pour cette âme à la vue de ce qu'elle aura à souffrir, c'est assez qu'elle soit soutenue par vous : avec cet invincible appui, elle est capable de supporter de grandes croix ; elle y est résolue, elle les appelle de toute l'ardeur de ses désirs. Déployez la puissance de votre bras, et ne permettez point qu'elle consume sa vie en des choses si petites. Une foible femme est devant vous, malgré toute sa bassesse faites resplendir en elle le pouvoir de votre grâce, afin que le monde, voyant qu'elle n'est pour rien dans ses œuvres, vous en donne toute la louange : jamais, jamais pour elle trop de sacrifices à ce prix. Qu'on vous adore et qu'on vous aime, voilà, Seigneur, son unique désir. Mille vies, si elle les avoit, elle vous les immoleroit pour obtenir qu'une seule âme, cédant à la voix de son zèle, vous donnât seulement quelques louanges de plus. Oh ! qu'à ses yeux ces mille vies ainsi offertes en sacrifice seroient bien employées ! Mais hélas ! ne méritant pas même d'endurer la plus légère souffrance pour

votre service, à combien plus forte raison n'est-elle pas indigne du bonheur de mourir pour vous !

Mais où étois-je, et à quel propos ai-je dit ceci ? Je ne sais. Ce qui est certain, mes sœurs, c'est que ces suspensions ou extases allument dans l'âme les désirs que j'en viens de décrire. Ce ne sont point des désirs qui passent, ils subsistent toujours ; et l'âme fait bien voir en toute occasion qu'ils sont sincères. Mais pourquoi dire que ces désirs sont continuels, puisque l'âme se sent quelquefois si lâche et si déstituée de courage dans les moindres choses, qu'elle se croit incapable de rien entreprendre ? A mon avis, Dieu l'abandonne alors à elle-même, pour son plus grand bien ; elle reconnoît que si elle a eu quelque courage, c'étoit lui seul qui le lui donnoit ; elle le voit à une clarté si vive, qu'elle en demeure anéantie, et elle découvre comme dans un nouveau jour la grandeur de son Dieu et cette miséricorde infinie qu'il a déployée à l'égard de la plus misérable des créatures. Cependant l'état ordinaire de l'âme, après ces extases, est celui que j'ai dit.

Remarquez ici une chose, mes sœurs : Lorsque vous sentez ces grands désirs, quelquefois si impétueux, de jouir de la vue de Notre-Seigneur, vous ne devez point vous y laisser aller, mais plutôt, si vous le pouvez, en détourner votre pensée. Je dis si vous le pouvez, parce qu'il est d'autres désirs, comme vous le verrez dans la suite, auxquels il est de toute impossibilité de résister. Dans ceux dont je traite maintenant, la résistance est possible, parce que la raison, demeurant libre, l'âme peut, comme l'exemple de saint Martin nous l'apprend, se

conformer à la volonté de Dieu. Elle pourra faire diversion à leur violence en considérant que ces désirs étant le partage de personnes très-avancées dans l'amour de Dieu, le démon pourroit les exciter en elle pour la porter à croire qu'elle est de ce nombre ; car il est toujours bon de marcher avec crainte. Je suis néanmoins convaincue que cet esprit de ténèbres ne peut répandre dans l'âme le repos et la paix que lui fait goûter cette peine causée par le désir de voir Dieu. Il excitera seulement, à mon avis, quelque mouvement de passion pareil à celui qu'on éprouve pour les choses du siècle. Mais ceux qui n'ont d'expérience ni de l'un ni de l'autre ne sauroient faire ce discernement ; et comme ils se persuadent que ce désir de voir Dieu est d'un très-grand prix, ils feront tout ce qu'ils pourront pour l'accroître, et cela au grand préjudice de leur santé, parce que la peine qu'il donne est continuelle, ou du moins fort ordinaire.

Remarquez aussi, mes sœurs, que la foiblesse de la complexion est souvent la cause de ces peines, surtout dans les personnes d'un naturel si tendre que la moindre chose les fait pleurer. Elles s'imaginent alors que les larmes qu'elles répandent coulent pour Dieu, quoiqu'il n'en soit point la cause. Et si déjà depuis quelque temps à la moindre pensée de Dieu ou à la moindre parole qu'elles en entendent dire, elles versent des larmes en abondance sans les pouvoir retenir, il peut arriver que ces larmes procèdent moins de leur amour pour Dieu que de quelque humeur amassée autour du cœur. Ainsi elles ne cessent en quelque sorte de pleurer. Se souvenant de ce qu'elles ont entendu dire sur le prix des larmes, elles ne voudroient

faire autre chose que d'en répandre ; et loin de les arrêter elles les provoquent de tout leur pouvoir. Le démon, de son côté, les y excite, parce qu'il espère que l'état de faiblesse où elles tomberont les rendra incapables de s'appliquer à l'oraison et d'observer leur règle.

Il me semble que je vous entends me demander avec étonnement ce que vous pouvez donc faire, puisqu'il n'est rien ou je ne trouve du danger, et qu'une chose aussi bonne que les larmes est, selon moi, sujette à l'illusion ; ne serois-je pas moi-même dans l'illusion sur ce point ? Je puis me tromper, je l'avoue ; mais croyez que je ne m'exprime point de la sorte sans avoir vu plusieurs personnes se tromper au sujet de ces larmes. Je ne parle pas de moi, cependant, car je ne suis point tendre, et j'ai, au contraire le cœur si dur que cela me cause quelquefois de la peine. Sa dureté n'empêche pas néanmoins que lorsque Dieu l'embrace de son amour, il ne distille comme un alambic. Vous n'aurez point de peine à connoître quand vos larmes viendront de cette source divine, parce qu'au lieu de vous mettre dans l'inquiétude et le trouble, elles vous laisseront dans une grande tranquillité et une grande paix, vous donneront de la force, et rarement vous feront mal. Au reste, il y a ceci de bien dans l'illusion par rapport aux larmes, qu'elle nuit au corps seulement, et non à l'âme, pourvu qu'elle soit vraiment humble ; mais quand bien même ces larmes ne causeroient aucun dommage ; il seroit toujours salutaire de craindre l'illusion. Gardons-nous bien de croire que tout est fait lorsqu'on pleure beaucoup. Il faut mettre la main à l'œuvre, et avancer dans la pratique des vertus. Que si après cela, sans effort

de notre part, Dieu nous favorise du don des larmes, nous pouvons les recevoir avec joie. Mais moins nous travaillons à les attirer, plus elles arroseront et rendront fertile la terre aride de notre cœur, parce que ces larmes sont une eau qui tombe du ciel. Il n'y a nulle comparaison à établir entre cette eau céleste et celle que nos efforts peuvent obtenir ; car souvent après nous être bien tourmentées à creuser la terre, loin de trouver une source abondante, nous ne trouvons pas même un petit filet d'eau. Ainsi, mes filles, j'estime que le meilleur est de vous mettre en la présence de Dieu, de vous représenter sa miséricorde, et de considérer quelle est sa grandeur et notre bassesse. Qu'il nous donne ensuite ce qu'il lui plaira, de l'eau ou de la sécheresse ; il sait mieux que nous ce qui nous est le plus utile. Par ce moyen, nous jouirons d'un doux repos, et il sera plus difficile au démon de nous tromper. .

Parmi ces sentiments pénibles et agréables tout ensemble qu'éprouve l'âme, il faut compter une jubilation excessive que Dieu lui envoie de temps en temps, et dont elle ne peut comprendre les étranges transports. Je vous en parle ici afin que vous sachiez que cela arrive de la sorte, et que si Dieu vous fait cette grâce, vous lui en rendiez mille louanges. C'est, à mon avis, une union très-intime des puissances de l'âme à Notre-Seigneur, durant laquelle elles conservent, ainsi que les sens, une pleine liberté pour savourer le bonheur qui les inonde, sans comprendre néanmoins ni la nature de ce bonheur, ni la manière dont elles en jouissent. Ceci paroît incroyable, et c'est pourtant la pure vérité. Cette joie que l'âme

ressent est si excessive, que ne se contentant pas d'en jouir seule, elle voudroit pouvoir la dire et en faire part à tout le monde, afin qu'on l'aidât à en donner à Notre-Seigneur des remerciements et des louanges; car c'est là que tendent tous ses désirs. Oh! si c'étoit en son pouvoir, que de fêtes elle célébreroit, que de marques de réjouissance elle donneroit, pour faire comprendre au monde entier l'excès du bonheur qui la transporte! Il lui semble qu'elle s'est retrouvée elle-même, et, à l'exemple du père de l'enfant prodigue, elle voudroit convier tout le monde à partager sa joie, et célébrer par de grandes réjouissances l'heureux état où elle se trouve. Elle ne sauroit, en effet, douter qu'elle ne soit alors en assurance; et, selon moi, elle a raison de juger de la sorte; car une si grande joie, si intérieure, accompagnée d'une si grande paix, et qui n'aspire qu'à exciter toutes les créatures à louer Dieu, ne sauroit venir du démon. En vérité, c'est beaucoup que cette âme, quand elle est saisie par ces impétueux transports d'allégresse, se taise et puisse cacher ce qu'elle ressent; l'effort qu'elle a à faire pour cela ne lui coûte pas une petite peine.

C'est cette jubilation que saint François devoit sentir, lorsque jetant de grands cris au milieu de la campagne, et rencontré par des voleurs qui lui en demandoient la raison, il leur répondit qu'il étoit le héraut du grand Roi. Telle devoit être encore la joie intérieure de tant d'autres saints qui s'en alloient dans les déserts, pour pouvoir, comme saint François, publier les louanges de leur Dieu. J'ai connu moi-même un de ces hommes possédé de ces bienheureux transports, un véritable saint, selon moi,

si j'en juge par sa vie : c'étoit le père Pierre d'Alcantara. Il cherchoit, lui aussi, les endroits solitaires pour y publier à haute voix les louanges de son Dieu, et plus d'une fois il fut pris pour un insensé par ceux qui l'entendirent. O mes sœurs, que souhaitable est cette folie ! et que nous serions heureuses s'il plaisoit à Dieu de nous la donner à toutes ! Que de grâces sont renfermées dans la grâce qu'il vous a faite de vous mettre dans un asile où, s'il vous fait part de ce saint délire, vous pouvez impunément en donner des marques. Que dis-je ? ici l'on secondera une si précieuse faveur, tandis que dans le monde vous verriez toutes les langues se déchaîner contre vous. Hélas ! de tels cris y sont si rares, qu'il n'est pas étonnant qu'on les prenne pour des marques de folie.

O malheureux temps ! ô que misérable est la vie de ceux qui se trouvent aujourd'hui engagés dans le siècle ! et qu'heureuses sont les âmes qui ont pu abandonner le monde pour une retraite si désirable ! Qu'il m'est doux, mes sœurs, quand nous sommes ensemble, d'être témoin de votre jubilation intérieure, et de vous voir toutes à l'envi bénir Notre-Seigneur de ce qu'il a daigné vous admettre dans sa sainte maison ! Je vois clairement que ces actions de grâces partent du fond de votre cœur ; ainsi je souhaiterois que cela vous arrivât souvent. Il suffit qu'une de vous commence, pour que toutes les autres suivent. A quoi votre langue peut-elle être mieux employée, quand vous êtes ensemble, qu'à publier les louanges de Dieu, puisque nous avons tant de sujet de le louer ? Daigne ce Dieu d'amour nous favoriser souvent de cette sorte d'oraison si avantageuse et si assurée ! Je dis nous favoriser ;

car, comme elle est une faveur très-surnaturelle, il n'est pas en notre pouvoir de l'acquérir. Elle dure quelquefois un jour tout entier. L'âme est alors comme une personne qui a beaucoup bu, mais qui néanmoins n'est pas ivre, ou comme une personne mélancolique qui, sans avoir entièrement perdu le sens, a l'imagination tellement frappée d'une idée fixe, qu'il est impossible de l'en tirer. Sans doute, ces comparaisons sont bien grossières pour exprimer une faveur d'un tel prix, mais mon peu de lumière ne m'en fournit point d'autres. Toujours est-il vrai que, par un effet qui procède de l'excès de sa joie, l'âme oublie le reste, s'oublie elle-même, et ne sauroit ni s'occuper, ni parler que des louanges de Dieu. O mes filles, toutes à l'envi secondons cette âme. Pourquoi voudrions-nous être plus sages qu'elle? Est-il pour nous de plus grand bonheur que de donner des louanges à notre Dieu? Que toutes les créatures unissent leur voix à la nôtre pour l'exalter et le bénir dans les siècles des siècles! Amen, amen, amen.

. CHAPITRE VII.

Des peines que souffrent les âmes à qui Dieu accorde la grâce de ces ravissements. — Qu'il n'est point d'oraison si élevée qui doive empêcher qu'on ne s'occupe de la très-sainte humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Trésors cachés dans la méditation des mystères de la vie et de la passion du Sauveur.

Celles de vous, mes sœurs, que Notre-Seigneur n'a pas favorisées des grandes grâces dont je viens de parler, pourront s'imaginer que les âmes auxquelles le divin Époux se communique d'une manière si intime, sont tellement sûres de le posséder désormais, qu'elles n'ont plus sujet de rien craindre, ni de pleurer leurs péchés. Ce seroit une grande erreur, puisqu'au contraire, plus elles se voient enrichies des dons de Dieu, plus elles sont vivement touchées de la douleur de leurs fautes; et je suis persuadée que l'on n'est délivré de cette peine que lorsque l'on est arrivé dans ce bienheureux séjour où rien n'est capable d'en donner. A la vérité cette douleur est plus vive en certains temps qu'en d'autres; j'ajoute qu'elle se fait sentir d'une manière qui n'est pas ordinaire. En effet, l'âme, au lieu de penser au châtement dû à ses péchés, se représente la grandeur de son ingratitude envers un Dieu à qui elle est si redevable et qui mérite tant d'être servi; et elle ressent un regret d'autant plus tendre, que les grâces insignes qu'elle reçoit de lui la rendent plus capable de connoître son adorable grandeur.

Elle déplore son aveuglement d'avoir manqué de respect à ce Dieu de majesté ; elle ne peut comprendre comment elle a eu la hardiesse de l'offenser ; et elle ne sauroit se consoler de lui avoir préféré des choses si méprisables. Ainsi, la vue de ses péchés lui est beaucoup plus présente que la vue des faveurs dont je viens de parler, et de celles dont il me reste à parler encore. Ces faveurs, si je puis m'exprimer de la sorte, ne lui sont apportées par le grand fleuve de la grâce qu'à des temps marqués ; tandis que ses péchés, pareils à une fange toujours présente à ses regards, se ravivent sans cesse dans son souvenir, ce qui ne lui est pas une petite croix.

Je connois une personne qui soupiroit après la mort, non-seulement afin de voir Dieu, mais pour être délivrée de la peine presque continuelle qu'elle éprouvoit au souvenir de son peu de reconnoissance envers Celui qui l'avoit toujours comblée et devoit la combler encore de bienfaits. Elle se considéroit comme la plus grande pécheresse du monde, parce qu'à ses yeux il n'y avoit aucune créature envers laquelle Dieu se fût montré à la fois si patient et si prodigue de faveurs.

Quant à la crainte de l'enfer, les personnes qui sont en cet état n'en ont point. Quelquefois, rarement cependant, l'appréhension de perdre Dieu leur cause une peine très-vive. Toute leur crainte est que Dieu ne retire sa main, qu'elles ne l'offensent, et ne retombent ainsi dans le misérable état où elles ont été pendant un temps. Pour ce qui regarde leur propre peine ou leur propre gloire dans l'autre vie, elles n'y pensent point ; et si elles désirent de sortir promptement du purgatoire, c'est beaucoup moins

pour être délivrées des peines qu'on y endure, que pour n'être pas privées de la présence de leur Dieu.

Quelque favorisée qu'une âme soit de Dieu, je crois qu'elle ne pourroit sans péril oublier l'état misérable où elle s'est vue; ce souvenir, qui donne sans doute de la peine, est profitable sous bien des rapports. Cela me paroît peut-être ainsi parce qu'ayant été très-infidèle, je ne puis écarter de ma vue le triste tableau de mes péchés. Celles qui ont mené une vie irréprochable n'éprouveront point cette peine, bien qu'à dire vrai il échappe toujours des fautes tant que nous vivons dans ce corps mortel.

Cette peine causée par le souvenir des péchés n'est point adoucie par la pensée que Notre-Seigneur les a déjà pardonnés et mis en oubli. Elle s'accroît au contraire à la vue de cette ineffable bonté qui répand ses faveurs sur ceux qui ne méritent que l'enfer. Je pense que ce fut là un grand martyre pour saint Pierre et pour sainte Madeleine. Embrasés l'un et l'autre d'un si ardent amour, comblés de tant de faveurs, connoissant si bien la grandeur et la majesté de Dieu, quelle ne devoit point être et leur douleur de l'avoir offensé, et la tendresse de leur repentir!

Il vous semblera peut-être, mes filles, que lorsqu'une âme est favorisée de ces grâces si sublimes, elle ne s'occupe plus à méditer les mystères de la très-sainte humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, parce que dans cet état elle s'exerce tout entière à l'aimer. J'ai traité amplement ce sujet en un autre endroit¹. Quoique l'on ne

¹ Au Livre de sa Vie, chap. xxii.

soit pas demeuré d'accord sur ce que j'en ai dit, mais qu'on ait voulu me faire croire qu'après qu'une âme est déjà avancée, il lui est plus avantageux de ne s'occuper que de ce qui regarde la divinité sans plus penser à rien de corporel, on ne me fera jamais avouer que ce chemin soit bon. Il peut se faire que je me trompe, et qu'au fond nous disions tous la même chose. Mais j'ai éprouvé que le démon vouloit me tromper par cette voie; ainsi donc, instruite par ma propre expérience, je répéterai ici, mes filles, ce que je vous ai souvent dit sur ce sujet, afin que vous vous teniez extrêmement sur vos gardes. J'ose même ajouter que qui que ce soit qui vous dise le contraire, vous ne devez point le croire. Je tâcherai de me faire mieux entendre ici que je n'ai fait ailleurs. Au reste, celui qui promet d'écrire sur cette matière auroit eu raison peut-être, s'il eût expliqué ses pensées avec plus d'étendue; mais ne dire que quelques mots sur un sujet si relevé à des personnes aussi peu instruites que nous, c'est s'exposer à nous faire beaucoup de mal.

D'autres personnes s'imagineront qu'il ne faut point penser à la passion de Notre-Seigneur, et encore moins à la très-sainte Vierge et à la vie des saints, dont le souvenir néanmoins nous est si utile, et nous anime tant à servir Dieu. Je ne comprends pas, je l'avoue, à quoi pensent ces personnes. Car détourner ainsi la vue de tout ce qui est corporel, c'est le partage des anges toujours embrasés d'amour, mais non celui de créatures qui vivent dans un corps mortel. Pour nous, nous avons besoin de penser aux saints, et de nous représenter les actions héroïques qu'ils ont faites pour Dieu tandis qu'ils étoient encore

comme nous sur la terre ; nous devons, autant qu'il dépendra de nous, vivre dans un intime commerce avec eux, et rechercher leur compagnie. Mais s'il en est ainsi des saints, combien plus nous est-il important de ne pas nous éloigner, de nous-mêmes, de la très-sainte humanité de Jésus-Christ qui est la source de tous les biens et le remède de tous nos maux ! En vérité, je ne saurois croire que ces personnes s'entendent elles-mêmes. Ainsi, elles peuvent beaucoup se nuire, et nuire encore à d'autres : au moins puis-je hardiment assurer qu'elles n'entreront jamais dans ces dernières demeures, parce que n'ayant plus pour guide Jésus-Christ, qui seul peut les y conduire, elles n'en sauraient trouver le chemin ; ce sera beaucoup si elles vivent en sûreté dans les autres demeures. Cet adorable Sauveur n'a-t-il pas dit de sa bouche *qu'il est le chemin et la lumière ; que nul ne peut aller à son Père que par lui ; et que celui qui le voit, voit aussi son Père* ? Si l'on dit que ces paroles ne doivent pas s'entendre de la sorte, je réponds que pour moi je n'y ai jamais compris d'autre sens, que celui-là me paroît le véritable, et que je me suis très-bien trouvée de l'avoir suivi.

Il est des âmes qui, après que Notre-Seigneur les a élevées à la contemplation parfaite, voudroient toujours y demeurer ; mais cela ne se peut. Il est cependant vrai de dire que par suite de cette faveur elles ne peuvent plus méditer, comme elles le faisoient auparavant, sur les mystères de la vie et de la passion de Jésus-Christ. Je n'en sais point la cause ; je sais seulement que d'ordinaire l'entendement, après avoir été élevé à la contemplation

parfaite, est moins capable de la méditation proprement dite. Voici peut-être d'où cela peut venir. Le but qu'on se propose dans la méditation étant de chercher Dieu, lorsque l'âme l'a une fois trouvé, et qu'elle s'est accoutumée à ne le chercher que par l'opération de la volonté, elle ne veut plus se fatiguer en faisant agir l'entendement; et peut-être aussi que la volonté étant déjà enflammée, cette généreuse puissance voudroit, si c'étoit possible, se passer du concours de l'entendement. On ne peut dire que l'âme fasse mal en cela, mais il lui sera impossible d'en venir à bout, particulièrement avant qu'elle soit arrivée à ces dernières demeures. Elle perdra même du temps en ces inutiles efforts, parce que souvent elle a besoin des considérations de l'entendement pour enflammer la volonté.

Comme ce point de la vie spirituelle est important, je veux, mes sœurs, l'expliquer davantage. L'âme voudroit ne s'occuper toujours qu'à aimer, sans penser à autre chose; mais quelque désir qu'elle en ait, cela n'est point en sa puissance. En voici la raison : quoique la volonté ne soit pas morte, le feu dont elle a coutume de brûler est amorti; ainsi il est nécessaire que quelqu'un le souffle pour qu'il jette de nouveau des flammes. Or, lorsque l'âme est dans cet état de sécheresse, doit-elle attendre que le feu descende du ciel pour consumer le sacrifice qu'elle fait d'elle-même à Dieu, comme il consuma celui de notre père Élie? Non certes; il ne faut pas attendre des miracles. Notre-Seigneur, comme je l'ai déjà dit et le dirai dans la suite, en fera quand il lui plaira en faveur de cette âme. Mais il veut que nous nous croyions indignes d'une telle grâce, sans manquer néanmoins de faire

tout ce qui peut dépendre de nous; et quant à moi je suis persuadée que quelque sublime que soit notre oraison, nous devons demeurer jusqu'à la mort dans cette humilité et ce mépris de nous-mêmes. A la vérité, ceux qui ont le bonheur d'entrer dans la septième demeure, n'ont besoin que très-rarement de faire ces réflexions, pour la raison que j'en dirai en son lieu, si je m'en souviens. Ils marchent presque toujours en la compagnie de Jésus-Christ d'une manière admirable dans laquelle la divinité et l'humanité apparoissent ensemble. Ainsi, je le répète, quand le feu dont la volonté brûle d'ordinaire n'est pas allumé, et qu'on ne sent pas Dieu présent, on doit faire tout ce qui dépend de soi pour le chercher, à l'exemple de l'Épouse dans les Cantiques, et, comme saint Augustin dans ses *Confessions*, demander aux créatures Celui qui les a faites. Voilà ce que Notre-Seigneur veut de nous, et non pas que nous demeurions comme des stupides, et que nous perdions le temps à attendre cette contemplation parfaite à laquelle il a daigné nous élever une fois; car dans les commencements il pourra se faire qu'il s'écoule une année et même plusieurs, sans qu'il nous accorde de nouveau cette faveur. Le divin Maître en sait la raison, et il ne nous convient pas de chercher à la connoître. Nous savons que le moyen sûr de plaire à Dieu est d'observer ses commandements et ses conseils, cela doit nous suffire. Marchons fidèlement dans cette voie, et méditons avec tout le soin dont nous serons capables sur la vie, la mort et les immenses bienfaits de notre adorable Sauveur; le reste viendra quand il lui plaira. Que si ces personnes répondent que ces médita-

tions ne peuvent arrêter leur esprit, ce que j'ai dit fait voir que peut-être elles ont raison sous un certain rapport.

Vous savez déjà que discourir avec l'entendement n'est pas la même chose que de voir simplement les vérités présentées à l'entendement par la mémoire. Vous me dites peut-être que vous ne comprenez pas ce langage ; il peut se faire que je n'aie pas assez de lumière pour vous le rendre intelligible ; je tâcherai néanmoins de m'expliquer de mon mieux. J'appelle méditation le discours que fait l'entendement de cette manière : nous commençons par penser à la grâce que Dieu nous a faite en nous donnant son Fils unique, et, sans nous arrêter là, nous passons aux mystères de toute sa glorieuse vie ; ou bien nous commençons par la prière du jardin, et l'entendement, sans s'arrêter à ce mystère, suit pas à pas le divin Maître et considère ses douleurs jusqu'à ce qu'il le contemple attaché à la croix ; ou bien encore, nous prenons un point particulier de la passion, par exemple, la prise de Notre-Seigneur par ses ennemis, et, pour approfondir ce mystère, nous considérons en détail tout ce qui peut frapper l'esprit et toucher le cœur, comme la trahison de Judas, la fuite des apôtres, et ainsi des autres circonstances. Et cette sorte d'oraison est admirable et d'un très-grand mérite. Toutefois, ce n'est pas sans fondement, je l'avoue, que les âmes à qui Dieu a fait des faveurs surnaturelles et qu'il a élevées à la contemplation parfaite, disent qu'elles ne peuvent s'exercer dans une semblable oraison. Quelle est la cause de cette impuissance ? Je déclare encore une fois que je l'ignore ; le fait est que d'ordinaire ces âmes ne peuvent méditer en discourant de la

sorte. Ce en quoi ces âmes n'auroient point raison, ce seroit de dire qu'elles ne peuvent s'arrêter aux mystères de la vie et de la passion de Notre-Seigneur, ni en occuper souvent leur pensée, surtout aux époques où l'Église catholique les célèbre; car il n'est pas possible qu'elles perdent alors le souvenir de ces gages si précieux d'amour que Jésus-Christ leur a donnés dans ces mystères, gages qui, comme autant de vives étincelles, augmentent encore le feu de l'amour dont elles brûlent pour lui. A la vérité, elles entendent ces mystères d'une manière plus parfaite; ils sont tellement gravés dans leur mémoire et présents à leur esprit, qu'une simple vue de cette épouvantable sueur de sang de Notre-Seigneur au jardin des Olives suffit pour les occuper non-seulement durant une heure, mais durant plusieurs jours. Car l'âme voit alors d'un seul regard combien grand et adorable est ce divin Sauveur, et quelle est notre ingratitude de reconnoître si mal tant de douleurs; aussitôt la volonté, quoique sans tendresse sensible, commence à désirer de souffrir quelque chose pour Celui qui a tant souffert pour nous, et elle forme d'autres pieux désirs dont elle occupe la mémoire et l'entendement. Voilà, à mon avis, la cause pour laquelle ces âmes ne peuvent s'occuper à discourir sur la passion. Cette impuissance de discourir leur fait croire qu'elles ne peuvent pas même penser aux souffrances du Sauveur, ce en quoi elles se trompent. Ainsi donc, si elles n'y pensent pas souvent, qu'elles s'efforcent de le faire; je sais que la plus sublime oraison ne les en empêchera point, et je crois qu'elles feroient une grande faute de ne pas s'occuper souvent à ce saint exercice. Si, pendant

qu'elles pensent à un mystère de la vie ou de la passion de Notre-Seigneur, le divin Maître, malgré elles, les fait entrer en extase, à la bonne heure, qu'elles cèdent ; cette manière de procéder, loin de leur nuire, les dispose, au contraire, pour toute sorte de bien. Ce qui leur nuirait en pareil cas, ce seroient les efforts qu'elles feroient pour continuer de discourir avec l'entendement ; je tiens même pour certain qu'une fois arrivées à un état si élevé, elles ne le pourroient, quand elles le voudroient. Mais il peut se faire que je me trompe, car Dieu conduit les âmes par diverses voies. Je me contenterai donc de dire qu'on ne doit point condamner les âmes qui ne peuvent discourir dans l'oraison, ni les juger incapables de jouir des grands biens renfermés dans les mystères de la vie et de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et nul, tant spirituel qu'il soit, ne me persuadera jamais le contraire.

Il est certaines âmes qui, parvenues à l'oraison de quiétude et commençant à en goûter les délices, s'imaginent qu'il est très-avantageux d'en jouir toujours ; mais je les prie, ainsi que je l'ai dit ailleurs, de ne pas se mettre cela dans l'esprit. Cette vie est longue, et pour supporter avec perfection tant de peines qui s'y rencontrent, nous avons besoin de considérer de quelle manière Jésus-Christ, notre divin modèle, a enduré celles dont il s'est vu accablé, et comment les apôtres et les saints ont agi pour l'imiter. Gardons-nous de nous éloigner d'une aussi parfaite compagnie que celle de notre bon Jésus et de sa très-sainte Mère. Cet adorable Sauveur prend plaisir à nous voir renoncer quelquefois à nos consolations et à nos contentements pour compatir à ses peines et à ses

souffrances : à plus forte raison devons-nous donc le faire, puisque ces consolations ne sont pas si ordinaires dans l'oraison qu'il n'y ait du temps pour tout. Que si une personne me disoit qu'elle les a toujours, et qu'ainsi il ne lui reste jamais de loisir pour considérer ces mystères de notre salut, son état me seroit suspect ; et vous devez aussi, mes sœurs, le regarder comme tel. C'est pourquoi, si quelqu'une d'entre vous en étoit là, qu'elle se détrompe de cette erreur et travaille de toutes ses forces à s'arracher à cette fausse ivresse. Si elle ne peut en venir à bout, qu'elle le dise à la prieure ; et la prieure devra alors l'employer à quelque office dont les occupations la tirent de ce péril dans lequel elle ne pourroit demeurer longtemps sans en recevoir un très-grand dommage.

Je crois avoir assez fait connoître combien il importe, quelque spirituel que l'on soit, de ne pas s'éloigner tellement de tous les objets corporels, qu'on s'imagine n'en devoir pas même excepter la très-sainte humanité de Notre-Seigneur. On nous allègue ici ces paroles du divin Maître à ses disciples : *Il vous est avantageux que je m'en aille* ; j'avoue que je ne saurois le souffrir. J'oserois assurer qu'il ne dit point cela à sa très-sainte Mère ; elle étoit trop ferme dans sa foi ; elle voyoit qu'il étoit Dieu et homme tout ensemble, et quoiqu'elle l'aimât plus qu'eux tous, la manière dont elle l'aimoit étoit si parfaite, que sa divine présence ne pouvoit que lui être avantageuse. Mais les apôtres n'étoient pas alors aussi affermis dans la foi qu'ils le furent depuis, et que nous sommes maintenant obligés de l'être.

Veillez m'en croire, mes filles, il est dangereux de

mettre ainsi la très-sainte humanité de Notre-Seigneur au rang des obstacles ; par ce moyen le démon pourroit en venir jusqu'à nous faire perdre la dévotion envers le très-saint sacrement. L'erreur où j'étois ne me conduisit point, il est vrai, jusque-là ; seulement je ne prenois plus tant de plaisir à penser à Notre-Seigneur, et je tâchois de m'entretenir dans ce transport intérieur, en attendant que je fusse favorisée de ces grâces qui m'étoient si agréables. Mais je connus clairement que je n'étois pas dans une bonne voie ; car comme je ne pouvois toujours jouir de ces délices, mon esprit alloit errant çà et là, et mon âme ressembloit à un oiseau qui voltige de tous côtés sans savoir où s'arrêter. Ainsi je perdois beaucoup de temps, je n'avançois point dans les vertus, et je ne profitois point de l'oraison. Je n'en pénétrois point la cause, et probablement je ne l'aurois jamais sue, tant je croyois ne pas mal faire, si une personne de très-grande piété avec qui je traitai de mon oraison, ne me l'avoit fait clairement connoître. Je vis depuis combien grande étoit mon erreur ; et je ne saurois penser sans en être très-sensiblement touchée, qu'il y ait eu dans ma vie un temps où j'ignorois qu'il n'y avoit qu'à perdre et rien à gagner par cette voie. Mais quand bien même on pourroit en tirer quelque avantage, je n'en désirerois jamais aucun, s'il ne devoit me venir par cet adorable Sauveur qui est la source de tous les biens. Qu'il soit béni à jamais ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE VIII.

Des visions intellectuelles ; nature et effets de ces faveurs. — Que l'on doit en communiquer avec des hommes doctes et spirituels.

Afin de vous faire encore mieux comprendre, mes sœurs, combien ce que je viens de dire est véritable, et que plus une âme est avancée dans les voies spirituelles, plus elle vit dans la compagnie de Jésus-Christ notre bon Maître, il sera utile de vous montrer comment, quand il plaît à cet adorable Sauveur, il n'est pas en notre pouvoir de n'être point toujours avec lui. L'âme voit clairement alors qu'elle est en sa présence, par la manière dont il se communique à elle, et par les témoignages qu'il lui donne de son amour dans des apparitions et des visions admirables. Je vais donc vous les rapporter, afin que s'il vous fait de si grandes grâces, vous n'en soyez point étonnées, et que s'il me fait celle de me bien expliquer, nous l'en remercions toutes ensemble. Mais quand ce seroit à d'autres qu'à nous qu'il accorderoit ces faveurs extraordinaires, nous ne devrions pas laisser de le louer de ce qu'il daigne ainsi se communiquer à ses créatures, lui dont la majesté est si haute, et le pouvoir si grand.

Voici donc ce qui arrive : alors qu'on ne pense nullement à une pareille faveur, que même jamais il n'est venu en pensée qu'on ait pu la mériter, on sent tout à coup

près de soi Jésus-Christ Notre-Seigneur, bien qu'on ne le voie ni des yeux du corps ni de ceux de l'âme. Cette sorte de vision s'appelle intellectuelle; je ne sais pas pourquoi. Je connois une personne ¹ à qui Notre-Seigneur accorda cette faveur avec quelques autres dont je parlerai dans la suite. Dans les commencements elle étoit fort en peine, parce que, ne voyant rien, elle ne pouvoit comprendre ce que c'étoit. Cependant elle étoit si assurée que c'étoit Notre-Seigneur Jésus-Christ qui se montrôit ainsi à elle, qu'elle n'en pouvoit douter; les admirables effets de cette faveur la confirmoient encore dans sa pensée; toutefois elle ne laissoit pas de craindre, ne sachant si cette vision venoit de Dieu ou d'ailleurs. Il faut dire que jamais elle n'avoit entendu parler de visions intellectuelles, ni pensé qu'il y en eût. Elle comprit alors clairement que c'étoit Notre-Seigneur qui lui parloit souvent, de la manière que j'ai dite, tandis qu'antérieurement à cette faveur, quoiqu'elle entendit distinctement les paroles, elle ne savoit pas qui étoit celui qui lui parloit.

Je sais que cette personne s'alarmoit encore de la durée de cette faveur; car les visions intellectuelles, au lieu de passer promptement comme les imaginaires, durent plusieurs jours, et quelquefois plus d'un an. Elle s'en alla donc un jour fort affligée trouver son confesseur pour lui faire part de ce qui se passoit en elle. Son confesseur lui demanda comment elle pouvoit être assurée que c'étoit Notre-Seigneur qui se montrait à elle et lui parloit, puis-

¹ La Sainte parle ici d'elle-même, comme on le voit par le xxvii^e chapitre de sa *Vie*.

qu'elle ne voyoit rien ; il lui demanda ensuite quel étoit le visage du divin Maître. Elle répondit qu'elle ne pouvoit le lui dépeindre, ne l'ayant pas vu ; et qu'elle ne pouvoit rien ajouter à ce qu'elle avoit dit.

Souvent, dans la suite, on voulut inspirer des craintes à cette personne sur cette vision ; mais il n'étoit pas en son pouvoir de douter de la présence de Notre-Seigneur, surtout quand il lui disoit : *Ne crains point, c'est moi.* Ces paroles avoient une force telle, qu'elle ne pouvoit en révoquer la vérité en doute. Elle se sentoit animée d'un nouveau courage pour servir le divin Maître, et tressailloit d'allégresse d'être en si bonne compagnie. Ayant son Dieu à côté d'elle, il lui étoit facile de penser habituellement à lui, et voyant qu'il avoit constamment les yeux sur elle, elle prenoit un soin extrême de ne rien faire qui pût lui déplaire. Lorsqu'elle vouloit lui parler, soit dans l'oraison, soit hors de l'oraison, elle le trouvoit si près d'elle qu'il ne pouvoit pas ne point l'entendre ; quant aux paroles du divin Maître, elle ne les entendoit pas toutes les fois qu'elle l'auroit souhaité, mais seulement quand c'étoit nécessaire, et quand elle y pensoit le moins. Elle sentoit qu'il étoit à son côté droit, mais par un sentiment bien différent de celui qui nous fait connoître qu'une personne est près de nous. Ce sentiment est si délicat qu'on manque de termes pour l'exprimer ; j'ajoute qu'il est beaucoup plus certain que l'autre ; les sens peuvent nous tromper lorsqu'ils nous disent qu'une personne est près de nous, mais ce sentiment ne nous trompe point. Les effets qu'il opère dans l'âme, et les trésors dont il l'enrichit sont tels, qu'ils ne sauroient provenir de la mélancolie. La paix

dont l'âme jouit est si profonde, son désir de plaire à Dieu, si constant, et son mépris de tout ce qui ne la conduit point à lui, si absolu, que le démon ne peut être l'auteur de si grands biens. La personne dont je parle connut clairement dans la suite que cette vision n'étoit pas l'ouvrage de l'ennemi du salut, parce que Notre-Seigneur se fit connoître à elle plus particulièrement. Parfois, néanmoins, elle éprouvoit encore des craintes, et souvent elle se sentoit pénétrée de confusion, parce qu'elle ne pouvoit comprendre d'où lui arrivoit un si grand bonheur. Nous étions tellement unies elle et moi, ou, pour mieux dire, une même chose, qu'il ne se passoit rien dans son âme dont je n'eusse connoissance. Ainsi j'en puis parler avec certitude, et vous pouvez croire que tout ce que je vous dirai d'elle est très-véritable.

Cette faveur du divin Maître met l'âme dans une grande confusion et une grande humilité, tandis que si c'étoit un ouvrage du démon, il produiroit des effets contraires. L'âme voyant clairement que cette grâce lui vient de Dieu, et qu'aucun effort humain ne pourroit la lui procurer, ne la considère point comme un bien propre, mais uniquement comme un présent de la main du Seigneur. Cette faveur, quoique inférieure à quelques-unes de celles dont j'ai déjà parlé, à ceci de propre : elle donne à l'âme une connoissance particulière de Dieu ; le bonheur d'être continuellement dans la compagnie du divin Maître ajoute une extrême tendresse à l'amour qu'elle a pour lui ; le désir de s'employer tout entière à son service surpasse celui qui est excité par les autres faveurs ; enfin le privilège de le sentir si près d'elle la rend si attentive à lui plaire, qu'elle

vit dans une plus grande pureté de conscience. Nous savons sans doute que Dieu est présent à toutes nos actions ; mais telle est l'infirmité de notre nature que souvent nous perdons cette vérité de vue. Ici cet oubli est impossible, parce que Notre-Seigneur, qui est auprès de l'âme, la rend sans cesse attentive à sa présence ; et comme l'âme a presque continuellement un amour actuel pour Celui qu'elle voit ou qu'elle sent près d'elle, elle reçoit beaucoup plus fréquemment les faveurs dont nous avons parlé.

Enfin, les trésors dont cette vision enrichit l'âme montrent l'incalculable prix d'une telle faveur ; l'âme en témoigne la plus vive reconnaissance au divin Maître, qui la lui accorde sans qu'elle l'ait pu mériter, et elle ne l'échangerait point contre tous les biens et tous les plaisirs de la terre. Lorsque Notre-Seigneur vient à la lui retirer, elle demeure dans une extrême solitude ; et quelques efforts qu'elle fasse, elle ne peut recouvrer cette adorable compagnie dont il ne la favorise que quand il lui plaît. Quelquefois aussi dans cette vision intellectuelle l'âme jouit de la présence de quelques saints, et en retire un grand fruit. Que si vous me demandez, mes sœurs, comment, puisque l'on ne voit personne, on sait que c'est Jésus-Christ, ou sa glorieuse Mère, ou quelqu'un des saints : je réponds qu'on ne sauroit dire ni comprendre de quelle manière on le sait, quoiqu'on ne laisse pas de le savoir très-certainement. Quand c'est Dieu lui-même qui nous parle, cela ne paroît pas si étrange ; mais de voir un saint qui ne parle point, et que Notre-Seigneur n'a, ce me semble, rendu présent à l'âme que pour lui

tenir compagnie et l'assister, cela paroît plus merveilleux.

Il est d'autres choses spirituelles qu'il n'est pas au pouvoir de l'âme de dire, et par lesquelles elle voit combien notre foiblesse et notre bassesse nous rendent incapables de comprendre les grandeurs de Dieu. Ainsi, les âmes en qui Dieu opère ces grandes merveilles de sa grâce, ne sauroient trop les admirer ni en rendre d'assez vives actions de grâce à Notre-Seigneur. Qu'elles le remercient de cet inestimable présent qu'il ne fait point à tout le monde; et qu'elles s'efforcent de rendre à Dieu des services d'autant plus signalés, qu'il leur donne pour cela des secours plus admirables.

L'âme favorisée de cette vision, loin de s'en estimer davantage, croit au contraire qu'il n'est personne au monde dont Dieu ne soit mieux servi, parce qu'à ses yeux nul autre n'est plus obligé qu'elle à s'immoler sans réserve à son service. Ainsi la moindre faute qu'elle commet est un glaive de douleur qui la transperce, et elle a très-grande raison de s'affliger de la sorte. Celles d'entre vous, mes filles, que Notre-Seigneur conduiroit par cette voie, pourront connoître à ces marques que ce n'est ni une tromperie du démon ni un jeu de l'imagination. Comme je l'ai dit plus haut, si ce sentiment de la présence de Notre-Seigneur étoit l'ouvrage de l'imagination, il ne dureroit pas si longtemps; et s'il venoit du démon, il ne laisseroit point l'âme dans une si grande paix : cet ennemi de notre salut ne veut ni ne peut nous procurer de si précieux avantages; il ne pense au contraire qu'à exciter dans notre cœur ces dangereuses vapeurs qui nous rempliroient de l'estime de nous-mêmes et de l'opinion que

nous valons mieux que les autres. En outre, cette grande union de l'âme avec Dieu, cette application à penser à lui sont si contraires à l'esprit du démon, et lui causeroient un tel dépit, que s'il eût essayé de la tromper par là, il n'y reviendrait pas souvent. Enfin, Dieu est trop fidèle pour permettre au démon de tromper une âme dont l'unique désir est de plaire à son Époux, et qui seroit prête à donner sa vie pour son honneur et pour sa gloire; il se hâteroit de lui découvrir les artifices de l'ennemi.

Mon thème est et sera toujours que pouvu qu'une âme soit pénétrée des sentiments dont je viens de parler, et qui sont un effet de ces grandes faveurs de Dieu, elle est en sûreté; et si Notre-Seigneur permet que le démon ose quelquefois la tenter, elle en recevra de l'avantage, et cet esprit malheureux, de la confusion et de la honte. C'est pourquoi, mes filles, si quelqu'une d'entre vous est conduite par cette voie, qu'elle n'ait point de peur. Ce n'est pas qu'il ne soit toujours bon de marcher dans la crainte et de se tenir sur ses gardes. Il ne faut pas non plus que les faveurs que vous recevez vous donnent une si grande confiance en vous-mêmes, que vous veniez à vous négliger; car si elles ne produisoient pas en vous les effets dont j'ai parlé, ce seroit un signe qu'elles ne viendroient pas de Dieu.

Il sera bon, dans les commencements, de parler de cette faveur, sous le secret de la confession, à un homme très-docte, capable de vous éclairer, ou bien avec un homme éminent dans la spiritualité. S'il faut opter entre un homme médiocrement spirituel et un savant, préférez ce dernier; mais le plus sûr sera de consulter et un

théologien très-savant, et un homme très-spirituel, si vous pouvez le faire. Si l'on vous dit que ce sentiment de la présence de Notre-Seigneur n'est qu'un effet de l'imagination, ne vous en troublez pas ; car l'imagination ne peut faire ici ni grand bien ni grand mal à votre âme ; seulement recommandez-vous à Notre-Seigneur, et suppliez-le de ne pas permettre que vous soyez trompée. Si l'on vous dit que c'est un artifice du démon, ce sera pour vous un plus grand sujet de peine ; mais je ne pense pas qu'un homme vraiment savant puisse vous le dire, lorsqu'il verra en vous les effets dont j'ai parlé ; et quand il vous le diroit, je tiens pour certain que Notre-Seigneur, qui marche à côté de vous, vous consolera, vous rassurera, et qu'il éclairera même ce savant, afin qu'il vous fasse part de ses lumières. Si celui que vous consultez est homme d'oraison, mais étranger à ces faveurs, il s'effrayera soudain de ce que vous lui direz, et il ne manquera pas de le condamner. C'est pourquoi le meilleur, à mon avis, est de vous adresser à quelque homme très-savant, et tout ensemble, s'il se peut, très-versé dans les choses spirituelles. Et bien que la vertu de la personne qui reçoit ces grâces fasse juger à la prieure qu'il n'y a rien à appréhender, elle sera néanmoins obligée en conscience, tant pour la sûreté de cette sœur que pour la sienne propre, de lui permettre cette communication. Mais après avoir pris l'avis d'hommes si capables, cette âme doit se tenir en repos, et n'en plus parler à qui que ce soit. Car quelquefois il arrive que, sans qu'il y ait sujet de craindre, le démon inspire des appréhensions si vives, que l'on voudroit, pour se soulager de ses peines, les

communiquer encore. Et s'il se rencontre que le confesseur soit un homme timide et de peu d'expérience, lui-même y portera cette personne. Et qu'en résultera-t-il ? c'est que des choses qui doivent être tenues secrètes venant à être connues du public, cette pauvre âme se voit persécutée et tourmentée de bien des manières ; et dans les temps où nous vivons, cela pourroit nuire beaucoup à tout l'ordre.

Voilà pourquoi l'on doit en ceci se conduire avec beaucoup de prudence ; je fais surtout cette recommandation aux prieures. J'ajoute qu'elles ne doivent point s'imaginer qu'une sœur, par cela même qu'elle est favorisée de ces grâces, soit meilleure que les autres ; Notre-Seigneur conduit chaque âme selon son besoin particulier. Ces grâces, j'en conviens, peuvent porter les personnes à une très-grande perfection si elles y répondent par leurs œuvres ; mais comme il arrive quelquefois que Dieu conduit les plus foibles par ce chemin, c'est principalement la vertu qu'il faut considérer, et tenir pour les plus saintes celles qui sont les plus mortifiées, les plus humbles, et qui servent Dieu avec une plus grande pureté de conscience. Cela ne suffit pas néanmoins pour porter un jugement assuré sur les âmes ; il ne nous sera donné de les connoître à fond qu'au jour où le Juge, qui est la vérité même, donnera à chacun selon ses mérites ; et nous verrons alors avec étonnement combien ses jugements sont différents des nôtres ici-bas. Qu'il soit loué dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE IX.

Des visions désignées sous le nom d'imaginaires dans la théologie mystique; de leur nature et de leurs effets. — Marques auxquelles on distingue les vraies visions des fausses. — Qu'on ne doit ni demander à Notre-Seigneur, ni désirer d'être conduit dans cette voie. — Que le chemin le plus sûr est un entier abandon entre les mains de Dieu, et une parfaite conformité à sa volonté.

Je viens maintenant aux visions que l'on appelle imaginaires. On dit qu'elles sont plus exposées que les intellectuelles aux artifices du démon, et je pense qu'il en est ainsi. Toutefois, lorsqu'elles viennent de Notre-Seigneur, elles me semblent sous quelque rapport plus profitables, parce qu'elles sont plus en harmonie avec notre nature. J'excepte cependant celles que le divin Maître accorde dans la dernière demeure, parce qu'il n'y en a point qui en approchent.

J'ai dit au précédent chapitre comment, dans les visions intellectuelles, l'âme sent Notre-Seigneur près d'elle; je vais essayer de donner une idée de la manière dont le divin Maître se montre à elle dans les visions imaginaires. Supposez, mes filles, que nous avons dans une boîte d'or une pierre précieuse d'une valeur et d'une vertu admirable. Nous savons avec certitude qu'elle est là, quoique nous ne l'ayons jamais vue. Tout invisible qu'elle est, nous ne laissons pas de sentir son pouvoir lorsque nous la portons sur nous; et nous connoissons par expérience

quelle estime nous devons en faire, parce qu'elle nous a délivrées de certains maux qu'elle a la propriété de guérir. Il est vrai, nous n'oserions la regarder, ni ouvrir la boîte, et quand nous voudrions l'ouvrir nous ne le pourrions pas. Le Maître en a seul le secret. Il nous a prêté ce précieux joyau pour notre utilité, mais il en a gardé la clef. Disposant à son gré de ce qui lui appartient, il n'ouvrira que quand il lui plaira de nous montrer le trésor caché, et il nous le reprendra quand il le jugera à propos, comme en effet cela arrive. J'ajoute maintenant que quelquefois, lorsque nous l'espérons le moins, il nous fait la faveur d'ouvrir la boîte, et fait briller à nos regards cette pierre merveilleuse. L'éclat dont son incomparable beauté frappe alors nos yeux, fait que dans la suite nous comprenons mieux son prix, et que sa forme demeure gravée dans notre souvenir. Ceci, mes filles, est une image de ce qui se passe dans les visions dont je parle. Lorsque Notre-Seigneur veut donner à une âme un gage tout particulier de son amour, il lui fait voir clairement sa très-sainte humanité, en se montrant à elle de la manière qu'il veut, ou tel qu'il étoit quand il conversoit dans ce monde, ou tel qu'il apparoissoit après sa résurrection. Et quoique cette vision, passe, pour ainsi dire, avec la rapidité de l'éclair, néanmoins la glorieuse image de l'Homme-Dieu demeure si vivement empreinte dans l'imagination, qu'il me paroît impossible qu'elle s'en efface jusqu'au jour où l'âme lui sera éternellement unie dans la gloire. En me servant ici du nom d'image, je ne veux pas dire que ce soit comme un tableau que l'on présenteroit à nos yeux ; c'est une image véritablement

vivante, et qui quelquefois parle à l'âme et lui montre de grands secrets. Je dois dire, mes filles, que pendant la durée toujours très-courte de cette grâce, il n'est pas plus possible à l'âme de regarder Notre-Seigneur que de regarder le soleil. Ce n'est pas néanmoins que l'éclat qui jaillit de sa personne adorable fatigue les yeux de l'âme, comme le soleil fatigue les yeux du corps. Je dis les yeux de l'âme, parce que c'est ici la vue intérieure qui voit tout. Arrive-t-il que quelquefois l'on voie même des yeux du corps? je l'ignore, parce que la personne dont j'ai parlé, et dont l'intérieur m'est si connu¹, n'a jamais eu de vision de cette sorte. La splendeur du Fils de Dieu est comme une lumière infuse, et semblable à celle du soleil s'il étoit couvert d'un voile aussi transparent que le diamant. Son vêtement est comme d'une toile très-fine de Hollande. Lorsque cet adorable Maître accorde cette faveur à une âme, elle tombe presque toujours en extase, parce que sa bassesse ne peut soutenir une vue qui inspire tant d'effroi. Sans doute elle se trouve en face de la Beauté souveraine, et goûte, en la contemplant, un ineffable plaisir. Ni l'imagination en mille années, ni l'entendement avec tous ses efforts ne sauroient nous donner une idée de cette beauté et de ce plaisir, et toutefois l'âme est saisie d'une sainte terreur en présence de la majesté de son Dieu. Elle n'a pas besoin de demander ni qu'on lui dise quel est Celui qu'elle contemple, il se fait trop bien connaître à elle comme le Maître absolu du ciel et de la

¹ La Sainte parle ici d'elle-même, comme on le voit par le chapitre xxviii de sa Vie.

terre ; au lieu que les monarques d'ici-bas , pour être reconnus pour tels , ont besoin ou qu'on le dise , ou de paroître avec leur suite.

O Seigneur, que les chrétiens vous connoissent peu ! Si, lorsque vous venez avec tant de bonté vous communiquer à une âme que vous avez choisie pour épouse, votre vue lui cause néanmoins tant d'effroi, que sera-ce quand au dernier jour vous viendrez juger le monde, et que d'une voix si sévère vous prononcerez ces paroles : *Allez, maudits de mon Père ?* O mes filles, que la pensée de ce grand jour nous demeure présente ; quand ces apparitions de Notre-Seigneur dont je parle ne produiroient en nous d'autre fruit, ce ne seroit pas un petit bien. Un saint Jérôme, tout saint qu'il étoit, n'éloignoit jamais de son souvenir cette image du jugement dernier. Pensons-y à son exemple, et nous trouverons légères toutes les souffrances et toutes les austérités de notre genre de vie ; et quand elles dureroient longues années, ce n'est qu'un moment, comparé à l'éternité. Quant à moi, je vous le dis avec vérité, malgré l'excès de mes misères, jamais la crainte que j'ai éprouvée en me représentant les tourments de l'enfer, n'a approché de celle dont j'étois saisie à la seule pensée qu'un jour ces yeux si beaux, si doux, si cléments de Notre-Seigneur, ne laisseroient tomber que des regards de courroux sur les réprouvés ; mon cœur se brisoit, et il en a été ainsi toute ma vie. Jugez maintenant du saint effroi que devoit éprouver la personne¹ à qui Notre-Seigneur daignoit si souvent accorder la faveur

¹ La Sainte elle-même.

des apparitions dont je parle ; l'impression que lui causoit cette vue étoit telle, qu'elle perdoit tout sentiment. C'est sans doute à cause de cela que le divin Maître suspend toutes les puissances de l'âme, aidant ainsi sa faiblesse, afin que, ravie hors d'elle-même, elle puisse s'unir à son Dieu dans cette communication si élevée.

Si l'âme est capable de considérer longtemps Notre-Seigneur, je ne crois pas que ce soit une vision, mais plutôt l'effet d'un grand effort d'imagination : et cette figure qu'elle croira voir sera comme inanimée et comme morte, en comparaison de celle que l'âme voit dans ces heureux moments où cet adorable Maître se montre véritablement à elle.

Il est des personnes, et j'en connois plusieurs, dont l'imagination est si vive, et dont l'esprit travaille de telle sorte, qu'elles croient voir clairement tout ce qu'elles pensent. Mais si elles avoient eu de véritables visions, elles reconnoitroient sans ombre de doute que les leurs ne sont que des chimères. Comme elles sont un pur travail de leur imagination, non-seulement elles ne produisent aucun bon effet, mais elles les laissent beaucoup plus froides que ne feroit la vue de quelque dévote image ; en outre, elles s'effacent de l'esprit beaucoup plus vite qu'un songe, ce qui achève de prouver le mépris qu'on en doit faire. Dans les vraies apparitions de Notre-Seigneur dont je parle, c'est tout le contraire. Car lorsque l'âme ne pense à rien moins qu'à voir quelque chose d'extraordinaire, cet adorable Maître se présente à elle tout à coup, remue tous ses sens et ses puissances, et après l'avoir agitée de trouble et de crainte, la fait jouir d'une heu-

reuse paix. De même que, quand saint Paul fut renversé sur la route, il y eut en l'air une violente tempête, de même il se fait un grand mouvement dans le fond de l'âme qui est comme un monde intérieur; mais un moment après, comme je l'ai dit, tout est dans un calme divin. L'âme est alors instruite des plus grandes vérités d'une manière si admirable, qu'elle n'a plus besoin de maître qui lui en donne l'intelligence; Celui qui est la véritable sagesse l'a rendue capable, sans aucun effort de sa part, de les saisir et de les comprendre. Elle garde pendant quelque temps une telle certitude que cette vision vient de Dieu, que, quoi qu'on puisse lui dire de contraire, on ne sauroit lui faire appréhender d'être trompée. Si le confesseur lui dit ensuite que Dieu a peut-être permis qu'en punition de ses péchés elle ait été trompée par le démon, elle pourra bien d'abord en être un peu ébranlée; mais de même que, dans les tentations de la foi, l'âme s'affermirait d'autant plus qu'elle a été plus combattue, de même ici elle s'affermirait dans la certitude que l'esprit ennemi ne sauroit lui procurer les avantages qu'elle tire de ces heureuses visions. Son pouvoir sur l'intérieur de l'âme ne s'étend pas jusque-là, il ne va qu'à lui représenter quelques images qui n'ont ni la vérité, ni la majesté, ni les effets qui se rencontrent dans les visions qui viennent de Dieu. Cependant, comme les confesseurs ne peuvent voir le fond de l'âme, et que peut-être la personne qui est favorisée de ces apparitions ne saura pas leur en rendre compte, ils ont sujet de craindre, et ils doivent marcher avec grande retenue jusqu'à ce que le temps fasse juger de ces visions par les effets qu'elles

produisent. Ainsi, ils ne sauroient trop observer si cette personne avance de plus en plus dans l'humilité, et se fortifie dans les autres vertus. Quand c'est le démon qui est l'auteur de ces visions, ils le reconnoîtront bientôt, parce qu'ils le surprendront en mille mensonges.

Un confesseur qui a une connoissance expérimentale de ces choses, verra bien vite si ce qu'on lui rapporte vient de Dieu, ou de l'ennemi du salut, ou de l'imagination, principalement s'il a le don du discernement des esprits; et pourvu qu'il l'ait et qu'il soit savant, quand même il n'auroit point d'expérience de ces faveurs surnaturelles, il ne laissera pas d'en bien juger. Mais il importe extrêmement, mes sœurs, que vous agissiez envers vos confesseurs avec grande sincérité et vérité, je ne dis pas en ce qui regarde la déclaration de vos péchés, car qui en doute? mais dans le compte que vous leur rendez de votre oraison. Sans cela, je ne voudrois pas assurer que vous êtes en bon chemin, ni que c'est Dieu qui vous conduit; car il se plaît beaucoup à voir que nous traitons avec ceux qui nous tiennent sa place avec autant de clarté et de vérité qu'avec lui-même, et que nous avons un sincère désir qu'ils connoissent non-seulement nos actions, mais jusqu'à nos moindres pensées. Pourvu que vous vous conduisiez de la sorte, ne vous inquiétez et ne vous troublez de rien; quand bien même ces visions ne viendroient pas de Dieu, si vous avez de l'humilité et une bonne conscience, elles ne vous nuiront pas. Notre-Seigneur saura tirer le bien du mal, et il fera tourner à votre profit les moyens employés par le démon pour vous perdre. Dans la pensée où vous serez que ce sont des

aveurs du divin Maître, vous vous efforcerez de le mieux contenter, et d'avoir toujours devant les yeux la figure qui vous le représente. C'est ce qui faisoit dire à un très-savant homme que si le démon, qui est un si grand peintre, lui représentoit une image de Notre-Seigneur qui parût vivante, il n'en seroit pas fâché, parce qu'il la considéreroit pour croître en dévotion, et auroit ainsi un moyen de battre l'ennemi avec ses propres armes. Quoiqu'un peintre soit un méchant homme, ajoutoit-il, il ne faut pas laisser d'avoir du respect pour le tableau qu'il fait de Celui qui est pour nous la source de tous les biens. C'est pourquoi il improuvoit le conseil donné par quelques-uns d'accueillir par des signes de mépris les visions qui mettroient devant les yeux l'image de Notre-Seigneur, parce que, disoit-il, nous devons révéler l'image de notre Roi partout où elle se présente à nos regards. Je trouve qu'en cela il parloit d'une manière très-juste; car si ici-bas un ami ne peut voir sans déplaisir qu'on outrage le portrait de son ami, à combien plus forte raison devons-nous toujours vénérer l'image de Notre-Seigneur crucifié, et tout tableau qui nous représente le souverain Maître du ciel et de la terre. Je me plais à répéter ici ce que j'ai dit ailleurs sur ce point, parce que j'ai connu une personne à qui l'on avoit commandé d'accueillir ces visions avec des signes de mépris. Je ne sais qui a inventé un tel remède. Il n'est bon qu'à tourmenter une âme à qui un confesseur donne un si mauvais conseil, et qui se croit perdue si elle ne le suit pas. Je pense au contraire que si cela arrive, on doit lui représenter ces raisons avec humilité, et s'il insiste, ne point lui obéir en cette circonstance.

L'âme tire ce précieux avantage de ces apparitions de Notre-Seigneur, que lorsqu'elle pense à sa vie et à sa passion, le souvenir de son visage si doux et si beau lui donne une très-grande consolation : de même qu'ici-bas, quand on a vu une personne à qui l'on est très-obligé, on éprouve plus de bonheur à penser à elle que si on ne l'avoit jamais connue. On tire aussi d'autres avantages du souvenir si agréable et si consolant de ces visions. Mais comme j'ai déjà tant parlé des excellents effets qu'elles produisent, et que j'en parlerai encore dans la suite, je me contenterai de vous donner ici un avis, selon moi, très-important. Lorsque vous savez ou que vous entendez dire que Dieu accorde ces faveurs à quelques âmes, ne lui demandez jamais, et ne souhaitez jamais qu'il vous conduise par la même voie. Cette voie est bonne sans doute, et vous devez en faire grande estime, et la respecter beaucoup; mais il ne vous convient ni de la demander ni de la désirer, pour plusieurs raisons. La première, parce que c'est un défaut d'humilité que de souhaiter qu'on nous accorde ce que nous n'avons jamais mérité; former un tel désir, c'est montrer, selon moi, qu'on est bien peu avancé dans cette vertu. Car de même que la pensée d'être roi ne sauroit entrer dans l'esprit d'un pauvre habitant de la campagne, tant la bassesse de sa condition le lui fait paroître impossible, de même une âme véritablement humble ne prétendra jamais à de semblables faveurs. Notre-Seigneur ne les accorde, à mon avis, qu'à ceux qui sont affermis dans cette vertu par la connoissance qu'il leur a donnée du peu qu'ils sont par eux-mêmes. Or, comment une personne qui a cette vue de sa misère et de son néant, pourroit-

elle, au lieu de porter si haut ses désirs, n'être pas sincèrement convaincue que Dieu lui a déjà fait une grâce bien grande en la préservant des peines de l'enfer? La seconde raison est que, lorsqu'on ose former l'idée de tels souhaits, on est déjà trompé ou en grand danger de l'être, parce que la moindre petite porte ouverte suffit au démon pour nous tendre mille pièges. La troisième raison est que, lorsque le désir est violent, il entraîne avec lui l'imagination, et qu'ainsi l'on se figure voir et entendre ce qu'on ne voit et qu'on n'entend point, de même que l'on songe la nuit à ce que l'on a vivement désiré durant le jour. La quatrième raison est qu'il y a une étrange témérité à vouloir soi-même choisir son chemin sans savoir s'il est le plus sûr, au lieu de s'abandonner à la conduite de Notre-Seigneur qui nous connoît mieux que nous ne nous connoissons, afin qu'il nous mène par la voie qui nous convient, et qu'ainsi sa sainte volonté se fasse en toutes choses. La cinquième raison est que ce seroit montrer qu'on n'a aucune idée des croix que Dieu envoie aux âmes qu'il favorise de ces grâces : or, ces croix sont très-grandes, et de diverses espèces, et sait-on si l'on auroit la force de les porter? La sixième raison est qu'on ignore si l'on ne trouvera pas une perte là où l'on croit rencontrer un profit, ainsi qu'il arriva au roi Saül. A ces raisons je pourrais en ajouter d'autres. Ainsi, mes sœurs, croyez bien que le plus sûr est de ne vouloir que ce que Dieu veut; il nous connoît, et il nous aime. Remettons-nous entre ses mains, afin que sa volonté soit faite en nous. Nous ne pourrons jamais nous tromper, si notre volonté demeure toujours bien déterminée à ne vouloir que ce

qu'il veut. Remarquez d'ailleurs que pour être fréquemment favorisée de ces apparitions, une âme n'en mérite pas plus de gloire, mais qu'elle en contracte une plus étroite obligation de servir Dieu, parce qu'elle a plus reçu de lui.

Quant à ce qui est de mériter davantage, Notre-Seigneur ne le fait point dépendre de ces sortes de grâces, puisqu'il y a plusieurs personnes saintes qui n'en ont jamais reçu aucune, et d'autres qui ne sont pas saintes qui en ont reçu. D'ailleurs il ne faut pas croire qu'elles soient continuelles; souvent une seule de ces faveurs coûte bien des croix à une âme; et cette âme, sans songer si elle recevra de Notre-Seigneur une semblable grâce, ne s'occupe qu'à lui en témoigner sa reconnaissance par une parfaite fidélité à le servir. Ces apparitions du divin Maître doivent sans doute singulièrement aider une âme à avancer dans les vertus; mais celui qui les acquiert par son travail méritera beaucoup davantage. Notre-Seigneur, à ma connoissance, favorisoit de ces apparitions deux personnes dont l'une étoit un homme. Elles avoient un désir si ardent de servir le divin Maître à leurs dépens et sans ces grandes délices, elles avoient une telle soif de souffrir pour son divin amour, qu'elles se plaignoient à lui de ce qu'il les leur accordoit; et s'il eût été en leur pouvoir de les refuser, elles l'auroient fait. Je ne parle ici que des délices qu'elles goûtoient dans la contemplation et non des visions elles-mêmes; car elles voyoient trop bien les grands avantages qu'elles en tiroient et l'estime qu'elles en devoient faire. A la vérité, de tels désirs sont également surnaturels; ils sont le partage

d'âmes embrasées d'un très-grand amour, et jalouses de montrer à Notre-Seigneur qu'elles ne le servent point par intérêt. Ces grandes âmes, comme je l'ai déjà dit, ne s'arrêtent point à la pensée de la gloire pour s'exciter à servir Dieu, elles ne songent qu'à contenter cet amour qui les enflamme, et dont la nature est d'agir sans cesse de mille manières. Si elles le pouvoient, elles souhaiteroient inventer des moyens de se consumer dans le feu dont elles brûlent; et s'il étoit nécessaire pour la plus grande gloire de Dieu qu'elles restassent éternellement anéanties, elles s'y dévoueroient de très-grand cœur. Louange, et louange sans fin à ce Dieu qui, en s'abaissant jusqu'à ces communications intimes avec de si misérables créatures, se plaît à nous révéler les adorables trésors de son amour! Ainsi soit-il.

CHAPITRE X.

Vision intellectuelle où l'âme connoît comment toutes les choses se voient en Dieu et sont contenues en lui. Elle voit la grandeur du péché, qui non-seulement est commis en présence de Dieu, mais en Dieu même. — Autre vision intellectuelle où l'âme voit Dieu comme souveraine vérité. Elle entend que tout homme est menteur, et que Dieu seul est la vérité infailible. Le grand amour de Notre-Seigneur pour l'humilité vient de ce que l'humilité est la vérité, et consiste à marcher dans la vérité.

Notre-Seigneur se communique à l'âme de bien des manières par ces apparitions : il se montre à elle tantôt pour la consoler dans ses peines, tantôt pour la préparer à quelque grande croix ; ou bien, quand il veut prendre ses délices auprès d'elle, et qu'elle les prenne auprès de lui. Je ne m'arrêterai point à particulariser quelque-une de ces choses. Mon dessein est seulement d'indiquer de mon mieux en quoi diffèrent ces visions, et de vous faire connoître la nature et les effets de chacune. A l'aide de cette connoissance, vous ne prendrez pas pour des visions les chimères que l'imagination pourroit vous représenter ; et si Dieu daigne se montrer à vous, sachant à l'avance que c'est possible, vous n'en serez ni troublées, ni affligées. Car le démon a grand intérêt et prend un singulier plaisir à jeter une âme dans la tristesse et l'inquiétude, pour l'empêcher de s'occuper tout entière à aimer et à louer Dieu.

Notre-Seigneur se communique à l'âme par d'autres

voies beaucoup plus élevées que celles dont je viens de parler, et, à mon avis, moins dangereuses, parce que le démon ne sauroit les contrefaire. Mais ces visions sont si cachées, qu'il est beaucoup plus difficile d'en donner une idée que des précédentes.

Il arrive que l'âme étant en oraison, et avec une entière liberté de ses sens, Notre-Scigneur la fait entrer tout à coup dans une extase où il lui découvre de grands secrets qu'elle croit voir en Dieu même. Quoique j'use de ce terme de voir, l'âme cependant ne voit rien, parce que ce n'est pas ici une vision imaginaire où la très-sainte humanité de Jésus-Christ lui soit représentée. C'est une vision intellectuelle qui fait connoître à l'âme de quelle manière toutes les choses se voient en Dieu, et comment elles sont toutes en lui. Cette vision est très-utile : malgré sa courte durée, qui n'est que d'un moment, elle demeure profondément gravée dans l'esprit, et donne une très-grande confusion à l'âme par la manière si claire dont elle lui fait voir la grandeur du péché, puisque étant en Dieu ainsi que nous y sommes, ce n'est pas seulement en sa présence, mais en lui-même que nous le commettons.

Je veux me servir d'une comparaison pour rendre cette vérité plus sensible. On entend souvent parler de la malice du péché, mais hélas ! ou l'on n'y réfléchit point, ou l'on ne veut pas comprendre ; car si l'on voyoit clairement l'acte du péché tel qu'il est, il ne seroit pas, ce semble, possible de se porter à cet excès d'audace. Supposons que Dieu soit un immense et superbe palais qui enferme le monde. Cela étant, un pécheur peut-il commettre quelque crime hors de ce palais ? Non certes. C'est donc en

Dieu même que se commettent les abominations, les turpitudes et les iniquités de tous les pécheurs de la terre. Quel effroi cette pensée ne doit-elle pas nous inspirer ! qu'elle est digne de nos méditations ! quelle vive lumière elle nous donnera sur l'énormité du péché, à nous surtout pauvres ignorants qui la comprenons si peu ! Car si cette vérité étoit connue de nous, il ne nous seroit pas possible de porter la hardiesse et la démesure jusqu'à offenser la majesté adorable de notre Dieu.

Considérons, mes sœurs, de quelle ineffable miséricorde et de quelle patience il use envers nous, en ne nous précipitant pas dans l'abîme à l'instant même où nous l'offendons. Rendons-lui-en de très-vives actions de grâces, et ayons honte désormais d'être sensibles à ce que l'on fait ou que l'on dit contre nous. Car est-il au monde iniquité plus grande que de voir que Dieu notre Créateur souffre que nous commettions dans lui-même tant d'offenses, et que nous ne puissions endurer quelques paroles dites contre nous en notre absence, et peut-être sans mauvaise intention ? O misère humaine ! et quand donc, mes filles, imiterons-nous en quelque chose ce grand Dieu ? Ne nous persuadons pas, je vous prie, que nous ayons beaucoup de mérite à souffrir des injures, mais disposons-nous à les endurer avec joie, et aimons ceux de qui nous les recevons, puisque Notre-Seigneur ne laisse pas de nous aimer, quoique nous l'ayons tant offensé. Après l'exemple que donne cet adorable Modèle, quel droit n'a-t-il pas de vouloir que tous pardonnent, quelque grandes que soient les offenses qu'ils aient reçues ! Je dis donc, mes filles, que cette vision, quoiqu'elle ne dure qu'un mo-

ment, est une faveur insigne que l'âme reçoit de Notre-Seigneur, pourvu qu'elle veuille en profiter en se la représentant souvent.

Il arrive aussi que Dieu, en très-peu de temps et d'une manière qui ne se peut exprimer, montre en lui-même à l'âme une vérité qui, par son éclat, obscurcit en quelque sorte toutes celles qui sont dans les créatures; et il fait connoître clairement à l'âme que lui seul est la vérité, et qu'il ne peut mentir. Ces paroles du Psaume : *Tout homme est menteur*, sont alors bien entendues d'elle; elle en a une intelligence plus parfaite que si elle les eût entendu répéter mille fois, et elle voit que Dieu seul est la vérité infailible. Cela me fait souvenir de Pilate, lorsqu'il demandoit à Notre-Seigneur ce que c'étoit que la vérité, et montre combien peu nous connoissons cette suprême vérité. Je désirerois l'expliquer plus clairement, mais ce n'est pas en mon pouvoir.

Apprenons par là, mes sœurs, que pour nous conformer en quelque chose à notre Dieu et à notre Époux, nous devons sans cesse nous efforcer de marcher selon la vérité devant lui et devant les hommes; je ne dis pas seulement dans nos paroles, car par la grâce de Dieu je ne vois personne dans nos monastères qui, pour quoi que ce soit, voulût dire un mensonge, mais encore dans toutes nos œuvres. Loin de nous le désir qu'on nous croie meilleures que nous ne sommes; mais en tout donnons à Dieu ce qui lui appartient, et rendons-nous justice à nous-mêmes par respect et par amour pour la vérité. Et ainsi nous viendrons à faire peu de cas de ce monde où tout est mensonge et fausseté, et qui par là même n'est point durable.

Pensant un jour en moi-même pour quelle raison Notre-Seigneur aime tant la vertu d'humilité et nous recommande tant de l'aimer, il me vint tout à coup dans l'esprit, sans y faire plus de réflexion, que c'est parce que Dieu est la suprême vérité, et que l'humilité n'est autre chose que de marcher selon la vérité. Or, c'est une grande vérité que, loin de rien posséder de bon par nous-mêmes, nous n'avons au contraire en partage que la misère, et que nous ne sommes que néant. Quiconque n'entend pas cela, marche dans le mensonge; et plus on l'entend, plus on se rend agréable à la souveraine vérité, parce qu'on marche dans la vérité. Daigne le Seigneur, mes filles, nous faire la grâce de ne jamais perdre cette connoissance de nous-mêmes!

Notre-Seigneur favorise l'âme des communications dont je viens de parler, lorsque, la voyant résolue d'accomplir en toutes choses sa volonté, et la considérant comme sa véritable épouse, il veut lui donner quelque connoissance de ses divines grandeurs, et de ce qu'elle doit faire pour se rendre agréable à ses yeux. Je n'en dis pas davantage sur ce sujet, et si j'ai parlé de ces deux insignes faveurs en particulier, c'est que j'ai cru qu'il étoit très-utile de les faire connoître. Il n'y a rien à appréhender dans de telles visions, mais seulement à en remercier Dieu de qui elles procèdent; et comme ni le démon ni notre imagination n'y peuvent avoir de part, elles laissent l'âme dans une grande joie et un grand repos.

CHAPITRE XI.

D'une peine où l'âme se purifie avant d'entrer dans la septième demeure, comme on se purifie dans le purgatoire avant d'entrer au ciel. Cette peine est la plus grande qu'on puisse endurer en ce monde; état où elle réduit l'âme et le corps. — Par cette peine qui, ici-bas, ne dure que trois à quatre heures, et que l'âme accepte, on peut se former une idée des peines des réprouvés, qu'ils souffrent malgré eux, et qui seront éternelles. — Admirables effets de ce martyre intérieur que Dieu fait éprouver à l'âme.

Après tant de faveurs accordées à l'âme par l'Époux, notre petite colombe (car ne pensez pas que je l'oublie) n'est-elle pas enfin satisfaite, et notre mystique papillon ne va-t-il pas enfin s'arrêter là où il doit mourir? Non certes; son état, au contraire, est pire qu'auparavant. Quoiqu'il y ait plusieurs années que cette colombe jouisse de ces faveurs, elle gémit néanmoins toujours, et chaque faveur nouvelle augmente sa douleur. Comme de jour en jour elle a une connoissance plus claire des grandeurs de son Dieu, et qu'elle se voit séparée de lui et loin encore de le posséder, elle brûle d'un désir beaucoup plus ardent de lui être unie. Découvrant à une lumière de plus en plus vive combien ce grand Dieu, cet adorable Maître mérite d'être aimé, elle s'enflamme de plus en plus d'amour pour lui; et quand ce désir de se voir unie à Dieu dure depuis quelques années, il s'accroît à un degré tel qu'il cause à

l'âme cette grande peine dont je vais parler. Je dis quelques années, parce qu'il en a été ainsi pour la personne dont j'ai fait mention dans cet écrit¹ ; car je sais bien que pour Dieu, il n'y a point de limites ; il peut en un moment élever une âme aux grâces les plus sublimes dont je traite en cet ouvrage. Notre-Seigneur est tout-puissant ; il peut tout ce qu'il veut, et la pente comme le désir de son cœur c'est de faire beaucoup pour nous.

Sans doute, ces grands désirs de voir Dieu, ces larmes, ces soupirs, ces impétueux transports dont nous avons parlé, procédant de l'amour, causent à l'âme une vive souffrance ; mais tout cela n'est que comme un feu mêlé de fumée qui, n'étant pas encore bien allumé, peut se souffrir en quelque sorte, et ainsi n'est presque rien en comparaison de cet autre feu dont j'ai à parler. Ici, l'âme se trouve embrasée d'un tel amour, que très-souvent à la moindre pensée, à la moindre parole qui lui rappelle que la mort peut tarder encore à l'unir à son divin Époux, soudain, sans qu'elle sache ni d'où ni comment, elle se sent frappée comme d'un coup de foudre, ou comme transpercée par une flèche de feu. Je ne dis pas que ce soit une flèche ; mais, quoi que ce puisse être, on voit clairement que ce n'est pas une chose qui procède de notre nature ; je ne dis pas non plus que ce soit un coup de foudre, car la blessure qu'on reçoit est plus pénétrante encore. Et cette blessure, à mon avis, n'est point faite à l'endroit où nous ressentons les douleurs ordinaires, mais au plus profond et au plus intime de l'âme, dans cet

¹ La Sainte elle-même.

endroit où ce rayon de feu, en un instant, réduit en poudre tout ce qu'il rencontre de notre terrestre nature. Tant que l'âme est en cet état, il lui est impossible de penser à rien de ce qui tient à son être; dès le premier instant, ses puissances sont suspendues à l'égard de toutes les choses de ce monde, et elles ne conservent d'activité que pour augmenter son martyre en augmentant son amour pour Celui dont elle ne peut souffrir d'être plus longtemps séparée.

Gardez-vous de croire, mes sœurs, que j'exagère en parlant de la sorte. Je suis très-assurée, au contraire, que je n'en dis pas assez, parce que les termes manquent pour peindre un tel martyre. C'est, je le répète, un ravissement des sens et des puissances à l'égard de tout ce qui ne contribue point à faire sentir cette peine. Car l'entendement voit à une très-vive lumière avec quelle raison l'âme s'afflige d'être absente de son Dieu; et Notre-Seigneur augmente encore sa peine par une claire et vive connoissance qu'il lui donne de ses amabilités souveraines et de ses perfections infinies. Par cette vue, la peine croît jusqu'à un tel degré d'intensité, que malgré soi l'on jette de grands cris. C'est ce qui arrivoit à la personne dont j'ai parlé, lorsqu'elle étoit dans cet état; quoiqu'elle fût patiente et accoutumée à supporter de grands maux, elle ne pouvoit se défendre de ces cris, parce que, comme je l'ai dit, cette douleur ne se fait point sentir dans le corps, mais dans l'intérieur de l'âme. Cette personne apprit alors combien les douleurs de l'âme l'emportent en intensité sur celles du corps; elle connut que les peines du purgatoire étoient de la nature de ce martyre, et que

la séparation du corps n'empêchoit pas les âmes d'y endurer des souffrances beaucoup plus grandes que toutes celles que l'on peut endurer avec le corps dans cette vie. J'ai vu une personne réduite à cette extrémité, et je croyois qu'elle alloit mourir. Il n'y auroit eu rien d'étonnant, car la vie est réellement alors en grand danger. Ainsi, quoique cette extase de douleur et d'amour dure peu, les os du corps en demeurent déboîtés. Le poulx est aussi foible que si l'on étoit sur le point de rendre l'âme à Dieu, parce que la chaleur naturelle manque et s'éteint. L'âme, au contraire, se sent tellement embrasée par le feu de son amour, qu'avec le moindre degré d'ardeur de plus, elle briserait sa chaîne selon ses désirs, et se verroit dans les bras de Dieu. Tant que dure ce martyre, elle ne sent aucune douleur dans le corps, bien que les os, comme j'ai dit, en soient déboîtés; qu'ensuite, durant deux à trois jours, il soit en proie à de telles douleurs qu'on n'a pas même la force d'écrire, et qu'enfin il reste toujours plus foible qu'il n'étoit auparavant. Cela vient, à mon avis, de ce que ces souffrances intérieures de l'âme sont si vives et surpassent tellement celles du corps, que, quand on le mettroit en pièces, elle ne le sentiroit pas. Il nous arrive à nous-mêmes quelque chose de semblable; avons-nous quelque part une douleur aiguë, nous sentons peu les autres, quoiqu'elles soient en grand nombre; c'est ce que j'ai souvent éprouvé.

Vous me direz peut-être qu'il y a de l'imperfection dans ce grand désir de voir Dieu, et que cette âme qui lui est si soumise devrait se conformer à sa volonté qui la retient encore dans cet exil. Je réponds qu'auparavant

elle pouvoit le faire, et que cette considération l'aidoit à supporter la vie. Mais sous l'empire de cette peine, cela n'est plus en son pouvoir, parce qu'elle n'est plus maîtresse de sa raison, et qu'elle ne peut penser qu'aux motifs qu'elle a de s'affliger. Étant absente de son souverain Bien, comment pourroit-elle désirer de vivre? Elle se sent dans une solitude si extraordinaire, que ni toutes les créatures d'ici-bas, ni même tous les habitants du ciel ne lui pourroient être de quelque compagnie, si Celui qu'elle aime n'y étoit pas. Loin de trouver quelque allégement en ce monde, tout au contraire la tourmente. Elle est comme une personne suspendue en l'air qui ne peut poser le pied sur la terre, ni s'élever vers le ciel. Elle brûle d'une soif qui la consume, et elle ne peut boire à la source désirée. Rien dans ce monde ne sauroit calmer les ardeurs de cette soif; d'ailleurs l'âme ne veut l'étancher qu'avec l'eau dont Notre-Seigneur parla à la Samaritaine, et cette eau lui est refusée.

O mon adorable Maître, à quelle extrémité vous réduisez vos amants! Que c'est peu néanmoins en comparaison de ce que vous leur donnez ensuite! N'est-il pas juste que les grandes faveurs coûtent beaucoup? et l'âme pourroit-elle jamais acheter trop cher une grâce où elle se purifie pour entrer dans la septième demeure, comme on se purifie dans le purgatoire pour entrer au ciel? Qu'est-ce que sa souffrance auprès d'une telle faveur, sinon une goutte d'eau en comparaison de l'Océan? C'est trop dire encore. Quand à ce tourment et à cette affliction qui sont, selon moi, la plus grande souffrance qu'on puisse endurer dans ce monde, viendroient se joindre, comme dans la per-

sonne dont j'ai parlé, beaucoup d'autres douleurs spirituelles et corporelles, l'âme compteroit tout cela pour rien auprès de la sublime faveur que Dieu lui accorde. L'âme comprend que cette peine est d'un prix inestimable, et qu'elle n'auroit jamais pu la mériter. Elle voit clairement que ce martyr est d'une nature telle que rien en ce monde ne sauroit l'adoucir, et néanmoins elle le souffre avec bonheur, et seroit prête à l'endurer toute sa vie si Dieu le vouloit ainsi : ce qui seroit se dévouer non à mourir une fois, mais à être toujours mourante ; car ce martyr n'est rien moins qu'une agonie.

Quels doivent donc être les tourments des réprouvés dans l'enfer ! Ils ne sont adoucis ni par cette conformité à la volonté de Dieu, ni par ce contentement et cette joie qu'éprouve l'âme à la vue des récompenses dont ses peines seront suivies ; ils vont au contraire toujours en augmentant, j'entends quant aux peines accidentelles. S'il est vrai que les souffrances de l'âme l'emportent de beaucoup sur celles du corps, et que les tourments qu'endurent ces malheureux sont incomparablement plus terribles que ce martyr de l'âme dont j'ai parlé, de quel désespoir ne seront-ils pas saisis en voyant que leur supplice n'aura jamais de fin ! Ah ! tout ce que nous pouvons faire ou souffrir dans une vie si courte, ne nous doit-il pas paraître un atome, quand c'est pour échapper durant l'éternité à de si épouvantables tourments ? Je le répète, mes sœurs, il est impossible d'exprimer combien les souffrances de l'âme sont terribles et différentes de celles du corps. Il faut l'avoir éprouvé pour le comprendre, ou que Dieu lui-même nous le montre, afin de nous faire connoi-

tre combien nous lui sommes redevables de nous avoir appelées à un état où nous espérons de sa miséricorde qu'il nous délivrera d'un tel malheur, et nous pardonnera nos péchés.

Revenons à notre sujet. Dans une si grande intensité, cette peine ne dure pas, ce me semble, plus de trois à quatre heures chez la personne dont j'ai parlé¹; et si elle duroit plus longtemps, je ne pense pas que notre foible nature pût la supporter sans un miracle. Une fois même cette personne, ne l'ayant soufferte que durant un quart d'heure, perdit entièrement le sentiment, et demeura comme toute brisée; à la vérité, cette peine fondit sur elle avec une extrême rigueur. Cela lui arriva la dernière fête de Pâques, au milieu d'une conversation, et après avoir passé tous les jours précédents dans une telle sécheresse, qu'à peine sentoit-elle qu'on étoit à ces saintes solennités; il ne fallut pour la faire tomber en extase qu'une seule parole sur la prolongation de cet exil. Il n'est pas plus possible de résister à l'impétuosité de ce ravissement, que de ne point brûler dans un grand feu. J'ajoute que cela ne peut être caché à ceux qui se trouvent présents. Ils ne sont pas témoins, il est vrai, des peines intérieures de cette personne, mais ils ne peuvent s'empêcher de voir, par ce qu'elle souffre extérieurement, que sa vie est en grand péril. Quant à elle, si elle trouve en eux une sorte de compagnie, elle n'en tire néanmoins aucun secours, parce qu'ils ne lui apparoissent, ainsi que le reste des créatures, que comme des ombres.

¹ La Sainte elle-même.

Comme vous pourriez vous voir dans cet état, il est bon, mes filles, de connoître comment notre foible nature peut s'y mêler. Lorsque l'âme, embrasée du désir d'être unie à Dieu, se meurt de ne point mourir, au moment où il lui semble qu'elle est sur le point de se séparer du corps, elle éprouve néanmoins une véritable crainte, et elle voudroit voir son martyre diminuer, afin de ne pas mourir. Il est évident que cette crainte ne vient que de la foiblesse de la nature ; car d'un autre côté cette âme conserve toujours ce désir de mourir, et sa peine persévère sans que rien puisse la lui enlever, jusqu'à ce que Notre-Seigneur lui-même y mette un terme en lui envoyant quelque grande extase ou quelque vision ; c'est le moyen ordinaire qu'emploie ce divin Consolateur, pour la consoler et la fortifier de telle sorte qu'elle consente à vivre tant qu'il le voudra.

Ce martyre est grand sans doute, mais l'âme en retire les plus précieux avantages. Elle ne craint plus les souffrances et les croix qui lui peuvent arriver, parce qu'elles ne lui semblent plus rien en comparaison de cette peine intérieure qu'elle a endurée. Elle demeure enflammée d'un tel amour pour Dieu, qu'elle souhaiteroit de pouvoir souvent souffrir cette peine. Mais cela ne dépend pas d'elle : malgré tous ses efforts et toute l'ardeur de ses désirs, il lui est tout aussi impossible d'éprouver de nouveau ce martyre, que de s'y soustraire lorsqu'il plaît à Notre-Seigneur de le lui envoyer. Son mépris pour le monde augmente, parce qu'elle a reconnu qu'il n'avoit rien qui fût capable de la consoler dans le tourment où elle s'est vue. Elle est plus détachée que jamais

des créatures, parce qu'il est désormais évident pour elle que le Créateur seul peut la consoler et combler ses désirs. Elle a une plus grande crainte de Dieu, et s'applique plus qu'auparavant à ne point l'offenser, parce qu'elle voit que s'il peut consoler, il peut aussi infliger des supplices.

Dans une voie si spirituelle et si élevée, deux choses, selon moi, mettent véritablement la vie en péril. L'une, ce martyre dont je viens de parler; l'autre, l'excès de la joie que l'on ressent dans les extases dont j'ai dit qu'il étoit suivi. Tel est alors l'excès du plaisir qui transporte l'âme, qu'il semble qu'elle va y succomber, et qu'il ne faut plus qu'un rien pour l'affranchir de son corps. A la vérité, ce ne seroit pas un petit bonheur pour elle de sortir ainsi de cet exil. Vous pouvez juger par là, mes sœurs, si j'ai eu raison de dire qu'il falloit un grand courage aux âmes qui reçoivent ces grâces élevées, et à combien juste titre, si vous les demandiez à Notre-Seigneur, il pourroit vous répondre, comme aux fils de Zébédée : *Pouvez-vous boire mon calice?* Je ne doute pas que vous ne répondiez toutes que vous êtes prêtes à le boire, et comme vous mettez toute votre confiance en cet adorable Sauveur lui-même, vous avez bien raison de lui parler ainsi; car il ne manque jamais de donner des forces aux âmes qui se confient en lui, quand il voit qu'elles leur sont nécessaires. Il protège ces âmes en toute occasion; il prend leur défense au milieu des persécutions et des murmures qui s'élèvent contre elles, comme il fit pour sainte Madeleine; et si ce n'est point par des paroles, c'est par des œuvres qu'il se déclare leur protecteur. Enfin, enfin,

avant même qu'il les retire de cet exil, il les paye de tout ce qu'elles ont fait pour lui, comme vous allez le voir dans la septième demeure. Bénédiction et bénédiction sans fin à ce Dieu d'amour, et que toutes les créatures le louent dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

SEPTIÈME DEMEURE

CHAPITRE I.

Cette septième demeure du château intérieur est comme un second ciel où Dieu lui-même habite. Ce grand Dieu y fait entrer l'âme avant de contracter avec elle le mariage spirituel, et la comble de faveurs plus élevées que celles des demeures précédentes. — Vision intellectuelle où la très-sainte Trinité se montre à l'âme, et où les trois adorables Personnes se communiquent à elle. Par un admirable effet de cette grâce, l'âme, tout en demeurant toujours, quant à sa partie supérieure, dans la compagnie des trois divines Personnes, peut néanmoins, avec plus de facilité que jamais, s'occuper à l'extérieur des œuvres qui regardent le service de Dieu.

Il vous semblera peut-être, mes sœurs, qu'après tout ce qui a été dit touchant ce chemin spirituel, il est impossible qu'il reste encore quelque chose à dire. Mais ce seroit se tromper étrangement que de le croire ; car comme la grandeur de Dieu n'a point de bornes, ses œuvres n'en ont pas non plus. Et qui pourroit jamais raconter toutes ses miséricordes et toutes les merveilles de sa grâce ? C'est impossible. Ainsi donc, ne vous étonnez point de ce que j'ai déjà dit et de ce que je pourrai dire encore dans cet écrit, tout cela est moins qu'un atome en comparaison des grandes choses que l'on pourroit dire de Dieu. Considérons comme un gage signalé de

sa miséricorde qu'il ait daigné départir de si grandes faveurs à une personne¹ qui peut nous les faire connaître; car plus nous saurons qu'il se communique à ses créatures, plus nous louerons sa grandeur, et plus nous nous efforcerons de ne pas tenir peu de compte d'une âme qui est pour le Seigneur l'objet de si grandes complaisances. Bien que chacune de nous ait une âme, nous sommes loin d'avoir pour elle l'estime que mérite une créature faite à l'image de Dieu, et c'est pourquoi nous ne comprenons point les admirables secrets qu'elle renferme.

Daigne Notre-Seigneur conduire lui-même ma plume; qu'il lui plaise de vous donner par moi quelque connoissance des merveilles que renferme cette septième demeure, et que cet adorable Sauveur découvre aux âmes qu'il a daigné y admettre. Je l'en ai beaucoup prié. Il sait bien qu'en dévoilant ses miséricordes, je ne me propose que de faire bénir et glorifier son saint nom. J'espère, mes filles, qu'il m'accordera cette grâce, non pas pour l'amour de moi, mais en votre faveur, afin que vous compreniez combien il vous importe que votre Époux célèbre avec vos âmes ce mariage spirituel qui apporte avec soi les grands biens dont je vais parler, et qu'ainsi il n'y ait rien que vous ne vous efforciez de faire pour tâcher de vous en rendre dignes.

Grand Dieu, une créature aussi misérable que moi peut-elle, sans trembler, entreprendre de traiter d'un sujet si élevé, et que je suis si indigne de comprendre? Ma confusion a été grande, je l'avoue; j'ai délibéré s'il

¹ La Sainte, involontairement et à demi-mot, se désigne ici elle-même.

ne valoit pas mieux ne dire que quelques mots de cette dernière demeure. Je craignois qu'on ne s'imaginât que j'en parlois par expérience, et j'en avois une honte extrême ; c'étoit chose terrible pour moi , me connoissant telle que je suis. D'un autre côté, il m'a semblé que c'étoit tentation et foiblesse de me mettre en peine des jugements qu'on pourroit porter sur mon compte. Et que m'importe, pourvu que mon Dieu soit un tant soit peu plus connu et glorifié, que le monde entier crie contre moi ? D'ailleurs je serai peut-être morte quand ces pages verront le jour. Que Celui qui est toujours vivant et qui vivra aux siècles des siècles, soit béni à jamais ! Ainsi soit-il.

Lorsqu'il plaît à Notre-Seigneur d'avoir compassion de ce qu'a souffert et souffre une âme par son ardent désir de le posséder, et qu'il a déjà résolu de la prendre pour son épouse, il la fait entrer dans cette septième demeure qui est la sienne, avant de célébrer ce mariage spirituel. Car le ciel n'est pas son seul séjour ; il en a aussi un dans l'âme que l'on peut nommer un autre ciel. Jugez par là , mes sœurs, combien il nous importe de comprendre que l'âme, quoique invisible, n'est pas quelque chose de ténébreux ; loin de nous la pensée qu'il n'existe d'autre lumière que celle qui frappe nos regards, et qu'ainsi il y a dans l'âme une sorte d'obscurité. Il règne, je l'avoue, une nuit profonde dans les âmes qui ne sont point en grâce ; non que le Soleil de justice leur manque, puisqu'il est toujours en elles, leur donnant l'être, mais parce qu'elles sont incapables de recevoir sa lumière, comme je l'ai dit dans la première demeure. Dieu fit connoître à une personne l'état de ces âmes malheureuses. Elle les vit, comme dans

une prison obscure, chargées de chaînes, impuissantes à faire aucun acte méritoire, aveugles et muettes. Nous devons leur porter la plus tendre compassion, considérant qu'il fut un temps de notre vie où nous leur avons ressemblé, et que Notre-Seigneur peut déployer envers elles sa miséricorde, comme il l'a fait envers nous.

Ayons donc, mes sœurs, un soin très-particulier de prier Notre-Seigneur pour ceux qui sont en péché mortel; c'est la plus belle aumône que nous puissions faire. Si un homme s'offroit à nos regards, les mains liées avec une forte chaîne, attaché à un poteau, et mourant de faim, non par manque de vivres, car il en a quantité auprès de lui, mais parce qu'il ne peut les prendre pour les porter à sa bouche, ne seroit-ce pas une grande cruauté de se contenter de le regarder, sans lui donner la nourriture qui va conserver sa vie? Ce n'est là cependant qu'une foible image de l'état de ces infortunés qui sont en péché mortel; liés, enchaînés, possédant près d'eux les aliments de la vie divine, mais n'en ayant que du dégoût, ils sont près de mourir non de la mort d'ici-bas, mais de la mort éternelle; ne seroit-ce donc pas une cruauté plus grande encore de ne pas voler à leur secours? Et comme notre zèle doit s'enflammer à la pensée que par nos prières nous pouvons briser leurs chaînes, et les rendre pour jamais à la vie! Je vous demande donc, pour l'amour de Dieu, de vous souvenir toujours dans vos prières des âmes qui sont en cet état. Mais ce n'est pas de ces âmes que j'ai à parler maintenant, c'est de celles qui, par la miséricorde de Dieu, ont déjà fait pénitence de leurs péchés, et sont en état de grâce.

Nous devons, mes filles, considérer l'âme non pas comme une chose rejetée dans un coin, et enfermée dans d'étroites limites, mais comme un monde intérieur où tiennent à l'aise ces innombrables et resplendissantes demeures que je vous ai fait voir; et il est juste que cela soit de la sorte, puisqu'il y a dans cette âme une demeure pour Dieu lui-même. Or, lorsque Notre-Seigneur veut accorder à une âme la grâce de ce mariage divin, il la fait d'abord entrer dans sa propre demeure, et contracte avec elle une union plus étroite que par le passé. Sans doute il s'étoit uni cette âme soit dans les ravissements, soit dans l'oraison d'union dont j'ai parlé; mais alors il sembloit à cette âme que la partie supérieure d'elle-même étoit seule appelée à entrer dans son centre avec cette force qui l'y appelle maintenant dans la septième demeure. Au reste, il importe peu de savoir de quelle manière cela se fait. Il suffit de dire que soit dans l'oraison d'union, soit dans les ravissements, Notre-Seigneur unit l'âme à lui, mais en la rendant aveugle et muette comme saint Paul au moment de sa conversion; il la prive tellement de sentiment, qu'elle ne peut comprendre ni quelle est la faveur dont elle jouit, ni comment elle en jouit, parce que l'extrême plaisir qu'elle goûte de se voir si près de Dieu, suspend toutes ses puissances. Ici Dieu agit différemment; dans sa bonté, faisant comme tomber les écailles qui couvrent les yeux de l'âme, il veut que, par une voie à la vérité tout extraordinaire, elle découvre et comprenne quelque chose de la grâce dont il daigne l'honorer. L'ayant donc introduite dans sa propre demeure, il lui accorde une vision intellectuelle des plus hautes : par une

certaine manière de représentation de la vérité, les trois Personnes de la très-sainte Trinité se montrent à elle, avec un rayonnement de flammes qui, comme une nuée très-éclatante, vont d'abord à la partie la plus spirituelle de l'âme; à la faveur d'une connoissance admirable qui lui est alors donnée, elle voit ces trois Personnes distinctes, et elle entend avec une souveraine vérité qu'elles ne sont toutes trois qu'une même substance, une même puissance, une même sagesse, et un seul Dieu; en sorte que, ce que nous ne connoissons en ce monde que par la foi, l'âme, à cette lumière, l'entend, nous pouvons le dire, par la vue, sans néanmoins qu'elle voie rien ni des yeux corporels, ni même de ses yeux intérieurs, parce que cette vision n'est pas de celles qu'on nomme imaginaires. Là, les trois adorables Personnes se communiquent à l'âme, lui parlent, et lui donnent l'intelligence de ces paroles de Notre-Seigneur dans l'Évangile : *Si quelqu'un m'aime, il gardera mes commandements, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure.*

O mon Dieu! qu'il y a loin d'avoir l'oreille frappée de ces paroles, de les croire même, ou d'en entendre la vérité de la manière que je viens de dire! Depuis que cette âme dont j'ai parlé ¹ a reçu cette faveur, elle est dans un étonnement qui augmente de jour en jour, parce qu'il lui semble que ces trois divines Personnes ne l'ont jamais quittée; elle voit clairement, de la manière énoncée plus haut, qu'elles sont dans l'intérieur de son âme, dans

¹ La Sainte elle-même.

l'endroit le plus intérieur, et comme dans un abîme très-profond ; cette personne, étrangère à la science, ne sauroit dire ce qu'est cet abîme si profond, mais c'est là qu'elle sent en elle-même cette divine compagnie.

Il vous semblera peut-être, mes filles, que l'âme dans cet état doit être si absorbée, qu'elle ne peut s'occuper de rien. Vous vous trompez ; elle se porte avec plus de facilité et d'ardeur qu'auparavant à tout ce qui est du service de Dieu ; et dès que les occupations la laissent libre, elle reste avec cette agréable compagnie. Pourvu qu'elle soit fidèle à Dieu, jamais à mon avis Dieu ne manquera de lui donner cette vue intime et manifeste de sa présence. Elle espère fermement que Dieu ne permettra pas qu'elle perde, par sa faute, une faveur aussi insigne, et elle a raison de l'espérer de la sorte ; toutefois elle marche avec plus de vigilance que jamais pour ne déplaire en rien à son divin Époux.

Il faut remarquer que cette vue habituelle de la présence des trois divines Personnes n'est point aussi entière, ou pour mieux dire aussi claire, qu'au moment auquel pour la première fois la très-sainte Trinité se montre à l'âme, ou qu'elle daigne ensuite lui renouveler cette faveur. Car, si cela étoit, l'âme ne pourroit ni s'occuper d'autre chose, ni même vivre parmi les humains. Mais bien que cette vue de la très-sainte Trinité ne conserve pas un si haut degré de clarté, l'âme, toutes les fois qu'elle y pense, se trouve avec cette divine compagnie. On peut dire qu'il en est en quelque sorte de l'âme comme d'une personne qui, se trouvant avec d'autres dans un appartement très-clair, cesseroit tout à coup de les voir si l'on fermoit les

fenêtres, sans néanmoins cesser d'être certaine de leur présence. Mais il dépend de cette personne de les revoir en rouvrant les fenêtres, tandis que l'âme n'a pas un semblable pouvoir. Non, elle ne peut, au gré de ses désirs, contempler la très-sainte Trinité dans la vision intellectuelle qu'elle a eue ; il faut pour cela que Notre-Seigneur ouvre la fenêtre de son entendement, et il ne le fait que quand il veut ; c'est lui faire une assez grande grâce que de ne jamais s'éloigner d'elle, et de vouloir bien qu'elle en soit si assurée. Il paroît que Dieu veut alors, par cette admirable compagnie, la préparer à de plus grandes choses. Il est clair, en effet, qu'elle en tirera un très-grand secours pour s'avancer dans la perfection, et pour s'affranchir des craintes que lui causoient parfois les faveurs précédentes, comme il a été dit. C'est ce qu'éprouvoit la personne dont j'ai parlé : elle voyoit en elle, pour tout, un notable avancement spirituel ; et il lui sembloit que, même au milieu des plus grandes croix et des affaires les plus difficiles, jamais l'essentiel de son âme ne se mouvoit de cette demeure intérieure où étoit Dieu. Dans cet état, la partie supérieure de son âme lui paroissoit en quelque sorte divisée de l'autre ; et comme, après avoir reçu de Dieu cette haute faveur, cette personne eut de grandes croix à porter, elle se plaignoit quelquefois de son âme, comme Marthe de Marie sa sœur, et lui reprochoit de rester toujours occupée à jouir à son gré de ce doux repos, tandis qu'elle se trouvoit au milieu de tant de peines et d'occupations qu'il lui étoit impossible d'en jouir avec elle.

Ceci, mes filles, vous semblera étrange, mais c'est la

vérité. L'âme est indivisible sans doute ; et cependant l'état que je viens de décrire, bien loin d'être une imagination, est l'état ordinaire où l'on se trouve après avoir reçu une si haute faveur. Les choses intérieures, je le répète, se voient de telle manière, que l'on aperçoit très-manifestement une certaine différence entre l'âme et l'esprit ; et bien qu'au fond ce ne soit qu'une même chose, on y aperçoit une division si délicate, qu'il semble quelquefois que l'un opère d'une manière et l'autre d'une autre, suivant le goût qu'il plaît au Seigneur de leur donner. Il me paroît aussi qu'il y a de la différence entre l'âme et les puissances. Mais il se rencontre tant de ces différences dans l'intérieur de l'âme, et elles sont si difficiles à saisir, que je ne pourrois sans témérité entreprendre d'en donner l'intelligence. Un jour nous en aurons la claire vue, si le Seigneur, dans sa miséricorde, daigne nous ouvrir cette sainte demeure où nous comprendrons pleinement tous ces profonds secrets.

CHAPITRE II.

Célébration du mariage spirituel de l'âme avec Dieu ; vision où cette inestimable faveur est accordée. Paroles que Notre-Seigneur adressa à sainte Térèse en la prenant pour son épouse. — Différence entre les fiançailles de l'âme avec Dieu, et ce mariage spirituel. — L'âme dans cette septième demeure n'est plus troublée par ce qui se passe dans les autres, ni par ses puissances, ni par son imagination.

Parlons maintenant de ce mariage spirituel et divin qui unit l'âme à Dieu, mais qui ne reçoit sans doute son accomplissement parfait que dans le ciel, attendu que l'âme peut, tant qu'elle est en cette vie, s'éloigner de Dieu, et par là même se voir privée d'un si grand bien.

La première fois que Notre-Seigneur fait une grâce si élevée, c'est dans une de ces visions qu'on appelle imaginaires qu'il veut se montrer à l'âme, lui apparoissant dans sa très-sainte humanité, afin qu'elle ne puisse douter de la faveur souveraine dont il l'honore. Il se montre peut-être à d'autres personnes sous une autre forme ; mais il apparut ainsi à celle dont j'ai parlé¹. Ce fut au moment où elle venoit de communier que Notre-Sei-

¹ La Sainte elle-même, comme on le voit par ses additions au Livre de sa *Vie*.

Ce fut la seconde année de son priorat au monastère de l'Incarnation d'Avila, en 1572, au mois de novembre, dans l'octave de saint Martin, que sainte Térèse, après avoir reçu la communion de la main de saint Jean de La Croix, se vit élevée par Notre-Seigneur à la dignité de son épouse.

gneur se fit voir à elle; il avoit cette splendeur, cette beauté, cette majesté qui éclatoient en lui après sa résurrection. Il lui dit *qu'il étoit temps qu'elle ne pensât plus qu'à ce qui le regardoit, et qu'il prendroit soin d'elle*. Il ajouta d'autres paroles qu'il est plus facile au cœur de sentir qu'à la langue d'exprimer.

Vous ne trouverez peut-être rien d'extraordinaire dans cette vision, attendu que Notre-Seigneur s'étoit déjà plusieurs fois montré à cette personne de cette manière. Mais il y avoit tant de différence, qu'il la laissa entièrement hors d'elle-même et saisie d'un saint effroi, soit parce que cette vision avoit agi sur elle avec une grande force, soit à cause des paroles que Notre-Seigneur lui avoit dites, soit enfin parce que, sauf dans la vision intellectuelle précédente, elle n'avoit jamais vu le divin Maître se montrer ainsi dans l'intérieur de son âme. Il faut savoir que les visions des demeures précédentes diffèrent beaucoup de celles de cette dernière demeure; et qu'il se trouve, entre les fiançailles et le mariage spirituel, la même différence qu'ici-bas entre de simples fiancés et ceux que le sacrement de mariage unit déjà d'un lien indissoluble.

J'ai déjà dit en me servant de cette comparaison, faute d'en trouver de meilleure, qu'il n'est pas plus question ici du corps que si l'âme en étoit séparée, et qu'il ne restât que l'esprit seul. Cela est surtout vrai dans le mariage spirituel, parce que cette mystérieuse union se fait dans le centre le plus intérieur de l'âme, qui doit être l'endroit où Dieu lui-même habite. Dans les autres grâces dont j'ai dit qu'il favorisoit l'âme, les sens et les puissances étoient

comme les portes par lesquelles elle entroit dans ces demeures, et il en a été ainsi jusque dans cette apparition où Notre-Seigneur s'est montré à elle dans sa très-sainte humanité. Mais dans l'accomplissement de ce mariage spirituel, le divin Maître procède d'une manière fort différente : il apparoît dans le centre de l'âme, non par une vision imaginaire, mais par une vision intellectuelle, plus délicate encore que les précédentes, et de la même manière que, sans entrer par la porte, il apparut aux apôtres lorsqu'il leur adressa ces paroles : *La paix soit avec vous.*

Ce que Dieu, dans ce centre, communique à l'âme en un instant, est un si grand secret, une si haute faveur, et transporte l'âme d'un si inénarrable plaisir, que je ne sais à quoi le comparer. Tout ce que j'en puis dire, c'est que Notre-Seigneur veut lui faire voir en cet instant la grandeur de la gloire du ciel par un mode sublime dont n'approche aucune vision ni aucun goût spirituel. Ce que j'en comprends, c'est que ce que j'appelle l'esprit de l'âme devient une même chose avec Dieu. Ce grand Dieu qui est esprit, afin de montrer combien il nous aime, a ainsi voulu faire connoître à quelques âmes, par une connoissance expérimentale, jusqu'où va cet amour ; et son dessein, en cela, a été de nous exciter à lui donner mille et mille louanges pour ces merveilles de sa grâce. Malgré sa majesté infinie, il daigne s'unir de telle sorte à une foible créature, qu'à l'exemple de ceux que le sacrement de mariage unit d'un lien indissoluble, il ne veut plus se séparer d'elle.

Les simples fiançailles ne jouissent pas de ce privilège ; l'union qu'elles forment entre l'âme et Dieu n'est point

permanente. Cette faveur du divin Maître passe en très-peu de temps, et l'âme se trouve ensuite sans cette heureuse compagnie; je veux dire qu'elle n'en a plus le sentiment; tandis que dans le mariage spirituel, demeurant toujours avec Dieu dans ce centre dont j'ai parlé, elle n'est jamais privée de sa compagnie.

A mon avis, l'union des fiançailles spirituelles peut se comparer à celle de deux flambeaux tellement rapprochés qu'ils ne donnent qu'une seule lumière, mais qui peuvent être séparés l'un de l'autre; je dirai encore qu'elle est comme la flamme, la cire et la mèche qui ne forment qu'un seul flambeau, mais qui peuvent également se diviser et subsister séparément. L'union du mariage spirituel est plus intime : c'est comme l'eau qui, tombant du ciel dans une rivière ou une fontaine, s'y confond tellement, qu'on ne peut plus séparer une eau de l'autre; ou bien comme un petit ruisseau qui, entrant dans la mer, mêle tellement ses ondes aux siennes, qu'il est impossible de les séparer. C'est encore comme une grande lumière qui se divise en entrant dans un appartement par deux fenêtres, mais qui ensuite ne forme qu'une seule lumière. Peut-être saint Paul, par ces paroles : *Celui qui s'attache à Dieu est un même esprit avec lui*, entendoit-il parler de cet admirable mariage qui unit inséparablement l'âme à son Dieu. Peut-être l'indiquoit-il encore par celles-ci : *Jésus-Christ est ma vie, et il m'est avantageux de mourir*. L'âme peut alors, ce me semble, se servir de ces paroles, parce que c'est là que le mystique papillon dont j'ai parlé, meurt avec un indicible plaisir, et que Jésus-Christ devient sa vie.

L'âme comprend encore mieux dans la suite, par les effets, qu'elle ne vit plus qu'en son céleste Époux. Elle voit clairement par certaines aspirations d'amour, secrètes, mais très-vives, que c'est son Dieu qui lui donne vie, et il lui est impossible de concevoir le moindre doute là-dessus. Quoiqu'elle sente très-vivement ces aspirations, elle ne peut les exprimer ; quelquefois cependant elles ont une force telle qu'elles se produisent au dehors en paroles de tendresse. L'âme ne peut s'empêcher de dire : O vie de ma vie, ô mon aliment et mon soutien, et autres paroles de ce genre. C'est qu'alors, de ce sein infini de son amour où il sustente sans cesse l'âme, Dieu laisse s'échapper à flots le lait des célestes consolations, qui communique comme une nouvelle vie à tous les habitants du château : le divin Maître veut, ce semble, qu'ils participent en quelque manière à cette grande jouissance de l'âme ; c'est pourquoi de ce riche fleuve de vie où cette petite fontaine s'est perdue, il détourne de temps en temps quelques ruisseaux pour fortifier ceux qui, dans la sphère des soins du corps, ont la gloire de servir ces deux Époux. Ainsi, de même que si l'eau tomboit sur une personne, lorsqu'elle y penseroit le moins, elle ne pourroit ne le pas sentir, de même l'âme sent et connoît avec plus de certitude encore qu'elle reçoit ces grâces et que le principe dont elles tirent leur origine est Dieu même ; elle voit clairement que ce grand Dieu est en elle comme une eau vive qui l'arrose, que c'est lui qui lance les flèches dont elle est blessée, qu'il est la vie de sa vie, et le soleil dont la lumière se répand de son intérieur sur toutes ses puissances. L'âme, dans cet état, ne sort point de ce

centre où elle est avec Dieu, et elle ne sent point troubler sa paix, parce qu'elle la reçoit de Celui qui la donna aux apôtres assemblés en son nom.

Il m'est venu en pensée que ces paroles de Notre-Seigneur à ses disciples : *La paix soit avec vous*, et celles qu'il adressa à Madeleine : *Allez en paix*, devoient dépasser de beaucoup, par l'effet, ce qu'elles expriment par le son. Comme, pour un Dieu, parler c'est faire, ses paroles à des âmes déjà bien disposées devoient sans doute les affranchir de tout ce qu'elles avoient encore de corporel, et ne laisser subsister en elles que le pur esprit, afin qu'elles fussent capables de s'unir, par l'union céleste dont je traite, à l'Esprit incréé. Il est certain que lorsque nous ôtons de notre âme toute affection aux créatures, et que nous nous en détachons pour l'amour de Dieu, ce grand Dieu la remplit aussitôt de lui-même. C'est pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ, priant le Père éternel pour ses apôtres, lui demanda *qu'ils ne fussent qu'un tous ensemble; et que comme son Père est en lui, et lui en son Père, ils fussent de même un en son Père et en lui.*

Quel amour, mes sœurs, peut surpasser cet amour ? Et qui nous empêche d'y participer, puisque notre adorable Sauveur ajoute : *Et je ne vous prie pas seulement pour eux, mais encore pour ceux qui croiront en moi par leur parole..... Je suis en eux ?*

Oh ! que ces paroles sont vraies ! et que l'âme qui les voit s'accomplir en elle par ce mariage spirituel, les entend bien ! O mes filles, comme nous en aurions toutes l'intelligence si, par notre faute, nous ne nous en rendions pas indignes ! car les paroles de Jésus-Christ notre Roi

et notre Seigneur sont infaillibles. Hélas ! c'est faute de préparation intérieure, faute de soin à écarter les obstacles qui peuvent empêcher cette divine lumière de nous éclairer, que nous ne nous voyons point dans ce miroir sur lequel nous jetons les yeux, et où notre image est représentée.

Pour reprendre la suite de mon discours, je dis que Dieu ayant introduit l'âme dans cette septième demeure où il habite, et qui est le centre de l'âme même, on peut la considérer comme le ciel empyrée où Dieu a établi son trône ; car comme ce ciel ne se meut pas ainsi que les autres cieux, de même l'âme n'est plus sujette aux mouvements qu'elle recevoit auparavant de ses puissances et de son imagination, en sorte qu'ils ne peuvent ni lui causer de dommage, ni lui enlever sa paix. Il ne faut pas néanmoins s'imaginer que lorsque Dieu a honoré une âme d'une si haute faveur, elle soit assurée de son salut, et de ne plus faire de chute. Je ne l'entends nullement ainsi ; et je déclare que partout où je parlerai de l'assurance de l'âme, cela ne doit s'entendre que pour le temps où Notre-Seigneur la conduira comme par la main et qu'elle ne l'offensera point. Je sais au moins d'une manière certaine que la personne dont j'ai parlé, et qui se trouve élevée à cet état depuis quelques années¹, ne se tient pas pour assurée ; elle marche au contraire avec plus de crainte qu'auparavant, et elle veille avec le plus grand soin à se garder de la moindre offense contre son Dieu. Elle a les

¹ La Sainte elle-même. Comme on l'a vu plus haut, page 535, elle avoit reçu cette grâce en novembre 1572 ; et elle écrivoit ces lignes en novembre 1577.

plus ardents désirs de travailler à son service; mais elle gémit, elle est confuse de ne pouvoir faire que si peu de chose pour un Dieu qu'elle est obligée de servir à tant de titres. Cette impuissance n'est pas une petite croix, c'est au contraire la plus grande pénitence pour elle. Pour les mortifications du corps, plus elle en fait, plus elle goûte de bonheur. La véritable pénitence pour elle, c'est quand Dieu la met en tel état qu'elle n'a plus ni la santé ni les forces nécessaires pour faire pénitence. Si, comme je l'ai dit, elle s'afflige de cette impuissance dans les demeures précédentes, elle en ressent dans celle-ci une peine bien plus vive. Cela vient de ce qu'elle est maintenant toute abîmée en Dieu. Si un arbre planté près du courant des eaux a plus de fraîcheur et donne plus de fruits, faut-il s'étonner qu'une âme dont la partie supérieure ou l'esprit ne fait plus qu'un avec l'eau céleste dont nous avons parlé, conçoive de si ardents désirs de la gloire de Dieu?

On ne doit pas croire que les puissances, les sens et les passions soient toujours dans cette paix. L'âme seule y persévère; mais tandis qu'elle est tranquille dans cette septième demeure, elle a d'ordinaire à supporter dans les autres des travaux, des peines, des combats, qui néanmoins ne lui enlèvent point sa paix.

La manière dont cet esprit est dans le centre de notre âme étant fort difficile à comprendre et même à croire, je crains, mes sœurs, que, faute de le pouvoir bien expliquer, vous ne soyez tentées de ne point ajouter foi à mes paroles: il semble, en effet, qu'il y ait contradiction à dire que l'âme souffre des travaux et des peines dans le même temps qu'elle est en paix. Je me servirai de quel-

ques comparaisons pour tâcher de vous le faire comprendre, et Dieu veuille qu'elles portent la lumière dans vos esprits ; mais , quand cela ne seroit point , je n'en demeurerois pas moins assurée de n'avoir rien avancé qui ne soit très-véritable. Représentez-vous un roi qui, malgré une multitude d'affaires pénibles, et malgré la guerre qui sur plusieurs points désole son royaume , demeure néanmoins en paix dans son palais. Il en est ainsi de l'âme, lorsqu'elle est dans cette septième demeure. Elle entend, il est vrai, le bruit des autres demeures, le tumulte des bêtes venimeuses, mais elle demeure tranquille et inaccessible ; elle en éprouve quelque peine, mais elle n'en est point troublée, elle n'en perd point sa paix ; les passions, déjà vaincues, n'oseroient approcher de ce sanctuaire , parce qu'elles savent trop bien qu'une pareille tentative tourneroit à leur honte. L'âme ressemble encore à une personne qui sent du mal dans tout le reste du corps, mais dont la tête est saine et exempte de souffrance. Je suis la première à rire de ces comparaisons, parce que je n'en suis point contente ; mais je n'en sais pas d'autres. Vous en porterez tel jugement qu'il vous plaira, mais ce que je vous ai dit demeure vrai.

CHAPITRE III.

Le mariage spirituel est le tombeau où le mystique papillon meurt, et où Jésus-Christ devient sa vie. — Manifestations ou effets de cette nouvelle vie. Oubli total de soi, l'âme ne regarde que Dieu et sa gloire. Désir plus grand de souffrir, mais désir tranquille, à cause de la parfaite conformité de l'âme au bon plaisir de Dieu en tout. L'impatience de mourir pour être avec Jésus-Christ, changée en un ardent désir de vivre pour le servir et procurer sa gloire. Ces âmes ne voient dans la mort qu'un suave ravissement. Leur détachement parfait ; leur désir d'être ou seules avec Dieu, ou occupées du salut du prochain. — Commerce intime d'amour entre l'âme et le divin Époux. — Cette septième demeure diffère des autres en ce qu'il n'y a presque plus de sécheresses, de troubles, ni de peines intérieures. — L'âme y jouit d'une paix admirable, et demeure unie à son Dieu dans un très-profond silence. — Enfin, c'est dans cette demeure que l'âme reçoit de Dieu ce baiser qu'elle lui demandoit avec l'Épouse des Cantiques.

J'ai dit que le mystique papillon étoit mort dans une indicible joie d'avoir trouvé son repos, et que Jésus-Christ vivoit en lui. Voyons quelle est maintenant sa vie, et en quoi elle diffère de celle qu'il menoit lorsque c'étoit lui qui vivoit. Les effets nous feront connoître s'il a véritablement reçu la grâce que je viens de dire. Or voici, autant que je puis le comprendre, les effets de cette nouvelle vie.

Le premier est un tel oubli de soi, qu'il semble véritablement que cette âme n'a plus d'être, parce que la transformation qui s'est faite en elle est si totale, qu'elle ne se connoît plus. Elle ne pense ni à la félicité du ciel, ni à la vie, ni à l'honneur ; mais elle s'occupe tout entière à procurer la gloire de Dieu. On voit dans sa vie l'accom-

plissement fidèle de ces paroles que Notre-Seigneur lui a dites : *Occupe-toi de mes intérêts, je prendrai soin des tiens*. Sans souci de tout ce qui peut arriver, elle vit, je le répète, dans un si admirable oubli de soi, qu'il semble qu'elle n'a plus d'être, et qu'elle voudroit n'être plus rien en quoi que ce soit, si ce n'est quand elle voit qu'elle peut concourir à augmenter, ne seroit-ce que d'un degré, la gloire et l'honneur de Dieu ; car elle donneroit très-volontiers sa vie pour cela. Ne pensez pas cependant, mes filles, que cette âme abdique tout soin du manger et du dormir, malgré le tourment qu'elle y trouve, ni qu'elle oublie d'accomplir fidèlement toutes les obligations de son état. Je ne parle ici que de ce qui regarde l'intérieur. Quant aux œuvres extérieures, un mot suffit : loin de les craindre, sa peine au contraire est de voir que ce que ses forces lui permettent de faire pour Dieu, n'est rien. Tout ce qu'elle reconnoît être du service de Notre-Seigneur, et qu'il dépend d'elle d'exécuter, elle s'y porte avec une ardeur telle, que rien sur la terre ne seroit capable de l'arrêter.

Le second effet de cette vie en Jésus-Christ est un grand désir de souffrir ; mais un désir qui ne cause point d'inquiétude comme celui dont j'ai parlé précédemment. Telle est l'ineffable ardeur avec laquelle ces âmes désirent que la volonté de Dieu s'accomplisse en elles, qu'elles sont également satisfaites de tout ce qu'il plaît au divin Époux d'ordonner. Ainsi, s'il veut qu'elles souffrent, elles en sont bien aises ; s'il ne le veut pas, elles ne s'en tourmentent plus comme elles le faisoient autrefois. Ces âmes sont-elles persécutées, elles en éprouvent une grande joie

intérieure, et conservent une paix beaucoup plus profonde que dans les demeures précédentes. Loin de garder l'ombre d'un ressentiment contre ceux qui leur font ou souhaitent leur faire du mal, elles les aiment au contraire d'un amour tout particulier. Elles ne peuvent les voir dans quelque affliction sans en être tendrement émues ; et il n'est rien qu'elles ne fussent prêtes à souffrir pour soulager leur peine. Elles les recommandent à Dieu du fond du cœur ; que dis-je ? elles consentiroient volontiers à être privées de quelques-unes des grâces qu'elles reçoivent, pour les voir transférées à ces infortunés, afin de mettre un terme à leurs offenses envers le divin Maître.

Mais voici ce qui m'étonne le plus dans ces âmes. Vous avez vu avec quelle ardeur elles désiroient de mourir afin de jouir de la présence de Notre-Seigneur, et quel martyre étoit pour elles la prolongation de cet exil ; et maintenant elles sont si embrasées du désir de le servir, de faire bénir son nom, d'être utiles à quelque âme, que loin de soupirer après la mort elles souhaitent vivre pendant de très-longues années, et au milieu des plus grandes souffrances, trop heureuses de pouvoir à ce prix procurer au divin Maître, en chose si petite que ce soit, une partie des louanges qu'il mérite. Quand elles auroient la certitude d'aller, au sortir de la prison du corps, jouir de la vue de Dieu, et quand la pensée de la gloire des bienheureux se présenteroit à leur esprit, elles n'en seroient point touchées, parce qu'elles ne désirent alors ni cette vue ni cette gloire. Leur gloire à elles, c'est de pouvoir faire quelque chose pour le service du divin Crucifié, principalement lorsqu'elles considèrent qu'il reçoit tant

d'offenses , et qu'il est si peu d'âmes qui , détachées de tout le reste, n'aient en vue son honneur.

A la vérité , lorsque parfois elles n'ont pas présente à l'esprit cette pensée de la gloire de Dieu , et surtout lorsqu'elles voient le peu de services qu'elles lui rendent , elles sentent avec une ineffable tendresse d'amour se réveiller en elles le désir de se voir au ciel avec leur divin Époux, et de sortir de cet exil. Mais rentrant presque aussitôt en elles-mêmes, elles renoncent à ce désir ; et, se contentant du bonheur de le posséder toujours au plus intime d'elles-mêmes, elles lui offrent l'acceptation volontaire de la prolongation de cette vie, comme le gage d'amour qui puisse leur coûter le plus en ce monde. Aussi la mort, loin de leur inspirer aucune crainte, n'offre-t-elle à leurs yeux que la perspective d'un suave ravissement. Ce même Époux qui, en allumant autrefois en elles ces ardents désirs de jouir de sa divine présence, les livroit à un martyre si excessif, leur donne maintenant ce désir tranquille dont je viens de parler. Qu'il en soit loué et béni dans les siècles des siècles ! Cet adorable Maître vivant maintenant en elles, il leur suffit d'être avec lui, et elles ne recherchent plus des faveurs, des consolations, des goûts. Mais comme sa vie n'a été qu'un continuel tourment sur la terre, il veut que la leur ressemble à la sienne, sinon en réalité, parce qu'il ménage notre faiblesse, du moins par les désirs. Au reste, il leur fait part de sa force, toutes les fois qu'il voit qu'elles en ont besoin. Ces âmes vivent dans un grand détachement de tout. Elles éprouvent un vif désir d'être toujours ou dans la solitude, ou occupées de ce qui regarde le salut du pro-

chain. Elles n'ont plus ni sécheresses, ni peines intérieures. Elles sont tout occupées de la pensée de Notre-Seigneur, et avec tant de tendresse, qu'elles ne voudroient faire autre chose que de lui donner des louanges. S'il arrive qu'elles ne soient point attentives à la présence de leur divin Époux, lui-même les réveille, et elles voient très-clairement que cet intime élan (je ne sais quel autre nom lui donner) vient de l'intérieur de l'âme comme ces impétueux transports dont nous avons parlé. Cet élan, qui est plein de suavité, ne procède ni de l'esprit, ni de la mémoire, ni de rien où l'âme prête le plus léger concours. L'âme le sent si souvent, qu'il lui est très-facile de le remarquer. Et de même qu'un feu quelque grand qu'il soit ne porte jamais sa flamme en bas, mais la pousse toujours en haut, de même ce mouvement intérieur, partant du centre de l'âme, s'élève en haut, et réveille ses puissances.

Quand on ne tireroit d'autre profit de cette haute faveur que de connoître le soin tout particulier que Dieu veut bien prendre de se communiquer à nous et de nous convier à demeurer avec lui, tout ce qu'on pourroit endurer de peines ici-bas seroit encore, selon moi, trop magnifiquement récompensé par ces touches si suaves et si pénétrantes de son amour. Je ne doute pas, mes sœurs, que vous ne les ayez senties; car lorsqu'on arrive à l'oraison d'union, Notre-Seigneur se plaît à accorder cette grâce, pourvu qu'on soit fidèle à observer ses commandements.

Lorsque vous éprouverez ces élans d'amour, souvenez-vous qu'ils partent de cette dernière demeure où Dieu

réside en votre âme. Rendez-en les plus vives actions de grâces à votre céleste Époux. Cette faveur est un message qui vient de lui, c'est un billet qu'il vous écrit avec un ineffable amour, et il veut que l'écriture de ce billet et la demande qu'il renferme ne soient connues que de vous.

Ce qui distingue cette demeure, c'est, comme je l'ai dit, qu'il n'y a presque jamais de sécheresses ; l'âme y est en quelque sorte exempte des troubles intérieurs qu'elle éprouvoit de temps en temps dans toutes les autres demeures, et elle jouit presque toujours du calme le plus pur. Loin de craindre que le démon puisse contrefaire une grâce si sublime, elle demeure bien assurée que Dieu en est l'auteur ; d'abord, comme il a été dit, parce que les sens et les puissances n'y ont aucune part, ensuite parce que Notre-Seigneur, en se découvrant à elle, l'a mise avec lui en un lieu où, selon moi, le démon n'oseroit s'introduire, et dont le souverain Maître lui défend d'ailleurs l'entrée. J'ajoute que par rapport à toutes les faveurs dont l'âme est alors comblée, il n'y a d'autre concours de sa part que cet abandon par lequel elle s'est remise tout entière entre les mains de Dieu.

Là, Notre-Seigneur enrichit l'âme de ses dons et de ses lumières au milieu d'une paix si profonde et d'un si grand silence, que cela me rappelle la construction du temple de Salomon, où l'on ne devoit entendre aucun bruit. Aussi l'on peut appeler cette septième demeure le temple de Dieu, où Dieu seul et l'âme jouissent l'un de l'autre dans un très-profond silence. Il n'y a ici ni acte, ni recherche de la part de l'entendement ; le Maître qui l'a créé le tient en repos, et lui permet seulement de voir, comme par

une petite fente, ce qui se passe; et s'il le prive de cette vue, ce n'est que durant de très-courts intervalles, parce qu'à mon avis les puissances ne sont pas suspendues comme dans l'extase, mais simplement privées d'action, et comme saisies d'étonnement.

Ce qui me surprend, c'est que l'âme arrivée à cet état n'a presque plus de ces ravissements impétueux dont j'ai parlé; les extases même et les vols d'esprit deviennent très-rares, et ne lui arrivent presque jamais en public, ce qui auparavant étoit très-ordinaire. Autrefois, quand elle étoit consumée de ces ardents désirs d'être unie à son divin Époux, il suffisoit de la moindre occasion, d'un chant pieux, des premières paroles d'un sermon, d'une dévote image, pour la faire sortir d'elle-même; tout en quelque sorte donnoit de la frayeur à ce mystique papillon et le faisoit s'envoler : maintenant les circonstances et les objets les plus capables d'exciter sa dévotion ne produisent plus sur elle ces grands effets. Soit qu'elle ait trouvé le lieu de son repos, soit qu'après avoir vu tant de merveilles dans cette demeure, elle ne s'étonne plus de rien, soit que sa solitude cesse, parce qu'elle se trouve en la compagnie de son divin Époux, ou soit pour quelque autre raison que j'ignore, Notre-Seigneur ne l'a pas plutôt reçue dans cette demeure, et ne lui en a pas plutôt fait voir les beautés, qu'elle perd cette grande foiblesse qui lui étoit si continuelle et si pénible. Ce changement vient peut-être de ce que Notre-Seigneur l'a fortifiée, l'a agrandie, et l'a rendue capable de supporter de si grandes faveurs. Peut-être aussi vouloit-il auparavant faire paroître en public les grâces dont il la favorisoit en secret, pour des

fins que lui seul connoît ; car ses jugements sont infiniment élevés au-dessus de toutes nos pensées.

A ces admirables effets, il faut joindre encore tous les autres dont j'ai parlé dans les divers degrés d'oraison, pour avoir une idée juste de ce que Dieu opère dans l'âme lorsqu'il l'unit à lui par ce baiser qu'elle lui demandoit avec l'Épouse des Cantiques. C'est ici, selon moi, que Dieu, exauçant sa demande, lui donne ce gage souverain de son amour. C'est ici la source des eaux vives où cette biche blessée boit à longs traits et étanche sa soif. C'est ici le tabernacle de Dieu où cette bien-aimée goûte d'ineffables délices. Enfin, c'est ici que cette colombe, comme celle que Noé fit sortir de l'arche pour voir si les eaux du déluge étoient écoulées, a trouvé le rameau d'olivier, et annonce, en le montrant, qu'elle a rencontré la terre ferme au milieu des flots et des tempêtes du monde.

O Jésus ! quel avantage ne seroit-ce pas de bien comprendre ici le sens de tant d'endroits de l'Écriture qui pourroient nous faire connoître quelle est cette paix de l'âme ! Dieu de mon cœur, qui savez combien il nous importe de la posséder, faites que les chrétiens la cherchent, et conservez-la, par votre miséricorde, à ceux à qui vous l'avez donnée, puisque nous devons toujours craindre jusqu'à ce que vous nous ayez mis en possession dans le ciel de la véritable paix que l'éternité ne verra point finir.

En donnant à la paix du ciel le nom de véritable, je n'entends point dire que celle dont je parle ne le soit pas ; je veux simplement énoncer que la guerre pourroit recom-

mencer pour nous, si nous venions à nous éloigner de Dieu.

O mes filles, que doit-il se passer dans ces âmes, lorsqu'elles pensent qu'elles peuvent être privées d'un si grand bonheur ! L'impression que fait sur elles cette pensée, est si vive, qu'elle les excite sans cesse à marcher avec une extrême vigilance, et à tirer des forces de leur foiblesse pour ne pas perdre par leur faute une seule occasion de se rendre plus agréables à Dieu. Plus elles se voient comblées de faveurs par le divin Maître, plus elles craignent de l'offenser et se défient d'elles-mêmes. Comme la grandeur des grâces qu'elles ont reçues de lui leur a mieux fait connoître la grandeur de leur misère et de leurs péchés, il leur arrive souvent, comme au publicain, de n'oser lever les yeux vers le ciel. Souvent aussi elles désirent d'être délivrées de cette vie, afin de se voir en sûreté ; mais l'amour qu'elles ont pour leur divin Époux les faisant presque aussitôt rentrer en elles-mêmes, elles sentent ce grand désir de vivre pour le servir dont j'ai parlé, et elles se confient en sa miséricorde pour tout ce qui les regarde. Quelquefois elles demeurent comme anéanties à la seule vue du grand nombre de faveurs dont elles ont été comblées, et elles tremblent d'être comme un vaisseau que le trop grand poids de sa charge fait couler à fond. Je vous assure, mes filles, que ces âmes ne manquent pas de croix ; mais ces croix ne les inquiètent point, et ne troublent point leur paix. Elles passent de même qu'un flot ou une légère tempête, et le calme renaît aussitôt, parce que la présence de leur adorable Époux leur fait oublier tout le reste. Qu'il soit à jamais béni et loué de toutes les créatures ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE IV.

Les effets du mariage spirituel ne persévèrent pas toujours dans le même degré. — Les âmes qui sont unies à Dieu par un lien si intime, ne laissent pas de commettre quelques imperfections, et même quelques péchés véniels, non avec advertance, mais par pure fragilité. Dieu le permet, afin que ces âmes se tiennent dans une perpétuelle humilité, et comprennent de plus en plus la grandeur de la grâce à laquelle elles sont élevées. La fin que Notre-Seigneur se propose en contractant avec les âmes une si haute union, est de les rendre capables de souffrir beaucoup pour sa gloire. Ainsi, c'est aux âmes apostoliques destinées à supporter de grands travaux dans son Église, qu'il accorde le plus ordinairement un si beau privilège. — L'humilité et la pratique des vertus sont le fondement de cet édifice spirituel. — Qu'il faut, à l'imitation de sainte Marthe et de sainte Madeleine, unir la vie active à la vie contemplative. — Comment, sans sortir des exercices de la vie ordinaire, on peut exercer le zèle apostolique et gagner le cœur du divin Époux. — Conclusion.

Ne pensez pas, mes sœurs, que les âmes unies à Dieu par ce lien du mariage spirituel, ressentent toujours dans ce haut degré les effets d'une faveur si sublime. Ce n'est que le plus ordinairement, ainsi que je l'ai dit quand je m'en suis souvenue. Notre-Seigneur les laisse quelquefois dans leur état naturel ; et il semble alors que toutes les bêtes venimeuses qui sont dans les environs et dans les demeures de ce château, se liguent pour se venger sur ces âmes du temps où elles n'ont pu les attaquer. A la vérité, cela ne dure guère plus d'un jour ; et ce grand trouble excité d'ordinaire par quelque occasion imprévue, fait connoître à l'âme combien elle gagne à vivre dans la compagnie de son Dieu. Fortifiée par son divin Époux,

non-seulement elle demeure ferme dans ses bonnes résolutions et fidèle à tout ce qui est de son service, mais elle se sent plus déterminée que jamais à le servir, sans être même ébranlée par un premier mouvement. Cette épreuve, comme je viens de le dire, n'arrive qu'à de rares intervalles. Notre-Seigneur veut par là, d'abord que la vue de leur propre néant tienne toujours ces âmes dans l'humilité; ensuite, que la connoissance de ce qu'elles lui doivent et la sublimité de la faveur dont il les honore, les obligent de plus en plus à le louer.

Ne pensez pas non plus que, malgré ces grands désirs et cette résolution si ferme de ne commettre pour rien au monde une imperfection, il n'arrive point à ces âmes d'en commettre plusieurs et même des péchés. J'entends des péchés véniels, mais non commis de propos délibéré, parce que le Seigneur leur donne sans doute un secours très-spécial pour s'en préserver. Quant aux mortels, commis avec vue, elles en sont exemptes; mais elles ne sont pas certaines pour cela de n'en avoir pas commis qui échappent à leur connoissance, ce qui n'est pas pour elles un petit tourment. Elles en souffrent un autre non moindre, lorsqu'elles voient des âmes qui vont à leur perte; et quoiqu'elles aient un grand espoir de n'être pas de ce nombre, néanmoins, lorsqu'elles voient dans l'Écriture comment tombèrent quelques-uns de ceux qui avoient été le plus favorisés de Dieu, un Salomon, par exemple, qui avoit eu des communications si intimes avec lui, elles ne peuvent se défendre d'un sentiment de crainte. Ainsi, mes sœurs, que celle d'entre vous qui croira avoir le plus de sujet d'être en sûreté, soit celle

qui vive le plus dans la crainte, selon ces paroles de David : *Bienheureux l'homme qui craint le Seigneur.* Que le divin Maître nous garde toujours ! Lui demander instamment cette grâce, afin de ne point l'offenser, c'est la plus grande assurance que nous puissions avoir en cette vie. Qu'il soit loué à jamais ! Ainsi soit-il.

Par les effets de ces grandes grâces, si vous y avez pris garde, vous avez déjà sans doute entrevu la fin pour laquelle Notre-Seigneur les accorde à certaines âmes en ce monde ; je crois néanmoins utile d'en parler ici. Il ne faut point s'imaginer que son dessein soit seulement de leur donner des consolations et des délices ; ce seroit une grande erreur ; car la faveur la plus signalée que Dieu puisse nous faire en ce monde, c'est de rendre notre vie semblable à celle que son Fils a menée sur la terre. Ainsi, je tiens pour certain qu'en accordant ces grâces, Notre-Seigneur se propose, comme je l'ai quelquefois dit dans ce traité, de fortifier notre foiblesse, afin de nous rendre capables d'endurer à son exemple de grandes souffrances. Et de fait, nous voyons que toujours ceux qui ont approché de plus près Notre-Seigneur Jésus-Christ, ont été ceux qui ont le plus souffert. Considérons ce que sa glorieuse Mère et ses glorieux apôtres eurent à souffrir. Et un saint Paul, où puisa-t-il la force pour supporter des travaux si excessifs ? Que nous voyons clairement en lui les effets des visions et de la contemplation qui procèdent de Dieu, et non d'une imagination en délire, ou des arifices de l'esprit de ténèbres ! Après avoir reçu de si hautes faveurs, alla-t-il par hasard se cacher pour jouir en repos des délices dont son âme étoit inondée, sans

vouloir s'occuper d'autre chose? Vous voyez, au contraire, qu'il passoit les jours entiers dans les occupations de l'apostolat, et qu'il travailloit la nuit pour gagner sa vie. Quant à moi, je ne puis sans bonheur me rappeler le moment où Notre-Seigneur apparut à saint Pierre fuyant sa prison et lui dit *qu'il alloit à Rome pour y être crucifié une seconde fois*. Jamais, dans l'office de cette fête, je ne récite ces paroles sans que j'éprouve une consolation particulière, en songeant de quelle joie elles firent tressaillir l'âme de cet apôtre, avec quelle promptitude il alla s'offrir à la mort, et comment il considéra son martyre comme la plus grande grâce que son cher Maître pût lui faire.

O mes sœurs, qui pourra dire à quel point une âme où Notre-Seigneur habite d'une manière si particulière, met en oubli son propre repos! Que les honneurs la touchent peu! et qu'elle est loin de désirer d'être estimée en la moindre chose! Tenant sans cesse compagnie à son Époux, ainsi qu'il est juste, comment pourroit-elle se souvenir d'elle-même? Sa seule pensée est de lui plaire, et de chercher les moyens de lui témoigner son amour. C'est là, mes filles, que tend l'oraison; et, dans le dessein de Dieu, ce mariage spirituel n'est destiné qu'à produire incessamment des œuvres pour sa gloire. Les œuvres, voilà, comme je vous l'ai déjà dit, la meilleure preuve de la vérité d'une si haute faveur. De quoi nous serviroit, mes filles, d'avoir été profondément recueillies dans la solitude, d'avoir multiplié nos actes d'amour, et promis à Notre-Seigneur de faire des merveilles pour son service, si, au sortir de là, la moindre occasion nous porte à faire

tout le contraire? Mais je m'exprime mal en semblant dire que cela nous serviroit de peu, puisque le temps que nous passons auprès de Dieu nous est toujours d'une très-grande utilité. Malgré notre lâcheté à exécuter nos résolutions, Notre-Seigneur nous donnera de temps en temps la force de les accomplir. Peut-être même fera-t-il à notre égard ce qu'il fait très-souvent : témoin de la lâcheté d'une âme, il lui envoie, malgré sa répugnance, quelque croix bien pénible, et, par la force intérieure qu'il lui communique en même temps, il la fait sortir victorieuse du combat. Encouragée par cette conduite du divin Maître, elle se rassure, et s'offre à lui avec une ardeur toute nouvelle pour travailler à son service.

J'ai donc simplement voulu dire que cela nous sert de peu en comparaison de ce que l'on gagne lorsque les œuvres répondent aux actes intérieurs et aux paroles. Que celle d'entre vous, mes filles, qui ne peut tout d'un coup faire l'un et l'autre, s'efforce d'y parvenir peu à peu ; si elle veut que son oraison lui profite, qu'elle s'applique à vaincre sa propre volonté, et certes les occasions ne vous manqueront pas dans l'intérieur de ces petits monastères. Sachez que cette application à vaincre sa volonté propre est importante au delà de tout ce que je pourrois dire. Jetez les yeux sur Jésus-Christ attaché à la croix, et tout vous deviendra facile. Si cet adorable Maître nous a témoigné son amour par des œuvres et des souffrances si extraordinaires, pensez-vous pouvoir le contenter par de simples paroles? Savez-vous ce que c'est que la véritable vie spirituelle? C'est se faire esclave de Dieu, et porter la marque de cet esclavage, je veux dire l'empreinte de la

croix de Jésus-Christ ; c'est tellement appartenir à ce Dieu crucifié, lui faire un tel don de sa propre liberté, qu'il puisse à son gré nous vendre et nous sacrifier pour le salut du monde, comme il a voulu être vendu et sacrifié lui-même ; c'est enfin, quand cet adorable Sauveur donne part à sa croix, regarder cela non comme un tort qu'il fait, mais comme une faveur signalée qu'il accorde.

Si l'on ne se détermine fermement à cela, on n'avancera jamais beaucoup. Tout cet édifice spirituel, comme je l'ai dit, n'a pour fondement que l'humilité, et le divin Maître ne l'élèvera jamais bien haut si cette humilité n'est pas véritable, de peur qu'il ne se renverse entièrement ; et dans cette conduite même, il n'a en vue que notre bien.

Ainsi, mes sœurs, si vous voulez rendre ce fondement solide, que chacune de vous s'efforce d'être la plus petite de toutes, l'esclave de toutes, cherchant sans cesse comment et en quoi vous pouvez leur faire plaisir, ou leur rendre service. Tout ce que vous ferez dans cet esprit pour vos sœurs, vous le faites bien plus encore pour vous que pour elles : ce sont autant de pierres qui rendront le fondement de cet édifice si ferme, qu'il n'y aura point de danger qu'il s'écroule. Mais, je le répète, pour que votre château soit inébranlable, il faut que non-seulement il ait pour fondement la prière et la contemplation, mais encore la pratique et l'exercice des vertus. Sans cela, vous demeurerez toujours au même point, et Dieu veuille que vous ne reculiez pas ; car, comme vous le savez, dans la vie spirituelle, ne point avancer c'est reculer, parce qu'il est impossible que l'amour demeure toujours dans le même état.

Il vous semblera peut-être que je parle pour les commençants, mais qu'après avoir travaillé on peut se reposer. Je vous ai déjà dit que le repos dont jouissent les âmes dont je parle maintenant, n'est qu'intérieur, et qu'elles en ont au contraire beaucoup moins qu'auparavant à l'extérieur. Car à quel dessein croyez-vous que l'âme envoie de cette septième demeure, et comme du fond de son centre, ces inspirations ou, pour mieux dire, ces aspirations dans toutes les autres demeures de ce château spirituel? Pensez-vous que ces messages aux puissances, aux sens, au corps, aient pour but de les inviter à dormir? Non, non, non. C'est au contraire pour les occuper plus que jamais, et leur faire une guerre plus acharnée que lorsqu'elle souffroit avec eux; car alors elle ne comprenoit pas encore tout le prix de ces travaux et de ces croix dont Dieu s'est peut-être servi pour l'attirer dans sa propre demeure. De plus, la compagnie dont elle jouit maintenant lui donne des forces beaucoup plus grandes qu'elle n'en eut jamais. Si, au dire de David, on devient saint avec les saints, qui doute que cette âme, qui n'est plus qu'une même chose avec le Dieu fort, par cette souveraine union d'esprit à esprit, ne participe à sa force? C'est là, comme nous le verrons, que les saints ont puisé ce courage qui les a rendus capables de souffrir et de mourir pour leur Dieu. La force surnaturelle dont l'âme se sent pénétrée dans cette septième demeure, se communique aux puissances, aux sens, à tout ce château intérieur. Souvent ce corps même ne se connoît plus; il participe visiblement à cette mystérieuse vigueur dont Dieu remplit l'âme quand, après l'avoir introduite et la

gardant avec lui dans son cellier, il l'enivre du vin de son amour. Il sent comme une nouvelle vie qui lui vient de là, de même qu'il sent la nourriture fortifier tous ses membres. Ainsi, la vie des âmes élevées à un état si sublime n'est pas le repos, mais le travail et la souffrance; la force intérieure qui est en elles, allant de beaucoup au delà de ce qu'elles peuvent exécuter, elles livrent au corps une guerre continuelle; mais elles ont beau l'accabler de travaux et de souffrances, tout cela n'est rien en comparaison de ce qu'elles voudroient faire et souffrir pour leur divin Époux.

De là sont venues sans doute les grandes pénitences de tant de saints, et en particulier celles de la glorieuse Madeleine, qui avoit toujours vécu dans les délices. De là, ce zèle dévorant de notre père Élie pour l'honneur de Dieu; de là, dans saint Dominique et dans saint François, cette soif de gagner des âmes à Dieu, afin qu'il fût loué et béni par elles. S'immolant ainsi pour sa gloire, sans jamais penser à eux-mêmes, que ne durent-ils pas souffrir! Et nous aussi, mes sœurs, tâchons d'allumer en nous ce grand zèle pour la gloire de Dieu; cherchons dans le saint exercice de l'oraison, non les douceurs spirituelles, mais ces forces tout apostoliques pour servir notre Époux. Ce seroit perdre un temps si précieux que d'en user d'une autre sorte; et ne seroit-il pas étrange de prétendre obtenir de si hautes faveurs en suivant un autre chemin que celui que Jésus-Christ et tous les saints ont suivi? Loin de vous, mes filles, une pareille pensée. Croyez-m'en, pour donner à Notre-Seigneur une hospitalité parfaite, il faut que Marthe et Madeleine se joignent ensemble. Seroit-ce

bien recevoir le divin Maître que de ne point lui donner à manger ? et qui auroit préparé son repas, si Marthe fût toujours restée, comme Madeleine, assise à ses pieds pour écouter sa parole ? Mais savez-vous quelle est sa nourriture de prédilection ? C'est que notre zèle, par tous les moyens qu'il peut inventer, lui ramène des âmes, afin que ces âmes se sauvent et chantent ensuite ses louanges pendant l'éternité.

Peut-être m'objecterez-vous ici deux choses : la première, que Notre-Seigneur dit que Madeleine avoit choisi la meilleure part ? Je réponds à cela qu'elle avoit déjà fait l'office de Marthe, quand elle lui avoit lavé les pieds et les avoit essuyés avec ses cheveux. Et pensez-vous que ce fût une petite mortification pour une personne de qualité comme elle, d'aller ainsi par les rues et peut-être seule, tant sa ferveur la transportoit, d'entrer dans une maison inconnue, de souffrir le mépris du pharisien, et tout ce qu'on devoit dire contre elle ? Ne suffisoit-il pas à ces méchants qui abhorroient Notre-Seigneur, de voir l'affection qu'elle lui témoignoit, pour la haïr et lui reprocher sa vie passée ? Témoins de la modestie qui brilloit dans ses habits et dans toute sa personne, ne devoient-ils pas dire, pour se moquer de son changement, qu'elle vouloit faire la sainte, comme on le dit encore aujourd'hui des personnes qui se donnent à Dieu, quoiqu'elles soient moins célèbres que cette admirable pénitente ? Je ne crains pas de vous dire, mes sœurs, qu'elle a eu la meilleure part, parce que ses angoisses et ses mortifications ont été extrêmes ; car outre la peine intolérable qu'elle enduroit en voyant la haine implacable de ce malheureux peuple pour son Sau-

veur, quelles douleurs ont été égales à celles qu'elle a ressenties à la mort de ce divin Maître? Je tiens, quant à moi, que si elle n'a pas fini ses jours par le martyre, cela vient de ce qu'elle l'endura alors en voyant mourir Jésus-Christ sur la croix, et de ce qu'elle a continué de l'endurer tout le reste de sa vie par le terrible tourment qu'elle éprouvoit d'être séparée de son divin Maître. On voit par là que cette sainte amante n'étoit pas toujours dans les délices de la contemplation, aux pieds de Notre-Seigneur.

Vous me direz, en second lieu, que très-volontiers vous travailleriez à gagner des âmes à Dieu, mais que vous ne savez comment faire, étant incapables d'enseigner et de prêcher comme faisoient les apôtres? J'ai répondu à cela dans quelque autre traité; et quand ce seroit dans celui-ci, je ne laisserai pas de le redire, parce que dans les bons désirs que Notre-Seigneur vous donne, cette pensée peut vous venir à l'esprit.

J'ai donc dit que quelquefois le démon nous inspire des desseins qui sont au-dessus de nos forces, afin de nous faire abandonner ce qu'il est en notre pouvoir de faire pour le service de Dieu, et afin de nous bercer dans la pensée que nous avons satisfait à tout quand nous avons désiré des choses impossibles. Sachez, mes sœurs, que dans l'oraison vous pouvez faire le plus grand bien aux âmes, et que votre zèle apostolique peut embrasser le monde; mais ce n'est pas à vous à le convertir, contentez-vous d'être utiles aux personnes dans la société desquelles vous vivez. Comme vous êtes plus strictement obligées de travailler à leur bien spirituel qu'à celui des autres, ce que vous ferez pour elles sera d'un plus grand prix auprès

de Dieu. Croyez-vous que ce soit peu faire, que d'avoir une humilité si profonde, d'être tellement mortifiées, de servir si bien toutes vos sœurs, d'avoir tant de charité envers elles, de pratiquer si constamment toutes les vertus, qu'elles se sentent sans cesse comme entraînées à imiter vos exemples ; enfin de brûler d'un tel amour pour Notre-Seigneur, que ce feu qui vous consume, vienne à les embraser toutes ? Rien ne peut plaire davantage à Notre-Seigneur, ni vous être plus utile : le divin Maître vous voyant ainsi faire ce qui dépend de vous, connoitra que vous feriez beaucoup plus encore si vous en aviez le pouvoir, et il ne vous récompensera pas moins que si vous lui aviez gagné un très-grand nombre d'âmes. Vous me direz peut-être : Ce n'est pas là convertir, car toutes nos sœurs sont déjà vertueuses. Quelle raison ! N'est-il pas évident que plus elles seront parfaites, plus leurs louanges seront agréables au Seigneur, et leurs prières utiles au prochain ?

Enfin, mes sœurs, pour conclure, ne prétendons point élever la tour de la perfection évangélique sans lui donner de fondement. Notre-Seigneur ne considère pas tant la grandeur de nos œuvres que l'amour avec lequel nous les faisons. Pourvu que nous fassions toujours ce qui est en notre pouvoir, ce divin Maître, de son côté, nous donnera des forces de jour en jour plus grandes pour le servir. Gardons-nous de perdre cœur, après quelque temps d'efforts et de fidélité ; mais durant le peu qui nous reste à vivre, espace plus court peut-être que chacune de nous ne le pense, offrons-nous sans réserve à notre divin Époux, et faisons-lui un continuel sacrifice de notre corps et de notre âme. Dans son infinie bonté il unira ce sacrifice à

celui qu'il offrit pour nous à son Père sur la croix, et il le récompensera, non selon la petitesse de nos œuvres, mais selon le prix que lui donne l'amour avec lequel nous nous serons consacrées à lui.

Plaise au Seigneur, mes sœurs et mes filles bien-aimées, qu'il nous soit donné de nous voir un jour toutes ensemble dans cette demeure bienheureuse où l'on ne cesse jamais de chanter ses louanges ! Et daigne ce Dieu de bonté me faire la grâce de retracer un peu dans ma vie ce que je vous ai dit dans cet écrit : je le lui demande par les mérites de son Fils, qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. J'éprouve, je vous l'avoue, une bien grande confusion de me voir si imparfaite ; c'est pourquoi je vous supplie, au nom même de Notre-Seigneur, de ne pas oublier dans vos prières cette pauvre misérable.

J'ai dit en commençant avec quelle répugnance j'avois entrepris ce travail ; maintenant qu'il est fini, il me cause une grande joie, et je regarde comme bien employée la peine, fort petite, je l'avoue, que j'y ai prise. Lorsque je considère la rigueur de votre clôture, le peu de délassement que vous avez, et combien vous êtes à l'étroit dans quelques-uns de nos monastères, il me semble, mes sœurs, que ce sera une consolation pour vous de respirer au large, et de vous récréer dans ce château intérieur ; à quelque heure que ce soit, vous pouvez, sans la permission des supérieures, y entrer et vous y promener. Vous

ne sauriez, il est vrai, par vos propres forces, quelque grandes qu'elles vous paroissent, pénétrer dans toutes les demeures. Il n'appartient qu'au Maître du château de vous en ouvrir l'entrée. C'est pourquoi, si vous rencontrez quelque résistance de sa part, souvenez-vous bien de ne pas faire d'effort pour passer outre; vous le fâcheriez, et il vous fermeroit à jamais la porte des demeures où vous désirez entrer. Il aime grandement l'humilité; avec cette vertu vous gagnerez bientôt son cœur. S'il voit que vous vous réputez indignes d'entrer dans la troisième demeure, il aura hâte de vous recevoir dans la cinquième. Et si vous êtes fidèles, si vous redoublez d'efforts pour lui plaire, il vous admettra enfin dans la demeure où il habite lui-même. Une fois dans cette heureuse demeure, n'en sortez plus, je vous prie, si ce n'est par le commandement de la prieure, à laquelle il veut que vous obéissiez comme à lui-même. Si c'est par obéissance que vous en êtes longtemps dehors, le divin Maître, quand vous reviendrez, vous tiendra toujours la porte ouverte. Lorsque vous aurez une fois goûté les agréments de ce château, vous trouverez du repos en tout, et les plus grandes peines vous deviendront légères par le seul espoir d'y retourner; et, pour comble de bonheur, nul ne peut vous ravir cette espérance.

Je n'ai parlé, il est vrai, que de sept demeures; mais chacune d'elles a comme divers appartements très-nombreux, les uns en bas, les autres en haut, et d'autres aux côtés, avec de beaux jardins, des fontaines, et tant d'objets si ravissants, que vous n'aurez point assez de louanges à donner à ce grand Dieu qui a créé ce château à son image et à sa ressemblance.

Si vous trouvez quelque chose de bon dans ce que j'ai dit pour vous le faire connoître, croyez très-certainement que Notre-Seigneur me l'a inspiré pour votre satisfaction. Et quant à ce que vous y rencontrerez de défectueux, ne doutez point qu'il ne vienne de moi. Cependant, en retour de l'extrême désir que j'ai de vous aider, selon mon petit pouvoir, à servir ce grand Dieu, ce Bien-Aimé de mon cœur, j'ose vous adresser une prière : Toutes les fois que vous lirez ces pages, donnez en mon nom mille louanges à Notre-Seigneur, demandez-lui l'augmentation de son Église, la lumière pour les hérétiques, et, pour moi, qu'il me pardonne mes péchés et me retire du purgatoire; c'est là que je serai quand on vous donnera cet écrit à lire, si toutefois des hommes doctes, après l'avoir examiné, le jugent digne de voir le jour. S'il s'y rencontre quelque erreur, il ne faut l'attribuer qu'à mon peu d'intelligence. Je me sou mets en tout à ce que croit l'Église catholique dans laquelle je vis, et proteste que je veux vivre et mourir. Que Notre-Seigneur soit à jamais loué et béni! Amen, amen. Cet écrit a été achevé dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila, la veille de Saint-André de l'année 1577, pour la gloire de Dieu qui vit et règne dans les siècles des siècles. Amen.

FIN DU CHATEAU INTÉRIEUR.



TABLE

LE CHEMIN DE LA PERFECTION.

	PAGES.
AVANT-PROPOS.	3
CHAPITRES.	
I. — Des raisons qui portèrent la Sainte à établir une si étroite observance dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila.	7
II. — Les religieuses du monastère de Saint-Joseph d'Avila ne doivent point se mettre en peine du temporel. — Des grands avantages de la pauvreté.	11
III. — La Sainte exhorte ses religieuses à prier continuellement Dieu pour ceux qui dévouent leur vie à la défense de l'Eglise. — Combien ils doivent être parfaits. — Prière de la Sainte à Dieu pour eux.	18
IV. — La Sainte recommande à ses religieuses l'observation de la règle. — De trois choses très-importantes dans la vie spirituelle.	27
V. — De l'amour tout spirituel dont doivent s'aimer les religieuses. — Avec quel soin elles doivent éviter tout ce qui en blesse la pureté.—Sages avis de la Sainte à ce sujet.	30
VI. — Liberté que sainte Térèse laisse à ses filles pour leur direction spirituelle. — Obligation des prieures et des supérieures de maintenir intacte cette liberté.	38
VII. — Excellence de l'amour spirituel. — De combien il s'élève au-dessus des vaines amitiés de la terre. — Admirables effets de cet amour.	44
VIII. — Avec quelle passion l'amour spirituel cherche à communiquer aux âmes qui lui sont chères le feu dont il brûle pour Dieu. — Comment on arrive à cet amour ; manière de le pratiquer.	51
IX. — Combien il importe de se détacher de tout pour ne s'attacher qu'à Dieu. — De l'extrême bonheur de la vocation religieuse ; humilité de la Sainte à ce sujet. — Une religieuse doit se défaire de toute affection humaine envers ses parents pour ne les aimer qu'en Dieu.	60

X. — Du mal que cause aux religieuses une trop grande affection envers leurs parents. — Elles doivent mépriser les préjugés du monde sur ce sujet, et n'aimer leurs parents qu'en Dieu. — L'on reçoit plus d'assistance des amis que Dieu donne, qu'on n'en reçoit de ses parents. . .	64
XI. — Qu'il ne suffit pas de se détacher de ses parents, si l'on ne se détache encore de soi-même par la mortification. — Que cette vertu est jointe à celle de l'humilité. — Qu'il ne faut point préférer les pénitences que l'on choisit à celles qui sont d'obligation. — Avec quel courage il faut se livrer aux austérités commandées par la règle. . .	68
XII. — De la mortification (suite). — On doit supporter sans se plaindre les indispositions légères, et montrer de la patience dans les grands maux. — Qu'il faut assujettir le corps à l'esprit. — Bonheur dont on jouit quand on a remporté cette victoire.	74
XIII. — Nécessité et excellence de la mortification intérieure. — Ce qu'il faut faire pour arriver à cette vertu. — Avec quel soin on doit réprimer les mouvements intérieurs de vanité et combattre les désirs des prééminences. .	80
XIV. — De la mortification intérieure (suite). — Une religieuse doit fuir les maximes du monde sur l'honneur, et mettre sa gloire à partager les humiliations de Jésus-Christ son Époux. — Celle qui ne tend point là, et qui incline vers le monde, n'est point faite pour le Carmel.	85
XV. — Combien il importe de ne point admettre à la profession les personnes qui n'ont point les qualités dont la Sainte vient de parler.	90
XVI. — Du grand bien qu'il y a à ne se point excuser, alors même que l'on se voit condamner sans être coupable. . . .	93
XVII. — Qu'il faut, avant de prétendre à la contemplation, s'appliquer à acquérir les grandes vertus du christianisme. — Que même l'oraison mentale, pour être bien faite, doit reposer sur ce fondement. — Dieu n'élève d'ordinaire à la contemplation que les âmes qui pratiquent les vertus dans un degré éminent. — Pour quelle raison il élève quelquefois à cet état des âmes imparfaites. — Comment Notre-Seigneur aime et défend les âmes qui sont à lui sans réserve.	98
XVIII. — Que toutes les âmes ne sont pas faites pour la contemplation. — Que quelques-unes n'y arrivent que fort tard. — Que l'âme véritablement humble doit être contente de la voie par laquelle Notre-Seigneur la conduit. . .	104
XIX. — Que les souffrances des contemplatifs sont bien plus grandes que celles des personnes qui sont dans la voie ac-	

	tive. — Qu'il faut toujours se tenir prêt à exécuter les ordres de Dieu. — Mérite de l'obéissance.	110
XX.	— Ceux qui méditent en discourant avec l'entendement, sont dans une voie sûre ; il existe pour eux un grand nombre d'excellents livres. — La Sainte veut venir en aide aux âmes qui ne peuvent méditer de la sorte. — La contemplation, source d'eau vive. — Trois propriétés de l'eau comparées aux effets de l'union de l'âme avec Dieu dans la contemplation. — Que cette union est quelquefois telle, qu'elle cause la mort du corps. — Ce qu'il faut tâcher de faire en ces rencontres.	117
XXI.	— Quoique les âmes soient conduites de différentes manières, jamais elles ne manquent de consolation dans le chemin de l'oraison. — Il y faut marcher avec courage, et y appeler les autres. — Zèle pour le salut des âmes : il doit brûler dans le cœur d'une religieuse, et se manifester dans ses entretiens.	131
XXII.	— Que dans le chemin de l'oraison rien ne doit empêcher de marcher toujours. — Mépriser toutes les craintes qu'on veut donner des difficultés et des périls qui s'y rencontrent. — Comment une ou deux personnes suscitées de Dieu pour faire connaître la vérité, prévalent contre plusieurs autres liguées pour l'obscurcir et la combattre.	136
XXIII.	— De l'oraison mentale. — Qu'elle doit toujours être unie à la vocale. — Respect avec lequel on doit parler à Dieu : ses perfections infinies. — Les vierges consacrées à Jésus-Christ doivent s'appliquer à connaître les grandeurs de leur divin Époux, et ne vivre que pour lui.	143
XXIV.	— Trois raisons pour montrer que quand on commence à s'adonner à l'oraison, il faut avoir un ferme dessein de continuer. — Des assistances que Dieu donne à ceux qui sont dans ce dessein.	149
XXV.	— Ce qu'il faut pour que l'oraison vocale soit parfaite. — Comment l'oraison mentale s'y trouve jointe. — Du <i>Patet</i> ; excellence de cette prière. — Le moyen de la bien dire est de se tenir en esprit auprès du divin Maître qui nous l'a enseignée.	154
XXVI.	— Que de l'oraison vocale bien faite, Dieu peut en un instant élever l'âme à la contemplation. — Nature et effets de la contemplation. — En quoi elle diffère de l'oraison mentale. — La Sainte ne dit ici que quelques mots de la contemplation, parce qu'elle a traité ce sujet avec étendue dans le livre de sa vie.	159
XXVII.	— Excellente manière de prier vocalement. — Les person-	

	nes qui ont peu de facilité pour l'oraison mentale, et qui y sont distraites, s'en servront avec le plus grand fruit. — Elle consiste à tenir compagnie à Notre-Seigneur dans ses divers mystères, et à s'entretenir avec lui par de simples colloques.	162
XXVIII. —	Du grand amour que Notre-Seigneur nous témoigne dans les premières paroles du <i>Pater noster</i> . — Ce qu'est pour nous le titre d'enfant de Dieu. — Vanité et néant de tous les autres titres auprès de celui-là. — Combien il est important que les religieuses qui veulent avoir Dieu pour Père, ne fassent aucun cas des avantages de la naissance.	170
XXIX. —	La Sainte continue à expliquer ces paroles de l'Oraison dominicale : <i>Notre Père qui êtes dans les cieux</i> . — De l'oraison de recueillement; sa nature et ses effets. — En quoi elle diffère de l'oraison de quiétude. — Par quels moyens nous pouvons nous y élever.	175
XXX. —	Digression sur le mépris qu'on doit faire des faveurs du monde. — Loin de rechercher en rien l'estime de ses supérieurs, une véritable religieuse doit s'applaudir d'être humiliée avec Jésus-Christ son Époux. — De l'oraison de recueillement (suite).	184
XXXI. —	Combien il importe de bien comprendre ce que l'on demande dans l'oraison. — La Sainte traite de ces paroles du <i>Pater</i> : <i>Sanctificetur nomen tuum, adveniat regnum tuum</i> . Elle les applique à l'oraison de quiétude qu'elle commence à expliquer. — Que l'on peut immédiatement passer de la prière vocale à la contemplation.	189
XXXII. —	De l'oraison de quiétude; son excellence, ses effets, ses avantages. — Avec cette oraison, Dieu accorde souvent une autre faveur bien précieuse : c'est une admirable liberté d'action pour son service. — Sages avis pour se bien conduire dans cette oraison.	195
XXXIII. —	Sur ces paroles du <i>Pater</i> : <i>Votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel</i> . — Nécessité et prix de la soumission à la volonté de Dieu. — La volonté de Dieu est que nous ayons part dans ce monde à la croix de Jésus-Christ. — Eminentes faveurs que reçoit, dès cet exil, l'âme qui fait à Dieu un don entier et absolu de sa volonté.	207
XXXIV. —	Sur ces paroles : <i>Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour</i>	217
XXXV. —	Explication de ces mêmes paroles du <i>Pater</i> : <i>Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour</i> . — Effets de la sainte Eucharistie. — Combien est précieux le temps qui suit la sainte communion, et comment on doit l'employer.	223

CHAPITRES.

PAGES.

XXXVI. — De la communion spirituelle. — Ses admirables fruits. — Comment on doit se recueillir après avoir communiqué spirituellement. — Saisie tout à coup d'un transport de zèle à la vue des profanations commises par les hérétiques contre le très-saint sacrement, Tèreſe s'adresse au Père éternel en faveur de son Fils, et le conjure, dans les termes les plus touchants, de ne pas le laisser plus longtemps exposé à de si grands outrages.	233
XXXVII. — Sur ces paroles du <i>Pater</i> : <i>Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.</i> . . .	238
XXXVIII. — De l'excellence du <i>Pater</i> ; des avantages et des consolations qu'offre cette divine prière. — Pourquoi Notre-Seigneur la termine par ces deux demandes : <i>Ne nous laissez point succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal.</i>	247
XXXIX. — Sur ces paroles du <i>Pater</i> : <i>Ne nous laissez point succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal.</i> — Que les parfaits ne demandent pas à Dieu d'être délivrés des souffrances de cette vie. — Des tentations diverses auxquelles nous sommes exposés.	251
XL. — Avis pour résister à diverses tentations du démon, et particulièrement aux fausses humilités, aux pénitences indiscrettes, et à la confiance excessive en nous-mêmes qu'il nous inspire.	258
XLI. — Pour marcher avec sécurité au milieu des tentations de cette vie, nous devons nous efforcer de toujours vivre dans l'amour et la crainte de Dieu. — Joie et confiance de l'âme qui a aimé Notre-Seigneur, au moment de quitter cet exil. — Ce qu'est ce dernier moment pour l'âme qui meurt sans l'amour de Dieu.	264
XLII. — De la crainte de Dieu. — Comment elle s'acquiert. — Ses effets. — Sainte liberté des âmes qui la possèdent. . .	271
XLIII. — Sur ces dernières paroles du <i>Pater noster</i> : <i>Sed libera nos a malo. Amen. Mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il !</i> . .	279

LE CHATEAU INTÉRIEUR

OU LES DEMEURES DE L'ÂME.

AVANT-PROPOS.	287

PREMIÈRE DEMEURE.

- I. — Idée fondamentale de cet écrit : l'âme considérée comme un château fait d'un seul diamant ou d'un cristal très-

- pur, dans lequel il y a diverses demeures, et au centre duquel se trouve la demeure principale, où Dieu habite. — Excellence et beauté de l'âme. — Combien il est utile de connoître les grandes faveurs que Dieu accorde dès cet exil. — L'oraison est la porte de ce château spirituel. 291
- II. — Ce que l'âme, si belle par la grâce, devient par le péché mortel ; lumière que Dieu donna à la Sainte sur ce sujet ; le péché mortel, l'unique mal à craindre au monde. — Comment il faut se figurer le château intérieur et ses différentes demeures. — De la connoissance de soi-même ; manière de l'acquérir ; l'humilité, fondement nécessaire de l'édifice spirituel. — Combats à soutenir dans la première demeure, et comment il faut déjouer toutes les ruses du démon. 300

SECONDE DEMEURE.

- I. — Les âmes de la seconde demeure sont celles qui ont déjà commencé à s'adonner à l'oraison. — Combien il leur importe de persévérer. — Combats qu'elles ont à soutenir. — Pour ne pas s'égarer dès le principe, elles doivent suivre non le chemin qui leur est le plus agréable, mais celui par lequel Dieu veut les conduire. . . . 315

TROISIÈME DEMEURE.

- I. — La persévérance et la victoire dans les combats ouvrent cette troisième demeure. — Bonheur des âmes qui y entrent ; il y a dans le monde un grand nombre de ces âmes. Elles ne doivent pas cependant se croire dans une sécurité parfaite, parce qu'il n'y en a point en cette vie. — Le détachement, l'humilité, la patience dans les épreuves et les sécheresses, une entière soumission à la volonté divine, c'est ce que Notre-Seigneur demande de ces âmes pour les conduire dans les demeures intérieures du château. 327
- II. — Des dispositions que Notre-Seigneur demande des âmes qui sont dans cette demeure (suite). — Qu'elles doivent s'éprouver, et que Notre-Seigneur les éprouve. — Divers avis sur la conduite qu'elles doivent tenir. — Combien il est avantageux à ces âmes d'avoir un directeur avancé dans la perfection, et de lui obéir en tout. — Retenue et humilité avec lesquelles elles doivent agir et juger les autres. 336

QUATRIÈME DEMEURE.

- I. — Nature des grâces qu'on reçoit dans cette demeure et les suivantes. — Différence entre les contentements éprouvés dans la méditation et les goûts de Dieu ou l'oraison de quiétude. — Qu'il ne faut point confondre l'entendement

- avec l'imagination. — Comment on doit se conduire au milieu des égarements de l'imagination 347
- II. — Différence entre les contentements de la méditation et les goûts de Dieu ou l'oraison de quiétude (suite). — Comment on doit travailler à acquérir ces goûts de Dieu sans les rechercher. 358
- III. — Du recueillement surnaturel. Cette oraison précède presque toujours celle des goûts de Dieu et lui est inférieure. — Comment on doit se conduire dans ce recueillement. — Des effets des goûts de Dieu, ou de l'oraison de quiétude. — Avis pour éviter les illusions. . . . 366

CINQUIÈME DEMEURE.

- I. — De l'oraison d'union : son excellence ; détachement parfait qu'elle demande. — En quoi elle diffère de l'oraison des goûts divins ou de quiétude. — De ses marques et de ses effets. 379
- II. — De l'oraison d'union (suite). — L'âme comparée au ver à soie transformé en papillon. — Admirables effets de l'oraison d'union. 389
- III. — D'une autre union avec Dieu, qui consiste dans une soumission entière de notre volonté à la sienne. — Elle est accessible à toute âme chrétienne ; et quoiqu'elle ne soit pas surnaturelle, comme la précédente, elle conduit néanmoins à la sixième demeure. — Avantages et pratiques de cette union. — C'est celle que la Sainte a désirée et demandée toute sa vie. 400
- IV. — De l'oraison d'union (suite). — Elle est une préparation au mariage spirituel de l'âme avec Dieu. — Première entrevue de l'Époux et de l'épouse dans cette cinquième demeure. — Combien il importe à l'âme de répondre à une si grande grâce. 410

SIXIÈME DEMEURE.

- I. — Des peines de cette sixième demeure, et comment Dieu les fait cesser. 418
- II. — Faveurs par lesquelles l'Époux fait sentir à l'âme sa présence. — Blessures qui lui causent un martyre plein de délices. — Suave flamme d'amour qui tout à coup l'embrase, sans mélange d'aucune souffrance. — Ces deux faveurs sont à l'abri de toute illusion. 429
- III. — Des paroles que Dieu adresse à l'âme ; effet de ces paroles. — Marques auxquelles on les distingue de celles qui viennent de l'imagination ou du démon. 436

IV. — Divers ravissements que Dieu accorde à l'âme dans cette demeure. — Première sorte de ravissement; nature et admirables effets de cette faveur.	448
V. — D'une autre espèce de ravissement que la Sainte nomme vol de l'esprit. — Mouvement soudain et irrésistible qui emporte l'esprit. — Lumières et trésors dont Dieu enrichit l'âme dans ce ravissement.	460
VI. — Effets des ravissements que Dieu accorde à l'âme dans cette sixième demeure. — De la jubilation spirituelle.	480
VII. — Des peines que souffrent les âmes à qui Dieu accorde la grâce de ces ravissements. — Qu'il n'est point d'oraison si élevée qui doive empêcher qu'on ne s'occupe de la très-sainte humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Trésors cachés dans la méditation des mystères de la vie et de la passion du Sauveur.	478
VIII. — Des visions intellectuelles; nature et effets de ces faveurs. — Que l'on doit en communiquer avec des hommes doc-tes et spirituels.	490
IX. — Des visions désignées sous le nom d'imaginaires dans la théologie mystique; de leur nature et de leurs effets. — Marques auxquelles on distingue les vraies visions des fausses. — Qu'on ne doit ni demander à Notre-Seigneur, ni désirer d'être conduit par cette voie. — Que le chemin le plus sûr est un entier abandon entre les mains de Dieu, et une parfaite conformité à sa volonté.	499
X. — Vision intellectuelle où l'âme connoît comment toutes les choses se voient en Dieu et sont contenues en lui. Elle voit la grandeur du péché, qui non-seulement est commis en présence de Dieu, mais en Dieu même. — Autre vision intellectuelle où l'âme voit Dieu comme souveraine vérité. Elle entend que tout homme est menteur, et que Dieu seul est la vérité infaillible. Le grand amour de Notre-Seigneur pour l'humilité vient de ce que l'humilité est la vérité, et consiste à marcher dans la vérité.	511
XI. — D'une peine où l'âme se purifie avant d'entrer dans la septième demeure, comme on se purifie dans le purgatoire avant d'entrer au ciel. Cette peine est la plus grande qu'on puisse endurer en ce monde; état où elle réduit l'âme et le corps. — Par cette peine qui, ici-bas, ne dure que trois à quatre heures, et que l'âme accepte, on peut se former une idée des peines des réprouvés, qu'ils souffrent malgré eux, et qui seront éternelles. — Admirables effets de ce martyre intérieur que Dieu fait éprouver à l'âme.	516

SEPTIÈME DEMEURE.

- I. — Cette septième demeure du château intérieur est comme un second ciel où Dieu lui-même habite. Ce grand Dieu y fait entrer l'âme avant de contracter avec elle le mariage spirituel, et la comble de faveurs plus élevées que celles des demeures précédentes.—Vision intellectuelle où la très-sainte Trinité se montre à l'âme, et où les trois adorables Personnes se communiquent à elle. Par un admirable effet de cette grâce, l'âme, tout en demeurant toujours, quant à sa partie supérieure, dans la compagnie des trois divines Personnes, peut néanmoins, avec plus de facilité que jamais, s'occuper à l'extérieure des œuvres qui regardent le service de Dieu. 526
- II. — Célébration du mariage spirituel de l'âme avec Dieu ; vision où cette inestimable faveur est accordée. Paroles que Notre-Seigneur adressa à sainte Térèse en la prenant pour son épouse. — Différence entre les fiançailles de l'âme avec Dieu, et ce mariage spirituel. — L'âme dans cette septième demeure n'est plus troublée par ce qui se passe dans les autres, ni par ses puissances, ni par son imagination. 535
- III. — Le mariage spirituel est le tombeau où le mystique papillon meurt, et où Jésus-Christ devient sa vie. — Manifestations ou effets de cette nouvelle vie. Oubli total de soi, l'âme ne regarde que Dieu et sa gloire. Désir plus grand de souffrir, mais désir tranquille, à cause de la parfaite conformité de l'âme au bon plaisir de Dieu en tout. L'impatience de mourir pour être avec Jésus-Christ, changée en un ardent désir de vivre pour le servir et procurer sa gloire. Ces âmes ne voient dans la mort qu'un suave ravissement. Leur détachement parfait ; leur désir d'être ou seules avec Dieu, ou occupées du salut du prochain. — Commerce intime d'amour entre l'âme et le divin Époux. — Cette septième demeure diffère des autres, en ce qu'il n'y a presque plus de sécheresses, de troubles, ni de peines intérieures. — L'âme y jouit d'une paix admirable, et demeure unie à son Dieu dans un très-profond silence. — Enfin, c'est dans cette demeure que l'âme reçoit de Dieu ce baiser qu'elle lui demandoit avec l'Épouse des Cantiques. 544
- IV. — Les effets du mariage spirituel ne persévèrent pas toujours dans le même degré. — Les âmes qui sont unies à Dieu par un lien si intime, ne laissent pas de commettre quelques imperfections, et même quelques péchés véniels, non avec advertance, mais par pure fragilité. Dieu le permet, afin que ces âmes se tiennent dans une perpétuelle humilité, et comprennent de plus en plus la gran-

deur de la grâce à laquelle elles sont élevées. La fin que Notre-Seigneur se propose en contractant avec les âmes une si haute union, est de les rendre capables de souffrir beaucoup pour sa gloire. Ainsi, c'est aux âmes apostoliques destinées à supporter de grands travaux dans son Église, qu'il accorde le plus ordinairement un si beau privilège. — L'humilité et la pratique des vertus sont le fondement de cet édifice spirituel. — Qu'il faut, à l'imitation de sainte Marthe et de sainte Madeleine, unir la vie active à la vie contemplative. — Comment, sans sortir des exercices de la vie ordinaire, on peut exercer le zèle apostolique et gagner le cœur du divin Époux. — Conclusion.	553

. FIN DE LA TABLE.

